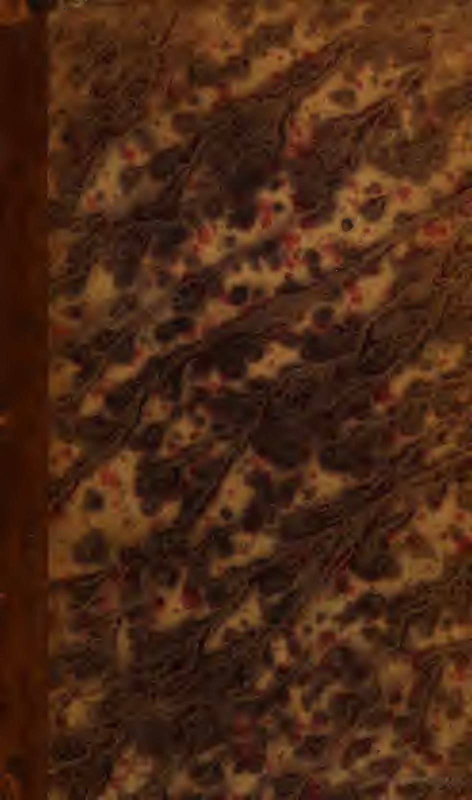
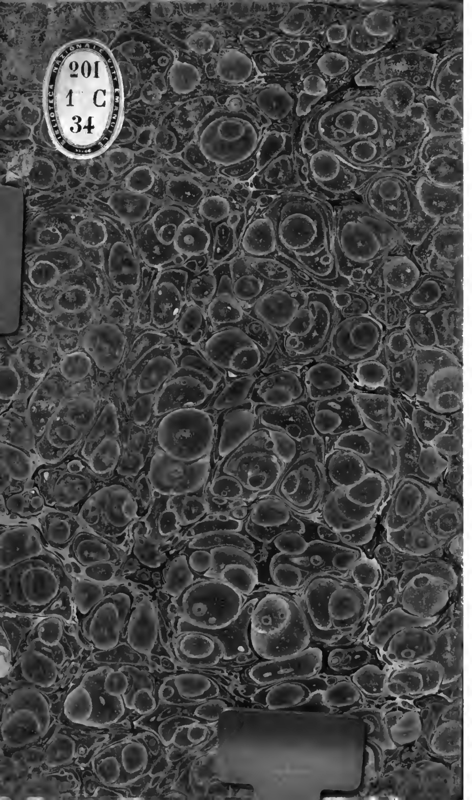
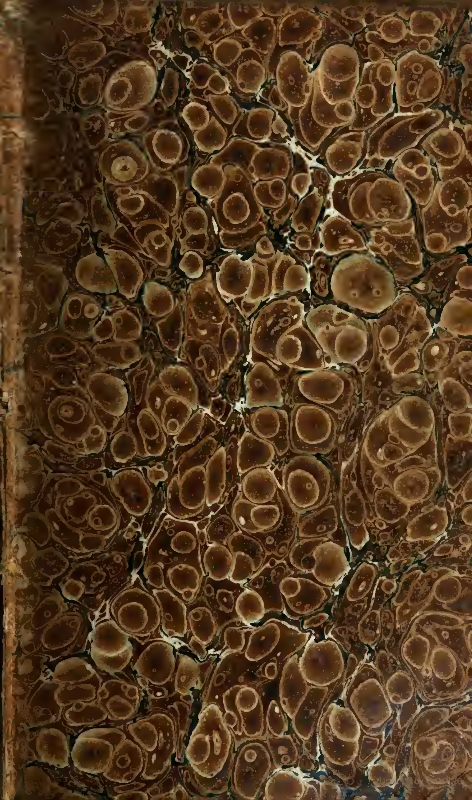
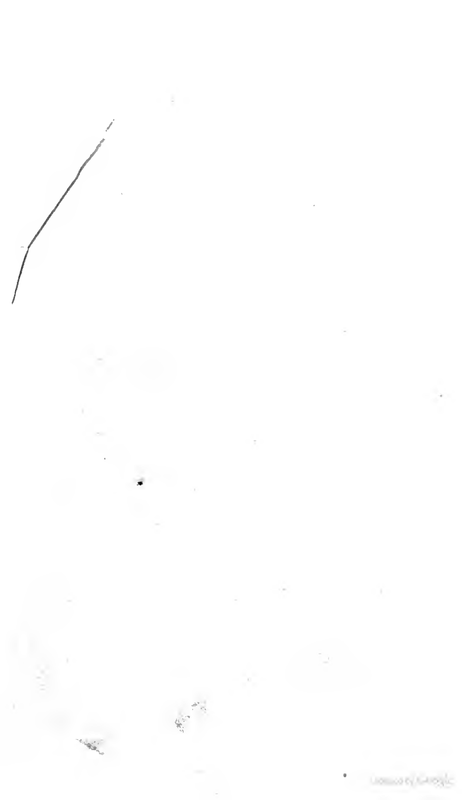



BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
1 C
34





HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

TOME XXI.



DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

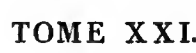
PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

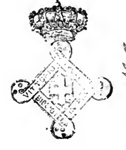
ET CONTINUÉE

PAR M. BROSSET J^NE,

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



TOME XXI.





PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

M. DCCC. XXXVI.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

LIVRE CXVI.

I. Manuel prend possession du trône de son père contre le gré de Bajazet. II. Le sultan porte la guerre dans toutes les parties de l'Empire. III. Théodore, frère de Manuel, despote de Lacédémone. IV. Le Péloponèse prend une face nouvelle sous son gouvernement. V. Une colonie d'Illyriens s'établit dans ce pays. VI. Mariage de Théodore. VII. L'empereur Manuel implore l'assistance des princes chrétiens. VIII. Sigismond, roi de Hongrie, demande inutilement la paix à Bajazet. IX. Il invite le roi de France à le défendre contre les Turks. X. Le comte de Nevers passe en Hongrie, avec des troupes françaises. XI. Manuel, Théodore et leur neveu courent risque de la vie à la cour de Bajazet. XII. Théodore se sauve de prison. XIII. Exploits des Français envoyés au secours de Sigismond. XIV. Ils sont défaits avec les Hongrois par Bajazet à Nicopolis. XV. Le comte de Nevers est fait prisonnier et Sigismond se sauve à Constantinople. XVI. Époque de la bataille de Nicopolis. XVII. Bajazet somme Manuel de lui livrer Constantinople. XVIII. Son grand-visir le détourne du projet de s'emparer de cette ville. XIX. Bajazet fait soulever Jean, fils d'Andronic, contre l'empereur son oncle. XX. Manuel partage la couronne avec son neveu. XXI. Bou-

cicaut envoyé par le roi de France, au secours des Grecs. XXII. Il arrive à Constantinople malgré la flotte des Turks. XXIII. Il fait une descente sur le pays ennemi. XXIV. Il attaque Nicomédie. XXV. Il s'empare de la ville de Rive-Droite. XXVI. Divers autres avantages remportés sur les Turks. XXVII. Boucicaut se dispose à revenir en France et engage Manuel à le suivre. XXVIII. Manuel se met en route après avoir confié les rênes du gouvernement à son neveu. XXIX. Il arrive à Venise, et visite diverses cours d'Italie. XXX. Son entrée dans Paris. XXXI. Le roi Charles VI lui cède la place d'honneur dans une fête. XXXII. Manuel va en Angleterre. XXXIII. Il revient à Paris, où il continue à se faire aimer. XXXIV. Théodore, despote de Lacédémone, vend sa principauté aux chevaliers de Rhodes. XXXV. Bajazet et les propres sujets de Théodore arrêtent l'exécution de ce marché. XXXVI. Théodore réhabilité dans sa principauté. XXXVII. Manuel quitte la France. XXXVIII. Château-Morant garantit Constantinople des approches des Turks. XXXIX. Tamerlan somme Bajazet de rendre aux Grecs ce qu'il leur a pris. XL. Ces deux ennemis se préparent à la guerre. XLI. Bajazet vaincu et fait prisonnier par Tamerlan. XLII. Manuel arrive à Constantinople et exile son neveu. XLIII. Tamerlan reprend la route de Samarcande. XLIV. Après la mort de Bajazet, Josué l'aîné de ses fils, prend le titre de sultan. XLV. Un de ses frères nommé Soliman se met sous la protection des Grecs, et lui fait la guerre. XLVI. Soliman remporte la victoire sur Josué et lui ôte la vie. XLVII. Il est attaqué à son tour par Musa, l'un de ses frères reconnu par Tamerlan pour successeur de Bajazet. XLVIII. Il met en fuite Musa. XLIX. Il rend à Manuel un grand nombre de places. L. Manuel prononce l'oraison funèbre de Jean Théodore, son frère. LI. Manuel revient à Constantinople. LII. Manuel sanctionne l'acquisition de Patras faite par les Vénitiens. LIII. Il envoie un manuscrit à l'abbaye de Saint-Denis en France. LIV. Débauches de Soliman. LV. Sa fin malheureuse. LVI. Musa harangue les siens et se met en possession du trône des Ottomans. LVII. Il se venge cruellement des Serves. LVIII. Il assiége Constantinople. LIX. Mahomet, frère de Musa, s'élève contre lui.

LX. Musa est trahi et perd la vie. LXI. Mahomet déclaré grand sultan jure à Manuel une amitié inviolable. LXII. Manuel fait rentrer dans le devoir plusieurs petits souverains du Péloponèse. LXIII. Mahomet aussi favorable aux Latins qu'aux Grecs. LXIV. A l'exception des Vénitiens à qui il fit une guerre implacable. LXV. La peste à Constantinople. LXVI. Mahomet demande que Mustapha et Cineis réfugiés à Thessalonique lui soient rendus. LXVII. Manuel refuse de livrer ces deux fugitifs. LXVIII. Manuel et Mahomet continuent de vivre en amis. LXIX. Second mariage du fils aîné de l'empereur. LXX. Réception amicale faite à Mahomet par Manuel. LXXI. Mahomet meurt d'apoplexie. LXXII. Sa mort tenue secrète pendant quarante jours. LXXIII. Amurat proclamé sultan. LXXIV. Il est sollicité d'envoyer ses deux jeunes frères à la cour de Constantinople. LXXV. Manuel tire de prison Mustapha pour l'opposer à Amurat. LXXVI. Mustapha fait la conquête de Gallipoli. LXXVII. Cineis s'oppose à ce que cette ville soit remise à Manuel, comme on en était convenu. LXXVIII. Réponse de Mustapha au ministre de Manuel sur cette affaire. LXXIX. Reproches de ce ministre à Mustapha sur son ingratitude. LXXX. Manuel tente en vain de renouer avec Amurat pour attaquer de concert Mustapha. LXXXI. Mustapha tombe au pouvoir d'Amurat, qui lui ôte la vie. LXXXII. Amurat se dispose à conquérir Constantinople. LXXXIII. Jean Paléologue fait à Amurat l'apologie de son père. LXXXIV. Corax député vers Amurat; sa fin malheureuse. LXXXV. Amurat très-courroucé de la mort de Corax. LXXXVI. Il fait publier qu'il livrera Constantinople en proie à tous ceux qui l'aideront à s'en emparer. LXXXVII. Un personnage nommé Mersaïte se rend au siége à la tête d'une troupe de derviches. LXXXVIII. Malgré les exploits de ce fanatique, les Turks sont obligés de lever le siége. LXXXIX. Usage du canon à ce siége. XC. Imposture de Mersaïte pour couvrir la honte de sa défaite. XCI. Manuel suscite contre Amurat un de ses deux jeunes frères. XCII. Traité de paix entre Amurat et la cour de Constantinople. XCIII. Tentatives de Martin V, pour réunir les Grecs à l'église romaine. XCIV. Mort de Manuel et ses dispositions testamentaires. XCV. Son portrait.

MANUEL.

I. Manuel prend possession du trône de son père contre le gré de Bajazet. Ducas. c. 13. Laonic. l. 2.

IL y avait déja dix-huit ans que Manuel, fils de l'empereur défunt, avait été déclaré héritier de l'Empire, et couronné en cette qualité. Dès qu'il eut reçu la nouvelle de la mort de Jean Paléologue, il sortit secrètement de la ville de Pruse en Bithynie où il était alors, comme en otage, sans demander congé à Bajazet, et se rendit à Constantinople. Après y avoir arrosé de ses larmes les cendres de son père, il prit en main les rênes du gouvernement. Le peuple, qui s'imagine toujours qu'un nouveau règne amènera des jours plus heureux que ceux du précédent, se livra avec transport aux mouvements de sa joie, lorsqu'il vit un autre monarque sur le trône. Andronic, fils aîné de Jean Paléologue, n'était plus; ainsi Manuel n'avait point à craindre sa concurrence. Mais le sultan lui donnait des inquiétudes. Bajazet, qui avait probablement formé des desseins secrets contre Manuel, fut très-courroucé quand il apprit sa fuite. Il se livra même à des emportements qui jetèrent l'épouvante dans son palais. Il le redemandait à chacun de ses courtisans, et voulait qu'ils le lui représentassent mort ou vif. Ne pouvant exercer ses fureurs sur la personne de Manuel, il chercha divers prétextes pour lui déclarer la guerre. Il fit revivre une ancienne prétention qui avait toujours été rejetée jusqu'alors par la cour de Constantinople. Il demandait qu'il y eût dans la capitale de l'Empire un cadi sédentaire pour juger

toutes les affaires dans lesquelles un Turk se trouverait intéressé, de quelque nation que fût son adverse partie, parce qu'il ne convenait pas, disait-il, qu'en aucune circonstance un Musulman fût traduit devant des cafirs, ou des infidèles. A cette prétention, il en ajoutait d'autres encore. Il exigeait que Manuel lui payât un tribut; qu'à l'exemple de son père, il se reconnût vassal de la Porte-Ottomane. Ses envoyés avaient ordre de signifier à ce prince que, s'il refusait de se soumettre à ces conditions, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se renfermer dans l'intérieur de sa ville, lui défendant, ainsi qu'aux siens, de mettre le pied hors des murailles, parce qu'il regardait comme son domaine tout le territoire environnant. Des propositions si outrageantes indignèrent Manuel, et s'il eût suivi son premier mouvement, peut-être eût-il fait repentir de leur hardiesse ceux qui osaient lui tenir un pareil langage; mais corrigé par l'expérience, il s'était exercé depuis quelques années à dompter la vivacité naturelle de son caractère. C'était un des points essentiels du système de politique qu'il avait adopté. Il fit donc une réponse pleine de douceur, et toutes les paroles en furent tellement mesurées que, quoiqu'elle n'accordât rien, les envoyés de Bajazet ne purent s'empêcher d'en paraître contents. Il n'en fut pas de même de leur maître; Bajazet la trouva très-injuste et très-offensante. Dans sa colère, il jura de s'en venger.

An 1392. II. Le sultan porte la guerre dans toutes les parties de

Bajazet, pour frapper l'Empire dans toutes ses parties en même temps, distribua ses troupes en trois corps d'armée. Il se mit à la tête du premier, et entra dans la Thrace. Tous les bourgs et villages qui se

l'Empire. Ducas. c. 13.

rencontrèrent sur sa route furent saccagés; tout le pays qui s'étendait depuis Panide, l'ancienne Pactya, située sur la Propontide, jusqu'aux murs de la capitale, ne présentait plus, après son passage, qu'une vaste solitude couverte de ruines. L'élite des habitants fut réduite en captivité, et traînée en orient pour y peupler les domaines asiatiques de ce barbare; le reste tomba sous son glaive exterminateur, ou fut abandonné aux horreurs de la plus affreuse misère. Bajazet reprit tout le territoire qui entourait Thessalonique, et plusieurs places des environs qu'il livra aussi à la férocité de ses soldats. Cependant il n'osa faire aucune tentative sur Constantinople. Il se contenta de la tenir si étroitement bloquée, qu'il était impossible d'y faire entrer le moindre approvisionnement. Le second corps d'armée était commandé par Tourakhan [1], un des plus intrépides officiers de Bajazet. Ce farouche guerrier ne fut que trop fidèle à exécuter les ordres de son maître; il ravagea toute la côte du Pont-Euxin. Abranetzès [2], autre général musulman qui conduisait la troisième armée, se montra le digne émule de son collègue et du sultan. Il se précipita comme un torrent sur le Péloponèse. Après avoir saccagé l'Achaïe, il attaqua le territoire de Lacédémone, et y mit tout à feu et à sang. Cette contrée était alors gouvernée par Théodore Paléologue, frère du nouvel empereur.

[1] Je pense que c'est le même que Timourtach des écrivains musulmans, nommé dans M. de Hammer, I, 344.—B.

[2] C'est ainsi que les Byzantins défigurent le nom d'Evrenos ou Ewenösbeg, l'un des généraux de Bajazet. Ibid. et p. 432, n. XLIV.—B.

III. Théodore, frère de Manuel, despote de Lacédémone. Manuel in Theodor. despot.

Ce prince avait, depuis quelques années, succédé dans cette principauté à Manuel et à Matthieu, tous deux fils de Cantacuzène. Matthieu, dont l'âge et le chagrin avaient usé toutes les facultés, ne s'était pas distingué par la manière dont il avait gouverné, après la mort de son frère Manuel Cantacuzène, les états qui restaient encore aux Grecs dans le Péloponèse. Tout était en combustion dans ce pays lorsque Théodore Paléologue y arriva. Il y trouva même un rival qui se mit en devoir de lui en disputer la possession à main armée. Ce rival était un fils de Matthieu Cantacuzène, et par conséquent le cousin de Théodore Paléologue du côté maternel. Ce jeune ambitieux crut avoir le droit de se regarder comme héritier d'une principauté que son oncle et son père avaient possédée successivement. Il s'était fait un parti puissant dans le Péloponèse. Il avait à son service d'excellentes troupes, et plusieurs places fortes s'étaient déclarées pour lui. Il était d'ailleurs actif, entreprenant, et doué de tous les talents nécessaires pour réussir dans la carrière des armes. Il s'était concilié l'affection des peuples, et avait su capter la bienveillance des Latins et des Turks établis dans ces contrées. Il y a toute apparence que Théodore Paléologue eût succombé sous la supériorité de ce redoutable concurrent, si la mort ne se fût hâtée de l'en délivrer. Cet événement fit subitement tourner vers lui toutes les affections. Chacun s'empressa de reconnaître son autorité, et de lui jurer une fidélité inviolable.


IV. Le Péloponèse prend une face nouvelle sous son

Théodore Paléologue avait aussi toutes les qualités qui rendent un prince aimable, et qui ne manquent guère de concilier à un souverain le cœur de ses su-

gouvernement. Man. in Theod. despot.

jets. Dès sa plus tendre enfance il s'était distingué par son esprit, son intelligence, son amour pour l'étude, par son goût pour les sciences et les arts, et par son adresse dans tous les exercices du corps. Dès qu'il eut rétabli le calme dans ses nouveaux états, il songea à y réparer les maux de la guerre. Bientôt la renommée publia ses vertus et la douceur de son gouvernement. Une foule d'étrangers quittèrent leur patrie pour venir habiter le Péloponèse. Tout y reprit alors une face nouvelle. Des villes qui étaient désertes se peuplèrent d'habitants; des campagnes qui étaient en friche furent cultivées et produisirent d'abondantes moissons; des forêts qui servaient de repaires aux brigands, furent abattues, et le sol en fut rendu à l'agriculture; des montagnes inaccessibles furent aplanies; de nouveaux chemins ouvrirent des communications au commerce.

V. Une colonie d'Illyriens s'établit dans ce pays. Manuel in Theod. despot.

Près de dix mille Illyriens, déterminés par la crainte des Turks à sortir de leur pays, se mirent en marche avec leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et leurs effets pour se réfugier dans le Péloponèse, et y vivre sous la loi d'un prince dont on disait tant de bien. Ces étrangers, avant d'entrer dans cette nouvelle patrie, envoyèrent une ambassade à Théodore Paléologue pour l'informer de leur intention. Théodore, sans faire la moindre difficulté, s'empressa de les recevoir au nombre de ses sujets : ce qui étonna un peu ses courtisans, qui lui firent à cet égard des remontrances. Ils lui représentèrent qu'il était étrange que, sans aucun préliminaire, sans aucune espèce de convention, et sans avoir exigé le moindre otage, il eût ouvert à des étrangers les portes de ses états. Cette

marque de confiance que Théodore donna, en cette circonstance, à ces Illyriens émigrés, leur inspira le plus grand attachement à sa personne. Ils ne cessèrent de lui en témoigner dans toutes les occasions leur reconnaissance. Théodore, avec leur secours, reprit d'abord plusieurs places importantes sur les Turks, et les expulsa ensuite tout à fait du Péloponèse. Ces nouveaux sujets lui furent aussi très-utiles dans la guerre qu'il eut à soutenir contre un voisin inquiet et turbulent. Un prince d'Achaïe, homme superbe et entreprenant, s'était accoutumé depuis long-temps à mépriser les Grecs et à les battre. Théodore, secondé de ces braves Illyriens, marcha contre lui, mit ses troupes en déroute, et le fit prisonnier. Ce prince d'Achaïe, que l'histoire ne nomme pas, pourrait bien être ce Jacques des Beaux, à qui Philippe de Tarente avait transmis le vain titre d'empereur de Constantinople. Théodore eut la douleur de retrouver parmi les prisonniers qu'il fit en cette occasion, plusieurs Grecs distingués par leur naissance, et dont quelques-uns tenaient par le sang à la famille impériale. Ce prince, qui aurait pu et peut-être dû les punir comme des traîtres, leur pardonna, et leur rendit la liberté, dont ils abusèrent.

La victoire signalée que Théodore remporta sur le prince d'Achaïe et ses alliés ou complices, lui donna la plus grande considération, et acheva d'affermir son autorité. Se croyant assez sûr de l'affection de ses sujets, ou assez puissant pour les contraindre de se soumettre à ses volontés, il entreprit de réformer une multitude d'abus auxquels l'indiscipline avait donné lieu, et il réussit dans son projet. Il vint même à bout VI. Mariage de Théodore.

de triompher d'une des plus grandes difficultés qu'ait à surmonter un souverain, après une longue anarchie; il fit payer les contributions et les impôts, dont un grand nombre de citoyens s'étaient affranchis, à la faveur des troubles. Tout lui prospérait et paraissait lui promettre un avenir heureux. Pour combler son bonheur, il épousa une des filles de Reynier Acciauioli, duc d'Athènes. Cette princesse, nommée Bartholomée, lui apporta en dot la ville de Corinthe. L'acquisition de cette place était très-avantageuse pour Théodore. Elle le rendait possesseur d'une des clefs du Péloponèse, et le mettait à portée de profiter du voisinage d'un beau-père qui était en état de le soutenir par ses grandes richesses. Ces jours brillants ne furent pas de longue durée; ils s'éclipsèrent bientôt par l'ascendant que les Turks reprirent sur les Grecs dans le Péloponèse et dans toutes les autres régions de l'Empire.

An 1393. VII. L'empereur Manuel implore l'assistance des princes chrétiens.

Cependant Manuel toujours bloqué dans Constantinople, y traînait une vie pleine d'amertume. Les cris plaintifs d'une multitude affamée dont il était sans cesse environné et qu'il ne pouvait soulager, lui déchiraient le cœur. Dans cette cruelle position [1], il ne

[1] Ali pacha, grand-visir de Bajazet, tout en sommant Manuel, au nom de son maître, de lui remettre la capitale, l'excitait en secret à n'en rien faire; et cependant le prince musulman engageait les assiégés à donner la couronne à Jean, fils d'Andronic, frère aîné de Manuel, qui, en effet, régna en l'absence de Manuel. Voy. à ce sujet la traduction de l'histoire de l'Empire Ottoman de M. de Hammer, par M. J. Hellert (I, 342). Les deux premiers volumes de cet excellent ouvrage ont paru (octobre 1835), et les suivants paraîtront ainsi par livraisons de deux volumes tous les trois mois. En moins de trois ans cette importante publication sera terminée. Entreprise sous la direction de

savait à quoi se résoudre, ni de quel côté porter ses regards. A l'exemple de ses prédécesseurs et particulièrement de son père, il essaya d'obtenir l'assistance des divers souverains de l'Europe. Il leur envoya des députés pour les conjurer, au nom de l'humanité, de venir au secours d'une nation accablée de tous les fléaux dont le Ciel en courroux peut frapper les mortels. Les lettres qu'il leur écrivait, étaient conçues en termes si touchants, qu'il eût été impossible aux ames même les plus insensibles de n'en être pas émues. Prenant ces princes par leur propre intérêt, il leur représentait que Constantinople était une digue qui s'opposait aux débordements des Turks, mais que ces Barbares, lorsqu'une fois cette digue serait renversée, se répandraient dans les régions occidentales et les couvriraient d'un déluge de sang. Il leur prédisait que s'ils laissaient tomber sous les coups des Musulmans ce qui restait encore de l'empire grec, les ruines de ces malheureux débris rouleraient jusqu'en occident, et iraient y briser leurs propres trônes. Il faisait aussi valoir les motifs de la religion qui, dans ces temps de désordre et de dissolution, avaient encore un assez grand pouvoir sur les esprits et sur les cœurs. Il leur peignait énergiquement l'état déplorable des chrétiens en Orient, les outrages et les persécutions qu'ils y essuyaient chaque jour de la part des infidèles.

l'auteur lui-même, elle contiendra de nombreuses additions et rectifications, qui en feront, pour ainsi dire, un ouvrage nouveau. Le traducteur y joint en outre un bel atlas contenant 21 cartes, plans de batailles et de villes, rédigés par lui-même et destinés à mettre sous les yeux du lecteur tout ce qu'il y a de plus important dans l'histoire de la dynastie Ottomane.—B.

Enfin il leur faisait observer que si la capitale de la Grèce devenait la proie de Bajazet, les passages pour aller à la défense des lieux-saints leur seraient fermés, et que bientôt il ne resterait plus aucun vestige de christianisme dans cette contrée qui avait été jadis son berceau, et qui était encore dépositaire des grands monuments de sa gloire et de ses triomphes.

VIII. Sigismond roi de Hongrie, demande inutilement la paix à Bajazet. Phrantz. l. 1. c. 19 et 29. Édit. Græca. p. 13. Laonic. l. 2. p. 39. Annal. Raynald. Anonym. de Saint-Denis. l. 16. c. 2.

Dans le même temps, Sigismond qui avait succédé à Louis, roi de Hongrie, sollicitait aussi de son côté des secours auprès de tous les princes chrétiens. Mais aucun ne se pressait de répondre à ses vœux. Prévoyant qu'il lui serait impossible de soutenir seul tout le poids de la guerre dans laquelle il se trouvait alors engagé contre les Turks, il crut qu'il était d'une sage politique de faire tous ses efforts pour parvenir à un accommodement avec Bajazet. Il avait d'autant plus lieu d'espérer que la paix ne lui serait pas refusée, qu'il venait de mettre en déroute une armée de Musulmans et de Valaques dans les environs de Nicopolis, ville située sur le fleuve Hémus, qu'il ne faut pas confondre ici avec celle du même nom placée sur le Danube. Sigismond envoya donc à Pruse un ambassadeur chargé de demander au sultan, avec tous les ménagements possibles, quelles raisons il avait pour s'emparer de domaines qui ne lui appartenaient pas, et quels pouvaient être ses droits sur la Bulgarie qui était sous la protection de sa couronne. Bajazet, après avoir écouté tranquillement l'ambassadeur, le prit par la main, le conduisit en silence dans un vaste édifice où se trouvait rangée en bel ordre une quantité prodigieuse d'armes de toute espèce, et lui dit : *Voilà mes raisons et mes droits*. Cette réponse à laquelle il n'y avait

point de réplique, fit comprendre à Sigismond qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se tenir prêt à se bien défendre. En conséquence, il fit de nombreuses levées de troupes dans ses états d'Allemagne, et dans ses deux royaumes de Hongrie et de Bohème. Il redoubla ses sollicitations auprès de tous les princes de la chrétienté.

An 1394. IX. Il invite le roi de France à le défendre contre les Turks. Phrantz. l. 1. c. 19. Laonic. l. 2. p. 39. Froissart, Chron. de Saint-Denis. Le Laboureur. Juvenal des Ursins.

Le pape Boniface IX, dont Manuel avait, ainsi que Sigismond, imploré le secours contre les Turks, fit prêcher une croisade en faveur de cette nouvelle expédition. Les bulles qu'il publia en cette circonstance produisirent peu d'effet. Le fléau de la guerre qui désolait toute l'Europe, l'avait épuisée et d'hommes et d'argent. Il n'y eut qu'un très-petit nombre de souverains qui envoyèrent des secours au roi de Hongrie. Sigismond sentait bien que la recommandation de Boniface ne lui serait d'aucune utilité auprès de la cour de France, qui traitait ce pontife d'antipape. Cependant, comme il connaissait par expérience la valeur des troupes françaises, il aurait désiré d'en avoir parmi les siennes. Il envoya une ambassade à Charles VI, pour le prier de ne pas, au moins, s'opposer à la bonne volonté de ceux de ses sujets qui voudraient venir combattre sous les étendards de la nouvelle croisade. Les envoyés du monarque hongrois usèrent de tous les moyens qu'ils croyaient les plus propres à faire impression sur l'esprit des Français. Ils leur racontaient, sans peut-être trop de vérité, que Bajazet avait écrit à Sigismond leur maître, qu'il allait porter la guerre dans le sein de ses états; qu'après lui avoir donné des fers, il passerait en Italie, irait à Rome déposer au Capitole toutes les couronnes qu'il

aurait conquises, et faire manger à son cheval l'avoine sur l'autel de Saint-Pierre; qu'il y paraîtrait traînant à sa suite, comme de vils esclaves, l'empereur de Constantinople, et les principaux seigneurs de sa cour.

An 1395. x. Le comte de Nevers passe en Hongrie, avec des troupes françaises. Ducas. c. 13. Phrantz. l. 1. c. 19. Édit. Gr. p. 13. Laonic. l. 2. p. 39. Muratori, t. 22. p. 163 Anonym. de Saint-Denis. l. 16.

Le récit de cette bravade produisit sur des cœurs plus jaloux d'acquérir de la gloire que de gagner des indulgences, un tout autre effet que des bulles. Une foule de seigneurs demandèrent au roi la permission d'aller faire la guerre en Hongrie. Charles VI ne s'empressait pas de condescendre à leur demande. Mais sa résistance ne fit qu'irriter davantage leur désir; enfin il céda aux importunités de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, son oncle. Philippe obtint même du monarque que le jeune comte de Nevers, son fils aîné, serait chef de l'expédition. Il intrigua si bien, qu'il fit arrêter dans le conseil du roi, que l'armée française ne bornerait pas ses exploits à la défense de Sigismond, mais qu'après avoir fait triompher ce prince de ses ennemis, elle traverserait tout le pays qui sépare la Bulgarie de Constantinople, le nettoierait, chemin faisant, des Turks qui l'infestaient, rendrait la liberté à Manuel Paléologue que ces barbares tenaient bloqué dans sa capitale; qu'ensuite elle passerait en Palestine pour arracher les lieux-saints aux infidèles. Le duc de Bourgogne en proposant ce plan, avait ses intentions secrètes. Elles lui étaient suggérées par cet esprit d'avarice qui le dominait. En vertu des dispositions tyranniques du régime féodal, un seigneur suzerain était autorisé à lever sur ses vassaux une contribution, ou lorsque son fils aîné se disposait à faire ses premières armes pour mériter l'hon-

neur de la chevalerie, ou quand il envoyait des troupes servir en Terre-Sainte. Le duc de Bourgogne se trouvait tout à la fois dans l'un et l'autre cas. Il usa avec la plus grande rigueur de ce double droit. Il leva sur les terres de ses domaines et sur celles des seigneurs qui dépendaient de lui, des sommes immenses, dont une partie alla s'engloutir dans ses coffres, et le reste fut employé à former les équipages de son fils. Une multitude de jeunes seigneurs était venue se ranger autour du comte de Nevers. Cette troupe formait un corps d'environ dix mille hommes, parmi lesquels on comptait mille chevaliers, et plus de mille écuyers qui tous se piquaient d'afficher la même magnificence que leur chef. Jamais on n'avait vu une armée si brillante ni si voluptueuse. L'or et l'argent étincelaient sur les armes et les vêtements de ceux qui la composaient. Elle traînait après elle une foule de courtisanes, de saltimbanques, de musiciens et d'histrions. Car dès lors on croyait que ces instruments des plaisirs publics étaient nécessaires pour charmer l'oisiveté des camps.

XI. Manuel, Théodore et leur neveu courent risque de la vie à la cour de Bajazet. Manuel in Theodor. despotam. Phrantz. l. 1. c. 19. [De Hammer, trad. fr. t. I, p. 241.]

Tandis que cette armée était en marche, il se passait à la cour du sultan une scène fort étrange, et qui peut faire juger de l'état d'avilissement dans lequel les Grecs étaient alors tombés, et avec quel despotisme Bajazet les traitait. Ce barbare trouvait que le moment de se rendre maître de tout l'empire de Constantinople n'arrivait pas assez tôt. Pour le hâter, ce moment si désiré, il forma le projet d'exterminer d'un seul et même coup les chefs de la maison impériale. Il fit dire à Théodore Paléologue, despote de Lacédémone, qu'il eût à le venir trouver à Phères en Macédoine où il résidait alors. Théodore obéit, et se

rendit au jour et à l'heure marqués à la cour du sultan. Il fut étonné d'y trouver l'empereur Manuel avec plusieurs seigneurs de sa suite. Cette rencontre, à laquelle ces deux frères ne s'attendaient nullement, parut leur annoncer quelque dessein perfide de la part de Bajazet. La crainte commença à s'emparer de leur ame. Elle s'accrut lorsqu'ils virent arriver Jean Paléologue, ce fils d'Andronic Paléologue leur frère aîné. Le manière dont Bajazet les accueillit, n'était pas de nature à les rassurer. Il leur fit entendre en les abordant, ces foudroyantes paroles : *On a osé inquiéter mes vassaux, et même les dépouiller de leurs propriétés. Je ne puis souffrir une pareille audace; j'en ferai un exemple terrible.* Cette menace de Bajazet était fondée sur des plaintes que venait de lui porter contre le despote de Lacédémone, un petit prince nommé Paul Mammonas [ou Mamas], tributaire des Turks et seigneur de Monembasie, ville située sur le golfe Argolique dans la Laconie. Il accusait le despote de lui avoir enlevé sa principauté, et d'avoir ajouté à cette injustice des traitements indignes. D'après ces sinistres présages, Manuel, Théodore et leur neveu se regardaient comme des victimes qui étaient venues se prendre sans le savoir au même piége. Ils étaient si persuadés qu'ils touchaient à leur dernière heure, que chacun d'eux se disposait à faire son testament. Leur pressentiment ne les trompait pas. Bajazet avait commandé à l'un de ses visirs de les faire périr tous dans la nuit même. Le visir, qui connaissait le caractère de son maître, osa ne point exécuter cet ordre cruel. Bajazet, dont l'ame n'etait pas tout-à-fait inaccessible aux remords, ne fut pas fâché,

lorsqu'il apprit que l'heureuse désobéissance de son ministre lui avait épargné un crime dont il commençait à sentir l'énormité. Si les deux frères et leur neveu échappèrent au trépas, ce ne fut que pour se voir accabler d'avanies, et être témoins d'un spectacle plus horrible que la mort même. Bajazet, à qui il fallait toujours du sang pour en repaître ses farouches regards, après avoir vomi contre ces princes les injures les plus grossières, fit venir un bourreau, et lui ordonna d'arracher, en présence de toute l'assemblée, les yeux à plusieurs des seigneurs qui formaient leur cortége, et de couper les mains à quelques officiers de la marine impériale, qui s'étaient sans doute distingués en combattant contre ses flottes. A cet acte de barbarie Bajazet fit succéder tout à coup les manières les plus gracieuses. En congédiant Manuel et son neveu, il affecta de les accabler de compliments et de caresses. Quant à Théodore, il le retint sous bonne garde, dans l'espoir de lui faire payer cher sa délivrance. Tous les princes et seigneurs, tant grecs que latins, qui avaient assisté, en assez grand nombre, à cette tragédie, et y avaient joué un si triste rôle, se retirèrent le desespoir dans le cœur, et prirent entre eux l'engagement de se venger tôt ou tard du cruel Bajazet. Le mariage de l'empereur Manuel avec Irène ou Hélène, fille de Constantin, surnommé Dragasès [fils de Twartio], mit le sceau à cette confédération, et en fut comme le nœud. Constantin était prince de ce canton de la Macédoine qu'arrosait le fleuve Axius, aujourd'hui le Vardar. Il s'était trouvé, ainsi que le despote de Servie, à la fatale entrevue de Phères. Manuel n'était pas marié. On se rappelle que son père

avait retenu pour lui-même la princesse Comnène, fille de l'empereur de Trébisonde, qui avait été destinée pour son fils, et qu'il était mort dans les bras de cette jeune veuve.

XII. Théodore se sauve de prison. Manuel in Theodor. Despot.

Bajazet, de retour d'un voyage qu'il avait fait pour visiter ses états d'Europe, fit savoir à Théodore, qui avait eu le temps de s'ennuyer dans sa prison, qu'il était disposé à lui rendre la liberté, mais à condition qu'il lui cèderait la ville d'Argos, avec quelques autres places circonvoisines, et qu'il renoncerait à toute espèce de prétention sur Monembasie. Théodore, qui avait lieu de craindre qu'un refus n'exposât sa vie, se soumit à tout ce que le tyran voulut exiger de lui. Il s'empressa d'expédier des lettres aux gouverneurs des places qu'il abandonnait à Bajazet, et il nomma des commissaires pour mettre ceux du sultan en possession des domaines dont il se dépouillait en sa faveur. Les commissaires de Théodore usèrent de tant de lenteur, et firent naître tant d'incidents à dessein de retarder leurs opérations, que leur maître, profitant de ces délais, trouva le moyen de se sauver avec tous les compagnons de sa captivité, avant que les ordres qu'il avait donnés eussent pu avoir leur exécution. Sans doute que les Turks eux-mêmes favorisèrent, sans le vouloir, son évasion, en se relâchant, depuis qu'il paraissait avoir cédé aux volontés du sultan, de la rigueur avec laquelle ils l'avaient gardé jusqu'alors. Cette fuite déconcerta Bajazet, et les villes dont il regardait l'acquisition comme certaine lui échappèrent. Le bruit des grands préparatifs de guerre qui se faisaient contre lui, du côté de la Hongrie, ne lui permit pas, selon toute apparence, d'écouter alors son res-

sentiment, ni de former, pour l'instant, aucun projet de vengeance contre Théodore.

Déjà les Français envoyés au secours de Sigismond, étaient arrivés à Bude, capitale de la Hongrie. A peine ils eurent fait leur jonction avec les troupes hongroises, que les hostilités commencèrent. Les Turks furent battus de toutes parts, et en peu de jours ils perdirent le plus grand nombre des places dont ils s'étaient emparés en Servie, en Bulgarie et sur les frontières de la Hongrie. Lorsque les confédérés se furent approchés de Nicopolis, dite *la Grande*, ils reconnurent qu'elle retarderait la rapidité de leurs conquêtes, plus qu'ils ne s'y étaient attendus. Cette ville était bien fortifiée, et défendue par une garnison turque très-aguerrie. Il fallut se déterminer à l'assiéger dans les règles, car il eût été impossible de l'emporter par un coup de main; ce qui donna à Bajazet le temps de prendre toutes ses mesures pour s'opposer aux entreprises des alliés. Bajazet assemble ses troupes à Andrinople, se met à leur tête, et s'avance à grandes journées vers Nicopolis. Joignant la prudence à l'activité, il crut devoir s'arrêter à quelque distance du camp des ennemis, pour reconnaître, avant d'en venir aux mains avec eux, leur position, leurs forces, et surtout pour étudier ces braves venus de France, dont on vantait si fort la valeur. Lorsqu'il se fut procuré tous les renseignements qu'il crut nécessaires pour agir avec avantage, il disposa ses troupes au combat. Sigismond, de son côté, convoqua un conseil de guerre pour délibérer sur l'ordre de bataille qu'on adopterait. Les Français prétendirent avoir le poste d'honneur. Cette prérogative leur fut disputée long-temps et avec cha-

An 1396.
XIII.
Exploits des Français envoyés au secours de Sigismond.
Duc. c. 13.
Phrantz, l. 1, c. 19.
Lat. Edit. Græc. p. 14.
Laonic. l. 2.
Anonyme de Saint-Denis. l. 16. c. 10 et 11.

leur par les Hongrois, qui enfin cédèrent. Ces débats jetèrent entre les troupes des deux nations de ces semences de division qui amènent presque toujours de grands revers.

XIV. Ils sont défaits avec les Hongrois par Bajazet à Nicopolis. Ducas. c. 13. Phrantz. l. 1. c. 19. Launic. l. 2. p. 39. Bonfinius. Dec. 3. l. 2. [Froissart l. IV. de Hammer édit. fr., I, 328, sqq.]

Déja quelques partis turks que Bajazet avait envoyés en avant, commençaient à paraître. Les Français, se livrant à leur impatience naturelle, n'attendirent pas que Sigismond, qui commandait la seconde ligne, eût rangé les siens en bataille. Ils coururent sur ces corps avancés, qui, suivant les instructions qu'ils avaient reçues, ne leur opposèrent qu'une faible résistance, et les engagèrent, par une fuite perfide, dans une embuscade. Bientôt les Français se trouvèrent seuls en présence de toute l'armée de Bajazet, qui avait eu d'abord l'habileté de leur en masquer la vue. Les Français, dans cette périlleuse circonstance, ne perdirent pas courage. Ils s'élancèrent comme des lions sur l'ennemi. Déja ils avaient, dans ce premier choc, fait mordre la poussière à quinze mille Turks, et peu s'en était fallu que le sultan, qui avait reçu une blessure dans la mêlée, ne fût tombé entre leurs mains. Ce succès inattendu paraissait leur promettre la victoire; au moins y avait-il apparence que, malgré l'infériorité de leurs forces, ils pourraient la disputer assez pour que l'armée des alliés eût le temps d'arriver à leur secours, et de les aider à la fixer sous leurs drapeaux. Une malheureuse contestation, survenue tout à coup entre Philippe d'Artois, comte d'Eu, grand-connétable de France, et Enguerrand sire de Couci, comte de Soissons, ralentit la chaleur des combattants, et occasiona quelque faux mouvement. Bajazet, à l'attention duquel rien n'échappait,

saisit cet instant pour tomber sur les Français, qui furent enfoncés de toutes parts. Les Turks en firent une horrible boucherie. Ce ne fut pas sans perdre aussi beaucoup de monde de leur côté. Les Français se défendirent en désespérés, et ils aimèrent mieux périr tous, les armes à la main, que de se rendre. Il n'y en eut pas plus de trois cents qui échappèrent à la mort et furent faits prisonniers.

XV. Le comte de Nevers est fait prisonnier et Sigismond se sauve à Constantinople. Ducas. c. 13. Phrantz. l. 1. c. 19. Laonic. l. 2. Juvenal des Ursins, Hist. de Charles VI. Froissart. l. 4. c. 67—89. Mém. de Boucicaut, part. 1re. c. 22—28.

Tout était perdu lorsque le gros de l'armée arriva. Après avoir fait quelque tentative pour rétablir le combat, elle prit l'épouvante et la fuite, sans que Sigismond pût, malgré tous ses efforts, la retenir. Les Turks la poursuivirent et la détruisirent presque tout entière. Ils forcèrent les chrétiens à lever le siége de Nicopolis, et entrèrent dans le camp des vaincus. Ils y firent un butin immense, surtout dans le quartier des Français. Ils y pillèrent la vaisselle d'or et d'argent du comte de Nevers, ses bijoux, et les meubles qui décoraient ses pavillons. Les historiens du temps observent que les pavillons ou tentes, à l'usage de ce prince, étaient tapissés en satin vert, et qu'on y trouvait toutes les commodités et tous les ornements que le luxe et la volupté ont coutume d'étaler dans les palais des rois. Le malheureux comte de Nevers était tombé au pouvoir des Turks. Quant à Sigismond, il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval, et ensuite à une petite barque que le hasard lui fit rencontrer sur le Danube, et qui, à travers mille dangers, le conduisit par le Pont-Euxin jusqu'au port de Constantinople, où il annonça lui-même son désastre. Cette nouvelle y répandit la consternation. Manuel en fut désespéré. Sigismond fit un assez long séjour à



Constantinople. Il ne reparut dans ses états, où l'on eut bien de la peine à le recevoir, qu'une année après l'affaire de Nicopolis. Le lendemain de la bataille, Bajazet fit égorger en sa présence tous les prisonniers français, à l'exception de quelques-uns, du nombre desquels fut le comte de Nevers, qu'il ne conserva que dans l'espoir d'en obtenir une forte rançon. Si ce jeune prince eut le bonheur d'échapper alors au trépas, ce ne fut que pour le malheur de la France, dont par la suite il devint le fléau.

XVI. Époque de la bataille de Nicopolis. Bullialdi notæ ad cap. 13. Ducæ.

La grande déroute des chrétiens près de Nicopolis, arriva vers la fin de septembre [1] 1396, et non pas en 1392, comme le disent les annales turques. Un critique paraît avoir trouvé une raison assez plausible de cette différence de quatre ans qui se fait remarquer ici entre les historiens turks et ceux des autres nations. Il pense que les Turks, pour effacer le souvenir d'une grande défaite qu'ils avaient essuyée en Hongrie, l'an 1392, dans le voisinage de Nicopolis, dite *la Petite*, imaginèrent de transporter à cette dernière date l'époque de la victoire qu'ils remportèrent sur les Hongrois et les Français aux environs de Nicopolis, surnommée la Grande. La ressemblance de nom entre les deux villes, auprès desquelles chacune de ces deux actions mémorables eut lieu, leur aura probablement paru propre à favoriser cette fraude suggérée par la

[1] On trouve les détails les plus curieux et les plus circonstanciés de la bataille de Nicopolis et de ses suites dans le 4e livre des Chroniques de J. Froissart, t. III, de l'édition qui se publie en ce moment dans la grande collection du Panthéon français, sous la direction de M. Buchon, impr. de Rignoux, librairie de Desrez. Un plan de la même bataille se trouve dans l'atlas de M. Hellert, 1re livraison.

vanité. Ces sortes d'anachronismes volontaires et d'altérations préméditées dans le récit des faits, ne sont pas rares dans les annales des Orientaux : ce qui fait qu'il n'est pas toujours facile de concilier leur histoire et leur chronologie avec celle des Occidentaux.

An 1397. XVII. Bajazet somme Manuel de lui livrer Constantinople. Laonic. l. 2. Hist. Musul. à Leuncl. l. 6. col. 321. Cantem. Hist. Oth. Bajazet. p. 51. Famil. Bys. p. 241. Raynaldi Ann.

Bajazet profita de sa victoire pour se remettre en possession de tout ce que les Hongrois, aidés des Français, lui avaient enlevé. Afin d'ôter aux Grecs et aux Européens toute communication avec l'Asie, il fortifia le détroit de Nicomédie, et fit bâtir à l'opposite de Constantinople, dans un lieu appelé Mogahesen, une citadelle à laquelle il donna le nom de Guzelhisar. Ce sultan ne pouvait oublier ni dissimuler l'intérêt que l'empereur grec avait pris à la dernière expédition des Hongrois et des Français contre lui. Il en avait été instruit de la manière la plus positive par des lettres que ce prince écrivait à Sigismond, et qui avaient été interceptées. D'ailleurs, l'asile que Manuel avait donné au monarque fugitif après sa défaite, était un crime de plus aux yeux du sultan. Ce barbare résolut de l'en punir. Il le somma de lui livrer sa capitale. Bajazet s'imaginait que Manuel, effrayé de ses succès, s'empresserait de venir mettre à ses pieds les clefs de Constantinople. Il se trompa; Manuel, qui dans certains moments montrait de la fermeté et du courage, ne daigna pas même répondre à cette sommation. Il comptait sur le bon état de défense où se trouvait alors la ville de Constantinople, sur l'inexpérience des Turks qui entendaient peu la guerre de siége, et enfin sur l'impossibilité où ils étaient, vu le petit nombre de leurs vaisseaux, de cerner et d'attaquer cette grande cité du côté de la mer. Peut-être aussi

cet air d'assurance que prenait Manuel procédait-il de ce qu'il espérait voir arriver bientôt un renfort d'excellentes troupes qui lui venaient de France. En effet, un seigneur grec, nommé Théodore Cantacuzène, avait si bien négocié à la cour de Charles VI, qu'il avait obtenu de ce monarque un corps de six cents hommes d'armes. Les Génois, devenus depuis peu sujets de la France, avaient appuyé avec force les sollicitations de l'ambassadeur grec. Juvenal des Ursins dit à cette occasion, que le duc d'Orléans, frère du roi, lui demanda en grace, et même en se jetant à ses genoux, de l'envoyer contre les Turks à la tête d'une armée; mais que ce prince ne voulut point y consentir. Ce n'est pas que Charles ne fût de lui-même très-disposé à secourir Manuel. Il n'y avait pas encore long-temps qu'il lui avait fait remettre un présent de mille pièces d'or. C'est ce que nous apprennent les anciens registres de la chambre des comptes de Paris.

XVIII. Son grand-visir le détourne du projet de s'emparer de cette ville. Cantem. Hist. Othom. Bajazet. p. 5.

Bajazet, courroucé de la résistance que Manuel osait opposer à ses volontés, fit avancer une armée formidable sous les murs de Constantinople, et déja il allait donner ses ordres pour livrer à cette malheureuse ville un assaut général, lorsque son grand-visir prit la liberté de lui représenter, « que l'empire otto-« man n'avait déja que trop d'étendue; qu'il fallait « se contenter des vastes domaines qu'on possédait en « Asie et en Europe, de peur d'exciter l'envie des « princes chrétiens. Il est vrai, seigneur, disait-il, « votre puissance est montée à un tel point, qu'elle « n'a rien à craindre; et vous pouvez mépriser les « menaces et les efforts du monde entier, quand « toutes ses forces se réuniraient contre vous. Mais

« il reste quelque chose à désirer : c'est que les cœurs « de tant de peuples nouvellement conquis, puissent « s'accoutumer à vos lois, et qu'ils ne soient pas ten- « tés de secouer le joug à la première occasion. Le « nom des armes ottomanes s'est fait entendre de « toutes parts; que serait-ce si le bruit venait à se « répandre que Constantinople est assiégée? Toute la « chrétienté est intéressée à la conservation de l'em- « pire des Grecs; son sort entraîne celui de tous les « autres états, et chaque prince se croyant menacé du « même coup qui renverserait celui-ci, tous courront « aux armes et se joindront pour nous accabler. Non, « ils ne sont pas assez dépourvus de sens pour ne pas « voir que Constantinople est une digue, derrière « laquelle ils respirent encore, et qu'au moment que « l'empire des Grecs sera renversé, rien ne pourra « plus arrêter le cours rapide des armes des Otto- « mans. Ce n'est pas, seigneur, que je désespère de « pouvoir prendre Constantinople, mais il me semble, « qu'il faut pour le présent renoncer à cette entre- « prise, et que nous ne devons pas, en voulant trop « embrasser, nous exposer au danger de perdre ce « que nous avons acquis avec tant de travaux. Au « reste, j'estime qu'il est bon de profiter de la conster- « nation dans laquelle nous avons jeté les habitants « de cette ville impériale. Que votre hautesse envoie « des ambassadeurs au prince d'*Istambol*, et qu'elle « lui impose telle loi qu'il lui plaira; je suis sûr qu'il « acceptera les termes les plus durs sans contester, « et qu'il regardera comme une faveur du ciel, de sor- « tir, à quelque prix que ce soit, du danger qui le « menace. » C'est ainsi que M. de Jonquières a tra-

duit le discours que le prince Démétrius Cantemir, dans son Histoire ottomane, fait tenir au grand-visir de Bajazet, pour détourner son maître du projet de s'emparer de Constantinople. Manuel Paléologue n'y est désigné que sous le nom d'*Istambol-Tekkuri*, c'est-à-dire, de *gouverneur* ou *seigneur de Constantinople*, parce que les Turks affectaient de rabaisser, autant qu'ils pouvaient, les empereurs grecs. Le sultan eut beaucoup de peine à se rendre aux sages avis de son grand-visir. Si despote qu'il fût, il n'osa cependant pas lui résister. Ce ministre était un de ces hommes tels qu'il serait à désirer que tous ceux qui, revêtus d'un grand pouvoir, ont des passions très-impétueuses, en eussent toujours à leur côté. Il possédait l'art de ramener le calme dans l'ame de son maître, lorsqu'elle était agitée par de violentes tempêtes, ce qui arrivait souvent. Il savait fixer les incertitudes de son humeur fantasque et capricieuse; le rappeler à la raison et à la justice dans des moments où, se livrant à son caractère fougueux, il s'en écartait; l'éclairer de ses lumières dans des circonstances où il allait suivre en aveugle les impressions des préjugés dont son esprit était dominé. Il l'exhortait surtout à mettre un frein à son ambition, et à ne pas hasarder le salut de la nation et le sien par des entreprises téméraires. Ce fidèle sujet épargna à son souverain bien des démarches imprudentes, et même des crimes.

An 1398. XIX. Bajazet fait soulever Jean, fils d'Andronic, contre

Bajazet, se voyant obligé de renoncer aux grands moyens des armes pour nuire à l'empereur de Constantinople, eut recours aux artifices de la politique; car ce musulman savait, comme le disait Manuel,

revêtir tour à tour, et suivant les occurrences, la peau du lion ou celle du renard. Andronic, frère aîné de l'empereur, avait laissé pour héritier de ses prétentions, Jean son fils. C'est ce jeune prince que Jean Paléologue Ier, son aïeul, avait condamné à perdre la vue comme son père, après la conspiration d'Andronic avec Contouse, fils d'Amurat Ier, et aux jours duquel Bajazet avait voulu attenter depuis peu, en l'attirant avec ses deux oncles à Phères, où il tenait sa cour. Jean menait une vie paisible à Sélivrée, qui avait été accordée à son père avec quelques autres domaines à titre d'apanage. Ce jeune prince ne pensait guère à faire valoir les droits que sa naissance semblait lui donner. Bajazet vint jeter dans son ame des germes d'ambition dont il se promettait bien de recueillir seul les fruits. Il lui conseilla de redemander à son oncle une couronne qui lui appartenait en ligne directe, puisqu'il était fils d'Andronic, frère aîné de Manuel. Bajazet lui promit en même temps de le secourir de toute sa puissance. Le jeune prince, ou plutôt les courtisans qui le gouvernaient, s'empressèrent d'accepter ces propositions. Jean remit donc ses destinées entre les mains du sultan, et ratifia d'avance tout ce qu'il lui plairait d'ordonner. Bajazet exigea d'abord que la ville de Sélivrée et plusieurs autres places importantes lui fussent abandonnées. Ensuite il renouvela la demande qu'il avait déja faite à Manuel, pour qu'il fût établi à Constantinople un quartier particulier destiné à servir de demeure aux Mahométans qui faisaient le commerce dans cette capitale, avec une mosquée, et un tribunal composé de cadis ou juges musulmans, chargés de leur rendre la justice. Enfin il voulut que

l'empereur son oncle. Phrantz. l. 1. c. 20. Ducas. c. 14.

le prince Jean se reconnût personnellement tributaire et vassal de la Porte, et qu'en cette qualité il fût tenu de venir à des époques prescrites résider auprès de lui, pendant un certain nombre de jours, et même à le suivre dans ses expéditions militaires avec un corps de troupes impériales, toutes les fois qu'il lui plairait de le mander. Ce fut à ces conditions que Bajazet reconnut le neveu de Manuel pour empereur de Constantinople.

An 1399. XX. Manuel partage la couronne avec son neveu. Phrantz. l. 1. c. 20. Ducas. c. 14.

Ce traité jeta Manuel dans des inquiétudes mortelles. Il trouvait que non-seulement il était flétrissant pour la nation, mais qu'il le menaçait lui-même d'une déchéance honteuse. Jusqu'alors les Grecs et surtout les habitants de Constantinople lui avaient montré beaucoup d'affection. Mais un peuple qui est accablé de misère, n'a qu'une certaine mesure de patience. Cette mesure une fois outrepassée, son mécontentement éclate souvent avec une explosion terrible, et il n'est pas rare de le voir, dans la fureur du désespoir, méconnaître ses maîtres et déchirer des mains qu'il a souvent caressées. Manuel, avant de se décider sur le parti qu'il prendrait dans cette circonstance critique, voulut s'assurer des dispositions de ses sujets à son égard. Il n'y avait pas encore long-temps que dans une occasion où il les haranguait, ils s'étaient écriés avec transport qu'ils seraient toujours prêts à donner leurs biens et même leur vie, pour sa défense et pour celle de la patrie. Étaient-ils encore dans ces mêmes sentiments? C'est ce qu'il importait à Manuel de savoir. Les épreuves qu'il fit pour parvenir à cette découverte, ne furent pas rassurantes. On lui rapporta que le public commençait à ne plus apercevoir dans le refus

qu'il faisait d'entrer en accommodement avec son neveu, que l'ambition d'un homme plus jaloux de dominer sur ses semblables que de les rendre heureux. On ne tarda pas à lui apprendre que les esprits s'échauffaient, et que la sédition était déja sur le point de prendre feu. Enfin, on vint lui annoncer que le jeune prétendant approchait de la ville à la tête d'une armée turque, composée de dix mille hommes. Manuel comprit que le temps de faire des sacrifices était arrivé, et qu'une plus longue résistance pourrait lui devenir funeste. Il aima mieux essayer de retenir encore quelques lambeaux de la pourpre impériale, que de courir les risques de s'en voir dépouillé tout à fait. Il se hâta d'envoyer au-devant de son neveu un de ses officiers pour l'inviter à venir paisiblement s'asseoir à côté de lui sur le trône. Bajazet, qui d'abord avait paru vouloir que le jeune prince régnât seul, consentit à cet arrangement, mais à condition que Manuel garantirait l'exécution du traité qu'il avait extorqué de la faiblesse de Jean Paléologue. Cette complaisance de Bajazet était d'accord avec les vues secrètes de sa politique. Il sentait bien que conserver sur le même trône l'oncle et le neveu, c'etait les mettre l'un et l'autre dans un état de gêne qui les fatiguerait; d'où pourrait résulter entre eux des débats dont il saurait profiter suivant les circonstances.

XXI. Boucicaut envoyé par le roi des Français au secours des Grecs. Hist. de Boucicaut publ. par Godefroy.

Cependant le secours qu'on attendait de France était en mer. Bientôt on apprit qu'il n'était pas loin. Cette nouvelle releva le courage des Grecs de Constantinople, consternés de l'état d'humiliation où les Turks les retenaient, et du despotisme qu'ils exerçaient sur eux. Elle leur inspira assez de confiance pour leur

p. 1. c. 16, 28. Nouvelle Hist. de Boucicaut. Ann. 1387, 1399. Hist. de Charles VI, par Le Laboureur. l. 19. c. 2.

faire braver les menaces de Bajazet. La flotte qui amenait ce secours était commandée par le maréchal de Boucicaut, un des plus grands capitaines de son siècle. Elle portait six cents hommes d'armes, huit cents arbalêtriers de troupes réglées, et un grand nombre de seigneurs qui avaient voulu partager avec ce guerrier la gloire de cette expédition. Ils brûlaient tous du désir de venger l'honneur français des affronts qu'il avait essuyés à la bataille de Nicopolis, et de punir Bajazet du traitement barbare qu'il avait fait éprouver à plusieurs de leurs compatriotes devenus ses prisonniers. Personne n'était plus en état que Boucicaut de conduire avec succès cette honorable entreprise. Outre qu'il était grand homme de guerre, il avait l'avantage de bien connaître le pays où il allait signaler sa valeur. Il était familiarisé avec les mœurs et le génie des Grecs et des Turks. Il avait passé le carême de l'année 1397 à Constantinople. Il avait aussi fait un séjour de trois mois à la cour d'Amurat Ier, père de Bajazet, à qui il était venu demander du service dans ses troupes, à condition toutefois qu'il ne serait pas obligé de porter les armes contre les chrétiens. Amurat, qui pour lors n'avait à combattre que des Grecs ou des Latins, ne put l'employer. Enfin Boucicaut avait eu des rapports très-intimes avec Bajazet dans le temps qu'il était lui-même son captif. Ce fut lui qui traita auprès de ce sultan de la rançon du comte de Nevers et de celle des princes français auxquels Bajazet avait fait grâce de la vie après la funeste journée de Nicopolis.

XXII. Il arrive à Constantinople malgré la

La flotte de Boucicaut eut de grands obstacles à vaincre pour pénétrer jusqu'à Constantinople. Lorsqu'elle voulut traverser l'Hellespont, elle fut arrêtée

par dix-sept galères musulmanes bien armées, qui l'attendaient au passage dans les environs de Gallipoli. Boucicaut, malgré l'infériorité de ses forces, repoussa leur attaque, et les mit en fuite. Après cette glorieuse action, il alla se rafraîchir dans le port de Ténédos. Il y trouva quelques bâtiments vénitiens et génois qui se réunirent aux siens. Les officiers des divers corps de troupes françaises et étrangères qui composaient l'embarquement, s'étant assemblés en conseil de guerre, proclamèrent d'une voix unanime Boucicaut généralissime de toute la flotte. Le lendemain, Boucicaut donna le signal du départ. Le trajet fut heureux. En peu de jours la flotte arriva devant Galata. Elle s'y présenta au moment que les Turks allaient s'en rendre maîtres. La délivrance de Galata fut le salut de Constantinople. Les Grecs reçurent Boucicaut comme un ange tutélaire. Manuel le combla d'honneurs. A la revue générale que ce monarque fit de ses troupes et de celles qui venaient de lui arriver, il déclara Boucicaut grand-connétable de l'empire grec, et lui en donna l'épée à la tête des bataillons. Boucicaut s'honora de ce titre toute sa vie. Après sa mort on le grava sur sa tombe, qui fut placée dans l'église de Saint-Martin de Tours.

flotte des Turks. Hist. de Boucicaut pub. par Godefroy, part. 1. c. 31. Nouv. Hist. de Boucicaut, in-12. Ann. 1399.

XXIII. Il fait une descente sur le pays ennemi.

Le jour qui suivit cette glorieuse proclamation, toutes les troupes s'embarquèrent, et la flotte dirigea sa course vers un lieu que les historiens de Boucicaut appellent *le pas de Naretez*, et dont il ne serait pas aisé de déterminer la vraie position. Ce fut à quelque distance de cette ville que l'empereur et son nouveau connétable firent leur descente. S'étant mis à la tête des troupes de débarquement, ils s'enfoncèrent dans

Hist. de Boucicaut pub. par Godefroy, part. 1. c. 33. Nouv. hist. de Boucicaut,

in-12. Ann. 1399. le pays, ruinèrent plusieurs places occupées par les infidèles, et en tirèrent une grande quantité de munitions de bouche qu'ils envoyèrent à Constantinople, où la disette était extrême. Ils rentrèrent en triomphe dans cette capitale, traînant après eux une multitude de prisonniers turks, à qui ils firent payer leur rançon en vivres.

XXIV. Il attaque Nicomédie. Hist. de Boucicaut, par Godefroy, part. 1. c. 32. Nouv. hist. de Boucicaut, in-12. Ann. 1399.

Peu de temps après cette expédition, la flotte remit à la voile et a la faire le dégât sur le territoire ennemi. Les troupes qui la montaient réduisirent en cendres une petite ville nommée Diaschili, que Bajazet s'était plu à embellir, et où il avait fait bâtir un sérail. Les Grecs et leurs alliés s'avancèrent ensuite vers Nicomédie, et descendirent sur la plage voisine de cette ville, malgré les efforts d'un corps considérable de Musulmans qui défendait le terrain. Les infidèles furent mis en déroute et forcés de se réfugier dans la ville, après avoir perdu beaucoup de monde. Mais ce fut en vain que les Grecs et les Français leurs alliés essayèrent d'emporter Nicomédie d'assaut; les échelles qu'on leur avait préparées pour cette expédition, se trouvèrent trop courtes. Ils ne réussirent pas mieux dans la tentative qu'ils firent pour s'y ouvrir une entrée en mettant le feu aux portes. Les plaques et les bandes de fer dont elles étaient couvertes, les garantirent de l'incendie. Il fallut se contenter de brûler les faubourgs, de piller les campagnes circonvoisines, et d'enlever tous les grains et tout le bétail des environs. A cet exploit en succéda un autre qui fut encore plus désastreux pour l'ennemi. L'armée confédérée s'étant emparée d'une ville nommée Akseraï, en passa tous les habitants au fil de l'épée et la livra aux flammes.

Les Turks irrités contre les chrétiens, qui quelquefois se montraient aussi féroces que les mahométans, se réunirent en très-grand nombre et fondirent avec fureur sur les soldats de Boucicaut; mais ce guerrier les repoussa autant de fois qu'ils osèrent revenir à la charge. Après avoir dispersé ces Barbares, Boucicaut reprit la route de Constantinople, sans qu'ils osassent faire le moindre mouvement pour le troubler dans sa retraite.

XXV. Il s'empare de la ville de Rive-Droite. Hist. de Boucicaut par Godefroy part. 1. c 33. Nouv. Hist. de Boucicaut, in-12. Ann. 1399.

L'empereur et Boucicaut ne tardèrent pas à se rembarquer pour exécuter le projet qu'ils avaient formé de se rendre maîtres d'une autre place importante nommée *Rive-Droite*. Cette ville était située à l'embouchure d'un fleuve qui se perd dans la mer Noire, et sa garnison incommodait beaucoup la capitale, ce qui fait voir que ce lieu n'était pas éloigné de Constantinople. La flotte impériale entra dans le port de Rive-Droite, sans éprouver le plus petit obstacle. Un corps de sept à huit mille Turks, qui aurait pu s'opposer aisément à la descente de l'armée chrétienne, aima mieux la laisser mettre pied à terre, dans la confiance, sans doute, de la détruire d'un seul coup, ou de lui faire rendre les armes. Les Turks se rangèrent sous les remparts de la ville, et s'avancèrent ensuite avec fierté contre les Français et leurs alliés. Boucicaut, de son côté, les reçut avec intrépidité, et les mit en fuite jusqu'à six ou sept fois dans la même journée. Le lendemain de cette terrible affaire, Boucicaut fit ses dispositions pour emporter la place. Il recommanda à l'empereur et au grand-maître de Rhodes, qui s'était joint à son armée avec un certain nombre de ses chevaliers, d'observer les mouvements de l'ennemi, et de

le tenir en respect autant qu'il leur serait possible. Pour lui, il se chargea d'attaquer Rive-Droite avec les Français qui combattaient sous ses ordres. Les assiégés avaient eu soin d'entourer leur ville d'une quantité de bois vert, de paille et de fumier frais. Ils y mirent le feu au moment que le maréchal voulut faire appliquer les échelles aux murailles. La fumée épaisse et infecte qui s'élevait de ces matières humides mal allumées, obligea les assaillants de lâcher prise. Boucicaut ne se rebuta pas. Comme rien n'échappait à sa vigilance, il avait remarqué un certain endroit des remparts pour lequel les assiégés n'avaient pas jugé à propos d'user du même artifice, parce que, sans doute, ils croyaient cette partie des murs hors de toute insulte. Ce fut vers ce lieu qu'il dirigea son attaque. Il fit construire avec deux antènes de galère, une grande échelle au pied de laquelle il se tint lui-même pour empêcher que ses soldats n'y montassent en trop grande affluence, et ne la fissent rompre. Déja quelques-uns des plus intrépides et des plus agiles étaient arrivés au haut des murailles, et faisaient un grand carnage des ennemis; mais ces braves n'ayant pas été suivis de leurs compagnons, périrent presque tous sur la brèche, accablés par la multitude. A la vue de ce désastre, les soldats de Boucicaut saisis d'une sorte de désespoir, firent des efforts presque au-dessus du pouvoir humain, et vinrent à bout par différents moyens d'entrer dans la place. Cette ville, qui jusqu'alors avait passé pour imprenable, fut forcée de céder à la valeur française. On ne fit aucun quartier aux Turks qui la défendaient. Toute la garnison périt sous le glaive du vainqueur. Manuel se croyant

hors d'état de conserver cette conquête, la fit détruire.

Après cette expédition, la flotte des chrétiens fit voile vers une autre ville maritime nommée Algiro. Les habitants à son approche, prirent l'alarme, et sans même essayer de se défendre, ils mirent le feu à leurs maisons et allèrent se cacher dans les montagnes voisines. Manuel, averti que les Turks avaient fait une descente dans le voisinage de Naretez, crut qu'il était important de les chasser de ces lieux avant qu'ils eussent eu le loisir de s'y fortifier. Il fit faire diligence à sa flotte, et en peu de jours elle parut à la vue des ennemis qui, frappés de terreur, se sauvèrent par terre. Ne pouvant ou n'osant se rembarquer sur leurs galères, ils les abandonnèrent à la merci des Grecs, qui en brûlèrent une partie et envoyèrent les autres à Constantinople. Enfin Boucicaut, pendant près d'une année qu'il resta en Grèce, ne cessa de harceler les Turks. Il réussit à les déloger d'une multitude de châteaux forts, répandus dans les environs de Constantinople, et qui depuis près de dix ans tenaient cette capitale dans un état de blocus perpétuel.

XXVI. Divers autres avantages remportés sur les Turks. Hist de Boucicaut, par Godefroy, part. 1. c. 33. Nouv. hist. de Boucicaut, in-12. Ann. 1399.

Boucicaut ne se contenta pas de réprimer les ennemis du dehors, qui attaquaient l'empire grec de toutes parts; il travailla aussi à faire régner dans l'intérieur l'esprit de paix, en rapprochant l'un de l'autre les deux empereurs, l'oncle et le neveu. Il tâcha de leur faire sentir combien il était nécessaire pour le salut de l'état et pour eux-mêmes, qu'ils vécussent en bonne intelligence. Il parut avoir réussi à les convaincre de la nécessité de suivre cet avis salutaire. Cependant Boucicaut, malgré les avantages qu'il avait remportés

XXVII. Boucicaut se dispose à revenir en France, et engage Manuel à le suivre. Hist. de Boucicaut pub par Godefroy, part. 1. c. 34. Nouv. hist. de Boucicaut, in-12.

Ann. 1399 et 1400. sur les ennemis des Grecs, avait essuyé des pertes assez considérables. Le nombre de ses soldats était beaucoup diminué. Les fonds qui lui avaient été accordés pour son expédition étaient épuisés, et le terme fixé pour son retour approchait. Ne se souciant pas d'ailleurs d'exposer la gloire dont il venait de se couvrir à de nouveaux hasards, il fit ses dispositions pour se rendre dans sa patrie, avec l'espoir de revenir bientôt en Grèce, suivi de troupes fraîches et plus nombreuses. Peut-être fut-ce lui qui fit naître à Manuel le désir de passer en France, pour y solliciter en personne des secours. S'il ne lui inspira pas ce dessein, au moins l'appuya-t-il de son suffrage. Il dit à Manuel que sa présence à la cour de Charles VI ne manquerait pas de produire un grand effet; qu'elle ébranlerait infailliblement le monarque français, et que ce prince ne pourrait lui refuser d'employer toutes ses forces pour l'aider à s'affranchir de la tyrannie des Musulmans. Cette idée échauffa la tête de Boucicaut, et lui fit enfanter divers plans ou projets qui tendaient tous à favoriser les vues de Manuel, car ce guerrier se piquait aussi de politique, et ses contemporains conviennent qu'il excellait également et pour le conseil, et pour l'exécution. Boucicaut crut sans doute travailler pour la gloire de sa nation, en conseillant à Manuel de faire hommage à la France de tout l'empire d'Orient en général, et de la ville de Constantinople en particulier. C'eût été en effet un moyen sûr pour ce prince d'obtenir des secours de Charles VI, les seigneurs suzerains étant obligés de défendre leurs feudataires contre ceux qui les attaquaient. On ajoute que Boucicaut fit agréer ce projet aux Vénitiens, aux

Génois et aux Rhodiens qui avaient eu part à ses exploits. Ces étrangers devaient se trouver d'autant plus disposés à consentir à ce que Boucicaut leur proposait, qu'ils avaient à craindre pour eux-mêmes les suites de l'accroissement énorme que prenait la domination ottomane. Il était donc naturel qu'ils désirassent que quelque grande puissance entreprît d'en arrêter les progrès. L'histoire rapporte que Charles VI refusa à diverses reprises l'hommage que Manuel voulut lui faire de la suzeraineté de sa couronne. Il répondit qu'il se croyait plus honoré du titre de protecteur et de restaurateur de l'empire d'Orient, que de celui de son souverain.

Manuel s'étant déterminé à venir en France, remit le gouvernement de l'Empire au jeune prince, son neveu et son collègue. Après avoir pris tous les moyens que sa prudence lui suggéra, pour que la tranquillité publique ne fût pas troublée en son absence, il s'embarqua avec Boucicaut, et se rendit dans le Péloponèse auprès de son frère Théodore Porphyrogénète, despote de Lacédémone. Théodore improuva fort sa démarche. Il lui prédit que son voyage n'aurait pas plus de succès que celui que Jean Paléologue, leur père, avait entrepris quelques années auparavant dans les mêmes intentions; que les secours qu'il allait chercher si loin, et qu'il ne trouverait peut-être pas, arriveraient trop tard. Il lui représenta qu'il commettait une grande imprudence, en laissant l'Empire entre les mains d'un jeune prince sans expérience, et dont les intérêts ne pouvaient être d'accord avec les siens. Manuel ne céda pas aux remontrances de son frère. Elles ne servirent au contraire qu'à lui faire précipiter son départ. Il

XXVIII. Manuel se met en route, après avoir confié les rênes du gouvernement à son neveu.

Hist. de Boucicaut, publiée par Godefroy, part. 1. c. 34. Nouv. hist. de Boucicaut, in-12. Ann. 1400. Laon. l. 2. p. 44.

prit congé de sa femme et de ses enfants qui l'avaient accompagné jusqu'à Lacédémone, et continua sa route. Il s'arrêta à Venise, où le maréchal de Boucicaut le quitta pour se transporter en diligence à Paris. Il était pressé d'aller rendre compte à la cour de son expédition, et encore plus d'y annoncer la prochaine arrivée de l'empereur de Constantinople.

An 1400. XXIX. Il arrive à Venise et visite diverses cours d'Italie. Hist. de Boucicaut, par Godefroy, part. 1. c. 36. Nouv. hist. de Boucicaut, Ann. 1400. Laon. l. 2. p. 44.

La seigneurie de Venise reçut Manuel avec de grandes marques de distinction, et se montra très-sensible au récit de ses malheurs. Mais c'est à quoi se bornèrent les services de cette république. Manuel passa ensuite à Florence, à Ferrare, à Gênes, où il n'obtint guère que des compliments de condoléance. Il eut lieu d'être plus satisfait de Jean Galéas Visconti, duc de Milan. Ce prince était alors un des plus riches souverains de l'Europe. Il fit présent à Manuel d'un brillant équipage et de tout l'argent qui lui était nécessaire pour paraître avec dignité à la cour de France, où il était attendu. Il lui protesta même que si les autres princes voulaient agir de concert avec lui, il marcherait en personne au secours de Constantinople.

XXX. Son entrée dans Paris. Ducas. c. 14. Phrantz. l. 1. c. 20. Monstrelet, vol. 1. c. 4. Juvenal des Ursins; vie de Charles VI. Hist. de Charles VI, par Le Laboureur, l. 20 c. 1. Monach. Sancti-Dionys.

Charles VI s'était fait un point d'honneur de recevoir Manuel avec beaucoup de magnificence; et il regardait le séjour d'un empereur grec dans ses états comme une époque glorieuse pour son règne. Lorsqu'il sut que Manuel approchait des frontières du royaume, il envoya pour l'y recevoir plusieurs seigneurs de la première qualité. Il voulut que dès qu'il mettrait le pied sur le territoire français, il fût défrayé aux dépens de son trésor, et que dans toutes les villes où il devait passer, on lui rendît les plus grands honneurs. Le jour que Manuel fit son entrée

dans Paris, c'est-à-dire, le 3 juin de l'année 1400, une cavalcade de deux mille bourgeois superbement vêtus alla au-devant de lui, pour lui servir d'escorte. Elle l'attendit au pont de Charenton, bourg situé à deux petites lieues de cette capitale, au confluent de la Marne et de la Seine. A quelque distance des portes de la ville, Manuel trouva le chancelier, le parlement en corps et trois cardinaux, qui le complimentèrent. On ne tarda pas à voir paraître le roi entouré des princes de son sang, et suivi d'une multitude de ducs, de comtes et de courtisans, qui tous s'étaient piqués d'attirer sur leur personne les regards des Grecs par la richesse et par l'élégance de leur parure. Dès que les deux monarques s'aperçurent, ils mirent pied à terre et s'avancèrent l'un vers l'autre pour s'embrasser. Après s'être donné des témoignages mutuels d'affection, ils remontèrent à cheval, et allant à côté l'un de l'autre, ils se mirent en marche pour entrer dans Paris. Manuel montait un coursier blanc que le roi lui avait fait présenter, et il était couvert d'un vêtement de soie blanche, fait suivant le costume impérial. Ce prince, quoiqu'il ne fût pas de grande taille, avait cependant beaucoup de grâce dans tout son extérieur. Les traits de son visage étaient agréables; une longue barbe qui ombrageait son menton, et de longs cheveux blancs qui flottaient sur ses épaules, inspiraient le respect et même la vénération. Le cortége se rendit à travers une grande foule de peuple que la curiosité avait attirée de toutes parts, au palais, dans la Cité, où l'on avait préparé un somptueux festin.

Nouv. hist. de Boucicaut, Ann. 1400. Hist. de Boucicaut, part. 1. c. 36.

Après le banquet, Manuel se retira au Louvre, où il trouva un appartement meublé avec la plus grande

XXXI. Le roi Charles VI

lui cède la place d'honneur dans une fête.

magnificence. Charles VI lui assigna sur son trésor des sommes suffisantes pour qu'il pût tenir un état convenable à sa dignité. Ce monarque ne laissait échapper aucune occasion de donner à l'empereur des Grecs une haute idée de sa puissance et de ses richesses. Le 24 du même mois de juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, on célébra les noces de Jean de Bourbon, comte de Clermont, fils de Louis, duc de Bourbon, oncle maternel du roi, avec la comtesse d'Eu, fille du duc de Berry. Charles fit les frais de la fête, et rien n'y fut épargné Il y invita Manuel, à qui il céda la place d'honneur. Il s'occupait sans cesse de tout ce qu'il croyait pouvoir être agréable à cet hôte illustre. Ce n'était que parties de chasse, que spectacles, que divertissements de toute espèce. Manuel était dans l'enchantement, et paraissait oublier au milieu de ces plaisirs bruyants le chagrin qu'il traînait à sa suite.

XXXII. Manuel va en Angleterre. Phrantz. l. 1. c. 20. Laonicus. l. 2. p. 44 et 50.

Quelques mois après l'arrivée de ce prince à Paris, Charles VI tomba dans un de ces accès de frénésie auxquels il était sujet. Manuel profita de ce moment pour faire un voyage en Angleterre, et y aller solliciter des secours. Henri IV venait de monter sur le trône, après en avoir fait descendre le malheureux Richard II, gendre du roi de France. Sa couronne n'était pas trop affermie sur sa tête, et il régnait dans les esprits une grande fermentation. Henri ne put donner à Manuel que de faibles espérances, ou plutôt il ne lui en donna aucune.

An 1401. XXXIII. Il revient à Paris, où il continue à se faire aimer.

Manuel repassa en France au mois de février de l'année suivante. Le roi était rétabli. Ce prince l'invita à l'accompagner à Saint-Denis, où il alla rendre grâces à Dieu du retour de sa santé. L'empereur des Grecs

ne fit point difficulté d'assister à tout l'office, qui fut célébré en ce jour avec beaucoup de solennité, dans l'église abbatiale des Bénédictins. Quelques dévots en murmurèrent, et furent scandalisés de voir un roi de France faire publiquement des actes de religion en la compagnie d'un schismatique, et oublier les menaces des saints canons, qui défendent cette impiété. D'autres, au contraire, en étaient édifiés, et disaient qu'en familiarisant ce prince avec les cérémonies du culte catholique, Charles lui préparait la voie pour rentrer dans le sein de l'église romaine. Il ne paraît pas cependant que ce moyen ait produit un grand effet sur l'esprit de Manuel. Quoiqu'il se plût à visiter nos temples, à converser avec les membres du clergé français, et surtout avec les moines de Saint-Denis, pour qui il avait une estime particulière, il n'en était pas moins attaché à ses opinions religieuses. Il composa même, pendant son séjour à Paris, un ouvrage pour réfuter un écrit sur la réunion des Grecs à l'église romaine, qui lui fut présenté par un docteur de l'université. Manuel cherchait aussi de son côté à frapper les yeux de la multitude par la majesté du culte grec. Il faisait célébrer avec pompe l'office divin, dans une chapelle qu'on avait disposée au Louvre pour cet usage; ce qui amusait beaucoup la curiosité des Parisiens. Ce prince s'en était fait aimer par la facilité avec laquelle il se communiquait. On le voyait souvent se promener dans les campagnes des environs de la capitale, et visiter tous les lieux où se trouvait quelque objet digne de fixer l'attention d'un étranger. Cependant ses affaires avançaient peu, malgré ses humbles et pressantes supplications auprès du roi et des gens

de son conseil, pour qu'ils voulussent bien s'occuper quelquefois de l'objet qui l'avait amené à la cour de France.

An 1402. XXXIV. Théodore despote de Lacédémone, vend sa principauté aux chevaliers de Rhodes. Phrantz. l. 1. c. 20. Laonic. l. 2. p. 51. Famil. Bys. p. 241. Manuel in Theodor. despot.

Tandis que Manuel perdait son temps à Paris, Théodore Porphyrogénète, son frère, despote de Lacédémone, perdait ses états dans le Péloponèse. Ce prince se voyait à la veille d'être dépouillé de sa principauté par les Turks, sans pouvoir se promettre aucun secours de la part de l'empereur, son frère. Les chevaliers de Rhodes, à qui il avait déja cédé la ville de Corinthe, conçurent le projet d'acquérir encore Lacédémone, et tout ce qui appartenait à Théodore dans ces contrées. Leur grand maître Philibert de Naillac, homme fin et délié, crut devoir profiter de l'embarras où se trouvait Théodore, pour obtenir de lui qu'il vendît à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, la capitale de sa principauté avec toutes les villes qui en dépendaient. Cette vente eut lieu moyennant une somme dont les chevaliers payèrent à Théodore une partie, argent comptant, et donnèrent caution pour le reste.

XXXV. Bajazet et les propres sujets de Théodore arrêtent l'exécution de ce marché.

Bajazet, lorsqu'il apprit ce marché, en fut alarmé. Comme il espérait envahir un jour le Péloponèse, il aimait mieux qu'il restât entre les faibles mains des Grecs, que de le voir passer au pouvoir de guerriers ennemis par état des Musulmans, et redoutables par leur valeur. Bajazet, qui méprisait les princes grecs au point de ne vouloir jamais donner en personne audience à leurs envoyés, fit céder en cette occasion sa fierté à ses intérêts. Il se hâta d'envoyer à Théodore des ambassadeurs, pour lui donner l'assurance d'une paix inaltérable, s'il voulait rompre les engagements qu'il

avait pris avec les chevaliers de Rhodes. Il lui fit même offrir des troupes pour l'aider à les chasser du Péloponèse. Ces propositions parurent assez avantageuses à Théodore, pour l'engager à manquer au traité qu'il avait fait avec l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Au reste, une heureuse circonstance vint couvrir en quelque sorte ce qui paraissait peu honnête dans sa conduite à l'égard des chevaliers de Rhodes. Ses sujets protestèrent contre le traité qu'il avait fait avec ces chevaliers, et annoncèrent qu'ils ne voulaient point passer sous une domination étrangère. Ils firent signifier aux commissaires députés par l'ordre pour prendre possession des lieux qui lui avaient été cédés par Théodore, que s'ils osaient approcher on les traiterait en ennemis. En même temps ils se déclarèrent libres et indépendants. Ils étaient excités par leur évêque. Ce prélat, zélé schismatique, aurait préféré de vivre sous l'esclavage des Turks, plutôt que d'être sous le gouvernement d'un souverain de la communion romaine. D'ailleurs il prévoyait que si les chevaliers de Rhodes, qui faisaient profession d'être fort soumis au pape, devenaient les maîtres de sa ville épiscopale, il perdrait immanquablement son siége. Ces divers motifs réunis échauffaient son éloquence, et donnaient à ses paroles une force qui produisait le plus grand effet sur les esprits. Les habitants de Lacédémone, dans l'enthousiasme qu'il avait su leur inspirer, le proclamèrent chef de l'état.

XXXVI. Théodore réhabilité dans sa principauté. Manuel in

Théodore commençait à se trouver dans une position très-critique. Il s'était dépouillé lui-même de ses domaines, et se voyait menacé de perdre une partie du prix de la vente qu'il en avait faite. Il fit des

Theodor. despot.

avances auprès de ses sujets; il employa même les supplications pour les toucher. L'évêque de Lacédémone, et c'est une justice qu'on doit à ce prélat, se désista généreusement du pouvoir dont ses concitoyens l'avaient investi, et intercéda même auprès d'eux en faveur de Théodore. Les Lacédémoniens voulurent bien sur sa recommandation pardonner à ce prince; mais ce fut à condition qu'il s'engagerait, par un serment solennel, à ne jamais les vendre à aucune nation étrangère. Les chevaliers de Rhodes parurent d'abord très-irrités contre le despote de Lacédémone, qu'ils accusaient de mauvaise foi. Insensiblement leur courroux se calma; ils comprirent que s'ils s'obstinaient à exiger l'exécution de leur traité avec Théodore, il faudrait qu'ils tinssent tête tout à la fois et aux Turks, et aux Lacédémoniens. Il leur parut plus sage de renoncer aux conventions qu'ils avaient faites avec Théodore. Non-seulement ils abandonnèrent la possession de la principauté de Lacédémone, mais encore ils rendirent la ville de Corinthe. Ils demandèrent, comme il était juste, que Théodore leur restituât l'argent qu'ils lui avaient donné, et de plus, qu'il leur accordât des indemnités. Théodore, qui avait déja dissipé les sommes qu'il avait reçues des chevaliers de Rhodes, fut obligé d'entrer en arrangement avec eux. Ils se contentèrent volontiers qu'il les payât par termes à des époques convenues.

XXXVII. Manuel quitte la France.

Il y avait déja près de deux ans que Manuel se morfondait à la cour de France, sans que ses suppliques eussent eu un grand succès; au contraire, la tournure que prenaient chaque jour les affaires dans ce royaume ne faisait qu'éloigner de plus en plus ses

espérances. Il sentit qu'il était temps de s'en aller. Il prit donc congé du roi, pour se rapprocher de Constantinople, où il serait plus à portée qu'à Paris de profiter des événements. Le monarque français lui fit, au moment de son départ, de riches présents, ainsi qu'à tous ceux de sa suite. Il mit le comble à sa munificence, en assurant à ce prince une pension annuelle de trente mille écus. Charles tirait, sans doute, vanité de voir sur la liste de ses pensionnaires, un successeur de Constantin et de Théodose. Manuel ne put être accompagné à son retour dans ses états par le maréchal de Boucicaut, son connétable, parce que ce brave capitaine avait été nommé gouverneur de Gênes. Cette république s'était donnée depuis peu à Charles VI[1].

La retraite du maréchal de Boucicaut et l'absence de l'empereur Manuel avaient inspiré beaucoup d'audace aux Musulmans. Ces Barbares, s'étant rapprochés de Constantinople d'où les avait éloignés la valeur française, ne cessaient de parcourir et de dévaster ses environs. Ils empêchaient les vivres d'y arriver. Ils auraient infailliblement conquis cette ville et en auraient chassé le jeune prince Jean Paléologue, si le brave Château-Morant que Boucicaut y avait laissé en partant pour revenir en France, ne les eût tenus en bride. Il ne lui fallait rien moins que tous ses talents militaires et tout son courage pour vaincre, avec le peu de Français qu'il avait sous ses ordres, les obstacles sans nombre qui s'opposaient à la réussite de ses opérations. Au dehors de la capitale il avait à

XXXVIII. Château-Morant garantit Constantinople des approches des Turks. Hist. de Boucicaut publiée par Godefroy. part 1re c. 34 et 35. Nouv hist. de Boucicaut, in-12. Année 1400. Juvenal des Ursins. Charles VI.

[1] Ici l'auteur ajoutait une réflexion relative à l'occupation de Gênes par les Français en 1798—99, que nous avons cru devoir supprimer. — B.

combattre les Turks; au dedans, la peste, la famine et la mauvaise volonté des habitants, qui, réduits aux abois, appelaient eux-mêmes les infidèles dans leurs murs. Malgré ses efforts, il n'aurait peut-être pu conserver encore long-temps Constantinople, si une heureuse diversion n'eût détourné tout à coup les malheurs qui allaient fondre sur cette ville.

XXXIX. Tamerlan somme Bajazet de rendre aux Grecs ce qu'il leur a pris. Ducas. c. 15. Phrantz. l. 1. c. 21. Laonic. l. 2. p. 53. et suiv. Cantem. Hist. de Bajazet 1. Leuncl. Hist. turque. l. 7. [de Hammer, éd. fr. t. I, p. 354, sqq. t. II, p. 59. sqq.]

Un de ces hommes extraordinaires que le ciel irrité envoie quelquefois sur la terre pour la punir, comme, dans sa clémence, il en suscite aussi d'autres pour faire son bonheur, s'était imposé le devoir de forcer tous les souverains de l'univers à réparer les maux qu'ils avaient faits à l'espèce humaine, et les injustices dont ils s'étaient rendus coupables soit envers leurs propres sujets, soit envers les autres nations. Ce personnage était Timour, connu communément sous le nom de Tamerlan, empereur des Mongols. Bajazet n'était pas un de ceux qui eussent le moins besoin des leçons de ce nouveau réparateur des torts humains. Tous les petits princes d'Asie que lui et ses prédécesseurs avaient dépouillés de leurs états, vinrent porter leurs plaintes à Tamerlan[1] [se reposant alors dans les plaines du Karabagh des fatigues de sa deuxième campagne de Géorgie. L'un des princes vaincus était celui de Kermian, qui parvint à s'échapper d'Ipsala, et à tra-

[1] Il est presque inutile de répéter que le vrai nom de ce prince était Timour-Lenq, Timour-le-Boiteux. Il devait cette difformité à une blessure reçue au siege de la capitale du Sistan peu avant son avénement au trône. Il avait, du reste, la taille élancée, la démarche fière, une tête volumineuse, un front haut et large; sa chevelure, naturellement blanche, contrastait avec la fraicheur de son teint. De Hammer, éd. fr. t. II, p. 4.—B.

verser toutes les provinces de l'Empire en conduisant des singes, pour se rendre auprès de Timour. Un autre, le seigneur de Mentéché, avait gagné le camp mongol à la faveur d'une épaisse chevelure, qui le rendait méconnaissable; enfin le prince d'Aïdin avait atteint les frontières de l'empire ottoman en faisant le métier de danseur de corde. Taherten surtout, souverain d'Erzendjan, auquel Bajazet avait enlevé son harem et ses trésors, se plaignait amèrement de ce mépris manifeste des lois de l'islamisme.] Les Grecs se joignirent à eux et remirent au prince mongol un long manifeste dans lequel ils exposaient leurs griefs contre les Turks. Tamerlan, tout en leur témoignant beaucoup de mépris à cause de leur religion, les assura de sa protection. Il envoya à Bajazet des ambassadeurs, qui, suivant un ancien usage pratiqué chez les orientaux, lui présentèrent de sa part un vêtement de grand prix, et lui déclarèrent en même temps que la volonté de leur maître était qu'il restituât tout ce qu'il avait envahi tant sur les princes de la religion de Mahomet que sur les chrétiens. Ils lui dirent que ces derniers, quoique réprouvés du saint prophète, n'en avaient pas moins droit à la justice qui est due à tous les hommes; enfin ils ajoutèrent que Tamerlan exigeait de lui qu'il se reconnût son tributaire.

La fierté ottomane fut très-choquée d'une pareille proposition. Bajazet repoussa avec dédain le présent qui lui était offert, et accompagna son refus d'une réponse injurieuse. Tamerlan s'y était attendu. Il avait fait d'avance des préparatifs proportionnés aux forces de l'ennemi puissant qu'il voulait attaquer; mais avant de commencer contre lui les hostilités, il jugea néces-

XL. Ces deux ennemis se préparent à la guerre. Laonic. l. 3. p. 78.

saire de soumettre le sultan du Baghdad [1]. Bientôt il eut réduit la Syrie, la Phénicie et l'Égypte. A peine eut-il terminé cette expédition, que des nouvelles venues de Samarcande le forcèrent de partir pour aller éteindre une sédition qui s'y était allumée subitement. Cet incident donna à Bajazet le loisir de respirer. Il fit de tous côtés des levées de troupes, et en peu de temps il se vit à la tête d'une armée formidable et par le nombre et par la valeur des combattants. Celle que Tamerlan avait à sa suite ne l'était pas moins.

XLI. Bajazet vaincu et fait prisonnier par Tamerlan. Ducas. c. 15 et 16. Notæ Bullialdi. Phrantz. l. 1. c. 29. Laonic. l. 3. p. 81 et s. Leuncl. Hist. turque. l. 7. Hist. de Tamerl. par Cherefeddin Ali, trad. par Petit de la Croix. l. 3. Hist de Russie, Par Leclerc, t. 2, in-4°. p. 197.

Déja ces deux armées s'avançaient d'un pas précipité l'une vers l'autre. Bientôt elles se trouvèrent en présence dans les plaines d'Ancyre, en Phrygie, au même lieu où Pompée avait autrefois vaincu Mithridate. Elles ne tardèrent pas à en venir aux mains. Le premier choc fut terrible, et soutenu avec une égale bravoure des deux côtés. La victoire, après s'être jouée assez long-temps des Ottomans et des Mongols en les favorisant tour à tour, finit par se décider pour ces derniers. La déroute des Turks fut complète, et Bajazet tomba au pouvoir de son ennemi. Les meilleurs chronologistes placent cet événement mémorable au 28 juillet de l'an 1402. Les soldats qui firent Bajazet prisonnier l'ayant conduit dans la tente de Tamerlan; ce prince le reçut avec les plus grands égards. Il le fit asseoir à ses côtés sur le même tapis, plaignit son infortune, et lui jura que nul autre ne séparerait son ame de son corps que ce même Dieu

[1] Cette ville fut prise le 27 zilkadé 803, 9 juillet 1401. De Hammer, éd. fr., t. II, p. 76.—B.

tout-puissant qui les avait unis l'un à l'autre. Il lui promit de le rétablir dans ses états, si seulement il voulait se reconnaître pour son vassal, en lui payant un léger tribut. Bajazet, au lieu de paraître sensible aux procédés de Tamerlan, usa de récriminations qui pouvaient être fondées, mais qui étaient déplacées dans la position où il se trouvait. Loin de montrer, en cette circonstance, ce caractère de dignité que les grandes ames savent conserver dans le malheur et même au milieu des humiliations, il affecta une fierté farouche qui révolta son vainqueur. Tamerlan le traita comme une bête féroce que rien ne peut apprivoiser, s'il est vrai qu'il l'ait condamné à vivre enfermé dans une cage de fer. Ce trait rapporté par la multitude des historiens du temps, est nié, on ne sait trop pourquoi, par la plupart des écrivains modernes, et il n'est plus de mode d'y croire et de le citer. Cependant il ne répugne pas au génie de Tamerlan, et quoique dans certaines occasions, ce Tartare ou Tatare ait affecté de jouer le rôle d'un prince modéré et clément; quoiqu'il soit l'auteur d'*Instituts* auxquels on a prodigué les éloges, il n'en était pas moins un brigand cruel, comme l'avait été Tchinghis-Khan son ancêtre, et comme l'ont été et le seront encore tant d'autres exterminateurs de l'espèce humaine. Un Barbare qui avait pour maxime qu'un souverain n'était jamais en sûreté si les pieds de son trône ne trempaient dans le sang; qui, de l'aveu d'un de ses flatteurs, Cherefeddin-Ali, faisait construire dans tous les lieux où il passait, des tours avec des crânes humains, pour servir de trophées à ses victoires, et qui avait été capable de condamner soixante-dix mille hommes à périr

ensevelis tous vivants sous terre; un tel homme était un monstre qui méritait d'être étouffé lui-même [1].

An 1403. XLII. Manuel arrive à Constantinople, et exile son neveu. Ducas. c. 18. Laonic. l. 3. p. 84. Cantem. Histoire de Bajazet. 1.

Manuel ayant appris en chemin la grande catastrophe qui venait de renverser le trône de Bajazet, et d'anéantir sa puissance, se hâta d'arriver à Constantinople. Le premier acte d'autorité qu'il y fit, fut de reléguer dans l'île de Lemnos, Jean, son jeune collègue, et de lui ôter le timon de l'état pour le tenir seul désormais. Le neveu n'avait plus rien à espérer, ni l'oncle rien à craindre de Bajazet. Manuel s'empressa aussi de supprimer le tribunal que les Turks avaient établi à Constantinople pour juger ceux de leur nation; de faire démolir ou fermer les mosquées qu'ils y avaient construites; de leur interdire le quar-

[1] L'Histoire de l'empire ottoman (t. II, p. 88, sq.) contient les détails les plus circonstanciés sur la bataille d'Angora, que nous n'avons pu insérer ici faute d'espace. Quant à ce qui regarde la cage de fer de Bajazet, l'historien explique fort au long que ce prince ayant cherché à s'échapper, entreprise qui fut déjouée par l'arrivée subite du commandant de sa garde d'honneur, Timour redoubla de surveillance autour de son prisonnier, et voulut qu'il fût enchaîné durant la nuit. Trois des plus anciens chroniqueurs ottomans, ni Schildberger, écuyer bavarois, témoin oculaire des faits de la bataille et de ce qui s'ensuivit, ne disent rien de la cage de fer; les écrivains grecs Ducas et Chalcondile gardent le même silence à cet égard; Phrantzès seul et le Syrien Arabchah, auteurs bien moins exacts, en font mention, et leur témoignage est infirmé par le silence de six historiographes musulmans contemporains. Voici donc à quoi doit se réduire cette opinion vulgaire d'après les auteurs turks Aebikpaehazadé et Nechri. Le sultan, disent-ils, fut porté dans une litière grillée comme une cage. Or le mot turk *khaphes* ne signifie pas seulement *cage*, il s'applique aux litières grillées dans lesquelles voyagent les femmes turkes, aux cabinets ainsi fermés où elles passent leur vie, et même encore à présent à l'appartement des princes turks dans le sérail. Enfin Sead-Eddin, se moquant de la prétendue cage de fer, dit que ce fut Bajazet lui-même qui souhaita d'être ainsi transporté dans une litière fermée pour éviter l'aspect des Tartares ses vainqueurs. De Hammer, ibid. p. 101.—B.

tier de la ville qui leur servait de résidence, et où les négociants musulmans avaient leurs magasins; et enfin de révoquer tous les priviléges dont ces infidèles jouissaient, en vertu du traité que Jean Paléologue, son père, avait fait avec Bajazet, et auquel il avait été forcé lui-même de souscrire. Manuel et tous les Grecs triomphaient de la chute de Bajazet, et la regardaient comme le terme de leurs malheurs. Elle aurait pu l'être, s'ils eussent su profiter de l'heureuse occasion qui se présentait. Leur joie fut de courte durée. Bientôt ils s'aperçurent qu'ils n'avaient échappé aux infortunes que Bajazet leur préparait que pour devenir les victimes d'autres non moins fâcheuses; en un mot, qu'ils n'avaient fait que changer de tyran. Manuel, qui s'était hâté d'envoyer des ambassadeurs à Tamerlan, pour lui annoncer qu'il se soumettait envers lui au même tribut qu'il payait à Bajazet, ne tarda pas à recevoir de la part du prince mongol, des lettres dans lesquelles il lui enjoignait impérativement de tenir prêt un certain nombre de vaisseaux pour porter ses troupes dans l'intérieur de la Grèce, d'où il comptait les faire passer en Europe. Ces faits, qui sont les plus avérés, ne s'accordent guère avec ce qu'on lit dans l'histoire ottomane, par le prince de Moldavie. Cantemir y dit que Jean Paléologue, qui régnait à Constantinople en l'absence de Manuel, son oncle, ayant fait offrir à Tamerlan de se rendre son vassal, et de tenir de lui l'empire, il répondit aux ambassadeurs de ce prince, qu'il prendrait volontiers sa défense contre Bajazet, mais qu'il ne mettrait pas sa protection à un si haut prix, et que sa conscience lui défendait de désirer le bien d'autrui. Il n'y a nulle apparence que

Tamerlan, qui, après sa victoire, ne rendit leurs états à ceux qui en avaient été dépouillés par le sultan des Turks, qu'autant qu'ils consentaient à le reconnaître lui-même pour leur seigneur, et qui exterminait sans miséricorde quiconque osait se refuser à cette condition, eût été disposé à faire une exception en faveur du faible empereur des Grecs. Il paraît encore moins probable qu'il se soit exprimé en ces termes : *Il n'est pas juste de rien changer à un empire si ancien, ni de soumettre à un joug étranger une maison si éminente et si illustre, dont la réputation est parvenue chez les Tartares.* Ce compliment, que le commentateur du prince Cantemir met ici dans la bouche de Tamerlan, répugne à toutes les convenances.

XLIII. Tamerlan reprend la route de Samarcande. Laonic. l. 3. p. 85 et suiv. l. 4. p. 90 et suiv. [De Hammer, éd. fr. t. II, p. 447].

Heureusement pour les Grecs et pour la tranquillité de l'Europe, Tamerlan renonça tout à coup au projet de porter ses armes en Occident. Son âge, ses infirmités et sa présence devenue nécessaire dans ses propres états, le rappelaient en Perse. Il reprit donc, au moment qu'on s'y attendait le moins, le chemin de Samarcande, traînant à sa suite Bajazet son prisonnier, plusieurs des enfants de ce malheureux sultan, ses femmes et ses concubines parmi lesquelles se trouvait la fille de Lazare, crâle de Servie. Bajazet avait plusieurs fils, qui pouvaient prétendre également au droit de le remplacer sur le trône des Ottomans. Dans le nombre on distingue Isa ou Josué, Musulman ou Soliman, Musa ou Moïse, Mahomet [Moustafa et Kasim]. [1] On va les voir tous se disputer avec achar-

[1] Erthoghrul, autre fils de Bajazet, fut mis à mort après la prise de Sébaste, par ordre de Timour. — B.

nement la succession de leur père, et donner en même temps beaucoup d'exercice à la politique de Manuel.

An 1404. XLIV. Après la mort de Bajazet, Josué, l'aîné de ses fils, prend le titre de sultan. Ducas. c. 18. Phrantz. l. 1. c. 30. Laonic. l. 4. p. 90 et s. Leuncl. Hist. turke. l. 9.

Bajazet miné par le chagrin, était mort sur la route de Samarcande, ou peu de jours après son arrivée dans cette ville, qui était le siége de l'empire de Tamerlan [1]. Dès que la nouvelle du décès de Bajazet se fut répandue, on vit Isa ou Josué, l'aîné de ses fils, accourir à Pruse, en Bithynie, pour s'y faire reconnaître en qualité de successeur de son père. Quelques provinces se soumirent de plein gré à son obéissance; mais il ne put recouvrer la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Lycie, ni plusieurs autres contrées limitrophes de la Syrie et de l'Arménie. Ceux qui en avaient été dépossédés par les sultans, et à qui Tamerlan les avait rendues, n'étaient pas d'humeur à les lui céder, de sorte que la puissance et les domaines de Josué se trouvaient fort resserrés en Orient. La fortune ne lui fut pas plus favorable en Europe.

An 1405. XLV. Un de ses

Un de ses frères, nommé Soliman par les annalistes turks, et Musulman par les Grecs, mécontent de la

[1] Bajazet mourut à Akchehr le 14 châban 805 (8 mars 1403), d'une attaque d'apoplexie. Le poëte Hadidi est le seul à prétendre qu'il s'empoisonna. Timour permit à Mousa, son fils, le compagnon de sa captivité, de porter à Brousse le corps du sultan. De Hammer, t. II, p. 119, 460. Quatre jours après ce prince, mourut Mahommed-Khan, son vainqueur, petit-fils de Timour. *Ibid.* Timour lui même mourut le 10 juillet 1404, après son neuvième retour à Samarcande, âgé de 71 ans.

Dès avant la mort de Bajazet, Timour avait eu soin de jeter dans son empire les germes des divisions qui le déchirèrent pendant dix ans, d'abord en l'affaiblissant et en remettant en possession de leurs états la plupart des princes expulsés par le prince turk, et ensuite en accueillant avec distinction les envoyés des fils de Bajazet, lorsqu'ils vinrent tour à tour ou lui faire hommage, ou réclamer son appui pour leurs prétentions à la souveraine puissance. — B.

frère, nommé Soliman, se met sous la protection des Grecs, et lui fait la guerre. Ducas. c. 18, 23. Phrantz. l. 1. c. 30. Laonic. l. 4. p. 91. Leuncl. Hist. turke. l. 10.

manière dont il le traitait, s'échappa de sa cour et se rendit à Constantinople. S'étant jeté aux pieds de l'empereur Manuel, il lui dit : *Soyez mon père, je serai votre fils. Jamais il ne s'élèvera entre vous et moi le plus léger différend. Faites-moi gouverneur de la Thrace et de quelques-unes des autres provinces que Bajazet possédait : c'est tout ce que je vous demande.* En même temps, il déclara qu'il renonçait à toute espèce de prétention, tant sur Thessalonique et sur les villes situées le long du fleuve Strymon, jusqu'à Zetunium, cité voisine des Thermopyles, que sur le Péloponèse ou la Morée, et enfin sur toutes les places des environs de la capitale. Soliman remit à l'empereur, pour gage de sa parole, un de ses jeunes frères appelé Kasim, et une sœur nommée Fatima. Manuel accepta les offres de Soliman, et, sans différer, il délégua des commissaires pour aller prendre, en son nom, possession de toutes les places dont ce musulman lui faisait l'abandon, et pour en chasser les Turks qui les occupaient. Il ne crut pas agir contre les principes d'une sage politique, ni compromettre sa sûreté ainsi que celle de l'état, en permettant à ce même neveu qu'il avait détrôné, de faire sa résidence dans la capitale de la Macédoine, et de prendre le titre de prince de Thessalonique[1].

XLVI. Soliman remporte la

Josué fut très-courroucé contre son frère Soliman, lorsqu'il eut connaissance de sa démarche auprès de

[1] Selon M. de Hammer, Mohammed, le plus jeune fils de Bajazet, s'était formé par des conquêtes successives, un état considérable dont Amassia était la capitale; Souleiman eut Andrinople pour centre de sa principauté, et Isa, aidé du beglerbeg-Timourtach, se proclama souverain à Brousse; telle était au commencement de la lutte la position des trois frères *Op. cit*, p. 129.—B.

l'empereur de Constantinople. Il se disposa à lui faire la guerre. Soliman de son côté se prépara à résister de toutes ses forces à Josué. Un grand nombre de Turks embrassèrent le parti de Soliman, et les Grecs, qui avaient conçu la plus haute idée de ses talents militaires, vinrent en foule se ranger sous ses étendards, bien déterminés à ne jamais l'abandonner. Ils le regardaient comme leur sauveur, et craignaient d'ailleurs de voir revivre dans Josué la férocité de Bajazet. Soliman fut très-flatté du dévouement des Grecs à sa personne. Impatient de se mesurer avec Josué, qui était alors en Cappadoce, il leur proposa de passer en Asie et d'y aller chercher leur ennemi commun. Les deux armées s'étant rencontrées, se livrèrent un combat sanglant. Celle de Josué fut taillée en pièces, et il ne put éviter de tomber entre les mains de son frère, qui lui ôta la vie [1]. Cette victoire fut suivie de plusieurs autres qui mirent sous le joug de Soliman la plupart des contrées que Bajazet avait possédées en Orient. Le vainqueur entra en souverain à Pruse et s'y fit proclamer grand sultan.

Victoire sur Josué et lui ôte la vie. Phrantz. l. 1. c. 30. Laonic. l. 4. p. 91.

Soliman se flattait de jouir en paix de ses succès, lorsqu'un nouveau rival vint troubler sa sécurité. Ce rival était Musa ou Moïse, un autre de ses frères. Musa avait accompagné Bajazet dans sa captivité et recueilli ses derniers soupirs. Il avait obtenu du prince mougol, avec la liberté, l'investiture des états de son

XLVII. Il est attaqué à son tour par Musa, l'un de ses frères. Ducas. c. 19. Phrantz. l. 1. c. 30.

[1] Ce n'est point après une bataille contre Soliman que Isa perdit la vie, mais au contraire, il disparut en Karamanie, ayant été défait par son frère Mohammed, sans que l'on sût depuis ce qu'il était devenu. De Hammer, *ibid.* p. 133. Au reste, je renvoie à l'ouvrage même pour tout ce qui concerne les démêlés des fils de Bajazet. — B.

Laonic l. 3. p. 87. — l. 4. p. 91. Keri. p. 536.

père. Mais Tamerlan, en lui donnant un titre à ce grand héritage, ne lui avait pas donné des forces nécessaires pour le faire valoir contre ceux qui voudraient lui en disputer la validité. Musa était absolument sans soldats. Il fut assez heureux pour trouver le moyen de négocier un traité d'alliance avec le roi des Bulgares et avec Étienne, crâle de Servie, qui lui fournirent des troupes. Alors un grand nombre de Turks, qui jusqu'à ce moment n'avaient montré que de l'indifférence pour lui, s'attachèrent à sa personne, et en peu de temps il se vit à la tête d'un corps d'armée assez considérable. S'étant mis en campagne, il se rendit maître de la Thrace, et reprit aux Grecs une grande partie de ce que Soliman leur avait cédé. Il força la ville d'Andrinople de le recevoir dans ses murs, et s'y fit reconnaître pour le vrai successeur de Bajazet au trône des Ottomans. Puis il passa aussitôt en Asie, pour y porter le dernier coup à Soliman qui se trouvait alors dans ces contrées.

An 1406. XLVIII. Il met en fuite Musa. Phrantz. l. 1. c. 30. Laonic. l. 4. p. 91 et 92. Leuncl. Hist. turke. l. 10.

Soliman, instruit des desseins de Musa, alla rejoindre à Constantinople l'empereur avec lequel il se concerta sur les moyens de réprimer les entreprises de l'ennemi. Manuel voulant donner à Soliman une nouvelle preuve de son affection, se l'attacha par les liens du sang; il lui fit épouser une de ses nièces, fille de Jean Théodore, despote de Lacédémone, son frère. Au milieu des fêtes célébrées à la cour de Constantinople, en réjouissance de ce mariage, on reçut la nouvelle que Musa n'était qu'à peu de distance de la ville. Aussitôt la garnison et les troupes que Soliman avait amenées avec lui prirent les armes. La circonstance était critique. Il s'en fallait de beaucoup que

les forces de Soliman et de Manuel réunies fussent égales à celles de Musa. Mais Manuel, toujours fécond en ressources, y suppléa par une intrigue. Il envoya dans le camp ennemi des émissaires, qui agirent si adroitement auprès des chefs des Bulgares et des Serves, qu'ils leur firent promettre de passer du côté de Soliman au moment du combat. Ces chefs tinrent parole. Musa, considérablement affaibli par cette trahison, fut battu et mis en fuite.

Cette victoire releva le parti de Soliman. Toutes les villes qui s'étaient soumises à son rival s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Soliman eut la générosité de les remettre de nouveau à l'empereur. Il n'en excepta pas même Thessalonique. Il fit plus encore, il rendit à Manuel toutes les places situées sur les côtes de l'Asie Mineure, et principalement toutes celles de l'Ionie, qui, depuis plus d'un siècle, avaient été démembrées du domaine impérial. La possession de ces places était de la plus grande importance pour les Grecs. Elles opposaient aux Turks une barrière naturelle, qui leur fermait de ce côté-là le passage en Europe. D'ailleurs elles pouvaient fournir tous les matériaux nécessaires pour construire et équiper des vaisseaux de guerre. Manuel, ou ne sentit pas le prix d'un pareil avantage, ou ne sut pas en profiter pour réparer les torts de ses prédécesseurs, à qui les politiques reprochent d'avoir toujours trop négligé la marine. Il ne songea qu'à s'attacher de plus en plus Soliman, et à en faire, pour ainsi dire, le seul bouclier de l'Empire.

XLIX. Il rend à Manuel un grand nombre de places. Laonic. l. 4. p. 91, 92.

Sur ces entrefaites, Manuel apprit la mort de Jean Théodore Paléologue Porphyrogénète, son frère, des-

An 1407. L. Manuel

prononce l'oraison funèbre de Jean Théodore, son frère. Manuel in Theod. despotam. Laonic. l. 4. p. 115.

pote de Lacédémone. Il se pressa de passer dans le Péloponèse, pour investir de cette principauté son propre fils, qui, depuis quelque temps, résidait à la cour de son oncle en attendant le moment de lui succéder. La première chose que fit Manuel, en arrivant à Lacédémone, fut de payer aux mânes de son frère un tribut d'éloges. Il prononça en son honneur une très-longue harangue dans la principale église de cette ville. L'assemblée fut nombreuse, et composée des grands du pays, et d'une multitude de citoyens de toutes les classes. Ce discours, que le temps nous a conservé, est intéressant sous plus d'un rapport. Le début dispose en faveur du panégyriste. On aime à y voir un orateur couronné, tracer lui-même le tableau des devoirs d'un souverain envers ses peuples. Cette pièce contient sur la situation de l'empire grec en général, et sur le Péloponèse en particulier, des traits qu'on chercherait vainement ailleurs. Nous en avons fait usage plus d'une fois dans le cours de cette histoire. Manuel, avant de jeter des fleurs sur la tombe de son frère, s'efforça d'en effacer la tache qu'y avait laissée le souvenir de cette vente que Théodore avait faite de ses états aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dits les chevaliers de Rhodes. Il y a grande apparence qu'à l'époque où ce prince mourut, les Péloponnésiens n'étaient point encore revenus sur son compte à ce sujet, si l'on en juge par les subtilités auxquelles Manuel a recours pour le justifier. « S'il s'est trouvé, dit-il, des hommes qui ont osé blâmer la conduite de Théodore Paléologue, mon frère, c'est qu'ils n'étaient pas initiés dans ses secrets; c'est qu'ils ignoraient que, par la seule force de son génie, il avait su lire dans

l'avenir, mesurer d'un coup d'œil la chaîne des événements futurs; c'est qu'il avait pressenti tous les incidents qui surviendraient dans le cours de cette affaire, et qui devaient le dispenser d'exécuter ses engagements; » ce qui paraît à Manuel un chef-d'œuvre de politique : mais malheureusement ce chef-d'œuvre n'était pas trop l'ouvrage de la bonne foi. En effet, si Théodore avait prévu que les conventions qu'il faisait avec les chevaliers de Rhodes devaient être sans effet, pourquoi avait-il pris leur argent? Pourquoi l'avait-il dissipé? Pourquoi s'était-il mis hors d'état de satisfaire à la nécessité de les rembourser, au point qu'il lui fallut plusieurs années pour s'acquitter envers eux? d'où il résulta pour ses finances, beaucoup de gêne et d'embarras. Comment Manuel osait-il excuser son frère par de pareils moyens? Au reste, il ne faut pas trop s'en étonner. La politique des Grecs n'a jamais été fort délicate, et l'on peut dire qu'ils ont presque toujours professé un machiavélisme anticipé. L'orateur, à dessein sans doute de disposer ceux des chevaliers de Rhodes qui pouvaient être présents, à l'écouter favorablement, et pour charmer leur ressentiment contre son frère, affecte de leur prodiguer les louanges. Il célèbre les services qu'ils n'ont cessé de rendre à la chrétienté et aux Grecs en particulier. Il vante leur piété, leur chasteté, l'exactitude religieuse avec laquelle ils remplissaient les devoirs de leur état. Ce n'est pas sur ce ton que le pape Innocent VI en parlait dans un temps où cet ordre n'était pas encore si éloigné de son berceau. Mais Innocent était mécontent d'eux, et il voulait les offenser. Manuel, au contraire, croyait avoir besoin de leurs secours, et il voulait les flatter.

Après ces préliminaires oratoires, Manuel passe au panégyrique de son frère. C'est alors que, donnant l'essor à son zèle pour la gloire de ce prince, il se livre aux exagérations les plus outrées. A l'imitation de l'empereur Julien prononçant l'éloge de Constance, il compare Théodore à tous les grands hommes de l'antiquité, et principalement aux héros d'Homère. Si on veut l'en croire, il n'en est aucun que Théodore n'ait égalé et même surpassé. Une des raisons qu'il allègue pour soutenir cette supériorité, est d'une tournure assez singulière : « Quand, dit-il, Achille, Agamemnon, Ajax, Nestor, Cyrus, Alexandre, Pyrrhus, Agésilas, faisaient ces grandes actions qui les ont immortalisés, ils se portaient bien ; au lieu que Théodore avait presque toujours vécu dans un état de langueur et de souffrance ; » ce qui fournit encore à Manuel l'occasion de mettre la patience de son frère au-dessus de celle de Job. « Ce saint patriarche, dit-il, souffrait beaucoup à la vérité, mais il n'avait pas comme Théodore un état à gouverner. » Manuel représente son frère étendu sur son lit de douleur, s'occupant sans cesse, malgré l'avis de ses médecins et les remontrances de ses courtisans, des affaires publiques, recevant avec bonté les particuliers qui avaient quelques graces à lui demander, et tenant conseil avec ses ministres. Ici l'orateur, suffoqué par les larmes, s'interrompt, et invite ses auditeurs à joindre leurs gémissements aux siens. Après que l'assemblée eut manifesté à haute voix ses regrets en faisant, pour ainsi dire, *chorus* avec lui, il reprit sa harangue, et continua toujours avec beaucoup d'emphase, à exalter les vertus de son héros. Dans le nombre des belles actions que Manuel cite

pour faire honneur à la mémoire de son frère, il en est une sur laquelle il s'arrête avec complaisance, et qu'il donne comme une preuve de la sensibilité de son cœur et de la droiture de son ame. Théodore languissait, ainsi que nous l'avons dit en son lieu, avec l'empereur Jean Paléologue, son père, et avec Manuel son frère, l'auteur même du panégyrique, dans les cachots où ce fils et ce frère dénaturé les tenait tous trois enfermés depuis long-temps. Andronic, dans un moment où il éprouvait quelque sentiment de commisération pour Théodore, lui offrit la liberté avec le gouvernement de la Macédoine, mais à condition qu'il lui ferait serment de ne jamais rien tenter lorsqu'il serait libre, pour procurer à leur père sa délivrance. Théodore aima mieux, dit Manuel, rester en captivité que de prendre un pareil engagement. Des traits de cette espèce sont estimables, sans doute. Cependant il nous semble que, tout bien apprécié, il n'y a guère que chez des nations où les vertus sont un peu rares, qu'on puisse les proposer à l'admiration publique.

LI. Manuel revient à Constantinople. Ducas. c. 19. Laug. Hist. Ven. t. 5. p. 306.

Manuel, après avoir satisfait aux devoirs de la piété fraternelle, installa son fils Théodore dans la principauté de Lacédémone avec les formalités d'usage. Quand il vit que sa présence n'était plus nécessaire dans ces contrées, il revint à Constantinople reprendre son poste d'observateur; car ce prince ne s'occupait guère qu'à examiner les nuages qui s'élevaient sur l'horison politique, qu'à suivre de l'œil leur direction, qu'à prendre ses mesures pour ne pas se trouver à l'endroit où l'orage viendrait à fondre. Soliman de son côté, enivré de ses derniers succès, semblait s'être assoupi dans les bras de la volupté, et avoir perdu de

vue Musa, qui cependant ne négligeait rien pour faire réussir les projets qu'il tramait en secret contre lui. Ce fut à peu près à cette époque que les Vénitiens achetèrent la ville de Lépante, l'ancienne Naupacte. Ces républicains étaient plus en état de défendre cette ville contre les entreprises des Turks, que le faible prince qui voulut bien la leur donner pour la modique somme de quinze cents ducats.

An 1408.

LII. Manuel sanctionne l'acquisition de Patras faite par les Vénitiens. Lang. Hist. Ven. *ibid.*

L'année d'ensuite, les Vénitiens firent encore dans le Péloponèse une autre acquisition non moins importante pour eux. Les habitants de Patras, craignant de tomber sous la tyrannie des Ottomans, crurent devoir se faire un rempart contre leurs attaques, en se donnant à la république de Venise. Les Vénitiens, attentifs à saisir toutes les occasions d'étendre leur puissance dans l'Archipel, acceptèrent avec plaisir les propositions de ceux de Patras. Cette ville bien peuplée et florissante leur ouvrait un port aussi sûr que commode pour leur commerce. Quand elle n'eût pas présenté aux Vénitiens de si grands attraits, pour leur en faire désirer la possession, ils se seraient bien gardés de fournir, par un refus, aux Génois leurs rivaux, l'occasion d'en devenir les maîtres. Manuel intervint dans cette négociation. Pour paraître conserver encore quelque ombre de souveraineté sur ces anciens domaines de l'Empire, il sanctionna cet accord des Vénitiens avec les habitants de Patras par des lettres particulières signées de sa main et scellées de son sceau, et il affecta d'y apposer cette condition : *Que la Seigneurie se chargerait de garantir la ville qui allait passer sous sa domination, de toute insulte de la part des infidèles*, clause assez inutile en elle-même. Il n'était pas

à présumer que les Vénitiens, en faisant le marché qu'ils venaient de conclure, eussent besoin qu'on les prévînt de ne pas se laisser ravir les avantages qu'ils en attendaient. Mais cette clause n'était pas indifférente pour Manuel. Elle paraissait, en flattant sa vanité, imprimer d'une manière plus expressive à son diplome, le caractère d'un acte émané de l'autorité d'un seigneur suzerain. Elle ne pouvait pas non plus déplaire aux Vénitiens; elle leur assurait plus particulièrement les droits qu'ils acquéraient sur Patras, et semblait les mettre pour l'avenir à l'abri de toute espèce de réclamation, même de la part des Grecs. Peut-être leur prévoyante politique avait-elle provoqué cette formalité.

LIII. Il envoie un manuscrit à l'abbaye de Saint-Denis en France. Ducang. Famil Bysant. p. 243. Hist. de l'abbaye de Saint Denis par Felib. p. 317.

Cette même année, Manuel se ressouvint de la bonne réception qui lui avait été faite en France. Il se rappela les liaisons familières qu'il avait eues avec les bénédictins de Saint-Denis. Il crut obliger beaucoup ces religieux, en leur envoyant un beau manuscrit grec, qui contenait les œuvres qu'on attribuait alors à saint Denis-l'Aréopagite. On remarquait à la tête de ce volume, l'image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, peinte en couleur. Manuel, l'impératrice et trois de leurs fils, savoir, Jean Paléologue, Théodore et Andronic, s'y voyaient aussi représentés au pinceau. Ducange a fait graver ces figures dans son grand ouvrage des Familles bysantines, d'après l'original dont le docte Mabillon lui avait donné communication. Elles sont curieuses, parce qu'elles font connaître quel était le costume ou l'habillement de cérémonie des princes grecs à cette époque, et même dans des temps plus éloignés; car les Grecs tenaient assez

à leurs anciens usages, et ne changeaient pas volontiers de modes. Ce beau manuscrit fut apporté aux moines de Saint-Denis par Manuel Chrysoloras, un de ces savants de Constantinople qui contribuèrent à faire renaître en Italie les lettres et l'étude de la langue grecque qui en étaient exilées depuis plus de sept cents ans. Le monastère de Saint-Denis a été encore dépositaire d'un autre manuscrit grec du même genre, renfermant les livres de la *hiérarchie*, avec dix lettres qu'on prétendait être également de saint Denis-l'Aréopagite. C'était un présent que Michel-le-Bègue, empereur de Constantinople, avait fait remettre en 827 à Louis le Débonnaire, par ses ambassadeurs venus en France pour confirmer en son nom le traité d'alliance que les deux monarques venaient de conclure. De pareils ouvrages devaient paraître d'autant plus précieux aux moines de Saint-Denis, et même à la nation, qu'on attribuait à saint Denis-l'Aréopagite l'honneur d'avoir planté le premier l'arbre de la foi dans les Gaules. Ce n'est que vers le commencement du siècle passé, qu'une saine critique a dissipé ce double préjugé. Personne n'ignore maintenant que ce ne fut pas saint Denis d'Athènes qui convertit nos ancêtres à la religion chrétienne, mais un autre saint Denis envoyé par le pape avec saint Rustique et saint Éleuthère à Paris, dont il devint le premier évêque. On a cessé aussi de croire que les œuvres publiées d'abord sous le nom de saint Denis-l'Aréopagite, fussent sorties de sa plume. Cette compilation est d'un temps postérieur, même à saint Denis, évêque de Paris. Nous ne savons point ce que les deux manuscrits dont il s'agit ici sont devenus; mais il est certain qu'ils avaient déja disparu de la

bibliothèque ou du trésor de l'abbaye de Saint-Denis, long-temps avant la révolution française, qui a fait périr tant de monuments, malgré les soins d'une commission de savants et d'artistes chargés de sauver ce qu'ils pourraient du naufrage général, et au nombre desquels l'auteur de cette histoire a le droit de se compter.

Cependant Manuel commençait à s'ennuyer de voir Soliman, qui avait d'abord montré tant d'activité, rester dans l'inaction comme s'il n'avait plus rien à faire pour s'assurer le trône des Ottomans, ni rien à craindre de la part de Musa, son rival. Soliman ne manquait pas de talents pour la guerre. Il avait même quelques vertus; mais c'était un de ces hommes qui ont toujours besoin, pour agir, d'être stimulés par quelque puissant aiguillon, et qu'on voit retomber bientôt dans leur premier état d'inertie, dès que la cause qui leur a donné le mouvement ralentit son action. Ce prince, depuis la victoire remportée sur Musa, son frère, vivait, comme on l'a déja dit, dans une parfaite insouciance pour ses propres intérêts. La table faisait ses plus chères délices. Il s'enivrait du matin au soir avec ses courtisans; et ceux d'entre eux qui répondaient le mieux aux défis bachiques qu'il leur proposait, étaient assurés d'obtenir sa faveur et les emplois. L'empereur Manuel prenait quelquefois la liberté de lui faire des remontrances assez fortes sur une conduite si peu convenable à son rang, et il lui annonçait qu'elle le mènerait infailliblement à sa perte. An 1409. LIV. Débauches de Soliman.

Cette prédiction n'eut que trop son accomplissement. Tandis que Soliman restait enseveli dans la débauche, son frère ne s'endormait pas. Musa, après sa An 1410. LV. Sa fin malheureuse.

Phrantz. l. 1. c. 30. Duc. c. 19. Laonic. l. 4. p. 92, 93, 94. Leuncl. Hist. turk. l. 10.

défaite, s'était réfugié chez les Valaques, dont il sut se faire aimer. Un grand nombre de ces étrangers s'engagèrent à son service. D'un autre côté il entretenait des correspondances avec les sujets de Soliman, qui commençaient à se dégoûter de la vie dissolue de leur maître. Ils étaient scandalisés de le voir se livrer aux excès du vin, dont l'usage était si expressément interdit aux Musulmans par la loi de Mahomet. Musa ne tarda pas à se trouver en état de marcher à la tête d'une armée assez formidable contre son frère et contre l'empereur de Constantinople. Soliman commença enfin à ouvrir les yeux. Il reconnut ses torts, mais il était trop tard. Déja Haçan, l'aga de ses janissaires, l'avait abandonné avec toutes les troupes qu'il commandait, et bientôt Brenetzès, général des Spahis, imita l'exemple de ce traître. Soliman ne vit plus, dans cette cruelle position, d'autre ressource que de venir se réfugier à Constantinople, auprès de l'empereur, son allié, pour se concerter avec lui sur les moyens de se tirer, s'il était possible, de ce mauvais pas et de prévenir le malheur commun qui les menaçait. Soliman fut rencontré sur sa route par cinq frères qui se mirent en devoir de l'arrêter. Il en tua deux de sa main; mais il ne put échapper aux coups des trois autres. Ils lui tranchèrent la tête et la portèrent à leur maître. Musa pleura avec toutes les démonstrations de la plus profonde douleur la mort de son frère. Il lui fit de magnifiques funérailles, et immola à ses mânes ceux qui lui avaient ôté la vie. Il les condamna à être brûlés vifs avec leurs femmes et leurs enfants. On prétend même qu'il livra aux flammes avec tous ses habitants, la ville auprès de laquelle Soliman avait

péri. Cet acte de barbarie lui fit beaucoup d'honneur dans l'esprit de ses farouches sujets. Ils le regardèrent comme une preuve de sa piété fraternelle, et ils ne pouvaient se lasser de l'admirer.

An 1411. LVI. Musa harangue les siens, et se met en possession du trône des Ottomans. Laonic. l. 4. p. 94. Duc. c. 19.

Musa profita des favorables dispositions que lui témoignaient ceux des Turks qui s'étaient attachés à sa personne, pour leur inspirer ses sentiments de vengeance contre la cour de Constantinople. Ayant assemblé les principaux d'entre eux, il leur parla à peu près en ces termes. « O vous, non les esclaves, mais « les amis de mon père! vous savez que Timur « s'est rendu la terreur de l'Asie, et comment mon « père est tombé, ainsi qu'un faible passereau, dans « les mains de ce tyran. C'est à l'empereur de Con- « stantinople, c'est aux Grecs que nous sommes rede- « vables de ces calamités; ce sont eux qui ont attiré « dans nos foyers les Perses, les Tartares, et ces « essaims d'étrangers, avec le secours desquels ce « terrible guerrier a ravagé nos contrées. Mon frère « a mis le comble à notre infortune. Traître à sa « patrie, il a livré aux Grecs, ennemis jurés des Ot- « tomans, toutes les conquêtes que Bajazet et ses pré- « décesseurs avaient faites sur eux. Traître à notre « sainte religion, il est devenu un demi-chrétien. Aussi « le Seigneur a-t-il détourné ses regards de dessus « lui, et m'a remis le glaive de son prophète, qu'il « s'était rendu indigne de porter, pour que j'exter- « mine les impies, et que je protége les vrais croyants. « Ne souffrons pas que l'empereur de Constantinople « étende si loin sa domination. Il faut lui arracher « toutes les villes de Macédoine qui sont en sa pos- « session, et surtout Thessalonique. Mon père les

« avait conquises toutes et y avait changé en mos- « quées dédiées au vrai Dieu des églises profanées « depuis long-temps par le culte des idoles. Aidez-moi, « et je vous promets de réduire, s'il plaît au Tout- « Puissant, sous le joug des Ottomans, Constantinople « et son souverain que je regarde comme l'auteur de « la mort de mon père, et bientôt vous verrez tous « les temples de cette ville sacrilége devenir autant « de maisons de prière consacrées au maître de l'uni- « vers et à son prophète. » Ce discours fut entendu avec enthousiasme. Tous les assistants s'écrièrent qu'ils étaient prêts à seconder les projets que Musa venait de leur annoncer, et de concourir à l'exécution de ses pieuses intentions. Musa, plein d'allégresse, se hâta de mettre le dernier sceau à son autorité, en prenant, avec les formalités usitées alors chez les Turks, possession du trône des Ottomans. La cérémonie de son inauguration se fit à Pruse avec beaucoup de pompe. Il en partit bientôt pour repasser en Europe.

An 1412.
LVII.
Il se venge cruellement des Serves.
Ducas. c. 19. Phrantz. l. 1. c. 30. Laonic. l. 4. p. 94. Ducang. Famil. Byzant. p. 241. Leuncl. Hist turk. l. 10.

Musa, ayant rassemblé ses troupes, les conduisit contre les Serves pour les punir tous de ce que quelques-uns d'entre eux l'avaient abandonné sous les murs de Constantinople, comme on l'a vu plus haut. Sa vengeance fut terrible. Il parcourut la Servie en massacrant tout ce qui se présentait devant lui. Ce n'était pas un guerrier qui conduisait des hommes au combat, mais un tigre qui menait des bêtes féroces au carnage. Pour célébrer son triomphe, il ordonna dans son camp des fêtes qui furent célébrées avec des circonstances affreuses. Le festin qu'il avait fait préparer aux officiers et aux soldats de son armée leur fut servi sur des monceaux de cadavres qui tinrent lieu de tables.

Après cette expédition, Musa vint prendre quelque repos à Andrinople, et s'y disposer à commettre de nouvelles atrocités. Il fit attaquer Thessalonique qui, encouragée par la présence du jeune Orkhan, fils de Soliman, se défendit pendant long-temps; mais elle fut enfin obligée de se soumettre et de livrer le jeune prince à son oncle, qui lui fit crever les yeux. Cette continuité de succès fut interrompue par un échec que Musa essuya sur mer. Une flotte grecque ayant attaqué la sienne, la défit complétement. L'armée navale de l'Empire était commandée par un bâtard de Jean Paléologue, dernier empereur. La gloire dont ce jeune seigneur, nommé Emmanuel, se couvrit en cette occasion, offusqua tellement l'empereur Manuel, son frère, qu'il le condamna à finir ses jours dans une prison. Cet infortuné y resta avec ses enfants jusqu'à la mort de l'empereur, qui n'arriva que treize ans après. Ce trait, de quelque couleur qu'on juge à propos de le revêtir, ne fait point honneur à la mémoire de ce prince.

LVIII. Il assiége Constantinople.

Le nouveau sultan, pour se venger de la défaite qu'il avait essuyée sur mer, fit avancer son armée vers Constantinople. Son projet était de réduire cette grande ville par la famine; mais, impatient de voir que ce moyen ne lui réussissait pas aussi promptement qu'il l'aurait désiré, il prit le parti de l'assiéger en règle. Il fit venir de nouveaux corps de troupes qui lui amenèrent toutes les machines et tous les instruments alors en usage pour l'attaque des places. Les Grecs se distinguèrent dans cette circonstance par leur intrépidité. Ils faisaient de fréquentes sorties dans lesquelles l'ennemi était toujours battu; mais ces succès réitérés

coûtaient aussi quelques hommes aux assiégés, et insensiblement la garnison, à force de vaincre, s'épuisait. Manuel, malgré ces avantages, n'en était pas moins dans l'embarras, et il commençait à tomber dans un tel abattement, que déja il pensait à capituler avec les Turks, lorsqu'un événement imprévu vint jeter l'alarme dans le camp de Musa, et força ce barbare de lever avec précipitation le siége de Constantinople, pour aller conjurer un nouvel orage qui s'élevait en Asie contre lui.

An 1413. I.IX. Mahomet, frère de Musa, s'élève contre lui. Duc. c. 19. Phrantz. l. 1. c. 30, 31. Laonic. l. 4. p. 95, 96. Leuncl. l. 11. col. 454.

Un autre fils de Bajazet, le plus jeune de tous, que l'ambitieuse prévoyance de Musa retenait à Amasie, dans l'obscurité, sortit tout à coup de sa retraite, et annonça ses prétentions à l'héritage de son père. Dès qu'il se fut fait connaître, des mécontents vinrent en foule se ranger autour de sa personne, avec promesse de répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Plusieurs villes s'empressèrent de se soumettre à son obéissance. Manuel, sitôt qu'il fut instruit de cette révolution, envoya féliciter de sa bonne fortune Mahomet Tchélébi; c'est ainsi que s'appelait ce nouveau prétendant [1]. En même temps il lui fit proposer de venir joindre ses forces aux siennes pour agir de concert contre Musa. Il l'assura qu'en cas de revers, Constantinople lui servirait d'asile, et qu'à tout événement, il y trouverait une existence honorable; qu'enfin il le traiterait toujours comme son propre fils. Mahomet accepta ces offres avec reconnaissance.

[1] On a vu, par ce qui a été dit précédemment, que Mohammed n'était pas resté dans l'obscurité depuis la mort de son père, puisqu'il avait déja successivement anéanti Isa, son frère, et soumis toutes les provinces de l'Asie-Mineure autrefois conquises par Bajazet.—B.

Il passa d'Asie en Europe. L'empereur alla en personne le recevoir à Scutari, et le conduisit lui-même dans sa capitale, avec de grands honneurs et en lui donnant de grandes espérances. Mahomet, peu de temps après son arrivée, se mit à la tête des gens de guerre qui l'avaient suivi, et auxquels s'était joint un corps de troupes impériales. Il marcha avec beaucoup de résolution et peut-être trop de confiance contre Musa, qui désolait les environs de Constantinople. Ses armes ne furent pas heureuses. Il fut obligé de battre en retraite et de se réfugier dans la ville impériale. Mahomet ne se laissa pas décourager par cette première disgrace. Il recueillit les débris de son armée, et avec quelques renforts que Manuel lui fournit, sans vouloir toutefois l'accompagner, sous prétexte qu'il était malade, il se crut en état de rentrer en lice avec l'ennemi. Cette seconde action ne lui réussit pas mieux que la première. Manuel en fut désespéré. Mahomet, qui ne trouvait que de faibles secours dans cet allié, prit alors la résolution de s'abandonner entièrement à la Providence. Quelques jours après son dernier désastre, il aborde Manuel et lui dit : *Père saint, vous savez combien sont mobiles et inconstantes les balances dans lesquelles la fortune pèse les destinées des humains. Vous voyez de quels revers elle m'a accablé jusqu'à présent. Permettez que je vous quitte pour aller essayer encore une fois, lequel, de mon ennemi ou de moi, elle a résolu de sacrifier l'un à l'autre. Prince, n'en doutez pas ; tout ce que le doigt de Dieu a gravé sur le front de chaque homme lui arrive infailliblement. Donnez donc des ordres pour qu'il me soit permis*

de prendre la route d'Andrinople. Priez pour moi comme un père doit prier pour son fils. C'est tout ce que je vous demande. Quant au reste, je m'en rapporte à la volonté du Tout-Puissant. A ces mots Manuel l'embrasse et le tient serré pendant long-temps sur son sein. Des paroles de consolation succèdent à cette scène muette d'attendrissement. Peu à peu les cœurs de ces deux amis s'ouvrent à l'espérance qui en chasse la tristesse et y fait renaître la joie. Dès lors le vieux Manuel et le jeune Mahomet ne pensent plus qu'à passer le reste de cette journée dans l'oubli de leurs chagrins, en se livrant aux plaisirs de la table et aux saillies d'une aimable gaîté.

LX. Musa est trahi et perd la vie. Duc. c. 19. Phrantz. l. 1. c. 30. Laonic. p. 95, 98. Leuncl. l. 11. col. 442. et suiv.

Le lendemain dès l'aurore, Manuel sortit de Constantinople, et s'en alla, pour ainsi dire, à la grace de Dieu, avec le peu de troupes qui lui restaient encore. Après quelques jours de marche, il fit l'heureuse rencontre d'un corps considérable de soldats bien aguerris, que lui envoyait Étienne, crâle de Servie. Étienne avait été trop maltraité par Musa, pour ne pas saisir toutes les occasions de s'en venger. Mahomet partagea sa petite armée en deux corps. L'un fut destiné à marcher sur Andrinople, et le plus fort, à la tête duquel il se mit, s'avança vers les côtes du Pont-Euxin, ou la mer Noire, pour réduire toutes les villes de ces parages. Musa ne voulant pas diviser ses forces, ne s'occupa nullement de la défense d'Andrinople. Il comptait assez sur la bonté des fortifications de cette place, et sur la bravoure de la garnison, pour oser l'abandonner à elle-même. Il aima mieux se porter avec toutes ses troupes réunies, du côté de la mer Noire. Il fit une telle diligence, que l'ennemi le vit

paraître au moment qu'il le croyait encore fort éloigné. Toutes les apparences semblaient promettre à Musa la victoire, et déja il la regardait comme assurée. Mais il ignorait ce que son mauvais destin lui préparait. Il avait perdu l'affection de ses propres soldats, qui étaient révoltés eux-mêmes des cruautés dont il les forçait trop souvent d'être les exécuteurs. Depuis long-temps il régnait dans son armée une fermentation sourde, dont il ne s'aperçut qu'à l'instant où il faisait ses dispositions pour l'attaque. Haçan, ce transfuge qui avait abandonné le service de Soliman pour se livrer au sien, laissa échapper quelques signes qui lui parurent suspects. Musa, sans autre explication, le fit tomber à ses pieds d'un coup de cimeterre. La troupe que commandait Haçan, indignée de cet assassinat, frémissait de rage. Toutefois elle sut se contenir pour le moment; mais au premier signal du combat, elle passa du côté de l'ennemi, et laissa dans l'armée de Musa un grand vide. Cette troupe, par sa désertion et par la fureur avec laquelle elle agit contre Musa, contribua doublement à la victoire que Mahomet remporta sur son frère. Musa fut mis en pleine déroute. Il alla se jeter dans un marais, où un soldat qui le poursuivait lui abattit un bras. Il mourut peu de temps après, par la grande quantité de sang qu'il perdit, faute de secours. C'est ainsi que Ducas raconte sa mort. Chalcondyle, qui n'est pas toujours d'accord avec les autres historiens, dit que Musa fut conduit à Mahomet, qui le fit étrangler.

Mahomet, après sa victoire, s'empressa de se rendre à Pruse, où il fut proclamé grand sultan, et reconnu de tous les partis pour souverain légitime. Les anna- An 1414. LXI. Mahomet déclaré grand sultan

jure à Manuel une amitié inviolable. Duc. c. 20. Phrantz. l. 1. c. 31. Laonic. l. 4. p. 98.

listes turks admettent un interrègne de douze ou treize ans, depuis la mort de Bajazet jusqu'à l'époque où Mahomet cessa d'avoir des concurrents à l'héritage de son père. Ils ne comptent au nombre de leurs sultans, ni Josué, ni Soliman, ni Musa. Manuel, qui avait eu part à l'heureuse révolution opérée en faveur de Mahomet, s'empressa de lui envoyer une ambassade pour le complimenter, et en même temps pour le faire ressouvenir des engagements qu'il avait contractés envers lui, lors de son séjour à Constantinople. Mahomet fut fidèle à ses promesses, et, quoique les secours qu'il avait reçus de Manuel eussent été bien faibles, il donna généreusement des ordres pour qu'on remît aux envoyés de ce prince plusieurs villes fortes que les Grecs réclamaient, tant sur le Pont-Euxin qu'en Thessalie et sur la Propontide. Dans la dernière audience qu'il accorda aux ambassadeurs de Manuel, il leur tint ce langage affectueux : *Assurez l'empereur de Constantinople que je n'oublierai jamais que je lui dois l'avantage d'être assis sur le trône de mes ancêtres. Dites-lui que tant que le ciel me laissera sur la terre, je lui serai soumis comme un bon fils à son père. Qu'il m'ordonne tout ce qu'il lui plaira, il me trouvera toujours prêt à lui obéir avec autant de joie que d'empressement.* Jamais prince musulman n'avait montré aux Grecs des dispositions si amicales. Ce caractère de douceur que Mahomet I[er] développa au commencement de son règne ne se démentit presque jamais.

An 1415. LXII. Manuel

Manuel profita de ces moments de relâche pour passer dans le Péloponèse[1], et y rappeler au devoir

[1] Ce fut le 25 juillet, 7[e] indiction, par conséquent l'an du monde

plusieurs petits souverains qui se l'étaient partagé. Il remit sous le joug de l'obéissance ceux d'entre eux qui, relevant de l'Empire, affectaient de vivre dans l'indépendance. Il fit saisir les plus mutins, et les envoya, chargés de chaînes, à Constantinople. Il obligea même le prince d'Achaïe de lui faire hommage, à raison des domaines qu'il possédait dans le Péloponèse. Pour tenir en échec les habitants de cette vaste péninsule, et pour la garantir en même temps de toute invasion du côté du continent, il fit réparer cette muraille si connue sous le nom d'Hexamile, qui avait été construite par ses prédécesseurs, dans l'intention de fermer l'isthme de Corinthe. Il ajouta à ce retranchement de nouvelles fortifications, et y établit un corps de bonnes troupes pour le garder. Enfin il ne négligea aucun des moyens qui lui parurent nécessaires pour mettre à couvert de toute insulte les possessions de son fils Théodore dans ce pays, et pour y faire respecter son autorité. Ce jeune prince avait, comme nous l'avons dit plus haut, succédé dans la princi-

Fait rentrer dans le devoir plusieurs petits souverains du Péloponèse. Ducas. c. 20. Bull. notæ in Duc. p. 240. Phrantz. l. 1. c. 38. Hist. de Const. par Ducange, p. 298. Laonic. l. 4. p. 98. Id. p. 115.

6921, ou 1413 de Jésus-Christ, que s'accomplirent ces faits. Manuel partit avec un grand vaisseau et cinq galères, pour soumettre l'île de Thasos, qui s'était révoltée ; il y resta trois années, et, après plusieurs batailles sanglantes, après avoir fait jouer toutes ses machines de guerre, il se rendit maître de l'île entière. De là il vint à Thessalonique, et, lorsqu'il eut donné ordre à l'administration, il passa dans le Péloponèse. Là il fit, non réparer, mais construire avec une incroyable activité, en 25 jours de temps, une muraille destinée à fermer l'isthme de Corinthe, il la garnit de tours et de fossés, remit en état deux petits forts qui la dominaient sur les montagnes; c'était tout ensemble une défense pour le Péloponèse et un asile pour les peuples de la Grèce septentrionale, contre les vexations des Barbares. Mais au lieu de rester paisibles, les Péloponésiens se révoltèrent de nouveau et détruisirent l'ouvrage de Manuel, ils attentèrent même à sa vie, et il fut forcé de leur faire une nouvelle guerre. *V.* la curieuse relation du voyage de Mazari aux enfers, *Anecdota Græca*, t. III, p. 179. sqq.—B.

pauté de Lacédémone, à son oncle, Jean Théodore. Ces mesures de sûreté ne portèrent aucun ombrage à Mahomet, tant il avait de confiance en Manuel, qu'il regardait comme son plus fidèle ami et comme son père.

An 1416. LXIII. Mahomet aussi favorable aux Latins qu'aux Grecs. Duc. c. 21 et 22. Bulliald. ad cap. 22. Ducas. Laonic. l. 4. p. 99.

Mahomet ne se montrait pas moins favorable aux Latins qu'aux Grecs. En général, il était assez tolérant, et n'avait point juré, comme ses prédécesseurs, une haine implacable au christianisme. *J'ai souhaité*, disait-il à des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, *d'être le père et le protecteur des chrétiens, en quelques contrées qu'ils habitent.* Il leur adressait ces paroles en leur accordant la permission de bâtir un fort sur les frontières de la Carie et de la Lycie, pour remplacer celui que leur ordre possédait près de Smyrne, et que les Turks ou les Mongols avaient détruit. Cette nouvelle forteresse ou citadelle fut destinée à servir d'asile aux captifs qui pourraient, dans la suite, s'échapper des mains des Musulmans. On l'appela le *château de Saint-Pierre*, et l'on désignait ceux qui s'y réfugiaient, sous le nom d'*affranchis du prince des apôtres.* Bosio qui rapporte ce fait, mais qui ne s'accorde point, pour les dates, avec Michel Ducas, dit que l'usage était d'entretenir dans le fort de Saint-Pierre, des chiens qu'on lâchait la nuit; que ces animaux avaient l'odorat si fin, qu'ils distinguaient les Turks des chrétiens; qu'ils mettaient les premiers en pièces, et conduisaient les autres, en les escortant, aux portes de la forteresse qui devait leur servir de refuge.

LXIV. A l'exception des

Cette bienveillance de Mahomet pour les nations chrétiennes ne s'étendait pas cependant aux Vénitiens.

Il avait toujours nourri dans son cœur une sorte de ressentiment contre eux. Ces Italiens achevèrent de l'irriter par la manière dont ils se conduisirent dans la guerre qu'ils lui firent à cette époque, en faveur du souverain de l'île de Naxos, l'une des Cylcades. Mahomet avait attaqué ce seigneur, sous prétexte qu'il n'était pas venu le complimenter sur son avénement au trône des Ottomans. Les Vénitiens crurent devoir défendre un prince qui entretenait avec eux des liaisons commerciales, et à qui ils avaient permis de naviguer sous leur pavillon. La flotte des Turks, et celle des Vénitiens commandée par Pierre Lorédan, généralissime de leurs forces maritimes, s'étant approchées dans le détroit de Gallipoli, se livrèrent un combat furieux. Les Turks furent défaits, et vingt-sept de leurs galères tombèrent au pouvoir des Vénitiens. Les vainqueurs usèrent de la victoire avec beaucoup de cruauté. Ils déchirèrent par lambeaux l'amiral des Turks et plusieurs des principaux officiers de sa flotte, sous les yeux mêmes de leurs femmes et de leurs enfants, qui pouvaient aisément voir des murs de Gallipoli cet affreux spectacle. Les Vénitiens, ayant conduit dans le port de Ténédos les galères dont ils s'étaient emparés, en firent descendre les Turks et les massacrèrent tous sans pitié. Quant aux chrétiens qui se trouvèrent sur ces bâtiments, ceux que les Musultans tenaient dans les fers comme captifs, furent séparés des malheureux qui s'étaient engagés volontairement au service de ces infidèles. Les Vénitiens, au lieu de rendre la liberté aux premiers, ainsi qu'ils semble qu'ils auraient dû faire, les dispersèrent dans l'île de Crète, dans celle d'Eubée et à Venise, pour servir sur leurs galères

Vénitiens, à qui il fit une guerre implacable. Duc. c. 21. Phrantz. l. 1. c. 31 et 33. Leunic. l. 4. p. 99 et suiv. Ibid. p. 107. Oriens Christ. [De Hammer éd. fr. t. II, p. 171, sqq.]

comme forçats. Les autres périrent tous, accrochés à des potences. Michel Ducas, en parlant à sa manière de cette exécution, dit qu'alors on vit l'île de Ténédos garnie, dans sa circonférence, de fourches patibulaires, qui, aperçues de loin, formaient comme un cordon de ceps de vignes auxquels les pendus servaient de grappes. C'est avec cette férocité qu'on se faisait alors la guerre, et avec ce style qu'on en écrivait l'histoire. Il faut l'avouer, les chrétiens, aux mépris des principes de leur religion, ne le cédaient guère en barbarie aux infidèles. Aussi s'exposaient-ils souvent à de cruelles représailles. Les Turks, ne respirant que vengeance et carnage contre les Vénitiens, firent une descente dans l'île d'Eubée, qui appartenait à ces républicains. Après l'avoir mise à feu et à sang, ils se rembarquèrent, entraînant avec eux dix-huit cents des habitants qui furent réduits en esclavage. Cette catastrophe commença à dégoûter les Vénitiens de la guerre. Quoique alors le concile de Constance s'occupât d'une nouvelle croisade contre les Musulmans, et qu'il fît concevoir l'espérance de pouvoir détruire ces barbares, les Vénitiens crurent que le parti le plus sage pour eux était de se réconcilier avec le sultan. Ils prièrent l'empereur de Constantinople d'être leur médiateur. Mahomet, après bien des difficultés, céda à la recommandation de Manuel, et signa avec la seigneurie de Venise un traité de paix, qui ne fut pas de longue durée. C'est probablement à l'occasion de cette négociation que Manuel, en revenant du Péloponèse, alla trouver le sultan à Gallipoli, où ils eurent ensemble de longues conférences dans lesquelles ils se donnèrent réciproquement de grands témoignages d'amitié. Manuel re-

çut aussi dans cette circonstance des preuves de l'amour de ses sujets pour sa personne. Le patriarche Euthymius, IIe du nom, le clergé, le sénat et le peuple, s'empressèrent d'aller à sa rencontre pour lui manifester la joie que leur causait son retour. Manuel rentra dans sa capitale en grande pompe, et presque en triomphateur. Peu de temps après, Euthymius mourut. Il avait occupé le siége de Constantinople cinq ans et cinq mois seulement. Il eut pour successeur Joseph II, métropolitain d'Éphèse. L'empereur le choisit parmi les trois candidats qui lui avaient été présentés suivant l'usage. L'intronisation du nouveau patriarche se fit avec les cérémonies accoutumées, le jour qu'on célèbre dans l'église grecque la fête du grand Constantin.

An 1417. LXV. La peste à Constantinople. Notæ Bull. in caput 31 Ducas. Duc. cap. 20. Chron. ad calcem Ducæ. Fam. Bys. Ducang. p. 196. Phrantz. l. 1, cap. 38.

L'année d'ensuite Constantinople fut affligé d'une maladie pestilentielle qui avait déja commencé à se faire sentir dès les derniers mois de la précédente. Ce fléau, qui s'annonçait par des bubons extrêmement douloureux, fit périr beaucoup de monde dans cette grande ville. On compte parmi ses victimes la princesse Anne, fiancée à Jean Paléologue, héritier présomptif de la couronne. Elle était fille de Vasili II, Démitriévitz, grand-duc de Moscovie, et n'avait que onze ans lorsqu'elle vint à Constantinople. La perte de cette princesse causa un grand deuil à la cour. La contagion enleva aussi ce jeune prince, fils de Bajazet, que Soliman, son frère, avait donné en ôtage à l'empereur, lorsqu'il était venu implorer son assistance. Cet enfant, élevé et instruit avec les fils de Manuel, avait toujours montré beaucoup de penchant pour la religion chrétienne. Il avait même demandé plusieurs

fois le baptême. L'empereur s'y était toujours opposé. Ducas dit que c'était de peur qu'il n'en résultât quelque scandale. Peut-être Manuel craignait-il d'irriter les Turks qui résidaient en assez grand nombre à Constantinople, et de déplaire à Mahomet. Ce jeune Turk, se voyant près de mourir, renouvela ses instances avec tant de ferveur, qu'enfin Manuel, dont la conduite paraît ici difficile à expliquer, consentit à ce qu'il fût baptisé; il voulut même le tenir sur les fonts. Le jeune néophyte décéda le lendemain de la cérémonie. L'empereur lui fit faire de magnifiques funérailles. On transporta en grand appareil son corps au monastère du Précurseur, où il fut mis dans un tombeau de marbre. Sur la fin de cette année, ou au commencement de la suivante, Manuel députa vers Martin V, qui venait d'être élu pape, un personnage de grande considération, nommé Eudémon Jean, pour l'assurer du désir qu'il avait de voir les deux églises réunies, et pour traiter ensemble des moyens d'accélérer ce pieux ouvrage. Manuel reçut de son côté, de la part de la république de Venise, une ambassade dont l'objet était d'exiger de lui qu'il enjoignît à son fils Théodore, despote de Lacédémone, de faire retirer ses troupes du territoire de Centurion Azami, prince de Morée. Centurion venait de mettre ses états sous la protection de la Seigneurie, et de lui céder plusieurs de ses places maritimes. L'envoyé vénitien observait que la République ne pourrait se dispenser de prendre la défense de ce prince contre quiconque oserait l'attaquer. Manuel écouta humblement cette espèce de sommation, et s'empressa d'y obéir.

Tandis que Manuel prenait tous les tempéraments

possibles pour ne pas rompre avec les Vénitiens, une aventure, à laquelle on ne s'attendait point, pensa le brouiller avec le sultan. Un jeune Turk, qui se faisait appeler Mustapha, et qui prétendait être fils de Bajazet, parut tout à coup sur la scène, en s'annonçant comme le rival de Mahomet, qu'il traitait d'usurpateur. Il s'était lié d'une étroite amitié avec Djouneïd, prince de Smyrne, que les auteurs bysantins nomment Cineite ou Cineis et que Mahomet avait dépouillé de ses états. Cineis projeta de faire de Mustapha un instrument de ses vengeances et de sa fortune. Il le promena de pays en pays, le conduisit en Thrace, en Valachie et dans plusieurs autres contrées; et partout où ils passaient, il trouvait le moyen de lui faire des partisans. Insensiblement Mustapha se vit à la tête d'un corps de troupes assez formidable. Mahomet, instruit de ces mouvements, entra en Grèce et s'avança avec son armée vers les rebelles. Il les atteignit en Thessalie. Comme Djouneïd et Mustapha ne se sentaient pas encore assez forts pour se mesurer avec lui, ils auraient voulu éviter le combat; mais Mahomet les força de l'accepter. Ils furent taillés en pièces. Après leur défaite, ils allèrent chercher un asile dans Thessalonique. On les y reçut avec des égards et des marques de distinction si extraordinaires, que Mahomet en fut offensé. Il fit demander les deux fugitifs à Démétrius Lascaris Léontaire, gouverneur de Thessalonique. L'officier qu'il chargea de cette mission parla à Démétrius comme aurait fait Mahomet en personne, et son discours fut à peu près conçu ainsi : « Vous con« naissez l'amitié qui subsiste entre moi et l'empereur « de Constantinople, et la tendre affection que nous

An 1418.
LXVI.
Mahomet demande que Mustapha et Djouneïd lui soient livrés.
Duc. c. 23, 24.
Phrantz. l. 1. c. 38.
Laonic. l. 4. p. 108.

« nous sommes vouée l'un à l'autre. Ne cherchez donc « pas à rompre des liens qui nous unissent si étroi- « tement. Épargnez à votre nation les fléaux qui ne « manqueraient pas de l'accabler si vous me forciez « de tourner mes armes contre elle. La proie qui est « venue se jeter dans vos filets m'appartient. Il faut « que vous me la rendiez; sinon je prendrai votre « refus pour le signal d'une rupture, et je me croirai « dispensé de toute espèce de ménagement à votre « égard. Je me saisirai de votre ville; tous ses habi- « tants deviendront mes esclaves; je vous ôterai à « vous la vie, et aucun de mes ennemis ne pourra « échapper à mon courroux. »

LXVII. Manuel refuse de livrer ces deux fugitifs. Duc. c. 22. Laonic. l. 16, p. 108 et 109. Phrantz. l. 1. c. 38.

Démétrius répondit à Mahomet, dans la personne de son envoyé, qu'il le suppliait de considérer que celui qui, tel qu'une perdrix poursuivie par l'épervier, était venu chercher un asile dans Thessalonique, n'était pas un homme ordinaire, puisqu'il avait l'avantage d'être son frère; que quand cet homme serait de la lie du peuple, il ne pourrait sans manquer au devoir et à l'honneur, le livrer, à moins que l'empereur, son souverain, ne lui en fît expédier l'ordre; qu'il priait qu'on attendît que le courrier qu'il allait faire partir pour Constantinople fût de retour. Mahomet, à qui on alla porter sur-le-champ la réponse de Démétrius, consentit à sa demande. En même temps il écrivit à Manuel pour l'exhorter à ne pas rompre avec lui pour une affaire de si peu d'importance. Manuel, dans la réponse qu'il fit à Mahomet, rappelait à sa mémoire le serment qu'il lui avait fait de le regarder comme son père, et de se conduire toujours à son égard avec toute la déférence d'un fils soumis. Puis il finissait

ainsi : « Mettez-vous à ma place, et soyez votre propre « juge : si un de mes frères était venu se jeter entre « vos bras, et que je vous le demandasse pour lui « donner la mort, me l'abandonneriez-vous? Non sans « doute. Vous ne voudriez pas vous couvrir d'une « pareille infamie aux yeux de l'univers; permettez-« moi donc, seigneur, de me conduire ainsi que vous « le feriez vous-même. Cependant, comme j'aurai tou-« jours pour vous les sentiments d'un père, je veux « bien m'intéresser à votre tranquillité, et éloigner « tout ce qui pourrait la troubler. Puisque Mustapha « est, dites-vous, un loup que vous poursuiviez, et « qui, pour vous échapper, s'est sauvé dans une de « mes bergeries, n'ayez aucune crainte; je musellerai « si bien ce loup qu'il lui sera impossible de nuire à « vos troupeaux et aux miens. Je vous jure, au nom « du Très-Haut, que Mustapha et Djonneïd resteront « privés de leur liberté, tant que vous serez dans ce « monde. Mais aussi il me sera permis de disposer de « leurs personnes comme je le jugerai convenable, si « vous venez à quitter la vie avant moi. » Manuel manda aussitôt à Démétrius Lascaris Léontaire de lui envoyer sous bonne escorte Djonneïd et Mustapha. Il relégua ce dernier dans l'île de Lemnos avec ceux de sa suite, qui étaient au nombre de trente. Quant à Djonneïd, il fut enfermé avec dix de ses suivants dans le monastère de Pammacariste, et confié à la surveillance des moines.

LXVIII. Manuel et Mahomet continuent de vivre en amis. Duc. c. 23 et 24.

Le sage et pacifique Mahomet n'insista pas davantage pour se faire rendre Mustapha et Djonneïd Il se contenta des mesures que Manuel avait prises pour le tranquilliser. Il consentit même à payer à l'empereur

6.

une somme annuelle de 300 mille aspres, pour l'entretien des deux prisonniers. Les historiens turks prétendent que Mustapha n'était qu'un imposteur, qu'un fantôme dont le fourbe Djonneïd se servait pour épouvanter Mahomet. Mais cette opinion, qui a été suivie aussi par quelques auteurs chrétiens, paraît suffisamment démentie par le silence même de Mahomet. Est-il possible que ce prince, s'il n'eût été persuadé que Mustapha était véritablement son frère, se fût tu lorsque Manuel et Démétrius Lascaris Léontaire se faisaient de cette fraternité un moyen pour ne pas le lui livrer? C'est ainsi que se termina un différend qui pouvait avoir des suites fâcheuses pour Manuel. Au contraire, il ne servit qu'à resserrer davantage les nœuds de l'amitié qui l'unissait à Mahomet. Depuis cette époque jusqu'à la mort de ce sultan, la discorde fit de vains efforts pour les rompre.

An 1419. LXIX. Second mariage du fils aîné de l'empereur. Duc. c. 20. Phrantz. l. 1. c. 38. Famil. Byz. Ducas, p. 245. Laonic l. 4. p. 109 et 110. Famil. Byz. Duc. p. 243.

Manuel, assuré des dispositions pacifiques de Mahomet, profita de cet état de tranquillité pour donner une épouse à Jean Paléologue, son fils aîné, à la place de la jeune Moscovite que la contagion avait emportée deux ans auparavant. Il jeta les yeux sur la princesse Sophie, fille de Jean II, marquis de Montferrat, et d'Isabelle de Majorque. Pendant la célébration des noces, Jean Paléologue reçut la couronne impériale des mains de son père, qui le déclara son collègue. Ce mariage n'en fut pas plus heureux. Jean Paléologue conçut pour sa nouvelle épouse une aversion insurmontable, et il vécut avec elle près de six années, sans lui donner aucun signe qu'il la regardât comme sa femme. Cette princesse possédait d'excellentes qualités, mais elle était d'une laideur rebutante. A peu

près dans le même temps, Théodore Paléologue, despote de Lacédémone, et second fils de l'empereur Manuel, épousa Cléopas, fille de Malatesta, comte de Rimini en Italie.

An 1420.
LXX.
Réception amicale faite à Mahomet par Manuel.
Phrantz. Gr. l. 1, p. 25.
Phrantz. Lat. l. 1, c. 39.

Dans le cours de l'année qui suivit, Mahomet, appelé en Asie pour y mettre à la raison plusieurs de ses vassaux qui s'étaient révoltés, se proposa de passer par Constantinople. Il ne se doutait pas du danger auquel il s'exposait. Il ignorait que tous les membres du conseil de l'empereur, que tous ses courtisans, tout le clergé, et enfin toute la famille impériale, sollicitaient vivement Manuel pour qu'il le fît arrêter. Ils prétendaient être sûrs que Mahomet avait formé le projet d'envahir Constantinople, et qu'il devait l'exécuter à son retour d'Asie. Tous leurs raisonnements ne purent déterminer Manuel à violer les droits de l'hospitalité dans la personne de Mahomet. Il leur répondit : *Les serments que j'ai faits au sultan seront toujours sacrés pour moi, et jamais je ne les violerai, quand même j'aurais la certitude qu'il est venu dans l'intention de me renverser du trône impérial. S'il abjure les siens, je m'en remets à Dieu, qui est plus puissant que lui;* et aussitôt il donna des ordres pour qu'on rendît les plus grands honneurs à Mahomet dès qu'il mettrait le pied dans la ville. En conséquence, une députation, composée des personnages les plus distingués de la cour, alla recevoir le sultan, et lui présenta au nom de l'empereur de riches présents. Mahomet fut conduit avec une brillante escorte au port où Manuel l'attendait dans une trirème. A côté de la trirème impériale, il en était une autre superbement décorée sur laquelle Mahomet monta. Les deux princes s'étant

saluée chacun de dessus son bord, on mit à la voile. Ils voguèrent assez près l'un de l'autre pour qu'ils pussent s'entretenir ensemble pendant tout le trajet. Quand on fut arrivé vis-à-vis de Scutari, Mahomet mit pied à terre et alla se reposer sous un riche pavillon où l'empereur avait fait apprêter, pour lui et sa suite, un magnifique festin. Manuel et ses fils se mirent aussi au même moment à table de leur côté, sans quitter leur bâtiment. L'historien qui n'a pas cru indigne de sa plume les petits détails de cette entrevue familière, a remarqué que l'empereur et Mahomet se faisaient un plaisir de s'envoyer réciproquement quelques-uns des mets qui leur avaient été servis. Mahomet, après le repas, monta à cheval et prit le chemin de Nicomédie. Manuel et ses fils revinrent dans leurs palais. Malgré les marques d'amitié que les deux princes s'étaient données en cette rencontre, la cour de Constantinople persistait toujours dans ses défiances, et ne cessait d'insister pour qu'on se saisît de Mahomet lorsqu'il repasserait par la capitale, en revenant de son voyage d'Asie. Manuel repoussa encore avec plus de force que la première fois ces nouveaux conseils. Cependant, par condescendance pour les siens, et pour ne pas paraître à leurs yeux abandonner tout-à-fait le salut de l'état au hasard et négliger toute espèce de précaution, il chargea Démétrius Lascaris Léontaire d'aller trouver Mahomet à Gallipoli, quand il reviendrait en Europe, de le complimenter sur son expédition d'Asie, de le suivre jusqu'à Andrinople, et de résider à la Porte en qualité d'envoyé de la cour de Constantinople. Démétrius avait ordre d'observer, en paraissant n'être auprès de Mahomet que pour entre-

tenir les rapports d'amitié qui subsistaient entre lui et Manuel, toutes les actions du sultan et d'en rendre un compte fidèle à son maître. Le sultan accueillit gracieusement Démétrius.

An 1421. LXXI. Mahomet meurt d'apoplexie. Duc. c. 22. Phrantz. l. 1. c. 31 et 39. Laonic. l. 4 p. 115. Leuncl. Hist. turke. l. 12, col. 467. [De Hammer, éd. fr., t. II, p. 197. sqq.]

Mahomet, quelque temps après son retour à Andrinople, étant à la chasse dans les environs de cette ville, et faisant un effort pour terrasser un sanglier furieux, se sentit frappé d'une attaque d'apoplexie. On le rapporta, presque sans vie, dans son palais. Les secours de la médecine lui rendirent le sentiment et la connaissance qu'il avait perdus. Il en profita pour faire ses dernières dispositions. Mahomet voyant qu'il touchait à sa fin, fit appeler Bajazet, son ministre favori, et le conjura, au nom de Dieu et au nom du saint prophète, de s'empresser de faire reconnaître par ses fidèles sujets, pour son légitime successeur, Amurat, l'aîné de ses fils. Il le pria d'avoir pour ce jeune prince le même attachement qu'il avait eu pour lui-même. Il lui recommanda d'engager Amurat à vivre toujours en paix avec l'empereur de Constantinople, et même à prendre sa défense contre tous ses ennemis. Il finit par lui déclarer qu'il mettait sous la tutelle de ce monarque ses deux autres fils, qui étaient âgés, l'un de huit ans, et l'autre de sept. L'intention de Mahomet était de soustraire ces deux enfants au sort funeste qu'ils ne pouvaient éviter s'il les abandonnait à la discrétion du nouveau sultan leur frère : circonstance qui achève de prouver, ce semble, combien les soupçons que la cour de Constantinople avait conçus contre Mahomet, étaient injustes. A peine Mahomet eut fait connaître ses dernières volontés, que la mort,

qui n'avait que suspendu ses coups, se ressaisit de sa proie pour ne plus la laisser échapper.

LXXII. Sa mort tenue secrète pendant quarante jours. Duc. c. 22. Phrantz. l. 1. c. 31. Leuncl. Hist. turke. l. 12. col. 467 et sqq. 480.

Le grand-visir, sans perdre un seul instant, dépêche un exprès à Amurat, qui alors résidait dans la ville d'Amasie, sur les frontières de l'Asie, du côté de la Perse, pour lui donner avis du décès de son père. Pendant les quarante jours que le courrier mit à son voyage, Bajazet trouva le moyen d'empêcher qu'on sût que Mahomet ne vivait plus. Deux médecins, qui étaient daus la confidence, parurent faire auprès du malade un service toujours très-actif. A chaque instant ils faisaient courir des nouvelles sur l'état du malade. A toutes les heures du jour et de la nuit, ils expédiaient des commissionnaires pour aller chercher des drogues dans les îles de l'Archipel, à Constantinople et dans tous les lieux qui avaient la réputation de fournir les meilleurs médicaments. Enfin ces médecins disposèrent avec tant d'art le corps du sultan sur son lit, après l'avoir embaumé, que ceux à qui on permettait de le voir ne doutaient nullement qu'il fût vivant. Le service militaire se faisait autour et dans l'intérieur du palais, avec la même exactitude qu'à l'ordinaire, et l'on continuait de rendre la justice au nom de Mahomet. Enfin l'illusion fut complète, et personne ne sut la mort du sultan qu'au moment où il plut au grand-visir de la révéler. Il avait cru devoir user de ce stratagème pour empêcher que les Grecs, les Bulgares, les Serves, les Hongrois et les Vénitiens fussent tentés de profiter de la circonstance pour se jeter à l'improviste sur les possessions de l'empire turk. Le secret fut si bien gardé, que Démé-

trius Lascaris Léontaire, qui résidait à la Porte en qualité d'envoyé de Manuel, et qui probablement n'avait pas ce degré de sagacité et de pénétration qu'ont acquis depuis nos ministres dans les cours étrangères, ne se défia de rien. Lorsqu'il voulut envoyer des couriers à Constantinople, tous les passages se trouvèrent fermés. Il fut obligé d'employer des voies secrètes pour faire parvenir cette nouvelle à ses maîtres; ce qui causa une sorte de rumeur à Constantinople, et y fit revivre les plaintes contre Manuel, qu'on accusait d'avoir trop de confiance dans la prétendue bonne foi de la cour ottomane.

LXXIII. Amurat proclamé sultan. Duc. c. 23. Phrantz. l. 1. c. 39. Lat. Laonic. l. 5, p. 117 et sqq.

Dès qu'Amurat eut reçu les dépêches du grand-visir Bajazet, il se rendit à Pruse, où ce visir vint le trouver, à la tête d'un gros corps de troupes. Son inauguration se fit dans cette ville avec beaucoup de pompe. Amurat, qu'il faut maintenant appeler Amurat II, pour le distinguer de son aïeul, se hâta d'envoyer à Manuel, et à Jean son fils, des ambassadeurs pour leur proposer de renouveler l'alliance qui, sous le règne de Mahomet, son père, avait uni les deux nations. Manuel, avant de répondre aux ambassadeurs du nouveau sultan, fit assembler son conseil d'état pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire dans la conjoncture présente. Plusieurs projets furent mis sur le tapis. Manuel voulait qu'on répondît aux dispositions amicales qu'annonçait Amurat, et qu'on vécût avec lui en paix. Ce n'était pas trop l'avis du prince son fils, ni celui du plus grand nombre des membres du conseil. Jean Paléologue et ceux de son parti soutenaient qu'il fallait se défier de ces belles apparences; qu'il était impossible de se dissimuler que les Turks

n'eussent toujours en vue la destruction totale de l'Empire; qu'il n'y avait d'autre parti à prendre, puisqu'on ne pouvait attaquer ces barbares de vive force, que de tâcher de les affaiblir les uns par les autres, en semant entre eux des germes de division, ou au moins de faire en sorte que toute la puissance ottomane ne fût plus réunie sur une seule tête. Ils voulaient qu'il y eût deux sultans, dont l'un régnerait en Asie, et l'autre en Europe. La fortune semblait avoir préparé d'avance tout ce qui pouvait favoriser l'exécution de ce plan. La cour de Constantinople avait un prétexte assez plausible pour rompre avec Amurat, et sous sa main un moyen de lui nuire assez redoutable. Elle tenait en réserve, comme on sait, un personnage qui paraissait avoir le droit de disputer au fils de Mahomet la souveraineté.

LXXIV. Il est sollicité d'envoyer ses deux jeunes frères à la cour de Constantinople. Duc. c. 23. Voir Hist. ottomane par Saïdeddin Mehemet Effendi. Hist. d'Amurat, fils de Mahomet.

Manuel, après avoir donné son opinion, qui tendait toujours à la paix, finit par laisser son fils le maître de faire ce qu'il jugerait à propos. Alors Jean Paléologue, sans différer d'un instant, fit partir des ambassadeurs pour Andrinople. Ils étaient chargés de présenter au nouveau sultan des doléances sur la mort de son père, et de le féliciter sur son avénement au trône des Ottomans; mais en même temps, ils devaient lui demander ses deux frères, en exécution du testament de Mahomet. Leurs instructions portaient l'ordre de lui notifier, dans le cas d'un refus, que les empereurs Manuel et son fils Jean Paléologue allaient lui opposer un concurrent qui, au premier signal, serait reconnu souverain de la Macédoine, de la Chersonèse, de la Thrace, et même de tout ce que les Turks pouvaient posséder en Asie. Le rival dont il s'agissait était ce

Mustapha qui avait déja fait la guerre à Mahomet et que Manuel retenait prisonnier à Lemnos. Le grand-visir Bajazet répondit, au nom de son maître, qu'il était défendu aux Musulmans de confier l'éducation de leurs enfants à des ennemis de leur sainte religion; qu'Amurat était disposé à ne porter aucune atteinte au traité que son père avait fait avec les Grecs; que si Manuel voulait continuer de vivre avec le nouveau sultan en ami, il ne tenait qu'à lui; que s'il désirait conserver pour les deux jeunes orphelins les sentiments et la tendresse d'un père, il en était bien le maître, mais qu'il ne pouvait en être le tuteur.

An 1422. LXXV. Manuel tire de prison Mustapha pour l'opposer à Amurat. Duc. c. 23 et 24. Phrantz. l. 1. c. 40. Laonic. l. 5. p. 117, 119.

On n'attendait que cette réponse pour commencer l'exécution du projet qui avait été arrêté dans les conseils de la cour de Constantinople, et pour user du droit de ces conditions auxquelles Mahomet avait consenti lui-même en convenant que l'empereur de Constantinople pourrait, après son décès, disposer du sort de Mustapha et de Djonneïd, comme il le jugerait à propos. Démétrius Lascaris Léontaire fut donc envoyé dans l'île de Lemnos avec une escadre composée de dix galères pour tirer Mustapha de sa prison, le conduire dans la Chersonèse de Thrace, et l'y faire proclamer souverain de cette province. Peu de jours après, Mustapha fut reconnu pour légitime héritier du sultan Bajazet, et, à ce titre, il prit possession d'un grand nombre de places qui étaient sous la domination d'Amurat. Ses succès surpassèrent ses espérances. Démétrius crut devoir profiter du moment où Mustapha, enivré de joie, ne savait comment exprimer sa reconnaissance envers les Grecs, pour lui faire jurer une obéissance absolue aux volontés de Manuel. Mus-

tapha consentit à tout ce qu'on voulut, et, entre autres engagements, il promit de remettre à l'empereur de Constantinople la ville de Gallipoli, aussitôt qu'il en aurait fait la conquête, ainsi que tout le pays qui s'étendait le long de la mer Noire, jusqu'aux confins de la Valachie, et en outre quelques-unes des meilleures places de la Thessalie. Mustapha ne fit pas même difficulté de donner son fils en otage pour répondre de la sincérité de sa parole.

LXXVI. Mustapha fait la conquête de Gallipoli. Duc. c. 24. Phrantz. l. I. c. 40. Laonic. l. 5. p. 119 et 120. [De Hammer, édit. fr., t. II, p. 222. sqq.]

Mustapha commença les hostilités contre Amurat par le siége de Gallipoli. Il y éprouva d'abord beaucoup de résistance; mais puissamment secondé par les Grecs que commandait Démétrius Lascaris Léontaire, et encore plus par les promesses séduisantes qu'il fit aux habitants, il ne tarda pas à se voir maître de la ville. La citadelle se défendit pendant long-temps. Mais lorsque la garnison eut appris que Bajazet, grand-visir d'Amurat, venait d'être battu, fait prisonnier et mis à mort par Mustapha, elle se rendit. La soumission de cette place entraîna celle de beaucoup d'autres. Une multitude de Turks et même de Grecs qui habitaient ces villes vinrent à Gallipoli se prosterner aux pieds de Mustapha, et le reconnaître pour leur souverain.

LXXVII. Djonneïd s'oppose à ce que cette ville soit remise à Manuel, comme il avait été convenu. Duc. c. 24. Phrantz. l. I. c. 40.

Cette première conquête devait, suivant les conditions du traité fait avec Mustapha, appartenir à l'empereur. Déja Démétrius Lascaris Léontaire se disposait à en prendre possession au nom de son maître; mais Djonneïd, ce confident de Mustapha, qui avait partagé sa captivité, s'y opposa en présence de toute l'armée, et tint à Démétrius ce langage audacieux : « Croyez-« vous que votre nation doive seule profiter du fruit

« de nos travaux, de nos combats et de notre sang?
« La victoire que nous venons d'obtenir est un présent
« du ciel. Nous ne la tenons que de Dieu, et c'est à
« lui seul que nous devons en rendre grâces. Il est
« vrai que vous avez partagé avec nous les fatigues et
« les hasards de la guerre; aussi prétendons-nous vous
« en récompenser par des gratifications et par la conti-
« nuation de notre bienveillance. Cela doit vous suffire.
« N'attendez pas que nous vous sacrifiions des villes et
« des places fortes. Ne devriez-vous pas vous trouver
« assez heureux que nous vous laissions retourner à
« Constantinople; que nous voulions bien oublier en ce
« moment et la captivité dans laquelle vous nous avez re-
« tenus pendant si long-temps, et les outrages dont nous
« ont accablés les moines que vous nous aviez donnés
« pour geôliers? Rappelez-vous la réponse du loup de
« la fable à la cigogne; je vous l'adresse cette réponse,
« et je vous dis qu'il faut que votre tête vous tienne
« lieu de récompense. Croyez-moi, profitez du vent,
« il n'est pas mauvais, mettez à la voile; allez trouver
« vos maîtres, saluez-les de notre part, et instruisez-
« les de nos succès; exhortez Manuel à nous conserver
« son amitié. Il peut compter sur la nôtre, mais qu'il
« ne compte pas sur Gallipoli. »

LXXVIII. Réponse de Mustapha au ministre de Manuel sur cette affaire. Duc. c. 24. Phrantz. l. 1. c. 40.

Démétrius Lascaris Léontaire ne s'attendait pas à un pareil discours : il répondit avec mépris à Djonneïd qu'il n'était pour lui qu'un particulier sans caractère, dont il n'avait pas d'ordre à recevoir; qu'il ne partirait point que Mustapha, qui devait après Dieu son élévation aux Grecs, se fût expliqué. Démétrius espérait que Mustapha n'aurait pas oublié sitôt les obligations qu'il avait aux Grecs : il était dans l'illusion. Mustapha,

qui n'avait d'autres principes que ceux du perfide Djonneïd, son conseiller, lui dit en terminant un long entretien qu'ils eurent ensemble : « Je ne disconviens « pas que suivant l'engagement que j'ai pris avec « Manuel, en la présence de Dieu et de son prophète, « je devrais lui remettre Gallipoli; mais la loi que je « professe me défend de tenir ma parole; elle me « ferait un crime d'abandonner aux infidèles des villes « où notre sainte religion est florissante; elle veut « même cette loi que je fasse sur ses ennemis le plus « de conquêtes que je pourrai. Comme personne n'est « plus attaché que moi à ma religion, et que je me « fais un devoir d'en pratiquer fidèlement les préceptes, « je ne négligerai rien pour la propager de plus en « plus, et pour l'établir sur les ruines de celle des « chrétiens : si je me conduisais autrement, j'attirerais « sur ma tête la malédiction divine, et je deviendrais « un objet d'exécration pour tous les bons Musul- « mans. »

LXXIX. Reproches de ce ministre à Mustapha sur son ingratitude. Duc. c. 24.

Une déclaration si formelle levait toute équivoque sur les vraies dispositions de Mustapha. Démétrius se crut alors dispensé de toute espèce d'égard; il accabla Mustapha de reproches dans une réponse pleine de fierté : « Prince, lui dit-il, ce qui se passe en ce mo- « ment ne m'étonne pas. Une longue expérience ne « m'a que trop appris quels sont les sentiments de « votre nation envers nous. Il y a déja plus de cent « cinquante ans, qu'Osman, l'un de vos ancêtres, « nous a ravi la Bithynie, la Paphlagonie et la Phrygie. « Orkhan, son fils, s'est toujours joué des traités qu'il « faisait avec nos empereurs, et ses serments ne l'ont « point empêché de se jeter sur les domaines de

« l'Empire en Europe. Bajazet, son petit-fils et votre « père, en succédant à sa puissance, hérita de sa « malveillance envers nous; il ne fut pour les Grecs « qu'un perfide, et sa vie n'a été qu'un tissu de for- « faits. Aussi voyez comment il a terminé ses jours, « et à quelle fin malheureuse ses crimes l'ont conduit! « Josué, Soliman et Musa, ses fils et vos frères, se « sont arraché successivement la couronne et la vie. « Votre frère Mahomet est le premier des sultans « qui ait vécu en paix avec nous; aussi a-t-il fini « tranquillement sa longue carrière. Ne vous fiez pas « aux caresses de la fortune, et ne comptez pas jouir « toujours d'une prospérité constante. Il est un Dieu « vengeur qui précipite dans le tombeau, quand il « lui plaît, les hommes injustes, et dont la foudre « extermine les impies. Vous regardez ce Dieu tout- « puissant comme le seul auteur de votre élévation; « mais en affectant une reconnaissance si pure, vous « vous rendez coupable d'ingratitude envers les hom- « mes. Celui de qui dépendent tous les événements et « dont la main dirige le cours des astres dans l'im- « mensité des cieux, avec la même facilité qu'elle « soulève la poussière de la surface de la terre, ne « condamne pas les sentiments de gratitude envers « ceux qui nous ont rendu des services importants. « Pouvez-vous refuser de nous reconnaître pour vos « bienfaiteurs? Nous vous avons donné un asile à « Thessalonique; nous vous avons soustrait à la ven- « geance d'un vainqueur puissant et irrité; en vous « retenant dans l'île de Lemnos, nous vous avons « conservé la vie. Enfin, sans nous, seriez-vous ce « que vous êtes? Sans nous, eussiez-vous fait la con-

« quête de Gallipoli? Puisque de pareils services ne « sont rien à vos yeux, il ne me reste plus qu'à vous « souhaiter une bonne santé, et la jouissance paisible « de vos plaisirs. Nous allons apprendre à l'empereur « combien vous l'avez trompé. J'espère que le ciel « nous fera justice de votre perfidie. » Démétrius mit aussitôt à la voile et partit pour Constantinople. On voit par ce qu'il vient de dire qu'il ne doutait point que Mustapha fût véritablement un des fils de Bajazet. En effet il eût été bien difficile que Démétrius n'eût laissé échapper quelques mots sur l'imposture de Mustapha, dans un discours où il exprime avec tant de chaleur son indignation contre lui, et où il le ménage si peu.

An 1423. LXXX. Manuel tente en vain de renouer avec Amurat pour tomber de concert sur Mustapha. Duc. c. 25.

Manuel et son fils furent outrés, en apprenant jusqu'où Djonneïd et Mustapha portaient la perfidie à leur égard. Le zèle fanatique de Mustapha pour le mahométisme et la haine qu'il avait jurée aux chrétiens, faisaient craindre à ces princes que s'il s'affermissait sur le trône des sultans, il ne devînt un effréné persécuteur des Grecs. Manuel, pour prévenir ce malheur, chercha à détruire son propre ouvrage. Il envoya des ambassadeurs au sultan Amurat, pour renouer avec lui les liens qui les avaient attachés d'abord l'un à l'autre, et pour lui proposer de réunir leurs forces contre Mustapha; mais il voulait toujours que ce fût à condition qu'il exécuterait le testament de Mahomet, son père, et qu'il lui remettrait ses deux jeunes frères. Il exigeait de plus que Gallipoli rentrât dans le domaine de l'Empire. Amurat crut que le désir de se venger de l'ingratitude de Mustapha, et que la crainte de se voir exposé tout à la fois à son ressentiment et à celui de

ce perfide, le disposeraient à se relâcher de ses prétentions : il envoya en ambassade à Constantinople un de ses principaux officiers, nommé Ibrahim, fils d'Ali-Beg, gouverneur de Lydie sous le règne précédent. C'était l'esprit le plus délié, et le plus habile politique qu'il y eût alors chez les Turks. Ibrahim chercha d'abord à surprendre la confiance de Manuel, en lui donnant de ces louanges délicates auxquelles les ames les plus modestes ne sont pas toujours insensibles. Il lui protesta ensuite qu'Amurat serait au comble de ses vœux, s'il pouvait conclure avec lui une alliance durable; qu'il avait pour sa personne la plus haute estime; qu'il était prêt à lui ouvrir tous ses trésors, et à faire en sa faveur tous les sacrifices qu'il lui plairait d'exiger de lui, pourvu qu'il renonçât à la possession de Gallipoli et à la tutelle des deux princes mineurs. Manuel fut inflexible.

LXXXI. Mustapha tombe au pouvoir d'Amurat, qui lui ôte la vie.

Duc. c. 25, 26, 27. Phrantz. l. 1. c. 32 et 40. Leuncl. l. 5. p. 120 et 121. Notæ Bull. in caput 22. Ducæ. Leuncl. Hist. turkc. l. 13, col. 490. Hist. Ottom. par Saïdeddin Mehemet

Amurat, également irrité et contre l'empereur de Constantinople et contre Mustapha, fit ses dispositions pour se venger de l'un et de l'autre. Ses premières attaques furent dirigées contre Mustapha; mais se défiant de ses propres forces, il chercha des secours chez les étrangers. Il s'adressa à Jean [ou George] Adorno, qui commandait pour les Génois dans la nouvelle Phocée. Adorno, ne consultant que son avarice, et oubliant les intérêts de sa religion et aussi ceux de sa nation, prêta volontiers l'oreille aux insinuations d'Amurat. Il s'engagea à lui fournir un certain nombre de vaisseaux pour transporter d'Asie en Europe son armée, avec quelques troupes auxiliaires. Mustapha passait son temps à Andrinople, au milieu des plaisirs, lorsque réveillé tout à coup par le bruit

miso en français par Galland. ms. de la Bibl. impér. p. 24.

des grands préparatifs qu'Amurat faisait contre lui, il prit le parti de le prévenir et d'aller l'attaquer en Orient, avant que la flotte que Jean Adorno lui avait promise fût équipée. En peu de jours il se rendit à Lampsaque suivi d'une nombreuse armée qui grossissait encore à mesure qu'il avançait. Amurat, étonné de la marche rapide de Mustapha, rassemble à la hâte toutes les troupes qui sont le plus à sa portée, va chercher son ennemi, et le trouve campé près de Lopadion. Ayant reconnu que les forces de Mustapha étaient infiniment supérieures aux siennes, il eut recours à l'intrigue pour suppléer à sa faiblesse. Il parvint à corrompre Djonneïd, l'ame des conseils de Mustapha et son principal soutien. Le traître Djonneïd ne se fit aucun scrupule d'abandonner son protégé, et de lui débaucher un grand nombre de soldats; mais en trahissant Mustapha, il travailla pour ses propres intérêts. Au lieu de se joindre au sultan Amurat, il marcha vers Smyrne, dont il se remit en possession. Au reste cette ville ne lui demeura pas long-temps. Il la perdit bientôt avec la vie. Mustapha ayant éprouvé successivement plusieurs échecs, son courage l'abandonna. Il monta sur une barque, accompagné d'un petit nombre de serviteurs, et alla s'enfermer dans Gallipoli. Cette place se trouvait en bon état de défense. Ce fut alors qu'Amurat, qui était campé de l'autre côté du détroit, se voyant dans l'impossibilité de traverser ce bras de mer pour aller attaquer Gallipoli, écrivit à Jean Adorno de lui amener au plus tôt les vaisseaux et les hommes qu'il était convenu de lui fournir. Adorno ne se fit pas attendre; il n'eut pas plutôt reçu la lettre du sultan qu'il mit à la voile. Après avoir navigué

toute la nuit, il parut à la pointe du jour entre Lampsaque et Gallipoli. Il conduisait sept gros navires de transport avec un corps de troupes composé de Francs, d'Italiens et de Latins de différentes nations. Amurat reçut Adorno avec de grandes marques d'amitié, mais ce ne fut pas sans une secrète inquiétude. Il craignait que les Francs, sous prétexte de venir à son secours, ne le livrassent à son ennemi. Il n'ignorait pas que Mustapha avait fait offrir à ce Génois de grands présents pour qu'il embrassât son parti. Adorno, à qui le sultan communiqua ses défiances, le rassura et lui répondit de la fidélité de tous ceux qu'il lui avait amenés. Adorno, ayant fait approcher ses navires du rivage où Amurat attendait pour s'embarquer, le sultan monta sur le plus fort, escorté de cinq cents de ses gardes. Adorno le suivit accompagné lui-même de huit cents des siens, de sorte que ce bâtiment portait, si Michel Ducas ne s'est pas trompé dans ses calculs, treize cents hommes, sans compter les gens nécessaires pour la manœuvre, d'où l'on peut juger de sa grandeur. On fit embarquer sur chacun des six autres autant de Turks qu'il y avait de Francs. Jamais on n'avait vu sur ces mers des vaisseaux d'une pareille dimension. La flotte traversa le détroit en se portant vers Gallipoli. Les tentatives qu'elle fit pour entrer dans le port furent inutiles; elle fut obligée d'aller jeter l'ancre plus bas dans un attérage où les troupes d'Amurat et celles d'Adorno firent leur descente, malgré les efforts de l'ennemi pour s'y opposer. Gallipoli ne put tenir long-temps contre la bravoure des assaillants. Mustapha, ne pouvant plus se soutenir dans Gallipoli, se sauva avec précipitation à Andrinople.

Amurat l'y poursuivit. Mustapha n'osa pas l'y attendre. Il prit le parti de se réfugier en Valachie, emportant avec lui tous les trésors qu'il avait pu ramasser à Andrinople. Amurat envoya à sa poursuite un détachement de cavalerie légère qui l'atteignit avant qu'il eût pu mettre le pied sur le territoire où il allait chercher un asile. On le ramena au quartier d'Amurat, qui s'en défit sur-le-champ. Amurat, s'obstinant à ne pas le reconnaître pour un rejeton de sa famille, lui refusa les honneurs du supplice réservé à ceux de la race ottomane. Il le fit expirer en place publique sur un gibet, comme un voleur.

LXXXII. Amurat se dispose à conquérir Constantinople. Duc. c. 27. 28. Phrantz. l. 1. c. 32. Laonic. l. 5. p. 121, 122, 123.

Amurat après s'être délivré de Mustapha se rendit en diligence à Andrinople, où il fut reçu avec de grandes acclamations. Ces témoignages d'affection le touchèrent. Il fit d'abondantes largesses aux habitants de cette ville. Voulant aussi donner à Jean Adorno des marques particulières de sa reconnaissance, il le mit en possession du fort nommé Périthéorion, et lui accorda le privilége de faire seul tout le commerce de la nouvelle Phocée, pour en jouir tant qu'il vivrait, sans qu'il fût obligé de payer aucun tribut. Le principal article de ce commerce consistait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, dans la vente de l'alun qui se tirait des montagnes voisines de cette ville. Michel Ducas qui s'est plu à nous décrire la manière dont s'exploitait cette substance minérale, observe que tous les vaisseaux français, italiens, espagnols, allemands, anglais, syriens, égyptiens et arabes qui fréquentaient les côtes de l'Asie-Mineure, venaient prendre en lest de l'alun à Phocée pour le transporter dans leur pays. Cet alun était alors très-recherché des fou-

lons et des teinturiers. Amurat, tandis qu'il récompensait et caressait ceux qui l'avaient servi dans ses guerres contre Mustapha, méditait sérieusement le projet de se rendre maître de Constantinople. Déja il avait fait investir de toutes parts cette grande cité, et il se disposait à l'attaquer.

LXXXIII. Jean Paléologue fait a Amurat l'apologie de son père. Duc. c. 28. Laon. l. 5. p. 124.

Depuis quelque temps Manuel, accablé d'années et de soucis, s'était retiré dans le monastère de Périblepte, pour s'y occuper de son salut, de la méditation de l'Écriture sainte, et de la composition d'ouvrages de piété. Cependant cette retraite n'était pas une abdication absolue du pouvoir souverain. Manuel continua de partager avec son fils les soins du gouvernement, et il se montrait dans les grandes occasions. Jean Paléologue fut frappé de terreur lorsqu'il apprit que l'armée d'Amurat s'avançait vers la capitale sans qu'on eût eu le loisir de prendre aucune mesure pour se mettre en défense. Il députa des ambassadeurs à Amurat pour l'engager à se retirer. Il lui fit représenter que si les Grecs avaient protégé Mustapha, il devait s'en prendre à son ministre Bajazet; que Manuel, son père, n'avait pas dû être insensible à la manière outrageante dont cet homme avait plus d'une fois traité ses envoyés, et surtout au refus opiniâtre qu'on faisait de lui remettre les deux enfants mineurs de Mahomet. Cette espèce d'apologie ne produisit aucun effet. Amurat fit arrêter les ambassadeurs grecs, et les retint prisonniers jusqu'à ce que les préparatifs qu'il faisait pour assiéger Constantinople fussent achevés; alors il les renvoya en les chargeant de dire à leurs princes qu'il comptait les aller visiter avant peu. En effet il ne tarda pas à se mettre en mouvement pour

s'approcher de Constantinople. Manuel et son fils essayèrent encore de faire de nouvelles tentatives auprès de ce terrible sultan pour tâcher de le fléchir. Ils lui députèrent un personnage nommé Corax, en qui ils avaient beaucoup de confiance, et qu'ils savaient devoir être agréable à la Porte.

LXXXIV. Corax député vers Amurat : sa fin malheureuse. Duc. c. 22 128.

Corax avait un grand usage de la langue des Turks. Il connaissait parfaitement les mœurs et le génie de cette nation; aussi la cour de Constantinople l'avait-elle déja employé dans plusieurs négociations auprès des princes ottomans; il s'en était toujours tiré avec honneur. Cette fois il ne réussit pas. Ses envieux répandirent dans le public le bruit qu'il avait trahi son devoir et sa patrie en promettant aux ennemis de leur livrer Constantinople, à condition qu'il en serait fait gouverneur. On citait même un témoin qui disait avoir entendu de ses propres oreilles le complot. Le peuple alla en foule se plaindre aux empereurs de ce qu'ils s'étaient fiés si légèrement à Corax. A la multitude se joignirent les Crétois ou Candiots, qui formaient alors la garde impériale, et ils demandèrent que ce perfide leur fût livré pour en faire justice. Manuel, qui croyait Corax innocent, voulut le défendre; ce fut en vain. Les Crétois, accompagnant de menaces leur prétention, effrayèrent ce prince, qui eut la faiblesse de leur céder. Ces mutins s'étant aussitôt saisis de la personne de Corax, l'appliquèrent à la question. La douleur lui arracha des aveux qui furent confirmés par la découverte qu'on fit dans ses papiers de plusieurs lettres où toute la trame de la conspiration était développée. On trouva dans sa maison une grande quantité de vases d'or et d'argent et d'étoffes précieuses

qu'il avait détournés à son profit, au lieu de les remettre en présent de la part des empereurs au sultan et à ses visirs. D'après des preuves si convaincantes, Corax fut déclaré coupable par le tribunal militaire des Crétois. Aussitôt on le traîna de sa prison devant la principale porte du palais impérial. Là des bourreaux, lui plongeant un instrument de fer dans les orbites des yeux, les en arrachèrent avec une telle violence, qu'il était impossible de rien reconnaître à la forme de son visage. Il périt trois jours après, des suites de ce supplice, dans des tourments inexprimables. Sa maison fut mise au pillage, puis réduite en cendres.

LXXXV. Amurat très-courroucé de la mort de Corax. Duc. c. 28.

Les sentiments que le sultan manifesta en apprenant la fin tragique de Corax ne déposaient pas en faveur de l'innocence de ce malheureux. Amurat fut très-irrité du traitement fait à Corax. On lui fit entendre que la perte de cet homme était l'ouvrage d'un certain Michel Pylles, qui avait averti les Grecs que leur ambassadeur s'était engagé à livrer Constantinople aux Musulmans. Pylles était né à Éphèse, d'une famille distinguée par sa noblesse. Il professait le christianisme; et dans la réalité toute sorte de religion lui était égale, il n'en pratiquait aucune. Il était alors dans le camp des Turks, Amurat le fit arrêter. Les soldats à la garde desquels il fut remis, crurent se rendre agréables au sultan en tourmentant Pylles. Ils allumèrent un grand bûcher et menacèrent de l'y jeter, s'il n'abjurait sur-le-champ la religion chrétienne. Pylles, qui n'aspirait pas à la gloire du martyre, aima mieux se laisser circoncire que d'être brûlé vif.

Amurat, dont l'aventure déplorable de Corax avait

LXXXVI. Il fait publier qu'il livrera Constantinople en proie à tous ceux qui l'aideront à s'en emparer. Duc. c. 28. Laonic. l. 5. p. 123.

enflammé le courroux, jura de s'emparer de Constantinople et d'exterminer tous ceux qui l'habitaient. Il envoya ordre aux commandants des troupes qui entouraient déja cette métropole de la serrer encore de plus près, en attendant qu'il vînt les joindre. A peine fut-il arrivé au camp, qu'il fit commencer l'attaque. Les assiégés se défendirent avec beaucoup de courage, et firent essuyer aux troupes d'Amurat de grandes pertes. Amurat désespérant de se rendre maître de Constantinople avec les seules forces qu'il avait alors, et qui cependant étaient très-considérables, puisqu'elles se montaient à deux cent mille hommes, imagina un nouveau moyen pour les augmenter. Il fit publier dans toute l'étendue de ses états, qu'il abandonnait cette grande ville avec ses richesses et tous les habitants, à la discrétion de ceux qui l'aideraient à s'en emparer. Bientôt on vit accourir de toutes parts des nuées d'aventuriers et de brigands qui, attirés par cette proclamation, vinrent se ranger autour de Constantinople comme autour d'une proie qu'ils se préparaient à dévorer. Il n'y avait pas d'apparence que les Grecs pussent résister à cette multitude. Le fanatisme vint encore se joindre à la cupidité pour conspirer à leur ruine.

LXXXVII. Un personnage, nommé Mersaïte, se rend au siége à la tête

Il existait à Pruse, en Bithynie, un personnage nommé Mersaïte[1], qui se disait issu du sang de Mahomet. Il était en grande vénération chez les Turks. Il avait eu l'insolence de ravir une fille d'Amurat et d'en faire sa femme. Loin que cette action lui eût

[1] M. De Hammer le nomme Seïd-Bokhari, Émir-Sulthan; trad. franç. t. II, p. 239.—B.

attiré aucun châtiment, le sultan se croyait très-honoré de l'aventure, et avait l'imbécillité de dire : *L'union de ma fille avec un patriarche, parent de Mahomet, ne peut que l'avoir sanctifiée, et l'enfant à qui elle donnera le jour sera saint.* Mersaïte passait aussi pour un grand prophète. Jaloux de soutenir cette réputation, il imagina de donner au public une scène dans laquelle il joua le rôle d'inspiré. Il envoya signifier au sultan de ne faire aucune tentative contre la ville de Constantinople qu'il ne fût arrivé au camp. Quelques jours après, on le vit paraître suivi d'une troupe de cinq cents derviches ou moines turks qui vivaient sous sa discipline. Monté sur une mule, il s'avançait avec une contenance fière et superbe. Les Turks le reçurent comme un ange envoyé du ciel. Ils s'empressaient de lui baiser les mains, et ceux qui ne pouvaient jouir de cette faveur s'estimaient heureux d'appliquer leurs lèvres sur sa chaussure, sur la bride et même sur les pieds de sa monture. Amurat s'humilia comme les autres devant le saint homme. Mersaïte recevait tous ces honneurs avec indifférence. Enfin, rompant le silence dédaigneux qu'il avait gardé pendant long-temps : *Musulmans*, dit-il, *et vous sultan qui les commandez, sachez que j'ai été envoyé vers vous pour vous annoncer que nous réduirons les Grecs en servitude, que nous nous emparerons de leur ville; tenez-vous donc prêts à combattre pour le moment que le ciel a marqué, et qu'il n'a révélé qu'à moi.* Après ces paroles il descendit de sa mule et alla se reposer sous un magnifique pavillon préparé pour le recevoir. Pendant plusieurs jours, il ne cessa de consulter le Coran, de

d'une troupe de derviches. Joan. Cananus de bello Constantinop.

feuilleter des livres d'astrologie et d'examiner le ciel. Cependant les Turks attendaient avec impatience que Mersaïte les mît en action. Ils ne doutaient nullement que la victoire ne fût à ses ordres, et qu'au son de sa voix, les murs de Constantinople ne dussent tomber, comme il avait osé le leur annoncer. Dans l'ivresse de leur joie, ils vomissaient mille blasphèmes contre la religion des chrétiens, et faisaient d'horribles imprécations contre les empereurs, le patriarche et les habitants de Constantinople. Ils leur criaient : « Insensés « que vous êtes, où est votre Christ, où sont vos saints, « quels secours pouvez-vous en attendre? Demain nous « serons maîtres de votre ville; vous serez nos esclaves, nous violerons vos femmes, nous jouirons de « vos enfants sous vos yeux; nous marierons vos religieuses avec nos moines; notre prophète nous l'a « promis ».

LXXXVIII. Malgré les exploits de ce fanatique, les Turks sont obligés de lever le siége. Joan. Cananus.

Mersaïte, le 24 août de cette année, jour fixé par son caprice, monte sur un grand cheval de bataille. Ses moines se rangent autour de sa personne, portant devant lui, avec beaucoup de respect, un vaste bouclier; et en même temps ils font retentir l'air d'acclamations accompagnées du son des trompettes et d'un grand nombre d'autres instruments militaires. Lorsque cette symphonie eut cessé de se faire entendre, Mersaïte tirant son épée du fourreau et poussant son cheval, donna le signal de l'attaque. A l'instant, les Turks firent pleuvoir sur les Grecs qui défendaient les fortifications extérieures de Constantinople, une grêle de flèches. Cette décharge eut un effet terrible. Elle donna la mort à presque tous ceux des assiégés qui étaient dans ce poste avancé. Le petit nombre de combattants

qui n'y périt pas se réfugia précipitamment dans l'intérieur de la place et y porta l'alarme. La consternation devint bientôt générale, et tous les habitants, effrayés par ce premier échec et par la multitude d'ennemis dont ils se voyaient environnés, paraissaient résignés à se laisser égorger, lorsque leur courage se releva tout à coup comme par une sorte d'enchantement. Chacun se fit soldat. Il n'y eut pas jusqu'aux femmes qui ne voulussent prendre part à la défense commune. Elles apportaient des armes, des pierres et des rafraîchissements aux combattants, de la charpie et des médicaments pour les blessés qu'elles pansaient de leurs propres mains sur la brèche. Plusieurs même d'entre elles reçurent la mort en faisant cet honorable service. Les Turks furent repoussés de toutes parts, et tellement découragés à leur tour, qu'ils levèrent le siége avec précipitation et prirent la fuite. Les Grecs les poursuivirent vivement, et s'emparèrent de plusieurs de leurs machines de guerre, parmi lesquelles était du canon.

LXXXIX. Usage du canon à ce siége. Laonicus, l. 5. p. 125.

Jusqu'alors les Turks ainsi que les Grecs s'étaient peu souciés de faire usage de cette invention meurtrière. Quoiqu'elle fût connue en Occident depuis plus d'un siècle, elle n'y avait pas fait de grands progrès, parce que le génie des arts n'avait point encore déployé tous ses talents pour la porter au degré de perfection où nous la voyons parvenue. D'ailleurs les guerriers, se piquant alors d'une bravoure franche et loyale, dédaignaient de se servir d'une arme contre laquelle il n'y a ni force, ni valeur, ni héroïsme qui puisse tenir. Il paraît que ce furent les Vénitiens et les Génois qui, accoutumés à sacrifier à leur cupidité

mercantile toute autre espèce de sentiment, secouèrent les premiers ce noble scrupule. Ce fut probablement Adorno, ce Génois si dévoué au service d'Amurat, qui lui conseilla d'employer du canon contre les Grecs : peut-être même lui fournit-il les moyens de s'en procurer. Amurat en fit dresser plusieurs pièces contre les murs de Constantinople. Comme elles étaient mal pointées, elles produisaient plus de bruit que d'effet. Les assiégés répondirent aussi par du canon à celui des Turks. Ce siége de Constantinople dura trois mois.

XC. Imposture de Mersaïte pour couvrir la honte de sa défaite. Joan. Cananus.

La retraite précipitée des Ottomans déconcerta Mersaïte. Ce derviche, honteux du mauvais succès de son imposture, imagina, pour sauver sans doute son honneur, de publier que dans le fort de l'action il avait vu une grande dame se promener sur les remparts de la ville, vêtue d'une robe violette, et que cette dame en conjurant les astres, avait su en détruire les effets ou l'influence, et faire manquer ses prédictions. Ses affidés tenaient aussi le même langage. Un grand nombre de Turks les crurent sur leur parole, et beaucoup attestèrent qu'ils avaient été témoins du prodige. Il se trouva même parmi les Grecs des esprits faibles qui prétendirent avoir eu la même vision, avec cette différence, que ce fantôme, sorti de la tête de l'imposteur Mersaïte, n'était pour les Turks qu'une magicienne malveillante, et que pour les Grecs elle fut la sainte Vierge, protectrice de Constantinople. D'autres disent, et certainement avec plus de vérité, qu'Amurat fut déterminé à lever le siége de cette ville, moins par cette prétendue apparition que par la belle défense des assiégés, et aussi par la nouvelle qu'il

reçut de nouveaux embarras que la politique de Manuel venait encore de lui susciter.

Amurat, lorsqu'il monta sur le trône, avait, comme le lecteur doit s'en ressouvenir, deux jeunes frères que Mahomet Ier en mourant avait mis sous la tutelle de l'empereur de Constantinople. L'aîné de ces deux infortunés, que Phrantzès désigne sous le nom de Mustaphopule ou le petit Mustapha, pour le distinguer de cet autre Mustapha dont il a été parlé plus haut, avait échappé au fatal cordeau que l'autre n'avait pu éviter. Un officier musulman, nommé Élias ou Aliazez, échanson de Mahomet, l'avait conduit en Paphlagonie, où il le faisait élever secrètement. Manuel qui, selon toute apparence, n'avait jamais perdu ce jeune prince de vue, projeta de s'en servir au moins comme d'un épouvantail, pour donner de l'inquiétude au sultan. Il engagea Élias à mettre tout en œuvre pour porter Mustaphopule sur le trône des Ottomans. Malgré l'extrême pénurie de ses finances, il trouva le moyen de faire passer à Élias des sommes considérables, destinées à corrompre ceux qui commandaient en Bithynie, au nom d'Amurat. Tout réussit d'abord au gré de Manuel[1]. La ville de Pruse et celle de Nicée s'empressèrent d'ouvrir leurs portes à Mustaphopule, et de reconnaître cet enfant pour souverain de l'Empire ottoman. Le peuple croyait apercevoir dans la figure de ce jeune prince les traits du prophète Mahomet. Cette ressemblance, vraie ou imaginaire, inspira aux

An 1424. XCI. Manuel suscite contre Amurat un de ses jeunes frères. Duc. c. 28. Phrantz. l. 1, c. 40. Laonic. l. 5, p. 124, 125. Leuncl. Hist. turke. l. 14, col. 497 et suiv. — Id. col. 524 et suiv. Hist. ottom. par Saïdeddin Mehemet Haçan.

[1] Selon M. de Hammer, la nouvelle de la révolte de ce second Mustapha serait parvenue à Mourad pendant l'assaut même qu'il donnait à Constantinople, et l'aurait fait renoncer sur-le-champ à son entreprise. *Op. cit.* t. II, p. 242.—B.

Turks une sorte d'enthousiasme qui les faisait courir en foule auprès de Mustaphopule. Amurat, informé de ces mouvements, quitte avec précipitation l'Europe et vole en Asie. Il n'eut pas de peine à dissiper cette nouvelle tempête. Le parti du jeune prétendant n'était pas assez fort, et n'avait point assez de ressources pour se soutenir long-temps. Il fut bientôt écrasé, et Mustaphopule ne tarda pas à tomber au pouvoir de son frère, qui le fit étrangler en sa présence. Élias subit le même sort. Cette scène tragique se passa dans la ville de Nicée. Chalcondyle prétend qu'Élias trahit son pupille, et que ce fut lui qui le livra au sultan. Saïdeddin Méhémet Haçan, plus connu chez les Turks sous le nom de Kodja-Effendi, confirme ce même fait dans son Histoire ottomane.

An 1425. XCII. Traité de paix entre Amurat et la cour de Constantinople. Phrantz. l. 1, c. 41.

Il était à craindre qu'Amurat ne voulût faire repentir l'empereur de Constantinople d'avoir soulevé contre lui son jeune frère. Manuel était dans des transes mortelles, et déja il s'attendait à voir tomber au premier moment sur sa tête tout le poids de la colère du sultan, lorsque Amurat, fatigué sans doute lui-même de la guerre, prit tout à coup la résolution de laisser reposer ses armes. Oubliant cette fierté avec laquelle il avait traité jusqu'alors les Grecs, il leur fit offrir la paix. Des négociations s'ouvrirent entre la Porte et la cour de Constantinople. Manuel envoya vers Amurat des députés pour régler les conditions du traité. Phrantzès fut de cette ambassade. Il était chargé spécialement de dépêcher des courriers pour porter à Constantinople le traité aussitôt qu'il serait conclu, et d'en faire passer ensuite les articles à Jean Paléologue, pour qu'il les ratifiât. Ce jeune prince était

alors en Hongrie. A en juger par les apparences et par la manière dont les historiens s'expriment au sujet de ce voyage de Jean Paléologue, on croirait qu'il aurait été occasioné par un peu d'humeur de sa part. Il est certain que le père et le fils n'étaient pas toujours d'accord, et qu'il y avait quelquefois entre eux des piques qui, sans éclater avec scandale, ne laissaient pas d'altérer sourdement la bonne intelligence qui devait régner entre eux. Il n'est pas hors de vraisemblance que Jean Paléologue, à la suite de quelque mécontentement, eût pris, pour avoir un prétexte de s'éloigner de la cour, le parti d'aller solliciter des secours chez les Hongrois. Sa longue absence, et l'ignorance où l'on était du lieu précis qu'il habitait, commençaient à inquiéter beaucoup toute la famille impériale. Enfin on apprit qu'il résidait dans une petite ville située sur le Danube, et qu'il se disposait à s'y embarquer pour revenir à Constantinople par la mer Noire. Les lettres qui contenaient cette nouvelle furent apportées par un étranger, qui les remit à Phrantzès, n'ayant pu les présenter lui-même à Manuel, qui alors était trop incommodé pour lui donner audience. Phrantzès, après avoir ouvert ces dépêches, les avoir déchiffrées ou traduites, s'empressa d'en faire part au vieil empereur et aux deux impératrices. Manuel fut si satisfait de cette annonce, qu'il ordonna à son trésorier de délivrer sur-le-champ à Phrantzès une forte somme d'argent. L'impératrice, épouse de Manuel, lui fit aussi de son côté de riches présents. La princesse Sophie, femme de Jean Paléologue, apprenant que son mari était en bonne santé, et qu'elle allait bientôt le revoir, fut si contente, quoiqu'il ne

l'aimât pas, qu'elle fit don à Phrantzès d'une de ses plus belles parures, pour que celle qu'il épouserait par la suite la portât le jour de ses noces. C'était, suivant l'étiquette reçue à la cour de Constantinople, un très-grand honneur. Manuel, depuis environ deux ans, traînait une vie languissante. Aux souffrances et aux infirmités du corps se joignaient très-souvent les peines de l'esprit. Il s'en fallait beaucoup qu'il eût trouvé la tranquillité de l'ame dans la solitude du cloître où il s'était réfugié. Les craintes et les chagrins qui l'assiégeaient dans son palais l'avaient suivi dans sa retraite. La tournure que prenaient les affaires ne présageait qu'un avenir fâcheux pour ses successeurs. Le projet de la réunion des Grecs et des Latins l'avait agité pendant tout son règne, il le tourmenta encore davantage dans ses dernières années. Cette affaire avançait ou reculait, selon que les Grecs étaient plus ou moins pressés par les Turks.

XCIII. Tentatives de Martin V, pour réunir les Grecs à l'église romaine. Storia di Rom. Pont. da Giuppe Abate Piatti, t. 8. in-8. Litteræ Martini ad Imp. Const. apud Rayn. t. 18, ad ann. 1418, 1420.

Martin V, dès qu'il fut monté sur le saint-siége, avait repris le projet de réunir les deux églises, et il en poursuivait avec chaleur l'exécution. Pour se concilier la confiance des Grecs et les disposer à se rapprocher des Latins, il s'était fait un système d'avoir pour eux toutes sortes de complaisances. Il avait autorisé les mariages entre les personnes des deux religions, à condition toutefois que les femmes de la communion romaine ne seraient pas gênées par leurs maris dans l'exercice de leur culte. Il avait prodigué les indulgences et les pardons en faveur de ceux qui prendraient la croix pour marcher au secours des Grecs, ou qui feraient le sacrifice de quelque portion de leurs biens pour subvenir aux frais de la guerre

contre les Turks. En même temps il avait, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, frappé du glaive de l'excommunication ceux qui osaient vendre aux infidèles des munitions. La meilleure part de ces anathèmes était toujours pour les Génois. Cette nation marchande ne se faisait aucun scrupule, comme on sait, de fournir aux Mahométans, dont elle était bien payée, tout ce qui leur était nécessaire pour faire la guerre aux chrétiens, qui la payaient mal. Ce pontife avait, à diverses époques, reçu de Constantinople des envoyés dont il avait interprété un peu trop favorablement le langage. Il s'était figuré, d'après leurs discours, que Manuel, que Jean Paléologue, fils aîné de ce prince, et son collègue à l'empire, que Joseph, patriarche de Constantinople, que la majeure partie des grands, du clergé et du peuple, étaient déterminés à embrasser, sans autre examen, la communion romaine. Déja il regardait tous les pays qui formaient l'empire grec comme soumis à son obédience, et en conséquence il avait nommé le cardinal Pierre de Saint-Ange pour aller résider avec le titre de légat à Constantinople; mais il crut devoir faire précéder ce prélat de deux nonces apostoliques pour lui préparer les voies. Lorsque ces nonces présentèrent aux empereurs leurs lettres de créance, et qu'ils s'expliquèrent sur les prétentions du pape, ces deux princes parurent frappés d'étonnement. Manuel, tranquillisé par le dernier traité qu'il avait fait avec Amurat, ne voyant plus l'ennemi aux portes de sa capitale, se sentait moins disposé à complaire aux Latins. D'ailleurs il était sur le bord du tombeau, et ce n'est guère en ce moment qu'on pense à s'éloigner d'une religion qu'on tient de

ses pères et dans laquelle on a été élevé. Manuel et son fils répondirent que le pape était dans l'illusion s'il les croyait prêts à faire ce qu'il paraissait attendre d'eux; que si les ambassadeurs qu'ils avaient envoyés à sa sainteté l'avaient assurée, comme elle le prétendait, qu'ils étaient décidés à se réunir aux Latins sans aucune réserve, ils avaient outrepassé leurs instructions, et qu'en conséquence ils les désavouaient; que, pour eux, leur véritable intention était qu'il fût assemblé un concile œcuménique dans lequel seraient discutés, suivant les formes prescrites par les saints canons, les points de doctrine contestés; que ce concile ne pouvant se tenir ailleurs qu'à Constantinople, il faudrait attendre qu'une paix générale de toutes les puissances chrétiennes avec les Turks eût rendu les passages plus libres et moins dangereux. Enfin les deux empereurs ajoutaient que les dépenses qu'entraînerait cette grande convocation de tous les prélats, tant de l'Orient que de l'Occident, se feraient aux frais du Saint-Siége, l'épuisement du trésor impérial ne leur permettant pas de les supporter. Martin fut obligé de se contenter de ces défaites.

CXIV. Mort de Manuel et ses dispositions testamentaires. Phrantz. l. 1. c. 41.

C'est dans ces dispositions, qui pour lors annonçaient de la part de Manuel beaucoup d'indifférence pour la réunion, que ce prince termina sa longue carrière. Il mourut d'une rechute d'apoplexie, peu de temps après que Jean Paléologue, son fils et son collègue, fut revenu de Hongrie. Manuel, se sentant près de la tombe, manda Phrantzès, et lui dicta ses dernières volontés en présence de l'impératrice, sa femme, et de Jean Paléologue. Il disposa de ses bijoux et des objets les plus précieux de son palais en faveur de ses

enfants. Il voulut que du reste de ses effets mobiliers on fît quatre parts, dont une serait donnée à l'église, une autre servirait aux dépenses de ses funérailles, la troisième serait distribuée aux pauvres mendiants, la dernière enfin à ses médecins et à toutes les personnes qui lui avaient donné leurs soins pendant sa maladie. Il nomma pour exécuteurs de son testament le moine Macaire, son père spirituel, et Phrantzès; puis, adressant la parole à Jean Paléologue qui allait lui succéder, il lui recommanda de la manière la plus expresse, ainsi qu'à ses autres enfants, ses domestiques, et spécialement Phrantzès, à la probité et aux vertus duquel il rendit un témoignage solennel. Il remercia ce dernier du zèle avec lequel il lui avait procuré tous les secours tant spirituels que corporels dont il avait eu besoin. Il expira, couvert d'un habit de moine, le 21 juillet 1425, dans la soixante-dix-septième année de son âge, après un règne de cinquante-deux ans, si l'on veut compter de l'époque où il fut associé à l'empire, et de trente-quatre ans seulement à lat er du décès de Jean Paléologue Ier, son père. Quelques auteurs placent la mort de Manuel au mois d'octobre de l'an 1422. Ce qui paraît les avoir trompés, c'est qu'à cette même époque ce prince avait été frappé d'une première attaque d'apoplexie qui le conduisit aux portes de la mort, et que le bruit avait couru qu'il était décédé; mais peu à peu il avait repris l'usage de la parole et de ses sens. Il vécut ou plutôt il languit encore près de trois ans depuis ce premier accident. Il eut de l'impératrice Irène, fille du prince Constantin Dragasès, plusieurs enfants, savoir : 1° Jean Paléologue, qui lui succéda immédiatement au trône; 2° Théodore Paléo-

logue, qui fut prince de Sélivrée, puis despote de Lacédémone; 3° Andronic Paléologue, prince de Thessalonique et des pays adjacents, que ce despote vendit aux Vénitiens, à qui les Turks les enlevèrent depuis; 4° Constantin Paléologue, appelé Dragasès, du nom de sa mère; 5° enfin Démétrius Paléologue Porphyrogenète.

xcv. Son portrait. Duc. c. 28.

L'empereur Manuel était doué d'excellentes qualités. Il avait beaucoup de douceur et d'amabilité, malgré l'impétuosité de son caractère naturellement violent. Il s'était fait chérir de tous ceux qui l'approchaient. Sa piété filiale lui avait mérité la tendresse de son père, dont il était devenu le bien-aimé. Envoyé en otage dans sa jeunesse à la cour d'Amurat Ier, il s'y était conduit de manière à mériter l'affection de ce Musulman. Il en fut traité comme s'il eût été un de ses propres enfants. Il avait également réussi à se concilier l'amitié du terrible Bajazet; mais ensuite, s'étant brouillé avec ce sultan, il se vit exposé à toute sa fureur sans trop s'en effrayer. Il sut par son adresse, quelquefois artificieuse, en éluder les effets. Manuel, comme on a eu lieu de le remarquer dans le cours de cette histoire, s'était exercé de bonne heure à ce genre de politique souple et déliée qui trouve toujours quelque issue pour sortir du labyrinthe le plus tortueux. Malheureusement la confiance qu'il mit dans les ressources de cette politique l'empêcha de profiter des occasions que la Providence, depuis la grande révolution opérée par Tamerlan, lui offrit plus d'une fois de relever le vaisseau de l'état presque naufragé. Mais il aurait fallu qu'il prît de ces résolutions fortes et vigoureuses dont son ame indolente n'était pas ca-

pable. Jean Cornaro, officier vénitien, disait de lui en écrivant au doge : *Manuel est toujours dans son lit et ne pense à rien. Si c'était un homme, il profiterait de la terreur des Turks pour reprendre sur eux toute la Grèce.* Il faut convenir aussi qu'il ne fut pas secondé, comme il aurait pu l'être, par les princes chrétiens qui, en négligeant de venir à son secours, négligèrent leurs propres intérêts. Ils crurent que le coup porté par les Mongols à la puissance ottomane avait écrasé ce monstre. Au lieu d'aider les Grecs à l'achever, ils lui donnèrent le loisir de revenir de son étourdissement et de se relever ensuite plus furieux que jamais. La chute de Bajazet Ier, qui aurait pu rétablir l'empire de Constantinople, ne fit qu'en retarder la ruine de quelques années. Manuel avait du savoir et des lettres. Il parlait avec facilité et quelquefois avec éloquence. Il possédait l'art de manier les esprits et de les soumettre à ses volontés. Il a composé des ouvrages qui honorent sa plume. Dans le nombre il faut remarquer ce qu'il a écrit pour l'éducation de son fils Jean Paléologue. Il lui donne de sages leçons pour se gouverner dignement sur le trône; et les peuples seraient heureux si ceux qui portent le sceptre se conduisaient toujours d'après les maximes qu'il tâche d'inculquer dans la mémoire du jeune prince destiné à lui succéder. Manuel a laissé aussi quelques livres de controverse qui ont pu lui mériter un rang distingué parmi les théologiens de sa nation. Peut-être eût-il mieux fait d'employer aux affaires publiques le temps que lui ont coûté ces dernières productions, et de tourner toute l'activité de son génie vers des occupations plus utiles à l'état. Cependant, malgré les

reproches qu'on pouvait lui faire, malgré ses fautes et les malheurs de son règne, les Grecs versèrent des larmes sur sa tombe. C'est un honneur que peu de souverains obtiennent, en pareille circonstance, de leurs sujets.

LIVRE CXVII.

I. Jean Paléologue II, en montant sur le trône, se rend vassal d'Amurat. II. Il épouse Marie Comnène. III. Il tente en vain de mettre la principauté de Lacédémone sur la tête de son frère Constantin. IV. Constantin ne peut s'emparer de Patras. V. Plaintes d'Amurat contre le prince Constantin. VI. Succès de Constantin dans une seconde tentative sur Patras. VII. Les Vénitiens oppriment les habitants de Thessalonique. VIII. Amurat leur enlève cette ville. IX. Autres conquêtes des Turks. X. Ils échouent dans une entreprise contre Constantinople. XI. Le temple de la Vierge des Blaquernes incendié. XII. Succès des Turks en Albanie. XIII. Expédition d'Amurat en Caramanie. XIV. Ses prétentions sur la Servie. XV. Il est battu en Transylvanie. XVI. L'empereur rétablit la paix entre ses frères. XVII. Les Génois attaquent Constantinople. XVIII. Reprises des négociations pour la réunion des deux églises auprès du concile de Bâle. XIX. Rivalité à ce sujet entre le pape et le concile. XX. Jean Paléologue traite avec les pères du concile de Bâle. XXI. Mécontentement du pape. XXII. L'empereur se déclare ensuite pour ce pontife. XXIII. Jean Paléologue arrive à Venise. XXIV. Son entrée à Ferrare. XXV. Sa première entrevue avec le pape. XXVI. Arrivée du patriarche de Constantinople à Ferrare. XXVII. Réception que le pape lui fait. XXVIII. L'empereur somme les membres du concile de Bâle de venir se joindre à leur chef. XXIX. Cérémonial observé dans la première séance du nouveau concile depuis l'arrivée des Grecs. XXX. Proclamation de la bulle du pape pour l'ouverture du concile.

xxxi. Amurat menace Constantinople. xxxii. Jean Paléologue mécontent du peu de zèle des princes latins pour le concile. xxxiii. Séance où l'on règle l'ordre de la discussion. xxxiv. L'empereur prend part à la dispute. xxxv. Observation sensée du cardinal Julien. xxxvi. L'empereur est choqué des procédés des ambassadeurs du duc de Bourgogne à son égard. xxxvii. Le concile est transféré de Ferrare à Florence. xxxviii. Discussion sur le dogme de la procession du Saint-Esprit. xxxix. L'empereur veut que l'affaire de la réunion se termime sans délai. xl. Les Grecs reconnaissent que la doctrine des Latins ne diffère point de la leur. xli. Le patriarche meurt dans la communion de l'église latine. xlii. Grands débats sur les azymes. xliii. Dernière session dans laquelle la réunion des Grecs aux Latins est consommée. xliv. Retour de Jean Paléologue à Constantinople. xlv. Étrange réception faite par les habitants de Constantinople à leurs députés au concile. xlvi. Observations sur cette réception. xlvii. Marc d'Éphèse demande grace. xlviii. Le pape consacre par un monument la réunion des deux églises.

JEAN PALÉOLOGUE II.

I. An 1426. Jean Paléologue II, en montant sur le trône, se rend vassal d'Amurat. Phrantz. l. 2. c. 1. Duc. 2. 29.

Jean Paléologue, dès qu'il eut pris possession du trône, envoya au sultan Amurat une ambassade pour lui annoncer son avénement à l'empire. Il lui fit demander en même temps la continuation de la paix. Il l'obtint moyennant le sacrifice de plusieurs villes situées sur le Pont-Euxin et une redevance de trois cents mille aspres qu'il s'engagea de payer toutes les années à ce Musulman. Cette somme n'était pas, sans doute, exorbitante, mais c'était un tribut humiliant qui ré-

duisait l'empereur de Constantinople à la condition d'un vassal des Turks. Au reste, plusieurs de ses prédécesseurs avaient déja subi ce joug honteux. Nous avons vu Jean Paléologue Ier, son aïeul, Andronic son oncle, et Manuel son père, le porter sous Bajazet. Si Manuel, à la faveur de la grande révolution qui s'opéra après la défaite de ce terrible sultan, par Tamerlan, avait réussi à s'en affranchir, son fils et son successeur se trouva trop heureux de le reprendre, et de le remettre, pour ainsi dire, de ses propres mains sur sa tête. C'est sous ces tristes auspices que va commencer le règne du nouvel empereur, Jean Paléologue, deuxième du nom.

An 1427. II. Il épouse Marie Comnène. Phrantz. l. 2. c. 1. Duc. c. 20. Laonic. l. 4, p. 109.

Ce prince, après s'être assuré de la paix, songea à faire venir de Trébisonde Marie Comnène, fille d'Alexis Comnène, souverain de ce petit empire. Elle lui avait été promise en mariage, aussitôt que Sophie Paléologine, fille de Jean II, marquis de Montferrat, sa seconde femme, l'eut abandonné pour retourner dans sa patrie. Cette princesse, ne pouvant plus supporter les mépris de son mari, s'était déterminée à quitter secrètement la cour de Constantinople. pour rentrer dans le sein de sa famille. Les Génois avaient favorisé son évasion en la conduisant sur une de leurs galères en Italie. Sophie Paléologine fut reçue à son débarquement par ceux de sa nation, avec le cérémonial réservé aux têtes couronnées du premier rang; enfin on lui rendit tous les honneurs dus à une personne couverte de la pourpre impériale. Peu de temps après son arrivée, cette princesse alla s'ensevelir avec ce fantôme de grandeur qu'elle traînait tristement après elle, dans un cloître où elle finit ses jours. La démarche

indiscrète des Génois de Galata avait pensé les brouiller avec la cour de Constantinople; mais comme le jeune empereur, loin de leur en vouloir, leur savait secrètement gré de l'avoir délivré d'un objet dont la vue seule faisait son tourment, il se chargea lui-même d'arranger cette affaire, et ce différend n'eut pas de suite. Marie Comnène, sa nouvelle épouse, avait de la beauté, de l'esprit et toutes les qualités aimables qu'un homme délicat peut désirer dans une femme pour en faire sa compagne. Jean Paléologue conçut pour elle un attachement qui devint une passion. Il l'aima d'abord éperdument. Marie fut couronnée en grande cérémonie de la main de son époux, qui en même temps la proclama Auguste.

An 1428. III. Il tente en vain de mettre la principauté de Lacédémone sur la tête de son frère Constantin. Phrantz. l. 2, c. 2. Laonic. l. 4. p. 109, 110. *Id.* l. 5, p. 127. Ducange, Hist. de Constantin. sous les empereurs français, p. 296, 297.

Jean Paléologue, quelques mois après la célébration de ses noces, passa avec Constantin, l'un de ses frères, dans le Péloponèse pour y terminer une affaire à laquelle ils mettaient l'un et l'autre un vif intérêt. Théodore, le second des fils de l'empereur défunt, et despote du Péloponèse, dégoûté du monde ou plutôt de sa femme, avait pris la résolution de se faire moine. Chalcondyle prétend que son dessein était d'entrer dans l'ordre des chevaliers de Rhodes. Jean Paléologue, loin de combattre le projet de retraite qu'avait formé Théodore, y avait consenti très-volontiers, parce qu'il tournait à l'avantage de celui de ses frères pour lequel il avait une prédilection toute particulière. C'était d'ailleurs à Constantin que devait appartenir la possession des états auxquels Théodore, son frère, allait renoncer, et Jean Paléologue comptait lui en donner l'investiture aussitôt qu'il serait débarqué dans le Péloponèse. La vocation de Théodore, comme toutes

celles qui n'ont pour principe que l'humeur et le dépit, ne fut pas de longue durée. A l'arrivée de l'empereur et de Constantin, il changea d'avis et leur déclara qu'il gardait sa souveraineté et son épouse. Il se fit même dans son cœur une révolution si subite, qu'il conçut la plus grande tendresse pour cette même femme qu'il avait abhorrée jusqu'alors, et qu'il la regretta beaucoup, lorsque la mort la lui ravit, cinq ou six ans après. Elle était fille de Malatesta, comte de Rimini, en Italie, et s'appelait Cléopas. Ce changement de Théodore déconcerta les deux frères. Théodore ne put cependant se dispenser d'accorder une sorte d'indemnité à Constantin, dont il paraissait s'être joué; il lui céda plusieurs villes dans le territoire de sa principauté de Lacédémone. De plus, il lui transmit la tutelle utile du jeune Nicolas, fils de Nicéphore Mélissène protostrator, seigneur de Messénie. Il abandonna à Constantin, non-seulement les bénéfices attachés à cette riche tutelle, mais encore toutes les espérances qu'elle faisait naître pour l'avenir; car Nicéphore avait ordonné par son testament, que si son fils, qui n'était âgé que de trois ans lorsqu'il mourut, décédait sans enfants, sa succession resterait à son tuteur, ce qui arriva comme le testateur semblait l'avoir prévu. Constantin obtint encore de l'empereur, son frère, plusieurs domaines assez considérables sur le Pont-Euxin.

An 1429.
IV.
Constantin ne peut s'emparer de Patras.
Phrantz. l. 2, c. 24,

Toutes ces possessions ne suffisant pas à l'ambition de Constantin, il projeta d'augmenter sa fortune aux dépens des Latins. Il tourna ses vues sur la ville de Clarence, anciennement Cyllène, métropole de l'Élide, et sur celle de Patras, capitale de l'Achaïe. Cette der-

25; 26. Laonic. l. 5, p. 129. nière excitait plus particulièrement ses désirs. Elle lui plaisait beaucoup, non-seulement à cause du commerce assez florissant qui s'y faisait alors, mais encore par les agréments de sa situation. La nature en avait fait un séjour délicieux. Placée sous le plus beau ciel, ses campagnes étaient couvertes d'orangers, de citronniers, de myrtes et de plantes odoriférantes, qui, presque toujours en fleurs, parfumaient l'air, et le rendaient aussi agréable que salutaire. Telle est au moins la description que les auteurs du temps nous font de ce pays. Une bonne citadelle, placée sur un lieu élevé, et qui dominait la ville, en faisait alors une place dont la conquête n'était point facile. Constantin ne se croyant pas en état de l'emporter de vive force, imagina de s'en rendre maître par l'intrigue. Il chercha les moyens d'y entretenir des intelligences; il en trouva, et déja il avait la parole des principaux habitants. Le plus grand nombre, et les Grecs surtout, qui détestaient la domination des Latins, désiraient de l'avoir pour souverain. Le complot fut éventé. Il fallut alors avoir recours aux armes. Constantin rassemble le plus de troupes qu'il peut, se met à leur tête, et marche contre Patras. Le dimanche des Rameaux de cette année fut le jour qu'il choisit pour investir la place. Ses soldats, voulant faire sans doute allusion à la dévotion du jour, s'approchèrent des murailles, avec une branche de myrte chacun à la main. Les assiégés, peu disposés à entrer dans l'esprit de cette religieuse cérémonie, loin d'ouvrir les portes de leur ville, les tinrent étroitement fermées, et prirent la contenance de gens très-décidés à se bien défendre. Le samedi-saint suivant, Constantin, après avoir en-

tendu l'office du matin dans son camp, s'entretenait tranquillement avec Phrantzès, lorsque la garnison fit une sortie à laquelle ils ne s'attendaient pas. Ils n'eurent que le temps de monter à cheval, et de fuir à toute bride. Une troupe de cavaliers les poursuivit avec beaucoup d'acharnement. Le cheval de Constantin, atteint d'une flèche, tomba, et donna aux ennemis le temps d'arriver. Phrantzès défendit son maître avec intrépidité, et fit de si grands efforts de courage, que Constantin put leur échapper. Pour lui, il resta entre leurs mains. Ils l'entraînèrent avec eux, tout couvert de blessures, et l'enfermèrent dans une prison qui avait servi de grange. Il y fut attaché avec des chaînes, à un poteau. Il languit dans cette lugubre demeure pendant quarante jours, tourmenté, dit-il, par les rats, les souris, les fourmis et autres insectes qui s'étaient habitués dans ce lieu, lorsqu'il servait à serrer du grain, et qui ajoutaient encore, par leurs morsures ou leurs importunités, aux souffrances que lui causaient et ses blessures et le poids de ses fers. Ayant obtenu enfin sa liberté au prix d'une forte rançon, il retourna au camp de Constantin. Ce prince fut pénétré de douleur, lorsqu'il vit arriver son ami et son sauveur dans l'état le plus déplorable. Il le combla de caresses, et le consola, non-seulement par des paroles, mais encore par des bienfaits. Phrantzès trouva dans la tente qui lui avait été préparée, une belle épée enrichie de pierres précieuses, avec une somme de trente mille besants en or; et de plus, un magnifique habillement dont faisait partie un bonnet fabriqué dans les manufactures de Thessalonique, qui, probablement étaient renommées alors pour ces sortes

d'ouvrages. C'est lui-même qui nous apprend ces particularités, que nous aurions pu, sans doute, passer sous silence, comme assez indifférentes en elles-mêmes, si elles ne semblaient acquérir une sorte d'intérêt, parce qu'elles tiennent à un écrivain auquel notre histoire est redevable de ce qu'il y a de plus certain dans ce que nous écrivons en ce moment.

V. Plaintes d'Amurat contre le prince Constantin.

Peu de jours après le retour de Phrantzès au camp, un des principaux officiers d'Amurat vint trouver Constantin, et lui dit que Patras étant tributaire de son maître, il avait tort de l'attaquer; que s'il ne s'en éloignait au plus tôt, le sultan allait faire marcher contre lui une armée. Constantin répondit qu'il ne s'était mis en devoir de prendre possession de Patras, que pour prévenir les Catalans, ces irréconciliables ennemis des Ottomans et des Grecs, lesquels menaçaient de s'en emparer; qu'au reste, ne voulant pas déplaire à son frère, le grand émir, il allait lever son camp, et s'éloigner des murs de la ville qu'il tenait assiégée.

VI. Succès de Constantin dans une seconde tentative sur Patras. Phrantz. l. 2, c. 7. Laonic. l. 5, p. 128, 129. Ducange. Hist. de Constant. p. 296.

Constantin, en paraissant céder si complaisamment aux désirs d'Amurat, n'en conservait pas moins le dessein de se rendre maître de Patras aussitôt qu'il en aurait l'occasion. L'année d'ensuite, il trouva le moyen de renouer ses anciennes liaisons avec plusieurs des habitants de cette ville. S'étant montré devant les murs de Patras, le peuple, précédé de ses premiers magistrats, vint en foule lui en présenter les clefs. Constantin y entra comme en triomphe, au milieu d'une multitude enivrée de joie, et qui ne savait quels honneurs lui rendre. Toutes les rues par où il passa furent jonchées de branchages et de verdure. Pendant

toute la marche, on jeta et l'on versa de toutes les fenêtres, sur lui et sur son cortége, des fleurs et des eaux de senteur. Ceux qui occupaient la citadelle ne lui firent pas une réception aussi gracieuse; au lieu de lui envoyer des roses, ils lui décochèrent une grêle de flèches, qui, heureusement, ne blessèrent personne. Le lendemain, Constantin fut proclamé souverain de Patras, et tous les habitants lui prêtèrent serment de fidélité. Cependant la forteresse se défendait toujours; enfin, elle convint de se rendre si elle ne recevait pas à une époque fixe, le secours qu'elle attendait du pape; car cette ville, malgré les prétentions d'Amurat, relevait alors du souverain pontife. Le saint-père avait en effet envoyé quelques galères montées par des Catalans, pour protéger Patras contre les attaques des Turks, et il en avait donné le commandement à Pandolphe Malatesta, métropolitain de cette ville. Ce guerrier, au lieu d'aller droit à son but, perdit le temps à faire la visite de son diocèse; il s'arrêta, chemin faisant, dans toutes les îles de l'Archipel où il y avait des églises soumises à sa juridiction. Au jour marqué, la garnison de la citadelle ne voyant pas arriver le secours qu'on lui avait fait espérer, capitula. La principauté de Patras fut donc perdue pour les Latins. Celle de Clarence ne tarda pas non plus à leur échapper, si toutefois elle n'était pas déja au pouvoir de Constantin. Ce prince l'acquit par son mariage avec Théodora, fille du comte Léonard de Tocco, et cousine de Charles II, comte de Céphalonie et de Zante, à qui l'empereur défunt avait accordé le titre de despote. Charles, en considération de cette alliance, abandonna à Constantin, non-seulement la princi-

pauté de Clarence, mais encore plusieurs autres parties de ses domaines. A la même époque ou à peu près, Thomas, le troisième des frères de Jean Paléologue, cherchait aussi à faire fortune dans le Péloponèse. Il attaqua les états de Centérion, prince d'Achaïe. Centérion désespérant de pouvoir tenir tête à cet ennemi, lui demanda la paix. Thomas n'y consentit qu'à condition qu'il lui accorderait la main de sa fille, avec le pays de Messène, celui d'Ithome, et toute la côte maritime de l'Arcadie. Ces légères faveurs de la fortune ne dédommageaient pas les Grecs des malheurs dont elle ne cessait de les accabler depuis tant d'années, et ne les mettaient guère en état de contre-balancer la puissance que les Turks acquéraient chaque jour par de nouvelles conquêtes. L'année suivante, ces infidèles en firent une des plus importantes.

An 1430. VII. Les Vénitiens oppriment les habitants de Thessalonique. Laonic. l. 5, p. 125. Duc. c. 29. Duc. Famil. Bys. p. 241 et 243. Laugier, Hist. de Venise.

Les Thessaloniciens étaient sans cesse harcelés par les Turks, et ils ne voyaient qu'avec effroi les progrès de leurs armes. N'ayant confiance ni dans leurs propres forces, ni dans les talents d'Andronic, troisième fils de l'empereur Manuel, qui les gouvernait alors, ils avaient jugé à propos de se donner à quelque puissance qui eût plus de moyens que ce prince pour les défendre contre les attaques des Barbares. Ils s'étaient livrés aux Vénitiens vers l'an 1423, malgré les réclamations d'Andronic qui fut forcé de recevoir pour indemnité une somme de cinquante mille pièces d'or, et de s'en contenter. Les habitants de Thessalonique eurent lieu d'abord de se féliciter d'avoir changé de domination. Les Vénitiens les traitaient avec beaucoup de douceur; ils leur avaient même laissé la liberté de se gouverner à leur gré. Insensiblement les choses

changèrent. Les Vénitiens parurent prendre de l'ombrage. Soit qu'ils se défiassent du génie inquiet et remuant des Thessaloniciens, soit qu'ils eussent fait la découverte de quelque conspiration secrète, ils imaginèrent divers prétextes pour opprimer leurs nouveaux sujets. Ils en firent sortir un grand nombre de la ville, et les dispersèrent dans leurs colonies de l'Archipel. Ils eussent bientôt renouvelé toute la population de Thessalonique, si Amurat leur en avait laissé le loisir.

An 1431. VIII. Amurat leur enlève cette ville. Phrantz. l. 2. c. 9. Lat. et Gr. Laonic. l. 5. c. 125, 126. Duc. c. 29. Duc. Fam. Bys. p. 244. Hist. Ottom. par Saïdeddin Mehemet Assan. Hist. d'Amurat

Ce sultan ne voyait point de bon œil qu'une ville si importante eût passé dans les mains des Vénitiens, à qui il avait juré une haine implacable. Il ne dissimula pas l'intention qu'il avait de la leur enlever. Les Vénitiens mirent tout en œuvre pour le détourner de ce dessein. Ils eurent même recours à la médiation de l'empereur de Constantinople. Jean Paléologue envoya une ambassade vers Amurat pour lui représenter qu'il allait attaquer une ville amie. Amurat répondit que si Thessalonique appartenait encore à Andronic, frère de l'empereur, il la respecterait; mais qu'étant au pouvoir des Vénitiens, ses plus cruels ennemis, il ne voyait pas pourquoi Jean Paléologue voulait s'opposer à ce qu'il s'en rendît maître. Puis, faisant valoir ces mêmes raisons politiques qu'on lui avait alléguées lorsqu'il avait trouvé mauvais que Constantin prétendît se mettre en possession de Patras, il ajouta qu'il était autant de l'intérêt de l'empereur des Grecs que du sien de ne pas souffrir au milieu de leurs possessions respectives des voisins si dangereux. Les Vénitiens, voyant que le sultan demeurait inflexible, mirent la ville de Thessalonique dans le meilleur état de défense. En même

temps ils équipèrent une flotte pour aller brûler la marine ottomane dans le port de Gallipoli. André Mocenigo, capitaine du golfe de Venise, fut chargé de cette expédition. Il fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un brave guerrier et d'un marin consommé. Bientôt il parut à la vue de Gallipoli, et, sans donner aux Turks le temps de se reconnaître, il s'avança en bel ordre vers le port. Sa galère, qui était à la tête de la flotte, faisant force de rames, y entra après avoir brisé les chaînes qui en fermaient le passage. Ce coup hardi jeta d'abord l'épouvante dans l'ame des Turks et mit la confusion parmi leurs vaisseaux. Il n'y a pas de doute que l'amiral vénitien n'eût réussi à détruire complétement la marine ottomane, s'il eût été secondé par les autres officiers de son armée; mais, au lieu d'imiter sa bravoure et de le suivre, ils prirent honteusement le large. Mocenigo soutint seul et pendant long-temps le combat contre toutes les forces de l'ennemi. Écrasé par le nombre, il fut obligé de céder, mais il ne se retira qu'après que son grand mât eut été fracassé par une volée de canon, et sa galère entr'ouverte par deux boulets qui vinrent la frapper à fleur d'eau. Les Turks n'osèrent pas cependant la poursuivre. Cet échec entraîna bientôt la perte de Thessalonique. Les troupes musulmanes qui en faisaient le siége, instruites de ce qui venait d'arriver aux Vénitiens, redoublèrent de courage et ne tardèrent pas à s'emparer de cette place. Elles furent secondées d'ailleurs par quelques traîtres de la ville qui, à la faveur de galeries creusées sous les murs, avaient trouvé le moyen de communiquer au dehors avec les assiégeants. La garnison vénitienne, qui défendait la citadelle de

Thessalonique, se sauva par mer et abandonna les habitants à la férocité du vainqueur. Ils furent tous dépouillés de leurs biens, et leurs personnes vendues à l'encan. Ceux d'entre les Grecs qui purent se racheter et qui désirèrent de rester dans la ville, en obtinrent la permission. Dans la suite, le sultan voulut bien leur rendre l'église de Saint-Démétrius, quoiqu'il l'eût consacrée lui-même au culte de sa religion, en immolant de ses propres mains sur l'autel de ce temple un bélier en actions de graces de ses succès. Ainsi tomba Thessalonique, aujourd'hui Salonique, qui depuis cette époque est restée au pouvoir des Turks. La chute de cette ville célèbre fut regardée par les Grecs, quoiqu'elle ne leur appartînt plus lorsque les Turks s'en emparèrent, comme le présage de celle de Constantinople. Chaque avantage que les Musulmans remportaient sur les Latins était par contre-coup une calamité pour cette malheureuse nation. Quelques mois après, Andronic Paléologue, qui avait vendu à si bon marché Thessalonique aux Vénitiens, mourut de la lèpre à Constantinople, dans un monastère où il avait pris l'habit de moine avec le nom d'Acace. Il avait succédé, dans cette principauté, à Jean Paléologue, fils d'Andronic, ce frère aîné de Manuel, que son père avait exclu de la couronne.

IX. Autres conquêtes des Turks. Laonic. l. 5. p. 126, 127.

La conquête de Thessalonique fut suivie de quelques autres que les Turks firent encore dans l'Acarnanie, l'Épire, l'Achaïe et l'Étolie, tant sur les Latins que sur les Grecs. Charles II, comte de Céphalonie, celui dont la cousine avait épousé Constantin, frère de l'empereur, venait de mourir, n'ayant laissé après lui que des bâtards. Il n'avait eu aucun enfant de la fille

de Reinier Acciaiuoli, duc d'Athènes. Charles, fils de Léonard de Tocco, son neveu, entreprit de disputer à ces bâtards la succession du comte, leur père, et s'empara dans l'Acarnanie et dans l'Épire de plusieurs places que les seigneurs de Céphalonie avaient jadis enlevées aux Grecs. Ces frères implorèrent le secours du Turc. Amurat envoya en Étolie un de ses généraux, qui débuta par se saisir de Joannina, l'ancienne Cassiopé, et se rendit maître ensuite d'Angelocastre, d'Arte, capitale de l'Ambracie, et de plusieurs autres places. Enfin la paix se fit, mais aux conditions que Joannina resterait à Amurat pour l'indemniser des frais de la guerre; que Charles, fils de Léonard de Tocco, aurait pour son partage l'Acarnanie et l'Épire, moyennant un tribut annuel qu'il paierait au sultan, avec l'obligation de se rendre à sa cour ou à ses armées toutes les fois qu'il en serait requis. On assigna aux trois bâtards diverses possessions pour leur servir d'apanage.

An 1432.

x. Ils échouent dans une entreprise contre Constantinople

Leonic. l. 5, p. 123.

L'année suivante ne fut pas si heureuse pour les Musulmans; ils furent battus dans une excursion qu'ils firent en Albanie. Ce pays, qui tout couvert de montagnes et de forêts, se défend par lui-même, avait été déja plus d'une fois le théâtre de leurs défaites. Les habitants, dont le caractère tient un peu de l'âpreté du climat sous lequel ils vivent, sont naturellement braves. De tout temps ils ont souffert impatiemment un joug étranger, et aujourd'hui encore ce ne sont pas les plus soumis des sujets de la Porte Ottomane. Les Turcs échouèrent également dans une tentative qu'ils firent sur la ville impériale. Ayant équipé une flotte de quarante navires, ils vinrent se mettre en station dans les parages de Constantinople.

Des pêcheurs du pays, qu'ils avaient gagnés à prix d'argent, devaient leur servir de guides, les introduire dans le port et leur faciliter l'entrée dans la ville. Ces traîtres n'eurent pas le temps d'exécuter leur projet; ils furent découverts, et punis du dernier supplice. Les Turks, désespérés d'avoir manqué leur coup, ravagèrent toute la côte du Pont-Euxin et portèrent la désolation jusqu'aux portes de Trébisonde.

An 1433. XI. Le temple de la Vierge des Blaquernes incendié. Phrantz. l. 2. c. 10. Gr. et Lat.

Cette même année ou la suivante fut encore marquée par un autre événement qui jeta tous les habitants de Constantinople dans la consternation. Une troupe de jeunes gens qui s'amusaient à dénicher pendant la nuit des pigeons dans le temple des Blaquernes y mit le feu. Ce temple, dédié à la mère de Dieu, faisait un des plus beaux ornements de la capitale et était en grande vénération chez les Grecs. On prétendait y posséder une partie des vêtements de la Vierge, et l'on assurait qu'il s'y faisait un grand nombre de miracles par la vertu de ces saintes dépouilles. Les légendaires grecs font mention d'un fait merveilleux qui a été répété par une multitude d'échos, tous aussi crédules les uns que les autres. Ils racontent que, toutes les veilles de samedis, le voile qui couvrait l'image de la Vierge en ce lieu disparaissait de lui-même sans qu'on sût ce qu'il devenait, et que la main invisible qui l'avait enlevé le rapportait de la même manière le lendemain à la neuvième heure du jour. Un poète, qui a célébré en vers latins ce prodige, observe qu'il n'était l'effet ni de la magie, ni de la vertu magnétique, ni d'aucun artifice mécanique, mais qu'il était dû uniquement à la toute-puissance divine. Il ajoute que ce miracle commençait et finissait si ponctuellement à des heures

fixes qu'on n'avait pas besoin d'horloge pour ces deux instants. Les Grecs mirent l'incendie du temple des Blaquernes au nombre de leurs jours néfastes. Cet événement leur parut être du plus sinistre augure.

An 1434. XII. Succès des Turks en Albanie. Laonic. l. 5, c. 127.

Les Turks, courroucés de n'avoir point réussi dans leur première expédition contre l'Albanie, revinrent à la charge, et rentrèrent dans ce pays avec de plus grandes forces qu'auparavant. Ils y eurent des succès. Ils contraignirent quelques seigneurs de ces contrées, et entre autres Jean Castriot, prince de Castorie et roi d'Albanie, de se reconnaître tributaire du grand-seigneur. Jean Castriot fut obligé d'envoyer en otage à la Porte ses quatre fils, dont le dernier se rendit si fameux sous le nom de Scanderbeg, et qui, après s'être échappé de la cour du sultan, vengea avec tant de gloire l'injure faite à son père et à sa patrie.

An 1435. XIII. Expédition d'Amurat en Caramanie. Laonic. l. 5, p. 129. Ducas. c. 29. Cantemir, t. 1, p. 250.

A peine la campagne en Albanie était terminée, qu'Amurat se disposa à en recommencer une autre. Les Grecs, à qui le plus petit mouvement que faisaient les Turks causait des transes mortelles, prirent l'alarme à la vue de ces nouveaux préparatifs; ils craignaient d'en être l'objet. Amurat avait d'autres vues. Son dessein était de passer en Caramanie pour se venger d'Ibrahim-Beg, souverain de ce pays, son beau-frère, contre lequel il nourrissait dans son cœur un secret ressentiment toujours prêt à éclater à la moindre occasion. Ibrahim-Beg avait dans ses écuries un superbe cheval arabe [qu'il avait adroitement enlevé à un prince turkoman]; Amurat le lui fit demander. Le prince de Caramanie ne voulut pas en faire le sacrifice, et il eut l'imprudence d'accompagner son refus d'une espèce de raillerie. *Votre maître*, dit-il à l'en-

voyé du sultan, *est-il assez bon cavalier pour monter un pareil animal?* Ibrahim-Beg, qui ne s'attendait pas sans doute qu'une cause si frivole dût lui attirer la guerre, ne s'était pas mis sur ses gardes. Les troupes ottomanes étaient déja arrivées sur ses terres, qu'il était à peine instruit de leur marche. Se trouvant pris au dépourvu, il fut forcé de plier sous la nécessité; il demanda humblement la paix. Elle ne lui fut accordée qu'en considération de la princesse son épouse, sœur d'Amurat, mais à condition qu'il livrerait le cheval qui avait été la cause de la guerre; qu'il paierait au sultan une somme d'argent; qu'il lui céderait deux de ses plus fortes places; qu'il lui abandonnerait plusieurs mines de cuivre très-riches qui s'exploitaient dans son pays, et que, pour sûreté de sa parole, il enverrait son fils résider à sa cour. Ce traité, en augmentant la puissance d'Amurat et ses trésors, contribua encore à le rendre plus redoutable à ses voisins, et surtout aux Grecs.

An 1436.

XIV. Ses prétentions sur la Servie.

Ducas. c. 30. Laonic. l. 5, p. 131.

Le projet qu'Amurat roulait sans cesse dans sa tête de porter le dernier coup à l'empire de Constantinople et de faire des conquêtes sur les princes chrétiens, tenait ses regards toujours fixés vers la Servie, la Bulgarie en la Hongrie. Outre qu'il eût désiré d'englober ces contrées dans son domaine, il voyait avec chagrin qu'elles opposassent une forte barrière à ses desseins ambitieux sur les régions occidentales de l'Europe. Il usait de toutes sortes de stratagèmes pour se ménager les moyens d'en démembrer de temps en temps quelques parties, et pour se préparer la facilité de s'emparer de la totalité dans des moments plus favorables. Il saisit avec empressement, ou plutôt il

fit naître l'occasion d'établir des prétentions sur la Servie. Estienne, despote de ce pays, et fils de Lazare, était mort sans laisser de postérité. George Brankovitz, neveu par sa mère du prince défunt, s'était mis en possession de son héritage. Il y avait déja quelques années qu'il en jouissait paisiblement lorsqu'il plut à Amurat de le lui disputer, quoique George eût été reconnu par l'empereur Jean Paléologue, qui lui avait envoyé la couronne et toutes les autres marques de la dignité de despote. Amurat, qui suivait les principes d'une jurisprudence peu scrupuleuse, fondait son droit sur ce que Bajazet Ier, son aïeul, avait épousé Milièves, fille de Lazare. George, prévoyant les suites de cette chicane, aima mieux composer avec Amurat et sacrifier quelques portions de la Servie, que de s'exposer à la perdre tout entière par une résistance qu'il ne pourrait peut-être pas soutenir. Il prit donc le parti d'offrir au sultan la main de la princesse Marie, sa sœur, avec promesse de détacher plusieurs provinces de ses états pour lui servir de dot. Marie était d'une beauté rare. Elle plut à Amurat, et les noces se firent au grand contentement des deux parties. Amurat fut d'abord si satisfait de George Brankovitz, qu'il lui permit de construire, pour la sûreté de son pays, une nouvelle forteresse qui fut nommée Sinderovie, vulgairement Swendrew, ou de Saint-André. George et Amurat ne demeurèrent pas longtemps amis. Trois années s'étaient à peine écoulées depuis leur alliance, que le sultan, dont rien ne pouvait assouvir la cupidité, voulut exiger de son beau-frère qu'il lui cédât cette même forteresse qu'il venait de bâtir avec son agrément. Sur son refus,

Amurat assiégea Sinderovie et s'en rendit maître ainsi que de plusieurs autres places de la Servie. Le fils aîné de George, qui commandait dans Sinderovie sous la conduite de Thomas Cantacuzène, son oncle maternel, tomba dans les mains du vainqueur. Il fut conduit à Andrinople, où il trouva un autre de ses frères qu'Amurat y retenait en otage. Peu de temps après, le tyran condamna ces deux jeunes princes à perdre la vue, sous prétexte qu'ils avaient voulu s'échapper de sa cour pour aller rejoindre leur père qui s'était réfugié avec Lazare, le dernier de ses fils, dans un pays voisin.

An 1437. XV. Il est battu en Transylvanie. Ducas. c. 29, et 30. Laonic. l. 5, p. 138. Hist. Ottom. par Sai teddin Mehemet Assan. Hist. d'Amurat.

Amurat n'eut pas plutôt conclu son mariage avec la sœur du despote de Servie, qu'il se hâta de passer en Hongrie. Il fut engagé dans cette expédition par Dracula, qui s'était emparé de la Valachie après avoir fait périr Danus, le légitime possesseur de ce pays. Amurat avait d'abord annoncé avec éclat toute l'indignation que lui inspirait un pareil forfait, et en même temps le dessein qu'il avait de le punir; mais Dracula, qui savait qu'une ame ambitieuse excuse aisément les actions même les plus criminelles dans ceux qui peuvent la servir, ne désespéra pas de réussir bientôt à calmer le courroux du sultan. Il lui offrit de l'aider à faire la conquête de la Hongrie dont il promit de lui ouvrir les passages en le précédant avec ses propres soldats. De là il devait le mener droit en Germanie et en Russie. Cette perspective fascina les yeux d'Amurat. Dès ce moment il ne vit plus rien de ce qui l'avait si fort choqué dans l'usurpateur de la Valachie. Il s'abandonna à cet aventurier avec une confiance aveugle. Dracula traça au sultan la marche qu'il vou-

lait qu'il suivît. Il lui indiqua des chemins si difficiles, et il lui fit traverser des pays si dépourvus de subsistances, que ses troupes étaient épuisées de fatigues et mouraient de faim lorsqu'elles arrivèrent dans le voisinage de Zepinium, capitale de la Transylvanie. Là, pour comble d'infortune, elles trouvèrent, rangé en ordre de bataille, un corps formidable de braves guerriers qui les attendaient de pied ferme. Du premier choc elles furent taillées en pièces, et Amurat n'eut rien de plus pressé que de repasser le Danube, se repentant d'avoir suivi le conseil de Dracula, qu'il ne pouvait guère s'empêcher de reconnaître pour un traître. Aussi le fit-il arrêter lorsqu'il osa paraître en sa présence pour lui rendre ses hommages; mais, peu de temps après, Dracula fit si bien par ses souplesses et par ses intrigues, qu'Amurat lui rendit la liberté, et lui permit d'aller reprendre possession de la Valachie.

XVI. L'empereur rétablit la paix entre ses frères.

Ces diverses expéditions d'Amurat n'étaient point indifférentes pour les Grecs, quelle qu'en pût être l'issue. Elles tenaient le sultan éloigné de Constantinople, et c'était beaucoup, surtout dans un moment où Jean Paléologue avait besoin de tranquillité au dehors pour rétablir la paix dans sa propre famille. Ce prince avait, comme nous l'avons déja remarqué, une amitié de préférence pour son frère Constantin, et il ne dissimulait même pas qu'il le destinait à lui succéder au trône; c'est pourquoi il l'avait appelé à la cour, et voulait l'avoir toujours auprès de sa personne en cas d'événement. Théodore, jaloux de cette prédilection, quitta le Péloponèse, et vint de sa propre autorité établir sa résidence à Constantinople. Il déclara qu'il n'était point d'humeur à céder son droit d'aînesse

à Constantin. Celui-ci, pour forcer Théodore de quitter la cour où il redoutait sa présence, part secrètement de la capitale avec Thomas, son frère, qui s'était attaché à ses destinées, débarque dans le Péloponèse, et y fait une irruption sur les terres de son rival. A cette nouvelle, Théodore se hâte d'équiper une flotte, et repasse dans sa principauté pour en chasser son frère. Constantin, de son côté, fait ses préparatifs pour repousser avec vigueur les attaques de Théodore. Déja tout était en feu dans la Morée, et les deux factions se montraient disposées à se faire la guerre avec cette fureur qui n'accompagne que trop souvent les haines fraternelles, lorsqu'on vit cette tempête, d'abord si menaçante, s'apaiser tout à coup à la voix de graves personnages que l'empereur avait envoyés vers ses frères. Ces sages négociateurs, non-seulement leur firent quitter les armes, mais encore réussirent à les réconcilier. Il fut convenu, de part et d'autre, que Théodore et Thomas resteraient dans le Péloponèse ou la Morée, et que Constantin reviendrait à la cour. Ces divisions domestiques entre les princes de la famille impériale, en favorisant les entreprises des Turks, ne contribuèrent pas peu à précipiter la ruine de l'Empire.

XVII. Les Génois attaquent Constantinople. Laonic. l. 5, p. 150, 151.

D'un autre côté, les Génois, plus accoutumés à calculer les produits d'un trafic lucratif qu'à peser les raisons d'une saine politique, crurent devoir profiter de l'embarras où se trouvait la cour de Constantinople pour la tourmenter. Les Tartares venaient de faire une irruption sur le territoire de Caffa et de mettre au pillage cette ville. Caffa, anciennement Théodosie, située en Crimée, était alors un des plus beaux éta-

blissements maritimes et un des plus riches comptoirs que les Génois possédassent hors de leur pays. La situation avantageuse de ce port les mettait à portée de faire tout le commerce de la mer Noire, ce qui leur procurait des gains immenses. La perte que leur firent éprouver les Tartares en cette occasion leur fut fort sensible. Ils projetèrent de s'en dédommager sur les Grecs, à qui depuis long-temps ils auraient bien voulu interdire toute espèce de commerce. Les Génois de Galata avaient déja eu à ce sujet avec les Grecs de Constantinople des contestations très-vives, qui s'étaient apaisées par des conventions toujours mal observées. Un différend assez léger, survenu de nouveau entre eux pour fait de commerce, ralluma tout à coup un feu qui n'avait jamais été bien éteint. Les Génois de Galata n'eurent pas de peine dans cette circonstance à faire épouser leur querelle à ceux de leur métropole. Le sénat de Gênes, à leur première réquisition, s'empressa de décréter l'équipement d'une flotte, sur laquelle fut embarqué un corps de huit mille hommes. Cet armement prit, aussitôt qu'il fut prêt à mettre à la voile, la route de Constantinople, et s'avança pour l'attaquer avec un air de confiance qui manifestait tout le mépris que ces Italiens avaient pour la nation grecque; mais Jean Léontaire, généralissime des troupes impériales, leur fit une réception à laquelle ils ne s'attendaient pas. Ils furent forcés de prendre la fuite et de s'en retourner honteusement à Gènes, traînant après eux les débris de leur flotte et abandonnant à leurs propres forces ces compatriotes au secours desquels ils étaient accourus. Jean Léontaire prit à son tour l'offensive et alla investir Galata. Il serra de si près cette ville que rien ne

pouvait y entrer que la famine. Ses vaisseaux attaquèrent en même temps ceux de l'ennemi et en prirent un grand nombre. Les Génois de Galata sentirent que, si la fortune continuait à favoriser les armes de Léontaire, leur marine et leur commerce courraient les risques, sinon d'être totalement ruinés, au moins de tomber dans un état d'affaiblissement dont ils auraient de la peine à se relever. Alors ces fiers républicains, qui avaient montré d'abord tant de hauteur, ne rougirent pas de descendre aux plus humbles supplications pour obtenir la paix. L'empereur, profitant de tous ses avantages, leur fit des conditions assez dures. Dans le nombre des articles du traité qu'il leur dicta, il y en avait un qui portait qu'ils seraient tenus de compter à son trésor mille pièces d'or pour le rétablissement d'une tour appelée la *tour Impériale*, que le canon de la flotte de Gênes avait abattue, et pour réparer les dégâts qu'en même temps il avait faits dans les boutiques et les ateliers situés aux environs de cette forteresse.

XVIII. Reprise des négociations pour la réunion des deux églises auprès du concile de Bâle. Ducas. c. 31. Laonic. l. 6, p. 152.

Ce petit triomphe inspira une grande confiance à Jean Paléologue, et, comme s'il n'eût rien à craindre d'ailleurs, il ne s'occupa plus que de la réunion de l'église grecque à celle des Latins. Les négociations relatives à ce projet, qui avaient été suspendues par la mort de l'empereur Manuel, venaient de se renouveler. Le pape Eugène IV, successeur de Martin V, avait hérité de son zèle pour l'extinction du schisme des Grecs. Il s'était donné beaucoup de mouvement auprès du concile de Bâle, pour qu'il mît enfin la dernière main à cette grande entreprise. Les pères du concile lui avaient répondu que l'affaire des Grecs ne pressait pas autant que celle des Bohémiens, qu'il n'y

avait pas de temps à perdre, qu'il importait beaucoup plus, pour les intérêts de l'église, de faire rentrer dans son sein des peuples nouvellement égarés et qui n'étaient point encore endurcis dans le schisme, que de s'occuper d'obstinés qui, depuis plusieurs siècles, répétaient *la même chanson*.

XIX. Rivalité à ce sujet entre le pape et le Concile. Hist. Eccl. Fleury, l. 106. passim.

Le pape était fort mécontent de voir que le concile ne parût pas seconder son zèle pour la réunion, et plus piqué encore de ce qu'à l'imitation de celui de Constance il prétendît mettre des bornes à son autorité et déclarer la supériorité du concile général sur l'évêque de Rome. Il conçut donc l'idée de rechercher les Grecs, de capter leur bienveillance, et de s'en faire, pour ainsi dire, un renfort dans cette lutte qui allait s'établir entre lui et le concile de Bâle. Il envoya à Constantinople un légat, accompagné de quelques théologiens exercés dans la controverse pour y traiter, comme à l'amiable, de la réunion des deux églises. Cette proposition fut très-bien accueillie de l'empereur et du patriarche. Les pères du concile de Bâle, instruits de cette démarche d'Eugène, en sentirent les conséquences et se hâtèrent d'en prévenir les suites; ils dépêchèrent à Constantinople des envoyés chargés de dire à Jean Paléologue qu'il était plus sûr pour lui de négocier avec une assemblée qui représentait l'église d'Occident tout entière qu'avec les légats du pape seulement. Ces envoyés devaient aussi lui insinuer que plusieurs souverains, et surtout l'empereur Sigismond, étaient tout dévoués aux pères du concile de Bâle, et qu'ainsi les Grecs devaient attendre plus de secours de leur part que du côté du pape, dont les affaires étaient dans le plus mauvais état. En effet, Eugène

s'était brouillé avec les Colonnes; le duc de Milan lui faisait la guerre et avait soulevé contre lui ses propres sujets; le saint père avait même été forcé de se sauver du Vatican, déguisé en moine, et avait couru les plus grands dangers pour sa vie. Enfin les ambassadeurs du concile promirent aux Grecs qu'ils seraient défrayés de toutes les dépenses que pourrait leur occasioner la tenue du concile.

XXI. Jean Paléologue traite avec les pères du concile de Bâle.

Jean Paléologue, se voyant sollicité par les deux partis, crut devoir profiter de la circonstance pour en tirer le meilleur avantage qu'il lui serait possible. Quoiqu'il eût accepté les dernières offres du pape, il n'en jugea pas moins à propos d'envoyer à Bâle Démétrius Paléologue, son parent, Isidore, abbé de Saint-Démétrius, et Jean, surnommé Dyssipate, un des officiers de son palais. Ces trois députés ne furent pas plutôt arrivés dans cette ville, qu'ils entrèrent en conférence avec les commissaires du concile. On disputa long-temps sur le lieu où se tiendrait le nouveau concile. Les Grecs voulaient que ce fût à Constantinople, et les commissaires que ce fût à Bâle. Enfin on se relâcha de part et d'autre. Les Grecs consentirent à ce que ce concile se tînt en Occident, en tel lieu qu'on voudrait, la ville de Bâle seule exceptée. On convint que les membres du concile de Bâle seraient tenus de se réunir dans la ville qui aurait été choisie un mois après sa désignation; que Jean Paléologue de son côté s'y rendrait aussi avec les patriarches de son église, les métropolitains, les évêques, et les députés des prélats qui ne pourraient s'y trouver par eux-mêmes; que ce prince, les patriarches et leur suite, jusqu'au nombre de sept cents personnes, seraient défrayés aux dépens

des Latins, depuis leur départ jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans leurs foyers; qu'on ferait passer à Constantinople une somme de huit mille ducats pour les dépenses que nécessiterait l'assemblée du clergé grec, qui devait être convoquée à Constantinople pour élire ses députés au futur concile; que, de plus, pareille somme serait envoyée, avec trois cents hommes de troupes et un certain nombre de galères, pour protéger la ville impériale et la garantir des insultes des Barbares en l'absence du prince; qu'enfin partout et dans toutes les occasions ce monarque et les évêques grecs recevraient les mêmes honneurs qu'on avait coutume de leur rendre avant le schisme, sans préjudice toutefois des droits et des prérogatives du concile, du pape, de l'église romaine, et de l'empereur d'Occident.

XXI. Mécontentement du pape. Horat. Justinian. p. 16 et suiv. Fleury, Hist. Eccl. liv. 106.

Cette convention fut sanctionnée par un décret du concile, en présence des ambassadeurs de Jean Paléologue, que l'on traita avec beaucoup de distinction. Ces ambassadeurs demandèrent que le pape confirmât les articles du traité. On députa vers Eugène un chanoine d'Orléans, nommé Simon Freyron, pour obtenir son consentement. Eugène se montra d'abord difficile. Il paraissait très-offensé qu'on eût tout réglé sans l'avoir consulté. Cependant il donna sa sanction au décret pour le bien de la paix, à ce qu'il disait. Ce n'était qu'une feinte de sa part, car il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer à Constantinople Christophe Garaton, évêque de Corone, personnage qui lui était tout dévoué, avec des ordres secrets pour traverser l'accord fait entre le concile et l'empereur de Constantinople. Garaton se conduisit avec tant d'adresse qu'il fit au pape beaucoup de partisans, et indisposa contre les pères du

concile de Bâle un assez grand nombre de personnes. Ses menées durent en grande partie leur succès à un incident occasioné par quelques expressions du décret qu'on n'avait pas d'abord remarquées, mais qui excitèrent la plus grande fermentation parmi les Grecs lorsqu'on y eut fait attention. Ce décret portait que les pères du concile, après avoir étouffé la nouvelle hérésie des Bohémiens, voulaient aussi éteindre l'*ancienne hérésie des Grecs*. Mais l'empressement avec lequel les pères du concile se hâtèrent de réformer ces expressions que les Grecs trouvaient offensantes pour eux, rétablit bientôt la paix entre Bâle et Constantinople, au grand regret des agents du pape.

XXII. L'empereur se déclare ensuite pour ce pontife. Phrantz. l. 2. c. 13. Laonic. p. 152. Horat. Justin.

Cependant, au terme où en étaient les choses, il était difficile qu'une rupture n'éclatât bientôt entre Eugène et les pères du concile. En effet, ces pères ne tardèrent pas à se diviser en deux factions. La plus nombreuse se déclara contre le pape et décida que le concile pour la réunion des deux églises se tiendrait à Avignon. La partie la moins considérable, qui avait à sa tête les légats apostoliques, désigna pour le lieu du futur concile la ville de Florence, ou toute autre en Italie qui paraîtrait plus commode aux Grecs. On vit dans le même jour sortir du même concile deux décrets tout à fait contraires. Le décret rendu par ceux qui s'étaient déclarés en faveur du pape fut confirmé par ce pontife et accepté par les ambassadeurs de Jean Paléologue, qui protestèrent publiquement contre celui de la faction opposée. Eugène triomphait, il s'empressa d'envoyer à Constantinople en son nom et au nom de ceux des membres du concile qui lui étaient demeurés fidèles, des ambassadeurs pour ame-

ner les Grecs en Italie. Il s'était engagé envers Jean Paléologue à tenir les mêmes conditions que le concile de Bâle avait proposées à ce prince. Les ambassadeurs du pape s'embarquèrent à Venise sur ses galères avec ceux que l'empereur grec avait députés à Bâle. Après avoir touché à Candie pour y prendre trois cents arbalêtriers qu'Eugène avait fait lever à ses dépens dans cette île, et, qui aux termes du traité, étaient destinés à protéger Constantinople, ils entrèrent dans le port de cette ville en septembre 1437. Déja l'empereur et le patriarche se disposaient à se mettre en mer avec les députés d'Eugène pour se rendre d'abord à Venise et ensuite à Ferrare, où le pape avait fixé définitivement le lieu du futur concile, lorsque quatre galères, envoyées par ceux de Bâle qui s'étaient séparés du pape, parurent à la vue de la ville impériale. L'évêque de Lausane, qui les commandait et qui avait été sur le point d'être canonné par la flotte papale, était porteur d'un décret comminatoire contre Eugène. L'arrivée de cet évêque à Constantinople suspendit le départ de l'empereur et du patriarche. Jean Paléologue se trouvait dans une position assez critique. Il ne savait trop quel parti prendre entre deux factions qui s'anathématisaient mutuellement. Était-ce là en effet le moment d'adopter pour mère une église dont le sein était déchiré par les mains de ses propres enfants? Dans cet état de perplexité, Jean Paléologue, quoiqu'il penchât pour le pape, voulut que les députés de Bâle fussent entendus en audience publique. Ces députés ne ménagèrent point Eugène; ils exposèrent, dans un discours plein d'amertume, les griefs du concile contre ce pontife; puis ils lurent la sentence que ce

concile avait prononcée contre lui, et dans laquelle il était déclaré excommunié et déchu de toute puissance temporelle et spirituelle s'il résistait plus long-temps à l'autorité de l'assemblée de Bâle. Ce même décret frappait de nullité tous les traités qu'il pourrait avoir faits avec les Grecs. Ces députés ajoutèrent que tous les princes d'Occident qui s'étaient déclarés en faveur du concile ne manqueraient pas de se liguer contre les Turks pour délivrer l'empire de Constantinople de la tyrannie de ces infidèles, au lieu qu'ils étaient résolus d'abandonner les Grecs à la fureur de leurs ennemis, et même de tourner leurs propres armes contre eux, s'ils venaient jeter en Occident les semences d'un nouveau schisme en se réunissant à des rebelles que le concile avait retranchés du corps de l'église. Cette scène un peu scandaleuse ne pouvait que produire de fâcheuses impressions contre les Latins dans l'esprit des Grecs. L'évêque de Digne, ambassadeur du pape, tâcha de les effacer en faisant briller tous les prestiges de son éloquence. L'empereur, content du discours de cet habile apologiste, se prononça de nouveau pour Eugène contre les pères du concile de Bâle. Ces pères auraient dû naturellement trouver parmi les Grecs plus de partisans que le pape, puisqu'ils professaient des principes que l'église grecque soutenait avec chaleur, et qu'ils disputaient aussi au pontife de Rome l'autorité suprême dans l'église; mais comme c'était ici pour l'empereur de Constantinople une affaire de politique plutôt que de religion, il n'est pas étonnant que ce prince ait cédé à des vues purement humaines. D'ailleurs il avait été fortement ébranlé par des raisons que George de Trébisonde lui avait

exposées, et qui devaient lui paraître d'autant plus solides qu'elles flattaient son amour-propre. Ce célèbre grammairien lui avait représenté qu'il était de sa dignité d'user du droit qui lui appartenait, à titre d'empereur de Constantinople, de convoquer en son nom le concile, et aussi de choisir lui-même le lieu où il se tiendrait. D'un autre côté, George de Trébisonde lui protestait que, s'il voulait suivre le parti du pape, il serait sûr de jouir, sans éprouver la moindre difficulté, de cette double prérogative, tandis qu'il ne pouvait se promettre le même avantage en s'attachant à ceux de Bâle dont il serait obligé de recevoir la loi, parce que tout présageait qu'ils étaient disposés à faire les maîtres. Eugène ne manqua pas en effet de consentir à ce que la proclamation pour le nouveau concile se fît au nom de l'empereur de Constantinople. Jean Paléologue, ne s'arrêtant plus à aucune autre considération, fixa son départ pour Ferrare au 27 de novembre 1437. Ce jour-là il s'embarqua avec toute sa suite, bravant les murmures des siens, les menaces du sultan Amurat et les périls de la mer.

An 1438. XXIII. Jean Paléologue arrive à Venise. Horat. Justin. p. 17. Concil. Flor. ex Collect. Cossart, t. 13, p. 6. Laugier, Hist. Vén. t. 6, p. 172 et suiv. Phrantz. l. 2. c. 14. Ducas. c. 31.

Cependant l'empereur s'avançait vers l'Italie. Le trajet fut long et la navigation pénible. Les Grecs n'arrivèrent à Venise que le 8 de février 1438. Le lendemain, dimanche de la Septuagésime, le doge et le sénat, montés sur *le Bucentaure*, allèrent trouver l'empereur, qui les attendait à l'abbaye de Saint-Nicolas du Lido. Là le doge et les sénateurs passèrent dans la galère de ce prince, qui reçut leurs respects et leurs compliments, assis sur un trône et la tête couverte. Il fit placer le doge à sa droite, et Démétrius, le plus jeune de ses frères qui l'accompagnait dans son voyage,

à sa gauche. *Le Bucentaure*, qui avait amené le doge et le sénat, était superbement décoré. On l'avait tapissé en étoffe de soie cramoisie, et il était tout couvert de peintures qui représentaient divers sujets d'histoire. Enfin on y avait prodigué les ornements de toute espèce. Ce merveilleux bâtiment était escorté de douze grandes galères qui ne lui cédaient pas en magnificence. Elles portaient les magnats et les nobles de Venise; une multitude de gondoles, ornées de banderolles, et qui le disputaient entre elles par la richesse et l'élégance, couvraient la mer. La Seigneurie, ne voulant rien épargner pour préparer à l'empereur de Constantinople une entrée des plus brillantes, avait épuisé tout ce que l'art des décorations, tel qu'il pouvait être en ce siècle, était capable d'inventer. L'usage dans ces sortes de fêtes était alors de faire de grandes dépenses dont l'emploi n'était pas toujours dirigé par le goût, et de se livrer à des idées enfantées par une imagination bizarre. L'or et l'azur étincelaient donc de toutes parts sur ces bâtiments. On y voyait des rameurs vêtus de casaques de brocart, des hommes avec les cheveux teints en pourpre et parsemés de paillettes d'or. On y voyait des anges, un homme avec un sceptre à la main; un autre monté sur une colonne très-élevée, qu'on avait placée à la proue de la principale galère. Il était, dit l'historien qui nous a transmis ces détails, éclatant comme le soleil et armé d'une épée dont la vue imprimait la terreur. Tous ces personnages faisaient des gestes analogues à leurs rôles, et jouaient une sorte de pantomime. On avait aussi représenté sur chacun de ces bâtiments, soit en relief, soit au pinceau, le lion de Saint-Marc et l'aigle à deux têtes,

Laonic. l. 6. p. 152.

emblèmes de la république de Venise et de l'empire grec. Vers le midi, cette pompe se mit en mouvement, passa le pont de Rialto, et l'empereur de Constantinople entra dans Venise, au son des cloches, au bruit des trompettes et des fanfares militaires, et aux acclamations d'un peuple innombrable. Les Vénitiens affectèrent de faire aux Grecs une réception d'autant plus magnifique, qu'ils croyaient avoir à se plaindre du concile de Bâle qui les avait condamnés, sous peine d'excommunication, à rétablir le duc Louis, patriarche d'Aquilée, dans son église, et à lui rendre ce qu'ils lui avaient pris. D'ailleurs ils voulaient plaire au pape, dont ils avaient la bienveillance. Eugène était Vénitien.

XXIV. Son entrée à Ferrare. Phrantz. l. 2, c. 14. Ducas. c. 31. Laonicus. l. 6, p. 152. Horat. Justinian. p. 70 et suiv. Coss. Concil. t. 13, col. 10. Fleury, Hist. Eccl. liv. 107.

Jean Paléologue resta vingt jours à Venise pour s'y reposer. Il en partit le 28 février et remonta le Pô jusqu'à Francolin à demi-lieue de Ferrare. Nicolas d'Est, marquis de Ferrare, à qui il appartenait sans doute de faire les honneurs chez lui, le reçut à la descente du bâtiment. Ce seigneur était accompagné de la noblesse du pays et de tous les cardinaux et prélats qui se trouvaient en ce moment réunis à Ferrare à l'occasion du concile. Jean Paléologue fit son entrée dans cette ville le 4 mars. Il montait un cheval noir, richement harnaché. Ce cheval était précédé d'un autre à poil blanc et couvert d'une housse de velours cramoisi et parsemée d'aigles à deux têtes brodées en or. Un dais, couleur de bleu céleste, était porté au-dessus de la tête de ce monarque par les fils et les plus proches parents du marquis d'Est.

XXV. Sa première entrevue

Lorsque le cortége fut arrivé au palais où le pape faisait sa résidence, tous ceux qui étaient à cheval

mirent pied à terre à la grande porte. L'empereur seul resta sur le sien et monta l'escalier, qui était en rampe douce, jusqu'à l'entrée de la salle qui précédait la chambre du saint-père. Il descendit alors de cheval, et, ayant traversé la salle, il entra chez le pape, qui vint au-devant de lui, et qui sut si bien mesurer ses pas qu'il le joignit au milieu juste de l'appartement. L'empereur paraissant vouloir mettre le genou en terre, le pape le retint et l'embrassa. Puis, lui donnant la main que ce prince baisa avec respect, il l'introduisit dans une autre chambre plus reculée où il le plaça à sa droite. Eugène, après avoir conversé avec Jean Paléologue pendant quelque temps, le fit reconduire au logement qu'on lui avait préparé, et où il fut traité avec autant de somptuosité et de magnificence qu'il aurait pu l'être à Constantinople.

avec le pape. Ducas. c. 3. Cossart, Concil. t. 13, col. 13.

XXVI. Arrivée du patriarche de Constantinople à Ferrare. Ducas. c. 31. Horat. Justinian. p. 71. Cossart, Concil. t. 13, col. 13 et suiv.

Le patriarche n'arriva que trois jours après à Ferrare avec une partie des métropolitains et des évêques du clergé grec députés au concile. Il y fut amené par eau sur un navire d'une construction particulière, et qui ressemblait à un palais flottant. Ce navire lui avait été envoyé de Ferrare à Venise par le marquis d'Est. Le patriarche ne débarqua pas sur-le-champ. Il resta sur son bâtiment le reste du jour et la nuit suivante pour attendre qu'on eût réglé le cérémonial ou l'étiquette suivant laquelle il voulait être reçu. Comme ce prélat était, par sa dignité, la première personne de l'église d'Orient, il craignait de compromettre ses droits et de laisser prendre trop d'avantage sur lui au pontife de Rome à qui il disputait la suprématie. On sait que les patriarches de Constantinople prenaient alors, comme ils le prennent encore, le titre fastueux

d'*évêque œcuménique*. La question de la primatie du pape étant une de celles qui devaient être mises à la discussion dans le concile, il était assez naturel que les Grecs observassent de ne rien faire qui parût la préjuger contre eux. En conséquence le patriarche prétendait traiter d'égal à égal avec le pape, et sans qu'on mît entre eux d'autre différence que celle de l'âge. Si le pape, disait-il, est plus âgé que moi, je le révèrerai comme mon père; si nous sommes tous deux du même âge, je le traiterai comme mon frère; et, s'il est le plus jeune, je le regarderai comme mon fils. C'est le langage que lui fait tenir Sguropule ou plutôt Syropule, écrivain grec, qui nous a donné les actes du concile de Florence. Il n'est pas autant accrédité auprès des catholiques romains qu'Horace Justiniani, qui nous a transmis aussi de son côté ces mêmes actes.

XXVII. Réception que le pape lui fait. Duc. c. 31. Phrantz. l. 2, c. 16. Horat. Justinian. p. 71, 80. Cossart. Concil. t. 13, col. 11 et suiv.

Le patriarche disputa long-temps sur les honneurs qu'il exigeait qu'on lui rendît. Il insista surtout pour qu'on envoyât à sa rencontre des cardinaux. Eugène, qui avait fort à cœur de mettre le dernier sceau à la réunion des deux églises, se conduisit avec beaucoup de ménagement envers ce prélat ombrageux. Il prévoyait que le patriarche aurait nécessairement une grande influence dans cette négociation, c'est pourquoi il n'eut garde de heurter de front ses prétentions. Il chercha à l'éblouir assez par l'éclat d'une réception extraordinaire, pour l'empêcher d'apercevoir les mesures adroites qu'il prenait afin qu'au milieu de la pompe dont il l'environnait il le retînt toujours à quelque distance de sa personne, et qu'on ne pût pas dire que le patriarche de Constantinople marchait avec lui sur la même ligne. Tout ayant été réglé à la satis-

faction du patriarche, quatre cardinaux, accompagnés de vingt-cinq évêques et d'un grand nombre de prélats et d'officiers de la cour romaine, le marquis d'Est, avec les princes ses fils et les grands du pays, allèrent le recevoir à la descente du navire, où il avait passé la nuit. Après les premiers compliments on lui présenta, ainsi qu'à tous ceux de sa suite, de superbes chevaux sur lesquels ils montèrent. Le cortége se mit en marche et s'avança dans le plus bel ordre vers le palais du souverain pontife. Le patriarche avait à ses côtés deux cardinaux, dont l'un était Prosper Colonne, neveu de Martin V. Lorsqu'on fut arrivé au palais pontifical, le patriarche descendit de cheval, et on le conduisit, en lui faisant traverser les antichambres et les salles, jusqu'à l'appartement secret du pape qui, pour éviter le cérémonial, avait arrêté que cette audience ne serait pas publique. Les portes s'étant ouvertes, le patriarche entra suivi seulement de six de ses métropolitains, savoir ceux de Trébisonde, d'Éphèse, de Cyzique, de Sardes, de Nicée et de Nicomédie. Le pape se leva de son trône pour le recevoir. Le patriarche s'étant approché, le pape et lui s'embrassèrent. Eugène se replaça sur son trône, le patriarche prit place à sa droite sur un siége semblable à celui des cardinaux. Les six archevêques qui accompagnaient ce prélat furent également admis au baiser du saint-père, et se rangèrent à la gauche de leur chef, mais ils se tinrent debout, comme firent aussi toutes les autres personnes de sa suite, lesquelles furent introduites six à six. A mesure qu'elles entraient, elles saluaient le pape, les unes, comme les évêques, en lui baisant la main et la joue, et les autres, comme les simples ecclésiastiques, en

lui faisant une profonde inclination. Il n'y eut que les laïques qui se prosternèrent pour lui baiser les pieds. Tous les membres du clergé de l'église grecque avaient protesté que, par respect pour leur dignité, ils ne pouvaient s'abaisser à cet humiliant cérémonial; que jamais ils ne se résoudraient à se mettre aux pieds d'un mortel dans une posture qu'ils ne prenaient pas même en priant Dieu. Ce qui fait voir qu'alors c'était l'usage chez les Grecs de prier debout, suivant la coutume des premiers siècles de l'église.

XXVIII. L'empereur somme les membres du concile de Bâle de venir se joindre à leur chef. Horat. Justinian. p. 45. et suiv. Ducas. c. 31. Fleury. Hist. Eccl. liv. 107. Raynald. ad an. 1438.

Quelques jours après, on commença à traiter, avec l'empereur et le patriarche, de la célébration du concile. Le pape, sans attendre les Grecs, s'était empressé d'en faire faire l'ouverture dès le 8 janvier 1438, par Nicolas Albergati, cardinal du titre de Sainte-Croix, qu'il avait chargé d'y présider à sa place. Aussitôt qu'il eut été informé que Jean Paléologue était à Venise, il avait quitté Boulogne pour se rendre à Ferrare, où, le 15 février il tint la seconde session du concile. On décréta dans cette séance que ceux qui étaient restés à Bâle seraient sommés, sous peine d'anathème, de dissoudre leur assemblée. Il fut même ordonné aux magistrats de Bâle de s'armer de toute leur autorité pour les chasser de leur ville, et permis à tout venant de piller les vivres et les marchandises qu'on tenterait d'y faire entrer pour eux. Le concile de Florence voulait sans doute prendre celui de Bâle par famine. L'empereur de Constantinople, de son côté, avait écrit de Venise aux pères du concile de Bâle pour leur annoncer son arrivée, et en même temps pour leur enjoindre de se réunir à leur chef; mais, loin d'obéir, ils déclarèrent qu'Eugène, en établissant un autre

concile à Ferrare, se rendait l'auteur d'un nouveau schisme, et en conséquence ils renouvelèrent la sentence qu'ils avaient déja fulminée contre lui.

XXIX. Cérémonial observé dans la première séance du nouveau concile depuis l'arrivée des Grecs. Horat. Justin. p. 71 et suiv. Cossart. Concil. t. 13, col. 15 et suiv. Raynal. ad an. 1438.

Jean Paléologue n'était pas fort satisfait de voir que si peu de monde se fût rendu à Ferrare pour la tenue du concile. Il comptait y trouver assemblés la plupart des monarques et autres potentats de l'Europe, ou au moins leurs ambassadeurs. Son intention secrète en venant au concile, avait été de profiter de l'occasion pour traiter lui-même de ses intérêts avec ces puissances et en obtenir des secours. Il fut résolu que la première séance du concile à laquelle les Latins et les Grecs assisteraient ensemble, se tiendrait le 9 avril, qui tombait cette année le mercredi-saint. Ce jour le pape et l'empereur, avec les prélats de l'une et l'autre communion, s'assemblèrent dans la cathédrale de Saint-George, suivant l'ordre qui avait été réglé. Après bien des contestations, on convint que pour mieux représenter les deux églises, les Latins et les Grecs seraient séparés; que les premiers occuperaient le côté droit de l'autel, et les seconds le côté gauche. Le pape avait prétendu que son trône fût placé au haut de l'église, entre les deux rangs; mais l'empereur de Constantinople s'y était opposé. Ce prince soutenait, au contraire, que cette place lui appartenait de droit, parce que c'était celle qui avait été occupée par Constantin au concile de Nicée. Les deux partis, pour faire cesser le débat, avaient consenti de céder cette place d'honneur au livre des évangiles, qui fut en effet posé sur une crédence entre les chefs des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui avaient été apportés de Rome. On arrêta que le pape siégerait à la tête des Latins, du

côté droit, sur un trône plus élevé que tous les autres, et l'empereur des Grecs, au côté gauche, sur un siége plus exhaussé que celui du patriarche. On plaça donc au côté septentrional de l'église, à une petite distance du grand autel, le trône du pape, sous un dais. Plus bas on fit mettre celui du prince Albert d'Autriche, parvenu depuis un mois à l'empire germanique, après la mort de Sigismond, mais qui n'assista point au concile. Vis-à-vis du trône du nouvel empereur d'Allemagne fut posé celui de l'empereur de Constantinople; au-dessous du trône de ce prince on établit le siége du patriarche, mais sans dais et sans autre ornement qu'un grand tapis de velours cramoisi qui le couvrait. Ensuite on disposa le long de l'église, de part et d'autre, des siéges pour tous ceux qui devaient avoir rang au concile. Du côté des Latins, outre les cardinaux, les archevêques et les évêques, qui étaient au nombre d'environ cent soixante, il y avait des abbés, des généraux d'ordres, des docteurs, et une foule d'ecclésiastiques. On y voyait aussi des ducs, des marquis, des comtes et des ambassadeurs de quelques princes occidentaux.

Après que les Latins eurent chanté la messe du Saint-Esprit, l'empereur et les prélats grecs, qui avaient célébré de leur côté l'office suivant leurs rites, arrivèrent dans l'église, et s'y rangèrent à la gauche de l'autel. Toute l'assemblée se leva, par honneur, lorsque les Grecs parurent. Le jeune Démétrius, despote, fut assis sur un petit siége auprès de l'empereur, son frère. On avait préparé, au-dessous du patriarche de Constantinople, des places destinées aux vicaires des trois autres patriarches d'Orient. Les vicaires étaient

pour Philothée, patriarche d'Alexandrie, Antoine, métropolitain d'Héraclée en Thrace, et Grégoire, protosyncelle, confesseur de l'empereur; pour Dosithée, patriarche d'Antioche, Marc, évêque d'Éphèse, avec Isidore, métropolitain de Kiovie en Russie, dont la place resta vacante. Ce prélat n'arriva qu'au mois d'août suivant, accompagné de quelques évêques moscovites, et avec une suite de deux cents chevaux. Joachim, patriarche de Jérusalem, fut représenté par les métropolitains de Sardes et de Monembasie au Péloponèse. A la suite de ces prélats furent placés les métropolitains de Trébisonde, de Cyzique, de Nicée, de Nicomédie, de Métélin, celui des Géorgiens avec un de ses suffragants, et plusieurs autres encore. Venaient ensuite les dignitaires de l'église de Constantinople, les abbés, les prêtres et les moines du mont Athos. Au pied du trône de Jean Paléologue, furent assis les ambassadeurs de l'empereur de Trébisonde; ceux du grand-duc de Moscovie, du prince des Géorgiens, des despotes de Servie et de Valachie, et les principaux officiers de l'empereur, parmi lesquels étaient plusieurs sénateurs, et quelques personnages distingués dans les lettres, et entre autres Gémistius de Lacédémone, Argyropule, et le célèbre George Scholarius. On fit asseoir aux deux côtés du patriarche ses cinq assistants ou diacres, qu'on appelait *porte-croix*, parce qu'ils avaient sur leurs bonnets des croix qui les distinguaient des autres. Cette assemblée présentait un coup d'œil fort imposant et vraiment majestueux.

Les membres du concile ne se réunirent ce jour-là que pour proclamer la bulle du pape, qui annonçait, XXX. Proclamation de la

bulle du pape pour l'ouverture du concile. Horat. Justinian. p. 74, 81. Coss. Concil. t. 13, col. 15, 23. Raynald. ad. an. 1438.

comme on en était convenu, que *du consentement exprès de l'empereur et du patriarche de Constantinople, et de tous les pères qui se trouvaient à Ferrare*, le concile pour la réunion des deux églises était ouvert dans cette ville, et qu'on accordait à tous ceux qui devaient y assister, quatre mois entiers pour s'y rendre ou y envoyer leurs représentants. Cette bulle déclarait en même temps excommuniés tous ceux qui, après s'être dispensés de déférer à cette invitation, refuseraient de se soumettre aux décrets de cette sainte assemblée. Cependant tous les esprits étaient en suspens à Constantinople. On y attendait avec impatience des nouvelles du concile, contre lequel un grand nombre de zelés schismatiques ne cessaient de déclamer.

XXXI. Amurat menace Constantinople. Phrantz. l. 2. c. 13.

Les murmures, qui ne s'étaient fait entendre que sourdement lors du départ de l'empereur, éclatèrent quand on fut instruit des préparatifs du sultan Amurat pour venir assiéger Constantinople, en l'absence de ce prince; ce qu'il eût exécuté si Ali-Pacha, le meilleur politique qui fut dans ses conseils, ne l'en avait dissuadé. Ce sage ministre lui fit observer qu'il allait s'attirer sur les bras les forces de toutes les puissances de l'Occident. *Ces princes ne manqueront pas*, lui disait-il, *de se faire un point d'honneur de marcher au secours d'un monarque qui ne se trouverait exposé à votre vengeance que parce qu'il voudrait s'unir à eux par les liens d'une même religion. Attendez, seigneur, les événements. Il n'est pas sûr que les espérances de Jean Paléologue se réalisent; l'expérience du passé vous est presque un sûr garant du contraire. Vous serez toujours à*

temps pour prendre tel parti qu'il vous plaira. Cependant Jean Paléologue avait eu l'attention de prévenir le sultan de son départ pour l'Italie. Amurat avait répondu, à la vérité, qu'il ne voyait pas trop de quelle utilité ce voyage pouvait être pour l'empereur, et qu'il lui conseillait de ne pas l'entreprendre; mais il n'avait fait cette réponse que comme un ami qui est consulté, et il ne donna en cette occasion aucun signe d'un mécontentement marqué, ce qui avait tranquillisé Jean Paléologue.

XXXII. Jean Paléologue mécontent du peu de zèle des princes latins pour le concile.

Déja les quatre mois qui avaient été accordés pour qu'on eût le temps de se rendre au concile, étaient sur le point d'expirer, et presque personne n'y était arrivé pendant cet intervalle, parce que les rois de France, de Castille, de Portugal, de Navarre, le duc de Milan et les princes d'Allemagne n'avaient point abandoncé le projet de réconcilier Eugène avec l'assemblée de Bâle. Mais les choses étaient trop avancées pour espérer que ce pontife voulût reculer; au contraire, il prit à tâche de fermer lui-même la porte à toutes les voies de conciliation. Jean Paléologue voyait avec chagrin l'indifférence et même l'éloignement des princes latins pour le concile de Ferrare. Il avait espéré, comme on l'a déja dit, de les y trouver presque tous réunis, et de profiter de la circonstance pour les intéresser à son sort, et les engager à le secourir contre les Turks. D'ailleurs, il paraissait craindre que l'absence de ces princes n'affaiblît l'autorité du concile de Ferrare, et que celui de Bâle ne prévalût; car une grande partie des membres qui avaient formé le concile de Bâle continuait toujours à s'assembler. Le pape tâcha de calmer les inquiétudes et les scrupules de

Jean Paléologue, en l'assurant que, si le vrai concile était quelque part, ce ne pouvait être que dans le lieu où le chef suprême de l'église universelle se trouvait en personne, avec l'empereur et le patriarche de Constantinople, avec les vicaires des patriarches d'Orient, et une multitude de métropolitains grecs et latins. On prolongea encore les vacances de deux autres mois, pour ôter tout prétexte d'excuse à ceux qui avaient été invités à se rendre au concile. Jean Paléologue passa ces six mois d'interstice dans un monastère situé à deux milles de Ferrare. Pour charmer les ennuis de sa solitude, il prenait le divertissement de la chasse, ce qu'il faisait si souvent, que les campagnes voisines en souffraient et les habitants s'en plaignaient. Tandis que Jean Paléologue s'amusait à chasser, ses théologiens s'occupaient à préparer, dans des conférences particulières, les articles qui devaient être soumis à la décision des pères du concile. Ces articles roulaient sur cette question : Si le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; sur l'addition de ces mots, *et du Fils*, *Filioque*, faite au symbole de Nicée; sur la nature des peines du purgatoire et sur l'état des ames avant le jour du jugement dernier; sur l'usage du pain azyme dans la célébration des saints mystères; et enfin sur la primatie du pape de Rome : c'étaient les cinq chefs principaux sur lesquels les deux églises n'étaient pas d'accord.

XXXIII. Séance où l'on règle l'ordre de la discussion. Cossart. Concil. t. 13.

La reprise du concile eut lieu le 8 octobre. Cette séance, qui fut la seconde depuis l'arrivée des Grecs, et la quatrième depuis l'ouverture du concile par le cardinal Albergati, se tint, à cause d'une indisposition du pape, dans la grande chapelle du palais qu'il

habitait. Le patriarche, qui n'avait pu assister à la première pour raison aussi de santé, se trouva à celle-ci. On y observa le même ordre que dans la cathédrale, excepté qu'on mit au milieu de l'enceinte, et vis-à-vis l'un de l'autre, deux bancs destinés à servir chacun de siége à douze théologiens choisis, dont six du côté des Grecs et six du côté des Latins, pour faire la controverse et soutenir la dispute. On plaça entre ces deux bancs un siége pour Nicolas Secondin, de l'île de Nègrepont, qui fit les fonctions d'interprète. Ce personnage possédait si parfaitement les deux langues, qu'il rendait en grec sur-le-champ, et sans jamais hésiter, ce que les Latins disaient, et en latin ce que les Grecs répliquaient. Il avait été décidé que les Grecs seraient les assaillants, et que les Latins leur répondraient le plus brièvement et le plus nettement qu'il serait possible. On n'a pas de peine à croire que l'ordre prescrit par ce règlement fut interverti plus d'une fois, et que cette brièveté si recommandée dans les questions et les réponses ne fut pas toujours observée.

col. 34 et suiv. col. 46. col. 63. Bessarion. Orat. apud Horat. Justinian. p. 425. Rayn. ad ann. 1438.

XXXIV. L'empereur prend part à la dispute.

Dans la session du 14 octobre, qui fut la quatrième à laquelle les Grecs assistèrent, et dans les douze suivantes, dont la dernière se célébra le 8 décembre, Bessarion et Marc d'Éphèse, épuisèrent tout ce qu'on pouvait dire de plus fort contre l'addition de ces mots, *et du Fils*, faite au symbole, pour exprimer que dans le mystère de la Trinité le Saint-Esprit procède du *Fils* comme du *Père*. Ces deux théologiens prétendaient qu'il ne fallait jamais espérer de voir la paix se rétablir entre l'église grecque et l'église romaine, si l'on ne supprimait cette fatale addition,

Ducas. c. 31. Horat. Justinian. p. 95 et suiv. Cossart. Concil. t. 13 col. 46. Bessarion de successu Concil. Florent. c. 2, 3. Maimbourg. Schisme des Grecs,

p. 181 et suiv. Raynald. ad an. 1438.

parce que, disaient-ils, elle seule avait été la cause du schisme. Ils tiraient leur plus fort argument de la défense que les conciles, et notamment ceux d'Éphèse et de Chalcédoine, avaient faite, sous peine d'anathème, de rien ajouter aux symboles et d'y rien changer. Les Latins répondaient que cette formule, *et du Fils*, n'était point une addition proprement dite, mais une simple explication ou déclaration plus étendue d'une vérité préexistante, et contenue essentiellement dans le symbole. Ils prouvaient que divers conciles avaient fait de ces sortes d'additions aux anciennes professions de foi, quand elles leur avaient paru nécessaires pour l'instruction des fidèles, ou pour les prémunir contre quelque nouvelle hérésie. Il s'éleva à ce sujet une discussion assez animée entre le cardinal Julien Cesarini et l'empereur, qui avait pris part à la dispute. Le prélat prouva au monarque que c'était à tort qu'il soutenait que l'addition *et du Fils* ne se trouvait pas dans la profession de foi du septième concile tenu contre les Iconoclastes. Il cita l'autorité d'un ancien auteur, et produisit un très-vieux manuscrit contenant les actes de ce concile, dans lequel la formule contestée se voyait littéralement exprimée, sans qu'on pût y soupçonner la moindre trace de falsification; mais les Grecs refusèrent de céder à la force de cette preuve, et ils s'en tinrent obstinément à leurs exemplaires, quoique plus modernes que celui du cardinal, et où en effet l'addition *et du Fils* ne paraissait pas. Les Latins, pour montrer que cette addition n'était pas la cause, comme leurs adversaires le soutenaient, mais seulement le prétexte du schisme, ajoutaient que dans les trois derniers conciles antérieurs au temps où

vivait Photius, patriarche de Constantinople, le principal auteur du schisme, les Grecs avaient connu la doctrine et le symbole des Latins, et que cependant ils ne s'étaient jamais séparés pour cela de l'eglise romaine, qu'ils respectaient alors comme leur mère. Au reste, cette addition ne s'était pas faite chez les Latins sans éprouver des difficultés. Ce furent les églises de France et d'Espagne qui commencèrent les premières à chanter à la messe l'addition *Filioque*. Les souverains pontifes eux-mêmes eurent de la peine à la recevoir. Le pape Léon avait fait graver sur deux plaques d'argent le symbole en grec et en latin, et cette addition ne s'y voyait pas.

XXXV. Observation sensée du cardinal Julien Cossart. Concil. t. 13, col. 213 214. Raynald. ad an. 1438.

Ici Julien Cesarini, cardinal du titre de Saint-Ange, observa, et ce fut avec grande raison, que c'était perdre le temps que de disputer sur un article dont la décision dépendait nécessairement de celle qui suivrait l'examen du dogme des Latins concernant la procession du Saint-Esprit. Car, disait-il, si ce dogme est déclaré faux, il est inutile de tant s'agiter pour attaquer ou pour défendre l'addition faite au symbole. Il est étonnant qu'une observation si naturelle et si simple ne se soit présentée à la pensée du cardinal de Saint-Ange qu'après quatorze séances consumées en vaines disputes et en redites perpétuelles. Aussitôt qu'il l'eut faite, elle fut saisie par tous les esprits, et reçue avec un applaudissement général. Il n'y eut que quelques voix du côté des Grecs qui réclamèrent. L'assemblée décida sur-le-champ, qu'on procèderait à l'examen du fond de la question. Mais la contagion s'étant déclarée à Ferrare, le pape et les Latins en furent si effrayés, qu'on proposa de transférer le con-

cile à Florence. Les Grecs, qui étaient apparemment plus aguerris avec ce fléau que les Latins, n'approuvaient pas trop ce déplacement. Quoique le pape eût pour eux beaucoup de complaisance; quoiqu'il apportât, autant que les circonstances difficiles où il se trouvait pouvaient le lui permettre, tous ses soins pour que leur séjour en Italie leur fût aussi agréable que commode, ces étrangers commençaient cependant à s'ennuyer. Comme il n'était pas donné à Eugène de disposer à sa volonté de tous les esprits, il arrivait quelquefois que les Grecs éprouvaient dans certaines rencontres des dégoûts qui leur faisaient regretter leur pays; l'empereur lui-même en essuya un auquel il parut excessivement sensible.

XXXVI. L'empereur est choqué des procédés des ambassadeurs du duc de Bourgogne à son égard. Cossart. Concil. t. 13, p. 207.

Les évêques de Thérouane, de Châlons-sur-Saône et de Nevers, et l'abbé de Cîteaux, nommés par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, ses ambassadeurs auprès du concile, y étant arrivés, furent admis à la séance du 27 novembre. Après avoir fait, en entrant, leur révérence au pape, ils allèrent prendre leur place, sans daigner seulement s'apercevoir de la présence de l'empereur de Constantinople. Cette impolitesse choqua tellement ce prince, qu'il déclara que si l'outrage qui venait de lui être fait, n'était point réparé dans la session suivante, il romprait le concile. Eugène eut bien de la peine à faire entendre raison aux ambassadeurs bourguignons, et ce ne fut qu'après de longs débats, et beaucoup de larmes versées par ce pontife, qu'ils consentirent à saluer Paléologue, au nom de leur maître dans la prochaine séance; mais ils le firent de si mauvaise grace, que la réparation parut presque aussi offensante que l'insulte même.

An 1439.
XXXVII.
Le concile est transféré de Ferrare à Florence.
Horat. Justinian. p. 187 et 188.
Cossart. Concil. t. 13, col. 217, 218 et suiv.
Raynald. ad an. 1439.

Les progrès que ne cessait de faire la contagion qui s'était manifestée à Ferrare triomphèrent enfin de la répugnance des Grecs pour la translation du concile dans la ville de Florence. Ils se décidèrent à suivre Eugène qui, après avoir donné ses ordres pour que rien, s'il était possible, ne leur manquât sur la route, quitta le premier la ville de Ferrare. Il en sortit le 16 janvier 1439. Son départ fut accompagné d'un cérémonial assez remarquable. On avait choisi, pour faire un des ornements de son cortége, douze chevaux de la plus parfaite blancheur et les mieux faits qu'on pût trouver. Ces chevaux furent parés avec la plus grande magnificence. On plaça sur l'un d'eux la sainte eucharistie enfermée dans une boîte. Autour marchaient cinquante hommes tenant des flambeaux allumés. C'était alors un usage reçu que le pape fût précédé du saint-sacrement lorsqu'il voyageait. Eugène était monté sur un autre cheval, il avait la tiare en tête, et sur les épaules une chape de la plus grande richesse. Il était aussi environné d'un grand nombre de flambeaux. Les dix autres chevaux de parade marchaient derrière le sien; puis suivaient à cheval les cardinaux et tous les prélats de la cour de Rome. La marche de cette religieuse cavalcade était ouverte et fermée par des détachements de la garde pontificale. La bride du cheval du pape était tenue par le marquis d'Est et par son fils, qui conduisirent le saint-père jusqu'à la sortie de la ville. Eugène fut long-temps en route; il fit plusieurs séjours en divers lieux, et n'arriva à Florence que le 13 février. L'empereur de Constantinople et le patriarche se rendirent presque aussitôt dans cette

ville, et y firent leur entrée avec la même pompe qu'à Ferrare.

XXXVIII. Discussion sur le dogme de la procession du Saint-Esprit. Cossart. Concil. t. 13, col. 235, 236 et suiv. Rayn. ad ann. 1439. Antonin. tit. 22, c. 12.

Dix jours après on s'assembla dans le palais du pape pour y tenir la dix-huitième session. Il y fut arrêté que le second jour de mars suivant on entamerait la dispute sur le dogme de la procession du Saint-Esprit. Cette discussion, dans laquelle Marc d'Éphèse pour les Grecs, et Jean, provincial des dominicains de Lombardie et archevêque de Rhodes, pour les Latins, entrèrent en lice l'un contre l'autre, occupa cinq séances. Ce provincial était un des plus forts théologiens de son temps. Plus d'une fois il réduisit son adversaire au silence; il lui prouva par l'Écriture, par la tradition, et même par l'autorité des pères grecs, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme d'un même et unique principe. Il appuya beaucoup dans cette dispute sur le témoignage de saint Basile, dont on avait fait venir de Constantinople et de diverses autres contrées de la Grèce plusieurs exemplaires fort anciens. Il démontra à Marc d'Éphèse que ce saint docteur dit formellement dans ses livres contre l'hérésiarque Eunomius, que le Saint-Esprit procède non-seulement du Père mais encore du Fils. La mauvaise foi des Grecs parut alors dans tout son jour : ils furent convaincus d'avoir supprimé, dans l'exemplaire de saint Basile qu'ils osaient produire, le mot *Fils*. Cet échec déconcerta fort Marc d'Éphèse. L'empereur, voyant que son théologien, ce fier champion du parti des Grecs, demeurait muet, voulut venir à son secours. Il prétendit que cet exemplaire qu'on venait de mettre sous les yeux de l'assemblée, et dont Marc

d'Éphèse et ses adhérents avaient voulu se prévaloir, n'était pas l'unique où le mot qui faisait le sujet de la contestation ne se trouvait point : *Ce qui ne serait pas difficile à prouver*, disait-il, *si l'on en avait plusieurs autres sous la main.* Sur quoi le cardinal de Saint-Ange lui dit : *Prince, puisque vous jugez à propos de prendre part au combat, pourquoi vous y présenter sans vos armes? Pourquoi attendre qu'on soit au plus fort de la mêlée pour arrêter, en disant qu'elles vous manquent, ceux qui combattent avec avantage et pour qui la victoire est sur le point de se déclarer?*

XXXIX. L'empereur veut que l'affaire de la réunion se termine sans délai. Cossart. Concil. t. 13, col. 715 et 716. Raynald. ad an. 1439. Joseph Methon. responsum ad libell. Marci. eph.

Cette observation du cardinal ne déplut pas à l'empereur, qui en général parla beaucoup, et quelquefois avec chaleur, dans presque toutes les séances auxquelles il assista. Elle parut au contraire le décider à faire cesser toutes ces querelles, qui commençaient à le fatiguer, et que l'entêtement ou un amour-propre mal entendu menaçait de rendre interminables. Il fit assembler chez le patriarche tous les métropolitains de sa communion, et leur signifia très-sérieusement qu'il voulait qu'ils s'occupassent sans délai des moyens de faire, à quelque prix que ce fût, un accommodement définitif avec l'église romaine; il leur dit que, puisqu'il était démontré, d'après tout ce qui avait été dit dans le cours de la dispute, que les Latins, en soutenant que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, n'admettaient point deux principes comme on les en avait accusés, mais un seul, il ne voyait plus d'inconvénient à se servir de leur langage. Les Grecs s'exprimaient autrement, ils disaient : *Le Saint-Esprit procède du Père par le Fils.* Ces prélats parurent

entrer dans l'intention de leur prince; ils demandèrent seulement que le général des dominicains fût encore entendu. Ce théologien infatigable résuma pendant deux séances tout ce qui jusqu'alors avait été dit de part et d'autre, et il fortifia de nouvelles preuves la doctrine des Latins. Antoine d'Héraclée et Marc d'Éphèse n'assistèrent point à ces deux séances. Ce dernier était si désespéré de voir les Grecs disposés à se rapprocher des Latins, et les affronts qu'il avait essuyés pendant la dispute lui avaient tellement agité le sang et troublé le cerveau, qu'il en eut une fièvre chaude. Dans son délire, il disait que les cardinaux étaient entrés chez lui par le toit pendant la nuit; qu'ils l'avaient fustigé avec des verges de fer rougies au feu; et il voulait que tous ceux qui venaient le visiter reconnussent sur son corps les stigmates des coups qu'il croyait avoir reçus.

XI. Les Grecs reconnaissent que la doctrine des Latins ne diffère pas de la leur. Ducas. c. 31. Horat. Justinian. p. 283, 284. Raynald. ad an. 1439.

Les Grecs discutèrent encore pendant deux mois entiers, dans des congrégations particulières, le discours du général des dominicains. Bessarion avoua le premier que la doctrine de l'église latine était celle de la plupart des anciens pères de l'église grecque. Le savant George Scholarius fut du même avis; il appuya son opinion d'un discours moral et philosophique contre cette mauvaise honte et cet orgueil pusillanime qui empêchent les petits esprits de reconnaître la vérité lorsque de nouvelles lumières viennent à la leur découvrir. Comme ces deux personnages jouissaient de la plus haute considération parmi les Grecs, leur autorité ramena un grand nombre de réfractaires. Le pape, pendant les deux mois employés à discuter l'écrit du général des dominicains, avait eu de fré-

quentes conférences avec l'empereur, le patriarche et les autres prélats de l'église grecque. Eugène, s'apercevant qu'ils commençaient à être ébranlés, saisit ce moment pour les réunir tous dans son palais, et leur fit une harangue si pleine d'onction et si tendre qu'aucun des assistants ne put retenir ses larmes. Isidore, métropolitain de Kiovie, en fut si touché que, prenant la parole pour tous, il assura sa sainteté que dans peu de jours elle aurait pleine satisfaction. En effet, les prélats grecs, après avoir conféré tous ensemble avec l'empereur, chez le patriarche, reconnurent unanimement que les pères grecs s'accordaient avec ceux de l'église latine sur le dogme de la procession du Saint-Esprit. Ensuite ils dressèrent un écrit portant que tous les fidèles étaient obligés de croire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe. Cet écrit fut approuvé de part et d'autre dans la séance du 8 juin. Le patriarche, quoiqu'il eût défendu avec zèle jusqu'au dernier moment la croyance des Grecs sur ce dogme, se sentit tout à coup saisi d'une vive allégresse en voyant, disait-il, triompher la vérité. Comme sa santé dépérissait de jour en jour, et que son grand âge lui ôtait tout espoir de rétablissement, il demandait avec instance que, sans différer, on célébrât la dernière session pour y proclamer définitivement la réunion des Grecs avec les Occidentaux.

XLI. Le patriarche meurt dans la communion de l'église latine. Duc. c. 31. Horat.

On lui représenta que, pour procéder avec plus de régularité et pour cimenter davantage cette paix après laquelle on soupirait depuis si long-temps, il fallait encore convenir des autres points controversés; que ces articles ayant déja été examinés et discutés avec beaucoup de soin et de travail dans les conférences

Justinian. p. 82, 284. Cossart. Concil t. 13, col. 493, 496. Oriens. Christian. Raynald, ad an. 1439.

particulières qui avaient eu lieu à Ferrare entre les théologiens des deux communions, il y avait toute apparence qu'ils seraient sanctionnés sans éprouver beaucoup de difficulté. Le patriarche n'eut pas la consolation de voir terminer ce grand ouvrage, car, dès le lendemain 9 juin, il expira presque sans qu'on s'en aperçût. On trouva sur sa table une profession de foi écrite et signée de sa main, portant qu'il croyait tout ce que l'église romaine ordonnait de croire, et notamment la primauté du pape. Eugène, d'après une profession de foi qui était si conforme à ses principes personnels et intéressés, n'eut garde de ne pas regarder le patriarche comme un véritable enfant de l'église. Il voulut qu'on lui fit de magnifiques funérailles. Elles furent célébrées par les Grecs, qui firent l'office des morts suivant les rites de leur liturgie. L'empereur honora la cérémonie de sa présence. Tous les prélats latins se firent un devoir d'y assister. Le patriarche fut inhumé à Florence dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, desservie par les dominicains, et on mit sur sa tombe une épitaphe honorable à sa mémoire. Il était dans la quatre-vingtième année de son âge lorsqu'il mourut. Il avait occupé le siége de Constantinople vingt-trois ans et quelques jours sous le nom de Joseph II. Eugène voulait que l'empereur et les prélats grecs procédassent sur-le-champ au choix d'un nouveau patriarche; mais le grand primicier s'y opposa. Il soutenait que cette élection ne pouvait se faire canoniquement qu'à Constantinople, et en conséquence elle n'eut pas lieu.

XLII. Grands débats sur

Après quelques débats, qui durèrent encore près d'un mois, on sanctionna les quatre autres articles

sur lesquels les Grecs différaient des Latins. L'article du purgatoire et de la vision béatifique n'essuya pas de grandes difficultés. L'article de l'addition de ces mots, *et du Fils*, faite au symbole, en éprouva un peu plus : celui de la primauté du pape eut de la peine à passer. On s'arrêta encore davantage sur l'article des azymes. Il est étonnant qu'un point qui paraît toucher si peu à l'essence du mystère de l'eucharistie ait pu être la source de tant de contestations. Cinq fois les Grecs menacèrent, pendant qu'elles durèrent, de déserter le concile. Il fallut que le cardinal de *Turre-Cremata*, ou de la Tour-brûlée, recueillît toutes ses forces théologiques pour dompter sur ce point de controverse leur obstination. Ici cessèrent enfin toutes les disputes. On couvint, ou l'on voulut bien convenir, qu'on était tous d'accord, et que par conséquent il n'y avait plus de raison pour différer davantage de consommer la réunion des deux églises. Aussitôt il fut décidé que, sans délai, il serait dressé un projet de décret. On nomma pour faire ce travail douze députés pris dans chacun des trois ordres du concile, dont le premier était composé des cardinaux, des métropolitains; le second, des généraux d'ordres et des abbés; le troisième, des docteurs et des ecclésiastiques constitués en grade. Le décret ayant été définitivement arrêté et mis au net, on fixa le 6 juillet pour en faire la proclamation solennelle.

les azymes.
Raynald. ad an. 1439.

Ce jour, qui était celui de l'octave de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, le concile s'assembla dans la cathédrale de Florence, et tint sa vingt-sixième session, la dernière à laquelle les Grecs assistèrent, car le concile continua encore à s'assembler

XLIII. Dernière session dans laquelle la réunion des Grecs et des Latins est

proclamée. Laonic. l. 6, p. 154 et suiv. Horat. Justinian. p. 315. Cossart. Concil. t. 13, col. 509. Raynald. ad an. 1439.

après leur départ. Lorsque chacun eut pris son rang, la musique de l'empereur chanta en grec une invocation au Saint-Esprit, puis le pape célébra la messe suivant le rite romain. Lorsque l'office fut fini, Eugène monta sur son trône auprès de l'autel à droite, et Jean Paléologue sur le sien à gauche. Plus bas tous les prélats se placèrent sur leurs siéges, chacun avec ses ornements pontificaux. Alors le cardinal Julien, du titre de Saint-Ange, lut à haute voix en latin le décret. Bessarion, métropolitain de Nicée, le lut ensuite en grec; il fut reçu par toute l'assemblée avec de vives acclamations. Le décret ayant été transcrit dans les deux langues, il fut d'abord signé par le pape, par les cardinaux et tous les prélats de l'église latine. Du côté des Grecs, Jean Paléologue le signa avec le cinabre, suivant la coutume des empereurs de Constantinople. Après lui, les prélats de l'église grecque y mirent leur signature; puis les Grecs et les Latins s'approchèrent du pape et lui baisèrent avec respect le genou et la main. Ils s'embrassèrent ensuite tous mutuellement en signe de réconciliation. Un fait assez singulier, et qui n'a point échappé à l'attention de quelques historiens, c'est que dans le même temps qu'Eugène cimentait la réunion des Grecs et des Latins, le concile de Bâle le retranchait du sein de l'église, le déclarait excommunié, déchu de la papauté, et le dépouillait de tout pouvoir temporel et spirituel. Mais le concile de Bâle avait-il le droit de le traiter ainsi? C'est une question qui embarrasse les théologiens et les canonistes. La solution de ce problème tient, ce semble, à l'opinion qu'on croit devoir adopter sur l'époque à laquelle l'assemblée de Bâle cessa d'être

concile œcuménique. Quoi qu'il en soit, il est bien à craindre qu'on ne doive attribuer à cet esprit de discorde qui divisa Eugène et le concile le peu de succès qu'eut alors le projet de réunir les Grecs et les Latins, et que le refus que fit ce pontife de reconnaître avec tous les pères du concile le besoin que l'église avait d'être réformée dans son chef et dans ses membres quant à la discipline, n'ait amené la réforme de Luther et de Calvin. Cependant on ne peut s'empêcher de convenir qu'Eugène n'ait été un pape vertueux et qu'il ne fût doué d'excellentes qualités; mais en même temps il est difficile de ne pas avouer que son opiniâtreté à défendre certaines prérogatives de pouvoir, qu'il croyait sans doute légitimes, n'en causa pas moins de grands maux à la république chrétienne. Ne serait-ce pas quelques tristes retours sur sa conduite dans le gouvernement des affaires ecclésiastiques qui lui auraient arraché, au lit de la mort, ces paroles marquées au coin du repentir : *Gabriel!* c'était son nom de baptême, *Gabriel! qu'il aurait beaucoup mieux valu pour ton salut que tu fusses toujours demeuré dans le cloître, et que tu n'eusses jamais été ni cardinal, ni pape!*

XLIV. Retour de Jean Paléologue à Constantinople. Phrantz. l. 2. c. 17. Laonic. l. 6, p. 155. Horat. Justinian. p. 321. Raynald,

Cependant l'empereur attendait avec impatience le moment de s'en retourner dans ses états, d'où il était absent depuis le 24 novembre 1437. Il prit enfin congé du pape, qui lui donna encore de nouvelles preuves de son contentement et de sa munificence. Non-seulement le saint-père fit tous les frais de son retour, mais il lui accorda un corps de trois cents hommes à l'entretien desquels il se chargea de pourvoir tant qu'il vivrait. Il y ajouta le présent de deux galères

ad an. 1439. Fleury, Hist. Eccl. l. 108.

bien armées pour la défense de Constantinople. Il promit encore à l'empereur de lui fournir vingt vaisseaux de guerre de la première force, pour six mois, ou dix pour un an. Enfin il l'assura qu'il userait de tout son crédit auprès des princes chrétiens pour les engager à lui envoyer des secours par terre contre les Turks. On a de la peine à comprendre comment Eugène osait s'imposer de si grandes charges. Jean Paléologue, comblé de bienfaits, de bénédictions, d'indulgences et de promesses, quitta Florence, le 26 août 1439, très-satisfait, au moins en apparence, du saint-père. Trois cardinaux et un grand nombre de prélats de la cour pontificale l'accompagnèrent par honneur jusqu'aux limites des états de Toscane. De là il se rendit par terre à Venise, où il s'embarqua le 11 octobre sur les galères qui l'y attendaient. Après une traversée assez heureuse, quoiqu'un peu longue, il arriva le 1er février de l'année suivante (1440) à Constantinople avec tous les siens, à l'exception du patriarche Joseph, et de Denis, métropolitain de Sarde, qui étaient morts l'un et l'autre pendant la tenue du concile, et à l'exception encore de Bessarion, métropolitain de Nicée, et d'Isidore, métropolitain de Kiovie. Le pape retint ces deux prélats auprès de lui et les éleva peu de temps après à la pourpre. Peut-être eût-il mieux fait de les laisser s'en retourner à Constantinople pour qu'ils confirmassent leurs frères dans la foi. Il ne prévoyait point que ce triomphe qu'il croyait avoir remporté sur l'église grecque, et qui lui causait tant de joie, ne serait pas de longue durée; que ces flatteuses dispositions dans lesquelles les Grecs lui paraissaient être, en s'embarquant, n'arriveraient pas avec eux jusqu'au

port de Constantinople, et qu'à la vue de leur patrie ils oublieraient les engagements qu'ils avaient pris à Florence.

XLV. Étrange réception faite par les habitants de Constantinople à leurs députés au concile. Ducas, c. 31. Fleury, Hist. Eccl. l. 108.

Il faut entendre à ce sujet Michel Ducas, témoin oculaire, raconter la scène singulière qui eut lieu, si on l'en croit, lorsque les députés au concile revinrent dans leur patrie. « Les prélats, dit-il, étant descendus « de leurs trirèmes trouvèrent sur le rivage une foule « de citoyens qui s'y étaient rendus pour les saluer, et « qui leur faisaient, en les abordant, ces questions : « *Comment avez-vous conduit les affaires? Comment les choses se sont-elles passées au concile?* « *Avons-nous remporté la victoire? Hélas!* répon« daient-ils, *nous avons vendu à prix d'argent notre* « *foi; nous avons échangé notre sainte croyance* « *contre des dogmes impies; et, profanateurs de la* « *pureté des saints mystères, nous sommes devenus* « *azymites.* Tels étaient les propos honteux et désho« norants pour eux-mêmes que tenaient ceux qui « avaient souscrit au décret de la réunion, et parmi « lesquels on distinguait Antoine, métropolitain d'Hé« raclée, et divers autres encore. Si quelqu'un les « pressait et leur disait : *Eh! pourquoi avez-vous* « *souscrit?* Ils répondaient : *C'est que nous avions* « *peur des Francs.* Mais leur demandait-on encore : « *Les Francs vous ont-ils mis à la torture? Vous* « *ont-ils battus de verges? Vous ont-ils jetés* « *dans des cachots? Non;* et ils s'écriaient : *Que* « *cette main qui a souscrit soit coupée, que cette* « *langue qui a prononcé le fatal consentement soit* « *arrachée jusque dans sa racine!* Ils ne savaient « dire autre chose. Dans le nombre de ces prélats

« prévaricateurs il s'en était trouvé qui, au moment « de donner leur signature, avaient dit : *Nous ne* « *souscrirons pas qu'on ne nous fasse un présent* « *digne de notre complaisance ;* le présent donné, « leur plume était aussitôt trempée dans l'encre. « D'ailleurs on n'avait épargné ni l'or ni l'argent pour « leur fournir avec profusion les besoins et les com- « modités de la vie. En outre on distribuait à chacun « des sommes particulières dont ils pouvaient disposer « suivant leur bon plaisir. »

XLVI. Observations sur cette réception.

Ces dernières phrases ne paraissent pas trop s'accorder avec ce que nous lisons d'ailleurs dans les historiens. Ils disent que les Grecs, loin qu'on eût prodigué l'or pour les corrompre, se plaignaient au contraire qu'on les laissait manquer de tout. Le pape se trouvait souvent hors d'état de subvenir à leur subsistance. Ses finances étaient presque toujours obérées. Il s'était même vu, dans une circonstance particulière, réduit à mettre sa tiare en gage entre les mains des banquiers ou des usuriers de Florence, afin d'en obtenir des fonds pour faire cesser les murmures et les importunités des malheureux Grecs. Il est certain qu'au moment où les Grecs allaient partir de Florence pour s'en retourner à Constantinople, il leur était dû cinq mois de pension. Lorsqu'il fut question de souscrire le décret d'union, la plupart d'entre eux s'y refusèrent jusqu'à ce qu'on les eût payés. C'est probablement cet incident qui aura fait dire que l'on avait extorqué aux Grecs leur signature à force d'argent et de présents, et qui aura mis dans la bouche de quelques-uns des schismatiques les plus exaltés les propos rapportés par Michel Ducas. Ces propos si étranges pourraient

bien avoir été accrédités par Antoine, métropolitain d'Héraclée, qui, après avoir opiné plus d'une fois pour l'union, après avoir déclaré hautement que la doctrine des Grecs n'était pas différente de celle des Latins et qu'il fallait se réunir, s'était ensuite rétracté. Il est également probable que ces bruits populaires auront été propagés par Marc d'Éphèse, qui, sans jamais se démentir, s'était toujours montré un partisan outré du schisme, et avait osé braver le pape en repoussant avec dédain le décret du concile, et en protestant avec audace qu'il ne ferait jamais le sacrifice de ses opinions religieuses. Aussi le pape demanda-t-il instamment qu'on lui fît son procès comme à un rebelle qui refusait de se soumettre à l'autorité de l'église.

XLVII. Marc d'Éphèse demande grace.

Déja les évêques grecs, plutôt par complaisance pour Eugène que par aucun autre motif, avaient cité Marc d'Éphèse à comparaître devant eux pour rendre compte du refus qu'il faisait de souscrire aux décisions solennelles d'un concile œcuménique. Cette sommation fut pour Marc d'Éphèse un coup de foudre. Il alla, tout effrayé, se jeter aux pieds de l'empereur, et le conjura d'avoir pitié de sa vieillesse et de lui épargner la disgrace de se voir ainsi déshonorer en présence des Latins, qui ne manqueraient pas, disait-il, de le tourner en dérision et de le regarder comme un enfant s'ils le voyaient se rétracter si subitement.

L'empereur se laissa toucher. Il pria les évêques de surseoir au jugement du métropolitain d'Éphèse, leur promettant de le forcer, aussitôt qu'il serait de retour à Constantinople, à se soumettre aux décrets du con-

cile. Ces évêques, qui portaient presque tous dans leur cœur le repentir d'avoir accédé à la réunion, n'eurent pas de peine à se rendre au vœu de l'empereur.

XLVIII. Le pape consacre par un monument la réunion des deux églises. Horat. Justiniau. pp. 322, 374, 381. Cossart. Concil t. 13, col. 527 et suiv. Ann. Raynald.

Quoique les Grecs n'eussent pas attendu qu'ils fussent sortis de Florence pour déchirer eux-mêmes le voile qui couvrait leur mauvaise foi, le pape aima à rester dans l'agréable illusion qu'il s'était faite, et il continua toujours à se flatter d'avoir réussi à détruire le mur de séparation qui divisait depuis plus de cinq cents ans les deux églises. Il eut aussi le plaisir de voir des Jacobites, des Éthiopiens, des Arméniens et d'autres chrétiens qui professaient des opinions contraires à la foi catholique, venir abjurer entre ses mains leurs erreurs et se soumettre au saint-siége. Pour consacrer, par un monument durable, le souvenir d'événements qui lui paraissaient devoir immortaliser son pontificat, il les fit représenter en relief sur des portes d'airain destinées à fermer la grande entrée de la basilique de Saint-Pierre à Rome. Le dernier acte de la dernière session du concile de Florence, pris au moment où le cardinal de Saint-Ange, et Bessarion, métropolitain de Nicée, lisent le décret d'union en présence du pape, de l'empereur et de tous les membres du concile, fait partie d'un des tableaux de cette composition. On y a figuré encore, pour servir de suite et de développement à ce même sujet, le départ de Jean Paléologue de Florence, son arrivée à Venise, et son embarquement sur le vaisseau qui doit le reporter à Constantinople. Ceux qui seraient curieux de se former une idée du génie qui règne dans ce tra-

vail peuvent en voir les dessins gravés dans l'Histoire du concile de Florence, par Horace Justiniani, et surtout dans les Anciens monuments de Rome par Jean Ciampini.

FIN DU LIVRE CENT DIX-SEPTIÈME.

LIVRE CXVIII.

I. Retour de l'empereur dans sa capitale. II. Démétrius, son frère, lui donne du chagrin. III. Secondé par les Turks, Démétrius assiége Constantinople. IV. Huniade rétablit le despote de Servie dans ses états. V. Le pape appelle les princes chrétiens au secours des Grecs. VI. Bataille de Sophie gagnée sur les Turks par les Hongrois. VII. Scanderbeg contribue beaucoup à cette victoire. VIII. Plan d'une nouvelle expédition contre les Turks. IX. Ladislas, roi de Hongrie, fait une paix particulière avec Amurat. X. Le cardinal de Florence annonce à Ladislas qu'Amurat est en Asie. XI. Lettres de Jean Paléologue au monarque hongrois sur son traité avec les Turks. XII. Le cardinal légat engage Ladislas à rompre ce traité. XIII. Ladislas se laisse persuader et passe le Danube. XIV. Il perd la bataille de Varna avec la vie. XV. Amurat fait mettre la tête de Ladislas dans du miel pour la conserver. XVI. Observation sur la rupture du traité entre Ladislas et Amurat. XVII. Reproches que les confédérés se font mutuellement. XVIII. Jean Paléologue s'abandonne à la clémence du sultan. XIX. Marc d'Éphèse renouvelle ses invectives contre l'union. XX. Funestes effets de ses clameurs. XXI. Constantin, despote de la Morée, attaque les possessions d'Amurat. XXII. Vengeance du sultan. XXIII. Constantin se réconcilie avec Amurat. XXIV. Instructions de ce prince à Phrantzès, en le nommant gouverneur de la Morée. XXV. Amurat défait Huniade à Cassovie. XXVI. Cet événement hâte la mort de Jean Paléologue. XXVII. Doutes sur la sincérité de ce prince dans l'affaire de l'union. XXVIII. Constantin Dra-

---

JEAN PALÉOLOGUE II.

An 1440. I. Retour de l'empereur dans sa capitale. Phrantz. l. 2. c. 17.

Le retour des députés au concile de Florence ne ramena pas la paix dans l'église de Constantinople. Fatigués d'une longue navigation pendant laquelle ils avaient eu tout le loisir de se communiquer réciproquement leurs réflexions chagrines, ils revinrent la

Turk.-Græc. hist. polit. p. 4.

plupart fort mécontents. Marc d'Éphèse ne pouvait pardonner à ses collègues d'avoir signé le traité d'union. Il leur souffla, autant qu'il put, cet esprit de discorde dont il était possédé. Il en corrompit un grand nombre qui l'aidèrent ensuite à en séduire d'autres; et bientôt les Grecs, à l'exception de quelques-uns qui avaient reconnu la vérité, ou qui craignaient de déplaire à la cour, se replongèrent dans le schisme plus profondément que jamais. Jean Paléologue, de son côté, n'était pas revenu d'Italie avec la joie dans le cœur. Il avait eu lieu plus d'une fois, pendant la traversée, de s'apercevoir qu'il n'était pas approuvé de tous ceux qui l'accompagnaient. L'accueil qu'il reçut de ses sujets, lorsqu'il rentra dans sa capitale, fut très-froid, quoiqu'il y eût près de dix-sept mois qu'il en était absent. Il est vrai que les convenances ne permettaient guère que les habitants de Constantinople se livrassent alors aux mouvements d'une allégresse trop éclatante. Le deuil régnait dans le palais. L'impératrice Marie Comnène était morte au mois de décembre pendant que Jean Paléologue affrontait les mers orageuses pour revenir. Cette perte ajouta encore au chagrin dont ce prince avait l'ame dévorée; car il aimait cette princesse autant qu'un époux habituellement infidèle peut aimer sa femme. D'autres déboires domestiques l'attendaient encore.

An 1441.
II.
Démétrius, son frère, lui donne du chagrin.
Phrantz. l. 2. c. 17.

Démétrius, ce jeune frère qui l'avait suivi au concile de Florence, affectait une indépendance qui ne pronostiquait rien que de funeste pour l'avenir. Pressé d'une violente passion pour la fille de Paul Asan Catelusio, seigneur de Lesbos, il avait voulu l'épouser et l'épousa en effet clandestinement, car il était devenu

veuf depuis quelques mois. L'empereur, l'impératrice douairière, et Constantin, son frère, s'étaient opposés à ce mariage; ce qui avait achevé de l'aigrir contre sa famille et contre la cour. Il y avait long-temps qu'il voyait d'un œil jaloux Constantin posséder la faveur de Jean Paléologue qui approchait du trône, le plus qu'il pouvait, ce frère bien-aimé. Le dépit s'empara de son ame, et l'entraîna dans des écarts très-criminels. Ce prince, profitant des dispositions où se trouvaient la plupart des esprits, relativement aux affaires de religion, déclama d'une manière indécente contre le pape Eugène, contre le concile de Florence et contre l'empereur, son frère et son souverain. Il caressa les ennemis de l'union et se déclara leur chef. Constantin au contraire faisait profession d'être grand partisan du concile de Florence. Il n'avait pas laissé ignorer au pape quels étaient ses sentiments; ce qui lui valut de la part d'Eugène une bulle conçue en termes très-flatteurs. Ce pontife, en gémissant sur la faiblesse de l'empereur, son frère, qui n'osait faire exécuter dans ses états le décret d'union, le félicitait de son zèle, et l'assurait d'avance que, si le ciel l'appelait un jour au trône de Bysance, il pouvait compter sur la protection et le secours du Saint-Siége.

III. Secondé par les Turks, Démétrius assiége Constantinople. Phrantz. l. 2. c. 1. Laon. l. 6. p. 161 et 162. Raynald.

Démétrius, après avoir secoué sur sa patrie le flambeau de la discorde, leva contre elle l'étendard de la rébellion. Il se mit à la tête d'une armée composée de ses vassaux et de quelques mécontents auxquels s'était joint un corps de troupes musulmanes qu'il avait obtenu du sultan Amurat. Plein de confiance et comptant sur la valeur des Turks, il osa marcher en ennemi contre la ville impériale. Constantinople lui ferma

Ann. 1441. n. 5. si bien ses portes, qu'il ne put y entrer. Il fallut qu'il se contentât d'en ravager les environs. Amurat ne pouvait manquer de ressentir une secrète satisfaction en voyant les Grecs se détruire ainsi les uns par les autres; et il devait de son côté travailler à entretenir, autant qu'il lui serait possible, la désunion dans la famille impériale. Mais il entrait aussi dans les vues de sa politique de ne pas souffrir qu'aucun des partis qui s'étaient formés dans le cœur de l'état, dominât trop sur les autres. En conséquence, il ne seconda Démétrius qu'avec une sorte de réserve, et qu'autant qu'il était nécessaire pour qu'il pût inquiéter son frère, et non pas lui ravir la couronne. C'était une proie qu'il se réservait à lui-même. En aidant trop efficacement Démétrius à s'en emparer, il se fût interdit, au moins pour quelque temps, la faculté de la lui arracher, lorsque l'occasion s'en serait présentée, ou qu'il en aurait eu la fantaisie. Il n'est pas naturel, en effet, qu'on ose faire descendre si promptement du trône celui à qui on vient de donner soi-même la main pour y monter. Peut-être aussi le sultan aurait-il craint, en accordant à Démétrius des secours plus considérables, de trop se dégarnir de ses troupes, dans un moment où il était menacé du côté de la Hongrie et de la Servie.

An 1442. IV. Huniade rétablit le despote de Servie dans ses états.

George, despote de Servie, uni alors d'intérêt avec tous les ennemis du Turk, était fort irrité contre Amurat. Ce sultan l'avait dépouillé de la plus grande partie de ses états, et avait eu l'inhumanité de faire perdre les yeux à ses deux fils qu'il retenait prisonniers à sa cour. George, qui ne respirait que la vengeance, se mit sous la protection de Ladislas Jagellon, roi de

Pologne et de Hongrie, et l'engagea à faire la guerre à ce barbare. Il lui fit passer des sommes considérables; car il avait de grands trésors qui lui venaient principalement des mines qu'il faisait exploiter en Servie. Ladislas, qui sentait la nécessité d'abattre, ou au moins de contenir la puissance ottomane dont il avait beaucoup à craindre, leva, avec l'argent de George, un corps de vingt-cinq mille hommes. C'était peu de chose en comparaison des forces du sultan; mais cette petite armée était commandée par Jean Corvin, vaivode de Transylvanie, surnommé Huniade. Elle suffit à ce guerrier pour se rendre la terreur des Turks, les chasser de la Servie, et rétablir George dans sa principauté. En vain le sultan fit marcher contre Huniade des armées plus nombreuses que les premières; elles furent toutes défaites les unes après les autres; et l'énorme multitude des combattants dont elles étaient composées ne servait qu'à présenter et plus de surface et plus de victimes au glaive des Hongrois.

V. Le pape appelle les princes chrétiens au secours des Grecs. Eugen. litt. in annalib. Rayn. 1443. n. 14. Id. ann. n. 18.

Le pape, tout occupé des intérêts des Grecs, avait écrit au commencement de cette année aux princes chrétiens et en particulier à Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne, des lettres dans lesquelles il leur faisait une peinture touchante des maux que cette malheureuse nation avait à souffrir de la part des infidèles. Les Turks, leur disait-il, les égorgent sous le moindre prétexte, sans distinction de sexe, de condition. Les enfants au berceau et à la mamelle ne sont point à l'abri de leur rage. Ces innocentes créatures cessent de vivre avant même de sentir si elles vivent. On les voit sourire à la vue du fer meurtrier qui est levé sur

leur tête, et caresser les mains barbares qui s'apprêtent à se plonger dans leur sang. Le sort de ceux qui sont réservés à la captivité n'est guère moins déplorable. Ils sont vendus dans les marchés comme des bêtes de somme. Le père est séparé de son fils, la fille de sa mère, le frère de son frère ou de sa sœur, le mari de sa femme. C'est à peu près en ces termes qu'Eugène s'exprime dans sa bulle du 1er janvier 1442. Il représente en même temps aux princes chrétiens que ce n'est pas seulement à Constantinople que les barbares en veulent; mais qu'ils menacent encore d'envahir le royaume de Chypre et l'île de Rhodes, ces deux boulevards de la chrétienté. Il implore la piété de tous les fidèles. Il en appelle à leur amour pour l'humanité, à leur zèle pour la religion. En même temps il leur fait observer qu'il ne peut seul suffire aux dépenses qu'il faudrait faire pour lever des troupes, armer des flottes, et se procurer des forces capables d'opposer une barrière aux efforts des infidèles; que ses finances ont été épuisées par les sommes que la tenue du concile de Florence lui a coûté. Jean Paléologue n'était pas le seul qui pressait Eugène de le secourir. Théodore, frère de ce prince, despote de Lacédémone, avait envoyé un député au pontife pour le conjurer de ne pas souffrir que tant de milliers de chrétiens qui habitaient la Morée fussent réduits en servitude par les Mahométans.

An 1443.
VI.
Bataille de Sophie gagnée sur les Turks par les Hongrois.
Callimach.

Ces exhortations du pape produisirent d'autant plus d'effet sur les esprits, qu'elles étaient appuyées par une suite non interrompue d'avantages remportés par les Hongrois sur les Turks. Ces barbares venaient d'être battus complétement par le roi de Hongrie et

par Huniade, près de Sophie, ville de Servie. De cent mille hommes dont leur armée était composée, trente mille restèrent sur le champ de bataille, quatre mille furent faits prisonniers. Ladislas fut si glorieux de cette victoire, que de retour à Bude, il voulut y faire une entrée solennelle, et s'y donner, pour ainsi dire, les honneurs du triomphe, en les partageant toutefois avec ses soldats et ses officiers. Il alla en grande pompe, et escorté d'un brillant cortége, rendre graces à Dieu dans la métropole de cette capitale. Il fit suspendre aux voûtes, en signe de trophées, les drapeaux et les étendards enlevés aux ennemis, et il donna des ordres pour qu'on plaçât dans un des lieux les plus apparents du temple un tableau représentant la bataille de Sophie. Il désira qu'on reconnût du premier coup d'œil, dans ce tableau, tous ceux qui s'étaient signalés à cette mémorable journée; il recommanda surtout que le brave Huniade y parût sous le costume d'un héros. Presque tous les souverains de l'Europe partagèrent la joie que les Hongrois ressentaient de leur victoire. Les princes d'Italie surtout s'en félicitaient beaucoup, parce qu'ils prévoyaient bien que, si la Hongrie cessait d'être pour les Turks un rempart insurmontable, ils seraient les premiers exposés à la fureur de ces barbares.

de rebus gestis Ladisl. l. 2. AEneas Sylvius de Europa. c. 5. et seqq. Ann. Hung. Georg. Pray. t. 2. part 13. Ann. Rayn. 1443. n. 20.

VII. Scanderbeg contribue beaucoup à cette victoire. Barlet. de vita Scand. Ann. Georg. Pray. t. 2. part. 3. p. 10.

Il faut toutefois convenir que la victoire remportée à Sophie sur les Turks fut due en partie à la désertion de George Castriot, dit Scanderbeg, qui servait dans l'armée d'Amurat. Ce jeune guerrier avait trouvé l'occasion favorable pour exécuter le projet d'une grande vengeance que depuis long-temps il roulait dans sa tête. Amurat avait ravi à Jean, son père, le royaume

d'Albanie, et fait mourir trois de ses frères. Ce barbare avait laissé la vie au jeune Castriot, parce qu'il était le moins avancé en âge, et que sa figure lui avait plu. Non seulement Scanderbeg abandonna pendant l'action l'armée d'Amurat, avec le corps qu'il commandait, mais il se tourna contre elle en se réunissant aux Hongrois. Scanderberg s'étant saisi, dans la déroute des Turks, d'un secrétaire qui portait le sceau du grand sultan, il le força, le poignard sous la gorge, de sceller des lettres adressées au gouverneur de Croie, par lesquelles Amurat paraissait lui enjoindre de remettre à Scanderbeg la ville qu'il avait sous sa garde. Scanderbeg, dès qu'il eut obtenu du malheureux secrétaire ce qu'il en voulait, le fit périr ainsi que les gens de sa suite, pour ensevelir avec eux son secret, ou au moins pour empêcher qu'il ne fût révélé avant que son stratagème eût eu l'effet qu'il en attendait. Le gouverneur de Croie, qui devait être sans aucune espèce de défiance, n'eut rien de plus pressé que de se conformer aux prétendus ordres de son maître. Scanderbeg, à la faveur de cette ruse, qui n'était rien moins qu'innocente, rentra sans courir aucun risque et sans coup férir, en possession de la capitale du royaume d'Albanie et de Macédoine.

VIII. Plan d'une nouvelle expédition contre les Turks. Ann. Rayn.

La défection de Scanderbeg porta un coup funeste aux Turks, et affermit le courage des Hongrois. Elle réveilla aussi l'espoir qu'Eugène avait conçu de former une ligue générale contre les infidèles, en faveur des Grecs. Ce pontife engagea Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne, à accepter le titre de chef de cette nouvelle croisade; et pour l'aider à soutenir les frais de la guerre, il lui abandonna pour deux ans le produit

du denier de Saint-Pierre, qui faisait un revenu assez considérable. Voici le plan de la grande expédition arrêtée par Eugène et par les confédérés. Suivant leur projet, le prince de Caramanie, ennemi naturel des Ottomans, et qui cherchait sans cesse les occasions de s'affranchir du joug du sultan, entrait dans la ligue des chrétiens, et s'engageait à y faire entrer tous les princes de l'Anatolie qui étaient vassaux du grand seigneur. Il devait, de concert avec eux, prendre les armes au moment qui serait convenu, et attaquer tous les domaines d'Amurat, situés en Asie. On avait prévu que, d'après ce soulèvement général suscité en Orient, le sultan ne manquerait pas d'y accourir pour réprimer les rebelles, et qu'il se ferait suivre de la plus grande partie de son armée d'Europe. Alors presque toutes les places qu'il possédait en Grèce se trouveraient dégarnies et sans défense. Une flotte de soixante-dix voiles, équipée par le pape et par quelques-unes des puissances alliées, s'emparerait, en l'absence d'Amurat, du détroit de Gallipoli, et en fermerait tous les passages. Pendant que le sultan serait aux prises en Asie avec le Caraman et ses alliés, l'armée des confédérés en Europe se précipiterait sur la Thrace, et emporterait toutes les villes et places que les Turks y avaient enlevées aux Grecs. Ce projet ne pouvait manquer de produire de grands effets; et il n'est pas douteux qu'il eût mis les Ottomans dans la situation la plus fâcheuse, s'il avait été exécuté aussi bien qu'il avait été conçu.

Cependant Amurat, étourdi par tant de défaites qu'il avait essuyées du côté de la Hongrie, et effrayé des grands préparatifs que les chrétiens faisaient contre An 1444. IX. Ladislas, roi de

Hongrie, fait une trève particulière avec Amurat. Ducas. c. 32. cum notis. Laonic. l. 6. p. 167. AEneas. Sylv. Eur. c. 5. Bonfin. dec. 3. l. 6. Ann hung. G. Pray. t. 2. part. 3. p. 16, 17. Ann. Rayn.

lui, envoya offrir la paix aux Hongrois. Malgré les réclamations du cardinal Julien Cesarini, légat du Saint-Siége à la cour de Ladislas, les propositions du sultan furent écoutées. Après de longs et vifs débats, le roi de Hongrie conclut avec le Turk une trève de dix ans. Les conditions du traité furent qu'Amurat, qui aurait bien voulu ne rien céder de toutes ses conquêtes, et s'engager seulement à n'en plus faire au-delà du Danube, rendrait la Servie au prince George, et lui renverrait ses deux fils; qu'il ne troublerait pas Scanderbeg dans la possession du royaume de Macédoine et d'Albanie, qui était son héritage paternel, et que de tout ce qu'il avait conquis il ne conserverait qu'une partie de la Bulgarie.

x. Le cardinal de Florence annonce à Ladislas qu'Amurat est en Asie. Ann. Hung. G. Pray. t. 2. part. 3. p. 18.

A peine ce traité était signé, que Ladislas apprit par le cardinal de Florence, François Condolmieri, neveu d'Eugène, qui commandait la flotte papale, qu'Amurat était passé en Asie, comme on l'avait prévu, pour faire rentrer dans le devoir Ibrahim-Beg, prince de Caramanie; que toutes les villes et toutes les possessions des Turks situées en deçà du Bosphore se trouvaient à découvert et sans défense, parce que le sultan avait emmené en Orient toutes ses troupes d'Europe, à l'exception d'un petit corps de milice qui campait dans la Chersonèse de Thrace, et qui n'était nullement redoutable. Le cardinal ajoutait qu'à l'heure même il traversait avec sa flotte la mer Égée, et qu'il allait se poster dans le détroit de Gallipoli pour intercepter au sultan tous les passages, et l'empêcher de rentrer en Europe; que c'était maintenant au monarque hongrois et à ses alliés à prendre leurs mesures pour attaquer les Turks en Occident, leur arracher

tout ce qu'ils y possédaient, et à ne pas perdre par une fatale négligence une si belle occasion de délivrer le monde d'une nation qui était l'ennemi déclaré de toutes les autres, et le fléau du nom chrétien. La lecture de ces lettres rendit la cour de Ladislas un peu confuse, et causa des regrets à ceux qui avaient signé ou conseillé la trève avec les Turks.

Presqu'en même temps arrivent des dépêches de l'empereur de Constantinople. Jean Paléologue y complimentait d'abord Ladislas de ses exploits, puis il le priait de lui envoyer le plan de ses opérations pour la campagne qui allait s'ouvrir, afin qu'il pût, de son côté, se mettre en harmonie avec lui. Il apprenait à ce prince que déja il s'était rendu à Misithra, la nouvelle Lacédémone, pour se rapprocher des confédérés et du foyer de la guerre. En même temps il lui témoignait l'étonnement que lui causaient certains bruits qui couraient sur un prétendu traité de paix qu'il avait fait, disait-on, avec le sultan. Il lui représentait tous les malheurs qu'entraînerait après elle une pareille démarche de sa part, si elle était vraie, ce qu'il ne croyait pas; il lui disait, entre autres choses, qu'il se rendrait responsable aux yeux de l'univers des torts infinis que souffrirait, par sa désertion, chacun des membres de cette confédération, à la tête de laquelle il se trouvait, et qui s'était formée sous ses auspices et même à son instigation; que les frais immenses déja faits pour cette glorieuse entreprise seraient perdus; qu'il laisserait échapper le plus beau moment que le ciel eût jamais préparé pour anéantir d'un seul coup la puissance des infidèles; enfin l'empereur de Constantinople pressait Ladislas de lui faire connaître ses

XI. Lettres de Jean Paléologue au monarque hongrois sur son traité avec le Turk. Ann. Hung. G. Pray. t. 2. part. 3. p. 18. L'abbé Mignot. Amurat II.

dernières intentions, afin qu'il pût, d'après sa réponse, prendre de sages précautions pour qu'il n'allât pas, aveuglé par la confiance que lui-même lui avait inspirée, se précipiter dans les piéges de l'ennemi. L'auteur d'une histoire moderne de l'empire ottoman a donc tort d'avancer *que les Grecs n'entrèrent pas du tout dans cette ligue*. Quoi qu'il en soit, ces lettres de Jean Paléologue jetèrent le roi de Hongrie dans une nouvelle perplexité. D'autre part, le cardinal Julien Cesarini ne cessait de lui adresser de fortes remontrances pour le déterminer à rompre le traité qu'il avait fait avec le Turk.

XII. Le cardinal légat engage Ladislas à rompre ce traité.

Ladislas, ne sachant quel parti prendre, assemble son conseil et les grands de son royaume pour les consulter sur ce qu'il doit faire dans un cas si critique. Il leur expose les scrupules dont sa conscience est tourmentée. Alors le cardinal légat, qui était présent à l'assemblée, prit la parole et fit un discours dans lequel il déploya toutes les ressources de sa dialectique et de sa politique pour prouver que Ladislas pouvait se dispenser d'être fidèle à son serment, et même qu'il ne devait pas le garder. Ladislas, disait-il, étant lié par le traité qu'il a fait avec le pape, avec Philippe, duc de Bourgogne, avec les Vénitiens, les Génois, et tous les membres de la sainte ligue, dont il est le chef, n'a pu en conclure un autre avec Amurat au préjudice de ses premiers engagements. En second lieu, ajoutait le cardinal, Amurat l'a rompu lui-même ce traité, puisqu'il n'en a point encore rempli les clauses, quoique le terme fixé pour leur exécution soit expiré depuis long-temps. Le prélat aurait dû s'en tenir à ces deux raisons qui sont au moins spécieuses,

et ne pas dire que le pape déliait Ladislas du serment qu'il avait fait au sultan; mais le cardinal, en tenant ce langage, payait tribut aux préjugés dont la plupart des esprits étaient alors imbus sur l'autorité du pontife romain. Toutefois, nous ne voyons pas qu'il ait avancé, comme quelques écrivains lui en ont fait le reproche, cette maxime que, lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts du ciel, tous les moyens sont bons, et qu'il n'est point de scrupule qui doive arrêter. Cette doctrine est dans les principes de la morale des musulmans, mais la religion des chrétiens la réprouve, et la suivre serait pour eux un crime.

XIII. Ladislas se laisse persuader, et passe le Danube. Duc. c. 33. Laon. l. 6. p. 138. fr. Marin. Bar. l. 12. de gestis Scanderb. Æneas Sylvius, Europa. c. 5. Kodja Effendi. Amurat II. Ms. p. 105. et 106.

La harangue du cardinal légat fut accueillie avec enthousiasme, et des voix qui demandaient la guerre retentirent de toutes parts. Elle fit une telle impression sur Ladislas, que ce prince se mit dans l'instant au-dessus de toutes les inquiétudes de sa conscience, et jura entre les mains de l'orateur de faire ses efforts pour qu'avant l'expiration de l'année les Turks fussent chassés de tous les pays de la Grèce européenne. Sur ces entrefaites, on lui annonça que, si le sultan n'avait pas exécuté les conditions du traité précisément au jour marqué, comme le cardinal s'en était plaint, il venait de les remplir; qu'il avait renvoyé, suivant les conventions, à George, despote de Servie, ses deux fils, et rendu à ce prince toutes les places qu'il lui avait ravies, ainsi que tous les prisonniers serves qui étaient tombés entre ses mains. Cette nouvelle, qui infirmait un des grands arguments du cardinal Julien, déconcerta d'abord Ladislas, mais elle ne le fit pas changer de résolution. Bientôt il passa le Danube et s'avança en conquérant jusqu'à Varna, l'ancienne

Dionysiopolis, située sur le Pont-Euxin, où était le rendez-vous général des alliés. Après avoir emporté cette ville d'assaut, il se disposait à marcher sur Andrinople et à s'avancer ensuite vers Constantinople pour la mettre à l'abri de toute invasion, lorsqu'il apprit que Scanderbeg était dans l'impossibilité de se joindre à lui avec les vingt-cinq ou trente mille hommes qu'il lui amenait, parce que le crâle de Servie ne voulait pas qu'il passât sur ses terres. Peu de temps après, le cardinal de Florence, qui s'était vanté de faire de si grandes choses, écrivit au monarque hongrois qu'Amurat, après s'être hâté de conclure la paix avec le prince de Caramanie, avait trompé sa vigilance et traversé à son insu la mer avec toutes ses troupes qu'il ramenait d'Asie. Ces deux nouvelles, auxquelles Ladislas ne devait pas s'attendre, le frappèrent au point qu'il en tomba malade. Il fut obligé de rester pendant quelques jours à Varna dans l'inaction pour rétablir sa santé; ce qui donna au sultan le loisir de faire ses dispositions pour venir le surprendre et l'attaquer avec avantage.

XIV. Il perd la bataille de Varna. Phrantz. l. 1. c. 32. l. 2. c. 18. Ducas. c. 32. Laonic. l. 7. Hist. Politica. Cantem. Amurat II. Leuncl. hist. musul. l. 14. p. 562 et 563. Ann. Hung.

Amurat, parti d'Andrinople, marcha à grandes journées sur Varna. Les deux armées s'étant approchées en vinrent aux mains et se livrèrent un combat terrible. Dans les premiers moments de l'action, les chrétiens eurent tellement la supériorité, que le sultan était sur le point de prendre la fuite; ce qu'il aurait fait si deux de ses janissaires ne l'en eussent empêché en le retenant par la bride de son cheval. On prétend même qu'ils osèrent le menacer de la mort s'il était assez lâche pour les abandonner. Ce fut alors, dit-on, qu'Amurat prit en main le traité signé par le

roi de Hongrie, et l'éleva vers le ciel en le conjurant de punir les chrétiens de leur mauvaise foi. Quelques historiens ont prétendu qu'il tira de son sein une hostie consacrée que Ladislas lui avait remise pour garantie de sa parole, et qu'interpellant le Christ, il s'était écrié : *Jésus, si tu es Dieu comme le disent les chrétiens, venge-toi, venge-moi du parjure de tes disciples.* Il est vrai qu'Amurat, qui se défiait de la sincérité des Hongrois, avait voulu les lier par tout ce qu'il y avait de plus sacré pour eux, en exigeant qu'ils lui livrassent leur propre Dieu en otage; mais la cour de Hongrie était trop religieuse pour se prêter à une pareille profanation. La demande d'Amurat fut rejetée. Cantemir, parlant de cette circonstance, dit seulement que le roi de Hongrie avait fait un traité de paix solennel avec Amurat, et *que, sa main posée sur l'évangile, il avait juré par le corps immortel de Jésus-Christ d'en observer fidèlement les articles.* Ces mêmes écrivains paraissent persuadés que le ciel écouta les plaintes d'Amurat, et qu'à la voix de cet infidèle la victoire quitta sur-le-champ les drapeaux des chrétiens pour suivre ceux des musulmans. Il est certain que l'armée hongroise ne tarda pas à perdre ses avantages, et que bientôt on la vit fléchir et près de se débander. Ce fut en ce moment que Ladislas, qui, par le conseil d'Huniade, était resté au corps de réserve, poussé par le cardinal Julien et par les évêques de Strigonie et de Varadin, se mit à la tête d'une troupe d'élite, et, courant à bride abattue à travers les bataillons ennemis, perça jusqu'au quartier d'Amurat. Il allait lui plonger son épée dans le sein, lorsque son cheval tomba et ne put se relever. Alors

G. Pray. t. 2. part. 3. p. 17. AEn. Sylv. Europa. c. 5. Philelphis. l. 19. Epist. Eugen. l. 23. p. 186. Bonfinius ver. Decad. 3 l. 6 et 7. Kodja-Eff. Amurat II. Ms. p. 123 et suiv.

les gardes du sultan se précipitent sur le jeune roi, et l'un d'eux lui coupe la tête, la met au bout d'une pique et l'élève pour la faire voir aux armées. A ce spectacle, les Hongrois, les Polonais et les autres alliés sont glacés d'effroi et perdent tout à fait courage. La déroute des confédérés devint bientôt générale, et les Turks en firent une horrible boucherie. Toutefois cette victoire coûta cher aux musulmans. Ils laissèrent sur le champ de bataille un grand nombre des leurs, et Amurat ne put s'empêcher de dire qu'il ne voudrait pas vaincre souvent à ce prix. La bataille de Varna se donna le 10 novembre, veille de la Saint-Martin de l'an 1444. Le cardinal Julien et les deux évêques de Strigonie et de Varadin qui avaient excité Ladislas à faire une action qu'on doit regarder plutôt comme un emportement de jeune homme que comme un trait de bravoure, payèrent de leur vie le fatal conseil qu'ils lui avaient donné. Ils restèrent parmi les morts.

XV. Amurat fait mettre la tête de Ladislas dans du miel pour la conserver. Kodja-Effendi. Amurat II. ms. p. 127, 129 et suiv. Sansovino.

Amurat, quoiqu'il eût remporté à Varna une victoire complète, ne fut pas également content de toutes ses troupes. Quelques-unes avaient fui dans le combat, surtout au commencement de l'action. Le sultan, pour les punir, condamna leurs officiers les uns à la mort, et les autres à être promenés dans le camp en habits de femme. Cependant, touché des supplications de son armée, qui vint se prosterner à ses pieds, il se contenta de priver de leurs emplois les plus coupables. Il dut en cette rencontre se sentir d'autant moins porté à user de rigueur, qu'il ne pouvait se dissimuler que lui-même avait eu sur le champ de bataille un moment de faiblesse. Il fit mettre la tête de Ladislas dans un vase rempli de miel pour l'envoyer à Pruse et y être

conservée et montrée, ou comme un trophée de sa victoire, ou comme un épouvantail propre à imprimer de la terreur à ceux de ses vassaux dont la fidélité était chancelante. On dit que le sultan fit aussi couper sur le cadavre du malheureux Ladislas la main qui avait signé cette trève, dont l'infraction fut suivie de si grands malheurs; infraction contre laquelle des écrivains, d'une conscience très-timorée sans doute, ont cru devoir déclamer avec tant d'affectation et même d'emportement.

XVI. Observation sur la rupture du traité entre Ladislas et Amurat. Kodja-Effendi. Amurat II. Ms. p. 125.

Mais qu'on fouille dans les archives diplomatiques de toutes les nations, depuis que l'art des négociations, qui n'est que trop souvent celui de se tromper mutuellement, s'est introduit dans le monde; qu'on parcoure cette multitude immense de traités qu'elles contiennent, combien ne s'en trouvera-t-il pas qui ont été violés avec plus de hardiesse que celui de Ladislas, sans avoir fait crier si fort au scandale! Combien dont la rupture a même paru suffisamment justifiée aux yeux d'une politique qu'on ne peut accuser de machiavélisme, par des raisons qui ne valaient pas celles qu'alléguait le cardinal Julien! Il y aurait beaucoup à dire sur ce traité fameux, sur les circonstances qui l'ont accompagné et sur les murmures qui l'ont suivi. Mais, comme il serait impossible de donner ici aux raisonnements qu'il faudrait employer toute l'étendue et tous les développements nécessaires pour qu'ils portassent avec eux la conviction dans les esprits, il vaut mieux s'abstenir de toucher à cette matière délicate, que de s'exposer au risque d'être soupçonné de vouloir donner atteinte à la sévérité des principes. Un fait assez remarquable, c'est que Méhémet-Assan, ou

Kodja-Effendi, cet historien turk si estimé des musulmans, ne fait aucune mention de la mauvaise foi des Hongrois; qu'il garde un profond silence sur la circonstance du traité élevé par Amurat vers le ciel pendant le combat. Kodja-Effendi se contente de mettre dans la bouche du sultan une courte prière adressée à l'Être suprême, pour qu'il daigne *jeter par terre le drapeau de l'infidélité*, et exterminer le roi de Hongrie, qui est traité dans cette prière d'*infâme païen.*

XVII. Reproches que les confédérés se font mutuellement.

Le malheureux événement arrivé à Varna donna lieu à bien des reproches et à beaucoup d'apologies. George, despote de Servie, fut regardé comme le premier et le principal auteur de tous ces désastres. En refusant à Scanderbeg la liberté de passer sur son territoire pour joindre l'armée des Hongrois, il priva cette armée d'un puissant renfort. Les chrétiens ne manquèrent pas de l'accuser de perfidie. Le despote répondait que c'était parce qu'il n'avait pas voulu être un parjure, ni trahir sa conscience, qu'il s'était refusé aux désirs de Scanderbeg; qu'ayant contracté des engagements envers Amurat, en intervenant comme partie intéressée dans son traité avec Ladislas, il s'était fait un devoir sacré d'être fidèle à son serment. Les confédérés rejetèrent aussi les uns sur les autres la cause de la perte de la bataille de Varna Les Polonais, qui avaient plus souffert que les Hongrois dans l'action, reprochaient à ces derniers de ne les avoir point soutenus. Huniade, qu'on inculpait hautement de lâcheté ou de trahison, faisait retomber la faute sur le cardinal Julien et sur les évêques qui l'entouraient. Il les accusait d'avoir entravé ses opérations. Par un abus alors trop commun, les camps et les

armées étaient inondés de gens d'église qui, se prévalant de leur caractère et se croyant de grands capitaines, voulaient commander eux-mêmes les troupes ou donner des leçons aux généraux. Un autre prêtre avait aussi préparé l'épouvantable revers que les armes des chrétiens éprouvèrent dans les plaines de Varna. Le cardinal Condolmieri, soit par incapacité, soit par négligence, avait livré le passage des mers aux flottes d'Amurat, action par laquelle ce prince de l'église aurait bien mérité d'être traduit devant un conseil de guerre. Ne répugne-t-il pas d'ailleurs à tous les principes que des hommes revêtus d'un sacerdoce de paix veuillent faire le métier de guerriers? Des soldats, voilà les vrais ministres du dieu des combats.

An 1445. XVIII. Jean Paléologue, s'abandonne à la clémence du sultan.

Après la fatale journée de Varna, l'empereur Jean Paléologue perdit toute espérance et ne vit plus d'autre ressource pour lui que de s'abandonner à la clémence du sultan. Il avait tout lieu de craindre le courroux de ce vainqueur, qui pouvait à juste titre le regarder comme un des principaux instigateurs de la rupture du traité que les Hongrois avaient fait avec lui. Cependant Amurat voulut bien accorder la paix à ce prince. Il lui promit de ne jamais troubler sa tranquillité pour quelque raison que ce pût être. Telles étaient les malheureuses destinées des Grecs, que cette même paix qui aurait dû apporter quelque soulagement à leurs maux ne servit au contraire qu'à leur préparer de nouvelles infortunes, en fermant la porte à des secours étrangers qui les auraient peut-être tirés de l'abîme. Paléologue comprit que, pour ne pas déplaire au sultan, il fallait qu'il renonçât à toute espèce de liaison avec les princes chrétiens. Ces ménagements,

en éloignant la réconciliation des deux églises, ne pouvaient devenir que funestes aux Grecs.

XIX. Marc d'Éphèse renouvelle ses invectives contre les Latins. Gregor. Hieronom. p. 698. Rayn. Ann. ad ann. 1445. n. 16 et 17.

La Grèce n'entretenant plus aucune correspondance avec les Latins, les vieilles racines du schisme, qui n'avaient point été encore arrachées tout à fait, se revivifièrent par le zèle de Marc d'Éphèse. Cet ardent schismatique se prévalut des conjonctures et recommença ses déclamations contre les Latins. Il fabriqua des libelles insolents dans lesquels il attaquait de nouveau la personne de l'empereur et les prélats de l'église grecque qui l'avaient accompagné au concile de Florence. Il leur reprochait de n'avoir fait le voyage d'Italie que dans l'espoir d'en revenir les mains pleines d'or; surquoi Grégoire Hiéronomaque, protosyncelle, l'interpellait de dire si lui-même avait été assez désintéressé et avait eu la conscience assez délicate pour refuser sa part des indemnités que le pape faisait distribuer, suivant qu'il en était convenu, à chacun des Grecs qui avaient été députés au concile? Grégoire ajoutait : « Je ne sais si ces propos indécents de la « part de notre frère Marc ne viendraient pas du dépit « secret qu'il aurait ressenti de n'avoir point été ré« compensé comme il s'y attendait peut-être, pour ce « tableau de Saint-Eugène, peint par lui-même, et « qu'il avait envoyé en présent au pape, avec un écrit « rempli de flatteries, dans lequel il disait à Eugène : « *Père Abraham, levez vos mains et bénissez vos* « *enfants qui viennent de l'Orient vers vous.* » On voit que cet ambitieux avait plus d'un talent, et qu'à beaucoup de savoir dans les matières théologiques il ajoutait encore l'art de manier le pinceau.

Jean Paléologue, au lieu d'arrêter ces nouvelles

dissensions par son autorité, eut la complaisance de permettre que Marc d'Éphèse disputât en public contre l'évêque de Corone. Ce prélat choisit, pour lui servir de second dans cette lutte, Barthélemi de Florence, célèbre professeur en théologie. Marc d'Éphèse fut, dit-on, terrassé par ce redoutable champion comme il l'avait déja été au concile. On ajoute que cette seconde défaite lui causa un tel chagrin, qu'il en mourut peu de temps après. Marc d'Éphèse fut un de ceux qui portèrent les derniers coups à leur malheureuse patrie. Il précipita sa ruine par son zèle fougueux et ses emportements contre l'église latine. En mettant tout en œuvre pour entretenir ses concitoyens dans leur opiniâtreté à rejeter le décret d'union, il paralysa les efforts que le pape et les princes chrétiens étaient encore dans la disposition de faire pour délivrer la Grèce de la tyrannie du cruel Ottoman. En agitant les consciences et les remplissant de vains scrupules, il étouffa dans le cœur de ses compatriotes toute espèce d'énergie, et les rendit indifférents aux tristes destinées qui les attendaient. Graces à ce brouillon, l'état ressemblait à un malade qui, obsédé par quelque mauvais génie, écarte de lui toute espèce de secours, et repousse dans son délire le dernier remède qu'on lui présente comme le seul qui pourrait encore le rendre à la vie.

XX. Funestes effets de ces clameurs. Rayn. ann. 1445.

Constantin, despote du Péloponèse ou de la Morée, avait profité du voyage d'Amurat en Asie pour tomber sur ses terres et lui enlever plusieurs places importantes. Il avait chassé ses troupes de la ville de Thèbes et pris possession de la Béotie. Il s'était rendu maître du Pinde; il avait armé contre le sultan les habitants

XXI. Constantin, despote de la Morée, attaque les possessions d'Amurat. Ducas. c. 32. Kodja-

Effendi. Amurat II. ms. p. 137 et suiv.

de toutes les petites contrées qui environnaient cette montagne renommée, et les avait excités à se jeter sur la Thessalie; enfin il avait réussi à débaucher plusieurs des vassaux d'Amurat. Constantin s'était fait aider dans ses opérations militaires par le prince Thomas, son frère, qui l'avait servi avec d'autant plus de zèle qu'il était lui-même intéressé à la conservation et à l'affranchissement du Péloponèse : ses meilleures possessions étaient dans ce pays. Thomas avait présidé à la restauration de l'Hexamile, cette muraille qui empêchait d'entrer dans le Péloponèse par l'isthme de Corinthe. On la refit sur un nouveau plan. Elle fut rebâtie en bonnes pierres de taille, liées entre elles par des crampons de fer. Elle avait cinq coudées d'épaisseur. Cinq grandes forteresses, placées à des distances égales, lui servaient de défense. Elle était bordée d'un fossé large et profond, dans lequel on introduisait à volonté les eaux de la mer; car ce fossé ou canal touchait d'un côté à la mer d'Ionie et de l'autre à la mer Égée.

An 1446. XXII. Vengeance du sultan. Ducas. c. 32. État de l'emp. ott. par un solitaire turk. t. 2. p. 357 et suiv. Kodja-Effendi. Amurat II. ms. p. 137, 140. Laonic. l. 5. p. 123. et 131. L'abbé Mignot. p. 17.

Le sultan, courroucé de la conduite du despote, s'était promis de l'en punir aussitôt qu'il serait libre de tout autre soin. Lorsque le moment de sa vengeance fut venu, il se mit à la tête d'une forte armée qui traînait à sa suite un grand nombre de chariots chargés de cuivre pour fondre du canon. Quand Amurat eut achevé tous les préparatifs nécessaires pour commencer le siége, quand son artillerie fut montée et en état d'agir, ce prince donna le signal pour l'attaque. Bientôt le fossé qui défendait l'approche de l'Hexamile fut mis à sec et comblé. Le canon, qui ne cessait de tirer, produisit des effets si terribles, que

la muraille et ses forteresses ne tardèrent pas à s'écrouler de toutes parts. Dès que les brèches furent praticables, les Turks montèrent avec intrépidité à l'assaut, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui se présenta devant eux. Lorsqu'ils eurent emporté ce retranchement, Amurat les quitta pour aller se reposer à Andrinople. Il remit en partant la conduite de l'armée à Tourakhan, l'un de ses généraux, et le chargea d'achever la campagne. Alors les Turks se répandirent comme un torrent dans l'intérieur du Péloponèse. Ils y mirent tout à feu et à sang, et y firent un butin immense. Les soldats avaient à leur disposition tant de richesses, qu'ils ne savaient à quels objets donner la préférence. On les voyait plier sous le poids de l'or et de l'argent et succomber sous des monceaux d'étoffes et d'effets précieux dont ils s'étaient chargés, leurs forces ne répondant point à leur cupidité. Ils firent en cette occasion une si grande multitude de prisonniers de l'un et de l'autre sexe, que, pour s'en débarrasser, ils les vendaient sur-le-champ à ceux qui en voulaient, et les cédaient à vil prix. Ils donnaient la plus belle femme pour une somme qui ne reviendrait peut-être pas à neuf francs de notre monnaie. L'auteur de l'Histoire moderne des Ottomans dit, en parlant de cette expédition, que c'est la première fois qu'on voit les Turks employer du canon. Il se trompe; ils en avaient fait usage lorsqu'ils tentèrent, en 1423, de s'emparer de Constantinople; ils s'en étaient servis depuis au siége de Spendérovie et à celui de Belgrade, et dans diverses autres rencontres antérieures à leur irruption dans le Péloponèse.

Constantin Paléologue, saisi d'épouvante à la vue

XXIII. Constantin se réconcilie avec Amurat.

des progrès et des dégâts que les armes du sultan faisaient dans son pays, s'empressa de calmer la colère de ce musulman. Il lui députa le père de l'historien Chalchondyle pour lui demander la paix. Amurat, pour toute réponse, fit jeter cet envoyé dans un cachot. Le despote comprit qu'il fallait se presser de donner, sans contester davantage, pleine satisfaction au sultan. Il s'estima heureux d'en être quitte pour restituer à Amurat tout ce qu'il lui avait pris, et pour lui payer un tribut annuel. Il se soumit même, sans témoigner aucune répugnance, à une condition assez humiliante. Mahomet exigea de lui qu'il s'engageât, non-seulement à ne pas rétablir l'Hexamile, mais encore à faire abattre par ses propres sujets ce qui pouvait rester sur pied de cette muraille. Après cette leçon, Constantin se résigna à vivre tranquille et à ne pas plus compter désormais sur les secours des princes chrétiens que n'y comptait l'empereur, son frère. Jean Paléologue, qui, avant lui, s'était réconcilié avec Amurat, devenu sage par le malheur, rentra, mais un peu tard, dans le chemin du devoir; il mena une conduite plus réglée et plus digne d'un souverain : enfin il résolut de mettre un meilleur ordre dans l'administration des affaires publiques et de mieux gouverner ses sujets. Constantin, de son côté, avait les mêmes vues et était dans les mêmes sentiments. Il ne s'occupait, à l'imitation de l'empereur, son frère, que de plans de réforme.

An 1447. XXIV. Instructions de ce prince à Phrantzès, en le nommant

Les domaines assez considérables que le prince Constantin possédait dans la Morée ou le Péloponèse étaient divisés en trois grands départements, celui de Sparte, celui de Corinthe et celui de Patras. Il avait conféré la préfecture de Corinthe à Jean Cantacuzène, celle

de Patras à Alexis Lascaris, et réservé celle de Sparte ou Lacédémone à Phrantzès qui avait toute sa confiance. Le despote, en investissant Phrantzès de son gouvernement, l'instruisit lui-même de la manière dont il devait se conduire dans ce nouvel emploi. Il est agréable d'entendre un souverain donner à ses ministres de pareilles leçons : « Ne faites, disait Constantin à Phrantzès, ne faites tort à qui que ce soit. « Ne souffrez point qu'il s'établisse dans votre gouvernement aucune autre autorité que la vôtre qui « est la mienne. Respectez les lois, et ne vous en « écartez pas d'une seule ligne; Dieu vous en récompensera, et moi je vous en saurai gré. Tenez-vous « en garde contre les présents; repoussez ceux qui « seraient assez hardis pour vous en offrir. Les présents aveuglent l'esprit, corrompent le cœur, exposent souvent un magistrat à commettre de grandes « iniquités, et même à condamner l'innocence. Un « ministre de la justice doit réunir ces qualités : il faut « qu'il soit fidèle à Dieu et à celui de qui il tient ses « pouvoirs et qu'il représente. Il faut qu'il soit vrai « dans ses paroles et qu'il vive avec sagesse et tempérance. C'est parce que j'ai reconnu de tout temps « que vous étiez dans ces heureuses dispositions, que « je vous confie aujourd'hui un ministère si important. » Tel est l'esprit du discours qu'adressa à Phrantzès le prince Constantin, et non pas l'empereur Jean Paléologue, comme le dit le continuateur de l'Histoire romaine de Laurent Échard, qui accumule ici fautes sur fautes. Selon lui, Phrantzès fut fait despote de Lacédémone ou Sparte, tandis qu'il n'eut que la qualité de préfet ou gouverneur de ce département.

Gouverneur de la Morée.
Phrantz. l. 2. c. 19.

S'il en eût été créé despote, il en serait devenu souverain; ce qui ne pouvait entrer dans les intentions de Constantin ni de la cour de Constantinople. Ce continuateur n'a point entendu le texte de Phrantzès, qui s'explique sans équivoque sur cet article. Au reste, ce n'est pas la seule méprise un peu grave qui soit échappée à l'attention de cet écrivain dans la partie de son ouvrage où il parle de l'empire d'Orient.

An 1448. XXV. Amurat défait Huniade à Cassovie. Laonic. l. 7. p. 191, 195 et 196. Cantem. Amurat II. règne d'Amurat II. Leucel. hist. musul. l. 14, p. 566. État de l'emp. ott. par un solitaire turk. t. 2. p. 363. Kodja-Effendi. hist. ott. Amurat II. ms. p. 148.

Amurat, n'ayant plus rien à craindre ni de Jean Paléologue, ni des princes, ses frères, tourna tous ses efforts contre la Hongrie. C'était une proie qu'il dévorait des yeux depuis long-temps. La Hongrie était alors gouvernée par le brave Huniade, vaivode de Transylvanie, à qui les états du royaume avaient déféré la tutelle de leur jeune roi Ladislas-le-Posthume, ainsi nommé parce que son père ne vivait plus lorsqu'il vint au monde. Il était fils d'Albert, archiduc d'Autriche, roi des Romains et roi de Hongrie, par la reine Élisabeth, sa femme. Les Hongrois, après la fin malheureuse de Ladislas Jagellon, tué à la bataille de Varna, crurent devoir rendre justice au fils d'Albert et d'Élisabeth, en rappelant ce jeune prince au trône de ses pères, d'où ils l'avaient d'abord écarté eux-mêmes. Amurat, excité par l'appât d'une conquête si précieuse et par son animosité personnelle contre le vaivode de Transylvanie, se mit en campagne, suivi de Mahomet, son fils, et s'avança vers la Hongrie. Huniade, ayant rassemblé toutes les forces dont il pouvait disposer, marcha à la rencontre des Turks. Les deux armées se trouvèrent en présence le 18 octobre 1448 dans la plaine de Cassovie, lieu situé en Servie sur les frontières de la Bosnie. L'armée musul-

mane était forte de cent cinquante mille hommes, celle de Hongrie n'allait pas au-delà de cinquante mille. Le général hongrois, par le conseil sans doute de l'évêque de Corone, que le pape Nicolas V lui avait envoyé en qualité de légat apostolique, voulut que ses soldats se distinguassent par leur piété avant de se signaler par leur bravoure. Il les fit confesser et communier le jour même qu'il livra bataille; ce qui ne peut guère s'entendre de la totalité des soldats, mais seulement d'un certain nombre des plus fervents; car, quelque expéditifs qu'eussent pu être les moyens employés pour abréger la cérémonie, il aurait été bien difficile d'y faire participer en si peu d'heures cinquante mille individus. Au reste, ces communions ne fixèrent pas la faveur du ciel sur les armes des chrétiens. Ils furent taillés en pièces, et presque toute leur cavalerie, quoique bardée de fer, hommes et chevaux, resta sur le champ de bataille. Huniade lui-même eut bien de la peine à échapper par la fuite au vainqueur et à la mort.

An 1449. XXVI. Cet événement hâte la mort de Jean Paléologue Phrantz. l. 2. c. 19 Duc. c. 33. Duc fam. Byz. p. 245. Ray. Ann. 1449. n. 11. Gibbon the declin and fall of the Rom. Emp. t. 6 in-4. p. 459.

Amurat mit une telle importance à cette victoire qu'il en fit circuler la nouvelle avec une sorte d'ostentation. Il ne négligea rien pour que le bruit en parvînt au plus tôt à Constantinople. L'annonce de cet événement affligea profondément l'empereur, et la douleur qu'il en ressentit ne put être adoucie par les brillants succès de Scanderbeg en Albanie. Ce guerrier avait défait successivement quatre armées ottomanes. Ces alternatives subites de bons et de mauvais succès auxquels il était impossible que Jean Paléologue ne prît pas le plus vif intérêt, donnèrent à son ame de si violentes secousses qu'elles achevèrent de ruiner sa

santé. Depuis son retour d'Italie, il traînait une vie toujours souffrante. Vers la fin du mois d'octobre il fut attaqué d'un accès de goutte qui le conduisit au tombeau, le 31 du même mois. Il était dans la cinquante-huitième année de son âge. Il avait régné vingt-trois ans trois mois depuis le décès de son père, et trente ans depuis qu'il avait été couronné du vivant de ce prince. Ses funérailles se firent avec le cérémonial usité et en grande pompe. On ne voit pas ce qui a pu faire dire à Gibbon *qu'on l'enterra avec une précipitation extraordinaire et même suspecte.* Ne semblerait-il pas, à l'entendre, qu'on aurait enfoui ce prince tout vivant pour le faire disparaître plus promptement de dessus la terre? A qui Gibbon prête-t-il cette intention coupable? on l'ignore.

XXVII. Doutes sur la sincérité de ce prince dans l'affaire de l'union.

Jean Paléologue eut, comme le vulgaire des hommes, quelques vertus communes et beaucoup de vices plus communs encore. Il sacrifia trop à sa passion pour les femmes. Un des événements les plus mémorables de son règne est sans contredit le voyage qu'il fit à Florence et à Ferrare pour y travailler au grand ouvrage de la réunion des deux églises. Agissait-il alors avec franchise? C'est une question à laquelle nous n'oserions trop répondre. On a de la peine, il faut l'avouer, à ne pas concevoir sur son compte quelque défiance quand on voit ses prédécesseurs, après avoir annoncé tant de fois au monde le même désir de se rapprocher de la communion romaine, reculer ensuite sous différents prétextes. La dissimulation sur ce point et l'esprit de fausseté étaient un mal de famille si invétéré chez ces princes, qu'il serait bien étonnant que Jean Paléologue n'en eût point hérité. Lorsqu'on lit

avec quelque attention les historiens grecs qui ont parlé de la réconciliation des deux églises, il n'est pas difficile d'y apercevoir, comme nous l'avons déja remarqué ailleurs, que c'était pour la cour de Constantinople une affaire de pure politique. Toutes ces démonstrations de zèle que les Grecs manifestaient par intervalles en faveur de la réunion n'étaient qu'un leurre pour mieux surprendre le pape et les princes chrétiens de la communion romaine, afin d'en obtenir de prompts secours dans des moments de détresse. Ducas, l'un de ces historiens, en fait naïvement l'aveu, et Phrantzès s'exprime aussi de manière à faire comprendre qu'il n'avait pas non plus grande confiance dans la sincérité de ces protestations d'union et d'amitié, dont ceux de sa nation étaient si prodigues envers les Latins.

XXVIII. Constantin Dragosès, son frère, lui succède. Phrantz. l. 2. c. 19. Duc. c. 36. Laonic. l. 7. p. 197 et 198. Ducang. Famil. Bys. p. 243, 245, 246. Bulliald. not. ad cap. 33. Duc.

Jean Paléologue mourut sans laisser d'enfants pour lui succéder; mais il restait, pour prétendants à la couronne, trois de ses frères; savoir : Constantin Dragasès ou Dragosès, Démétrius et Thomas. Théodore était mort peu de temps avant lui, victime d'une maladie contagieuse qui avait désolé la Grèce l'année précédente. Ce prince Théodore avait été d'abord despote de Sélivrée, et ensuite seigneur de Sparte. Après avoir beaucoup fatigué l'empereur, son frère, par ses plaintes continuelles, au sujet de son apanage dont il n'était pas content, après même l'avoir menacé de lui faire la guerre, il avait tout à coup abandonné ses possessions à Constantin Dragosès, pour se retirer dans un couvent où il s'était fait moine. Théodore avait eu de sa femme Cléopes, fille de Malatesta, comte de Rimini en Italie, une fille nommée Hélène,

qui épousa Jean II, roi de Chypre. La couronne de Bysance paraissait dévolue, par droit d'aînesse, à Constantin, ce frère que l'empereur défunt avait toujours si fort aimé. Démétrius, quoique plus jeune, soutenait qu'elle lui appartenait, parce qu'il était né *porphyrogénète*, c'est-à-dire, depuis que Manuel, son père, avait été revêtu de la pourpre. Cette prétention même suppose qu'il était plus jeune que Constantin. Le savant commentateur de l'histoire de Jean Ducas est donc dans l'erreur lorsqu'il avance et même entreprend de prouver que Constantin fut élevé au trône au préjudice de Démétrius, son aîné. Un grand nombre de ces hommes ambitieux, qui cherchent à faire fortune en jetant le trouble dans leur patrie, se rangèrent autour de Démétrius. Plusieurs des grands de la nation s'enrôlèrent dans son parti. Mais cette conspiration fut étouffée presque en naissant. L'impératrice-mère, le prince Thomas, frère de Démétrius, le clergé, le sénat, la milice et le peuple, se déclarèrent hautement en faveur de Constantin. D'ailleurs on redoutait la domination de Démétrius. La dureté de son caractère faisait craindre que le sceptre ne devînt entre ses mains un sceptre de fer; au lieu que Constantin avait gagné presque tous les cœurs par la douceur de ses mœurs, et par un grand nombre d'excellentes qualités qui le rendaient véritablement aimable.

XXIX. Amurat invité de donner son agrément à l'élection de Constantin.

Pour assurer davantage la couronne sur la tête de ce prince, on prit le parti de faire approuver par Amurat son élévation au trône. En conséquence l'historien Phrantzès fit le voyage d'Andrinople, et alla demander au sultan son agrément pour que Constan-

tin prît possession de l'empire d'Orient. Amurat fut flatté de cette déférence. Il accueillit gracieusement Phrantzès, et le renvoya comblé de présents. Les mécontents ne manquèrent pas de désapprouver cette démarche. Ils trouvaient qu'elle avilissait la nation. Mais il y avait long-temps que la cour de Constantinople était asservie aux caprices de celle d'Andrinople, et cette délicatesse n'était guère de saison dans le moment présent. D'ailleurs ne pouvait-on pas craindre qu'Amurat ne se fût trouvé offensé si l'on avait négligé de remplir à son égard cette formalité? Jean Paléologue lui payait tribut, et il est certain que le sultan regardait ce prince comme un vassal relevant de la Porte-Ottomane, puisque lorsqu'il rassembla toutes ses forces pour aller porter la guerre chez les Hongrois, il se crut en droit de lui signifier l'ordre de venir le joindre en personne à la tête d'un détachement de ses propres troupes. L'empereur de Constantinople avait trouvé le moyen de ne pas déférer à cette humiliante sommation. On doit aussi se rappeler qu'Amurat s'était déja montré très-favorable à Démétrius, puisqu'il lui avait fourni des hommes pour faire la guerre à l'empereur, son frère. En pareille conjoncture, les partisans de Constantin ne pouvaient trop ménager Amurat, et ils auraient manqué de politique, s'ils n'eussent pas évité tout ce qui était capable de le choquer [1].

(Cette note est pour le § 25, feuille 13, pag. 206.)

[1] **M. de Hammer ne donne que 24,000 hommes à Huniade, et 50,000 au sultan, t. II, p. 333. La bataille dura trois jours. Le 17 octobre, la victoire resta indécise entre les deux partis, mais Huniade échoua dans une attaque de nuit sur le camp ottoman. Le 18, la tra-**

An 1450. XXX. Constantin passe de la Morée à Constantinople pour y venir prendre possession du trône. Duc. c. 33.

Dès que Phrantzès, après avoir obtenu le consentement du sultan, fut de retour à Constantinople, on se hâta de députer vers Constantin, Alexis Philanthropène et Manuel Paléologue, surnommé Jagrus, pour lui présenter les attributs de la dignité impériale. Ce prince était alors à Lacédémone. Ce fut le 6 janvier de l'an 1450 qu'il donna audience à la députation qui lui avait été envoyée par le sénat et par les grands de la nation. Il n'arriva que dans le cours du mois de mars à Constantinople. Il y fut reçu avec ces démonstrations de joie que commande l'étiquette, et qui ne sont pas toujours l'expression du sentiment. Il y eut à Constantinople des réjouissances de toute espèce, des spectacles, des jeux, des courses de chevaux, et chacun s'empressa de faire au nouveau souverain des présents proportionnés à son zèle et sa fortune.

An 1451. XXXI. Le pape presse Constantin d'obliger ses sujets à obéir au décret d'union. Litteræ Nic. V. in annal. Rayn. 1451, n. 2; *ibid.* n. 3.

Constantin ne tarda pas à recevoir de la part de Nicolas V, qui avait succédé à Eugène IV, des lettres par lesquelles ce pontife l'exhortait à faire observer dans ses états le décret d'union, et à rétablir sur son siége le patriarche de Constantinople que les schismatiques avaient obligé de fuir. Constantin avait manifesté dans plus d'une occasion son dévouement à l'église romaine; mais les esprits étaient encore si échauffés, et il régnait toujours un tel déchaînement contre le concile de Florence, que ce prince n'osa rien faire de ce que le nouveau pontife de Rome attendait de lui.

hison des Valaques entraîna la déroute de l'armée hongroise; enfin, le 19, les retranchements furent enlevés par les Turks après une héroïque résistance. 17,000 Hongrois et 40,000 Turks restèrent sur le champ de bataille. *Ibid.* 334, 337.—B.

Amurat ne vécut pas long-temps après l'avénement de Constantin au trône de Constantinople [1]. Il paya tribut à la nature au mois de février de l'an 1451, seize mois environ depuis la mort de l'empereur Jean Paléologue II. Il décéda à Andrinople et non pas au siége de Croie, dans la quarante-neuvième année de son âge. Il était bien éloigné d'avoir quatre-vingts ans, ou quatre-vingt-neuf, comme le dit Sagredo, ni même soixante-quinze, comme le prétend un savant académicien dans son histoire universelle. Ce sultan périt d'une attaque d'apoplexie, d'autres disent des suites d'une mélancolie que lui causèrent les mauvais succès de sa dernière campagne. Il était désespéré de n'avoir pu reprendre à Scanderbeg la ville de Croie, malgré l'armée nombreuse et l'artillerie formidable avec lesquelles il avait attaqué cette place.

XXXII. Amurat meurt. Kodja-Eff. Amurat II, p. 156. Ms. M. Hardion hist. univ. t. 18, p. 142. Rayn. ann. 1450, n. 15.

Amurat réunissait à de grands talents militaires plusieurs vertus civiles et morales. Il était équitable, bienfaisant, clément; il pardonnait facilement. Il avait la réputation d'être un fidèle observateur de sa parole.

XXXIII. Son portrait. Phrantz. l. 3. c. 1. Ducas. c. 33. Laonic. l. 5. et l. 7.

[1] Il est un fait dont notre auteur ne parle pas, c'est la double abdication d'Amurat en faveur de son fils; ce fut dans la quarantième année de son âge, aussitôt après avoir conclu avec Vladislas, roi de Hongrie, une trève de dix ans, que Mourad abdiqua pour la première fois, et se retira à Magnésie pour se reposer des fatigues de la guerre. Mohammed, son fils, âgé de 14 ans, prit les rênes de l'état, et Mourad ne se réserva que les revenus de trois provinces, Mcuteché, Saroukhan et Aïdin. Mourad fut tiré de sa retraite par la rupture du traité de la part des Hongrois, et accourut sur le champ de bataille de Varna, pour renoncer une seconde fois à la souveraine puissance après sa victoire. Enfin, peu de temps après, une révolte des janissaires, occasionnée par la faiblesse du commandement, et le mépris qu'inspirait la jeunesse et la vie molle de Mohammet, fils de Mourad, forcèrent une troisième fois ce dernier à se remettre à la tête des affaires, qu'il ne quitta plus qu'à sa mort, arrivée en 1450 dans la quarante-neuvième année de son âge : il avait régné 30 ans. Hist. de l'emp. ott., éd. fr., t. II, p. 304, 315.

Etat de l'emp. ott. par un solit. turk, t. 2, p. 339.

On rapporte de lui plusieurs traits qui prouvent qu'il la méritait. L'histoire cite, entre autres exemples, la résistance qu'il opposa à Mahomet, son fils, qui voulait qu'on égorgeât sans pitié la garnison et tous les habitants de Sfetigrade, ville en Albanie, malgré la capitulation qu'ils avaient obtenue en se rendant aux troupes ottomanes, vaincus plutôt par l'effet d'une superstition ridicule que par la force des armes de l'ennemi. Au reste, Amurat n'avait pas toujours suivi ces principes d'équité, dont on lui a fait tant d'honneur. Les chrétiens eurent plus d'une fois occasion de se plaindre de son peu de scrupule à violer les conventions qu'il faisait avec eux. Ce sultan, quoique fort attaché au mahométisme, fut rarement persécuteur : c'est une justice que les chrétiens lui ont rendue. Les Grecs disaient que Dieu ne pouvant le récompenser dans le ciel, d'où il était exclu à cause de sa religion, lui avait accordé dans ce monde, pour prix de ses bonnes actions, toutes sortes de prospérités. Ils l'ont regretté à sa mort. Amurat aimait ses peuples et s'occupait de leur bonheur autant que peut le faire un conquérant. Il était actif, plein de feu, et infatigable à la guerre; il souffrait, comme le simple soldat, les intempéries des saisons, le froid, le chaud, et toutes les privations inséparables du noble métier des armes, enfin, dit Cantémir, il fut bon empereur et grand général. « On trouvera, ajoute-t-il, peu de capitaines « qui aient remporté plus de victoires que lui. *Bel-« grade* est la seule place contre laquelle il ait « échoué. » Cantémir pouvait-il ignorer ou avait-il oublié qu'il avait fui de devant Constantinople; qu'il n'avait pu se rendre maître de Croie, capitale du

royaume d'Albanie? S'il eut de grands succès, il éprouva aussi de grands revers. Lorsqu'il avait essuyé quelque disgrace à la guerre, il s'en consolait par cette sentence religieuse qui lui était familière : *Quand le Créateur*, disait-il, *est contraire*, *que peut faire la créature?* Il ne cherchait d'autre cause des infortunes qu'il essuyait, que les péchés du peuple et les siens. L'empereur des Grecs tenait le même langage en parlant des fléaux qui accablaient sa nation : il les regardait aussi comme un châtiment du ciel.

XXXIV. Ses conquêtes en Asie. Laonic l. 5. Mehemet Hassan ou Kodja-Eff. Ms. Amurat II. Cantem. Amurat II. État de l'emp. ott. par un solit. turk, trad. par Lacroix, l. 2, p. 343 et 344. Emp. turk, p. d'Anville.

Amurat fit un grand nombre de conquêtes; mais la plupart de ces conquêtes n'étaient que d'anciens domaines qui lui avaient été ravis, et qu'il trouva le moyen de recouvrer. C'est ainsi qu'en Orient il reprit sur le traître Djouneid, Smyrne et Éphèse; qu'il reconquit sur ce faux Mustapha, que l'empereur Manuel lui avait suscité pour rival, tous les pays dont cet imposteur s'était emparé, et en particulier la célèbre ville de Nicée en Bityhnie, celle de Cogni ou l'ancienne *Iconium*, en Cappadoce, et Laranda, qui conserve encore aujourd'hui le nom sous lequel on la connaissait dans l'antiquité. Amurat s'était mis en marche dans le dessein de réunir à ses autres possessions la province de Sipha ou de Sinope, et celle de Castamoni en Paphlagonie; mais Ismael, prince de ce pays, sut détourner l'orage, en lui demandant humblement la paix. Il l'obtint, à condition qu'il fournirait chaque année au sultan, par forme de tribut, une masse de cuivre fin du même volume que sa personne. Amurat s'empara de la Cilicie, de la Pamphylie et de la Lycaonie, qui formaient les états du souverain de la Caramanie; mais il les rendit ensuite

au Caraman, qui lui fit de grandes protestations de fidélité, et jura de ne plus s'écarter du devoir d'un vassal parfaitement soumis. Il se rendit tributaire cette partie de la Phrygie, de la Galatie et de la Cappadoce, dont le prince des Turkomans de Durgut ou Turgut était seigneur. Il prit d'assaut, dans le même pays, Aksheri ou Ville-Blanche, l'ancienne Antioche, située sur la frontière de la Pisidie. Il s'empara de la fameuse ville d'Ismid, place d'un grand commerce. Le sort de cette dernière cité décida de celui des contrées voisines. Les villes de Mentech, d'Aïdin, de Saroukhan, dans la Carie, et toutes les terres de la dépendance d'Amid-Ogli, tombèrent sous sa domination.

XXXV. Ses conquêtes en Europe. Laonic. l. 5. Turk-græc. hist. polit. p. 3. Emp. turk, d'Anville.

Du côté de l'Europe, Amurat se ressaisit de tous les pays que Mustapha avait envahis dans la Grèce, et en particulier des villes de Gallipoli et d'Andrinople. Il conquit presque tout le Péloponèse, qu'il voulut bien ensuite restituer au prince Constantin Paléologue, frère de l'empereur, qui le reconnut pour son seigneur suzerain. Amurat se rendit maître aussi de plusieurs places dans l'Acarnanie. Il força Joannina ou l'ancienne Cassiopé en Étolie [aujourd'hui Janina], à lui ouvrir ses portes. Plusieurs des villes maritimes situées vers l'embouchure du Strymon en Macédoine ne purent résister au pouvoir de ses armes. Bercos, Settunion et Mésembrie reconnurent ses lois. Il dépouilla de tous ses états Jean Castriot, roi d'Épire ou d'Albanie, et se rendit tributaires plusieurs autres petits princes de ces régions. S'avançant vers les provinces placées au nord de la Grèce et s'approchant du Danube, il enleva au despote de Servie, Scopia, Novemonté, Spendérovie et Sophie, ville ancienne-

ment bâtie par l'empereur Justinien, au pied du mont Hémus. Saitza, capitale de la Bosnie, se soumit à son obéissance. Il se remit en possession d'une grande partie de la Bulgarie; il subjugua tout le pays d'Ipsala, ainsi que la Moldavie. Le despote de Valachie, pour obtenir qu'il le laissât jouir de sa principauté, prit l'engagement de lui fournir tous les ans, par forme de redevance, trois milliers de flèches et quatre mille pavois ou boucliers. Enfin, Amurat réunit sur sa tête tout ce que l'invasion de Tamerlan avait fait perdre à Bajazet I[er]. De toutes les conquêtes qu'il fit sur les Grecs, il n'en est pas qui le flatta davantage que celle de Thessalonique. Cette ville, célèbre dans l'antiquité, était encore alors très-riche et fort peuplée. Elle faisait un gros commerce, et l'on voyait journellement arriver dans ses ports des vaisseaux de toutes les nations. Il en venait de l'Arabie et de la mer Rouge. Les Turks l'appellent Salonique, et elle n'a pas trop dégénéré de cet état de splendeur où elle se trouvait lorsque Amurat l'enleva aux Vénitiens, qui venaient de l'acheter des Grecs. Cette ville est, jusqu'à présent, restée aux Turks, malgré toutes les tentatives qu'on a faites pendant long-temps pour les en chasser.

XXXVI. Mahomet II prend possession du trône des Ottomans. Phrantz. l. 3. c. 2, 3, 4. Ducas. c. 33. Laonic. l. 7. p. 198. Cantem. Mahomet II. Mehemet Hassan ou

Amurat laissa en mourant son empire à Mahomet II, l'aîné de ses fils, âgé de vingt-deux ans. Mahomet était à Magnésie, lorsqu'il apprit le décès de son père. Sans s'expliquer davantage, il dit à ses courtisans : *Que mes amis me suivent.* Aussitôt il monta sur un coursier arabe qui, dit-on, le porta en deux jours au détroit de Gallipoli, éloigné d'environ cent vingt lieues du point d'où il était parti. Il ne déclara la perte qu'il avait faite de son père que lorsqu'il fut à Gallipoli.

Kodja-Eff. Amurat II. Ms. p. 154 et suiv. Raynal. Ann. 1450. n. 16.

Il se rendit ensuite à Andrinople, où il s'établit avec sa cour. Aussitôt qu'il fut arrivé dans cette ville, il eut soin qu'on fit au sultan défunt de magnifiques funérailles, et voulut que le corps de ce prince fût conduit en grande pompe à Pruse en Bithynie, lieu de la sépulture des Ottomans. Il crut devoir envoyer par la même occasion, au même tombeau, un petit frère de l'âge de sept ans, d'autres disent de dix-huit mois seulement. Cet enfant fut mis à mort par ses ordres. On l'étouffa en lui versant une grande quantité d'eau dans la bouche. Le cadavre de cette innocente victime de la politique ombrageuse de son frère fut placé sur le char qui transporta celui de leur père commun à Pruse. Mahomet, pour ajouter à ce crime un nouveau degré d'atrocité, fit périr celui de ses officiers qu'il avait chargé de l'exécution de son fratricide. C'est par de pareils forfaits que cet homme sanguinaire signala le commencement de son règne. A peine était-il arrivé à Andrinople, qu'on y vit accourir de toutes parts une foule d'ambassadeurs, qui venaient à l'envi le féliciter de son avénement au trône, et lui faire des compliments de condoléance sur la mort de son père. Dans le nombre de ces ambassadeurs, on distinguait ceux de Constantinople et ceux du petit empire de Trébisonde. Les despotes Thomas et Démétrius, frères de l'empereur Constantin, en députèrent aussi de leur côté. Il en vint de l'île de Lesbos, de l'Acarnanie, de Galata, et des îles de Chio et de Rhodes. Mahomet leur fit à tous la réception la plus affable, et leur dit qu'il ne désirait rien tant que d'entretenir la paix avec leurs souverains. Il affecta même de prodiguer aux ambassadeurs de Constanti-

nople les marques d'une distinction toute particulière. Il leur protesta qu'il était sincèrement disposé à renouveler le dernier traité d'amitié qu'Amurat avait fait avec l'empereur Jean Paléologue; il leur assura que les Grecs trouveraient toujours en lui les mêmes sentiments que son père leur avait témoignés, surtout dans les dernières années de son règne. Il jura par le nom de Dieu, par celui du grand prophète, par les anges et par l'Alcoran, qu'il ne cesserait jamais d'être fidèle à ses engagements envers la nation grecque. Enfin, sur la demande de ces envoyés, il consentit à payer chaque année trois cent mille aspres qu'on prendrait sur ses domaines situés aux environs du fleuve Strymon, pour fournir aux dépenses d'Orkhan-Tchélebi, prince de la maison ottomane, qui, depuis assez longtemps, vivait à Constantinople. On le disait issu de Musulman, fils de Bajazet Ier. Des députés de la Valachie et de la Bulgarie arrivèrent presque ensemble. Mahomet leur fit à tous le même accueil, et les discours qu'il leur tint ne respiraient que l'amitié. Mais ce n'était qu'un langage perfide. Tandis que sa bouche promettait à chacun de ses ambassadeurs la paix, son cœur déclarait la guerre à leurs maîtres.

XXXVII. Mariage de Constantin; nouvel empereur. Phrantz. l. 3. c. 1 et suiv. lat. texte grec. l. 1. c. B. p. 49 et suiv. Ducas. 33.

Constantin, après avoir pris possession du trône devenu vacant par la mort de Jean Paléologue II, son frère, crut devoir contracter quelque mariage, dont il pût tirer parti dans les circonstances. Il avait jeté d'abord les yeux sur la sultane Marie, veuve du sultan Amurat. Cette princesse étant fille du despote de Servie, Constantin espérait sans doute de trouver dans son beau-père une puissance toujours prête à le secourir au besoin. Il était aussi à présumer que Mahomet

aurait des égards pour l'époux de la veuve de son père, et qu'il ménagerait les Grecs en considération de sa belle-mère. C'est probablement ce double motif qui faisait incliner Phrantzès vers cette alliance. L'âge de la princesse, qui était un peu trop avancé pour espérer qu'elle pût donner un héritier à son maître, ne l'arrêtait pas : elle avait près de cinquante ans. Mais le refus persévérant que fit Marie d'accepter la main de Constantin et de venir s'asseoir à ses côtés sur le trône, pour finir ses jours dans un cloître, rompit les négociations déja entamées pour ce mariage, quoique la famille de la sultane veuve les poursuivît avec beaucoup de chaleur. Constantin, obligé de porter ses vues ailleurs, chargea Phrantzès, son fidèle ministre et son ami, de lui chercher une autre épouse, soit dans la cour de Trébisonde, soit dans celle de George, méphé, ou roi de Géorgie[1]. Phrantzès s'embarqua sur le Pont-Euxin pour aller remplir cette honorable commission. Il partit accompagné d'une troupe de personnages qui formait un assortiment assez singulier. Ce cortége, qui tenait sans doute à l'étiquette et au cérémonial, était composé d'un mélange de membres du corps de la noblesse, de quelques archimandrites, de moines, de gens de guerre, de médecins, de joueurs d'instruments, de chanteurs et de danseurs. Il faisait, partout où il se montrait, l'amusement des étrangers, en leur causant toutefois plus d'étonnement que d'admiration. Phrantzès fit à son maître un portrait fidèle des jeunes princesses qu'il avait vues dans les deux cours. Il lui

[1] Giorgi ou George VIII, roi de Géorgie, ne mérite par aucun motif le titre de *roi d'Arménie* que notre auteur lui attribuait ici.—B.

dépeignit leur caractère, les qualités du cœur et de l'esprit et les graces extérieures dont la nature les avait douées. Constantin donna la préférence à la fille du roi de Géorgie. Ce monarque commença par déclarer à Phrantzès que, suivant l'antique coutume de sa nation, c'était les hommes et non pas les femmes qui apportaient des dots en mariage; qu'en conséquence il ne doterait pas sa fille. Cependant, comme il désirait fort cette alliance, il consentit à lui donner, lorsqu'elle partirait pour Constantinople, à titre de présent, une somme de cinquante-six mille pièces d'or, et, de plus, à lui faire toucher tous les ans une pension de trois mille autres pièces aussi d'or, dont elle aurait la liberté de disposer comme il lui plairait. Il permettait aussi à la jeune épousée d'emporter avec elle ses bijoux, ses pierreries, tous les meubles et tous les vêtements précieux qui étaient à son usage. En même temps il promit à Phrantzès, dont il voulait reconnaître les bons offices, de lui faire don, lorsqu'au printemps prochain il viendrait chercher sa fille pour la conduire à son époux, de quatre ballots de soie de la première qualité, et du prix de cinq cents écus d'or le ballot ou la pièce. L'Ibérie ou la Géorgie était alors un pays d'où se tirait la meilleure soie, et cette marchandise y faisait une branche de commerce florissante. L'empereur approuva tous les articles du contrat de mariage dont Phrantzès était convenu avec son futur beau-père. Il remit lui-même l'acte de sa ratificatiou à l'ambassadeur du roi de Géorgie, qui avait accompagné Phrantzès à son retour, après y avoir tracé avec le cinabre, de sa propre main et en pré-

sence de cet ambassadeur, trois croix pour tenir lieu de sa signature.

La jeune princesse ne quitta pas son père et ne vit jamais son futur époux. Les malheurs qui vinrent fondre peu après sur Constantinople ne le permirent pas. Il avait été aussi question de marier Constantin à la fille de François Foscari, doge de Venise; mais la fierté de la cour de Bysance dédaigna cette alliance. Les Vénitiens en furent d'autant plus piqués qu'ils envisageaient ce mariage comme un moyen qui pourrait les conduire à se rendre un jour souverains de Constantinople. Le souvenir de cette offense contribua beaucoup dans la suite à ralentir le zèle et les efforts de la Seigneurie pour défendre les Grecs contre les Turks.

An 1452. XXXVIII. Expédition de Mahomet en Caramanie. Ducas. c. 34. Laonic. l. 7. p. 199. Leuncl. hist. musulm. l. 15. col. 573 et suiv. Mehemet Hassan, ou Kodja-Eff. Mahomet II, pag. 159 et suiv.

Le premier ennemi contre lequel Mahomet tourna ses armes depuis son avénement au trône des Ottomans fut Ibrahim-Beg, seigneur de la Caramanie ou l'ancienne Cilicie; ce despote, quoique musulman, continuait, malgré les promesses qu'il avait faites au sultan Amurat II, d'entretenir des liaisons avec les princes de la chrétienté. Ces princes avaient intérêt de rechercher l'amitié d'Ibrahim, parce qu'il se trouvait avantageusement placé pour faire diversion en leur faveur lorsqu'ils étaient en guerre avec les Ottomans. Ibrahim ne répondit pas cette fois à la confiance que ses alliés d'Europe avaient conçue de lui. A peine fit-il mine de vouloir opposer la moindre résistance à Mahomet. Il se soumit docilement à toutes les conditions qu'il plut à ce sultan de lui imposer. Mahomet, pendant son voyage en Caramanie, eut un entretien

avec des Grecs pervers qui travaillèrent à l'indisposer contre leur empereur. Ils lui firent entendre que Constantin occupait un trône sur lequel il n'était monté qu'en violant toutes les formes. Ils lui direut que, s'il avait été proclamé empereur, il ne le devait qu'à l'intrigue et à la cabale, mais qu'il n'avait pas été couronné suivant les coutumes et les usages de la nation; qu'enfin il n'avait aucun titre pour prétendre au diadême. Il y a toute apparence que ces mauvais citoyens étaient des hommes dévoués à Démétrius, ennemi mortel de son frère. Ce qui donne lieu de le présumer, c'est que Mahomet fournit à ce despote, comme l'avait fait Amurat, son père, des secours dont il se servit pour mettre le trouble dans la Morée.

xxxix. Nouveaux troubles de religion à Constantinople. Euseb. Renaudotii Dissertatio in Gennadium, p. 37 et suiv. Ducas, c. 36.

Tandis que des malintentionnés cherchaient à indisposer Mahomet contre l'empereur, ce prince se conduisait personnellement envers le sultan d'une manière peu propre à se le rendre favorable. Constantin lui envoya demander la pension d'Orkhan, dont le paiement était en retard, et lui fit signifier que cette pension étant trop modique, il fallait qu'elle fût augmentée. Les envoyés de Constantin eurent la maladresse d'accompagner cette espèce de sommation de la menace de mettre en liberté le prince turk, si l'on ne se pressait de donner satisfaction à leur maître. Ils insinuèrent en même temps qu'Orkhan, une fois sorti de la captivité où la cour de Constantinople le retenait pour complaire à celle d'Andrinople, pourrait bien devenir un homme dangereux pour le sultan. Mahomet, sans daigner leur faire aucune réponse, donna des ordres pour qu'on chassât au plus tôt et avec ignominie les agents de l'empereur qui résidaient

dans le pays des environs du Strymon pour y percevoir les deniers destinés à l'entretien d'Orkhan. Constantin ne tarda pas à s'apercevoir de l'indiscrétion de sa démarche. Déja il lui semblait voir des nuages orageux se former autour de lui, et entendre la foudre gronder sur sa tête. Dans cet état de perplexité, il députa des ambassadeurs au pape Nicolas V, successeur d'Eugène IV, pour le presser de lui procurer de prompts secours contre les Turks. Dans l'intention de se concilier davantage la bienveillance de ce pontife, il le pria de lui envoyer à Constantinople des hommes éclairés pour travailler, de concert avec ses théologiens, à l'entière extirpation du schisme. Le pape lui adressa Isidore, ce cardinal-archevêque de Kiovie qui avait paru avec tant d'éclat au concile de Florence. C'était un prélat sage, modeste, d'un caractère liant et conciliateur, qui à de grandes vertus joignait de grandes lumières dans la science ecclésiastique. Il était Grec de nation, circonstance qui le rendait plus propre qu'aucun autre à réussir dans la nouvelle négociation qu'il allait entamer à Constantinople. Il arriva dans cette ville au mois de novembre 1452 : l'empereur le reçut avec de grandes marques d'amitié. Après plusieurs conférences théologiques, qui parurent avoir rapproché les esprits, Constantin, accompagné du sénat, d'un groupe de courtisans et des principaux dignitaires de l'ordre du clergé, se rendit processionnellement à l'église de Sainte-Sophie. On y célébra avec pompe la messe en signe de réconciliation. On nomma dans les prières publiques d'abord le pape, comme chef de toute l'église, et ensuite le patriarche George Melissène, qui avait pris la fuite

pour se soustraire aux persécutions des dissidents. Pendant cette cérémonie, à laquelle tous les assistants n'applaudissaient pas, une multitude de schismatiques des deux sexes s'était rendue au monastère de Pantocrator, ou Dieu tout-puissant, pour y consulter George Scholarius qui, en se faisant moine, avait pris le nom de Gennadius. C'est ce même George Scholarius qui, après avoir si généreusement combattu au concile de Florence pour le dogme catholique, s'était précipité depuis dans le schisme. Gennadius, se tenant enfermé dans sa cellule, ne voulut répondre de vive voix à nul de ceux qui étaient venus pour lui demander son avis; mais, ayant entr'ouvert sa porte, il afficha en dehors, comme à la dérobée, sa décision, et s'empressa ensuite de rentrer dans sa demeure. Aussitôt chacun s'approcha pour prendre connaissance de cet écrit, que l'air mystérieux avec lequel son auteur procédait rendait encore plus propre à piquer la curiosité. Gennadius y fulminait contre ses compatriotes, et leur reprochait amèrement de mettre leur confiance dans le secours des Latins plutôt que dans le bras tout-puissant du Seigneur; d'abandonner les traditions de leurs pères pour courir après les chimères d'une doctrine réprouvée. La lecture de ce papier ne manqua pas d'échauffer toutes les têtes, et principalement celles des moines, des religieuses et de cette classe de dévotes que leur orgueil porte toujours à vouloir jouer un rôle dans les querelles de religion. En un instant ces femmes communiquèrent leur fanatisme à une foule de gens du peuple qui remplissait les cours de ce monastère où Gennadius venait de rendre ses oracles. Aussitôt on vit cette multitude prendre son essor et sortir en

tumulte de l'enceinte du monastère pour se répandre dans les tavernes de la ville. Rassemblés dans ces lieux de débauche, ils buvaient à longs traits en l'honneur de la Vierge, la conjurant de défendre Constantinople contre l'impie Mahomet, ainsi qu'elle l'avait jadis défendue contre Khosroës, roi de Perse. Au milieu de ces libations sacriléges, ils vomissaient mille imprécations contre les amis de l'union. Ils disaient, criant comme des énergumènes : *Qu'avons-nous besoin du secours des Latins et de leur religion? Loin de nous le culte des azymites.* C'est sous ce nom que ces schismatiques désignaient les Latins, parce que les ministres de l'église latine consacrent avec du pain sans levain. Or, nous avons déja observé que les Grecs n'ont jamais pardonné aux catholiques romains de différer d'eux sur ce point de discipline, quoique si peu important en lui-même. Ils étaient aussi très-scandalisés d'entendre les Latins faire l'office divin dans une langue qui n'était pas la leur et qu'ils traitaient de barbare. Ils trouvaient ridicule la forme de leurs habits sacerdotaux et toutes leurs cérémonies liturgiques. Ils regardaient comme un sacrilége que les prêtres de l'église romaine, en célébrant les saints mystères, missent de l'eau froide dans le calice au lieu d'y verser de l'eau chaude, ainsi qu'il est prescrit par le rituel grec.

XL. Mahomet construit une forteresse sur le Bosphore. Phrantz. l. 3. 7. Ducas. c. 34. Laonic. l. 8. p. 201, 202. Turk-græc.

Lorsque Mahomet fut revenu de son voyage en Caramanie, il ne s'occupa plus que des moyens qu'il pourrait employer pour se rendre maître de Constantinople; entreprise qu'Amurat lui avait recommandée par son testament, que ses prédécesseurs n'avaient jamais perdue de vue; que plusieurs d'entre eux avaient tentée sans succès, et dont, par cela même, l'exécu-

tion lui paraissait devoir mettre le comble à sa gloire. Pour se préparer les voies à l'exécution de ce grand projet, il imagina de construire sur les bords du Bosphore de Thrace, du côté de l'Europe, une forteresse vis-à-vis de celle que son aïeul avait élevée sur la rive opposée. Son intention était de s'emparer du canal et d'en fermer le passage aux secours et aux munitions qu'on voudrait faire arriver à Constantinople par la mer Noire, et de se ménager en même temps une place d'armes qui pût lui servir de point d'appui et de ralliement en cas de revers. Il fit donc publier dans ses états que tous ses sujets et ses vassaux eussent à lui envoyer des matériaux et des ouvriers pour la construction de cette forteresse. Dès le 26 mars, il se rendit en personne sur les lieux afin de hâter, par sa présence, les travaux et d'encourager les travailleurs. Chacun se fit un devoir de répondre à son empressement. On vit même jusqu'à des pachas mettre, pour lui faire leur cour, la main à l'œuvre, piocher la terre, voiturer les pierres et porter le mortier. Ce fort fut élevé près d'un lieu appelé Lœmocopia, dont il prit le nom, sur les ruines d'un château dit Néocastre, situé derrière Galata, et sur celles d'une ancienne église dédiée à l'archange saint Michel. L'église fut jetée bas, et ses décombres fournirent des matériaux à la forteresse. Cette citadelle se nomme aujourd'hui le Vieux-Château d'Europe.

Hist. polit. p. 8. Leuncl. Hist. musul. l. 15. c. 574. Mehemet Hassan, ou Kodja-Eff. Mahomet II. Ms. p. 162 et suiv.

XLI. Plaintes de l'empereur à ce sujet.

La nouvelle de cette entreprise, portée à Constantinople, frappa de terreur la cour et la ville. Elle consterna tous les Grecs répandus en Asie, en Thrace et dans les îles de l'Archipel. On la regardait généralement comme le prélude de la ruine prochaine de la

Duc. c. 34. Turko-græc. Hist. polit. p. 8.

15.

capitale et des restes de l'empire. Constantin s'empressa d'envoyer à Mahomet des députés pour lui faire des remontrances, et lui dire qu'il ne pourrait s'empêcher de regarder l'établissemeut d'un fort aux portes de Constantinople comme une infraction formelle à la paix qui subsistait entre eux.

XLII. Réponse du sultan. Ducas. c. 34.

Mahomet, dans le premier moment, reçut gracieusement les réclamations des ambassadeurs grecs. Il leur répondit, avec beaucoup de douceur, qu'il était étrange qu'il n'eût pas sur cette côte une seule place pour lui faciliter le passage de ses états d'Europe à ceux d'Asie; que l'emplacement qu'il avait choisi pour élever la citadelle qui faisait si fort ombrage à Constantin devait, au contraire, le tranquilliser, puisque, par sa proximité de Constantinople, elle les mettrait l'un et l'autre plus à portée de se secourir mutuellement, et de réprimer les corsaires de Rhodes, de Catalogne et de Venise, leurs ennemis communs, lesquels ne cessaient de troubler leur commerce. Les ambassadeurs grecs ne paraissant pas satisfaits de ces raisons, et insistant toujours pour que les travaux de la forteresse fussent discontinués et pour qu'on démolît ce qui avait été fait, le sultan changea tout à coup de ton, et leur demanda fièrement s'il n'était pas permis à chacun de bâtir sur son terrain, et s'il existait dans le monde un être assez hardi pour vouloir l'empêcher de jouir de ce droit; puis, sans attendre aucune réplique, il leur ordonna de se retirer, en leur signifiant que si leur maître osait lui envoyer d'autres députés pour la même affaire, il les ferait tous écorcher vifs. Cette réponse ferma la bouche aux Grecs: ils partirent au plus vite et en silence.

XLIII. Constantin veut s'opposer par la force à cette construction. Phrantz. l. 3, c. 7.

Constantin fut si révolté du rapport de ses envoyés, qu'il voulait se mettre à la tête de ses troupes et fondre sur les travailleurs employés à la construction du fort. Le peuple et le clergé surtout le conjurèrent de ne point irriter le sultan en prenant une résolution si désespérée. Constantin, devenu plus calme, sentit tout le danger auquel il s'exposerait en effet s'il attaquait Mahomet. Il prit le parti de dissimuler; et, passant d'un extrême à l'autre, il feignit d'avoir la plus grande confiance en ces paroles de paix que le sultan avait données à ses ambassadeurs dans leur première audience. Agissant avec ce Barbare comme s'ils eussent vécu ensemble dans la plus cordiale amitié, il envoyait à Lœmocopia des subsistances pour ses ouvriers et des rafraîchissements pour sa personne; car Mahomet ne cessait d'inspecter lui-même l'ouvrage.

XLIV. Mahomet autorise ses soldats à ravager les moissons des Grecs.

Comme le temps de la récolte approchait, l'empereur, qui croyait avoir donné à ce musulman assez de preuves de sa complaisance pour attendre de lui quelque retour, le supplia de faire garantir, par un détachement de ses propres troupes, les moissons de la contrée. Cette prière ne produisit d'autre effet que de réveiller l'attention de Mahomet sur une nouvelle occasion d'exercer sa malveillance contre les Grecs. Non-seulement il affecta de permettre à ses soldats de faire paître leurs chevaux et leurs mulets partout où ils trouveraient des pâturages, mais encore il les autorisa ouvertement à tomber sur ceux des chrétiens qui voudraient s'y opposer. Constantin eut donc la douleur de voir les gens de la campagne, ses sujets, pillés par ces mêmes troupes sous la protection desquelles il comptait les avoir mis. Plusieurs des habi-

tants du bourg d'Épibation furent massacrés par les janissaires, pour avoir voulu les empêcher de ravager leurs terres et de détruire leurs moissons.

XLV. Constantin fait arrêter tous les Turks qui se trouvent à Constantinople.

Constantin perdit tout à fait patience quand on lui rapporta ce nouveau trait de perfidie. Il fit fermer les portes de Constantinople et arrêter tous les musulmans que la curiosité ou des affaires y avaient amenés. Quelques jeunes eunuques du sérail se trouvèrent dans le nombre. Ces jeunes gens ayant été présentés à l'empereur le conjurèrent avec larmes de leur ôter la vie ou de leur rendre la liberté avant le coucher du soleil, parce que, disaient-ils, cette heure une fois passée, leurs excuses ne seraient plus reçues, et que le sultan les condamnerait impitoyablement à une mort cruelle. Constantin se laissa toucher; il les renvoya sur-le-champ, et trois jours après il fit relâcher tous les autres prisonniers.

XLVI. Description de la nouvelle forteresse. Duc. c. 34. Phrantz. l. 3. c. 7. Laonic. l. 8. p. 202. Mehemet Hassan, ou Kodja-Eff. Mahomet II. Ms. p. 163, 164.

Ces procédés généreux ne purent faire changer le farouche Mahomet. Il n'en continua pas moins à presser la construction de sa nouvelle forteresse, et il ne la quitta pas qu'elle ne fût achevée. Cinq mille ouvriers, nombre qui paraît un peu exagéré, ayant chacun deux manœuvres sous ses ordres, y travaillaient sans relâche. Chaque ouvrier était obligé de faire pendant sa journée, avec le secours de ses aides, deux coudées d'ouvrage. La forteresse fut bâtie sur un plan de forme triangulaire. Chaque angle était terminé par une grosse tour. Deux de ces tours regardaient la terre ferme, et la troisième dominait sur le canal. Leurs murailles avaient trente-deux pieds d'épaisseur, et le mur qui les unissait entre elles, vingt-cinq. Une lame de plomb très-épaisse couvrait tout l'édifice. La

forteresse de Lœmocopia fut terminée vers la fin d'août 1452, quatre mois après qu'elle eut été commencée. Aussitôt Mahomet y établit une garnison de quatre cents hommes.

XLVII. Servitude imposée aux vaisseaux passant devant cette citadelle. Phrantz. l. 3. c. 3. Ducas. c. 34 et 35.

Le sultan mit à la tête de cette troupe Phirouz Aga. Il lui enjoignit d'obliger tous les bâtiments, sans en excepter même les navires ottomans, qui passeraient de la mer Noire dans le Bosphore ou du Bosphore dans cette mer à venir mouiller au pied de la nouvelle forteresse, à la saluer en baissant pavillon devant ses murs, et, de plus, à payer un droit, dont Mahomet fixa lui-même le tarif. Pour faire respecter ce règlement, on plaça sur la tour située du côté de la mer des canons de bronze d'un très-fort calibre. Cet ordre devint funeste à un vaisseau vénitien qui voulut franchir le passage en bravant les formalités prescrites par le sultan. Ce bâtiment fut coulé bas par un des canons de la forteresse qui lui envoya des boulets pesant six cents livres. Le capitaine, nommé Ritzi, et trente hommes de son équipage s'étaient sauvés dans l'esquif. En descendant à terre, ils furent saisis par des Turcs qui les envoyèrent à Didymotique. Mahomet, qui résidait alors dans cette ville, fit empaler le capitaine et couper la tête à ses compagnons. Il défendit de leur donner la sépulture, voulant que leurs corps servissent de pâture aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces. Ducas, qui se trouvait alors à la cour du sultan en qualité d'envoyé du despote de Lesbos, fut témoin de cette barbarie, et il en a consigné le récit dans son histoire.

XLVIII. Orbin, fondeur de

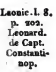
La forteresse de Lœmocopia ne fut pas plutôt achevée, que des détachements turks commencèrent à faire

canons, déserte chez les Turks. Phrantz. l. 3. c. 7. Ducas. c. 35. Laonic. l. 8. p. 202. Turko-græc. Hist. polit. p. 8.

des courses jusque sous les murs de Constantinople. Alors l'empereur adressa de nouvelles plaintes à Mahomet, qui feignit de désavouer ces actes d'hostilité. Ce sultan ordonna même de rendre aux Grecs le butin et les prisonniers que ses soldats avaient faits sur eux. Il ne se montra si complaisant que pour entretenir les habitants de cette grande ville dans une fausse sécurité, jusqu'à ce que tous les préparatifs nécessaires pour en faire le siége dans les règles fussent achevés. On lui présenta alors un transfuge, qui lui donna des renseignements sur l'état des fortifications de Constantinople. Cet homme s'appelait Orbin ou Urbain. Il était Hongrois ou Valaque, et passait pour le plus habile fondeur de canons qui eût encore paru. Mécontent de la modicité des appointements que l'empereur lui donnait, il alla offrir ses services à Mahomet, qui le combla de caresses et de présents. Le sultan se félicitait d'avoir acquis un artiste si habile et qui paraissait devoir lui être d'une si grande ressource pour l'exécution de ses vastes desseins. Mahomet, pour essayer les talents de ce transfuge, lui commanda de fabriquer un canon d'un calibre qui surpassât tout ce qu'on avait pu faire jusqu'alors en ce genre. Orbin promit de lui fondre des pièces capables de lancer des pierres assez fortes pour réduire en poudre les murailles de Constantinople, fussent-elles, disait-il, aussi solidement bâties que celles de Babylone.

XLIX. Dimensions d'un canon fondu par cet artiste. Phrantz. l. 3. c. 7 et 8. Ducas. c. 35.

Peu de jours après, Mahomet partit du fort de Lœmocopia pour se rendre à Andrinople. De retour dans cette ville, il ne s'y occupait que des moyens de s'emparer de Constantinople. Cette pensée le possédait tout entier et tenait son esprit dans un état d'activité


Laonic. l. 8. p. 202. Leonard. de Capt. Constantinop.

continuuel. Il était entouré sans cesse d'ingénieurs, avec lesquels il travaillait le jour et la nuit. Il les consultait sur des projets qu'il avait imaginés lui-même, et les étonnait souvent par la profondeur de ses conceptions et par la solidité de ses raisons. Il examinait avec eux, sur un plan de Constantinople tracé de sa main, les endroits qui paraissaient le plus susceptibles d'être attaqués avec avantage. Il leur indiquait ceux où il conviendrait de placer les batteries, de faire la brèche, d'ouvrir la mine; enfin rien n'échappait à son attention. Tantôt ses troupes manœuvraient en sa présence; tantôt il faisait faire l'exercice du canon, et mettait à l'épreuve les pièces d'artillerie nouvellement fondues. Parmi ces pièces était celle d'Orbin : on l'appelait *la Basilique*. Les écrivains du temps en parlent comme d'une merveille. Ils disent qu'Orbin employa trois mois pour en faire le moule et la jeter en fonte. Si l'on en veut croire le texte de Phrantzès, *la Basilique* n'avait pas moins de douze spithames, ou neuf pieds environ de circonférence et trois par conséquent de diamètre. Lorsqu'on voulut l'éprouver à Andrinople pour la première fois, Mahomet eut soin d'en prévenir les habitants, pour qu'ils ne fussent pas effrayés, tant devait être terrible son explosion! Ce fut surtout par considération pour les femmes enceintes qu'il eut cette prévoyance. En effet, le bruit de cette pièce se fit entendre à cent stades ou treize milles à la ronde, à ce que dit Ducas, et le boulet qu'elle chassa fut porté à un mille du point de son départ. Il s'enfonça dans la terre, en tombant, d'environ une orgye ou six pieds. Léonard de Chio, archevêque de Mytilène, qui ne quitta pas Constantinople pendant tout le siége, parle d'un canon

dont les effets furent terribles pour cette malheureuse ville. Il raconte qu'ayant eu la curiosité de prendre lui-même la mesure d'un boulet lancé par ce même canon, il trouva qu'il avait onze palmes ou spithames de tour : il en évalue le poids à douze cents livres. Tout le monde sait que le palme ou la spithame est l'espace contenu entre le pouce de la main et l'index, tous deux écartés. Monstrelet, dans une relation du siége de Constantinople, enchérit encore sur ce qu'on a dit du canon d'Orbin. Il avance que, dans le nombre des machines avec lesquelles les Turks battaient les murailles de cette ville, on distinguait une *grosse bombarde de métal tout d'une pièce;* que cette bombarde lançait des pierres qui avaient *douze empans et quatre doigts de tour, et pesaient dix-huit cents livres.* Les boulets dont se servaient les Turks étaient faits d'une espèce de pierre noire qu'on tirait du Pont-Euxin : c'était probablement du granit. En Europe, on employa d'abord à cet usage le grès, et ce ne fut qu'assez tard qu'on fondit des boulets en fer.

L. Observations sur la grosseur de ces pièces.

Il serait difficile de ne pas convenir qu'il règne dans tous ces récits beaucoup d'embarras et d'exagération; qu'ils présentent des difficultés, des incohérences qui choquent ou paraissent au moins choquer les règles de l'art et même les principes de la bonne physique; qu'enfin ils mériteraient bien d'être soumis à l'examen d'une critique sérieuse. Mais un pareil travail figurerait mal dans le cours d'une histoire : il faut donc le renvoyer ailleurs. Tenons-nous-en à répéter textuellement et sans aucun commentaire, ce que les auteurs nous disent de la grosseur étonnante et des

effets prodigieux de certaines pièces d'artillerie qui se fabriquaient dans ce siècle, laissant au lecteur la liberté d'en croire ce qu'il voudra ou ce qu'il pourra, ou de se charger d'exécuter lui-même, s'il est curieux d'être plus instruit, ce que peut-être il nous saurait mauvais gré d'entreprendre ici.

An 1453. LI. Transport de ce canon au siége Constantinople. Phrantz. l. 3 c. 8. Ducas. c. 37. Leonard. de Captiv. Constant. Laonic. l. 8. p. 202. Leuncl. hist. musul. l. 15. p. 574. Mehemet Hassan ou Kodja-Eff. Ms. Mahomet II. p. 165, 166.

La Basilique partit d'Andrinople, où elle avait été fondue, pour aller au siége de Constantinople, dans les premiers jours de février 1453, et n'arriva que deux mois après. Elle était tirée par soixante bœufs. Quelques-uns disent qu'il fallut, pour la faire mouvoir, cinquante paires de ces animaux. D'autres en portent le nombre à soixante et même jusqu'à cent cinquante paires. Deux mille hommes furent employés à la conduire. Une partie de ces hommes marchait des deux côtés pour la tenir en équilibre. Elle était précédée de deux cents pionniers pour aplanir la route, et de cinquante charpentiers pour remédier aux accidents qui pourraient arriver aux équipages, et pour établir en charpente des ponts dans les endroits où les chemins se trouveraient rompus ou coupés par des ravins. Khodja-Effendi raconte que, dans le nombre des pièces que Mahomet fit fondre, il y en avait qui pesaient trois cents quintaux, ce qui ferait, puisque le quintal est de cent livres, un poids de trente milliers. Quant à cette diversité qui se fait remarquer dans les récits des historiens sur le transport de *la Basilique*, elle ne doit pas embarrasser. On peut l'expliquer aisément, en disant qu'elle vient de ce qu'on était obligé, vu l'inégalité du terrain et la difficulté des chemins, de varier les forces motrices employées à vaincre la résistance de cette machine, qui devait augmenter

ou diminuer suivant la nature des obstacles que le hasard lui faisait rencontrer sur son passage.

LII. Mahomet envoie des troupes en Morée pour contenir les frères de l'empereur. Phrantz. lat. l. 3. c. 7. texte gr. p. 52. Laonic. l. 8. p. 202.

Cependant Mahomet, qui craignait que les despotes Démétrius et Thomas Paléologue ne vinssent au secours de l'empereur, leur frère, avait envoyé dans la Morée Tourakhan, sandjac ou gouverneur de la Thessalie et de la Macédoine, pour tenir ces deux princes en échec. Tourakhan, accompagné de ses fils Ahmet et Omar, franchit la muraille qui fermait le passage de l'isthme de Corinthe, ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine à exécuter, parce que cette muraille avait été ruinée peu d'années auparavant par Amurat, comme on doit se le rappeler, et que Tourakhan avait eu part lui-même à cette expédition. Ce général pénétra donc aisément en Arcadie, et y mit tout à feu et à sang. Il ravagea les territoires de Tégée, de Mantinée et de Néapolichné; mais il échoua devant les murs de Sidéropolichné. Cette première disgrace fut suivie d'une autre, qui ne lui fut pas moins sensible. Matthieu Asan, généralissisme des troupes de Démétrius et du prince Thomas, son frère, ayant trouvé le moyen de dérober une marche à Ahmet, fils aîné de Tourakhan, qui était à la tête d'un gros détachement de la grande armée turque, le surprit à Léontarion et tailla ses troupes en pièces. Ahmet tomba même au pouvoir du vainqueur, qui l'envoya à Sparte au despote Démétrius. Ce prince le fit enfermer dans la citadelle de cette ville.

LIII. Constantinople investie du côté de la terre.

Mahomet, qui avait levé tout à fait le masque et ne dissimulait plus qu'il en voulait à Constantinople, commença par faire marcher en avant, pour lui frayer la voie, Karadji-Pacha. Il lui donna ordre de s'assurer

de Mésembrie, de Sélivrée, de Bison et d'Anchiale ou l'ancienne ville d'Acheloüs. Cet ordre fut exécuté sans que le pacha rencontrât beaucoup d'obstacles. Il s'empara aussi, avec la même facilité, de plusieurs petits forts du voisinage de la capitale, où un grand nombre de ses habitants s'étaient réfugiés. Karadji-Pacha fit passer au fil de l'épée, pour jeter la terreur dans l'ame des autres, tous ceux qui osèrent lui faire la plus petite résistance. En peu de temps, les abords de Constantinople, du côté de la terre ferme, furent interceptés, et cette ville ne pouvait plus tirer du continent aucune espèce de secours ni d'approvisionnement. Tout étant ainsi disposé, Mahomet se mit en mouvement à la tête de ses armées, pour s'approcher des murs de Constantinople. On ne trouvera pas, sans doute, extraordinaire que nous nous arrêtions un peu au siége de cette capitale. C'est un événement qui va porter le dernier coup aux malheureux restes du grand Empire, dont nous achevons l'histoire. Pour mettre le lecteur plus à portée de suivre les opérations de ce siége mémorable, nous commencerons le livre suivant par une description topographique de Constantinople, d'après des plans qui la représentent à peu près dans l'état où elle se trouvait lorsque les Turks en firent la conquête. C'eût été pour nous une rencontre heureuse, si nous avions pu avoir ici sous les yeux ce plan de Constantinople que Mahomet avait dessiné lui-même.

Phrantz. l. 3. c. 8. Laonic. l. 8. pp. 202, 203.

FIN DU CENT DIX-HUITIÈME LIVRE.

LIVRE CXIX.

I. Topographie de Constantinople. II. Découragement des habitants. III. Campement de Mahomet sous les murs de cette ville. IV. Forces défensives de Constantin. V. Jean Justiniani, Génois, généralissime des troupes de la garnison. VI. Guerriers de marque réunis dans Constantinople pour sa défense. VII. Les Turks ouvrent la tranchée. VIII. Mines et contre-mines. IX. Artillerie et armes à feu des assiégés. X. La grande *Basilique* des Turks crève et tue son inventeur. XI. Fossés de la ville comblés par les ennemis. XII. Tour en charpente dressée par les Turks contre leurs murailles, détruite par les assiégés. XIII. Quatre vaisseaux amis entrent dans le port, malgré la flotte des Musulmans. XIV. Mahomet fait entrer par terre une partie de sa flotte dans le port de Constantinople. XV. Épouvante des Grecs à la vue de ces vaisseaux. XVI. Radeau construit par les Turks pour attaquer la ville du côté du port. XVII. Projet pour incendier la flotte turque manqué. XVIII. Mahomet fait tirer sur les vaisseaux des Génois de Galata. XIX. Distribution des différents postes entre les troupes de la garnison. XX. Constantin fait fondre l'argenterie des églises. XXI. Il apaise un differend survenu entre Justiniani et le grand-duc. XXII. Mahomet inquiété par un phénomène céleste. XXIII. Nouveau projet d'accommodement entre Constantin et Mahomet. XXIV. Il est rejeté par le divan. XXV. Mahomet annonce un assaut général à ses soldats et les harangue. XXVI. Constantin, de son côté, exhorte sa petite troupe à se bien défendre. XXVII. Avant d'aller au combat il communie et demande pardon à ses

sujets. XXVIII. L'assaut commence. XXIX. Le général Justiniani est blessé et se retire du combat. XXX. Constantin, resté presque seul, perd la vie dans la mêlée. XXXI. Fausses anecdotes sur ce prince. XXXII. Critique des écrivains qui ont débité ces fables. XXXIII. Diversité d'opinions sur la mort de Constantin. XXXIV. Le pillage de Constantinople commence par l'église de Sainte-Sophie. XXXV. Les trésors de cette basilique envahis. XXXVI. Véritable époque de la prise de Constantinople. XXXVII. Un grand nombre de ses habitants périssent dans la mer. XXXVIII. Le cardinal Isidore prisonnier de guerre. XXXIX. Entrée de Mahomet dans Constantinople. XL. Il change en mosquée Sainte-Sophie. XLI. Il fait constater la mort de Constantin. XLII. Les Turks insultent, dans leurs orgies, à la religion des chrétiens. XLIII. Mahomet se réserve les reliques des églises pour les vendre. XLIV. Caractère de Constantin. XLV. Apologie de Jean Justiniani. XLVI. Le sultan s'irrite d'abord contre le grand-duc Notaras, puis il se radoucit. XLVII. Peu après il le fait mettre à mort avec ses deux fils. XLVIII. Traitements barbares faits à divers autres prisonniers. XLIX. Mahomet tue, de sa propre main, un fils de Phrantzès. L. Plusieurs familles illustres et un grand nombre de savants désertent Constantinople. LI. Le sultan se venge de Khalil-Pacha. LII. Il permet au clergé de Constantinople d'élire un patriarche. LIII. Il donne le bâton pastoral au nouvel élu. LIV. Il lui accorde des priviléges. LV. Cantemir disculpe les Turks des cruautés qu'on les accuse d'avoir commis au sac de Constantinople. LVI. Son autorité n'est pas ici d'un grand poids. LVII. Dévastation de Constantinople. LVIII. Motifs de l'auteur pour ne point terminer son histoire à la prise de cette ville.

CONSTANTIN DRAGOSÈS.


I. Topographie

CONSTANTINOPLE est située sur la côte maritime de la Thrace ou de la Romanie. Son plan représente une

de Constantinople. Phrantz. l. 3. c. 8. Laonic. l. 8. p. 203, 206. Leonard de Capt. Const. Gyllius. Bosph. Thr. l. 1. c. 5. Chrysoloras. Voir les cartes du 2e vol. de Banduri. [De Hammer, éd. fr., t. II, p. 384, sqq.]

figure triangulaire, dont les côtés sont inégaux. La mer bat deux de ces côtés; le troisième, celui qui regarde l'occident, tient à la terre ferme. Le côté septentrional est bordé des eaux du golfe nommé Chrysocéras ou la Corne d'or. Ce golfe, qui est une dérivation du Bosphore, sépare Constantinople de Galata, et forme un des plus beaux ports qu'il y ait dans le monde. La Propontide, ou mer de Marmara, baigne le côté du triangle qui s'étend du nord-est, en se courbant vers le sud-ouest. Cette mer y forme une rade qu'on appelait, du temps des empereurs grecs, le port de Sophie, le port des Galères, le port du Palais-Impérial; enfin, le port du Bucaléon, ainsi nommé parce qu'il y avait dans le voisinage un groupe en marbre, représentant un bœuf et un lion qui luttaient l'un contre l'autre. Ce dernier port se nommait le *port extérieur*, par opposition au grand port situé sur le golfe de Chrysocéras, qu'on désignait sous le nom de *port intérieur*, parce qu'il était, en quelque sorte, renfermé dans Constantinople; car la ville de Galata, placée de l'autre côté, faisait, avant que les Génois s'y fussent établis, partie de cette capitale. Elle formait une de ses quatorze régions ou quartiers. Les deux côtés qu'arrosaient les eaux de la mer n'étaient entourés que d'une seule muraille, au lieu que le côté qui tient au continent était garni d'une double enceinte. Chaque enceinte avait des tours, des créneaux et des portes placées de distance en distance. Ces portes étaient flanquées de fortes citadelles. La première muraille avait moins d'élévation que la seconde. Les approches en étaient défendues en dehors par un fossé très-large et fort profond, revêtu en

pierres de taille. On avait cru devoir fortifier davantage ce côté, parce qu'il était plus exposé aux insultes des étrangers que les deux autres, à qui les flots de la mer servaient de premier rempart. Chaque angle ou pointe du triangle était terminé par un château fort. A la pointe orientale, qu'on nommait le promontoire de Saint-Démétrius, était placée l'*Acropolis*, ou la forteresse principale de la ville. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la Pointe-du-Sérail. Au second angle, auquel on arrive en suivant la ligne du port jusqu'à la terre ferme, était le *Pentapyrgion*[1] ou le château des Cinq-Tours. De cette seconde pointe on parvenait, en longeant les murailles qui formaient la double clôture de la ville, du côté des terres, à la troisième pointe du triangle, où était alors le *Cyclobion*, ce qui peut signifier une tour fortifiée. C'est l'endroit où se voit le château des Sept-Tours, bâti par Mahomet II. Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'étendue qu'avait alors Constantinople. Il paraît cependant que l'opinion la plus commune est qu'elle avait seize milles de circuit. Telle était à peu près Constantinople quand Mahomet vint l'assiéger. Les murs et les fortifications de cette ville n'étaient pas alors en trop bon état, par l'infidélité de deux administrateurs qui avaient détourné les fonds destinés à les entretenir et à les réparer. Isidore, ce cardinal que le pape Nicolas V avait envoyé, avec la qualité de légat, à l'empereur, et qui s'intéressait vivement au sort des Grecs, répara, autant qu'il put, les torts

[1] Selon M. de Hammer, au second angle était le *Cynégion*, au snd du pont, en avant des Blaquernes, et le *Pentapyrgion* ou *Cyclobion* formait le troisième angle. T. II, p. 385. Ceci est plus exact.—B.

de ces deux brigands. Il fit fortifier à ses frais ces tours dites *les tours d'Anémas*, où le barbare Andronic avait jadis tenu en captivité Jean Paléologue Ier, son père, et ses deux frères Manuel et Théodore.

II. Découragement des habitants. Leonard. de Capt. Const. Laonic. l. 8. p. 215.

La plupart des Grecs, lorsqu'ils virent Constantinople à la veille d'être investie par les Ottomans, tombèrent dans l'abattement et le désespoir. Ils se regardaient comme des victimes, sur la tête desquelles était suspendu le glaive de la justice divine. Leur imagination blessée leur faisait voir partout des signes de la colère céleste. Des météores, des comètes, des prédictions, des révélations de dévotes jetaient l'épouvante dans leur ame. On tira des archives de Constantinople une prétendue prophétie de l'empereur Léon VI, dit le *Philosophe*, dont, toutefois, la conduite et les mœurs ne justifiaient guère ce beau titre, et devaient encore moins faire soupçonner ce prince d'avoir été doué d'un esprit prophétique. Ce faux oracle parut, à des hommes prévenus, annoncer évidemment la fin de l'empire d'Orient, pour l'époque où l'on était alors. Une autre prédiction qui suivit, en faisant passer la multitude à des sentiments tout contraires, eut des effets encore plus funestes par la confiance insensée qu'elle lui inspira. Des visionnaires ou des malveillants firent courir le bruit qu'il était tombé du ciel un décret portant qu'il fallait laisser les Turks entrer librement dans Constantinople, et souffrir qu'ils s'avançassent jusqu'à la colonne de Justinien, parce qu'arrivés à ce terme, ils y seraient reçus par un ange qui les exterminerait tous. Cette imposture trouva d'autant plus de croyance parmi le peuple, qu'elle favorisait la paresse de ces hommes superstitieux et pusillanimes.

Il en résulta qu'aucun des habitants ne voulut prendre les armes et se réunir à la garnison, pour la défense commune, disant qu'il fallait suivre les ordres de la Providence.

III. Campement de Mahomet sous les murs de cette ville. Phrantz. l. 3. c. 8. Duc. c. 37. et 38. Laonic. l. 8. p. 203. Leonard. de Captiv. Coust. Leuncl. l. 15. col. 578. Ducange, Constant. Christ. p. 50 et 51.

Telle était la disposition des esprits, lorsque Mahomet se présenta en personne devant Constantinople. Il y arriva le second jour d'avril [1]. Il établit son pavillon vis-à-vis de la porte de Saint-Romain, située sur le côté du triangle qui regarde la terre ferme. On la nommait ainsi, parce qu'elle avoisinait une église dédiée à ce saint. C'était aussi dans ce canton que le sultan Amurat II, son père, était venu se poster, lorsqu'il fit, en 1423, le siége de la ville impériale. Les armées de Mahomet occupèrent, du côté du continent, un terrain de six mille pas d'une mer à l'autre. Ses troupes d'Asie campaient à sa droite, et s'étendaient jusqu'à la porte Dorée. Celles d'Europe étaient placées à sa gauche, et se prolongeaient en s'élevant vers le nord jusqu'à la porte dite la porte de Bois et le golfe de Chrysocéras. On porte communément à trois cent mille hommes le nombre des troupes musulmanes employées au siége de Constantinople. Le quartier du sultan était entouré d'un fossé profond et garni de fortes palissades. Les janissaires et les officiers de la Porte montaient la garde hors de cette enceinte. Saganos-Pacha, parent ou allié de Mahomet, alla camper, avec le corps d'armée qu'il commandait, au-dessus du port intérieur ou du golfe de Chrysocéras, pour tenir en respect les Génois de Galata et

[1] Suivant M. de Hammer, le vendredi après pâques, 6 avril, *Ibid.*, 398; et le sultan campa derrière la colline qui fait face à la porte Charsias ou Caligaria.—B.

de Péra. Le même jour il arriva une seconde escadre de l'armée navale des Turks, composée d'environ cent trirèmes, et de cent trente petits bâtiments de différentes formes. Ainsi, la ville se trouva bloquée par mer et par terre dans presque toute sa circonférence, excepté dans cette partie qui donnait sur le port intérieur.

IV. Forces défensives de Constantin. Phrantz. l. 3. c 8. Duc. c. 38. Laonic. l. 8. p. 203. Leonard. de Captiv. Const. Cantem. Mahomet II. Tournef. Voyage au Levant. in-8. t. 2, p. 218.

Lorsque les assiégés virent paraître les deux escadres musulmanes, ils développèrent la grosse chaîne de fer, qui servait à fermer l'entrée du port. Elle s'étendait depuis l'Acropolis de la ville jusqu'à la tour de Galata, appelée Phrourion. Elle était soutenue de distance en distance par de gros pieux enfoncés dans l'eau. Des bâtiments rangés le long de cette chaîne, en dedans du port, formaient une barrière impénétrable à l'ennemi, et repoussaient, sans beaucoup de peine, les navires qui osaient s'en approcher pour la forcer. Cet usage, où étaient ceux de Constantinople de fermer l'entrée de leur port par une forte chaîne, date de très-haut. Xiphilin en parle dans la relation qu'il fait du siége de Bysance par l'empereur Sévère. Théophane dit que Léon-l'Isaurien la fit tendre lorsque les Sarrasins vinrent pour s'emparer de Constantinople, et que ces barbares ne se trouvant pas en état de la rompre, prirent le parti de se retirer. Il est certain que Constantinople lui dut plus d'une fois sa conservation. Cependant elle n'avait pu résister aux efforts des croisés qui l'enlevèrent et la transportèrent comme un trophée dans la ville d'Acre ou Ptolomaïs, en Syrie. Cette chaîne, ou une autre qui la remplaça, était devenue pour les Grecs une ressource d'autant plus nécessaire, que leurs forces maritimes, en com-

paraison de celles des Turks, se réduisaient à peu de chose, quoiqu'elles eussent été augmentées par l'adjonction de plusieurs vaisseaux de différentes nations, que Constantin avait pris à sa solde. Trois navires de Gênes commandés par George Doria faisaient partie de ce renfort, auquel s'étaient réunis six navires vénitiens, avec trois autres venus de l'île de Crète ou de Candie. Quant aux troupes de terre destinées à la défense de Constantinople, elles étaient peu nombreuses. Constantin ayant chargé le protovestiaire Phrantzès de dresser le rôle de ceux qui, dans chacun des divers quartiers de cette grande ville, seraient en état de porter les armes, il ne s'y trouva que quatre mille neuf cent soixante-dix Grecs, et deux mille étrangers qui furent jugés capables de faire le service militaire. Constantin eut grand soin qu'il ne transpirât rien dans le public de ce petit nombre de combattants, avec lequel il fallait cependant défendre une étendue de murailles de seize mille pas au moins, et soutenir les efforts d'une armée composée de trois cent mille hommes.

A peine Mahomet fut arrivé devant Constantinople, qu'il fit dresser contre divers points de la ville ses batteries, parmi lesquelles se trouvait cet énorme canon fondu par Orbin. L'empereur, qui n'avait pas sans doute grande confiance dans les talents de ses propres sujets, ni même dans leur fidélité, jeta les yeux sur un officier génois nommé Jean Justiniani, pour le faire commandant général de toutes ses troupes, et pour le charger de repousser les attaques des Turks. Ce Génois parcourait depuis quelque temps la mer avec deux forts vaisseaux montés de quatre cents hommes

V. Justiniani, Génois, généralissime des troupes de la garnison. Phrantz. l. 3. c. 9. Duc. c. 38. Leonard. de Captiv. Const.

d'armes, tous gens de cœur qui ne cherchaient que l'occasion de signaler leur courage. Constantin l'invita à entrer avec ses deux bâtiments dans le port intérieur, et s'engagea, par une bulle d'or, à lui donner en toute propriété l'île de Lemnos, s'il forçait les Turks à lever le siége de Constantinople. Ce brave capitaine justifia, par la manière brillante dont il débuta, la bonne opinion que l'empereur avait conçue de sa personne.

VI. Guerriers de marque réunis dans Constantinople pour sa défense. Laonic. l. 8. p. 204. Leonard. de Captiv. Const.

Parmi ceux des Grecs qui défendaient la ville, on remarquait Lucas Notaras. Il avait la charge de grand-duc. C'était une des plus éminentes dignités de l'Empire. Les personnages les plus notables, après ce grand officier, furent Démétrius Cantacuzène, Nicéphore et Théophile, de la maison des Paléologue, et Théodore Carysthinus, vieillard distingué par son habileté dans l'art militaire, et par sa force de corps extraordinaire. Plusieurs seigneurs étrangers, et des Italiens surtout, s'empressèrent de se rendre à Constantinople pour avoir la gloire de concourir à sa défense. Du côté des Vénitiens on remarquait Contarino Contarini, Gabrieli Trevisano, Giovanni Loredano, Battista Gritti, et leur bayle ou consul, Girolammo Minotto. Le siége était déja commencé, lorsqu'on vit arriver dans cette capitale le consul des Catalans, nommé Pedro Juliano, qui fit sentir aux Turks les effets d'une grande bravoure réunie à de grands talents dans l'art de la guerre. Orkhan-Tchelebi, ce prince de la famille ottomane, dont nous avons parlé plus haut, et qui depuis long-temps était venu chercher un asile chez les Grecs, combattit aussi contre ses compatriotes avec un courage d'autant plus actif qu'il était animé par la haine et par le désir de la vengeance.

Les assiégeants ouvrirent la tranchée dès le troisième jour de leur arrivée sous les murs de Constantinople. Ils parurent la conduire avec assez d'intelligence. Leurs travailleurs, pour se mettre à couvert des dangers auxquels ils étaient exposés, avaient soin, à mesure que la tranchée s'avançait, de la border de palissades du côté de la ville; et ces palissades étaient soutenues par des gabions et des fascines. Les Turks élevèrent ensuite quatorze batteries qui furent dirigées sur autant de points d'attaque. Bientôt celle où était placée *la Basilique* se trouva en état de tirer. On l'avait dressée vis-à-vis la porte Caligaria ou la porte des Cordonniers [dite également Charsias]; mais ce canon si extraordinaire ne produisit pas d'abord un grand effet. Orbin, qui l'avait fondu, était incapable d'en diriger le service. Malheureusement pour les Grecs, un chrétien, que le hasard avait conduit auprès d'Orbin, soit à mauvais dessein, soit pour faire parade de son habileté, le railla d'abord sur sa maladresse et sur celle de ses compagnons, puis il finit par leur donner des instructions dont ils ne profitèrent que trop bien.

VII. Les Turks ouvrent la tranchée. Laonic. l. 8. p. 204. Leonard. de Captiv. Const.

Les Turks firent aussi, pendant ce siége, usage des mines. Ils creusèrent sous terre des galeries qui, se partageant en divers rameaux, passaient sous les fortifications. Ces galeries devaient déboucher dans l'intérieur de la ville, et y introduire furtivement les assiégeants. Les Grecs, qui s'imaginaient savoir, et même par expérience, que le sol sur lequel posait leur ville était un roc que le pic ne pouvait entamer, ne pensaient nullement à se mettre en garde contre l'effet des mines. Ils ne songeaient qu'à défendre leurs

VIII. Mines et contre-mines. Phrantz. l. 3. c. 9. Leonard. de Captiv. Constantinop. Laonic. l. 8. p. 204. Monstrel. t. 3. p. 59. v. fol. 1512. Mémoire d'artil. par Surirey de

Saint-Remy, t. 3, in-4. p. 49. Encyclop. au mot Mines.

murailles. Les ennemis, profitant de cette fausse sécurité, poussaient avec beaucoup d'ardeur et d'assurance leurs travaux souterrains. Cependant un ingénieur, allemand de nation, nommé Le Grand, s'aperçut que l'ennemi avait creusé dans la roche une galerie qui s'avançait sous le fossé, vers la porte Caligaria. Il ouvrit, de son côté, une contre-mine qui le mena droit à la galerie des Turks. Son apparition subite surprit étrangement ces barbares, et il les eut bientôt forcés de fuir, en introduisant dans leur souterrain de la fumée, et en y lançant du feu grégeois. La retraite de ces mineurs musulmans fut si précipitée, qu'ils n'eurent pas le loisir de mettre le feu à des poutres frottées de bitume qui soutenaient la galerie qu'ils avaient creusée. Ces poutres, en se consumant, devaient s'écrouler et entraîner dans leur chute les fortifications suspendues sur cette même galerie. Ce n'était pas la première fois que Bysance avait couru le risque d'être surprise par le moyen de pareilles mines. On se rappelle que lorsque Philippe, père d'Alexandre, vint l'assiéger, il tenta d'y faire entrer, pendant les ténèbres de la nuit, des troupes, à la faveur de galeries creusées sous terre. Mais la lune s'étant levée, les assiégés s'aperçurent de cette manœuvre, et en arrêtèrent les suites. On prétend même que ce fut pour consacrer la mémoire de cet événement, que les Bysantins prirent pour symbole la figure d'un croissant. Au reste, ces mines, dont l'origine remonte très-haut dans l'antiquité, ne s'étaient guère perfectionnées depuis qu'elles avaient été mises en pratique, et elles étaient restées presqu'au même point jusqu'au temps où l'on imagina d'y appliquer l'usage

de la poudre à canon. On se rappelle que ce furent les Génois qui les premiers en donnèrent l'exemple, lorsqu'ils assiégèrent en 1487 Secezanella, ville des Florentins. Il est vrai que ce coup d'essai fut si malheureux, qu'on paraissait décidé à ne pas le répéter. Cependant on y revint quelques années après. En 1503, un Italien, nommé François Georges, proposa au fameux Pierre de Navarre, commandant l'armée d'Espagne devant Naples, de faire sauter, par le moyen d'une mine chargée de poudre de guerre, le château de l'OEuf, la principale forteresse de cette ville, avec toute la garnison française qui la défendait. Cette fois, le succès fut complet. Ainsi, les premières victimes de cette terrible invention furent des Français. Depuis cette époque, l'art des mines a fait de grands progrès. C'est aujourd'hui une des plus savantes parties de la poliorcétique.

IX. Artillerie et armes à feu des assiégés. Laonic. l. 8. p. 206. Leonard. de Captiv. Const.

Les Turks voyant que les mines qu'ils avaient creusées sous la porte Caligaria, pour la faire écrouler, avaient manqué leur effet, prirent le parti de transporter leur grande batterie devant celle de Saint-Romain. Ils canonnèrent sans relâche la tour Bactatinea qui servait de défense à cette porte. Les Grecs avaient aussi une artillerie assez imposante. Chalchondyle rapporte que leurs canons chassaient des pierres du poids d'un talent et demi, ou de cent cinquante livres; mais que ces pièces, quoique très-inférieures à celles des Turks, pour le calibre, produisaient cependant, en faisant leur explosion, de si fortes secousses, que les murailles de la ville sur lesquelles on les avait établies en étaient ébranlées, de sorte que cette artillerie était devenue plus nuisible aux assiégés qu'à l'ennemi même.

D'ailleurs, la disette de poudre dont il n'y avait qu'une très-petite quantité dans les magasins, n'aurait pas permis de la mettre souvent en action. Les assiégés aimaient mieux réserver le peu de poudre qui leur restait pour l'usage de la mousqueterie. Ils savaient se servir, avec beaucoup d'avantage, de longs tubes remplis de balles de plomb, grosses comme des noix pontiques ou des avelines. Ces balles étaient lancées avec tant de violence, qu'elles perçaient successivement de part en part jusqu'à trois hommes placés les uns derrière les autres, malgré les boucliers, les cuirasses et les cottes d'armes qui les couvraient. C'est un fait que Ducas ose avancer, et que nous avons de la peine à croire. Comme ces tubes étaient chargés de plusieurs balles dont le nombre allait quelquefois jusqu'à dix, il n'était pas étonnant qu'on vît tomber ensemble plusieurs individus à la fois, sans qu'il soit nécessaire de supposer que la même balle, après avoir traversé le corps d'un homme tout enveloppé de fer, conservât encore assez d'énergie pour faire éprouver le même sort non-seulement à un second, mais encore à un troisième. Cette espèce d'arme a, ce nous semble, beaucoup de rapport avec nos espingards, dont le nom se trouve dans la relation du siége de Constantinople par Léonard de Chio.

X. La grande Basilique crève, et tue Orbin son inventeur. Phrantz. l. 3. c. 8. Leonard. de Captiv. Const. Laonic. l. 8. p. 206.

Mahomet était sans cesse en activité, et ne se donnait pas un seul moment de repos. Il voulait voir par lui-même tout ce qui se passait. Il visitait ses batteries, examinait leurs effets, et allait reconnaître si les brèches qu'elles avaient faites étaient praticables. Il comptait beaucoup sur son gros canon, qui causait en effet de grands ravages dans la ville; mais cette

pièce cessa bientôt d'être redoutable. Elle creva, et ses éclats tuèrent le canonnier Orbin et plusieurs officiers turks qui se trouvèrent présents. Ce malheur, que Phrantzès attribue à la mauvaise qualité du métal, effraya tellement Mahomet, qu'il ordonna de faire cesser sur-le-champ le feu de toutes les autres batteries. Les Grecs, de leur côté, essuyèrent un pareil accident. Une de leurs plus fortes pièces sauta aussi en éclats la première fois qu'on essaya de s'en servir. On voulut rendre le canonnier responsable de cet événement. Il fut accusé de s'être laissé corrompre par Mahomet, et l'on demandait à grands cris sa tête. Cependant ayant été mis au conseil de guerre, il fut absous. Il n'était pas probable que cet homme eût été assez insensé pour prendre avec l'ennemi un engagement qu'il ne pouvait se flatter de remplir sans s'exposer au péril presque inévitable de perdre la vie. Si dans cette occasion, plus heureux qu'Orbin, il échappa à la mort, ce fut l'effet d'un de ces hasards sur lesquels la prudence humaine ne permet pas de compter.

XI. Fossés de la ville comblés par les ennemis. Phrantz. l. I. c. 9.

Mahomet voyant toutes les défenses de la place presque ruinées, fit ses dispositions pour donner un assaut général. Dans cette vue, il commanda à ses soldats de combler le grand fossé qui bordait la première enceinte du côté de la terre ferme. Ses ordres furent exécutés avec une ardeur ou plutôt un dévouement sans exemple. Ces Barbares, échauffés par la présence et par la voix de leur souverain, précipitaient indistinctement dans le fossé tout ce qui se présentait sous leurs mains. Ils y lançaient leurs tentes, leurs bagages, leurs ustensiles de ménage, même les plus nécessaires. Se conduisant comme des hommes en-

portés par une aveugle frénésie, si quelques-uns de leurs camarades venaient à glisser dans le fossé, ils ne daignaient pas attendre qu'ils se fussent relevés pour continuer leur opération. Ils les ensevelissaient, malgré leurs cris, sous les terres, les fascines, les pierres, les décombres, et autres matières qu'ils roulaient dans le fossé pour le remplir; et *ces malheureux*, dit Phrantzès, *descendaient tout vivants dans les enfers.*

XII. Tour en charpente dressée par les Turks contre les murailles de la ville, détruite par les assiégés. Phrantz. l. 3. c. 9. Leonard. de Captiv. Const. Laonic. l. 8. p. 204, 205.

Quand le fossé fut comblé, Mahomet fit passer par-dessus et avancer près des murs de la ville une tour d'une grandeur démesurée, construite en charpente. Cette tour, qui semblait le disputer à tout ce qui avait été fait de plus merveilleux en ce genre dans l'antiquité, avait plusieurs étages. Elle était portée sur de fortes roues qui donnaient la facilité de la transporter où il était nécessaire. Chaque plancher était garni de soldats munis de fascines, de feux d'artifice pour écarter les assiégés de leurs remparts, d'échelles de cordes armées de grapins pour s'élever au haut des murailles. Afin de garantir cette forteresse ambulante des tentatives que les assiégés ne manqueraient pas de faire pour la brûler, on l'avait tapissée en dedans et en dehors d'une triple couverture de peaux de buffles et de bœufs fraîchement écorchés. On y avait suspendu en dehors de grandes pièces de drap flottantes, dont l'effet devait être d'amortir les coups de pierres, de flèches et de feu qui pouvaient venir de la ville. On l'approcha d'abord de la porte de Saint-Romain. Pour protéger sa marche et en éloigner l'ennemi, les assiégeants firent jouer toute leur artillerie en même temps. Les Grecs, de leur côté, employèrent tous les moyens que l'art put leur suggérer pour la détruire ou pour la

rendre inutile. L'attaque commença avant l'aurore, et le combat continua sans relâche, pendant toute la journée, avec un égal acharnement de part et d'autre. Il ne cessa qu'aux approches de la nuit. Le lendemain les Turks se disposaient à revenir à la charge. Ils furent fort étonné, lorsqu'ils virent que les Grecs avaient, à la faveur des ténèbres de la nuit, nettoyé le fossé, et qu'ils avaient en même temps réparé les ouvertures faites à leurs murailles, en les barricadant avec des troncs et des branches d'arbres, des gabions, des tonneaux remplis de terre, et même avec les matériaux que le déblai du fossé leur avait fournis. Les efforts pour attaquer et se défendre redoublèrent des deux côtés avec fureur. Constantin et Mahomet étaient en personne chacun à la tête de ses troupes. Enfin l'avantage de cette journée resta aux Grecs. Les Turks furent repoussés et la tour renversée, puis réduite en cendres. Mahomet ne s'était pas attendu à cet échec. Il en fut désespéré.

XIII. Quatre vaisseaux amis entrent dans le port, malgré la flotte des Musulmans. Phrantz. l. 3. c. 10. Duc. c. 38. Laonic. l. 8, p. 206. Léonard. de Captiv. Const. [De Hammer

Quelques jours après, un autre événement, qui se passa aussi sous ses yeux, le rendit encore plus furieux. Quatre [1] navires, montés par des chrétiens venant de l'Archipel, entrèrent dans la Propontide ou la mer de Marmara, pour jeter des vivres et des troupes dans la place assiégée. Un de ces vaisseaux appartenait à l'empereur, et se rendait à Constantinople avec des blés qu'il avait chargés en Sicile. Les trois autres étaient génois, et apportaient de l'île de Chio une grande quantité d'approvisionnements qui consistaient

[1] *Cinq*, suivant M. de Hammer (ibid., 404), dont un à l'empereur, et les autres génois.

éd. fr. t. II, p. 404. sqq.] en froment, en orge, en vin, en huile, dattes, pois et autres légumes secs. Ils étaient commandés par un brave officier nommé Mauricio Cataneo. Les escadres turkes voulurent les arrêter dans leur course; mais les quatre vaisseaux firent si à propos leurs décharges sur les navires musulmans, qu'ils en coulèrent plusieurs à fond, et en désemparèrent un plus grand nombre. Mahomet, qui observait ce qui se passait du haut d'une des collines de Péra, en descendit écumant de rage; et, bravant le danger, il poussa son cheval dans la mer, au risque de se noyer. S'approchant de ses galères, il fit aux officiers qui les commandaient de sanglants reproches. Il traita même cruellement son grand-amiral en le frappant, après l'avoir fait coucher sur le ventre, à coups redoublés d'une verge d'or qu'il portait à la main. Mais sa colère et ses menaces ne servirent de rien, les quatre vaisseaux des chrétiens continuèrent à ravager sa marine, et s'ouvrirent un passage à travers sa flotte qui était composée de trois cent vingt voiles. Ces navires s'étant présentés à l'ouverture du golfe, la chaîne qui en barrait le passage s'abaissa, et ils entrèrent en triomphe dans le port de Constantinople, où ils furent reçus avec de grandes acclamations. On dit que les Turks, de leur propre aveu, perdirent dans ce combat naval plus de dix à douze mille hommes.

XIV. Mahomet fait entrer par terre une partie de sa flotte dans le port de Constantinople.

Mahomet ayant renoncé, d'après le terrible échec qu'il venait d'essuyer, à toute espérance de pouvoir jamais s'emparer de Constantinople, tant que les Grecs resteraient maîtres du port intérieur, conçut divers projets pour le leur enlever. Celui auquel il s'arrêta, étonne par la grandeur de l'entreprise et par la har-

diesse de l'exécution. Convaincu qu'il lui serait impossible de faire passer par mer aucun de ses vaisseaux dans le port, à cause de la forte chaîne qui en fermait l'entrée, il résolut de les y introduire par terre. Pour exécuter cette grande entreprise, il fit tracer à travers les buissons et les broussailles un chemin qui, en suivant les hauteurs et les pentes du terrain, et passant par les derrières de la ville de Galata, venait aboutir au rivage septentrional du golfe, à l'opposite de Constantinople, vis-à-vis l'église et le monastère consacré à saint Cosme. Ce chemin fut couvert de planches et de madriers frottés de graisse de bœuf et de suif de mouton, pour que les soixante-dix ou quatre-vingts vaisseaux que Mahomet avait fait tirer, à force de bras, du Bosphore, où ils mouillaient, pussent glisser avec plus de facilité. On dit que Mahomet voulut que la marche de cette flotte terrestre ressemblât, en quelque sorte, à celle d'une flotte qui vogue en pleine mer. Deux pilotes placés à la proue et à la poupe de chaque bâtiment, dirigeaient l'un les voiles et l'autre le gouvernail, et commandaient la manœuvre. Les matelots faisaient retentir les airs de chansons nautiques, accompagnées du son du tambour et des instruments de guerre; circonstance assez singulière et propre à faire naître bien des doutes et des questions. En effet, il n'est pas aisé de concevoir quel pouvait être le but de cette marche pompeuse et bruyante : l'opération était, ce semble, trop sérieuse, et demandait trop de célérité et même de silence, pour que Mahomet eût pensé à lui donner un air de fête et de divertissement. Quoi qu'il en soit, les navires turks, à mesure qu'ils arrivaient sur la rive, dans la partie

Phrantz. l. 3. c. 10. Ducas. c. 38. Laonic. l. 8, p. 208. Leonard. de Captiv. Const. Hist. polit. p. 9. Leuncl. Hist. musul. l. 15. col. 579. Agost. Giustin. Ann. di Genov. an 1443.

située au côté occidental de Galata, étaient lancés dans le port, après avoir parcouru sur terre l'espace d'environ une lieue et demie. On ne comprend pas non plus que les Turks aient pu exécuter cette étonnante manœuvre, dans l'espace d'une nuit, et sans éprouver d'aucun côté le moindre obstacle. Quelques vaisseaux stationnés vis-à-vis l'endroit de la descente, auraient certainement pu suffire pour faire manquer leur projet. Il faut donc supposer ou que les Grecs ne s'aperçurent de rien, ce qui prouverait une grande négligence de leur part, ou que les Génois de Galata, à qui ces grands apprêts et ces grands mouvements n'avaient pu échapper, voulussent assez de mal aux Bysantins pour ne s'être pas empressés de les avertir du danger qui les menaçait, malgré l'intérêt qu'ils avaient eux-mêmes à la conservation de Constantinople. Mais les raisonnements fondés sur les improbabilités même les plus fortes doivent céder à la certitude des faits. Il est incontestable que l'audacieuse tentative de Mahomet ne lui réussit que trop bien pour le malheur des Grecs et de ceux de Galata.

XV. Épouvante des Grecs à la vue de ces vaisseaux. Phrantz. l. 3. c. 2. Leonard. de Captiv. Const.

Lorsque les Bysantins virent leur port couvert de cette multitude de vaisseaux ennemis qui y étaient descendus comme par enchantement, ils furent frappés de terreur. Ils présagèrent les suites funestes qui en résulteraient infailliblement. Ils sentaient que, la jouissance exclusive de ce port, une fois perdue pour eux, ils perdraient tout espoir de recevoir désormais par mer aucuns secours, soit en hommes, soit en munitions de guerre, soit en vivres. Ils voyaient toute leur marine livrée à la merci des Barbares. Les fortifications de la partie de leur ville, située sur le port, étant en

fort mauvais état, et ceux qui les défendaient en très-petit nombre, ils allaient se trouver dans la nécessité, pour renforcer ce poste, de dégarnir les autres qui n'étaient déja que trop faibles, et les exposer à être emportés plus aisément par l'ennemi.

XVI. Radeau construit par les Turks pour attaquer la ville du côté du port. Phrantz. l. 3, c. 10. Duc. c. 38. Laonic. l. 8, p. 205. Léonard. de Captiv. Const. Kodja-Effendi. mss. p. 170. Mahomet II.

Mahomet ne tarda pas à réaliser ces craintes. Il fit construire un radeau composé d'un assemblage de futailles et de petites barques, sur lesquelles fut établi un plancher de fortes poutres liées les unes aux autres par de gros câbles et par des attaches de fer. Ce pont flottant était fixé au rivage de Galata, et, traversant le golfe dans sa largeur, venait aboutir à la plage opposée au pied des murs de Constantinople, vis-à-vis la porte du Cynégion, nommée ainsi parce qu'elle était voisine d'un amphithéâtre destiné anciennement à des chasses ou à des combats d'animaux contre des chiens. Les Turks avaient placé à la tête de leur radeau plusieurs pièces d'artillerie pour ruiner les fortifications de la ville de ce côté-là. Cette batterie, ainsi que le radeau qui la portait, était protégée par des galères bien armées, rangées des deux côtés. On conçoit que dans cette circonstance les Grecs et les Turks durent souvent en venir aux mains pour se disputer la chaîne qui fermait l'entrée du port. En effet, il y eut entre eux des actions très-chaudes et très-multipliées, dans lesquelles le nombre l'emporta enfin sur la bravoure et la discipline. Alors les assiégés ne virent plus, pour prévenir les malheurs que leur préparait la marine ottomane, d'autre ressource que de l'incendier, s'il était possible.

XVII. Projet pour incendier

Pour exécuter ce projet, le capitaine général Justiniani fit choix de vingt jeunes Grecs et d'autant

la flotte turque manqué. Phrantz. l. 3. c. 11. Ducas. c. 38. Hist. polit. p. 10. Leonic. l. 8. p. 205. Léonard. de Captiv. Const.

d'Italiens, tous de bonne volonté, qui s'engagèrent à mettre le feu aux vaisseaux ennemis. Les mesures avaient été si bien combinées, que le succès paraissait infaillible. Mais, malheureusement, les Turks furent avertis par un Génois de Galata. Ils se tinrent sur leur garde, et surprirent l'escadre vénitienne, commandée pour favoriser l'exécution de l'entreprise. Ils la défirent et s'emparèrent du bâtiment sur lequel se trouvaient les quarante jeunes braves qui devaient brûler leur flotte. Mahomet les fit tous massacrer à la vue des assiégés. L'empereur s'en vengea sur-le-champ. Deux cent soixante prisonniers turks furent pendus, par représailles, aux créneaux des murs qui regardaient le port. Les Vénitiens, indignés de la perte de leurs vaisseaux, éclatèrent en reproches contre les Génois de Galata. Les Génois, de leur côté, prétendaient faire tomber sur les Vénitiens la mauvaise réussite du projet. La discorde se mit entre quelques individus des deux nations. Les esprits s'aigrirent au point que les Génois et les Vénitiens, naturellement rivaux, étaient près de prendre les armes les uns contre les autres. Cette fatale aventure causa beaucoup de chagrin à Constantin. Pour en prévenir les suites, il va trouver les chefs des deux partis. Il emploie auprès d'eux les prières, les supplications, les caresses, et même les larmes, pour les engager à se réconcilier. *N'est-ce pas assez*, leur disait-il, *que nous ayons à combattre un ennemi étranger si redoutable? Faut-il encore que nous allumions au milieu de nous le feu d'une guerre civile?* Les Génois et les Vénitiens, après bien des pourparlers, consentirent à se rapprocher, et à continuer de com-

battre, de concert, pour le salut de Constantinople.

Mahomet se défiait des Génois de Galata, et ce n'était pas sans quelque raison. En effet, ils jouaient alors, à son égard, un rôle fort équivoque. Ils s'étaient liés à lui par un traité secret. Quoiqu'ils affectassent de lui être tout dévoués, entraînés par l'appât du gain, ils n'en vendaient pas moins des secours aux Grecs. Mahomet s'étant aperçu de leur manége, fit tirer sur leurs vaisseaux qui étaient dans la rade de Galata. Les Génois lui envoyèrent représenter qu'en attaquant leurs navires marchands, il violait les conventions qu'il avait faites tout récemment avec eux. Mahomet, simulant le langage de la bonne foi, parut très-étonné, et leur dit qu'il n'avait pas cru que ces bâtiments leur appartinssent; qu'il les avait pris pour des corsaires qui cherchaient à jeter des vivres et des munitions dans la ville qu'il assiégeait, et qui se préparaient à faire la course contre les Musulmans; qu'au reste ils feraient sagement, pour éviter tout soupçon, et ne plus donner lieu à des méprises fâcheuses, de sortir de la rade, et d'aller s'établir ailleurs. Les Génois ne se pressaient pas trop de suivre cet avis. Ils feignaient même de ne l'avoir pas entendu. Mais une décharge de l'artillerie turke, qui fit couler bas leur vaisseau amiral, réveilla leur attention, et les détermina à chercher un mouillage plus éloigné du canon musulman.

XVIII. Mahomet fait tirer sur les vaisseaux des Génois de Galata. Duc. c. 38. Phrantz. l. 3. c. 12. Leonard. de Captiv. Const.

La ville de Constantinople, pressée et par mer et par terre, se voyait menacée prochainement d'une attaque générale. Déja une partie de la seconde muraille avait été renversée; quatre tours et plusieurs bastions avaient été mis à bas depuis quarante jours que l'artillerie des Turks ne cessait de tirer. Les assiégés re-

XIX. Distribution des différents postes entre les troupes de la garnison. Phrantz. l. 3, c. 11.

Phranzes. l. 8. p. 206. doublant de courage, employèrent tous les moyens qu'ils purent inventer pour reculer au moins le moment fatal de leur perte. L'empereur n'épargnait ni ses soins, ni ses peines, ni ses veilles. Il était sans cesse sur pied. Il parcourait tous les postes; il fortifiait ceux qui lui paraissaient trop faibles, et choisissait, pour y commander, des officiers dont le mérite et les talents lui étaient bien connus. Il exhortait ces braves à soutenir l'idée qu'ils n'avaient cessé de donner jusqu'alors de leur courage. Il avait tellement l'art de les piquer d'honneur, qu'ils se disputaient tous la gloire d'être placés aux endroits les plus périlleux. Ce prince donnait lui-même l'exemple d'une grande bravoure. Il commandait en personne le poste de Saint-Romain. C'était celui contre lequel les Turks dirigeaient leurs plus grands efforts. Constantin était soutenu par le capitaine général Justiniani qui combattait à ses côtés avec trois cents braves Génois et une troupe choisie de soldats grecs. Le brave Mauricio Cataneo, aussi Génois, défendait, à la tête de deux cents archers de sa nation, le poste qui comprenait l'espace situé entre la porte désignée sous le nom de Chrysoporta, ou porte Dorée, et la porte de Péghé ou de la Fontaine, ainsi appelée parce qu'elle conduisait à l'église de Notre-Dame de la Fontaine, où se trouvait une source à laquelle les Grecs attribuaient de grandes vertus et même des effets miraculeux. Le long du port extérieur, du côté de la Propontide, et aux environs de la grosse tour qui couvrait l'Hippodrome, était placé Petro Juliano, consul des Catalans, avec des troupes espagnoles, auxquelles s'était réuni un détachement de soldats grecs. La pointe dite de Saint-Démétrius était défendue

par le cardinal légat, qui n'était pas le capitaine le moins vaillant de la garnison. Il combattait à la tête d'une troupe d'Italiens et d'autres soldats mercenaires qu'il avait amenés avec lui de l'île de Chio. Toute la partie de la ville située sur le port intérieur, à l'opposite de Galata, obéissait au grand-duc Notaras. Mais le poste spécial de cet officier de l'Empire était au quartier de Pétrion, vers la porte Hagia ou Sainte. La porte Horéa, ou la Belle Porte, était gardée par les gens de l'équipage des vaisseaux de l'île de Candie. Minotto, bayle ou consul de Venise, veillait à la défense du palais impérial. Le reste de la milice grecque formait des corps de réserve, répandus de côté et d'autre, d'où l'on tirait au besoin des combattants, soit pour relever des postes fatigués, soit pour renforcer ceux qui étaient trop dégarnis. Démétrius Cantacuzène et son gendre Nicéphore Paléologue étaient chargés de maintenir, avec un détachement de sept cents hommes, la police dans les divers quartiers de la ville, et d'y prévenir les émeutes de la part du peuple et les surprises de la part de l'ennemi. Leur rendez-vous ou leur place d'armes était près du temple des Apôtres. Les moines de Saint-Basile et les ecclésiastiques donnèrent à l'envi, dans ces circonstances, des preuves signalées de leur patriotisme. On les voyait monter, pour ainsi dire, de l'autel sur les brèches, ou pour les réparer ou pour en repousser les infidèles.

XX. Constantin fait fondre l'argenterie des églises. Phrantz. l. 3. c. 11, 12.

L'empereur se trouvait sans argent. Ses finances étaient épuisées, et tout sentiment d'humanité était tellement éteint dans presque tous les cœurs, que les citoyens les plus opulents, au lieu de venir au secours

Léonard. de Captiv. Const.

de leur prince et de leurs malheureux compatriotes, cachaient honteusement leurs trésors. Constantin, dans cet état de détresse et d'abandon général, fit fondre une partie des vases qui servaient au culte divin, pour en fabriquer de la monnaie. Mais afin de prévenir les alarmes et les plaintes du clergé, il promit avec serment de rendre aux églises, aussitôt que la paix serait rétablie, le quadruple de ce qu'une impérieuse nécessité le forçait de leur enlever. Il employa cet argent à soudoyer les troupes et à fournir des subsistances aux pauvres de la ville. Tous les efforts de ce prince compatissant pour soulager son peuple, n'empêchaient pas les murmures de la multitude. Il se faisait dans les rues et dans les places publiques des rassemblements où l'on se permettait contre lui les propos les plus indécents. On avait même l'insolence, lorsqu'il se montrait, de l'injurier en face, et de lui reprocher d'être l'auteur des calamités qui affligeaient la nation. Les patrouilles qui parcouraient la ville n'osaient pas dissiper ces attroupements séditieux, ni réprimer leur audace. L'empereur se voyait forcé de dévorer ces insultes et de feindre de ne point s'en apercevoir pour n'être pas obligé de les punir. Il aurait craint de faire éclater, en voulant agir d'autorité, une rébellion ouverte.

XXI. Il apaise un différend entre Justiniani et le grand-duc. Phrantz. l. 3, c. 12. Léonard. de Captiv. Const.

Pour comble de disgrace, il survint un différend fort sérieux entre le capitaine-général Justiniani et le grand-duc Lucas Notaras. Ce dernier, en vertu des droits attachés à sa dignité, avait, dans son département, toutes les affaires relatives à la marine, de sorte que le grand-amiral lui-même était subordonné à son autorité. Justiniani lui demanda quelques pièces

d'artillerie avec des munitions, pour défendre la porte de Saint-Romain, où était le quartier de l'empereur. Notaras rejeta la réquisition de Justiniani, en disant que ces pièces lui étaient nécessaires pour le service des postes qu'il commandait lui-même. Ce refus les brouilla, et la querelle s'échauffa de manière à faire craindre qu'ils n'en vinssent l'un contre l'autre aux dernières extrémités. Justiniani s'emporta même jusqu'à dire au grand-duc qu'il était un traître, et qu'il ne tenait à rien qu'il lui passât son épée au travers du corps. Constantin accourut pour les apaiser. Ce prince leur représenta les conséquences funestes qu'allait entraîner leur conduite; puis il les embrassa, et exigea d'eux qu'ils s'embrassassent devant lui. C'est ainsi que Constantin parvint à dissiper un orage qui aurait pu avoir les résultats les plus désastreux. Lucas Notaras n'avait pas trop la faveur de l'empereur. Son attachement obstiné au schisme, et son aversion pour les Latins, l'avaient rendu peu agréable à ce prince. Il avait coutume de dire qu'il aimerait mieux voir Constantinople soumise au turban qu'à la tiare. Constantin, au contraire, paraissait ou au moins voulait paraître sincèrement dévoué à la communion romaine; disposition dans laquelle il était entretenu par l'archevêque de Mytilène et par le pape Nicolas V, qui ne cessait de lui adresser des lettres très-pressantes pour l'engager à faire observer par ses sujets et par son clergé le décret d'union. Constantin avait, au contraire, conçu une grande affection pour le général Justiniani, et avait beaucoup de confiance dans sa bravoure et son expérience. Ce guerrier jouissait en effet d'une grande réputation. Mahomet en avait une si haute

opinion, et redoutait si fort ses talents, qu'il essaya plus d'une fois de l'attirer à son service.

XXII. Mahomet inquiété par un phénomène céleste. Phrantz. l. 3. c. 13. Leonard. de Captiv. Const.

Le sultan, de son côté, n'avait pas l'esprit fort tranquille. Ses soldats, fatigués de la longueur du siége, faisaient entendre des murmures inquiétants. Un météore lumineux qui, pendant la nuit, avait apparu au-dessus de la ville, et que les Musulmans avaient interprété d'abord en leur faveur, les avait remplis de joie et d'espérance. Ils ne doutaient pas que ce phénomène n'annonçât que Dieu irrité contre les Grecs livrerait bientôt Constantinople aux flammes. Mais le bruit s'étant répandu tout à coup dans le camp qu'une grande armée commandée par le terrible Huniade était en pleine marche pour venir les attaquer, et qu'une flotte nombreuse, sortie des ports d'Italie, n'était pas loin, ils donnèrent un autre sens au prétendu prodige. Ils n'y virent plus qu'un présage heureux pour les Grecs, et sinistre pour eux-mêmes. Cette lumière, qui avait brillé pendant plusieurs nuits sur Constantinople, annonçait aux Grecs, disaient-ils, une victoire éclatante. Ces idées s'étaient tellement emparées de toutes les têtes, que les Turks demandaient à grands cris qu'on levât le siége. Mais Mahomet, qui savait tirer adroitement parti de tout, profita de cette superstition pour tranquilliser les esprits. Il assura avoir vu de ses propres yeux cette même flamme remonter avec une grande vitesse vers le ciel. En insistant sur ce fait, dont lui seul avait été témoin, il affectait un air de contentement extraordinaire, et s'écriait avec les accents de l'allégresse, que le Seigneur, qui avait paru d'abord vouloir favoriser les Grecs, les avait tout à coup abandonnés à leur malheureux sort.

Sur ces entrefaites, il y eut encore quelques négociations entamées pour faire la paix. Ismaël, prince de Sinope, quoique Musulman, n'en craignait pas moins que Mahomet se rendît maître de Constantinople; c'est pourquoi il engagea Constantin à dépêcher un député vers le sultan, pour lui proposer un accommodement. Constantin suivit son conseil. Il offrit à Mahomet de lui payer tel tribut qu'il jugerait à propos d'exiger, pourvu qu'il levât le siége de sa capitale. Mahomet voulait au contraire que l'empereur lui cédât Constantinople sur-le-champ, et il promettait de le faire souverain de la Morée tout entière. Il s'engageait en même temps à dédommager Démétrius et Thomas ses deux frères, qui avaient leurs principautés dans cette péninsule, en leur composant de nouveaux états pris sur les terres ottomanes. Enfin, pour prouver qu'il était décidé à se rendre maître de Constantinople, il finit sa réponse en disant : *Ou j'aurai Constantinople, ou Constantinople m'aura.* Cependant il n'était pas si sûr de son fait, qu'il ne crût devoir consulter son conseil sur cette importante affaire.

XXIII. Nouveau projet d'accommodement entre Constantin et Mahomet. Ducas c. 38 et 39. Laonic. l. 8, p. 207. Leonard. de Captiv. Const. Kodja-Effendi. Mahomet II. p. 168. Ms.

Le divan s'étant assemblé pour délibérer, Khalil-Pacha, grand-visir, qui était ami secret des Grecs, conseillait d'accepter les propositions de Constantin. Ses raisons paraissaient avoir ébranlé Mahomet. Mais Saganos, second visir, qui portait envie à Khalil, fut d'un autre avis. Il entreprit de réfuter son collègue. Il soutint que les bruits qu'on faisait courir dans le camp des Turks, et qui annonçaient l'arrivée prochaine d'une armée et d'une flotte envoyées au secours de Constantinople par les puissances de l'Occident, n'étaient point probables. Il se fondait sur les difficultés qui ne

XXIV. Il est rejeté par le divan. Phrantz. l. 3. c. 13 et 14. Leonard. de Captiv. Const. Monstrelet. t. 3, p. 60, recto. fol. Paris, 1577. Æneas. Sylv. Ep. 155. Kodja-Eff. Ms. hist de Mahomet II.

De expugnata a Mahomete Constantinop. Christoph. Richerius.

manquaient jamais de s'élever entre les princes chrétiens, toutes les fois qu'ils voulaient se liguer pour attaquer les Ottomans. Ce Turk parla en ce moment comme un politique qui connaissait assez bien le génie des confédérés et l'esprit qui les guidait : « Jamais, disait-il, ils ne peuvent être d'accord entre « eux. Une anarchie complète règne toujours dans « leurs armées. Chacun prétend commander, et per- « sonne ne veut obéir. Entrez dans leurs conseils, et « voyez ce qui s'y passe. On y fait de grands raison- « nements; on y parle beaucoup et on n'y conclut rien. « Ce qui leur a plu la veille, leur déplaît le lendemain. « Si après bien des débats ils parviennent à s'entendre, « si par hasard ils arrêtent quelque plan, ils mettent « tant de lenteur dans l'exécution, qu'il est rare de « le voir réussir. Ces retards, qui donnent à l'occasion « le temps de s'échapper, viennent de ce qu'ils sont « perpétuellement en défiance les uns des autres, de « ce qu'ils cherchent à se supplanter mutuellement, « et à faire tourner à leur profit particulier tout l'avan- « tage d'une expédition projetée en commun. Ne « craignez donc rien, seigneur, de cette armée ni de « cette flotte dont on vous menace. Ce sont de vains « fantômes qui ne doivent pas vous effrayer. Eh! « quand même ce qu'on vous dit ne serait point ima- « ginaire, qu'avez-vous à redouter? Quelle autre « puissance que celle de Dieu est capable de vous « inspirer de la crainte sur la terre? Qui pourrait « résister aux forces qui sont en vos mains? Ne vous « laissez donc pas abattre, seigneur. Faites continuer « le siége de Constantinople, et donnez des ordres « pour que votre artillerie en batte sans relâche les

« fortifications; je vous réponds du succès. » Ce discours fut agréable à Mahomet et releva son courage. Ce prince ne balança donc point à se rendre au conseil de Saganos. Quoi qu'en pût dire ce ministre, il n'en était pas moins vrai cependant que le pape Nicolas V avait équipé, de concert avec les Vénitiens, les Génois et les Catalans, une flotte considérable, pour l'envoyer au secours de Constantinople, et qu'alors elle était en mer. Malheureusement elle arriva trop tard, et devint ensuite la proie des Ottomans. Toutefois Mahomet voulut, avant de reprendre les opérations du siége, s'assurer des dispositions dans lesquelles pouvaient être en ce moment ses soldats. Aussitôt que Saganos lui eut rapporté qu'ils étaient pleins d'ardeur pour le combat, on entendit le canon tonner de toute part, et l'air retentir sous les coups redoublés des béliers, des catapultes et de toutes les autres machines de guerre connues des anciens, et dont l'usage ne cessa que long-temps après l'invention des bouches à feu. Khalil-Pacha fut désespéré, lorsqu'il vit que l'opinion de son rival avait triomphé. Il fit savoir à Constantin le résultat du conseil, et l'exhorta à faire une vigoureuse défense, et à compter beaucoup sur les chances de la guerre. Cette conduite de Khalil étonne, et doit nous faire rabattre beaucoup des éloges que nous lui avons donnés dans le volume précédent, parce que, jusqu'alors, il ne s'était présenté à nos regards que sous un jour propre à le rendre estimable. Qu'il eût entrepris de calmer l'esprit inquiet de Mahomet, de lui inspirer des sentiments de paix, d'éteindre en lui cette soif des conquêtes qui le dévorait, ce penchant qu'il avait pour répandre le sang; qu'il lui eût fait sentir l'injus-

tice qu'il commettait en portant le trouble et la désolation chez des peuples dont il n'avait aucun sujet de se plaindre : il n'aurait fait que remplir le devoir d'un ministre sage et fidèle; mais que, par animosité pour un rival qui lui faisait ombrage, ou que pour satisfaire, comme on l'en accuse, un vil intérêt, il ait révélé les secrets de l'état à un ennemi avec lequel son maître était en guerre, et que, de plus, il ait exhorté cet ennemi à se bien défendre; voilà une action perfide que rien ne peut excuser, et qui doit détruire entièrement la bonne opinion que nous avions donnée de lui.

XXV. Mahomet annonce un assaut général à ses soldats, et les harangue. Phrantz. l. 3. c. 14. Duc. c. 39. Leonard de Captiv. Const. Laonic. l. 8, p. 207. Æn. Sylv. Europa. c. 7.

Mahomet ayant fixé au 29 mai l'assaut général qu'il s'était proposé de livrer à la ville de Constantinople, annonça à ses troupes que la veille de ce jour décisif, chacun serait tenu de jeûner, de faire sept ablutions, suivant le rit musulman, et que le soir et pendant la nuit son camp serait illuminé. Il harangua ensuite ses soldats pour les exciter à combattre courageusement. Il leur représenta qu'ils touchaient au moment de se couvrir d'une gloire immortelle en faisant une conquête que Dieu avait toujours refusée à leurs pères; qu'ils allaient s'enrichir des dépouilles d'une des villes les plus opulentes qu'il y eût dans l'univers, et se trouver en possession d'esclaves de l'un et l'autre sexe de la plus grande beauté; que si la Providence permettait qu'ils périssent sous le fer des impies, ils iraient jouir des délices préparées dans le séjour céleste à ceux qui mouraient en combattant les ennemis du coran. Il ajouta que chaque soldat, après la victoire, toucherait le reste de sa vie une double paie; enfin, il dit qu'il leur permettait le pillage de Constantinople pendant trois jours; que chacun aurait pour

soi seul et sans partage, tout ce dont il pourrait se saisir; que, quant à lui, il ne prétendait rien du butin; qu'il ne se réservait que les édifices dont il leur recommandait la conservation. Enfin, il promit de grandes récompenses et de grands honneurs à celui qui monterait le premier sur la brèche, et y planterait l'étendard mahométan. En même temps il menaça des plus rigoureux châtiments ceux qui se tiendraient cachés dans leurs tentes pour ne pas prendre part au combat. Il appuya ses paroles d'un serment conçu en termes fort singuliers. Il jura *par l'immortalité de Dieu, par quatre mille prophètes, par l'ame d'Amurat, par ses propres enfants*, et enfin *par son cimeterre.* Lorsqu'il eut fini de parler, tout son camp retentit de ce cri : *Dieu est Dieu, et Mahómet est son prophète.*

XXVI. Constantin de son côté exhorte sa petite troupe à se bien défendre. Phrantz. l. 3. c. 14 et 15. Duc. c. 39. Leonard de Captiv. Const. Laonic. l. 8, p. 310. Christoph. Richerius de expugnat. Const. Sabellicus Decadis tertia lib. 7.

Ces clameurs jetèrent l'épouvante dans le cœur des assiégés. Ils invoquèrent aussi de leur côté le secours du ciel par des prières publiques. Le clergé fit, pieds nus, des processions dans lesquelles on porta les reliques des saints et tous les objets de la vénération des fidèles. Il était suivi du sénat, de tous les grands de la cour, des officiers de la garnison. Les vieillards, les femmes, les enfants répandus dans les rues, criaient miséricorde, et conjuraient le Seigneur, avec larmes, de ne pas abandonner son héritage à la merci de la plus impie de toutes les nations. Au retour de cette cérémonie, Constantin assemble ses officiers avec l'élite des soldats grecs et italiens, et leur adresse un discours qu'on ne peut guère regarder comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais qui est plein de sentiment. Ce prince les entretint surtout de la nécessité

de mettre leur confiance dans les bras du Tout-Puissant, et de se pénétrer de cette pensée que c'était la cause du ciel même qu'ils soutenaient contre les ennemis de la religion chrétienne. Il leur rappela qu'il y avait déja cinquante-sept jours qu'ils se défendaient en braves; qu'il espérait que leur valeur ne se démentirait pas dans un moment où l'ennemi paraissait excédé de fatigue et rebuté de la longueur du siége. Puis se tournant du côté des Vénitiens auxiliaires placés à sa droite, il leur dit : *Fidèles amis, la gloire seule est votre guide; elle seule vous a conduits ici. Ne cherchez pas d'autre patrie que la nôtre. Nous partagerons avec vous des biens dont nous vous devrons la conservation.* Il tint à peu près le même langage aux Génois qui étaient à sa gauche; car il avait reçu de la République un corps de troupes et quelques vaisseaux. Enfin, il termina son discours en recommandant aux officiers la prudence et le sang-froid, aux soldats l'obéissance et la subordination, à tous le courage. Il parlait d'un ton de voix si touchant, que ceux qui étaient à portée de l'entendre ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes. Lui-même, malgré toute sa fermeté, ne put retenir les siennes. On s'embrassa les uns les autres avec beaucoup de cordialité, et chacun protesta, à la face du ciel, qu'il était disposé à répandre tout son sang pour sa religion et pour sa patrie.

XXVII. Avant d'aller au combat il communie, et demande pardon à ses sujets.

Constantin, en quittant ses soldats, se rendit à Sainte-Sophie, où, prosterné au pied du grand autel, il implora avec ferveur l'assistance divine, et reçut la communion. Il était entouré d'un groupe de courtisans qui imitèrent son exemple. S'étant relevé, il se tourna

du côté du peuple et dit, à haute voix, que c'était ses péchés qui avaient attiré la colère céleste sur l'Empire, mais qu'il était prêt à les expier par le sacrifice de sa vie. Il visita ensuite le palais impérial où l'on n'entendait que cris, que gémissements. Après y avoir donné des ordres conformes aux circonstances, il demanda pardon à tous ceux qui étaient présents, des fautes dont il avait pu se rendre coupable en gouvernant son peuple. Chacun lui répondit par des soupirs et des sanglots. Il sortit ensuite du palais, l'ame déchirée de douleur, pour n'y plus rentrer; puis, montant à cheval, il fit le tour des remparts de la ville, parcourut tous les postes, et revint à son quartier établi à la porte de Saint-Romain.

Phrantz. l. 3. c. 15.

XXVIII. L'assaut commence. Phrantz. l. 3. c. 14. Leonard. de Captiv. Coust. Christoph. Richerius, de expugnata à Mahom. Constant.

Vers une heure après minuit, Mahomet fit commencer l'attaque. A la pointe du jour toute son armée donnait, et l'assaut était devenu général. On se battait de part et d'autre avec un grand acharnement. Les Turks, animés par les discours que le sultan leur avait adressés, par l'espoir de s'enrichir des dépouilles de Constantinople, et par l'enthousiasme que leur inspirait leur religion, se précipitaient comme des furieux au milieu des plus grands dangers, et ne ménageaient pas leur vie. Ils n'étaient nullement épouvantés de cette multitude de leurs compagnons qui périssaient en montant à l'escalade, ni effrayés à la vue des murailles de la ville, teintes du sang de ces malheureux. Rien ne pouvait ralentir leurs efforts pour atteindre les Grecs et leur porter des coups mortels. A l'aide de leurs machines de guerre, ils les accablaient d'une grêle de flèches, de pierres et de balles. Mais s'ils faisaient voler, pour ainsi dire, la mort vers les assiégés,

ceux-ci, de leur côté, la leur renvoyaient sous les formes les plus terribles. Ils leur lançaient des flots de feux grégeois; ils versaient sur eux des chaudières d'huile bouillante et de bitume fondu; ils roulaient du haut de leurs remparts des meules de moulin et des quartiers de rochers qui écrasaient tout ce qu'ils rencontraient dans leur chute; enfin, ils leur faisaient essuyer des décharges de mousqueterie multipliées et très-meurtrières. Les Grecs, malgré leur petit nombre, se défendirent avec tant d'avantage, que la victoire resta indécise pendant plusieurs heures, et même, du côté du port, les barbares furent repoussés avec une grande perte. Mais du côté de la terre ferme, et surtout vers la tour Bactatinea, auprès de la porte de Saint-Romain, où était le plus fort de l'action, un événement funeste fit pencher tout à coup la fortune en faveur des infidèles, et décida en un instant des destinées de Constantinople.

XXIX. Le général Justiniani est blessé, et se retire du combat. Phrantz. l. 3. c. 16. Duc. c. 39. Leonard. de Captiv. Const. Laonic. l. 8. p. 209. Hist. polit. p. 9, 10 et 11. Christoph. Richerius, de expugnata à Mahom. Constant. Sabellicus

Le général Justiniani, que les Grecs regardaient comme le dieu tutélaire de leur ville, soutenait le combat avec une bravoure héroïque, et faisait un grand carnage des Musulmans, lorsqu'il fut atteint d'une balle qui perça sa cotte de mailles. Ce guerrier fit bien voir qu'une ame, si belliqueuse qu'elle soit, n'est pas toujours *maîtresse du corps qu'elle anime.* Dès qu'il aperçut son sang couler, la frayeur se saisit de sa personne, et il se retira pour aller se faire panser. Sa retraite découragea ses compagnons d'armes, et à son exemple ils abandonnèrent le poste que jusqu'alors ils avaient défendu avec tant de gloire. L'empereur, qui combattait à peu de distance de Justiniani, informé de ce qui se passe au quartier de ce général,

y accourt et fait tout ce qu'il peut pour le retenir. Justiniani est sourd à sa voix, et n'écoutant que la terreur qui le poursuit, se jette dans une chaloupe, gagne Galata, et passe à Chio, où il mourut peu de temps après.

Dec. tertia, l. 7. Monstrel. t. 3, p. 60, v° fol. Paris, 1572.

XXX. Constantin resté presque seul perd la vie dans la mêlée. Phrantz l. 3. c. 16. Ducas. c. 39; Laonic. l. 8, p. 209, 210 et 211. Æn. Sylv. Europ. c. 7; Sabellicus Dec. tert. l. 7.

Cependant Constantin, entouré des principaux seigneurs de sa cour, continue à faire tête aux Musulmans. Mais ses généreux efforts ne purent empêcher les ennemis d'enfoncer la porte de Saint-Romain. Alors ces barbares s'étant rendus maîtres de la première muraille, les Grecs furent forcés de se retirer vers la seconde. Serrés de trop près par les Turks, le désordre se mit dans leurs rangs, et chacun se pressant d'entrer dans l'intérieur de la place, il se fit aux portes de cette enceinte un tel engorgement, que plusieurs soldats grecs furent étouffés au passage, et un plus grand nombre massacrés par les Ottomans. Ceux qui restaient encore de cette petite troupe s'étant ralliés vendirent cher leur vie, et moururent tous au champ d'honneur. Constantin périt aussi dans cette mêlée, après avoir vu tomber à ses côtés plusieurs seigneurs de sa maison, qui lui avaient fait un rempart de leurs corps.

XXXI. Fausses anecdotes sur ce prince. Th. Zygomala apud Crusium p. 96, Turko-gr. Sabellicus Dec. tertia; l. 7. Monstr.

On prétend que dans un moment de désespoir, ce prince s'écria : *Que ne se trouve-t-il ici quelque chrétien qui veuille m'ôter la vie!* On a même écrit que, pour finir plus tôt sa malheureuse carrière, il avait voulu se percer le sein de sa propre épée. Ces propos, qui supposent dans Constantin des sentiments peu conformes aux principes qu'il professait hautement, ne sont peut-être pas plus vrais que ce qui est raconté par Théodose Zygomala. Cet écrivain dit qu'il courait

t. 3, p. 60, fol. Belle-foret, t. 2. l. 5. p. 1169 v°. un bruit que Constantin, pour épargner à sa femme, à ses enfants et à quelques autres personnes de sa famille le malheur de tomber vivants entre les mains des Mahométans, avait ordonné qu'on leur coupât la tête, après avoir eu la religieuse prévoyance de leur faire recevoir les derniers sacrements.

XXXII. Critique des écrivains qui ont débité ces fables. Duc. famil. Byzant. p. 246. Celui qui a imaginé le premier ce récit fabuleux, et ceux qui l'ont répété ensuite, ignoraient donc que ce prince était veuf, et qu'il n'avait eu d'enfant ni de Théodora, fille de Léonard de Tocco, nièce de Charles II, comte de Céphalonie et de Zante, sa première femme, ni de Catherine, fille de Notaras Paléologue Catelusio, souverain de l'île de Lesbos, qu'il avait épousée en secondes noces? Nous savons que la fille du roi de Géorgie ou d'Arménie qui lui avait été fiancée, ne quitta pas la cour de son père, et que le mariage de cette princesse avec Constantin ne fut jamais accompli.

XXXIII. Diversité d'opinions sur la mort de Constantin. Phrantz. l. 3, c. 6. Duc. c. 39. et 40. Laonicus l. 8. p. 209. Kodja-Eff. hist. de Mahomet II. Ms. Constantin, pendant tout le siége, fit des prodiges de valeur. Nous ne dirons pas avec l'auteur d'une Vie de Mahomet II, qui n'est pourtant pas sans mérite, qu'il soutint dignement à sa mort le surnom de *Dragosès*, ou de *Dragon*, que sa valeur lui avait acquis dans la guerre du Péloponèse. Ce surnom de *Dragosès*, ou plutôt *Dragasès*, lui venait, comme on doit se le rappeler, de sa mère, qui était fille d'un seigneur nommé Constantin *Dragasès*. Il est vrai que cette ridicule étymologie se trouve dans l'*Histoire politique* publiée par Crusius. Mais Guillet n'en est pas plus excusable de l'avoir tirée de l'obscurité où elle devait rester ensevelie, pour l'exposer au grand jour. Cela ne fait honneur ni à son érudition ni à sa critique.

Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont Constantin perdit la vie. Les uns veulent qu'il ait été écrasé par la foule au passage de la porte de Saint-Romain, où huit cents hommes, tant Grecs que Latins, furent étouffés. D'autres disent qu'il reçut sur la tête deux coups de cimeterre, dont le premier lui emporta la moitié du visage et le second l'acheva.

XXXIV. Le pillage de Constantinople commence par l'église de Sainte-Sophie. Phrantz. l. 3, c. 17. Laonic. l. 8, p. 210. Christoph. Richer. de expugnata a Mahom. Constant. Duc. c. 39.

A peine était-il huit heures du matin, et déja la ville de Constantinople était au pouvoir des Mahométans, à l'exception toutefois de quelques petits postes occupés par des Crétois qui continuèrent à se défendre pendant quelque temps, et ne se rendirent qu'en capitulant avec l'ennemi, qui leur accorda la liberté de se retirer dans leur patrie. Ceux des Turks qui entrèrent les premiers dans Constantinople, emportés par l'avidité du pillage, coururent vers le temple de Sainte-Sophie, où une foule d'habitants de tout âge, de tout sexe et de toute condition était venue chercher un asile. Ces brigands y étant entrés, l'épée à la main, s'élancèrent comme des bêtes féroces sur cette multitude désarmée, et chacun d'eux saisissant celle de ces victimes qui lui convenait davantage, ou qui lui tombait la première sous la main, la garrottait pour en faire sa captive. « Qui pourrait, dit ici Ducas, en « style plus élégant peut-être que le sujet ne le com- « porte, raconter ce qui se passa en ce jour d'affliction « et de calamité? Qui pourrait rendre et les cris des « enfants, et les lamentations des mères, et les pro- « fonds gémissements des pères? Un Turk apercevait-il « dans la foule une religieuse qui se distinguait « des autres femmes, par l'élégance de sa taille et « par les charmes de sa figure, il s'en emparait en

« portant insolemment sur elle des mains impures. « Un autre plus vigoureux survenait, la lui arrachait, « et l'enchaînait pour l'entraîner après lui. L'état de « désordre dans lequel ces vierges paraissaient au mi-« lieu de ces débats, ne servait qu'à piquer davantage « la cupidité des barbares. Leur passion s'enflammait « à la vue de ces longs cheveux qui flottaient sur les « épaules de ces touchantes beautés, à la vue de leur « sein découvert, et de la belle forme de ces bras « qu'elles élevaient vers le ciel pour implorer son « secours. On vit alors la servante enchaînée avec la « maîtresse, le maître avec l'esclave, l'archimandrite « avec le portier du couvent; de jeunes garçons, dans « la fleur de l'âge, liés et traînés avec des vierges que « le soleil n'avait pas encore frappées de ses rayons, « et sur lesquelles aucun homme que leur père n'avait « jamais osé porter ses regards. Si elles voulaient faire « quelque résistance, elles étaient aussitôt accablées « de coups de bâton. Lorsque ces brigands s'étaient « saisis d'une proie, ils couraient la mettre en lieu « de sûreté, puis revenaient en hâte pour en prendre « une autre, et ensuite une troisième. Ces chiens « (c'est l'expression de l'auteur), ces cruels exécuteurs « de la justice divine, ne furent pas plus d'une heure « à enchaîner tous ceux qui s'étaient réfugiés dans « Sainte-Sophie. Les hommes étaient liés avec des « cordes, et les femmes avec les linges qui couvraient « leur poitrine, ou avec les bandelettes qui ornaient « ou ceignaient leurs vêtements. On voyait sortir du « temple de longues chaînes de ces malheureux captifs, « qui étaient conduits comme de vils troupeaux de « bêtes. Ils faisaient retentir l'air de plaintes et de

« lamentations, sans que personne daignât leur don-« ner aucun signe de pitié. »

Ces mêmes barbares, après avoir fait sortir de Sainte-Sophie tous leurs prisonniers, se jetèrent sur les trésors que renfermait cette riche église; ce qui fut accompagné de circonstances qui faisaient frémir les ames chrétiennes. On voyait ces furieux ouvrir les châsses des saints, et en jeter les ossements aux chiens et aux porcs, fouler aux pieds les saints mystères, briser les vases sacrés, ou les employer à des usages plus que profanes. Enfin, ils mettaient en pièces les ornements qui servaient à parer les autels dans les grandes solennités, pour se les partager. Toutes les autres églises ne furent pas plus épargnées. Il est aisé de se faire une idée de ce qui se passa alors dans les palais des grands et dans les maisons des riches particuliers, dont un grand nombre se trouvaient désertes et dégarnies. Ceux à qui elles appartenaient les avaient abandonnées même avant que le siége fût commencé, et la plupart avaient emporté avec eux ce qu'ils possédaient de plus précieux. D'autres, pressés de se sauver, avaient enfoui à la hâte leurs trésors dans quelque lieu secret de leurs habitations ou de leurs champs. Aussi, les Turks s'en étant aperçus, remuèrent presque tout le sol de Constantinople et de ses environs, pour tirer de terre les richesses qu'ils croyaient y être ensevelies. Ils faisaient souffrir mille tortures aux esclaves qu'ils trouvaient dans ces demeures, pour les forcer de découvrir où leurs maîtres avaient caché leurs effets. Leurs mains sacriléges fouillèrent jusque dans les tombeaux des empereurs pour en arracher les couronnes, les sceptres, les éperons d'or et les autres ornements

XXXV. Les trésors de cette basilique envahis. Phrantz. l. 3. c. 17. Ducas. c. 39. Æneas Sylvius, Europa, c. 7. et 8. Christoph. Richer. de expugnata Const. Th. Zygomala in Turko-gr. p. 90.

avec lesquels on avait coutume d'inhumer ces monarques. Ce pillage fut accompagné de meurtres et de violences horribles. Dans certains quartiers de la ville, les passages se trouvaient obstrués par des monceaux de cadavres, et le pavé des rues était inondé de sang. Car les Turks, dans les premiers moments de leur fureur, passèrent au fil de l'épée, non-seulement tout ce qui paraissait vouloir leur faire quelque résistance, mais encore les malheureux qui ne pouvaient être d'aucun service, comme les enfants, les vieillards, les infirmes et les lépreux.

XXXVI. Véritable époque de la prise de Constantinople. Phranta. l. 3. c. 17. Ducas. c. 39 et 42. Bullialdi nota in cap. 39. Ducas. Laonic. l. 8. p. 209.

Tels furent les maux et les calamités qui accablèrent Constantinople, lorsque les Musulmans s'en emparèrent. Elle fut conquise le 29 mai 1453, le mardi d'après le dimanche de la Trinité, et non pas le mardi de la semaine de la Pentecôte, ainsi que quelques Latins l'ont soutenu par un zèle mal entendu. L'intention secrète de ces écrivains était, en changeant la véritable époque de cet événement, de le faire regarder comme une punition du ciel qui avait voulu châtier les Grecs de l'opiniâtreté avec laquelle ils avaient persisté, malgré le décret du concile de Florence, et contre la croyance catholique, à soutenir que la troisième personne de la Sainte-Trinité ne procède pas du Fils comme du Père. On ne peut, disaient-ils, méconnaître ici le doigt de Dieu, ni refuser de voir un signe bien prononcé de ses desseins dans le choix qu'il a fait, pour perdre la capitale de l'empire d'Orient, de l'un des trois jours consacrés dans son église, à honorer spécialement la mémoire ou le triomphe du Saint-Esprit. Le lendemain de la prise de Constantinople, les habitants de Galata vinrent présenter au

vainqueur les clefs de leur ville, et se soumettre à sa domination. Ils avaient d'abord formé le dessein de quitter leur pays, et de faire voile pour l'Italie avec toutes leurs richesses. Mais le visir Saganos les en dissuada, et les fit changer de résolution, en les assurant de la bienveillance de Mahomet. Ils ne furent pas long-temps à s'apercevoir qu'ils avaient été trompés.

XXXVII. Un grand nombre de ses habitants périssent dans les eaux. Ducas. c. 39. Laonic. l. 8. p. 210 et 211. AEn. Sylv. Epist. 159. Leuncl. Hist. musul. l. 15. col. 579.

Quelques observateurs ont voulu apprécier la quantité et la valeur du butin que les Turks firent à la prise de Constantinople; mais ces évaluations sont si arbitraires et basées sur des données si peu sûres, que l'esprit n'ose pas s'y arrêter. On peut dire en général que les Turks trouvèrent dans la ville conquise des richesses immenses, et que la plupart d'entre eux, même jusqu'aux simples soldats, y firent de grandes fortunes. De là s'établit l'usage de dire proverbialement, quand on voulait désigner quelqu'un devenu excessivement riche, *il a été au siége de Constantinople*. Les Turks profitèrent aussi des dépouilles des Vénitiens, des Génois, des négociants d'Ancône et de Florence qui avaient de gros magasins dans cette métropole, où ils faisaient presque seuls tout le commerce. Les Musulmans pillèrent leurs comptoirs, et s'emparèrent de leurs effets. D'autres curieux ont aussi entrepris de faire le dénombrement de ceux qui perdirent la vie ou la liberté en cette fatale journée. Ils ont reconnu, par leurs calculs, qu'il y en eut soixante mille qui furent faits esclaves, et quarante mille qui périrent sous le fer du vainqueur, sans compter un grand nombre d'autres qui trouvèrent la mort au milieu des eaux, en voulant se sauver. Un grand nombre de malheureux s'étant portés sur les bords de la mer,

se jetèrent tumultuairement, et sans garder aucun ordre, dans des vaisseaux étrangers qui appareillaient pour fuir dans leur pays. Ces bâtiments ne pouvant porter leur charge, s'abîmèrent dans les flots. Les autres navires, à la vue de ce désastre, s'empressèrent de prendre le large, abandonnant sur le rivage, à la merci des Turks, les restes de cette multitude désolée qui leur tendait en vain des bras suppliants. Une partie de ces infortunés fut égorgée, et l'autre chargée de fers.

XXXVIII. Le cardinal Isidore prisonnier de guerre. Laonic. l. 8. p. 211. Léonard. de Captiv. Const. Christoph. Richer. de expugnata Const. AEneas Sylvius de Europa. c. 7. Isidori epist. in ann. Raynaldi 1453. et apud St.-Antoninum.

Dans cette déroute générale, Isidore, ce légat du saint-siége, qui avait commandé si vaillamment au poste de Saint-Démétrius, tomba entre les mains des Musulmans. Ils ne le reconnurent pas, parce qu'il avait eu la précaution de se dépouiller de son habit de cardinal, et d'en revêtir le cadavre d'un mort. Les Turks coupèrent la tête à ce cadavre, et la portèrent, couverte du chapeau rouge d'Isidore, en triomphe dans leur camp, très-joyeux de n'avoir plus rien à craindre, à ce qu'ils croyaient, d'un ennemi si redoutable. Ce prélat, échappé par ce stratagème au trépas, fut vendu comme un prisonnier vulgaire à Galata, d'où il trouva le moyen de s'échapper et de gagner le Péloponèse, puis l'Italie. Isidore écrivit à tous les princes de la chrétienté une lettre dans laquelle il leur faisait une peinture tragique des désastres dont il venait d'être témoin, et les exhortait à réunir leurs forces contre les Ottomans.

XXXIX. Entrée de Mahomet dans Constantinople.

Lorsque le temps fixé pour la durée du pillage fut expiré, Mahomet sortit de son camp, et vint prendre possession de sa nouvelle conquête. Il y entra en triomphateur avec une suite brillante d'officiers et de cour-

tisans. On a remarqué qu'en traversant l'Hippodrome, ou la grande place de Constantinople, il abattit avec sa masse d'armes la mâchoire d'un dragon ou d'un gros serpent en bronze. Ce serpent faisait partie d'un groupe composé de trois de ces reptiles, qu'une ignorance superstitieuse croyait être un talisman auquel étaient attachées les destinées de la ville. On dit qu'il ordonna ensuite d'abattre la statue colossale de Justinien, qui était un des plus beaux ornements de cette magnifique place; mais il y avait long-temps que cette statue avait été renversée de la colonne sur laquelle on l'avait jadis élevée. Lors de la conquête de Constantinople, il n'en restait plus que des débris que les Turks achevèrent, dans la suite, de détruire, en les jetant en fonte pour en faire du canon.

Gyllius de Topogr. Const. l. 2. c. 17.

XL. Il change en mosquée Sainte-Sophie.

Contin. de L. Échard. l. 13. c. 7. Volt. Essai sur les mœurs, édit. de Genève, in-4, 1769, t. 9, p. 210.

Mahomet, arrivé à Sainte-Sophie, parut frappé d'admiration à la vue de ce superbe édifice. Ayant aperçu un Turk occupé, par zèle pour sa religion, à dégrader les belles mosaïques dont les murailles et le pavé étaient incrustés, il tomba sur lui à coups de cimeterre, en lui criant : *Scélérat, n'est-ce pas assez que je t'aie abandonné, ainsi qu'à tes camarades, et les biens et les personnes de tous les habitants de Constantinople? Ignores-tu que je m'en suis réservé les édifices et les pierres?* Il commanda ensuite à un iman de monter au jubé pour y faire la prière suivant le rit musulman; puis s'étant approché du grand autel, il immola, en action de graces, un bélier au Dieu du ciel, et non pas à Apollon et à Bacchus, comme le dit le continuateur de l'Histoire romaine de Laurent Échard. Cet écrivain n'a point fait attention que les Mahométans rejettent la pluralité des dieux, et qu'ils

ont en horreur les divinités du paganisme. Dès ce moment, l'église de Sainte-Sophie fut convertie en mosquée. *Alors*, dit le mahométan Kodja-Effendi, *au lieu du son désagréable des cloches, l'on commença d'entendre la voix agréable des musulmans destinés à annoncer le temps de la prière cinq fois par jour. On ôta les idoles des églises; on les purifia de toutes les ordures dont elles étaient souillées.* Enfin *on lava* Sainte-Sophie *avec de l'eau rose*, si l'on en croit Voltaire, à qui nous devons la connaissance de ce fait particulier.

XLI. Il fait constater la mort de Constantin. Phrantz. l. 3. c. 18. Laonic. l. 8. p. 211 et 215. Leuncl. hist. musulm. l. 15. col. 579. Hist polit. in Turko-gr. p. 12. AEn. Sylv. epist. 131. Kodja-Effendi. Mahomet II. Ms. Gibbon. c. 67.

Le sultan, au sortir de cette basilique, s'informa de ce qu'était devenu Constantin. Les uns lui dirent qu'il s'était sauvé; les autres qu'il était caché dans la ville. Deux Turks se vantèrent de lui avoir ôté la vie. Sur cette déclaration, Mahomet le fit chercher parmi les morts. On eut bien de la peine à le distinguer dans la foule, tant il était défiguré. Comme il avait quitté son habit impérial pour être moins remarqué de l'ennemi dans le combat, il ne fut reconnu, après sa mort, qu'à ses brodequins couleur de pourpre, semés d'aigles brodés en or. On lui coupa la tête qui fut apportée à Mahomet. Le sultan crut devoir la faire reconnaître, en présence de la multitude, par plusieurs personnages des plus notables parmi les Grecs. Il voulut constater la mort de cet empereur, parce qu'il serait toujours resté dans l'inquiétude, s'il n'eût pas été authentiquement reconnu qu'il ne vivait plus. Phrantzès, confident de Constantin, écrit que Mahomet ordonna que le corps de ce monarque fût inhumé par les chrétiens, avec le cérémonial usité aux funérailles des empereurs d'Orient. Ce qu'il fit moins pour

honorer sa mémoire, que pour donner plus de publicité à sa mort. C'est peut-être dans les mêmes vues, et par le même motif, qu'il ordonna d'exposer sa tête pendant un jour entier sur la colonne nommée l'Augustéon; et qu'ensuite il en fit remplir de paille la peau, pour la promener dans toutes les cours d'Orient. Tel fut le traitement fait aux tristes restes du dernier des successeurs de Constantin et de Théodose. Il s'est trouvé des historiens de sa nation qui lui ont refusé le titre d'empereur, et qui, en conséquence, ont terminé la série des empereurs grecs à Jean Paléologue II, son frère. Ils appuient cette opinion particulière sur ce que ce prince n'avait été ni couronné, ni sacré, suivant l'usage, dans l'église de Sainte-Sophie. Constantin lui-même refusait de prendre ce titre, qui paraissait lui être à charge, parce que, sans doute, il ne se sentait pas en état d'en soutenir la dignité.

XLII. Les Turks insultent dans leurs orgies à la religion des chrétiens. Phrantz. l. 3. c. 17. Ducas. c. 40. Turk.-græc. p. 100 et 101. Leonard. de Captiv. Const. Æneas Sylvius Europa. t. 7. Ejusd. epist. 131.

Le reste de la journée où Mahomet vint prendre possession de Constantinople, et le lendemain, furent consacrés à des réjouissances publiques. Mahomet fit préparer à ses courtisans et aux principaux officiers de son armée, un magnifique banquet, dans lequel les chrétiens crurent voir se renouveler l'impiété de Balthasar. Le sultan et ses favoris y burent dans les vases sacrés. L'argenterie des églises et les ornements du culte décoraient la salle du festin. La soldatesque, de son côté, se livra aux excès d'une joie effrénée et bachique. Au milieu de ces orgies, les Turks se permirent toutes sortes d'insultes contre la religion chrétienne. A l'exemple de leur maître, ils s'enivraient dans les coupes sacrées. Ils couvraient leurs chevaux des chappes, des parements d'autels, des vêtements

sacerdotaux qu'ils avaient pillés dans les églises. Les janissaires mirent le comble à ces profanations, en promenant dans leur camp, au son du tambour, un crucifix coiffé d'un bonnet à la turke, et en criant : *Voici le Dieu des chrétiens.* Ils firent à cette image du Christ les mêmes outrages que les juifs avaient prodigués à sa personne, au temps de sa mort.

XLIII. Mahomet réserve les reliques des églises pour les vendre.

Mahomet était avare. Il avait vu, avec un secret dépit, entrer dans son camp un butin immense que ses soldats, revenant du pillage, y apportaient, sans qu'il lui fût permis de le partager avec eux, puisque lui-même s'en était interdit la faculté. Pour s'indemniser, il eut recours à un moyen assez singulier. Instruit que les chrétiens recherchaient avec empressement les reliques des saints, il ordonna de respecter celles qui se trouvaient encore dans les églises, et de recueillir avec soin celles qui avaient été dispersées, puis de les réunir toutes dans un dépôt commun. Il les fit placer, pour plus grande sûreté, à côté du lieu où l'on gardait son propre trésor. Plusieurs princes latins lui offrirent de grandes sommes pour obtenir quelques-unes de ces reliques; mais ils ne purent soutenir la concurrence d'une de ses favorites, grecque de naissance, laquelle avait seule le privilége de professer la religion de ses pères au milieu du harem. Elle assura le sultan qu'elle lui ferait faire des marchés plus lucratifs avec les Grecs qu'avec les Latins. Ce nouveau genre de commerce établi par Mahomet, lui procura de grands profits; mais il est à craindre qu'il n'ait donné lieu à bien des fraudes, et répandu dans le monde chrétien beaucoup de fausses reliques.

Ceux qui aiment à faire des rapprochements ont

remarqué que l'empire de Constantinope a été fondé par un Constantin, et qu'il a été détruit sous un autre Constantin; que ces princes avaient eu chacun pour mère une princesse nommée Hélène. Les deux Constantin ne se ressemblent pas plus que les deux Hélène. Constantin Dragosès avait sans doute d'excellentes qualités, mais la nature ne l'avait pas doué de celles qui lui auraient été nécessaires pour sauver sa patrie, si toutefois elle eût pu être sauvée; car il ne s'agissait plus de retenir l'état sur le penchant de sa ruine; mais il aurait fallu pouvoir le retirer du fond de l'abîme où il était déja englouti. Or Constantin se trouvait sans forces et sans aucun moyen pour opérer un si grand prodige, et, tout bien considéré, le plus puissant génie n'eût pu, à sa place, faire plus et mieux que lui. Lâchement abandonné par les nations européennes, mal secondé par un peuple sans courage, sans énergie, et chez qui tout esprit de patriotisme était éteint, il lui aurait été impossible de ne pas céder au pouvoir des destinées. L'empire d'Orient s'était affaibli par degrés, et de siècle en siècle, au point que dans les derniers temps il n'était plus qu'une ombre de ce qu'il avait été jadis. Son territoire ne s'étendait pas au-delà des faubourgs de sa capitale. Enfin, cet empire autrefois si célèbre, *finit*, après un cours de onze cent vingt-quatre ans de durée, *comme le Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.* C'est par cette comparaison qu'un grand philosophe a terminé ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.* Nous ne nous occuperons pas d'une foule d'observations que l'ignorance, la superstition, et peut-

XLIV. Caractère de Constantin.

être la mauvaise foi, ont fait naître à l'occasion du sac de Constantinople. Passons à des faits qui ont suivi cette grande catastrophe, et qui ne sont malheureusement que trop certains. Mais avant tout, qu'il nous soit permis de nous arrêter quelques instants à la personne de Jean Justiniani.

XLV. Apologie de Jean Justiniani. Phrantz. l. 3. c. 9. 12. Ducas. c. 39. Christoph. Richer, de expugnata a Mahom. Constantinople. AEneas. Sylv. hist. europ. c. 7. Kodja-Eff. hist. Ms. de Mahomet II. Bossuet.

Le plus grand nombre des écrivains s'accordent à le regarder comme l'auteur de la perte de Constantinople, de sorte que le nom de ce Génois se trouve frappé dans l'histoire d'une flétrissure presque ineffaçable. Cependant Ducas n'en parle pas si défavorablement; il ne lui fait aucun reproche. Il raconte qu'une balle de mousquet vint le frapper; que cette blessure lui fit ressentir des douleurs si atroces, qu'il ne put y résister; qu'alors il prévint l'empereur qu'il allait se faire panser, en l'exhortant à tenir ferme, et en lui promettant de revenir aussitôt qu'on lui aurait mis le premier appareil. L'auteur de l'*Histoire politique*, publiée par Crusius, s'exprime à son sujet en termes qui lui sont tout à fait avantageux : « Justiniani, dit-il, « en combattant *courageusement* l'ennemi, fut atteint « d'une balle au pied droit. Ce coup lui causa de si « grandes souffrances, qu'il tomba évanoui et qu'on « le crut mort. Les siens le relevèrent, et l'ayant porté « sur l'un de leurs vaisseaux, ils mirent à la voile et « s'éloignèrent de la ville. Arrivés à l'île de Chio, ils « y débarquèrent, et il y mourut. » Si ce récit est exact il n'y a certainement aucun reproche à faire à Justiniani. Il est vrai que Phrantzès, qui lui avait prodigué au commencement les plus grands éloges, en parle bien autrement, et qu'il charge sa mémoire autant qu'il peut. Mais il faut considérer que Phrantzès était

le premier ministre de Constantin et son favori; qu'il était fort attaché à ce prince, autant par intérêt que par affection; qu'il devait être plus que personne pénétré de douleur, en racontant les désastres de son maître; que lui-même avait été, ainsi que toute sa famille, victime des maux qui suivirent la prise de Constantinople, puisqu'il fut traîné en captivité; que par conséquent il était dans une de ces positions où un infortuné croit trouver de l'adoucissement à sa douleur, quand il peut s'en prendre à quelque individu en particulier, et faire retomber sur lui la cause de ses malheurs. Mais quels qu'aient été les motifs de Phrantzès, son accusation n'en paraît pas moins injuste. En effet, peut-on raisonnablement accuser de trahison ou de lâcheté un guerrier qui ne quitte le combat que parce qu'il a été frappé d'un coup mortel, surtout si, dans toutes les occasions, il s'est comporté en brave. Ducas dit qu'aussitôt qu'il eut été pansé, il se mit en chemin pour revenir à son poste, mais qu'ayant appris que, pendant son absence, Constantinople était tombée au pouvoir de l'ennemi, il crut devoir retourner sur ses pas, et qu'il se retira à Galata avec ceux des siens qu'il put rassembler, d'où il alla descendre dans l'île de Chio, et qu'il y termina ses jours peu de temps après. Ce retour de Justiniani le justifie de tout reproche de trahison ou de lâcheté. Un guerrier qui n'abandonne le champ de bataille que parce qu'il a été blessé, et qui meurt des suites de sa blessure, a-t-il besoin d'autre apologie? Il est vrai que ses détracteurs disaient qu'il était mort de la honte de s'être déshonoré, plutôt que du coup qu'il avait reçu. Qui ne reconnaît ici le langage d'une malignité profonde? Il en est qui lui font un crime de ne

pas s'être fait remplacer, en quittant son poste, par un autre officier, et de n'avoir point donné des ordres pour continuer le combat; enfin, de n'avoir point empêché sa troupe de le suivre. Mais l'état où l'avait réduit sa blessure lui laissait-il la liberté d'agir comme s'il ne lui fût rien arrivé de fâcheux? Dans la position où était Justiniani, quels autres ordres avait-il à donner, sinon de se bien défendre. C'est aussi ce qu'il conseilla à l'empereur en se retirant. Si les Génois qui étaient sous son commandement se débandèrent et le suivirent dans sa retraite, peut-on s'en prendre à lui? Est-il toujours au pouvoir d'un capitaine, si brave qu'il soit, de garantir ses soldats des atteintes d'une terreur panique? Justiniani avait beaucoup d'ennemis. Tous les officiers, tant grecs qu'étrangers, étaient jaloux de la préférence que Constantin lui avait donnée sur eux pour remettre entre ses mains le commandement général des troupes, et lui confier la défense de Constantinople. Sa dispute avec le grand-duc avait encore augmenté le nombre de ceux qui le voyaient d'un mauvais œil. Aussi courait-il un bruit que le coup mortel qui l'avait frappé venait de ceux de la ville, et non pas du camp ennemi. Il résulte de ce qu'on vient de dire, qu'il n'y a pas de preuves suffisantes pour condamner la mémoire de Justiniani, et que son procès est sujet à révision. Si l'histoire doit faire justice des réputations usurpées, il n'est pas moins de son devoir de réhabiliter dans l'opinion publique celles que la passion ou d'aveugles préjugés ont flétries injustement. C'est pourquoi nous espérons qu'on nous pardonnera l'espèce de digression que nous venons de nous permettre.

XLVI. Le sultan s'irrite d'abord contre le grand-duc, puis il se radoucit. Phrantz. l. 3. c. 18. Ducas. c. 40. Laon. l. 8. p. 211, 213. Leonard. de Captiv. Const. Turko-gr. p. 12 et 13. ÆEn. Sylv. Europ. c. 7.

Mahomet, dans les premiers moments de la conquête de Constantinople, se montra très-cruel envers ses prisonniers. Une des plus illustres victimes de sa férocité, fut le grand-duc Lucas Notaras. Ce seigneur était sorti, par capitulation, d'une tour qu'il avait défendue vaillamment avec le prince Orkhan. Ce Turk, prévoyant le sort qui l'attendait s'il était pris par les soldats de Mahomet, avait essayé de se sauver. Travesti en moine, il s'était élancé du haut de la tour en bas, et avait eu le malheur de se tuer en tombant. Le grand-duc, qui craignait que cette aventure n'attirât sur lui l'attention du sultan, et que la capitulation qu'il avait obtenue ne le garantît pas du ressentiment de ce vainqueur, chercha tous les moyens de se concilier sa bienveillance. Ayant rassemblé ce qu'il possédait de plus rare en pierreries, en perles, en or, et en bijoux de toute espèce, il vint déposer ces richesses à ses pieds, en lui disant qu'il les avait conservées dans l'intention de les lui offrir. Mahomet reçut son présent avec dédain, et lui prodigua, pour l'en remercier, les épithètes les plus offensantes. Il le traita d'insigne menteur, et lui fit honte de n'avoir pas employé ses trésors à secourir son prince et sa patrie. *Quel est*, lui dit-il ensuite, *celui qui a mis entre mes mains ces richesses, ta personne et ta nation? C'est Dieu*, lui répondit humblement Notaras. *Eh bien!* répliqua le sultan, *tu ne me donnes donc rien que ce qui m'appartient déja*. Après cette sanglante avanie, il l'envoya en prison. A peine quelques jours s'étaient écoulés, qu'il le fit venir en sa présence pour l'accabler de nouvelles invectives. Il voulut le rendre responsable de tout le sang qui avait été versé

dans cette guerre. Il l'accusa d'avoir détourné l'empereur, son maître, d'accepter le projet d'accommodement qu'il lui avait offert. Notaras se justifia le mieux qu'il put. Il répondit que les obstacles à la paix n'étaient venus ni de lui ni de l'empereur, mais des Vénitiens et des Génois, qui avaient entretenu ce prince dans la fausse confiance d'être secouru par les Latins. Il ajouta que des pachas avaient eux-mêmes contribué à cette opiniâtreté avec laquelle la ville de Constantinople s'était défendue, en faisant espérer à ses habitants la levée prochaine du siége. Il en donna la preuve, en remettant à Mahomet plusieurs lettres que Constantin avait reçues de Khalil-Pacha. Cette découverte mit Mahomet au comble de la joie, parce qu'elle lui fournissait l'occasion de faire éclater cette haine secrète que depuis long-temps il nourrissait dans son cœur contre le grand-visir. Il en sut tellement gré à Notaras, qu'il le renvoya dans sa famille. Ce superbe sultan fit même plus, il alla rendre visite à sa femme qui était alors malade, et daigna la consoler de ses infortunes; mais dans cette visite il eut occasion de jeter des regards sur le troisième des fils de Notaras, qui était d'une grande beauté.

XLVII. Peu après il le fait mettre à mort avec deux de ses fils. Phrantz. l. 3. c. 18. Ducas. c. 40. Leonard. de Captiv. Const. Hist. polit. in Turko-gr.

Peu de jours après, Mahomet donna une fête à ses courtisans. Dans la chaleur de la débauche, il dépêcha un de ses officiers vers le grand-duc, pour lui demander le plus jeune de ses fils. Cette proposition fit frémir Notaras. Il s'écria : *Je ne puis livrer mon fils; mais j'offre sa tête avec la mienne, et celles de ses deux frères*. Mahomet le prenant, pour ainsi dire, au mot, lui renvoya sur-le-champ ce même officier avec un bourreau. Ces deux hommes eurent ordre de

ne laisser la vie qu'au plus jeune des trois frères. Arrivé au lieu du supplice, l'infortuné Notaras embrasse tendrement ses fils, et les exhorte à préférer la mort à l'infamie de vivre sous une domination si abominable, et dans un danger continuel d'abjurer leur religion. Il supplie l'officier chargé des ordres du sultan, de lui accorder la grace de n'être exécuté que le dernier, pour mourir avec la certitude que ses fils auront persévéré jusqu'à la fin dans la foi de leurs ancêtres; car l'un de ces deux jeunes gens avait donné quelques signes de faiblesse, et son père lui avait adressé, pour relever son courage, un discoûrs plein de force et de sentiments religieux. Cet homme généreux, quand il eut vu les têtes de ses deux fils abattues, livra la sienne à l'exécuteur. Les trois têtes furent portées toutes dégouttantes de sang dans la salle du festin, et présentées à Mahomet et à ses compagnons de débauche, qui prirent un extrême plaisir à repaître leurs yeux de ce spectacle. Le plus jeune des fils de Notaras fut enfermé dans le sérail. La femme de ce grand officier de l'empire mourut, peu de temps après, accablée de douleur et de fatigue, en se rendant de la capitale à Andrinople, où le sultan l'avait reléguée. Sa fille, Anne Notaras, se retira à Rome. Elle y consacra les richesses qu'elle avait pu emporter avec elle, ou qu'elle trouva dans cette capitale du monde chrétien, où son père avait eu la précaution d'envoyer une partie de sa fortune, à faire des aumônes à ceux de sa nation qui étaient venus y chercher aussi un asile. On prétend que dans la suite elle eut la satisfaction d'y voir Jacques ou Isaac Notaras, son jeune frère, qui s'était heureusement échappé du sérail. Des histo-

p. 12 et 13.
AEn. Sylv. Europa. c. 7.
Christoph. Richerius de expugnata Constant.

riens ont très-mal parlé du grand-duc Notaras, et Phrantzès en particulier; mais Phrantzès était devenu son ennemi déclaré pour des rivalités telles qu'il s'en élève ordinairement dans les cours. Constantin avait destiné à Phrantzès, pour reconnaître les services qu'il lui avait rendus, la charge de grand-logothète ou grand-chancelier; mais Notaras qui en était revêtu, quoiqu'elle fût incompatible avec ses autres dignités, ne voulut pas la quitter. Ce ministre avait pris un grand empire sur son maître, dont il n'était point aimé, et qui se plaignait souvent à ses confidents des chagrins qu'il ne cessait de lui donner. Au reste, la fin malheureuse et en même temps héroïque de Notaras semble avoir suffisamment expié ses torts.

XLVIII. Traitements barbares faits à divers autres prisonniers de guerre. Phrantz. l. 3. texte gr. p. 67. texte lat. c. 18 et 22. Ducas. c. 39. Leonard. de Captiv. Const. Laonic. l. 8. p. 212.

Quant aux autres prisonniers de marque qui étaient tombés dans les fers de Mahomet, il en est peu qui n'aient péri sous la hache du bourreau. On compte dans le nombre de ceux qui subirent ce triste sort, le bayle des Vénitiens avec un de ses enfants, et le consul des Catalans avec ses fils. Contareno-Contarini et six personnages de la première noblesse de Venise étaient déja sous le glaive de l'exécuteur, lorsqu'ils en furent retirés à la recommandation de Saganos-Pacha, à qui cet acte de protection valut sept mille ducats de reconnaissance. Après les trois jours fixés pour le pillage de Constantinople, Mahomet avait fait annoncer que les Grecs qui s'étaient cachés pouvaient se montrer sans aucune crainte pour leurs personnes ni pour leurs propriétés : ce qui ne fut pas observé trop exactement, car quelques-uns de ceux qui osèrent reparaître les premiers, furent, si on s'en rapporte à Phrantzès, massacrés ou réduits en servitude. Plusieurs de ces

captifs furent délivrés à prix d'argent, par leurs parents et amis. Les premiers officiers de la Porte faisaient ouvertement trafic d'esclaves grecs, et s'enrichissaient à ce commerce. Ainsi, la femme et les enfants de Phrantzès furent achetés par le grand-écuyer du sultan. Cet homme avide, abusant de son crédit, obligeait les soldats à lui céder, presque pour rien, des prisonniers de distinction, dont ils ne connaissaient pas la valeur. Il faisait ensuite afficher publiquement les noms et les qualités de ces captifs, et les revendait très-cher à ceux qui venaient les réclamer. Le sultan lui fit compter une somme considérable pour la rançon d'un des fils de Phrantzès, et d'une de ses filles nommée Thamar.

XLIX. Mahomet tue de sa propre main le fils de Phrantzès. Phrantz. l. 3, c. 20 et 21. Le continuateur de l'Hist. eccl. de Fleury.

Ce barbare tua le frère de sa propre main, parce qu'il résista courageusement à ses désirs criminels; et il enferma la sœur dans le sérail, où elle mourut presque aussitôt de la peste. C'est le père de ces deux enfants qui raconte lui-même leur infortune et la sienne. Un historien moderne attribue ce trait de cruauté au grand-écuyer de Mahomet, et non pas au sultan lui-même, contre le texte formel de celui qui devait être mieux instruit que personne de la vérité. La méprise n'est pas, sans doute, d'une grande conséquence. Toutefois, une sorte d'équité veut qu'on laisse de pareilles actions à leurs véritables auteurs, et qu'on n'en charge pas la mémoire de ceux qui en sont innocents.

L. Plusieurs familles illustres et un grand nombre

Plusieurs familles illustres de Constantinople, effrayées de tant de forfaits, et de l'état de désolation où se trouvait cette ville, prirent le parti de se retirer dans le Péloponèse. Un grand nombre de savants pas-

de savants désertent Constantinople. Duc. c. 42. Theodor. Zygomalæ. Epist. Turko-gr. p. 90.

sèrent chez les Latins, et y établirent le règne des lettres alors presque méconnues dans nos régions occidentales. La France et Rome donnèrent asile à beaucoup de ces doctes fugitifs, et s'enrichirent de leur savoir et des trésors littéraires qu'ils apportèrent avec eux. C'était une partie des débris de cette bibliothèque publique de Constantinople, qui jouissait d'une si grande célébrité dès le quatrième siècle, époque où elle était déja composée, dit-on, de six cent mille volumes, parmi lesquels se faisaient remarquer cet exemplaire tant vanté de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère, transcrite sur le boyau d'un serpent.

LI. Le sultan se venge de Khalil-Pacha. Phrantz. l. 3. c. 20. Laonic. l. 8, p. 214. Hist. polit. p. 13. Turko-gr. Leonard. de Captiv. Const. Leuncl. hist. musulm. l. 15. p. 580.

Mahomet se lassa enfin de tourmenter les Grecs. Dès qu'il vit sa conquête assurée, il s'occupa de son projet de vengeance contre Khalil-Pacha. Il lui savait mauvais gré de la faveur qu'il avait toujours accordée aux Grecs, et des efforts qu'il avait faits pour l'empêcher d'assiéger Constantinople. Il se rappelait la rigueur avec laquelle ce vieillard l'avait traité dans son jeune âge; et surtout il ne pouvait oublier qu'il avait conseillé à Amurat II, son père, de retirer jusqu'à deux fois de ses mains les rênes du gouvernement, après les lui avoir confiées et avoir pris le parti de la retraite. Khalil-Pacha fut arrêté, conduit à Andrinople, et presque aussitôt mis à mort, au grand contentement de Saganos-Pacha, qui aspirait à sa place. Les historiens grecs lui ont donné des éloges et des regrets, en reconnaissance de ce qu'il s'était toujours montré bien disposé pour leur nation. Mahomet était si irrité contre lui, qu'il le poursuivit même au delà du tombeau. Il ne voulut pas que les parents et les amis de ce ministre parussent en public avec leurs habits de deuil.

LII. Il permet au clergé de Constantinople d'élire un patriarche. Phrantz. l. 3. texte gr. p. 67. texte lat. l. 3. c. 19. Turko-gr. p. 14 et suiv. Ibid. p. 107 et suiv. Dissertat. Renaudot. in Gennad. p. 37 et suiv.

Mahomet, voyant la ville de Constantinople déserte, et convaincu qu'en bonne politique il était de son intérêt de la repeupler, suspendit son courroux, et réfléchit aux divers moyens qu'il pourrait employer pour y retenir le petit nombre d'habitants qui y étaient restés, et pour faire revenir ceux qui s'en étaient exilés. Un jour il se plaignit à quelques membres du clergé de ce que leur patriarche ne venait pas saluer son nouvel empereur; et il ajouta qu'il ne serait pas fâché de le connaître. Ces ecclésiastiques lui répondirent que le siége patriarcal était vacant, et qu'ils n'avaient osé lui demander la permission de nommer, suivant la coutume, un sujet pour le remplir. En effet, le respectable et savant Grégoire protosyncelle, après s'être démis volontairement du patriarcat, s'était retiré à Rome, pour se soustraire aux persécutions des schismatiques; et depuis sa retraite, l'église de Constantinople était restée sans premier pasteur. Mahomet manifesta le désir qu'il avait qu'on procédât, suivant les formes accoutumées, à l'élection d'un patriarche. Le clergé s'étant assemblé en synode éleva à cette dignité un laïque de l'ordre des sénateurs, nommé Georges Scholarius. C'est ce même Scholarius que nous avons vu plus haut jouer, sous le nom de Gennadius, un personnage si étrange dans le monastère du Pantocrator. Comme il n'avait point cessé d'avoir des principes de régularité, quoique devenu fougueux schismatique, il refusa long-temps de se charger d'un fardeau si pesant. Enfin, il céda après bien des débats. Le métropolitain d'Héraclée, primat de l'église grecque, le sacra. Cette cérémonie eut lieu dans le temple des Saints-Apôtres, où le sultan avait ordonné de

transférer le siége patriarcal, depuis que la basilique de Sainte-Sophie avait été convertie en mosquée.

LIII. Il donne le bâton pastoral au nouvel élu. Phrantz. l. 3. c. 19. Turko-gr. p. 15. Ibid. p. 107 et suiv. Phrantz. l. 3. c. 19. Id. t. II du texte gr. ad Balc. p. 67. Contin. de Laurent Echard. Continuat. de l'histoire eccl. de Fleury. t. 22. in-4. p. 595. L'abbé Racine dans son Hist. eccl. Turko-gr. Hist. polit. l. 1. p. 15, 16 et 109. Raynald. 1453, n. 15 et 16.

Aussitôt que Georges Scholarius eut reçu l'onction pontificale, il alla rendre ses hommages au sultan. Mahomet l'accueillit avec une affabilité qui étonna également et les Grecs et les Turks. Il voulut savoir de lui, en même temps, le cérémonial usité à la cour lorsqu'un nouveau patriarche venait recevoir du prince son investiture. Gennadius lui fit l'exposé de toutes les formalités qui s'observaient en pareille circonstance. Lorsqu'il eut fini de parler, Mahomet lui dit qu'en sa qualité d'empereur de Constantinople, il suivrait les mêmes usages que ses prédécesseurs dans tous les points qui ne blesseraient point la loi du prophète. Le jour de la cérémonie, il traita magnifiquement Gennadius. Il le fit placer à table à ses côtés, et eut pour lui des égards qui tenaient du respect. A la fin du repas, s'étant levé, il lui mit en main un bâton pastoral d'argent doré, et d'un très-beau travail, et lui fit présent d'une grosse somme d'argent, sans toutefois, malgré ce qu'en peuvent dire quelques auteurs modernes, user de cette formule employée par les empereurs grecs : *La très-sainte Trinité qui m'a donné l'empire, te fait, par l'autorité que j'en ai reçue, archevêque de la nouvelle Rome et patriarche œcuménique.* Il est hors de vraisemblance que Mahomet se soit servi d'un pareil protocole, surtout après la déclaration qu'il avait faite de supprimer de l'ancien cérémonial tout ce qui serait incompatible avec les principes de la religion musulmane. L'auteur de l'*Histoire politique* nous a conservé les propres paroles dont Mahomet se servit en remettant à Gennadius la

crosse pastorale : *Soyez patriarche*, lui dit-il, *et que le ciel vous protége! Usez de notre amitié dans toutes les choses que vous voudrez. Jouissez de tous les droits et priviléges dont ont joui vos prédécesseurs.* Lorsque Gennadius se retira, Mahomet le reconduisit jusqu'à la porte du palais, où il lui fit donner un cheval blanc, couvert d'une housse blanche enrichie de galons et de crépines d'argent. Il commanda ensuite à ses pachas de le conduire en grand cortége jusqu'au temple des Saints-Apôtres. Gennadius plut beaucoup à Mahomet, qui eut dans la suite avec lui de longues conférences sur les mystères et les dogmes du christianisme. Ce Turk avait la prétention de vouloir être instruit de tout ce qui peut piquer la curiosité de l'esprit humain. Peut-être aussi était-ce de sa part une précaution de politique. Il est en effet de la sagesse de tout souverain de s'assurer si les religions qui se professent dans ses états n'ont rien de contraire à son autorité, et ne compromettent pas la tranquillité publique. Dès lors Mahomet commença à se montrer favorable aux chrétiens, et donna à ses sujets l'exemple de les traiter avec plus d'humanité : ce qui a fait dire à quelques ames pieuses et crédules qu'il était lui-même chrétien dans le cœur. On a appuyé cette conjecture d'une anecdote assez singulière : on a avancé qu'il avait été élevé dans les principes du christianisme par cette princesse de Servie qui fut femme d'Amurat II, et qu'elle l'avait accoutumé à réciter tous les jours l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

LIV. Il accorde des priviléges au patriarche.

Peu de temps après, Mahomet fit expédier à Gennadius des lettres de sauve-garde pour garantir sa personne de toute insulte dans l'exercice de ses fonctions,

Phrantz. l. 3. c. 19. Texte grec. lib. 3 p. 68. Turko-grec. p. 15. ibid. p. 109.

soit de la part des musulmans, soit de ceux de sa nation. Il le déclara exempt de tout impôt et de toute charge publique ; privilége qu'il étendit aux autres patriarches, ses successeurs, et même à tous les évêques, leurs suffragants. Gennadius obtint encore du sultan la permission de transférer son siége de l'église des Saints-Apôtres dans une autre de la Vierge, connue sous le nom de *Pammacariste*. Gennadius fut le premier patriarche grec qui gouverna l'église de Constantinople, depuis la conquête de cette métropole par Mahomet II.

LV. Cantemir disculpe les Turks des cruautés qu'on les accuse d'avoir commises au sac de Constantinople.

Quand on considère la conduite de Mahomet envers le clergé de Constantinople, on serait presque tenté d'être de l'avis de ces écrivains qui prétendent qu'à la prise de cette grande ville tout se passa paisiblement, et que les vainqueurs ne traitèrent pas les vaincus avec autant de rigueur que le disent les chrétiens. Ces amis des Turks se fondent sur le silence des musulmans, qui parlent peu ou point de toutes ces barbaries reprochées par les Grecs à leurs ennemis. Mais qui ne sait combien ces écrivains sont infidèles, et avec quelle hardiesse ils suppriment de leurs récits tout ce qui est défavorable à ceux de leur nation? D'ailleurs, le fanatisme religieux des mahométans leur faisait regarder comme des œuvres méritoires auprès de Dieu et de son prophète, ces actions que les chrétiens traitaient d'atrocités et d'abominations. Ils n'avaient garde, par conséquent, de les blâmer en les racontant, ou, le plus souvent, ils les passaient sous silence, parce qu'ils n'y voyaient rien qui ne fût dans le cours ordinaire des choses, et conformes aux principes de la religion nationale. Ces mêmes critiques en

appellent encore au témoignage du prince Cantemir, à qui il ne tient pas, en effet, qu'on ne croie que Constantinople a été reçue à composition par les Turks, et qu'en conséquence elle n'a dû éprouver de leur part presque aucun dommage. Mais le prince Cantemir n'avait point été, comme ceux auxquels on voudrait opposer son autorité, témoin des faits qu'il raconte. Il n'était que l'écho des annalistes turks, et il n'écrivait qu'à une époque assez éloignée des événements. Son histoire doit donc naturellement se ressentir de la dépravation des sources où il en a puisé les matériaux. D'ailleurs, ce prince Cantemir, considéré comme historien, mérite-t-il toute la confiance dont on a bien voulu l'honorer jusqu'à présent? Que penser d'un écrivain qui ose dire qu'au siége de Constantinople les Grecs avaient une armée plus nombreuse que les Turks, et qui, après avoir avancé une fausseté si palpable, rapporte sérieusement une histoire qui n'est qu'une fable, et même une fable assez puérile? Il dit que Mahomet, voulant construire une tour sur le rivage du Bosphore, pria l'empereur de Constantinople de lui céder, dans ce canton, autant de terrain qu'en pourrait couvrir le cuir d'un bœuf; que lorsqu'il eut obtenu sa demande, il fit découper en lanières très-minces ce cuir, et que de ces lanières on forma un long cordeau qui embrassa, dans son contour, une enceinte de cinq cents pas de circonférence; ce qui lui fournit un emplacement suffisant pour y élever la tour qu'il avait projetée. On voit que c'est ici la répétition de ce conte si connu sur la fondation de l'ancienne Carthage, dont Virgile a orné le premier livre de son Énéide.

LVI. Son autorité n'est pas ici d'un grand poids. Voy. annotationes Crusii in historiam polit. p. 37. Turko-gr. Chronologia catholica ab Heinrico Buntingo. p. 474. Hist. de Fr. t. 8. in-4. p. 278. Epist. Isidori apud sanctum Antoninum.

L'autorité de Cantemir ne suffit donc pas, sous aucun rapport, pour infirmer ce que les auteurs contemporains nous disent des horreurs qui se commirent à Constantinople lorsqu'elle tomba au pouvoir des Musulmans. Ce n'est pas que nous croyions qu'il faille prendre à la lettre tout ce que les chrétiens ont écrit sur ce mémorable événement. Nous pensons même que trop souvent leur plume a été dominée par la passion, et que pour rendre Mahomet plus odieux, ils ne se sont fait aucun scrupule d'avoir recours au mensonge. On ne peut nier, par exemple, que ceux qui ont accusé ce sultan d'avoir violé la femme et les filles de Constantin, dans le temple même de Sainte-Sophie, et de les avoir fait ensuite massacrer, n'aient avancé une fausseté manifeste. A ce sujet, nous devons observer que c'est à tort qu'un auteur grave et même distingué prête cet odieux récit au cardinal Isidore. Comment ce prélat, qui était à Constantinople avant même le siége de cette ville, qui y commandait en personne un poste militaire, qui fréquentait journellement la cour, et vivait dans une grande intimité avec l'empereur, aurait-il pu ignorer que ce prince n'avait ni femme ni enfant? D'ailleurs, doit-on supposer si légèrement qu'un homme de son caractère ait été capable d'avilir sa plume par une si basse imposture? Si Villaret, pour composer ce morceau intéressant sur la conquête de Constantinople, dont il a enrichi son Histoire de France, avait consulté les sources, il aurait vu qu'Isidore, dans sa lettre au pape Nicolas V, ne dit pas un mot de cette infamie attribuée à Mahomet. Mais, quand on voudrait tenir pour suspects, et même rejeter comme évidemment

controuvés tous ces traits de cruauté et de barbarie reprochés aux Turks par les Grecs et les Latins, il ne s'ensuivrait nullement que Constantinople, au moment où elle passa sous le joug des Musulmans, n'ait pas éprouvé des traitements affreux. Pour n'être que trop sûr du contraire, il suffit d'observer que cette malheureuse cité fut abandonnée, comme personne ne peut en douter, au pillage pendant trois jours et trois nuits. En effet, que l'imagination se fasse une peinture de tout ce qui arrive chez les nations même les plus policées, au sac d'une ville prise d'assaut, et condamnée à subir, dans toute leur rigueur, les terribles lois de la guerre. Quel spectacle révoltant! quelles scènes d'horreur! que de brigandages! que de crimes qui font frémir la nature et l'humanité se présentent de toute part! D'après cela, qu'on se figure quel a dû être le sort de Constantinople livrée à la rage d'hommes d'une race naturellement féroce, et aux fureurs d'une soldatesque licencieuse, avide de carnage et de butin, et enivrée du fanatisme d'une religion sanguinaire par principes.

LVII. Dévastation de Constantinople. Phrantz. l. 3. c. 19. Ducas. c. 42. Leonic. l. 8, p. 214. Turko-gr. p. 13. Leuncl. Hist. musulm. l. 15.

Une preuve que Constantinople avait été cruellement dévastée, c'est la nécessité où Mahomet se trouva d'user de violence pour la repeupler, aux dépens des autres villes de la Grèce. Il fut obligé d'y faire passer, malgré eux, une multitude de Grecs de l'un et l'autre sexe, de tout âge et de tout état, tirés de Mésembrie, d'Andrinople, de Sélivrée et d'Héraclée. Plusieurs autres cités reçurent aussi l'ordre de fournir entre elles cinq mille familles chrétiennes, auxquelles il fut enjoint, sous peine de la vie, de venir résider dans la capitale avant la fin du mois de septembre. Dans

la suite, Mahomet ne fit guère la conquête d'aucune ville, sans exiger qu'elle envoyât à Constantinople une colonie plus ou moins nombreuse de ses habitants. Des vingt-deux ou vingt-trois siéges que Constantinople eut à soutenir depuis sa fondation par le grand Constantin, il n'en est peut-être aucun qui ait été accompagné de circonstances plus déplorables que le dernier, sans en excepter même celui qu'en firent les Croisés, lorsqu'en 1204 ils portèrent sur le trône de l'empire d'Orient un prince français. Enfin, des historiens ont cru ne pouvoir mieux faire, pour donner une idée des maux qui accablèrent Constantinople lors du siége de cette ville par Mahomet II, que de l'assimiler au siége de Jérusalem. D'autres, comme Chalchondyle, l'ont comparé au sac de Troie.

LVIII. Motifs de l'auteur pour ne pas terminer son histoire à la prise de cette ville.

Il paraîtrait naturel de regarder la prise de Constantinople comme le terme de notre carrière, puisque la perte de cette ville a consommé la ruine de l'empire de Constantin. Cependant un grand nombre de provinces et de principautés qui avaient fait partie de cet empire, et qui étaient encore possédées par des Grecs ou des Latins, ne tombèrent pas du même coup sous la domination des Ottomans. Il a fallu qu'il s'écoulât encore bien des années, et qu'il se livrât bien des combats avant que ces cruels ravisseurs se fussent emparés de tous les débris ou démembrements de l'ancien domaine des empereurs de Constantinople. Pendant long-temps, les puissances chrétiennes ont fait des efforts pour arracher aux Turks leurs injustes conquêtes, ou au moins pour arrêter les progrès de leurs armes, et opposer une digue à ce torrent de barbares qui menaçait d'engloutir aussi toute l'Europe. Il

en est résulté une suite d'événements enchaînés à ceux qui ont précédé, et que nous avons fait connaître. Il nous semble donc que nous ne pouvons guère nous dispenser de satisfaire la curiosité du lecteur sur ces événements postérieurs. D'ailleurs, divers rejetons de la famille des Paléologues ont survécu à la chute du trône impérial, et ont figuré dans cette grande révolution. Or il en doit être d'une histoire comme d'une pièce dramatique. Il faut que tous les personnages un peu marquants qui y ont joué un rôle, ne disparaissent pas de dessus la scène, sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus ou ce qu'ils deviendront; c'est pourquoi nous présumons qu'on nous saura quelque gré de terminer ce volume par un morceau qui nous paraît devoir remplir suffisamment le projet que nous nous sommes proposé. Il sera comme le complément de l'Histoire du Bas-Empire. Nous croyons pouvoir le présenter sous le titre suivant.

FIN DU LIVRE CENT DIX-NEUVIÈME.

FRAGMENTS

D'AUTEURS ORIENTAUX

RELATIFS A LA PRISE

DE

CONSTANTINOPLE.

MÉLODIE ÉLÉGIAQUE

SUR

LA PRISE DE STAMBOL,

TRADUITE DE L'ARMÉNIEN

PAR M. BROSSET.

Nota. Cette élégie a été composée au xve siècle par un poëte, peu connu d'ailleurs, nommé Abraham, que l'on croit avoir été contemporain de l'événement. Elle est composée de 196 vers arméniens de 12 syllabes. Les 138 premiers riment en *in* dans les deux hémistiches, à quelques exceptions près pour le premier, assonance très-fréquente, et souvent ramenée en arménien par les combinaisons grammaticales : d'ailleurs les règles de la poésie permettent d'ajouter *n* euphonique à *i* final, quand celui-ci est seul. La majeure partie des 1053 vers de l'élégie sur Édesse, par Nersès-le-Gracieux, riment avec la même syllabe. Les 54 derniers vers du présent poëme finissent en *ial*, qui est une terminaison de participe. On conçoit que pour ramener le même temps du verbe et le même son aussi souvent, l'allure poétique doit éprouver bien de la gêne. Enfin deux distiques riment en *or*, et deux en *ialk'*. Quant au fait de l'arrivée des quatre Arméniens à Constantinople, dont il est parlé ici, p. 312, voici ce qu'en dit le P. Tchamitch, dans son Histoire, t. III, p. 500 : « Mahomet aimait beaucoup les Arméniens, et avait promis que, s'il prenait Constantinople, il les y ferait venir. Revenu à Brousse, quelques années après la prise de Constantinople, l'évêque Joachim l'ayant fait ressouvenir de sa parole, il le manda avec quelques familles arméniennes, au nombre de six, dit-on. Il leur donna des habitations en divers lieux, et spécialement quatre maisons à Galata; et Joachim fut le premier patriarche des Arméniens de Constantinople. »

Je possède une copie fort belle de ce petit poëme, que j'ai collationnée sur le manuscrit arménien LXXX de la Bibliothèque royale, à une époque

20.

où il était encore inconnu et inédit. Depuis lors, M. Eugène Boré en a donné une excellente traduction dans le Journal Asiatique de mars 1835, accompagnée de notes très-intéressantes, auxquelles je renvoie les lecteurs. On remarquera entre les deux traductions de nombreuses différences qui tiennent, ou à la manière d'envisager le texte, ou à la différence même des deux manuscrits dont nous avons fait usage. Mais je manquerais à l'honneur littéraire si je n'ajoutais que j'ai puisé d'excellentes indications dans le travail de mon savant confrère.

L'an 902[1] (1453), triste et fatale époque, le terrible courroux du ciel suscita contre Rome et les Grecs un sultan redoutable, le petit-fils d'Othman, le fils de Mourad Khontkar[2] : Mahomet était son nom. Il conçut le projet, d'abord sans importance, mais qui eut de graves résultats, de bâtir un fort près de la mer, au *Passage d'Alexandre*. En trois mois d'été, l'entreprise fut accomplie et la forteresse achevée, à cinq milles de distance des Francs de Galata[3].

De retour dans ses états et dans son palais d'Andrinople, afin de surprendre la grande Byzance, il s'occupa l'hiver de préparatifs guerriers en invitant les peuples à la guerre sainte. La seconde semaine du carême vit accourir, se presser sous les murs de la Ville une troupe formidable de 700,000 cavaliers : la terre, les flots étaient étroits pour ces troupes de contempteurs des chrétiens.

Cependant le prince de Stambol, les yeux tournés vers les nations franques, et attendant leur secours, demeurait désarmé.

1 Cette date est celle de l'ère arménienne commençant en 551 de Jésus-Christ.

2 On a long-temps cru et répété que ce titre honorifique des sultans signifiait *sanguinaire*, épithète trop juste pour la plupart d'entre eux ; mais M. le baron de Sacy a prouvé que cette expression était l'abrégé de *Khodavendkar*, le maître suprême. Lettre à M. Eug. Boré, J. asiat., juin 1835, p. 572-576.

3 Ce fort, aujourd'hui le Vieux-Château d'Europe, était sur la côte du Bosphore de Thrace, derrière Galata.

Mais les impitoyables Latins lui faisaient cette insolente réponse : « Embrasse notre croyance et livre-nous ta ville. » Cédant à leur demande, le roi Constantin partagea sa ville en deux moitiés; l'une resta grecque, l'autre devint latine. Mais, pour le malheur des deux nations, tandis que le vent du nord soufflait avec vigueur, celui du midi était enchaîné.

Tous ces vaisseaux qui viennent à son secours, c'est en vain qu'ils forcent de voiles, ils restent au lieu où ils se trouvent. Le farouche Mahomet a placé en batterie ses grands et redoutables canons[1], dont la vue et le fracas inspirent l'étonnement et la crainte.

Cinq bastions sont ruinés, le fleuve[2] n'est plus qu'une plaine, et la mer, devenue continent, livre passage aux soldats. Un héraut parcourt le vaste camp, échauffant les courages; il leur dit : « Écoutez, race d'Islam, les grandes choses qui vous sont promises : Stambol, la grande ville, sera le siége de votre empire; hommes, animaux, tout le butin sera pour celui qui s'en rendra maître. »

Ce fut donc le lundi, 28 du mois de mai, jour consacré à la mémoire de sainte Rhipsime, à la troisième heure, ils s'avancèrent du côté du fossé, conduisant les chariots et disposant les échelles. Avant[3] d'arriver au lieu du combat, ils poussèrent des cris qui se prolongèrent jusqu'à l'aurore. Cependant leur flotte fermait les passages de la mer.

Et quand se leva le soleil du mardi, troisième jour du mois arménien méheg, consacré aux saints Gaïaniens, le ciel, réveillant sa colère contre la ville de Constantin, la livra aux mains de ses ennemis et au pouvoir de ses odieux persécuteurs. En vain le roi et ses troupes essaient de leur résister; Dieu leur refuse son secours. La discorde est aussi dans leurs rangs; les uns suivent leur roi, les autres parlent de se rendre aux Turks; ils ne peuvent s'entendre. Des flots de Barbares

[1] Il s'agit ici de cette pièce énorme, nommée *la basilique*, qui avait neuf pieds de circonférence, fondue par le Valaque Orbin.

[2] C'est-à-dire le golfe de la Corne-d'Or, sur lequel Mahomet fit jeter un radeau qui touchait les deux rivages.

[3] L'assaut commença à une heure après minuit.

se précipitent à leur rencontre; ils escaladent les murailles par milliers, d'autres y montent même avec des cordes.

Le roi, que ses troupes ont laissé seul dans la mêlée, songe lui-même à la fuite, car la colère le transporte, et un Franc, qui avait le titre de capoutan, l'entraîne sur les flots avec [1] sa suite.

Aussitôt que les enfants d'Islam eurent envahi la Ville, ils fondirent d'abord sur le palais des rois, puis ils dirigèrent leur marche vers la superbe église de Sainte-Sophie, la résidence patriarcale. Là, groupés pour combattre, des milliers de chrétiens semblaient, dans leur bouillante ardeur, des enfants chéris qui défendent leur mère. Comme des brebis sous le couteau du boucher, tels ils affrontaient la mort; et, pleins d'un immense amour, ils versaient les flots de leur sang. Quand le farouche Mahomet eut pénétré dans la vaste église, la joie, l'admiration, le bonheur des vœux comblés, remplirent son ame. Sur ses pas accouraient des troupes de guerriers qui se répandaient dans les rues et y multipliaient le carnage comme des tigres altérés de sang.

Le soldat armé tombait impitoyablement sous leurs coups. Les citoyens et les simples femmes étaient réservés pour l'esclavage. Arrachés du sein maternel, les enfants nouveau-nés étaient tués à coups de pierres, et les mains suppliantes abattues par le glaive. Oh! quelle langue, quelle parole humaine pourrait redire les cris, les gémissements, les hurlements lamentables de ces malheureux!

On saisit des troupes de fidèles kaloïers et de femmes pieuses; chargés de chaînes, on les emmène avec violence; ils résistent, et roulent dans la fange. D'autres tombent d'eux-mêmes à genoux, et, victimes volontaires, présentant leur tête au trépas, reçoivent la mort des martyrs. Les temples du Seigneur sont indignement pollués, et les vases saints dépouillés de leur parure. Les restes des martyrs, vénérables objets du culte, sont profanés et foulés par des pieds impurs. Le marbre des sépultures royales est lui-même brisé, et leurs trésors outragés, répandus comme une vile poussière.

[1] L'auteur paraît douter de la mort de Constantin Dragosès.

Tant de profanations, châtiment de nos crimes, ne doivent pas surprendre : acceptons-les en silence. Les clochers renversés, les cloches brisées en pièces, le signe de la croix abattu, les saints mystères profanés, ils emmenèrent hors des murs le butin et les captifs, et, de la troisième heure à la neuvième, ils rendirent la ville sans habitants.

Le grand chef de la nation grecque, Kyrlouca [1], fut retrouvé, saisi et amené au farouche sultan.

Celui-ci le traita d'abord avec de grands honneurs; puis, découvrant ses pensées, il ordonna qu'on lui tranchât la tête, et à ses deux fils avec lui [2]. Maîtres de leur conquête, les musulmans se livrèrent à la joie, et, dans l'excès de leur allégresse, ils se donnèrent le salut du bonheur. *Cette immortelle Stambol*, qu'aucune nation turke n'a pu prendre, le ciel nous en a accordé l'éternelle possession! Mais la chrétienté entière est plongée dans une amère douleur en voyant la ville du refuge aux mains des étrangers. L'or, l'argent, les diamants et les perles, trésors incomparables, furent pillés pendant bien des jours; puis ce furent les églises et leurs vases magnifiques, ornés de pierres du plus grand prix, les évangiles couverts d'argent et décorés des chefs-d'œuvre de la sculpture.

Gorgés de richesses, ils allèrent en remplir Andrinople et Boursa, et se dispersèrent dans les pays jusqu'à Ancyre, emmenant une foule innombrable de captifs chrétiens, objets d'admiration pour leurs compatriotes. Mais beaucoup restèrent dans leur patrie. Quant aux prisonniers de toutes classes, prêtres et autres, le nombre en était immense : c'étaient des vieillards, des enfants, de jeunes hommes, des milliers de femmes et de servantes ramassées comme la poussière qui couvre la face du globe.

Dans le bourg de Galata, soumis aux Francs, les principaux s'étaient enfuis par mer. Les débris de sa population et les premiers parmi ceux qui restèrent, saisis de crainte et d'épou-

[1] C'est le grand-duc Lucas Notaras, premier ministre de Constantin Dragosès.

[2] Cet ordre fut provoqué par un refus de Lucas de prêter son fils pour les plaisirs impurs de Mahomet II.

vante, vinrent se jeter aux pieds du sultan. « Obéissez à mes ordres, leur dit-il, abattez les murs de votre ville et les tours élevées qui la défendent. » Ceux-ci s'inclinèrent; et, dociles à l'ordre du maître, rasèrent entièrement leurs murailles du côté de la terre. Le nom de Stambol, la *Ville* par excellence, fut changée en Islambol [1], la *Demeure des Turks*. La vaste Sophie, le temple de la Sagesse, devint à son tour la mosquée de Sophia. Un gouverneur, du nom de Souléiman, fut établi dans la ville avec une forte garnison, et des juges pour les procès.

Un second ordre, plus cruel encore, vint porter la désolation dans les villes des Romains [2] soumises à son autorité. Il appelait des populations et des familles entières pour remplir Stambol. Sans pitié pour ces malheureux Turks, sans égard pour leurs gémissements, le père fut séparé d'avec son fils, la fille d'avec sa mère, les frères arrachés l'un à l'autre, des milliers d'hommes enlevés à leur patrie.

Outre les familles turkes, plus d'un chrétien fut aussi amené, et le 28 octobre quatre Arméniens arrivèrent d'Ancyre: c'étaient Asdovadzatour Satelmichin, Siméon Baribachin, Aïvad, fils de Papa, et le baron Ghéorg Béhimadjin. Pour terminer ce récit déja trop long, les Turks prirent Byzance l'an 902. Nous ne pouvons nommer sans gémir, ni rappeler sans une vive douleur, à notre mémoire le triste nom de la grande ville. Venez, mes frères, qui m'êtes unis par la foi et par l'amour, venez, répétons les tristes complaintes qu'exige un si grand malheur.

Ville de Constantin, toi la belle résidence des rois, comme les impies t'ont dévastée et foulée aux pieds! Noble ville de Constantin, la mère des cités, la terreur de tes ennemis, tu gémis à présent sous leurs coups. Le grand roi Constantin, après avoir subjugué Rome, embrassa la foi du Christ sous le pontife Sylvestre. Il te vit durant ses voyages; et, charmé de ta situation, il y construisit la ville nouvelle, le siége de son empire.

[1] C'est une exagération poétique: Islambol, *la ville des Musulmans*.

[2] C'est-à-dire des Grecs, qui avaient succédé aux Romains dans l'empire du monde.

Tu vis naître et s'établir dans tes murs les deux fils du grand Théodose, Arcade et Honorius, et Théodose-le-Petit.

Justinien, ton maître, cet illustre monarque, agrandit ton enceinte et celle de Sophia. Devant les portes du temple, il éleva une haute colonne de bronze servant de piédestal à sa statue. Et voilà que les païens pénétrèrent dans tes murs! Profanateurs de ton saint temple, ils en firent la demeure d'un jardinier[1], te baignèrent de sang, te remplirent de cadavres sans sépulture, destinés aux oiseaux de proie, et te rendirent le jouet et la risée de tes ennemis. Tes jeunes gens furent livrés aux flammes sans être pleurés par tes vierges; tes prêtres tombèrent sous le cimeterre; tes veuves restèrent sans consolateurs. La voix des psaumes ne se fit plus entendre dans ton sein, tes serviteurs furent exterminés, ta beauté flétrie, et le son de tes cloches cessa de retentir.

Plus de chants religieux, de saint sacrifice; plus d'offrande du corps et du sang d'un Dieu. L'alleluia n'est plus entendu, il est désormais oublié. Oh! si le Seigneur se réveillait comme l'homme fort qui a cuvé son ivresse, il renverserait tes ennemis, et te rendrait ta grandeur première. Oui, mes frères, sachez-le bien, tous nos malheurs viennent de ce que les choses saintes ont été négligées et les vérités méconnues. Les chefs, livrés à la mollesse, s'écartaient de la piété, oubliaient le temps de la prière et les rigueurs de la pénitence. Au mépris de la justice, ils dépouillaient la veuve et l'orphelin, et le peuple se livrait sans pudeur à la licence et à la débauche. Irrité de tant de forfaits, le Seigneur, dans son courroux, leur infligea ce sévère châtiment et les dispersa dans la poussière.

Fuyons, évitons toutes ces iniquités; rompons les liens du crime, et faisons de saintes œuvres; allons avec ferveur dans les temples y accomplir la dette de la prière; acquérons des trésors de sainteté et de miséricorde.

Confessons donc nos fautes avec les larmes du repentir, et que la vue de ces malheureux nous garantisse de leur ressembler! Daigne le ciel nous prendre en pitié, nous préserver de

[1] Allusion à un passage des prophètes parlant de Jérusalem.

tout crime, et par là de tout châtiment! Exempts de tentations et de mauvaises paroles, qu'il nous délivre encore, qu'il nous affranchisse des entraves du péché à l'heure de l'agonie! qu'il nous envoie son bon ange, qu'il nous accorde la communion du corps et du sang du Sauveur, et le repos en terre sainte!

Puissions-nous, au grand jour du jugement, entendre l'heureux mot « Venez! » et, rangés à la droite, bénir éternellement le Seigneur! Moi, ABRAHAM, chargé d'iniquités, c'est avec une vive douleur que j'ai composé cette élégie; car j'ai vu Constantinople au jour de sa gloire. Durant trois mois, j'ai fait des vœux aux saints, et contemplé souvent la robe de Jésus-Christ.

S'il vous arrive, en lisant cette élégie, d'y trouver quelque faute, je vous conjure avec instance de l'excuser et de ne pas la critiquer sévèrement.

Note qui se voit sur le manuscrit de la Bibliothèque royale.

Quant à l'écrivain, pour ne pas l'oublier, c'est moi Stéphanos. Je vous supplie de penser toujours à moi dans vos prières, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ se souvienne de vous!

La vie est une mer où nous voguons pour le moment; le corps est un vaisseau, l'ame est un trésor immortel, l'esprit est le pilote qui le conduit au port de la terre. Si le vaisseau se brise sur les sables, nous y restons enfouis. Je vous supplie instamment, vous qui lisez ce petit ouvrage, si vous y trouvez quelque faute, de me la pardonner, parce que vous êtes savant, et par pitié pour un pécheur. Censeurs trop sévères, suppléez par votre science à ma faiblesse.

Écrit l'an 1101 arménien (1652), le mercredi 8 septembre, jour de la nativité de la très-sainte vierge Marie, mère de Dieu. Le matin de ce jour, avant la messe, la lune s'éclipsa durant deux heures. Le même jour les spahis et les janissaires se battirent à Scutari.

RÈGNE DE SULTAN MAHMAD (IIe DU NOM).

Extrait d'un manuscrit géorgien, relatif au siége de Constantinople,

TRADUIT PAR M. BROSSET.

N. B. Les princes géorgiens venus en France en 1831 apportèrent avec eux, entre autres ouvrages, une histoire générale intitulée : *Saghmerthotha samghoudelotha msophliotha mothkhrobatha chemoclcboulad motkhroba khonographira*, ou histoire abrégée du monde et de la religion, qui fut, je crois, composée au XVIII siècle par le roi Artchil. C'est le plus beau manuscrit géorgien que j'aie vu : il se composait de 500 pages d'une écriture assez fine et d'une étonnante régularité. En tenant compte des abréviations, cet ouvrage pouvait fournir 1500 pages ordinaires. Dans le peu de temps que je l'ai eu à ma disposition, j'ai copié, entre autres extraits, celui relatif aux premiers empereurs ottomans, dont fait partie la vie du sultan Mahomet II, que l'on va voir. L'occasion m'a paru favorable pour faire connaître l'ouvrage d'Artchil autrement que par une simple notice.

L'auteur de cet ouvrage avait été en Russie, et peut-être même l'a-t-il composé là durant son exil; mais je n'ai pas cru devoir conserver la prononciation du *th* ainsi qu'il la donne, par *ph*, à la manière russe, dans les noms propres, Maphei pour Matheï, Mathieu, etc. Quant aux autres noms défigurés, j'en ai expliqué quelques-uns, le lecteur en restituera aisément un plus grand nombre; le reste ne mérite pas d'être l'objet d'un long travail.

Devenu maître de l'Orient et de l'Occident, sultan Mahmad forma de sinistres projets contre Constantinople et les chrétiens. Il montra d'abord beaucoup de bienveillance envers les habitants de cette capitale; mais, plein de malice et de ruse, près de Constantinople, dans un lieu nommé *Phoneia*, il *établit*, à force de bras, une nouvelle ville, flanquée de tours, appelée maintenant *Neo-Castro*. Les citoyens de Constanti-

nople, non de peur qu'il ne bâtît point sa ville, mais craignant les troupes dont il était accompagné, lui fournirent des vivres, des pierres et tous les matériaux dont il avait besoin pour sa construction. Ses complaisances furent sans bornes jusqu'à l'entier achèvement des travaux. Ils ne furent pas plutôt terminés, la garnison installée, et les canons, les bagages et les munitions réunis sur les remparts, qu'il partit pour Andrianépolis (Andrinople). Les habitants de la ville impériale espérèrent long-temps que quelque signe céleste les mettrait à même de détruire cette ville; mais leur attente fut trompée, et le sultan, en s'en allant à Andrianépolis, leur annonça qu'il reviendrait en avril, et le leur ferait savoir. Lui parti, la cavalerie arabe ravagea un petit pays, et emmena captifs tous les hommes qu'elle trouva dans les villages des Archanges et de Saint-Phoca. Aussitôt les habitants de Constantinople dépêchent un exprès au sultan pour lui représenter que leurs rapports d'amitié sont compromis par ces enlèvements d'hommes. « J'ignore au juste ce que c'est, répondit-il, mais je ferai des recherches, et vous renverrai vos gens si je les trouve. » Réponse ironique, digne de l'amitié dont il avait fait preuve. Cette bête sauvage passa l'année entière à ramasser des troupes innombrables sur terre et sur mer, couvrant au loin le pays de ses fantassins et de ses cavaliers, et les flottes de ses galères pleines de gens enlevés de vive force sur les terres de l'Empire, dans les villages de la mer Noire. Ses galères venaient jusqu'en vue de Constantinople; mais, pour les empêcher de pénétrer dans le port, les malheureux Grecs avaient établi à l'entrée une chaîne grande et forte vers le lieu où elles se montraient, de sorte que ni grand ni petit bâtiment ne pouvait aller au-delà. Voyant ce stratagème, les Turks en inventèrent un autre vraiment admirable : ils mirent sur terre *leurs vaisseaux, et, sur un chemin couvert de madriers* [1], aux sons de la trompette, ils les traînèrent à force de bras sur la montagne de Galata, puis les lancèrent dans l'eau douce, en face du Pharan et de Nigha, au lieu maintenant appelé Kassim-Pacha; puis, les

[1] Je pense qu'il y a ici une lacune dans le manuscrit, et, d'ailleurs, il s'y trouve plusieurs mots étrangers qui manquent à nos dictionnaires.

menant à la mer et les garnissant de leurs agrès, ils se trouvèrent maîtres du port. Ayant fait ensuite des échelles avec des madriers et des solives enlevés aux portes des saints palais, ils les dressèrent sur les murs de la ville, où personne ne se rencontra pour leur faire tête. La ville fut donc cernée, resserrée, battue de tous les côtés du haut des remparts; car, avec leur grosse artillerie, les Turks attaquaient la place depuis la porte de Khourséneth jusqu'à celle de Saint-Romanoz. Là les Grecs avaient fait un mantelet de vigne, d'où ils défendaient aux Turks l'entrée de la brèche qu'avaient faite les gros canons. Il s'y trouvait un grand seigneur, nommé Jénouzin (Justiniani, *Génois*), venu de Thoun (Thana ou Caffa), qui, voyant l'état désespéré des Grecs, et que personne n'osait résister dans Sakhlsathir [1], quoique l'on parlât beaucoup, dit à l'empereur : « Je me fais fort, au nom du Christ, de défendre Khalastir avec mes gens et à mes frais. » L'empereur et les gens du palais lui témoignèrent une vive reconnaissance. Pour lui, il entra dans Khalastira, où il fit une vigoureuse résistance. Mais évidemment il n'était là que comme le bouc émissaire chargé de nos péchés et de la colère du ciel, dont la grace nous avait complétement délaissés. A peine fut-il dans ce lieu, occupé à faire tête aux Turks, un artilleur phénicien l'atteignit au pied gauche et le renversa presque mort du coup. Ses gens, l'ayant vu tomber, abandonnèrent Khalastira, l'emportant lui-même sur son vaisseau. Secondés par le vent, ils abordèrent à Khiw (Chio), où mourut ce brave seigneur. Il prétendit avoir été frappé du côté de la ville, et personne ne sut ce qu'était devenu le Phénicien. Dans leur perplexité, les habitants et les grands du palais firent partir à la nuit un *tzioudia*, ou bâtiment léger, monté de quarante guerriers, qui mirent à la voile en grand silence pour aller incendier la flotte des Turks. Étant sortis par la porte de Winigha, ils se dirigèrent vers l'ennemi; mais les Francs de Galata, amis des Turks, en ayant eu vent, les

[1] C'est la porte nommée Kharsia dans la description de Constantinople; ce nom est défiguré de plusieurs manières par l'auteur géorgien, ainsi que tous les noms étrangers.

prévinrent; et ceux-ci, du haut d'une galère, tirèrent un gros canon qui submergea le brûlot et avec lui les quarante admirables jeunes gens. A cette nouvelle, les habitants de la capitale ne surent plus que faire, étant un contre mille. Dès la mort du brave Jounouz, Khalasthira fut abandonné. Mais les habitants de Constantinople, voyant que les Turks se préparaient à une vigoureuse attaque pour le lendemain, firent une sortie, de crainte qu'ils n'approchassent du grand mur. Malgré cela, les Turks, venant de Khalasthira, prirent le grand mur et y plantèrent leur étendard, en signe de victoire, au haut d'une tour. Les habitants, qui étaient dehors, entendant leurs clameurs, accoururent pour rentrer en ville par la porte de Khersoneth, et chasser l'ennemi de leurs remparts. Beaucoup furent écrasés et étouffés, ou, empêchés par les cadavres, ne purent pénétrer dans l'intérieur : ils se battirent cependant avec vigueur, et il y eut un si grand nombre de tués dans les deux partis, qu'on ne pouvait du dehors entrer dans Khalasthira ni en sortir du dedans. En un mot, les cadavres s'élevèrent jusqu'à la hauteur des murs, et les portes de Khersoneth et de Saint-Romanoz furent remplies jusqu'à la voûte, tant de ceux de l'ennemi que de ceux des chrétiens. Tous ceux que prenaient les Turks, hommes ou femmes, dans l'intérieur de la ville, ne pouvant les emmener au dehors, ils les tiraient avec une corde, et, le long du mur, ils les descendaient dans leurs galères. Enfin, les Arabes victorieux pénétrèrent en masse dans la ville et la prirent de vive force l'an 6961 depuis la création, le mardi matin 29 mai, l'an 1453 de Jésus-Christ. Ainsi fut prise et dévastée l'admirable ville de Constantinople, l'an 1521 [1] depuis sa fondation jusqu'au jour où fut prise par les Turks cette résidence des empereurs. Bâtie par un Constantin, un Constantin la perdit. On dit que le jour où elle tomba au pouvoir de l'ennemi, le soleil s'éclipsa et refusa sa lumière; comme si le Seigneur eût

[1] Comme l'auteur a ici évidemment en vue la nouvelle Constantinople, et non l'antique Byzance, il se trouve une erreur de chiffre, qui doit être rectifiée. Constantinople date de l'an 329 de Jésus-Christ (voy. Hist. du Bas-Empire, t. I, p. 295); ainsi elle resta chrétienne 1192 ans seulement.

voulu par là faire connaître à tout l'univers que la cité impériale devenait la propriété des Turks.

Dieu tout-puissant, quelle fut ta longanimité de le souffrir! Qui ne pleurera le triste sort de l'admirable ville? Combien elle était merveilleuse! Qui aurait assisté à un tel spectacle sans verser des larmes, sans se frapper le sein, sans s'arracher la barbe et les cheveux, à la vue des Turks enlevant des églises les vases consacrés, entraînant ces vieillards de haute naissance et de grande renommée, qui, pour se faire les esclaves et les serviteurs du Seigneur, avaient renoncé au faste et avaient fait raser leur tête? Ils les tiraient dans les rues, assouvissaient sur eux leurs passions brutales, et emmenaient les prêtres et les moines chargés de chaînes. Qui pourrait décrire une si triste scène, la désolation de la cité impériale, son anéantissement, et l'état pitoyable de dégradation de celle qui naguère jouissait de tant de gloire? Quel cœur de pierre ne se serait fendu en songeant à cette ruine et à cette destruction? Quel cœur de fer eût vu sans émotion cette affreuse catastrophe? La terre même dut en gémir, les pierres et les êtres insensibles eux-mêmes éprouvèrent le contre-coup de tant de calamités et d'infortunes.

Qui aurait pu contempler de sang-froid le terrible et prodigieux spectacle de son délaissement, lorsque Dieu retira de nous sa main protectrice? Les tombes des empereurs furent ouvertes, leurs cendres profanées, et celles même du grand Costantini souillées indignement. Seigneur, dit le prophète David, les nations sont entrées dans ta demeure, et elles ont pollué ton saint temple, et trois jeunes gens tes serviteurs furent aussi remis entre les mains du roi infidèle, du plus méchant des hommes. Quand Sainte-Sophie, le ciel de la terre, la nouvelle Sion, la gloire du monde, fut prise par les Turks, le soleil lui-même perdit ses clartés. Soyez glorifié, Seigneur, Seigneur, qui permîtes de si grands maux!

Ainsi tomba Constantinople. Son malheureux souverain, Costantin, voyant que le rempart n'avait point arrêté les Turks, et que les ennemis parcouraient librement la ville, aima mieux, lui et le peu de courtisans qui restaient près de sa personne, faire bonne résistance que de leur rendre hom-

mage. Cependant on vint dire à l'empereur qu'un Sarrasin, venu de Khalstria, poussait des cris affreux, et qu'aussitôt qu'il se montrait, les Grecs prenaient la fuite, tant il inspirait de crainte. A cette nouvelle, l'empereur va à Sainte-Sophie, reçoit la communion des saints mystères, et, changeant les insignes de son rang pour les habits d'un simple cavalier, monte sur le cheval d'un de ses courtisans et va dans la mêlée. Là, voyant le Sarrasin qui faisait un grand carnage des Grecs, d'un coup de son cimeterre il le fend par le milieu du corps, lui et son cheval : il y eut là cinq cents Turks tués avec lui, et les autres songèrent à prendre la fuite. Mais, la nuit, ils virent un signe céleste, Dieu leur livrant la ville. Dans un second combat, ils tuèrent le roi et ses courtisans, et s'emparèrent ainsi de Constantinople en punition de nos péchés ; et ayant tué l'empereur sans le connaître, ils recherchèrent ensuite ce grand prince, parce que sultan Mahmad craignait qu'il ne fût vivant et n'allât en Europe faire des levées d'hommes contre lui. Aussitôt qu'on eut trouvé sa tête, on l'apporta au sultan, qui la reconnut, ainsi que les gens de sa suite, et, se voyant maître d'une si belle ville, se livra à tous les transports de la joie. Cinq jours après, il fit faire la recherche des grands de l'Empire, des principaux ducs, du premier ministre[1], et du protosthrator, fils de Cathacoun, qui tous furent amenés devant le sultan, et furent massacrés : le fils du grand-duc fut même mis à mort en sa présence. Quant à son plus jeune fils, il reçut l'intendance du palais impérial, s'enfuit peu après à Andrianépolis, et disparut. On sut plus tard qu'il était à Rome avec sa sœur Onia[2], jouissant d'une grande fortune. En un seul jour, tous les grands périrent, et leurs corps furent brûlés. Khalil-Pacha fut aussi condamné à mort par le sultan, son ennemi personnel depuis le jour où les Oungars (Hongrois), ayant attaqué Warnar, son père l'avait envoyé à Maghnisia, et de plus pour ne l'avoir pas soutenu durant le siége de la capitale, en empêchant les Francs de l'attaquer. Sultan Ma-

[1] Littéralement, du grand-vicaire.

[2] Si je n'ai pas mal lu le manuscrit, ce mot défiguré représente le nom d'*Anna*, sœur du jeune Notaras.

mad, laissant ensuite la ville sous la garde de ses vaisseaux, partit pour Audrianépolis, rayonnant d'allégresse et de gloire.

Comme la mort et l'esclavage avaient dépeuplé Constantinople, le sultan ordonna de rassembler et d'amener des habitants de la Médie, d'Aghathopolis et des environs; un nombre immense d'hommes et de femmes fut aussi amené de Mesimocri et de beaucoup d'autres provinces; on leur donna des maisons pour leur demeure. Arrivé à Andrianépolis, le sultan fit reconstruire les anciens palais impériaux; puis il partit, s'empara d'Éna, d'Athinatho, de Samothracia, d'Argos, de la Morée, en un mot, de tout l'Occident, et en envoya les populations vers sa capitale.

Jamais inactif, toujours en guerre, il se dirigea vers l'Orient par terre et par mer, conquit Mouwitilia et les deux Phoki sans tirer l'épée, les habitants en étant venus lui faire leurs soumissions. Ensuite il prit Castamana et Sinope, mais Masthoura tint bon. Il détruisit les remparts de ces villes, et, les abandonnant à leur triste sort, en tira les habitants pour peupler encore sa capitale. De retour à Constantinople, il s'informa de ce qu'était devenu le patriarche. Sur la réponse qu'il n'existait plus, il voulut, afin que la ville se repeuplât, que les chrétiens en élussent un à leur gré. Dans une réunion des chefs du clergé et de tout le peuple, le prince Giorgi Sokholaria, homme sage et pieux, renommé pour ses bonnes œuvres, autrefois assesseur du tribunal impérial, fut choisi patriarche, et inauguré, malgré ses refus, sous le nom de Génad. Sultan Mahmad, suivant l'usage des empereurs chrétiens, lui remit le bâton patriarcal de sa propre main; il s'attacha singulièrement à lui, à cause de sa sagesse et de ses lumières, et lui donna pour sa résidence la magnifique église des Saints-Apôtres, où il s'établit.

Ayant un jour trouvé près de sa porte le cadavre d'un homme assassiné, lui et ses amis craignirent pour leur personne dans ce lieu désert, et parce qu'il n'y avait pas de chrétiens dans le voisinage de l'église des Saints-Apôtres, où est maintenant la mosquée de sultan Mahmad. Il quitta donc ce séjour, et demanda au sultan de lui accorder l'église de Tous-les-Saints pour siége de son patriarcat. Il l'obtint sans diffi-

culté, et s'y fixa parmi les nombreux chrétiens qui y avaient été amenés de force. Le sultan vint alors trouver le bienheureux Génad et s'entretenir avec lui. Sa mère, qui était chrétienne, et fille du prince de Serbin (Servie), lui avait enseigné en secret les mystères de notre foi orthodoxe. Le patriarche confessa hardiment la vérité de nos dogmes, la Sainte-Trinité, l'incarnation du fils de Dieu, sa mort pour notre salut, sa résurrection, son ascension, son futur avénement pour juger les vivants et les morts. Le sultan l'ayant questionné sur nos mystères et sur la révélation, le patriarche répondit à chaque chose avec franchise, et lui dit que notre loi était vraie et solide : ce qui redoubla la joie du prince d'avoir de pareils sujets. Depuis lors il s'attacha aux chrétiens.

Ensuite il alla dans le Péloponèse, où les deux frères aînés de l'empereur, kyr Dimitri et kyr Thoma, ne pouvant lutter contre lui, promirent de lui payer par année un tribut de deux mille pièces d'or, et de lui abandonner les lieux qu'avait dévastés sa cavalerie, à savoir Calawra, Patara, et bien d'autres places. Il revint dans sa résidence de Constantinople. Un saint homme, kyr Isidore, était le père spirituel de toute la ville; après sa mort, ce fût Joseb, Guègue de nation, qui, dans ces jours d'épreuve et d'anarchie, avait été précipité par de barbares intendants dans un puits d'où on le retira presque mort. Quant à Génad, étant allé au monastère du Saint-Précurseur, près du sérail impérial, il y mourut.

Le sultan apprit ensuite que les deux frères de l'empereur, au lieu de se tenir en repos, exerçaient des hostilités, et refusaient le tribut. « C'est mon frère, dit kyr Dimitri, qui refuse de tenir sa parole et d'acquitter sa redevance. Il a pris plusieurs villes : Patala, Calawriastro (Patras et Calavria), et tous les lieux que nous vous avions livrés se sont soumis à lui. L'insensé! Venez, reprenez vos droits, et la paix se rétablira. » A cette nouvelle, le sultan, plein de courroux, monta sur mer.

Or le despote de Corinthe, Matthé Asan, était frère de l'épouse de kyr Dimitri, qui ne sachant où fuir, se présenta en suppliant chez le despote, et fut recueilli chez lui avec toute sa cour, puis il partit. Le malheureux despote Dimitri, désor-

mais sans ressource, fut mandé au sérail[1], se jeta aux genoux du sultan, et le conjura de prendre sa fille pour femme, et de lui donner quelque chose pour vivre lui et ses gens. Sa demande ayant été acceptée, il fiança sa fille au sultan suivant les rites de sa religion, et, l'ayant livrée aux eunuques, elle fut emmenée en grande pompe à Andrianépolis. Mais le despote, craignant d'être empoisonné, ne restait jamais avec le sultan. Il fut seulement conduit à Andrianépolis avec sa femme, fille (*lis.* sœur) de kyr Asan.

Alors mourut kyr Pawlé; Matthé Asan, son fils, avait pour épouse Ewdémona, fille de Ioané. Le despote et ses gens eurent le même sort que kyr Dimitri. Mais le despote kyr Thoma, se voyant serré de près par le sultan, s'en alla par mer à Rome avec sa femme et ses deux fils, Adrien et Manuel, et toute sa suite. Il fut très-honorablement reçu par les Francs, qui lui assignèrent de bons revenus pour sa subsistance, et lui assurèrent un honorable asile. Mais il mourut peu après, laissant encore deux filles, l'une mariée au crâle de Serb, l'autre au prince de Mosow[2]. La petite-fille de sa fille fut donnée par le crâle de Serbin à celui de Basan, et emmenée par le sultan Mahmad lorsqu'il eut conquis la Basanie et tué son époux. Quant à la femme du crâle, il la conduisit à Constantinople, et lui assura jusqu'à sa mort une riche pension. Une sœur de son frère, nommée kyra Moura, mariée à sultan Mourad, et belle-mère de sultan Mahmad, eut pour traitement, sa vie durant, un bourg près de la ville de..... [3], et celui de Baiazow avec ses dépendances, où elle vécut en reine, ainsi que nous l'avons dit. Des deux fils de kyr Thoma, Manoel, le plus jeune, s'enfuit de Rome par le conseil de Maniatos et de quelques autres, et vint à Constantinople se mettre entre les mains de sultan Mahmad. Sa soumission fut reçue avec de grandes démonstrations de joie de la part du sultan, qui lui assigna pour vivre les villages de Sweretzia, d'Omeltzia et autres, et, pour sa dépense journalière, 1000 aspres, sans

[1] i. e. à la porte du sultan.

[2] Peut-être *Moscou*.

[3] Il y a ici un nom abrégé que je ne puis deviner, dont les consonnes sont *srr*, peut-être *Serrès* en Macédoine.

compter deux esclaves et deux servantes, qui le rendirent père de deux fils, Ioané-Paléologue et Andréa. Il vécut honorablement avec sa suite; et lorsqu'il mourut, peu après, il fut enseveli dans l'église du village de Souiritza. Sa nièce, femme du crâle, étant morte comme sa fille, à quelque temps de là, le sultan emmena le second fils de kyr Manoel à Andrianépolis, le fit Turk, lui donna un palais, et le nom de Mahmad. Lorsque Ioané, son fils aîné, mourut, il fut enseveli dans l'église patriarcale de Tous les Saints. Quant au despote kyr Dimitri, qui était à Andrianépolis, le sultan lui donna la moitié du revenu des sels de la ville d'Énos, et il vécut dans les délices et jouissant d'une grande considération. Depuis, lorsqu'il fut en Morée, le roi Asan venait sans cesse à la porte du sultan, parce que c'était un homme fort éclairé. Cependant un démon jaloux inspira aux intendants des sels d'Énos, Amar et Rewa, de détourner les deniers publics. Asan en fut instruit par les principaux conseillers, et s'empressa d'expulser les voleurs. Comme il allait rejoindre le sultan à Bosan, on lui dit : « Bien que vous sachiez comme nous-mêmes l'affaire de la soustraction, prenez garde que le sultan n'en soit informé, car ce serait l'occasion d'un grand malheur. » A peine fut-il parti pour le pays de Boson, Amar et Rewa se partagèrent le trésor. Peu de temps après, le sultan, venant de Boson [1], apprit que le trésor des salines avait été volé par Amar et ses complices; il les fit arrêter, et, au milieu des tortures, ils déclarèrent qu'ils l'avaient fait de complicité avec le despote. Dès que le sultan sut que le despote avait trempé dans le projet, il lui aurait coupé la tête, si Mahmad-Pacha ne l'en eût détourné et n'eût apaisé son courroux : mais il ne fit pas de grace à tous les autres. Quant au despote, il lui retrancha ce qu'il lui avait donné pour vivre, et les personnes de sa suite se dispersèrent de divers côtés. Le malheureux despote resta à Andrianépolis dans le plus déplorable état de misère, ne pouvant désormais, par ordre du sultan, monter à cheval. Quand Asan se pré-

[1] Plus haut *Bosan*, Bosoun, Basania; je pense que c'est le Boghdan, ou mieux la Bosnie.

senta chez le sultan, cette nouvelle le terrifia au point qu'il en tomba dans une angoisse mortelle [1], lui et sa fille. Le sultan partit pour une expédition, et, à son retour à Andrianépolis, le malheureux despote vint à pieds à sa rencontre. En le voyant dans ce triste état d'abjection, le cœur du prince s'attendrit, et il lui fit donner un de ses chevaux de main. Il parut alors devant le sultan, qui lui accorda de nouveau une pension suffisante pour sa subsistance. Il ne tarda pas à mourir, lui, son épouse et sa fille. Les biens de cette dernière et sa garde-robe furent donnés au patriarche, et tous deux furent enterrés à Andrianépolis sous le patriarcat de Joseb. Le sultan s'en alla à Trapizon avec des troupes de terre et de mer. Kyr Dawid Comnène régnait alors : mais, effrayé des grands préparatifs du sultan, il se soumit, et le conjura instamment de vouloir bien épouser une de ses filles. Il en avait une autre mariée à Ozan, khan de Thawriz; il avait également trois fils. Les espérances de secours qu'il avait fondées sur ce prince s'étant trouvées détruites, parce qu'Ozan craignait de s'attirer le sultan sur les bras, kyr Dawid envoya sa mère à celui-ci avec de riches présents. Elle fut reçue avec bienveillance, et obtint la grace de son fils, parce qu'en lui offrant ses hommages elle lui avait dit : « Nous voilà prêts à prendre vos ordres; vous ne trouverez en nous qu'obéissance. » Le sultan fut donc maître sans coup férir de ces belles campagnes, jusqu'à Amasia et aux frontières de la Judée, et détruisit bien des villes et des forts. Le peuple de Trapizon fut divisé en trois portions : la première fut pour le sultan et ses pachas; une autre fut emmenée dans la capitale; la troisième enfin fut laissée, non dans la ville, mais aux environs. Le roi kyr Dawid et les gens de sa suite furent conduits à Constantinople avec leurs familles. C'était le grand-mesorontbos Aghtha, fils de Mouria, et le philosophe Amiroutza, protovestiaire [2], fils

[1] Le texte dit formellement que la douleur lui fit éprouver une défaillance et *qu'il mourut*. Ce dernier mot me paraît ne devoir pas être pris pour un événement subit, mais pour un commencement d'effet.

[2] GEORGE AMIROUTZÈS A BESSARION.

Très-vénérable père et très-respectable maître en Jésus-Christ, jouissez d'une santé et d'un bonheur parfait.

Les malheurs que, depuis long-

d'une fille d'Anghoula; une autre fille du même avait donné le jour à Mahmad-Pacha, qui se trouvait ainsi cousin[1] du protovestiaire. Or c'était ce dernier qui avait desservi kyr Com-

temps, je prévoyais et que j'annonçais à nos compatriotes, et dont j'entretenais votre seigneurie; la priant de prendre et de sauver du moins mon enfant, ces malheurs sont arrivés et accomplis. Je sais que j'ai à vous informer de catastrophes faites pour vous arracher des larmes, mais ce serait vous rendre un bien mauvais service que de vous cacher nos communes douleurs. Car quel avantage y a-t-il à ignorer les maux de sa patrie? D'ailleurs, ce serait en vain que je vous déguiserais ce que la renommée a maintenant, je pense, divulgué par tout l'univers.

Sachez donc que notre patrie commune a été prise par les infidèles, qu'elle a éprouvé les derniers excès du malheur. Quoique prise par capitulation, loin de tirer aucun profit des traités sur la foi desquels elle s'est livrée, tout ce qui arrive à une ville envahie par le droit des armes, elle a dû l'endurer.

Cet aperçu de nos infortunes suffirait déja, je pense, pour affliger durant bien des jours et bien des nuits un cœur aussi attaché que le vôtre aux affaires générales des Grecs, et si vivement affectionné à votre patrie; mais il faut que je vous expose brièvement les faits pour que vous ne tombiez point dans le découragement, car le mal dont on ignore les circonstances en paraît plus pénible à supporter.

Sans avoir rien à nous reprocher, mais poussé par le désir de la gloire et d'un plus grand empire, celui qui était déja le souverain maître de tant et de si grandes nations, roi des Grecs et des Romains, équipa une flotte moins redoutable par le nombre des galères (il n'y en avait guère plus de cent *), que par les munitions de toutes sortes et les machines dont elles étaient pourvues, et l'envoya contre Sinope et les autres côtes de la Paphlagonie. Pour lui, toute affaire cessante, il passa en Asie et s'avança par terre avec une armée de 150,000 hommes. Son arrivée soudaine dans le pays ennemi, fit qu'il s'empara de tout sans résistance. Car les Paphlagoniens, voyant qu'ils n'avaient le temps ni de courir aux armes, ni de l'arrêter, n'espérant rien d'heureux, ni aucune de ces chances du sort si souvent fatales à ceux qui sont au comble de la prospérité, lui livrèrent leurs villes, leurs forteresses, se remirent à sa discrétion, eux et leur souverain **. A ce succès inespéré, le vainqueur étendant ses désirs envoya contre nous sa flotte qu'aucun engagement n'avait mal-

* Ducas dit que la flotte se composait de 200 galères et 10 vaisseaux. Note de M. Boissonnade.

** Nommé Sphentiari dans Phrantzès, et Ismaël par l'historien Ducas. Note de M. Boissonnade.

[1] Ce *cousin* d'Amiroutzès, et non son *frère*, comme dit l'auteur géorgien, paraîtrait être le même que Mahmoud qui commandait l'armée turke au siége de Trébisonde. — B.

nèn● et avait poussé le sultan à faire l'expédition de Trébisonde.

(Nous pensons faire plaisir au lecteur en traduisant ici une curieuse prophétie que l'auteur géorgien dit avoir été trouvée sur la tombe de

traitée, et lui-même s'avança contre le souverain de la Cappadoce et de la Mésopotamie*.

Celui-ci prit d'abord cette nouvelle pour une vaine rumeur. Qui eût pu jamais penser en effet, que sa puissance s'écroulerait ainsi? Mais quand la vérité se fut révélée à ses yeux, qu'il vit les ennemis se précipiter dans ses domaines, il fut saisi de stupeur, et d'autant plus éloigné de prendre d'énergiques résolutions, que son frère complota contre sa personne. Affaibli, découragé, il n'osa porter le défi à la fortune. Il se hâta donc de dépeupler les régions par où devait passer l'ennemi, de battre peu à peu en retraite, et de quitter son armée. Pour lui, au lieu de le poursuivre, il se felicitait du départ de son adversaire, et de la facilité même de sa victoire.

Occupant donc le terrain abandonné, il s'approcha de nos frontières, et laissant de côté tout le reste, il marcha droit contre nous. Déja l'apparition soudaine de sa flotte avait rempli la ville de trouble et de confusion. En effet, nous nous reposions sur des serments renouvelés naguère, auxquels nulle atteinte n'avait été portée, nous espérions que le siége de Sinope l'occuperait long-temps; et tout à coup nous apercevons les voiles de ses vaisseaux. Nous n'avions le temps ni de réunir nos soldats, ni de retirer les produits de nos terres; il fallait de rigueur se borner à défendre la ville. Arrivés si inopinément, environ 10,000 ennemis parfaitement armés ravagèrent en un clin d'œil notre territoire jusqu'aux portes de la ville, mirent le feu à nos blés, à nos maisons, nous enfermèrent, nous assiégèrent dans nos remparts.

Pendant quarante jours de combats* nous parûmes avoir l'avantage, et faire beaucoup de mal à nos ennemis. Car d'un côté les populations de la campagne venaient les attaquer de toutes parts, et en massacraient un grand nombre, et nous, dans nos sorties, nous les maltraitions encore; ce qui nous fit espérer la destruction complète de la flotte. Et certes, croyez bien que nous aurions réussi dans nos efforts, si toute l'armée de terre ne se fût bientôt montrée avec son chef. Ce fut là ce qui sauva nos ennemis à deux doigts de leur perte, et méditant déja pour la nuit un projet de retraite: pour nous, ce fut notre dernier coup. Car ni les plaines en avant de nos murs, ni les rochers qui les entourent ne pouvaient contenir une armée couvrant de ses tentes l'horizon de nos montagnes et de nos collines.

Bientôt il se met à l'œuvre, dresse et dirige contre la ville les machines les plus formidables qu'ait jamais

* Ouzoun-Hassan. N. de M. Boiss.

* Trente-deux jours, suivant Laonicus. Note de M. Boissonnade.

Constantin-le-Grand, et qui aura du moins un certain à propos dans la circonstance présente. L'Évêque en parle dans son *Histoire de Russie*, t. IV, p. 281, en 1711 : il y est dit que les Ottomans seront chassés de Constantinople par un peuple roux. Je l'ai déja citée dans le *Cabinet de lecture*, 14 août 1833.

vues le soleil. Bientôt nous sommes aux abois, et les ressources les plus précieuses nous manquent ; à la rareté des vivres se joint le manque d'eau, désastre qui jamais n'était arrivé. Dès lors le peuple frémit à la vue du danger qui le menace, et songe à se soumettre ; car il était évident qu'on ne pouvait prolonger la guerre, et que la villee serait pris de vive force. On s'accorda donc à capituler pour ne point être prisonniers de guerre, forcés de mendier un asile sur la terre et sur les flots.

Les conventions rédigées en ce sens, les habitants livrèrent leur ville et leurs personnes. Ainsi la plus libre des cités, celle qui avait affronté glorieusement tant de combats pour son indépendance, celle qui avait brillé d'un éclat si vif, devint, hélas ! esclave de l'étranger, elle gémit dans la plus honteuse servitude, au grand regret de ses coreligionnaires, que dis-je? des Barbares mêmes de l'Asie.

Dès que la ville fut envahie, et tous les Comnènes enveloppés pour ainsi dire d'un seul coup de filet, les jeunes garçons, les jeunes filles, tout ce qui avait quelque beauté fut destiné à l'esclavage : parmi eux se trouvait, hélas ! mon enfant, mon beau Basile, celui qu'au sortir du sein de sa mère vous recueillites sur les fonts du saint baptême, et en outre l'époux de ma fille doué de grâce et de jeunesse, enlevé rapidement aux douceurs de l'hymen. Pour le monarque et toute sa famille, ainsi que la plupart des dignitaires, ils furent jetés dans un vaisseau et conduits à Constantinople, de là à la ville d'Adrien, où fut fixée leur résidence.

Je suis moi-même en ces lieux, redoutant sans cesse le rocher qui menace ma tête. Certes j'ai souvent bravé la mort pendant le siége, mais la Providence, qui me réserve sans doute un plus cruel trépas, a veillé sur mes jours : je puis endurer tous les maux, la misère, l'esclavage en un pays étranger ; pour la privation de mon fils, c'est un feu qui brûle mes entrailles. Ce qui met le comble à mes maux, ce qui m'ôte la raison, c'est de savoir qu'il est maltraité, chargé de coups par le souverain maître ; et cela parce que cet enfant, doué d'un caractère énergique, d'un cœur chaud pour la vertu, refuse d'abandonner la foi de ses pères *. D'abord le maître essaya de l'y amener par la persuasion et par des présents ; mais le voyant insensible à ces procédés, il a eu recours aux tourments. Tout cela ayant été inutile, saisi d'admiration pour un jeune homme si ferme dans ses croyances, au lieu de le renvoyer libre, ainsi qu'il devait, il désespère de le faire changer, et veut bien lui faire la grâce de l'admettre à la

* Plus tard Amiroutzès, et George fils de l'empereur David Comnène se firent musulmans.—M. Boiss.

Au moins il est constaté qu'Amiroutzès ne trahit primitivement ni sa patrie ni sa foi.—B.

Restes du grand Constantin qui furent amenés de Nicomédie par son fils Constant.

A peine monté sur le trône, Constant, fils de Constantin-le-Grand, fit venir de Nicomédie, avec tous les honneurs de la dignité impériale, les restes de son père, et les ensevelit en

rançon, mais ses prétentions sont si élevées que nous ne pourrons jamais y satisfaire.

Telle et bien pire encore est notre condition; et pour vous prier de nous tendre une main secourable, je ne pense pas qu'il faille de longs discours; celui qui (après la prise de Constantinople) a délivré tant de malheureux captifs Grecs, ne rejettera pas la prière d'un concitoyen. D'ailleurs moi qui ne craignais pas autrefois d'importuner votre seigneurie de mes sollicitations, j'en rougirai bien moins aujourd'hui. Souvenez-vous donc en ce jour, très-vénérable maître, de la vive affection, de l'inépuisable confiance dont nous aimions à vous donner sans cesse de nouvelles preuves jusqu'au jour de notre catastrophe (l'œil qui voit tout en est témoin); de la bienveillance dont vous fûtes toujours animé en notre faveur, et que l'on ne pourrait nous ravir sans nous ôter notre dernière ressource; de cette amitié pure et parfaite que ni le temps, ni les révolutions, ni l'éloignement même n'ont pu affaiblir; sensible à notre position présente, daignez d'abord affranchir mon Basile, qui dès l'instant même deviendra votre serviteur, et nous fournir à nous même quelque secours pour supporter notre sort. Si c'en est trop, si vous ne pouvez tout faire pour le moment, délivrez mon fils, c'est la première chose pour moi, je n'ai rien plus à cœur: je saurai bien supporter mes autres malheurs, en voyant les Grecs infortunés traîner avec peine les restes d'une existence éphémère.

Daigne le Dieu suprême veiller sur vos jours, et nous conserver votre vie et votre amitié; car avec vous nous pourrons souffrir la captivité, l'indigence, tous les coups de la fortune. Au nom du ciel, ne nous privez pas de vos lettres, la seule consolation que nous puissions espérer. Il vous sera facile de nous les faire parvenir; car de Venise et de Florence, il vient beaucoup de monde à Constantinople, et de là à la ville d'Andrien il n'y a que trois journées de route; ainsi l'on peut aisément et sûrement faire passer ici des lettres et d'autres choses: moi-même si j'apprends que vous m'adressez quelque objet, je serai bientôt rendu à Constantinople.

L'homme qui se charge de ma lettre, est un concitoyen, un parent et un ami de Paraskéva le serviteur de votre mère, qui a perdu également son fils et sa femme. En lui accordant quelque secours, si vous le pouvez, songez que vous ferez plaisir à votre mère toute défunte qu'elle est; car c'était lui qui vous portait ses messages. SALUT.

grande pompe dans l'église des Saints-Apôtres; ensuite de quoi le tombeau fut recouvert. Il se trouva alors quelques hommes doués de sagesse et de sainteté, et du don de prévoir, qui, sur la pierre sépulcrale, de couleur rouge, tracèrent des mots difficiles à entendre. Ces mots ou cet oracle, annonçant la fin du règne des Turks, furent traduits au temps de l'empereur Jean Paléologue, qui réunit à Florence le huitième concile. Ce fut le très-sage patriarche Génad, alors interprète public et juge au tribunal impérial, qui déchiffra cette épitaphe du grand Constantin. Les paroles du commencement sont telles que nous les avons rapportées, et voici le sens de ce qui se trouva écrit sur le tombeau, ainsi que l'a donné le très-sage patriarche de Constantinople Génad.

« Dans la première indiction du règne d'Ismaël, sous le nom de Mahmad, celui-ci remportera une grande victoire sur la race des Paléologues, prendra la ville impériale et s'y établira. Il soumettra encore beaucoup de nations, ravagera les *îles* jusqu'au Pont-Euxin, et Strasousendi jusqu'à Wakhichtché[1]. Dans la huitième indiction, il s'élèvera une guerre vers le Nord. Dans la dixième, après avoir été vainqueur, Damantha[2] fera retraite. Quelque temps après, une nouvelle et sanglante guerre sera faite à Damthos; et *il y aura bien du carnage*. Plusieurs nations se réuniront sur la mer Noire et sur le continent: les Ismaélites seront vaincus, et la puissance de leur nation affaiblie tombera dans l'avilissement. Les peuples coalisés de la Russie et des environs subjugueront Ismaël, prendront les sept collines et tout ce qui les entoure. Alors il y aura une affreuse mêlée des deux partis jusqu'à la cinquième heure, et l'on entendra une voix criant par trois

Cette lettre a été publiée en grec par le savant helléniste M. Boissonnade, dans le Ve tome de ses *Anecdota græca*, p. 387-401. Elle est extraite des manuscrits grecs 2966 et 3043 de la Bibliothèque Royale. J'ai tenu à la reproduire, parce qu'elle m'a paru très-intéressante pour l'histoire, et de nature à modifier l'opinion exprimée sur Amiroutzès par Hodius cité dans le recueil où elle se trouve. Celui qui ressent si vivement les maux de sa patrie ne saurait être un mauvais citoyen, un homme *infâme*.

[1] Noms de pays inconnus.

[2] On ignore quel est ce personnage mystérieux, nommé plus bas Damthos.

fois : « Arrêtez ! Cherchez avec crainte, cherchez à votre droite avec frayeur ; vous trouverez un homme brave, admirable, puissant, qui sera votre roi : car c'est mon bien-aimé. Accomplissez avec ferveur mon commandement. »

Ceci fut écrit sur le couvercle de la tombe du grand Constantin, et Génad Skholar l'interpréta sous le règne de Jean Paléologue, en l'an 1101 [1], de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ : le grand Constantin était mort en l'an 329.

[1] Cette date est évidemment fausse ; mais sans doute c'est une simple erreur de copiste.

SUITE
DES CONQUÊTES
DES TURKS

APRÈS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE, EN GRÈCE, ET DANS QUELQUES AUTRES PAYS QUI AVAIENT ORIGINAIREMENT FAIT PARTIE DE L'EMPIRE D'ORIENT.

Mahomet, après s'être rendu maître de Constantinople, en sortit le 18 juin 1453, pour retourner à Andrinople, où il fit une entrée solennelle. Il y reçut en audience publique, et avec beaucoup d'appareil, les ambassadeurs du crâle de Servie, ceux de l'empereur de Trébisonde, du prince de la Colchide[1], du souverain de Lesbos, des premiers magistrats de Chio, de Caffa et d'Amastris; enfin, de presque tous les pays voisins de ses états, tant d'Orient que d'Occident. Parmi

An 1453. Mahomet donne audience aux ambassadeurs étrangers. Ducas. c. 47. Kodja-Efendi. Mahomet II. p. 194. Ms.

[1] Le prince de Colchide, nommé plus bas *Bandia*, porte également ce nom dans une lettre de David, empereur de Trébizonde, au duc de Bourgogne citée dans l'ouvrage de Phallmérayer, p. 266, mais *Bandia* doit être l'altération de *Dadian*, titre des princes de Mingrélie. Celui de cette époque était Liparit, qui régna de 1414 à 1470.—B.

ces envoyés, on apercevait ceux de Démétrius Paléologue et de Thomas son frère, despotes, chacun d'une partie du Péloponèse, qui le félicitèrent, comme les autres, de ses succès, et par conséquent d'avoir ôté la couronne et la vie au frère de leurs souverains. Tous ces ambassadeurs paraissaient attendre, en tremblant, aux pieds de ce redoutable sultan, qu'il prononçât sur les destinées de leurs maîtres, et qu'il prescrivît à ces princes les conditions sous lesquelles il voudrait bien leur conserver quelque ombre de pouvoir et même d'existence.

Nouvelle croisade contre les Turks. Mém. de Chev. par M. de Ste.-Palaye.

La nouvelle de la perte de Constantinople réveilla enfin les princes chrétiens de leur assoupissement. Ils commencèrent à se reprocher de n'avoir point fait tout ce qui dépendait d'eux pour empêcher cette capitale de l'empire d'Orient de tomber sous la domination des Musulmans. Afin de réparer, s'il était encore possible, cette honteuse négligence, ils dressèrent le plan d'une nouvelle ligue contre ces barbares. L'ame de cette trop tardive confédération était Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Ce prince magnifique tint à Lille en Flandre, où était sa cour, un congrès auquel furent invités tous les potentats de la chrétienté. La première chose que firent ceux qui se rendirent à cette grande assemblée convoquée pour une affaire si sérieuse, fut de se livrer au plaisir et à la joie. On les vit dissiper, en spectacles et en divertissements de toute espèce, des trésors qui auraient été mieux employés aux dépenses de leur expédition contre les Turks. Ils exécutèrent entre eux, à grands frais, des joutes et des tournois. Ils se donnèrent des fêtes brillantes et des repas somptueux. Au milieu d'un de ces banquets, tous les assistants ju-

rèrent solennellement de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre la foi contre les impies Mahométans. Ce serment fut prononcé, non sur l'Évangile, mais suivant un usage singulier de l'ancienne chevalerie, sur un faisan qu'on promena en grande pompe de rang en rang dans la salle du festin. Toutefois, il n'y eut qu'un petit nombre de ces croisés, alors si fervents, qui furent dans la suite fidèles à leur vœu. Presque toutes les puissances européennes étant en guerre les unes contre les autres, il était difficile qu'elles prissent une part bien active à cette nouvelle croisade.

An 1454. Les Turks battus par Scanderbeg. Barl. l. 7. Vita Georg. Castr.

Mahomet, après avoir passé quelque temps à Andrinople, en partit pour l'Asie. Il s'arrêta aux environs de Burse ou Pruse, dans la Natolie, au pied du mont Olympe, en Bithynie, où se trouvait une des plus agréables demeures des princes ottomans. De ce séjour de plaisir, il envoya ordre à ses bachas de faire avancer une partie de son armée d'Occident vers les frontières de l'Albanie. Le prince George Castriot, surnommé Scanderbeg, à la prévoyance de qui rien n'échappait, avait fortifié ses places d'après une méthode nouvelle. L'usage du canon, qui commençait à devenir plus fréquent, lui avait paru exiger des changements dans la fortification. Il avait mis la ville de Croie, sa capitale, en bon état de défense, et avait fait construire une citadelle sur la cime d'une montagne située entre la Macédoine et ce canton de l'Albanie, qu'on nommait la Basse-Dibra. Par ce moyen, il opposa une forte barrière aux courses de l'ennemi, et le tint en respect. Le sultan, instruit des mesures que Scanderbeg avait prises pour résister à ses attaques, n'osait point espérer de le réduire par la force

des armes. C'est pourquoi il prit le parti de lui offrir la paix, ne lui imposant d'autre condition que de verser chaque année, dans son trésor, en signe de tribut, une modique somme dont il le laissait le maître de fixer lui-même la quotité. Le prince d'Albanie rejeta cette proposition comme une insulte. Alors, Mahomet fit marcher contre lui de nouvelles troupes commandées par Amesa-Bacha. Ces troupes furent battues et leur général fait prisonnier. Une autre armée, que Mahomet dépêcha pour réparer les désastres de la précédente, fut encore plus malheureuse; quatre mille Turks restèrent sur le champ de bataille avec celui qui la commandait.

Démétrius et Thomas projettent de se retirer en Italie. Phrantz. l. 3. c. 21. Id. texte grec. l. 4. p 85. Laonic. l. 8, p. 217.

Démétrius Paléologue et Thomas son frère ne pouvaient se dissimuler qu'ils causaient de l'ombrage à Mahomet, et que, tôt ou tard, il ne manquerait pas de leur susciter quelque fâcheuse aventure. Quoique toujours en opposition l'un avec l'autre, cette fois ils s'accordèrent pour former le dessein d'aller s'établir en Italie avec leurs trésors. Les principaux seigneurs de leurs cours se disposaient aussi à les suivre dans leur émigration. Mahomet craignant que les richesses de ces princes ne lui échappassent, et que leurs domaines, qu'il projetait d'envahir, ne tombassent en d'autres mains auxquelles il lui serait moins facile de les arracher, tâcha de dissiper les défiances des deux frères. Il leur fit des propositions très-avantageuses pour les retenir dans leur pays, jusqu'au moment où il trouverait une occasion plus favorable pour les en faire sortir et s'emparer de leurs dépouilles. Pendant le cours de ces négociations, il s'éleva des mouvements dans la Morée. Ils étaient fomentés par des Arnaoutes.

Ces aventuriers, sortis vers l'an 1180 de l'Albanie, province d'Asie, s'étaient répandus en divers cantons de la Grèce, et s'y étaient fait des établissements d'où l'on n'avait pu les chasser. Les Arnaoutes de la Morée croyant les affaires des deux despotes auxquels ils étaient soumis, dans un état tout à fait désespéré, osèrent armer contre eux, pour se soustraire à leur domination. Ils se donnèrent pour chef un seigneur grec, de la maison des Cantacuzène, nommé Manuel. Ces rebelles trouvèrent le moyen d'entraîner dans leur parti plusieurs autres personnages distingués par leur naissance et par leur rang. Dans le nombre on remarquait Nicéphore Lucanes, de Lacédémone, et Asan-Zacharie Centerioni, originaire de Gênes. Ce dernier était beau-père du despote Thomas Paléologue. Ce fut en vain que ces Arnaoutes firent, pour commencer l'exécution de leur projet, une tentative sur Cléones, ville située entre Argos et Corinthe. Après avoir échoué devant cette place, ils s'avancèrent vers Patras, qui faisait aussi partie des domaines du prince Thomas; ils perdirent, sous les murs de cette ville, l'élite de leurs troupes.

Cependant, Démétrius et Thomas ne pouvant se flatter de résister seuls aux attaques des Arnaoutes, implorèrent contre eux le secours du sultan. Mahomet leur envoya Tourakhan, sandjak de Thessalie, avec un corps de bonnes troupes, qui eut bientôt remis les rebelles sous le joug de l'obéissance. Le sandjak, qui agissait avec plus de franchise que son maître, en quittant les deux frères, leur recommanda l'union et la paix. Il leur représenta que les malheurs de la Grèce venaient, d'une part, de cet esprit de discorde qui

Révolte des Arnaoutes dans le Péloponèse. Laonic. l. 8, p. 217. et suiv.

avait toujours agité la famille des Paléologue, et de l'autre, de la négligence de ces princes à punir ceux de leurs sujets qui s'écartaient du devoir, et à récompenser les citoyens qui se signalaient par leurs vertus et leur patriotisme. Cette première tempête apaisée; il s'en éleva une autre non moins menaçante. Le Lacédémonien Lucanes s'étant concerté avec quelques fugitifs de Constantinople, et avec les mécontents du Péloponèse, imagina le hardi projet d'anéantir dans cette péninsule l'autorité des deux despotes, d'y ériger chaque cité en république, et d'y faire revivre cette ancienne forme de gouvernement qui avait rendu jadis les Grecs si redoutables. Cette nouvelle conspiration n'eut pas plus de succès que celle des Arnaoutes. Bientôt on la vit se dissiper d'elle-même, et le calme ne tarda pas à se rétablir dans ces contrées. L'année suivante, Mahomet conduisit, en personne, ses troupes en Servie. Il assiégea Novograde, ville située au confluent du Danube et de la Morave. Il ne l'attaqua pas avec des canons ou bombardes ordinaires. Celles dont il fit usage en cette occasion ne tiraient point horizontalement. Leur bouche, tournée vers le ciel, lançait dans les airs les boulets dont elles étaient chargées. Ces boulets, en retombant, écrasaient les édifices sur lesquels leur chute était dirigée. Chalchondyle assure que ces instruments de destruction avaient été imaginés par Mahomet, et il ajoute, ce qui est remarquable, que ceux qui servaient ces nouvelles pièces étaient si adroits et savaient si bien prendre leurs dimensions, que le boulet allait toujours tomber juste au lieu qu'ils avaient choisi pour but. On doit reconnaître ici, ce me semble, une ébauche de nos mortiers

An 1455. Campagne de Mahomet en Servie. Laonic. l. 8, p. 220.

et de nos bombes, avec cette différence que les bombes de Mahomet étaient de pierre et pleines, ou massives; et qu'elles n'éclataient point; mais écrasaient de leur poids tout ce qui se trouvait à l'endroit de leur chute; tandis que les nôtres sont de fer fondu, creuses et remplies d'artifice et de mitraille, qu'elles s'ouvrent en tombant, et vomissent de leur sein la foudre et la mort. Il est étonnant que les curieux qui ont fait des recherches sur l'origine des mortiers et des bombes, aient négligé ce passage de Chalchondyle. Les Turks, au moyen des bombardes décrites par cet historien grec, firent pleuvoir sur Novograde une grêle de pierres qui eut bientôt mis à jour tous les toits des maisons, et percé les planchers de part en part. Les habitants ne sachant plus où trouver un asile pour se garantir des effets meurtriers de ces nouvelles machines de guerre, furent forcés de se rendre. Mahomet fit enlever de Novograde tout ce qu'il y avait de plus précieux, réduisit une partie des habitants en servitude, et laissa le reste dans la ville pour exploiter les mines d'or et d'argent qui se trouvaient dans les environs, et qui étaient d'un grand produit. Le sultan s'en tint à cette conquête, et ne poussa pas plus loin ses exploits contre le despote de Servie. Il se laissa fléchir par la princesse Marie, fille de ce prince, qu'Amurat II avait épousée. Elle réconcilia son père avec le sultan. George, crâle ou despote de Servie, était un vieillard alors âgé de quatre-vingt-dix ans. Il fut un exemple frappant des vicissitudes humaines, et le jouet malheureux des caprices de la fortune. C'était lui qui, en 1444, n'avait pas voulu permettre à Scanderbeg de passer sur son territoire pour aller se réunir

Ébauche de nos mortiers et de nos bombes.

Prise de Novograde en Servie. Laonic. l. 8, p. 220.

avec ses troupes aux Hongrois, alliés des Grecs, et qui fut cause, par son refus, de la perte de cette fameuse bataille de Varne, dont les suites devinrent si funestes à toute la chrétienté. George étant mort peu de temps après, Éléazar ou Lazare, son troisième fils, lui succéda avec la permission de Mahomet, à qui ce jeune prince s'engagea de payer tribut. Ses deux autres frères, Étienne et George, qu'Amurat II avait fait aveugler, se retirèrent à Constantinople, emportant avec eux de grands trésors.

Mahomet coupe la tête à sa maîtresse. Hist. Matth. Bandelli. Turko-gr. p. 101. Sagredo. p. 89. Vertot. hist. malt. l. 6.

Mahomet ayant jugé à propos de terminer tout à coup son expédition en Servie, reparut à Andrinople au moment qu'on ne s'y attendait pas. Ce prompt retour déplut aux janissaires, qui avaient compté s'enrichir, pendant cette guerre, par le pillage; ils murmuraient contre le sultan qui, disaient-ils, avait abandonné honteusement le chemin de la gloire pour venir se jeter entre les bras d'une esclave. Cette esclave était une jeune Grecque qui avait été prise au sac de Constantinople. Elle se nommait Irène. Jamais la nature n'avait produit une beauté plus accomplie. Dès que Mahomet la vit, il en devint éperdument amoureux et en fit sa bien-aimée. Livré à cette nouvelle passion, tout autre objet lui était indifférent. Les affaires du gouvernement, dont il s'était toujours occupé jusqu'alors, lui étaient devenues insupportables. Il en avait abandonné le soin à ses ministres, qui abusaient de leur autorité, ou plutôt de la sienne, pour opprimer les peuples et commettre des vexations sans nombre. On n'entendait partout que plaintes et imprécations contre la jeune Grecque. Le mécontentement était général, et tout présageait une ré-

volte prochaine. Le sultan était le seul qui ignorât ce qui se passait autour de lui, et personne n'osait l'avertir du malheur dont sa tête était menacée. Enfin le péril devenant de jour en jour plus pressant, Moustapha-Pacha, un de ses plus fidèles courtisans, se chargea de cette hardie commission. Mahomet ne se trouva nullement flatté de la confidence que lui fit Moustapha. Après avoir écouté d'un air sévère ses longues remontrances, il lui commanda d'avertir les principaux personnages de sa cour, les officiers de ses troupes, et surtout les chefs des janissaires, qu'ils eussent à se présenter le jour suivant, à une heure qu'il fixa, devant la sublime porte de son palais. Après avoir donné cet ordre, il alla trouver Irène, et passa la nuit auprès d'elle, lui prodiguant ses caresses accoutumées. Le lendemain ils assistèrent ensemble à un magnifique banquet. A l'issue du festin, Mahomet prenant son amante par la main, la conduisit vers cette grande assemblée qu'il avait fait convoquer. Irène était parée de ses plus beaux atours et toute resplendissante de pierreries. Elle semblait, dit l'écrivain, une déesse descendue des cieux. L'air de sérénité et de satisfaction qui éclatait sur son visage, ajoutait encore à ses charmes. Elle ne doutait pas sans doute que le dénoûment d'une scène si brillante ne dût être quelque coup d'éclat qui la porterait au comble de la gloire et de la félicité. A l'aspect d'Irène, chacun est dans l'enchantement, et se reproche d'avoir désapprouvé que le sultan eût donné son cœur à une si charmante personne. Mahomet, après avoir tenu la jeune Grècque exposée pendant quelques instants aux regards et à l'admiration du public, tire tout à

coup son cimeterre, et lui abat la tête. Aussitôt un cri d'horreur s'élève de toutes parts. Mahomet, sans faire paraître la moindre émotion, s'éloigne de l'assemblée, marchant d'un pas grave, et paraissant s'applaudir d'avoir prouvé qu'il savait faire, lorsque l'intérêt de l'état l'exigeait, le sacrifice de ses plus tendres affections et de ses plus doux plaisirs.

Hommage du prince de Lesbos à Mahomet. Ducas. c. 44.

Le 30 juin 1455, Dorini Catalusio ou Catelusio, prince de Lesbos, mourut. Le 1er d'août suivant, Ducas, qui était attaché à la cour de Mitylène, où il tenait un rang distingué, se mit en route pour conduire le fils aîné du prince défunt, nommé Dominique, à la Porte-Ottomane. Le sultan avait voulu que ce nouvel héritier de la principauté de Lesbos vînt en personne lui en faire hommage et lui présenter son tribut. Mahomet reçut Dominique d'abord assez bien; il lui donna même sa main à baiser; mais le jour suivant, les choses changèrent de face, le sultan fit sommer Dominique de lui abandonner l'île de Thase, aujourd'hui Tasso, de doubler le tribut annuel qu'il était tenu de payer à son trésor, et le força de lui céder les deux villes de Phocée, l'ancienne et la nouvelle, situées à peu de distance l'une de l'autre, près de Smyrne, sur la côte occidentale de l'Asie-Mineure ou la Natolie. Non content de ces sacrifices, il lui imposa encore la servitude de dénoncer à son divan tous les corsaires grecs ou latins qui exerçaient la piraterie dans l'Archipel, sous peine de restituer à ses frais l'équivalent des captures qui seraient faites sur les Ottomans. Il fallut se soumettre à ces conditions, quoique très-dures. Ducas eut beau plaider la cause

de son pupille, tout ce qu'il put obtenir fut que le tribut ne serait augmenté que du tiers au lieu du double. Cependant Dominique Catelusio parut dans la dernière audience qu'il eut du grand-seigneur, couvert d'un superbe cafetan tissu d'or et de soie. C'était un présent que le sultan lui avait fait, comme une marque d'honneur; mais Mahomet, en revêtant Dominique si magnifiquement, n'en brûlait pas moins du désir de le dépouiller, le plus tôt qu'il pourrait, de tout son héritage.

An 1456. Mahomet battu sous les murs de Belgrade. Phrantz. l. 3. c. 21. Ducas. c. 45. Laonic. l. 8, p. 220 et suiv. Leuncl. hist. musul. l. 15 col. 583. Kodja-Eff. Mahomet II. p. 184, 189. Mss. Thurosius. c. 55. Fr. Philelph. litt. 59. ad Fusc. Rayn. Ann. 1456.

Vers le milieu de l'année 1456, la fortune parut vouloir trahir Mahomet et interrompre le cours de ses longues prospérités; il fut battu sous les murs de Belgrade, ville de Hongrie, au confluent du Danube et de la Save. Il était venu attaquer cette ville avec une armée formidable, soutenue d'une flotte si nombreuse, qu'elle couvrait les deux fleuves. Huniade, qui veillait à la défense de Belgrade, le força d'en lever le siége, et remporta sur son armée une victoire signalée. Il lui tua vingt mille hommes, lui prit quarante drapeaux, cent soixante pièces d'artillerie, une quantité prodigieuse de munitions de guerre et tous ses bagages, dont seize pavillons ou tentes qui étaient à l'usage du sultan, furent envoyées au pape comme un trophée de la victoire, et comme un hommage rendu au saint-père, qui prenait le plus grand intérêt à cette guerre. La bataille de Belgrade fut une des plus sanglantes dont il soit fait mention dans les fastes militaires des nations. Mahomet lui-même pensa y perdre la vie. Il y fut blessé grièvement, et ses janissaires eurent beaucoup de peine à le sauver des mains des Hongrois. Dans le nombre

des canons enlevés en cette occasion aux Turks, il s'en trouva vingt-deux qui étaient longs d'environ vingt-deux pieds, et dont la bouche ou l'ouverture avait sept pieds de circonférence, et par conséquent deux pieds et un tiers, ou à peu près, de diamètre. Nous sommes toujours surpris d'entendre la foule des historiens de ce temps-là parler constamment de canons d'une grandeur démesurée, et de n'en pas rencontrer un seul qui soit tenté d'élever le moindre doute sur ces dimensions si extraordinaires. L'issue de l'affaire de Belgrade combla de joie les chrétiens et consterna les infidèles. Mahomet ne pouvait y penser sans devenir presque furieux. Le pape Calixte, pour consacrer la mémoire de ce grand événement, transporta au 6 du mois d'août, jour où il avait eu lieu, la fête de la Transfiguration que l'Église avait jusqu'alors célébrée dans un autre temps de l'année.

Mort d'Huniade et de Capistran. Laonic. l. 8, p. 225.

Les écrivains ecclésiastiques prétendent que le cordelier Capistran doit partager avec Huniade la couronne de gloire que ce grand capitaine s'est acquise par ses exploits contre les infidèles dans une multitude d'occasions, et surtout à la journée de Belgrade. Capistran était un zélé missionnaire qui suivait l'armée chrétienne, et, le crucifix à la main, exhortait les soldats à se bien battre, leur promettant la palme du martyre s'ils perdaient la vie au milieu des combats contre les mécréants. Ses discours, animés d'une éloquence naturelle, avaient porté dans le cœur des Hongrois l'enthousiasme, et leur avaient fait faire des actions qui tenaient du prodige. Huniade ne survécut pas long-temps à son triomphe. Les fatigues de cette dernière campagne et l'air qu'il avait respiré dans ces

cantons empestés par la corruption des cadavres des Turks restés sans sépulture sur la terre, alluma dans son sein une fièvre ardente qui l'emporta en peu de jours. Capistran, son ami, ne tarda pas à le suivre au tombeau. La perte de ces deux hommes extraordinaires, chacun en son genre, couvrit d'un deuil universel toute la république chrétienne.

Mahomet se sentit un peu consolé du chagrin que que lui avait causé l'affaire de Belgrade, en apprenant la mort de son vainqueur, et la nouvelle qu'Athènes était tombée sous sa puissance. On va voir comment Omar-Pacha, fils de Tourakhan, sut profiter des circonstances pour s'emparer de cette ville au nom du sultan.

Athènes au pouvoir de Mahomet. Hist. de Constant. sous les emper. franç. par Ducang. l. 8 n. 45. Laonic. l. 9. p. 241. Phrantz. l. 3. c. 21.

Reniero ou Régnier Acciaioli, duc d'Athènes, étant décédé, sa femme s'était mise en possession de sa principauté. Elle avait eu de lui un fils qui était encore dans l'enfance. Peu de temps après, un jeune homme, fils de Pierre Priuli, noble vénitien, que des affaires de commerce avaient amené à Athènes, fit sur le cœur de la duchesse une si forte impression, que, dépouillant toute pudeur, elle lui proposa de l'épouser. Le jeune Priuli était marié; mais cet obstacle n'en fut point un pour lui ni pour son amante. Sans délibérer, Priuli vole à Venise, se défait de sa femme, et revient avec la même diligence à Athènes. La princesse n'eut point horreur de donner sa main à ce scélérat, qui, au reste, ne l'était devenu que par ses malheureuses insinuations. Les Athéniens, indignés de cet infâme mariage, s'en plaignirent au sultan. Le jeune Vénitien, informé de ces plaintes, s'empresse de se rendre à la cour ottomane avec le fils

de Régnier. Il y proteste qu'il ne se regarde que comme le tuteur de cet enfant, et qu'il n'a nulle autre prétention. Un cousin germain de Régnier, nommé Francus ou François Acciaioli, résidait à la Porte, et y épiait le moment où, par suite de quelque heureuse conjoncture, il pourrait être investi du duché d'Athènes, qu'Antoine Acciaioli son père avait possédé avant Régnier son oncle. L'espoir de Francus Acciaioli ne fut point trompé, et sa bonne fortune ne le fit pas trop attendre. En effet, Mahomet n'est pas plutôt instruit des déportements de la régente, qu'il lui ôte la principauté d'Athènes, et la donne à Francus, son neveu. Aussitôt Francus fait arrêter sa tante, l'envoie à Mégare, où elle est jetée dans une prison, et peu de jours après mise à mort par ses ordres. Le Vénitien Priuli dénonce à son tour Francus, et demande vengeance du meurtre commis sur la personne de la duchesse douairière qui était devenue sa femme. Mahomet, qui ne cherchait qu'un prétexte pour s'emparer de la souveraineté d'Athènes, prêta volontiers l'oreille aux accusations intentées contre le nouveau duc. Sans perdre de temps, il fit marcher contre lui des troupes pour le punir de son crime. Ces troupes emportèrent aisément la ville d'Athènes; mais il n'en fut pas de même de la citadelle : elle se défendit avec beaucoup d'opiniâtreté. Omar-Pacha, qui commandait le siége, désespérant de pouvoir la réduire, fit à Francus des propositions d'accommodement. Francus voulut bien consentir à remettre la citadelle au général musulman, mais à condition qu'il aurait en échange la ville de Thèbes, avec cette partie de la Béotie dont les Turks s'étaient rendus maîtres en 1436. Athènes,

depuis cette époque, fut alternativement prise et reprise par les chrétiens et par les Ottomans. Elle est enfin restée à ces derniers. C'est aujourd'hui la capitale de la Livadie, province qui a pris son nom moderne de l'ancienne Lébadée, *Libadia*, ville située près du golfe de Lépante, et autrefois si renommée par l'oracle de Trophonius.

Le pape Calixte III, toujours plein de zèle pour le succès de la croisade, avait équipé à ses frais treize trirèmes. Cet armement, conduit par le patriarche d'Aquilée, fit seul, quoique peu nombreux, plusieurs conquêtes sur les Ottomans, dans l'Archipel. Des navires catalans et d'autres de diverses nations s'y étant réunis, il devint insensiblement une flotte composée de quarante voiles. Les Lesbiens, à la vue de ces forces maritimes, et encouragés par les discours et même par l'exemple d'une jeune fille qu'ils crurent suscitée de Dieu pour les défendre, oublièrent les engagements qu'ils avaient contractés envers Mahomet. Au lieu de protéger sa marine, ainsi qu'ils en étaient convenus, contre les corsaires chrétiens, ils se joignirent à eux. Le sultan, pour se venger, mit en mer une puissante escadre qui alla débarquer des troupes dans Lesbos. Mais ces troupes éprouvèrent une grande perte, et la flotte ottomane fut presque entièrement détruite. A peine le petit nombre des Turks échappés au fer des assiégés trouva-t-il le moyen de se sauver de l'île, sur les débris de quelques-uns des vaisseaux qui les y avaient amenés. Cette déroute des Ottomans causa une grande joie au saint père: elle lui parut même d'une telle importance, qu'il en fit porter la nouvelle dans toutes les cours des

Défaite des Turks à l'île de Lesbos. Duc. c. 45; Callixt. litteræ apud Rayn. ann. 1456.

princes chrétiens. Il saisit cette occasion de réitérer auprès d'eux, avec plus d'instance que jamais, ses sollicitations pour les engager à seconder de tout leur pouvoir les efforts de la nouvelle ligue contre Mahomet. Les exhortations de Calixte furent assez bien reçues de la plupart des puissances de la chrétienté; mais elles ne furent pas trop goûtées à la cour de France, où l'on commençait à se guérir de la manie des croisades. Charles VII, soutenu de son Parlement et de l'Université de Paris, défendit de lever aucune décime sur ses sujets, tant ecclésiastiques que laïques. Il n'y eut que Louis, dauphin de France, qui montra des dispositions favorables aux vœux du pape; ce qu'il faisait moins pour obliger le souverain pontife, que pour se procurer le plaisir de contrarier le roi son père. Louis fit tant par ses intrigues et par ses importunités, que Charles enfin fut comme forcé d'acquiescer à la demande de Calixte. Toutefois, ce prince n'accorda son consentement qu'avec cette clause expresse qu'il ne serait distrait, des décimes perçues en France, aucun denier pour être employé à des usages étrangers à la croisade.

An 1457. Le sultan, quoique fort indifférent sur l'article de la religion, travaillait cependant avec beaucoup de chaleur à conquérir au mahométisme, celles des familles grecques les plus distinguées qui existaient encore à Constantinople et dans les autres contrées de la Grèce. Il se servit, pour réussir dans cette entreprise, de ces moyens avec lesquels on est presque toujours sûr de faire des prosélytes. Il versait sur ceux qui embrassaient l'islamisme, toutes sortes de graces et de faveurs; il les comblait de richesses; il leur con-

férait les grandes dignités de l'empire ottoman; il les admettait même au nombre de ses plus intimes favoris. Mahomet, en suivant ce système, fit en effet une multitude de renégats, parmi lesquels on comptait des personnages du sang des Paléologues. Ce sultan se procurait, par cette politique, un double avantage. Il familiarisait les vaincus avec les mœurs et le culte de ses sujets naturels, et en même temps il profitait des talents d'hommes plus instruits que ne l'étaient les siens, et plus capables de le seconder dans l'exécution de ses grands projets. Plusieurs de ces Grecs devenus musulmans, le servirent très-utilement dans ses conquêtes, et se signalèrent à la tête de ses armées. Ils l'aidèrent à envahir les malheureux restes de leur propre patrie, et à rompre les efforts que les puissances chrétiennes voulaient bien faire encore pour relever le trône de Constantin.

Cependant Calixte continuait toujours ses poursuites auprès des princes de la chrétienté. Il avait surtout à cœur de gagner le roi de France. Il ne négligeait aucun des moyens qu'il croyait pouvoir le conduire à ce but. Il traitait ce prince avec de grands ménagements, et mêlait toujours des compliments flatteurs aux remontrances qu'il se croyait quelquefois en droit de lui faire. Il lui envoya même cette rose d'or que les papes avaient coutume de bénir tous les ans, le quatrième dimanche de carême, et dont ils faisaient présent à quelque tête couronnée, ou à quelque prince de l'Église catholique, en signe d'honneur et d'amitié. Cette bonne intelligence entre le souverain pontife et le monarque français fut de courte durée. Charles VII ne fournit point les trente

Raynald. Ann. 1457.

trirèmes qu'il avait promis d'équiper pour le service de la croisade. Il y eut à ce sujet, de part et d'autre, des plaintes et des menaces qui heureusement n'eurent pas des suites trop fâcheuses.

An 1458. Expédition du sultan dans le Péloponèse. Duc. c. 45. Laonic. l. 9. p. 236 et 237.

Au commencement de l'an 1458, Mahomet fit élever pour la sûreté et la défense de Constantinople, en cas d'attaque, auprès de la porte Dorée, la forteresse appelée le château des Sept-Tours [Iedi-Kaleli]. A cette même époque, il voulut exiger de Démétrius et de Thomas, son frère, les 10,000 ducats d'or que ces deux despotes du Péloponèse avaient promis de lui payer chaque année, et qu'ils osaient en ce moment lui refuser. Pour les forcer de remplir leur engagement, il marcha contre eux à la tête d'une forte armée. Il entra dans le Péloponèse et se présenta devant Corinthe le 5 de mai. Il se contenta pour lors de faire investir cette place, mais de si près, qu'il était impossible d'y introduire aucune espèce de munitions et d'approvisionnements. Laissant cette fameuse cité en état de blocus, il s'enfonça dans l'intérieur du pays, et entreprit d'y faire la conquête des villes les plus considérables de cette péninsule qui appartenaient aux deux despotes. Il emporta les unes de vive force, reçut les autres à composition, et en contraignit quelques autres à se soumettre, en leur coupant les vivres. Plusieurs de ces dernières souffrirent les horreurs de la faim et de la soif avec une patience incroyable. Il y en eut une où, faute d'eau, on fut obligé de pétrir le pain avec du sang de cheval, probablement avec cette sérosité qui surnage la partie caillée du sang, peu de temps après qu'il est sorti des veines de l'animal. La garnison de cette ville,

dont l'histoire nous laisse ignorer le nom, dégoûtée enfin d'une nourriture si rebutante, fut forcée de capituler. Le vainqueur, dirigeant ensuite sa marche vers Mantinée, qui était dans l'apanage du prince Thomas, se rendit maître de cette ville ainsi que de Pazenica que les habitants avaient abandonnée, puis il entra sur le territoire de Tégée, ville d'Arcadie, incertain s'il se porterait en Laconie pour y faire le siége de Lacédémone, ou s'il ne préférerait pas d'attaquer la petite île d'Épidaure-Limera, connue sous le nom de Monembasie ou de Malvoisie, renommée par la qualité de ses vins. Elle a été célèbre dans l'antiquité par un temple consacré à Esculape, qui, chez les Grecs, était regardé comme le dieu de la médecine. Mahomet II convoitait depuis long-temps la ville de Monembasie, parce que sa position et l'excellence de son port la rendaient une place aussi forte que propre au commerce, dont ce sultan était jaloux d'étendre les progrès dans ses nouveaux états. Démétrius et sa femme y faisaient alors leur résidence avec une fille, leur unique héritière. Cette jeune princesse était extrêmement belle : elle excita tout à la fois et l'amour et l'ambition du grand-seigneur ; il la fit demander pour épouse à ses parents, qui la lui accordèrent volontiers. Mahomet croyait que ce mariage le mènerait directement, et sans lui faire éprouver la moindre difficulté, à la possession de cette ville importante. Le sultan, après avoir employé deux mois à parcourir en conquérant diverses provinces du Péloponèse, reparut en juillet devant la forteresse de Corinthe, dont il changea le blocus en un siége régulier. On remarqua à ce siége, comme une espèce de pro- Phrantz. l. 3, c. 22.

dige, la portée d'un canon qui faisait partie de l'artillerie des Turks. Un boulet lancé par cette pièce ayant volé par-dessus la citadelle, alla s'abattre dans le port de Lechée à la distance de plus d'une demi-lieue du point d'où il était parti, quoiqu'il pesât 875 livres. La garnison de l'Acrocorinthe, c'est ainsi qu'on appelait la forteresse de Corinthe, se défendit avec la plus grande bravoure; mais les habitants épouvantés par le canon et par les menaces du sultan, se mutinèrent et voulurent capituler malgré Matthieu Asan leur gouverneur. Mahomet, qui était impatient de voir cette place en sa puissance, accorda aux Corinthiens des conditions beaucoup plus avantageuses que celles qu'ils auraient pu raisonnablement se promettre. Il leur donna même la liberté d'envoyer, s'ils le jugeaient à propos, des députés aux despotes, leurs seigneurs, pour se justifier et prouver à ces deux princes qu'il leur avait été impossible de soutenir plus long-temps les efforts de l'ennemi. Démétrius et Thomas reçurent très-mal ces députés, et s'emportèrent contre Matthieu Asan et contre le Lacédémonien Lucanes, qu'ils accusaient de lâcheté ou de trahison. Mais enfin le courroux des deux despotes se calma. Empressés d'accélérer le départ de Mahomet, afin de se ménager le loisir de fortifier, pendant son absence, les places qu'ils possédaient en Laconie et dans l'Arcadie, ils consentirent à ratifier, presque sans examen, la capitulation de Corinthe. Thomas ne fit pas même difficulté de souscrire à un traité particulier que le sultan lui dicta, et par lequel il exigeait de lui qu'il remît entre les mains d'Omar-Pacha plusieurs places de son domaine, et entre autres les villes de Patras et de Ca-

Laonic. l. 8. p. 240.

Corinthe au pouvoir des Turks.

Phrantz. l. 3. c. 22.

labryta. L'Acrocorinthe s'était rendue aux Turks le 6 août de cette année. La perte de cette forteresse fit augurer qu'elle serait bientôt suivie de celle de tout le Péloponèse, dont elle était la clef.

Ce même jour, 6 août, fut encore heureux pour Mahomet, par un événement d'un autre genre qu'il ne croyait pas si prochain. La mort le délivra du pape Calixte, son plus grand ennemi. Ce pontife, qui avait succédé à Nicolas V, et qui avait hérité de son zèle pour la guerre que les chrétiens appelaient la guerre sainte, n'avait cessé de soulever contre les Turks les princes de l'Europe et ceux de l'Orient, sans en excepter même plusieurs des puissances musulmanes. Il les accablait de lettres apostoliques, dans lesquelles il ne leur parlait que de reprendre Constantinople et d'exterminer la race des Ottomans. Ce qui aurait pu ne pas rester sans effet, si ces princes eussent voulu sérieusement le seconder, et si lui-même n'eût pas commis la faute d'oublier quelquefois les intérêts de la croisade pour n'écouter que ceux de son ambition, et pour procurer à ses neveux des principautés, et même des couronnes, au préjudice des légitimes souverains. Calixte, en quittant ce monde, y laissa 150,000 ducats en or. On les trouva sous son lit, dans un coffre. C'est Saint-Antonin, archevêque de Florence, qui nous apprend ce fait particulier, dont quelques écrivains ont voulu se prévaloir pour verser sur la mémoire de ce pontife le fiel de leur plume satirique. Il est certain que Calixte avait mis cette somme en réserve, mais c'était pour servir aux dépenses de la guerre contre les Ottomans, et non pas pour satisfaire son avarice.

Mort de Calixte III. Rayn. ann. 1458.

Mahomet, après avoir terminé son expédition du Péloponèse, prit la route d'Athènes où il fit quelque séjour. Il employa tout le temps qu'il résida dans cette cité célèbre à en visiter les fortifications et les plus beaux édifices. On dit qu'il examina avec l'œil d'un curieux, et même d'un connaisseur, les anciens monuments de cette ville, lesquels font encore aujourd'hui l'admiration des amateurs de la belle antiquité, quoique depuis ils aient souffert beaucoup sous le gouvernement barbare de ses successeurs. Mahomet, sortant d'Athènes, prit, pour s'en retourner à Constantinople, le chemin de la Béotie. Comme il avait des projets sur Négrepont, l'ancienne Eubée, qui appartenait alors aux Vénitiens, il voulut aller reconnaître en passant la situation de cette île, la nature de ses défenses, les endroits par où il serait plus facile de l'attaquer et d'y faire une descente. Il traversa sur son cheval l'Euripe, ou détroit qui la sépare de la terre ferme, et que le flux et reflux singulier qu'il éprouve chaque jour a rendu de tout temps si remarquable. Il le sonda lui-même dans tous les sens.

Laon. l. 10. p. 292.

An 1459. Mahomet devient maître absolu de la Servie. Laonic. l. 9. p. 244.

Éléazar ou Lazare, crâle ou roi de Servie, venait de mourir. Hélène Paléologue, sa veuve, avait pris en main les rênes du gouvernement, et s'était mise en possession de la Senderovie ou Semandrie, capitale du royaume. Elle crut devoir se fortifier de l'alliance du roi de Hongrie. Cette démarche de la régente déplut au grand-seigneur. Pour l'en faire repentir, il se jeta sur la Servie et la réunit au domaine ottoman. L'acquisition de ce pays paraissait au sultan d'autant plus précieuse, qu'elle lui ouvrait la porte pour passer sans obstacle en Hongrie, dont la Servie avait été jusqu'a-

lors comme le boulevard. Mahomet, après cette expédition, revint à Constantinople. Il en repartit presqu'aussitôt pour aller s'emparer d'Amastris. Cette ville, située en Asie, sur le bord méridional de la mer Noire, était dans la dépendance de la république de Gênes; et depuis la perte de Galata, les Génois en avaient fait le centre de leur commerce en Orient. La richesse d'Amastris offrait un grand appât à la cupidité de Mahomet. Ce n'était pas le seul motif qui lui avait inspiré le désir de s'en emparer. Amastris, par sa position, pouvait lui fournir les moyens de serrer de près Sinope et Trésibonde, sur lesquelles il avait aussi des vues de conquête. D'ailleurs, il était outré contre les Génois de ce qu'ils s'étaient ligués avec ses ennemis, et avaient eu depuis peu la hardiesse de le sommer de leur restituer Galata. Il croyait ne pouvoir mieux se venger de ces républicains qu'en leur enlevant une place dont la perte devait causer un préjudice inappréciable à leur commerce. C'était les attaquer par l'endroit le plus sensible. Mahomet, qui s'était félicité de la mort de Calixte III, comme d'un événement très-heureux pour lui, ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il n'y avait rien gagné. Calixte eut pour successeur, sur la chaire de saint Pierre, le célèbre Ænéas Sylvius-Piccolomini, qui prit le nom de Pie II. Ce nouveau pontife montra encore plus d'animosité que Calixte contre les Ottomans. A peine fut-il sur le saint-siége qu'il convoqua un congrès à Mantoue. Il invita tous les souverains de la chrétienté à s'y rendre pour délibérer ensemble sur les moyens de reconquérir Constantinople, et de reprendre aux infidèles tout ce qu'ils avaient enlevé aux Grecs et aux Latins. Ce

Prise de la ville d'Amastris. Laonic. l. 9. p. 245 Kodja-Effendi. p. 205. Ms.

Congrès de Mantoue. Laonicus, l. 8. p. 227 et suiv. Rayn. ann. 1458.

congrès dura huit mois. On y perdit beaucoup de temps à disputer sur l'étiquette, et à régler les rangs entre les ambassadeurs envoyés par les princes pour les représenter; car il y en eut peu qui assistèrent en personne à cette assemblée. Le pape, qui avait le talent de la parole, et qui se plaisait à l'exercer, y harangua beaucoup. Dans la dernière séance, il donna un aperçu des secours que la confédération pouvait se promettre des diverses puissances, tant de l'Europe que de l'Asie. Il s'y exprima en ces termes ou à peu près :

Rayn. ann. 1459. n. 42 et 59.

« Les Hongrois sont pleins d'ardeur, et ne de« mandent pas mieux que de tourner toutes leurs « forces contre les Musulmans; mais il faut qu'ils « soient aidés. L'Allemagne s'engage à mettre sur pied « une armée de quarante-deux mille hommes. Phi« lippe, duc de Bourgogne, promet de fournir un « corps de six mille combattants. Le clergé d'Italie, « excepté cependant celui des états de Venise et de « Gênes, est disposé à accorder la dîme de ses biens; « les laïques offrent le trentième de leurs revenus. Il « n'est pas jusqu'aux Juifs qui ne veulent contribuer à « cette sainte expédition, en sacrifiant le vingtième « du produit annuel de leur fortune, ce qui donnera « des sommes plus que suffisantes pour l'équipement « et l'entretien d'une armée navale. Jean, roi d'Ara« gon, est dans les meilleures dispositions, et l'on « peut attendre de lui de puissants secours. La répu« blique de Raguse offre de fournir deux galères, et « ceux de l'île de Rhodes en équiperont quatre. Quoi« que les Vénitiens se soient tenus jusqu'à présent sur « la réserve, et qu'ils aient différé de déclarer publi« quement leur intention, j'ose espérer qu'ils ne res-

« teront pas en arrière quand ils verront les Français,
« les Castillans, les Portugais et beaucoup d'autres
« nations de l'Europe fournir leur contingent; ils s'em-
« presseront de les imiter. Il ne faut rien attendre de
« l'Angleterre, à cause des divisions qui la déchirent,
« ni de l'Écosse qui, perdue dans le fond de l'Océan,
« ne peut jamais être d'une grande ressource. Le Da-
« nemark, la Suède et la Norwége sont trop éloignés
« pour qu'on puisse entretenir avec ces royaumes des
« communications promptes et faciles. Leurs troupes
« ne pourraient jamais arriver à temps, et sans être
« excessivement fatiguées, au rendez-vous assigné. D'ail-
« leurs ces peuples sont pauvres, vivant et se conten-
« tant de leur pêche; ils n'ont point d'argent, et sont
« par conséquent hors détat d'en fournir aux autres.
« Les Polonais, qui touchent au pays des Turks par
« la Moldavie, voudront probablement conserver pour
« leur propre défense tous leurs moyens; mais en cela
« même ils serviront la croisade. Les Bohémiens, sui-
« vant leurs constitutions, ne font jamais à leurs frais
« la guerre hors de leurs frontières. Ainsi il sera né-
« cessaire d'entretenir et de soudoyer les hommes qu'ils
« pourront fournir. Pour les Hongrois, je réponds
« qu'ils mettront sous les armes vingt mille fantassins,
« et un pareil nombre de gens de cheval. Cés troupes,
« réunies à celles des Allemands et des Bourguignons,
« formeront une armée de quatre-vingt-huit mille
« hommes. En faut-il davantage pour écraser la puis-
« sance des Ottomans? J'ajoute que le redoutable Scan-
« derbeg n'attend que le moment de tomber, à la tête de
« ses braves Albanais, sur ces barbares; que déja plu-
« sieurs des tributaires et des vassaux de Mahomet,

« en Grèce, commencent à remuer et se préparent à « secouer le joug de ce cruel tyran. En Asie, les Ar- « méniens, le prince de Caramanie, sont prêts à se « soulever, et ils seront soutenus par le roi des Persans. « Comptons sur la victoire, et prions le ciel de favo- « riser cette glorieuse entreprise. » Ce discours, malgré toute l'éloquence de l'orateur, laissa l'assemblée dans une froide indifférence. On se sépara sans avoir pris aucune décision bien prononcée. Il fut seulement arrêté que l'empereur Frédéric III serait généralissime

Rayn. ann. 1459. n. 44.

de la croisade. Pie II lui envoya, en conséquence, une magnifique épée, avec un superbe bonnet enrichi de perles et de diamants, qu'il avait bénis en grande cérémonie. Frédéric, au lieu de se servir de cette épée contre les Turks, la tira contre les Hongrois.

An 1460. Hist. polit. p. 17 et suiv.

Les deux despotes Démétrius et Thomas Paléologue paraissaient s'être rapprochés, et avoir senti enfin la nécessité d'étouffer de concert cet esprit de discorde qui les avait tenus trop long-temps divisés, lorsque tout à coup on vit leur ancienne inimitié se réveiller avec une nouvelle fureur. Dans cette position malheureuse, chacun d'eux députa de son côté vers Mahomet pour implorer son secours l'un contre l'autre. Thomas, irrité de la faveur qu'il plut au sultan d'accorder, de préférence, à Démétrius, essaya, pour s'en venger, de reprendre sur les Ottomans les forteresses de Patras et de Corinthe qu'il avait été forcé de leur céder depuis peu. Cette tentative imprudente ne lui réussit point, malgré un renfort de troupes italiennes que François Sforce, duc de Milan, lui avait envoyé. Mahomet fit marcher contre le prince Thomas un détachement de son armée commandé par Jonuses-Pacha

et par son grand-fauconnier. Le despote Démétrius se joignit à ces deux officiers contre son frère. Thomas ne se croyant pas en état de faire face à ces forces réunies, prit le parti de battre en retraite; mais poursuivi de près jusqu'à Léontarium, aujourd'hui Léontari, ville d'Arcadie, appelée autrefois Mégalopolis, dont il avait fait le siége de sa souveraineté, il fut contraint d'accepter le combat. Comme ses talents dans la science de la tactique étaient fort bornés, il ne sut pas ranger ses troupes en bataille. Elles furent, du premier choc, enfoncées et mises en pleine déroute, sans faire toutefois une grande perte. Thomas ayant recueilli, peu de temps après, les débris de son armée, se vengea des Ottomans et de son frère. Il reprit aux infidèles plusieurs des places qu'ils lui avaient enlevées, et porta le fer et la flamme sur le territoire de Démétrius. Enfin, l'archevêque de Sparte et quelques amis communs leur représentèrent combien la conduite qu'ils tenaient était contraire à leurs propres intérêts, et en même temps criminelle aux yeux de Dieu et devant les hommes. Ils leur firent apercevoir l'abîme qu'ils se creusaient à eux-mêmes, en se rendant le jouet de la politique d'un perfide, tout dégouttant encore du sang du dernier empereur leur frère, et qui se réjouissait intérieurement de leurs dissensions, dans l'espoir d'en profiter pour les détruire l'un par l'autre. Ces remontrances parurent les toucher, et ils consentirent à ne plus vivre en ennemis. Pour donner à cette nouvelle réconciliation plus d'éclat, et pour s'enchaîner à leur propre serment par des liens qu'ils n'osassent plus rompre, ils se rendirent dans une église à Caritza, pendant que l'archevêque de Sparte

Laonic. l. 8. p. 243.

Démétrius et Thomas se réconcilient

Phrantz. l. 3. c. 23.

ou Lacédémone y célébrait la messe. Ils saisirent l'instant où le prélat en était à l'élévation de l'hostie, et que, suivant le rituel de l'église grecque, il adressait, après la consécration, aux assistants, ces paroles : *Approchez avec la crainte de Dieu et la foi.* A ces mots, Démétrius et Thomas s'avancèrent d'un pas religieux vers l'autel, s'embrassèrent et se jurèrent la paix, en prononçant d'horribles imprécations contre le parjure. Mais il en fut de ce serment comme de tous ceux qu'ils avaient déja faits. Il ne put étouffer dans ces cœurs profondément ulcérés ce levain de haine qui y fermentait depuis tant d'années. Démétrius ne tarda pas à reprendre les armes.

Démétrius dépouillé de ses possessions dans le Péloponèse.

Mahomet, sous couleur de réprimer cette infraction faite au traité conclu entre les deux frères, comme s'il en eût été garant, entra de nouveau dans le Péloponèse. Il s'approcha de Sparte, où Démétrius Paléologue s'était enfermé, et entreprit de l'y forcer. Le despote ne lui résista pas long-temps. Saisi d'une terreur subite, il s'empressa de lui ouvrir les portes de sa capitale, et se livra entièrement à sa discrétion.

Phrantz. l. 3. c. 24. Hist. polit. p. 18 et suiv.

Quelques jours après, Mahomet l'ayant fait venir en sa présence : *Despote*, lui dit-il, *vous ne pouvez vous dissimuler que, dans la position où vous vous trouvez, il vous serait impossible de conserver le petit nombre de places qui vous restent encore en Laconie. Mais je veux bien recevoir de votre main, à titre de présent, ce qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous prendre de force. Comme je suis maintenant votre gendre, ne conviendrait-il pas, qu'en qualité de mon beau-père, vous me remissiez dès à présent ce que vous devez laisser un jour à votre héritière, qui va*

devenir ma femme? Je vous assurerai, dans un autre pays, un équivalent convenable. Vous y serez à l'abri des persécutions de votre frère et des révoltes dans lesquelles il entraîne vos sujets, qui, pour être un peu plus sages, ont besoin, croyez-moi, de m'avoir pour maître. Démétrius fut contraint de se soumettre à tout ce qu'il plut au sultan d'exiger. Dès lors, Mahomet se regarda comme l'unique souverain de Sparte, et il y commanda en despote. Il envoya à Monembasie un de ses officiers, accompagné d'agents munis des pouvoirs de Démétrius, et suivi d'un corps de janissaires, tant pour lui amener la femme et la fille de son futur beau-père, que pour prendre possession de cette ville. Les habitants de Monembasie, et Manuel Paléologue leur gouverneur, ne s'opposèrent point au départ des deux princesses; mais ils déclarèrent qu'ils ne livreraient point la place aux troupes ottomanes. Mahomet dissimula ce refus, et n'insista pas pour qu'on lui remît Monembasie. Il craignait sans doute d'en faire le siége, parce que cette ville était, comme on l'a déja dit, extrêmement fortifiée, non seulement par l'art, mais encore par la nature. Il n'y avait qu'un chemin unique pour y arriver. C'est de cette dernière circonstance qu'elle tenait son nom, comme le comprennent aisément ceux qui ont quelque teinture de la langue grecque. La femme et la fille de Démétrius furent conduites au camp de Mahomet. La fille était âgée de dix-huit ans. La cérémonie de ses noces avec le sultan se fit à Sparte; mais le mariage n'eut pas pour lors son parfait accomplissement. La nouvelle épousée manifesta une telle aversion pour Mahomet, que lui-même eut peur de l'approcher

Rayn. ann. 1460. n. 57.

Rayn. ann. 1460. n. 56, 57, 58.

Hist. polit. p. 18.

de son lit. Mahomet, se flattant que le temps et la réflexion la rendraient plus complaisante, la fit conduire par des eunuques à Constantinople. Il retint auprès de sa personne Démétrius, père de la jeune princesse, dans le dessein de s'en servir comme d'un instrument pour achever la ruine entière du Péloponèse. Il força ce malheureux despote, non seulement de négocier avec ses propres sujets, pour qu'ils consentissent à passer de bonne grace sous la domination turque, mais encore de travailler de tout son pouvoir à débaucher ceux du parti de Thomas, son frère. Démétrius s'acquitta, le mieux qu'il put, de ce rôle honteux. Par cette intrigue, le sultan se vit maître tout à coup, et sans avoir tiré l'épée, de Bordonia, de Saint-Georges, de Tripes, et d'un grand nombre d'autres places des domaines de Démétrius. S'étant approché de Castritza, cette ville lui opposa, pendant quelques jours, une vigoureuse résistance. A la fin, elle consentit à se rendre; toutefois, ce ne fut qu'après que le sultan lui eut accordé des conditions fort avantageuses. Mais Mahomet n'en observa aucune. Il fit couper la tête à une partie des habitants, empaler la garnison, et écorcher vif le gouverneur : puis il se présenta devant Léontarium qu'il trouva désert. Tous ceux qui l'habitaient s'étaient jetés dans Gordica, place voisine, où ils furent bientôt investis. Mahomet jura de leur faire bonne composition s'ils se livraient à lui de plein gré; mais il leur manqua aussi de parole. Six mille de ces infortunés, hommes, femmes et enfants, rassemblés pêle-mêle dans un même lieu, furent massacrés de sang-froid par les janissaires. On égorgea aussi tous les troupeaux de la contrée, pour priver de ce moyen de sub-

Rayn. ann. 1460 n. 58. Phrantz. l. 3. c. 25.

sistance les malheureux Grecs qui s'étaient cachés dans les cavernes de l'Arcadie.

Le despote Thomas ne possédait plus dans cette dernière province que quelques petits districts de peu de valeur. Harcelé par les troupes de Mahomet et par celles de Démétrius son frère, il errait de ville en ville. Réduit à ne plus trouver aucun asile dans le Péloponèse, il revint au projet qu'il avait formé d'abord de se réfugier auprès du pape ou du duc de Milan. Ses dernières espérances étaient dans la croisade que Pie II avait proclamée à Mantoue. Laissant sa femme et ses enfants à Corfou, il mit à la voile le 16 novembre 1460. Il vint, accompagné de quelques seigneurs de son parti, débarquer à Ancône, d'où il prit le chemin de Rome. Il portait avec lui un trésor qui ne pouvait manquer de lui mériter une gracieuse réception, surtout de la part d'un pape. C'était le chef de Saint-André qu'il avait enlevé furtivement de Patras. Pie II reçut cette relique avec beaucoup de dévotion, et la fit placer en grande cérémonie dans la basilique de Saint-Pierre. Thomas, et les Grecs qui l'avaient suivi, eurent pour hospice à Rome un monastère. Ils furent très-satisfaits de la manière dont on les y traita d'abord; mais le chagrin se saisit bientôt de leur ame, lorsqu'ils s'aperçurent que la nouvelle croisade destinée à combattre les Turks, allait se convertir en une ligue contre Jean, fils de René d'Anjou, comte de Provence. Ce prince prétendait à la couronne de Naples et de Sicile, qui lui était disputée par Ferdinand d'Aragon; et Pie II traversait ses intérêts en faveur de son rival et en haine de la France. Ainsi, ceux des Grecs qui n'avaient fait le voyage de Rome

Thomas se retire à Rome. Duc. c. 45. Phrantz. l. 3. c. 26. Hist. polit. p. 18.

que pour travailler à tirer leur patrie de l'oppression des infidèles, voyant leur espoir déçu, quittèrent cette ville, remplis d'indignation, et se répandirent de côté et d'autre, s'abandonnant aux hasards de la fortune. Pour Thomas, il se résigna à passer obscurément le reste de ses jours dans la capitale du monde chrétien, et à ne plus subsister que des bienfaits du souverain pontife. Mahomet s'empara de toutes les propriétés territoriales qui restaient encore à ce prince. Par cette invasion, il se trouva maître de tout ce que les deux despotes possédaient dans le Péloponèse.

An 1461. Aussitôt que l'affaire de Naples et de Sicile eut été terminée par la dispersion totale du parti angevin, le pape voyant alors ses vues ambitieuses accomplies, et sentant son animosité contre la France satisfaite, s'empressa de revenir à la croisade qui était son ouvrage. Il écrivit à tous les princes chrétiens des lettres en faveur de Thomas, dans lesquelles il leur peignait avec énergie l'étrange destinée de ce prince, qui, sorti de l'illustre famille des Paléologue, fils, frère d'empereur, et ayant lui-même, par sa naissance, des droits éventuels à la couronne de Constantinople, se trouvait réduit à mener une vie errante, et à mendier dans une terre étrangère sa subsistance. Il les exhortait à faire les derniers efforts, au moins pour le rétablir dans le Péloponèse, s'ils ne pouvaient le porter sur le trône de ses pères. Il leur faisait remarquer combien il était important, pour leur propre sûreté, de ne pas souffrir que le Péloponèse restât au pouvoir des Ottomans, parce que ce pays présentait par sa situation, plus qu'aucun autre, les moyens d'opposer une forte barrière aux entreprises de ces barbares; de même

Le pape recommande Thomas aux princes chrétiens.

qu'il offrirait aussi à ces infidèles toutes sortes de facilités et de ressources pour inquiéter les chrétiens, tant qu'ils en demeureraient possesseurs. Pour rendre Thomas Paléologue plus intéressant, il lui prodiguait, dans les lettres qu'il écrivait en sa faveur, des éloges auxquels probablement il ne croyait pas lui-même, à moins qu'aux yeux de Pie II, la soumission de ce prince grec aux décrets du concile de Florence ne lui tînt lieu de toute espèce de mérite; car on ne lui en connaît guères d'autre qui ait pu le rendre recommandable à ce pontife.

Ambassadeurs de la confédération d'Asie en Europe.

Vers le milieu de cette année, on vit arriver dans les principales cours de l'Europe des ambassadeurs venus de l'Orient. Ils étaient envoyés par ces souverains d'Asie qui avaient formé une coalition contre Mahomet, et qui n'étaient pas moins ennemis de ce sultan, que les princes des contrées occidentales. Quoiqu'un grand nombre d'entre eux fussent Musulmans comme lui, ils redoutaient, autant que les chrétiens d'Europe, les progrès de sa puissance. Ils avaient depuis long-temps recherché l'alliance des croisés pour frapper avec eux sur ce colosse dont l'accroissement prodigieux les effrayait, et pour tâcher de le renverser d'un commun effort. Leurs nouveaux députés étaient chargés de prendre connaisance de l'état où se trouvaient les affaires de la croisade proclamée par le pape, et de donner réciproquement aux Européens des renseignements sur la ligue asiatique. Ces envoyés certifièrent que cette ligue était alors composée, comme l'avait annoncé Pie II au congrès de Mantoue, d'Ismaël, prince de la Pendérachie dont Sinope était la capitale; de David Comnène, empe-

reur de Trébisonde; de Georges, roi de Circassie; du Dadian, prince de Mingrelie; de Robia, prince d'Aphkhazie, d'Ibrahim-Beg, prince de Caramanie; d'Houzoun-Hassan, roi de Perse, et de plusieurs autres princes mahométans, plus ou moins puissants. Les troupes fournies par ces divers confédérés devaient composer une armée de plus de deux cent mille hommes. Il n'est pas douteux, et nous en avons déja fait l'observation, que si ces troupes eussent été bien conduites, que s'il leur eût été possible d'agir de concert et entre elles et avec celles des Européens, il n'en fût résulté de grands effets. La puissance ottomane, fortement serrée entre ces deux grandes confédérations, aurait eu bien de la peine à n'en pas être étouffée; mais Mahomet, par la profondeur de sa politique, par l'ascendant de son génie militaire, par ses ruses et ses stratagèmes, par ses perfidies et ses cruautés; enfin par cette activité qu'il mettait dans ses mouvements et ses opérations, sut encore cette fois triompher de tant d'ennemis conjurés contre lui.

Les ambassadeurs d'Orient à la cour de France.

Les députés ou ambassadeurs de la ligue orientale se montrèrent à Paris dans les premiers jours de mai. Ils dirent à Charles VII que les confédérés d'Asie n'attendaient de lui aucun secours pécuniaire; qu'ils ne lui demandaient que de leur envoyer un simple détachement de ses troupes, parce qu'ils étaient persuadés que la seule apparition de quelques enseignes françaises inspirerait plus de terreur aux Ottomans, que la vue d'une armée de cent mille hommes de toute autre nation. Le roi de France, peu sensible à ces flatteuses paroles, n'y répondit qu'assez froidement. Il avait l'esprit trop occupé de ses propres affaires pour

donner une sérieuse attention à celles de la guerre contre les Turks. D'ailleurs il était alors dans les souffrances d'une maladie qu'il s'était procurée volontairement, ayant pris le parti de se refuser toute espèce de nourriture dans la crainte d'être empoisonné. En effet il périt, peu de temps après, des suites de ce régime insensé. En quittant la cour de France, ces Orientaux allèrent à Saint-Omer, où Philippe, duc de Bourgogne, partisan zélé de la croisade, leur fit une réception dont ils eurent lieu d'être plus contents que de celle du roi.

Mahomet, qui n'ignorait rien de ce qui se tramait contre lui dans les pays étrangers, faisait de grands apprêts pour tenir tête à tant d'ennemis ou pour les attaquer. Il prenait toutes les mesures que la prévoyance pouvait lui suggérer, pour se mettre en état de renverser les obstacles qu'ils prétendaient opposer à ses projets d'invasion; car il ne visait à rien moins qu'à la monarchie universelle. Il répétait souvent que, puisqu'il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, il ne devait y avoir aussi qu'un seul souverain sur la terre. Mesures prises par Mahomet contre ses ennemis.

Un de ses officiers, à l'aspect de ces préparatifs extraordinaires, osa lui demander, au moment que la campagne était près de s'ouvrir, sur lequel de ses nombreux ennemis la foudre allait éclater? Mahomet, le regardant d'un œil courroucé, lui répondit : *Si j'étais instruit qu'un poil de ma barbe sût mon secret, je l'arracherais et le jetterais sur l'heure au feu.* Mahomet était pénétré de cette maxime, que le secret et la célérité sont deux grands moyens pour réussir dans les grandes entreprises, et surtout dans celles de la guerre. Duc. c. 46.

Tous ces mouvements militaires qui annonçaient une grande expédition très-prochaine, mais dont personne ne pouvait deviner au juste l'objet, tenaient en alarmes les Grecs et les Latins à qui il restait encore quelques possessions dans l'Archipel et sur les côtes de la mer Noire. Les vraies intentions de Mahomet ne tardèrent pas à se manifester. Depuis long-temps il roulait dans sa tête le dessein de dépouiller de ses états Ismaël, souverain de la Pendérachie, autrefois la Paphlagonie. Il était d'autant plus jaloux de se rendre maître de cette contrée, que Sinope et Castamone, deux des plus fortes places du pays, couvraient le petit empire de Trébisonde, sur lequel il avait aussi des vues. D'ailleurs il en voulait beaucoup à Ismaël, de ce qu'il était entré dans la ligue du roi de Perse; et la soif de la vengeance le pressait de l'en punir. Pour exécuter ce projet, il fit partir une flotte de cent cinquante navires, avec ordre d'aller bloquer la capitale de ce prince. Pour lui, il se mit à la tête de son armée de terre, et arriva devant Sinope presque aussitôt que ses forces navales. Avant de commencer les hostilités, il envoya, suivant son usage, le pacha Mahmoud proposer à Ismaël de lui céder ses domaines, avec promesse de lui en donner d'autres en échange dans telle partie du territoire ottoman qu'il voudrait choisir. Ismaël représenta à Mahmoud que son maître violait à son égard tous les principes de la justice et toutes les convenances, en faisant la guerre à un prince qui était originaire du même pays que lui, qui professait la même religion, et qui n'avait rien fait pour encourir sa disgrâce. Il protesta que, s'il avait eu des rapports avec le roi des Persans, ce n'était point dans le dessein

Phrantz. l. 3. c. 27. Kodja-Effendi. Mahomet II. p. 207 et suiv. Leuncl. hist. musul. l. 15, p. 5.

La principauté de Sinope conquise par le sultan. Rayn. ann. 1461. n. 38 et suiv. Kodja-Effendi. Mahomet II. p. 222.

de lui nuire. En quoi Ismaël ne se piquait pas trop de dire la vérité. Après bien des débats, Ismaël plia enfin sous la volonté de l'inflexible Mahomet. Il consentit à lui abandonner ses domaines, mais à condition que le sultan consentirait aussi à lui accorder la ville de Philippopolis en Thrace, franche et quitte de toute redevance. Pour faire entendre à Mahmoud que, s'il cédait, ce n'était pas faute de moyens de défense, il lui fit considérer l'assiette de Sinope et l'état de ses fortifications. Sinope est située sur le bord méridional du Pont-Euxin, et entourée presque de tous les côtés des eaux de la mer. Ses remparts étaient alors, si l'on veut en croire Chalchondyle, hérissés de quatre cents bombardes. Suivant le même auteur, deux mille bombardiers et dix mille hommes de guerre, pleins de vigueur et de courage, composaient la garnison de cette ville. Il y a toute apparence que ces deux mille bombardiers étaient des soldats armés de petites bombardes portatives, ou mousquets, car cette arme était dès lors en usage. Mahomet se hâta de souscrire à la demande d'Ismaël. Après la signature du traité, Ismaël se retira avec toute sa famille et ses trésors à Philippopolis, ainsi nommée parce qu'elle avait été fondée par Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Aussitôt Mahomet prit possession de la principauté de Sinope et de toutes ses dépendances. La ville de Castamone suivit le sort de Sinope. Mahomet se félicitait de se voir en possession des états du prince de Sinope. Ce pays, l'un des plus beaux de l'Asie-Mineure, était riche en productions de toute espèce, et surtout en mines de cuivre qui avait la réputation d'être d'une excellente qualité, avantage qui devait paraître d'au-

Duc. c. 45.

Laonic. l. 9. p. 258 et 259. Duc. c. 45.

tant plus précieux à Mahomet, qu'il faisait une grande consommation de ce métal pour l'usage de l'artillerie. D'un autre côté, le port de Sinope était un des plus commodes et des plus sûrs qu'il y eût dans ces parages. Mahomet y trouva un vaisseau d'une grandeur si remarquable, qu'il le fit conduire à Constantinople, dans l'intention d'en faire construire un autre qui fût d'une capacité plus extraordinaire encore.

Laonic. l. 9, p. 260.

Mahomet attaque le roi de Perse.

Mahomet ne se pressa pas d'inquiéter l'empereur de Trébisonde. Il voulut attendre, pour l'attaquer, qu'il eût mis Ouzoun-Hassan, roi des Persans, dans l'impossibilité de secourir cet allié. Il partit donc à la tête d'une armée nombreuse, pour aller chercher le roi de Perse et le combattre. Il fit une telle diligence, qu'Houzoun-Hassan se trouva pris au dépourvu. Se voyant trop éloigné des secours de la ligue, et trop près de l'ennemi, il voulut gagner du temps, et tâcha d'endormir Mahomet. Il lui envoya demander la paix par des ambassadeurs chargés de superbes présents, qui consistaient en pierreries, en bijoux, en meubles précieux de toute espèce, parmi lesquels on distinguait un trictrac tout couvert de diamants, dont la beauté du travail surpassait encore le prix de la matière. Ces richesses avaient été trouvées dans le palais du dernier roi de Perse, à qui Ouzoun-Hassan, qui n'était alors que souverain d'une partie de l'Arménie, avait ôté la couronne et la vie. Toutefois les ambassadeurs de ce prince, en portant la parole à Mahomet, ne lui parlèrent pas d'un ton trop suppliant. Ils osèrent le sommer d'affranchir l'empereur de Trébisonde, ce fidèle allié de leur maître, du tribut annuel qu'il payait à la Porte, et ils lui recommandèrent de respecter les fron-

tières de la Cappadoce, parce qu'il pourrait, disaient-ils, arriver un jour que ces contrées appartinssent à Ouzoun-Hassan en sa qualité d'époux de la princesse Catarina Comnène, nièce de l'empereur de Trébisonde. Mahomet écouta d'un air de mépris ce discours. Il répondit aux ambassadeurs qu'il irait en personne faire connaître ses volontés à celui qui les avait envoyés; qu'il lui apprendrait à mesurer davantage ses paroles, et à mieux méditer ses messages. Aussitôt il se mit en campagne pour exécuter cette fière menace.

Ouzoun-Hassan, effrayé de la promptitude avec laquelle Mahomet faisait avancer contre lui ses troupes, chercha un nouvel expédient pour désarmer encore cette fois son courroux, et pour suspendre la rapidité de sa marche. Il lui députa Sara sa propre mère. Mahomet ne put résister aux recommandations de cette princesse. Il voulut bien accorder la paix à son fils, mais à condition qu'il refuserait toute espèce de secours à l'empereur de Trébisonde, et que désormais il n'entretiendrait aucune sorte de liaison avec lui.

L'empire de Trébisonde détruit. Phrantz. l. 3. c. 27. Duc. c. 45. Th. Spandugino. l. 1. p. 57. Laonic l. 9. p. 262 et suiv.

Le trône de Trébisonde était occupé, quand Mahomet II entreprit de le renverser, par David Comnène. Ce prince l'avait usurpé sur son neveu et son pupille, en lui ôtant la vie. Il était marié à une princesse de la maison des Cantacuzènes, nommée Hélène ou Irène; et en avait eu huit ou neuf enfants mâles et deux filles.

Les Ottomans, à leur arrivée devant Trébisonde, trouvèrent cette ville sous les armes et préparée à les bien recevoir. Elle leur fit en effet la plus forte résistance. Il y avait déja trente-deux jours que les habitants et la garnison soutenaient avec le plus

grand courage les assauts de ces Barbares, lorsque Mahmoud qui commandait le siége, pria David Comnène de lui accorder une entrevue particulière. Dans cette conférence, Mahmoud fit à ce prince une peinture si terrible des malheurs qu'il se préparait en refusant de se soumettre aux volontés du grand-seigneur, qu'il en fut épouvanté : ce qui le disposa sans doute à écouter les promesses qui lui furent faites ensuite, au nom de Mahomet, par son favori. Ce Mahmoud [1], sorti d'une des premières familles de Constantinople, avait pris le turban, et s'était attaché avec un aveugle dévouement à la personne de Mahomet, qui lui avait donné toute sa confiance, et l'avait fait son premier visir. David Comnène, cédant aux perfides insinuations de ce renégat, consentit à livrer au sultan ses états; mais il mit pour condition au traité, que Mahomet épouserait Anne Comnène, l'aînée de ses filles. Mahomet ne se montra difficile sur aucun des articles de l'accord que lui proposait l'empereur de Trébisonde. Il convint de lui assigner dans une autre contrée des biens qui égaleraient à peu près en revenu ceux dont il consentait à lui faire le sacrifice. Aussitôt que le traité eut été ratifié de part et d'autre, David envoya au sultan les clefs de sa capitale, puis il s'embarqua pour Constantinople avec sa nombreuse famille. Mahomet se hâta de prendre possession de Trébisonde. Il y mit garnison et en confia le gouvernement à son capitan-pacha, ou grand-amiral. Le sultan ordonna

[1] On voit dans l'auteur géorgien dont j'ai donné plus haut un extrait, p. 326, que ce Mahmad ou Mahmoud était fils d'un des grands dignitaires de Trébisonde. — B.

que la population de Trébisonde fût divisée en trois parties dont il régla ainsi le sort : tous les individus de l'un et l'autre sexe, qui étaient dans la fleur de l'âge, et qui se faisaient remarquer par l'éclat de leur beauté, furent le lot, ou plutôt la proie de Mahomet et de ses favoris. La classe des citoyens les plus aisés reçut ordre de passer à Constantinople. Quant à la multitude, il lui fut enjoint de rester dans la ville. Mais on la fit en même temps retirer dans les faubourgs, toutes les habitations de l'intérieur devant être réservées aux Musulmans. Il paraît que Mahomet s'était fait une loi de suivre à peu près le même système pour toutes les villes importantes qu'il ajoutait à ses conquêtes. C'est ainsi qu'il traita Cérasunte, cette ancienne *Cérasus*, dont le nom nous fait ressouvenir que notre Europe lui doit un de ses fruits les plus sains.

David Comnène n'eut pas lieu de se féliciter du marché qu'il avait fait avec le grand-seigneur. Mahomet se contenta de lui donner pour apanage quelques petites bourgades près de Serres, capitale alors de la Macédoine. Il ne se pressa pas de remplir la promesse qu'il lui avait faite d'admettre au nombre de ses femmes la princesse Anne Comnène sa fille : ce qui causa un grand chagrin à ce prince, et le fit repentir de s'être laissé détrôner si facilement.

Mahomet ne se contenta pas d'avoir détruit l'empire de Trébisonde; il projeta d'exterminer la famille de David Comnène. Il ne cherchait qu'un prétexte pour mettre à exécution ce perfide dessein. Il ne fut pas long-temps à le trouver : on fit tomber entre ses mains des lettres par lesquelles il paraissait que David

An 1462. Traitement fait à David Comnène et à sa famille. Phrantz. l. 3. c. 27.

entretenait des correspondances avec les puissances ennemies de la Porte, et même avec le pape. Mahomet ne se donna pas la peine d'examiner si ce que ces lettres énonçaient était vrai ou faux. A leur simple inspection il prononça que David était coupable. L'ayant sommé de comparaître devant lui avec tous les siens, il lui dit de choisir entre l'Alcoran et la mort. David répondit qu'il n'avait point de choix à faire, et protesta qu'il était déterminé à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang plutôt que de trahir sa religion. Des dix ou onze enfants qu'il avait, sept garçons firent, dit-on, la même réponse. Aussitôt ils furent traînés au supplice hors des murs de Constantinople. La sentence prononcée contre eux portait que leurs cadavres resteraient nus sur la terre, pour servir de pâture aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. L'impératrice Hélène ou Irène Cantacuzène ne quitta point son époux ni ses fils, qu'ils n'eussent reçu le coup de la mort. Sans craindre les bourreaux dont ils étaient entourés, elle les exhortait à souffrir courageusement pour leur foi. Malgré la défense qui avait été faite de donner la sépulture à son mari et à ses enfants, elle osa leur faire creuser une fosse à laquelle on la vit travailler de ses propres mains. Elle y déposa, avec le secours de quelques personnes qui lui étaient dévouées, les dépouilles de ces chers objets de sa tendresse. Son courage héroïque avait, ajoute-t-on, frappé les Turks d'une telle stupeur, qu'aucun d'eux n'eut la hardiesse de la troubler dans ses opérations. Mahomet, après la mort de David Comnène, épousa la princesse Anne sa fille, comme il s'y était engagé; mais il la força d'abjurer auparavant le christianisme. Outre

cette princesse, il restait deux autres enfants de David; savoir, un fils de trois ans, et une fille plus jeune encore. Leur âge leur sauva la vie. Ainsi finit le petit empire de Trébisonde.

La manière tragique dont Théodore Spandugino vient de nous tracer la fin malheureuse de David Comnène, n'est point avouée de tous les historiens. Phrantzès se contente de dire que Mahomet ôta lui-même la vie à l'empereur de Trébisonde. Si l'on s'en rapportait à la traduction latine de l'Histoire grecque de cet écrivain, on croirait que Mahomet aurait tué ce prince d'un coup de poing : ce qui paraît bien étrange. Mais, lorsqu'on rapproche cette version latine du texte grec, on reconnaît que l'expression dont s'est servi Phrantzès, et que le traducteur a rendue par *coup de poing*, signifie simplement *suffocation* ou *strangulation*. Ce qui présente une idée très-différente. Il en résulte que Phrantzès a voulu dire que le sultan avait fait étrangler David Comnène. On doit trouver d'autant plus extraordinaire que Mahomet ait traité avec une si grande rigueur la famille des Comnène, qu'ayant la vanité de faire croire qu'il était d'une race ancienne, il prétendait tirer son origine de cette même famille. Mais on sait qu'aucune considération n'était capable de retenir le penchant de cette ame féroce pour répandre le sang, et pour tout sacrifier à son ambition. Le récit de Phrantzès, sur la mort du dernier des empereurs de Trébisonde, est le plus simple et peut-être le plus vrai. Il n'a rien, au reste, qui choque la vraisemblance. Quant à la méprise ridicule du *coup de poing*, elle se trouve répétée par une foule d'écrivains qui, sans réflexion et sans examen, se sont copiés servilement

Th. Spandugino. lib. 1, p. 47 et 48. Hist. de Mahomet II, par Guillet. p. 444.

Phrantz. l. 3. c. 27.

les uns les autres. Toutefois, il est juste de dire, pour leur excuse, qu'aucun d'eux n'avait eu le moyen de redresser l'erreur dans laquelle le traducteur latin les avait entraînés; le texte grec n'avait point encore été publié. Ce n'est que depuis quelques années qu'il est sorti, par la voie de la presse, des ténèbres où il était resté jusqu'alors enseveli. Quoi qu'il en soit, Phrantzès ne dit rien du supplice des fils de David Comnène, ni des autres circonstances qui, suivant Théodore Spandugino, ont accompagné cette déplorable catastrophe.

Laonic. l. 9. p. 265. Bys. p. 195. Voy. la lettre de M. Démétrius Comnène à M. Koch. 1807.

On a cru que toute la lignée de David Comnène avait été exterminée avec lui. Plusieurs savants, même d'un grand mérite, ont partagé cette opinion, et entre autres le célèbre Ducange. Mais l'auteur d'un écrit moderne l'a combattue avec succès, en donnant, si l'on peut s'exprimer ainsi, sa propre personne pour une preuve vivante et parlante du contraire. M. Démétrius Comnène, ancien capitaine de cavalerie au service de France, dans un Mémoire de sa composition, a découvert la source de cette seconde erreur, et démontré, par une longue suite de titres généalogiques, que lui-même descend, en ligne directe et non interrompue, de David Comnène; ce qui serait impossible si ce prince n'avait laissé après lui aucun enfant. L'ouvrage de M. Démétrius Comnène doit donc être consulté par ceux qui seraient curieux de connaître plus particulièrement l'histoire des Comnène de la branche de Trébisonde, et de savoir quelles ont été leurs destinées depuis la conquête de la capitale de leur empire par Mahomet II.

Après la prise de Trébisonde, Mahomet conduisit

ses troupes en Valaquie. Vladus ou Bladus, vaivode de cette province, s'était soustrait à son obéissance, et l'avait de plus irrité par la manière dont il s'était conduit envers des députés qu'il lui avait envoyés pour l'exhorter à rentrer dans le devoir. Lorsque ces ministres de la cour ottomane parurent en présence de Vladus, il voulut les obliger de se découvrir par respect pour sa personne; ils lui observèrent qu'il n'était pas de la dignité d'un Musulman de paraître la tête nue devant un autre homme, quel qu'il fût. Vladus leur dit que, puisque ce cérémonial les choquait, il allait les en dispenser pour toujours. Aussitôt ce barbare commanda qu'on leur attachât sur le crâne leur turban avec des clous; et, par un raffinement de cruauté, il eut soin qu'on se hâtât d'empaler ces malheureux, avant qu'ils eussent rendu le dernier soupir. On raconte de ce monstre d'autres traits de férocité encore plus atroces, dont il faut épargner à nos lecteurs l'horrible spectacle. Mahomet, transporté de fureur, courut en Valaquie, portant la désolation et la mort partout où il passait. Cependant Vladus, qui avait un génie fécond en ressources, trouva le moyen d'arrêter la première impétuosité des Ottomans. Il les surprit et les battit dans plus d'une rencontre; mais désespérant de pouvoir, malgré ses victoires multipliées, résister plus long-temps à leur multitude toujours renaissante, il prit la fuite. Mahomet, s'étant emparé de ses états, en investit Dracule son frère, pour les tenir de lui à titre de vassal ou de tributaire.

Mahomet se rend tributaire la Valaquie. Duc. c. 45. Laonic. l. 9. p. 272, 273. Guillet. Histoire de Mahomet II. t. 1, p. 468.

Cette expédition terminée, Mahomet passa le détroit de Gallipoli, pour voler à la conquête de Lesbos. Il faut se rappeler ici que Jean Paléologue Ier avait

L'île de Lesbos au pouvoir des Turks. Duc. c. 45.

donné cette île à un riche Génois nommé Catelusio, pour reconnaître le service qu'il lui avait rendu en l'aidant à chasser de Constantinople Cantacuzène, son tuteur et son rival au trône. La principauté de Lesbos servit de dot à Marie Paléogine sa sœur, que, pour comble de faveur, il fit épouser à ce même Catelusio. L'île de Lesbos était, quand Mahomet se proposa de l'envahir, en la puissance de Nicolas Catelusio, qui l'avait usurpée sur Dominique Catelusio son frère, après l'avoir fait étrangler. Le sultan, sous prétexte de punir ce fratricide, commis il y avait déja quatre ans, fit une descente dans l'île, et mit le siége devant Metelin, sa capitale. Nicolas Catelusio s'était enfermé dans la citadelle de cette place, et avait confié la défense du corps de la ville à Lucio Catelusio, ci-devant prince d'Aine ou d'OEnos, son cousin. Les assiégés repoussèrent avec beaucoup de vigueur les attaques des Turks, malgré le feu de leur artillerie et les ravages de leurs mortiers, qui faisaient tomber sur Metelin une grêle de pierres. Les Musulmans, commençant à perdre l'espérance d'emporter cette place par la force, eurent recours au stratagème. Le grand-visir Mahmoud, cet homme si expert dans l'art de séduire, gagna Lucio Catelusio, en promettant de lui faire obtenir la souveraineté d'une grande partie de l'île s'il pouvait déterminer Nicolas Catelusio, son cousin, à fléchir sous la volonté du sultan. Lucio, sur cette simple proposition, s'empresse de livrer aux Turks le poste qu'il est chargé de défendre. Il va trouver ensuite Nicolas qu'il effraie, en lui représentant les destinées qui l'attendent s'il persiste à résister aux armes de l'invincible Mahomet. Le prince Nicolas, ébranlé

par les discours de son cousin, consent à sortir de l'île, pourvu que le sultan le fasse jouir ailleurs d'une existence honorable et digne de son rang. Mahomet accepta volontiers cette condition; mais il exigea de Nicolas Catelusio qu'il installât en personne les troupes ottomanes dans les principales villes de l'île, et qu'il leur livrât lui-même ses propres sujets. Mahomet, après s'être rendu maître de Lesbos, reprit le chemin de Constantinople. Nicolas Catelusio l'y suivit; quant à Lucio son cousin, il resta dans Lesbos. On lui avait assigné, pour ne pas lui manquer tout-à-fait de parole, une ombre d'autorité sur un petit coin de cette île. Peu de temps après, il fut mandé par le sultan à Constantinople, pour répondre à une dénonciation faite contre lui et contre son parent. Ces deux princes furent accusés d'avoir favorisé la fuite d'un icoglan ou enfant de tribut du grand-seigneur, et de l'avoir converti au christianisme. Nicolas et Lucio, pour se tirer de ce mauvais pas, et pour prouver combien ils tenaient peu à la religion des chrétiens, déclarèrent qu'ils l'abjuraient sur l'heure, et qu'ils étaient prêts à se soumettre au cérémonial de la circoncision. A ce prix ils obtinrent la vie et la liberté; mais ils ne profitèrent pas long-temps du fruit de leur apostasie. Mahomet, à qui ce changement subit de religion ne les avait rendus que plus méprisables, trouva bientôt un autre prétexte pour leur faire trancher la tête. Ainsi disparut la puissance des Catelusio dans l'Archipel, et le nom de cette famille périt avec elle. Depuis, Lesbos fit partie du domaine des Turks, qui en sont encore les maîtres. L'île de Lesbos est située, comme on sait, dans la partie orientale de la mer Égée. Elle

Laonic. l. 10. p. 279 et 280.

Duc. c. 45.

Fin malheureuse des Catelusio, princes de Lesbos.

Laonic. l. 10, p. 281, 282.

An 1462.

s'appelle aujourd'hui Metelin, qui est le nom un peu défiguré de Mitylène, son ancienne capitale. De toutes les îles de cette mer, il n'y a que Néprepont à qui elle le cède en étendue. Mahomet, de retour de Lesbos, occupa son loisir à fortifier Constantinople, et à la décorer de nouvelles mosquées, de palais et d'édifices magnifiques. Il en fit agrandir le port, et donna des ordres pour qu'on y mît en construction un grand nombre de vaisseaux. Il sentait qu'il ne pouvait prétendre à l'empire de la mer sans une marine respectable. Il fit élever plusieurs forteresses sur divers points des environs de Constantinople, et entre autres les deux châteaux des Dardanelles, dont l'un est situé en Europe, et l'autre en Asie, sur les deux bords opposés de l'Hellespont. On les garnit chacun de trente pièces de gros canons. Lorsque ces pièces tiraient, leurs boulets atteignaient d'un rivage à l'autre, en rasant la surface de l'eau, de sorte qu'il eût été impossible à aucun navire de passer dans le détroit sans être foudroyé. Les bâtiments qui se présentaient pour y entrer, étaient donc obligés d'aller mouiller devant l'un ou l'autre de ces châteaux. Le gouverneur, après les avoir fait reconnaître, décidait s'il fallait, ou non, leur livrer passage. Mahomet avait pris ces mesures, pour se ménager des sûretés, en cas de revers dans la guerre qu'il méditait contre les Vénitiens. Son dessein était de les expulser des mers de Grèce, et de les dépouiller de toutes celles de leurs possessions qui avaient jadis fait partie du domaine de l'empire d'Orient, et qu'il croyait devoir lui appartenir de droit; car il se regardait comme le vrai successeur des empereurs de Constantinople.

Constantinople fortifiée. Duc. c. 45. Laonic. l. 10, p. 282, 283. Leuncl. Hist. musulm. l. 15. col. 584.

Avant de commencer les hostilités contre ces républicains, il jugea qu'il était prudent de n'avoir rien à craindre de la part des puissances qui, situées le long de la mer Adriatique, se trouvaient à portée de leur prêter des secours. La soumission de presque tous les pays qui bordaient cette côte, et qui comprenaient une grande partie de l'ancienne Illyrie, fut consommée en peu de temps, et ne coûta pas beaucoup à Mahomet. L'artillerie formidable qu'il traînait à sa suite, jetait partout une si grande épouvante, que toutes les places s'empressaient de lui ouvrir leurs portes. La conquête de ces contrées Illyriennes entraîna celle des deux Bosnies. An 1464.

Ces provinces étaient voisines de la Servie. La basse Bosnie obéissait à un roi, et la haute, à un duc, qui tous les deux payaient tribut au grand-seigneur. Ces princes, las de porter le joug des Ottomans, avaient résolu de s'en affranchir. Conquête des deux Bosnies. Laonic. l. 10, p. 284 et suiv. Æneas Sylvius, de Europa. c. 16.

Le roi, pour mériter la protection des princes chrétiens et la faveur du pape, s'était fait baptiser, en renonçant au manichéisme, qui était la religion presque dominante du pays. Sous le vain espoir d'être secouru, surtout par les Hongrois et les Vénitiens, ce souverain osa déployer le premier contre le sultan l'étendard de la liberté. Mahomet entra dans ses états à la tête d'un gros corps d'armée. Les Hongrois et les Vénitiens restèrent tranquilles spectateurs des événements. Alors Étienne, c'est ainsi que s'appelait le roi de Bosnie, abandonné à ses propres forces, ne put résister à celles du grand-seigneur. La ville de Dorobise, nommée par ceux du pays Drisna-War, essuya les premières attaques des Turks. Écrasée par leur Laonic. l. 10, p. 285 et suiv.

artillerie, elle fut forcée de capituler. Mahomet, suivant son usage, laissa dans cette ville le bas peuple, partagea avec les principaux officiers de son armée et avec ses courtisans l'élite de la jeunesse, et contraignit les habitants les plus riches de venir résider à Constantinople, pour augmenter le nombre de ses habitants.
Leuncl. Hist. musul. l. 15. col. 585 et 586. Cette conquête fut suivie de celle de Jaitza, capitale de tout le royaume de Bosnie, près de Clissa où le monarque vaincu s'était réfugié. Clisa était une ville très-forte par sa position. Entourée de marais profonds, l'abord en était presque inaccessible; mais les chaleurs de la saison les avaient desséchés assez pour qu'on eût la facilité de couper les joncs et les roseaux dont ils étaient remplis. Le visir Mahmoud, envoyé par le sultan à la poursuite du roi de Bosnie, sut profiter de cette circonstance. Il fit faire avec ces herbes aquatiques des fascines qu'on ajusta entre elles, de manière que, couvertes de planches, elle formaient des ponts flottants, à l'aide desquels on pouvait aborder, sans courir aucun risque, jusqu'au pied des murs de la ville. Étienne, étonné de cette manœuvre, envoya
Laonic. l. 10, p. 287. dire au visir qu'il était disposé à lui abandonner Clissa, s'il voulait lui assurer la vie, ainsi qu'aux habitants. Le visir fut reçu à cette condition dans la ville. Il n'attenta pas aux jours d'Étienne, comme il en était convenu avec serment; mais il se crut dispensé de respecter sa liberté. Il le fit arrêter et l'envoya au sultan. Mahomet, après l'avoir traîné pendant longtemps à sa suite dans ses courses militaires, le condamna à perdre la tête. Il le fit exécuter par un chef
Laonic. l. 10, p. 290. de ses cuisines, qui avait accusé ce prince d'avoir tenté d'empoisonner les viandes préparées pour la table du

grand-seigneur. La haute Bosnie fut également forcée de céder aux armes ottomanes. Mahomet, après l'avoir soumise, en donna l'investiture au second des fils du duc, lequel s'était fait renégat, et avait changé son nom d'Étienne en celui d'Ahmed. Ainsi les deux Bosnies qui, depuis le septième siècle, avaient été démembrées de l'empire grec par les Esclavons, passèrent sous la domination des Turks, qui les possèdent encore maintenant, au moins en grande partie.

Les Vénitiens eurent tout lieu de se repentir d'avoir vu d'un œil si indifférent les Turks s'emparer des deux Bosnies, et d'avoir fermé l'oreille aux instances du roi et du duc, pour qu'ils vinssent à leur secours. Mahomet envoya dans le Péloponèse le visir Mahmoud et Omar-Pacha, pour se saisir en son nom des villes que la république de Venise y possédait. Ces deux officiers débutèrent par se rendre maîtres de la ville d'Argos. Elle leur fut livrée par la trahison d'un de ces prêtres grecs qui, furieux schismatiques, haïssaient encore plus les Latins que les Mahométans. Ce perfide trouva le moyen d'en chasser le gouverneur vénitien Nicolas Dandolo, et d'y introduire une garnison turke. Les Musulmans firent ensuite une excursion sur le territoire de Neupacte qui appartenait aussi aux Vénitiens. Ils s'avancèrent jusqu'à Modon, et en ravagèrent les environs. Cependant il subsistait toujours entre la Porte et la Seigneurie un simulacre de paix

Argos livrée aux infidèles. Laonic. l. 10, p. 291.

La nouvelle de cette infraction faite aux traités jeta le sénat de Venise dans de grandes perplexités. La plupart de ses membres opinaient pour qu'on s'expliquât avec le sultan, avant d'adopter un dernier parti. Alors le sénateur Victor Capello, ayant pris la parole,

Venise déclare la guerre aux Ottomans. Laonic. l. 10, p. 291.

prononça une harangue pleine de force et d'énergie. Il représenta à ses collègues le danger où ils allaient exposer leur patrie en différant d'armer contre le sultan. Il leur dit que les seules remontrances qu'on pouvait faire à ce Barbare, étaient de lui déclarer sur-le-champ la guerre; qu'il serait peu digne de la république de n'avoir à employer, pour toute défense, d'autres armes que d'humbles suppliques. « Ceux d'en-« tre vous, disait-il, qui voudraient qu'on lui dépêchât « des ambassadeurs pour lui déclarer qu'il a violé la « paix, peuvent-ils se flatter que ces députés réussi-« ront mieux dans leur mission, que tant d'autres qui « ne nous ont jamais rapporté de la cour ottomane « que des paroles trompeuses ou de vains compliments? « Que l'expérience du passé nous serve de leçon pour « le présent et pour l'avenir! Qu'avons-nous besoin « maintenant de chercher à découvrir les intentions « de Mahomet? L'invasion d'Argos ne nous fait-elle « pas assez connaître quels sont ses vrais desseins? « Vous n'avez point oublié, sans doute, qu'il ne s'est « pas caché pour venir examiner la situation de Né-« grepont. Vous savez avec quelle curiosité il a sondé « lui-même le canal de l'Euripe, qui sépare cette île « du continent. Pouvez-vous donc douter qu'à cette « heure même où vous délibérez avec tant de ména-« gement et d'égard pour sa personne, il ne conjure « votre perte? Cette réserve dont vous avez usé jusqu'à « présent envers lui, et vos lenteurs ont déja eu des « suites bien funestes. Ce sont elles qui ont causé et « la perte de Constantinople, et la ruine du Pélopo-« nèse. Dernièrement encore, n'avons-nous pas laissé « enlever au roi de Bosnie et le trône et la vie? De

« quelle confusion, je dis plus, de quelle infamie ne « serons-nous pas couverts, lorsqu'on entendra toutes « les nations chrétiennes nous reprocher de les aban- « donner à la merci des infidèles, dans la crainte que « la guerre ne nuise à notre commerce maritime, et « se plaindre que nous les sacrifions à l'appât d'un « gain sordide? » Enfin Capello termina son discours en exhortant ses compatriotes à se liguer avec les Hongrois, à leur délivrer des sommes d'argent pour subvenir aux frais de la guerre, et à augmenter le plus qu'il sera possible la marine vénitienne. Il voulut de plus que la Seigneurie dépêchât au pape des députés pour le prier de prendre en considération cette croisade, qu'il avait publiée lui-même à Mantoue avec tant d'éclat. Il conseilla d'envoyer au plus tôt dans le Péloponèse un corps de deux mille hommes de cavalerie, avec des émissaires pour faire soulever le pays. *Tandis que les Hongrois*, disait-il, *presseront les Turks sur le continent, nous les harcellerons sur mer*. Capello, par la force de son éloquence, entraîna de son côté le plus grand nombre des sénateurs, et la guerre contre les Ottomans fut décrétée sur l'heure. En conséquence, la Seigneurie fit partir des ambassadeurs pour la Hongrie et pour Rome. Mathias, roi de Hongrie, promit de se joindre aux Vénitiens. Il convint de traverser le Danube au printemps prochain, et de porter la désolation sur le territoire des Turks. Alors les ambassadeurs de Venise remirent à ce prince vingt-cinq mille ducats en or, avec lesquels il leva un nombre égal d'hommes de guerre.

Rayn. ann. 1463. n. 50, 51 et suiv.

Le pape fut transporté de joie lorsqu'il apprit que les Vénitiens s'étaient décidés à déclarer la guerre au

Le pape s'embarque avec

le sacré collége pour la guerre. Laugier, hist. de Venise. t. 7, p. 192.

grand-sultan, et que déja ils avaient mis en mer une flotte, avec ordre de se rendre dans le Péloponèse. Il adressa au doge Christophe Moro une lettre dans laquelle, consultant plus son zèle que ses forces, il annonçait qu'il se mettrait lui-même à la tête des troupes; qu'il serait accompagné de tout le collége des cardinaux, et suivi de soldats pleins de bravoure qui assureraient, par la vigueur de leurs bras, l'efficacité des prières qu'il ferait au Dieu des armées pendant le combat. Il ajoutait que son fils bien-aimé Philippe, duc de Bourgogne, de l'illustre maison de France, viendrait le joindre avec un puissant renfort. Il invitait le doge à imiter son exemple, à venir en personne prendre part à cette glorieuse expédition, à y paraître monté sur *le bucentaure* et environné de toute la pompe de sa dignité. Le pontife attachait une grande importance à cet appareil. *La présence des princes*, disait-il, *produit toujours beaucoup d'effet sur l'esprit des soldats. Les grands noms inspirent dans les armées de la confiance aux troupes et de la terreur à l'ennemi.* Le pape, qui craignait que le doge fût peu disposé à quitter Venise pour aller affronter à son âge les dangers et les incommodités de la mer, va au-devant de ce prétexte, en lui représentant que le duc de Bourgogne est vieux, et que lui-même n'est pas jeune. Aussi appelait-il cette nouvelle croisade *la triple alliance des trois vieillards*. Enfin, il finissait par lui dire qu'il l'attendait l'été suivant à Ancône pour partir ensemble.

Laug. hist. de Venise. t. 7. p. 192.

Bail. de vita Scand. l. 10. p. 304.

Le saint père écrivit aussi à Scanderbeg pour lui donner avis de son voyage. Il lui promettait que lorsqu'il serait arrivé aux frontières de ses états, il le

couronnerait roi d'Épire et d'Albanie, et le déclarerait généralissime de l'armée des croisés. Cette promesse flatta beaucoup Scanderbeg, et il fit de grands apprêts pour recevoir le pape avec distinction, et de grands préparatifs pour faire la guerre aux Turks avec vigueur. Mahomet menaça Scanderbeg de toute son indignation, s'il ne cessait ses armements. Le prince albanais ne répondit à ses menaces qu'en lui proposant un cartel. Dans le même temps, le pape reçut du sultan une lettre dans laquelle il lui disait : *Je suis innocent de la mort du Christ, et je ne puis penser qu'avec horreur à ceux qui l'ont attaché à la croix.* Le pape, de son côté, écrivait à Mahomet pour l'inviter à recevoir le baptême, lui promettant, pour prix de cette complaisance, de le faire le premier potentat de l'univers. Ces lettres ne produisirent aucun effet, si ce n'est que celle du pape choqua les princes chrétiens, et scandalisa un peu les fidèles.

Départ du pape pour Ancône. Hist. des papes jusqu'à Benoit XIII, incl. t. 4. in-4. p. 207. et suiv.

Pie II, au retour de la belle saison, ne manqua pas de partir pour Ancône. Il fit la route en litière à cause de la faiblesse de sa santé. Il trouva tous les chemins couverts d'une foule de croisés accourus de France, d'Espagne et d'Allemagne, dans l'espoir de s'embarquer à Ancône pour passer avec lui en Grèce. On fut obligé d'en congédier une multitude qui étaient venus sans armes, sans chefs, sans argent, sans provisions, sans aucune disposition pour la guerre, n'ayant apporté avec eux que leur misère. Sa sainteté, en congédiant ces pieux vagabonds, ne voulut point cependant qu'ils fussent privés des graces spirituelles attachées au voyage d'outre-mer. Il leur donna l'absolution de tous leurs péchés avec indulgence plénière.

Ce qui n'empêcha pas un grand nombre d'entre eux, et beaucoup d'Allemands surtout, de mourir de faim en retournant dans leur patrie.

Barlet. vita Scanderb. l. 11. p. 331.

Le pape, en arrivant à Ancône, apprit que le duc de Bourgogne ne viendrait pas au rendez-vous. Il fut accablé de cette nouvelle. Une fièvre violente le saisit, et il ne tarda pas à reconnaître qu'il approchait de sa fin; alors il fit venir les cardinaux, et leur recommanda de suivre le projet de la croisade, en leur remettant quarante-cinq mille ducats en or. Il mourut peu d'heures après, la nuit du 13 au 14 août 1464. Paul II, son successeur, quoique Vénitien, était bien éloigné de montrer autant d'animosité contre les Turks. On eût dit, au contraire, que son intention était de faire, en troublant le repos de l'Italie, une diversion en faveur de ces infidèles.

Mort du pape à Ancône.

Laonic. l. 10. p. 296.

La flotte que les Vénitiens avaient en mer était composée de trente-cinq galères et de douze gros navires. Elle portait un grand nombre de soldats italiens et près de deux mille hommes de cavalerie légère. Cet armement était commandé par Jacques ou Louis Loredano, à qui le sénat avait donné plein pouvoir et toute autorité sur les terres que la république possédait le long de la mer d'Ionie et dans la mer Égée.

Loredano ayant mis à la voile, se rendit à Monembasie, et y débarqua des troupes qui enlevèrent aux Turks Vatica, ville de Laconie. Bertoldo d'Est, qui commandait l'armée de terre, vint se réunir à Loredano avec un corps de vingt-quatre mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux. Il envoya un détachement pour faire le siége d'Argos et reprendre cette ville sur les Turks. La réduction d'Argos et de

Laonic l. 10, p. 297.

la ville de Vatica, disposa les Grecs du Péloponèse qui gémissaient sous la tyrannie ottomane, à se prêter aux insinuations de Bertoldo d'Est. Ce général ne cessait de les bercer de l'espoir d'être puissamment secourus par la Croisade. Les habitants de Sparte ou Lacédémone furent les premiers à entrer dans ses vues. Ils lui représentèrent qu'il fallait avant tout s'assurer de Corinthe et fermer aux Turks les portes du Péloponèse, en rétablissant l'hexamile. Loredano et Bertoldo suivirent ce conseil; ils se transportèrent à l'isthme de Corinthe, et employèrent, dit-on, trente-six mille ouvriers à relever cette muraille qui avait été tant de fois détruite et réédifiée. Les troupes de la république se portèrent ensuite sur Corinthe. Elles étaient près de s'en emparer, lorsque Bertoldo d'Est reçut une blessure dont il mourut peu de jours après. Cet accident découragea les Vénitiens; ils levèrent le siége de Corinthe, abandonnèrent l'hexamile, et se replièrent précipitamment sur Napoli de Romanie. Le visir Mahmoud, qui était accouru à la tête de quatre-vingt mille hommes pour arrêter leurs progrès, fit démolir l'hexamile, renforça toutes les places que les Ottomans possédaient dans ces contrées, jeta une nombreuse garnison et des vivres dans Patras. Il chargea ensuite Omar d'aller avec un corps de vingt mille hommes réduire à l'obéissance du sultan toutes les possessions vénitiennes situées dans les environs de Modon.

Laonic. l. 10. p. 297, 298.

Rayn. ann. 1464, n. 5 et suiv.

Laonic. l. 10. p. 299, 300.

Les habitants de Sparte, aujourd'hui Misithra, excités par les Vénitiens, et animés par le souvenir de cette liberté qu'ils avaient jadis défendue avec tant de gloire contre les oppresseurs de leur patrie, avaient

pris les armes sous la conduite d'un brave de leur nation, nommé Graitza Paléologue, et avaient chassé les Turks de leur ville. Ce coup de vigueur ne se soutint pas. Ceux de Misithra, après cette tentative pour se tirer d'esclavage, préférèrent d'abandonner leur ville qui ne pouvait manquer de retomber bientôt entre les mains des Turks, au malheur d'y vivre sous la tyrannie de ces maîtres barbares. En vain Mahmoud, après s'être remis en possession de Sparte, invita ces fugitifs à rentrer dans leurs foyers; le plus grand nombre persista dans la résolution de rester cantonné sur cette partie inaccessible des montagnes qui environnent Misithra. Ces hommes belliqueux, connus sous le nom de Maniotes, se sont défendus dans cet asile pendant plus de deux siècles contre toute la puissance du Croissant.

Laonic. l. 10, p. 301.

La conquête que les Vénitiens firent alors de Lemnos, réveilla leur courage. Ils exécutèrent une descente le jour de Pâques dans l'île de Lesbos, où, pour satisfaire à leur vengeance, ils se firent une sorte de divertissement d'empaler une multitude de Turks. Il semblait que les chrétiens, dans ce siècle affreux, prenaient à tâche de le disputer en cruauté aux féroces Musulmans.

An 1465. Mort du despote Thomas. Hist. de Constantin. sous les emper. Fr. l. 8. p. 216. Duc. Fam. Byz. p. 247. Theod. Spandugino.

Le 12 mai de l'année 1465, le prince Thomas Paléologue mourut à Rome. Il était âgé de cinquante-six ans. La conduite de ce despote fut sous plus d'un rapport très-blâmable. L'histoire lui impute des actions qui ne font honneur ni à sa bonne foi, ni à son humanité. Après avoir attiré à sa cour, par trahison, Martin-Zacharie-Asan Centurioni, prince d'Achaïe, son beau-père, il l'avait laissé mourir de faim avec ses

enfants dans un cachot. Il avait fait couper les mains, les oreilles, le nez et crever les yeux à un seigneur époux d'une sœur de sa femme, et qui, par conséquent, était son beau-frère. Il est vrai que ces deux hommes s'étaient rendus coupables de crime d'état, en fomentant les troubles du Péloponèse. Mais quelque irrité qu'il dût être contre eux, il pouvait les punir avec plus de modération, et ne pas épuiser sur leurs personnes les recherches d'une cruauté atroce. La manière dont il les traita n'annonce pas certainement une belle ame. Thomas en mourant laissa deux fils, André et Manuel, et deux filles, Hélène et Zoé. André, prince dissolu, finit ses jours à Rome, où il s'était mésallié en épousant une femme du plus bas étage et sans mœurs. Manuel, son cadet, prince actif et d'un caractère entreprenant, crut que s'il quittait la cour de Rome pour celle de Constantinople, et l'Évangile pour l'Alcoran, cet échange le conduirait à une grande fortune. Mahomet lui fit à la vérité un accueil gracieux; mais il ne paraît pas que sa générosité ait répondu aux grandes espérances de ce jeune ambitieux. Il ne lui accorda pour son entretien que le revenu de deux méchantes bourgades, nommées l'une Syresion et l'autre Ampelizion, avec cent aspres à dépenser par jour. Il lui fit présent de quatres esclaves, dont deux mâles et deux femelles. Manuel eut de ces femmes deux enfants appelés l'un Jean et l'autre André. Jean vécut et mourut dans la religion chrétienne. Quant à André, Sélim, petit-fils de Mahomet II, le fit circoncire, lui imposa le nom de Mahomet, et lui donna du service dans ses armées. A l'égard des deux filles du despote Thomas, Hélène fut mariée à Lazare, prince

Phrantz. l. 3. c. 27 et 28. Hist. polit. p. 18 et 19. Turko-grec.

de Servie; Zoé, la seconde, épousa à Rome Jean, duc de Moscovie, et en eut plusieurs enfants. Elle avait la réputation d'être une femme de beaucoup d'esprit, mais en même temps pleine d'artifice.

Mahomet recherche l'alliance du roi de Naples. Hist. des papes, dep. St. Pierre jusqu'à Benoît XIII. t. 4, p. 226.

Mahomet redoutait les armes de Ferdinand, roi de Naples. Il chercha à le gagner par l'appât de l'or, et même à contracter avec lui des alliances de famille. Il lui offrit huit cent mille écus d'or, s'il voulait déclarer la guerre à certaines puissances d'Italie. En même temps il lui proposa pour le prince Alphonse, son fils aîné, le mariage d'une de ses propres filles, ou celui de la fille d'un de ses premiers officiers, laquelle professait la religion chrétienne. Il promettait d'assurer à la future épouse une dot de deux cent mille écus aussi d'or, et plus encore s'il était nécessaire. Ferdinand, pour donner au pape une preuve de sa déférence, quoique dans le fond il ne lui fût pas fort dévoué, l'instruisit des offres de Mahomet, et du refus qu'il avait fait de les accepter. Le saint père sut gré à Ferdinand de sa conduite et lui fit de grands compliments. Mahomet avait aussi entretenu, en suivant le même système de politique, des liaisons avec François Sforce, duc de Milan. Il lui avait envoyé des ambassadeurs chargés de riches présents, pour l'engager à prendre les armes contre la république de Venise; mais le duc ne s'était point prêté à ses vœux.

Expédition des Turks en Albanie.

Le sultan entra au mois de juin de cette année, 1465, à la tête de deux cent mille hommes, dans l'Albanie. Il s'y empara de plusieurs places, et entre autres de Sfetigrade, qui, en langue illyrienne, signifie la ville sainte, et de Belgrade, qu'il faut distinguer de Belgrade en Hongrie. Ce ne fut pas toutefois sans faire

de grandes pertes et sans essuyer de grands revers. Scanderbeg en plusieurs occasions défit ses troupes. Le sultan, considérant qu'en général les villes de guerre de l'Albanie étaient trop bien fortifiées pour qu'il pût se flatter de les emporter de vive force, jugea qu'il n'y avait que la famine qui pût les lui soumettre. En conséquence, il partagea son armée en plusieurs divisions ou détachements, qui, répandus dans les divers cantons du pays, en tenaient les places en échec, et les empêchaient d'avoir aucune communication entre elles. Le plus fort détachement était commandé par le pacha Balabanus, qui jouissait de la plus grande faveur auprès de son maître, parce que, lors de la prise de Constantinople, il était monté le premier sur la brèche. Cette action lui avait mérité l'honneur d'être élevé du grade de simple soldat à celui de pacha. Mahomet lui ordonna de suspendre le siége de Croïe, capitale de l'Albanie, qu'il avait déja commencé, et de le convertir en blocus. Après avoir fait ces dispositions, il partit pour Philippopolis, bien résolu de revenir au renouvellement de la saison, avec des forces beaucoup plus considérables.

Barl. vita Scanderb. l. XI, p. 333.

Scanderbeg, prévoyant que le blocus de Croïe se prolongerait assez pour qu'il eût le temps de faire un voyage à Rome, partit pour cette ville, dans le dessein d'y solliciter des secours auprès de Paul II. Ce pontife l'accueillit très-bien; il le combla de présents et de promesses encore plus. Il paraît qu'il s'en tint là, et qu'il fut peu touché des représentations que lui fit le prince albanais en faveur de la croisade; parce que, dit-on, elles tendaient à diminuer ses trésors et à contrarier cette passion qu'il avait pour accu-

An 1466. Voyage de Scanderbeg à Rome. Barl. vita. Scanderb. l. 12, p. 355. Ciacon. et Platina in Paul II. passim.

muler dans ses coffres des bijoux de toute espèce, et surtout des diamants dont il aimait beaucoup à se parer. En effet, sa tiare en était ordinairement surchargée. On raconte que dans une grande solennité où il l'eut long-temps sur la tête, elle le fatigua tellement par son poids, qu'elle lui causa la maladie dont il mourut. Quelques écrivains ont été assez simples pour avancer que cette maladie fut causée par les malignes émanations qui, sorties de ces pierreries, s'étaient portées sur son cerveau. C'était alors la mode d'attribuer aux pierres fines des propriétés ou salutaires ou vénéneuses. Aussi faisait-on entrer celles de la première espèce dans certaines préparations pharmaceutiques, en les porphyrisant, c'est-à-dire, en les réduisant en poudre impalpable. On trouve encore dans nos dispensaires des traces de cet usage gothique qui s'est propagé presque jusqu'à nos jours; mais la commune opinion est que Paul II mourut pour avoir mangé deux melons à son repas du soir, la veille de son décès. Scanderbeg ne fit pas une longue résidence à Rome. Il s'empressa de revenir dans ses états pour y attendre le retour de Mahomet, et pour s'opposer aux nouvelles attaques dont ce sultan l'avait menacé. Les Turks retrouvèrent dans la garnison de Croïe le même courage qu'elle leur avait montré l'année précédente; mais la mort inopinée de Scanderbeg mit bientôt cette ville à la merci des infidèles.

An 1467. Mort de Scanderbeg.

Scanderbeg finit sa glorieuse carrière le 17 janvier 1467, à l'âge de soixante-trois ans. Il eut toutes les qualités qui font les grands capitaines. Avec des forces très-inférieures à celles des Turks, il résista pendant les vingt-quatre années qu'il régna à toute la

puissance d'Amurat II et à celle de son fils Mahomet. Sa vie fut un tissu d'actions héroïques; mais elle n'a pas toujours été sans reproches. On voudrait pouvoir arracher de son histoire quelques feuillets où se trouvent consignés des traits qui ternissent un peu sa gloire. La plupart des écrivains qui ont parlé de lui s'accordent à nous le représenter comme le plus pacifique et même le plus doux de tous les hommes. Si cela est vrai, ce devait être chez lui l'effet d'une vertu bien sublime; car il était si peu disposé par tempérament à la douceur, que toutes les fois qu'il éprouvait quelque forte contrariété, il se faisait dans sa personne une telle révolution, que sa lèvre inférieure se fendait et versait du sang; preuve qu'il avait les passions très-vives et qu'il était porté à la colère. Scanderbeg savait donc se vaincre lui-même; espèce d'héroïsme moral qui ajoutait encore en lui un grand relief à l'héroïsme militaire qu'on ne peut lui refuser.

Scanderbeg donna en mourant des signes de son sincère attachement à la religion chrétienne, dont il s'était toujours montré un ardent défenseur. Avant de recevoir les derniers sacrements de l'église, il appela auprès de lui le prince Jean, son fils et son successeur, pour l'exhorter à marcher toujours dans les sentiers de la vertu, et à se conduire avec sagesse dans le gouvernement de ses peuples. Il déclara en même temps qu'il le mettait sous la tutelle de la république de Venise, jusqu'à ce qu'il fût devenu majeur. Cette marque de confiance donnée par le prince d'Albanie aux Vénitiens fut un nouveau germe de guerre semé entre ces républicains et les Ottomans.

Barl. vita. Scand. l. 13. p. 367 et 368.

La mort de Scanderbeg fut suivie d'un deuil uni-

Vénération des Turks pour ce prince.

versel. Ses sujets le pleurèrent amèrement. Les Turks même le regrettèrent, quoiqu'il leur eût fait beaucoup de mal. Ils avaient conçu de lui la plus haute idée. Ils en donnèrent une preuve signalée, lorsque, quatre ans après, il fallut exhumer les restes de ce héros, et les transférer de l'église d'Alessio, où ils avaient été déposés, à Scutari. Au moment du transport, les janissaires qui se trouvaient à Alessio, devenue, depuis la mort de ce prince, une des conquêtes de Mahomet, se rassemblèrent autour de son cercueil, s'empressant à l'envi de le toucher de la main avec une sorte de vénération. Il y en eut même qui, après avoir réussi, malgré tous les obstacles, à se procurer quelques parcelles de ses ossements, les firent enchâsser dans des boîtes d'or et d'argent, pour les porter toujours sur eux. C'était pour ces guerriers un talisman auquel ils attribuaient la vertu de fixer dans les combats la victoire de leur côté, ou de rendre leur personne invulnérable dans les dangers. Scanderbeg s'était trouvé à vingt-deux batailles, sans avoir été blessé qu'une seule fois, et encore très-légèrement.

Ibid. p. 370 et 371.

Aventures étranges dans l'église de Constantinople.

Turko-gr. Hist. polit. p. 23, 127 et 128.

Tandis que les Grecs, répandus dans les diverses parties de l'Orient et de leur ancienne patrie, excités et mal secourus par les Latins, faisaient encore quelques mouvements pour secouer le joug des musulmans, ou pour l'éloigner de leur tête, ceux de Constantinople, résignés à l'esclavage, s'endormaient sur leurs chaînes, et paraissaient indifférents à tout, excepté aux affaires de leur église. A cette époque, il en survint une qui fit grand bruit, et agita beaucoup les esprits.

La chaire patriarcale de Constantinople était

alors remplie par un prélat nommé Denis, qui avait succédé à Siméon de Trébisonde. Denis n'étant encore que simple prêtre, était tombé, lors de la prise de la capitale de l'Empire, entre les mains des Turks qui l'emmenèrent à Andrinople. Un Grec généreux le délivra de captivité en payant sa rançon. Denis aimait son état et n'avait aucun intérêt secret de profiter de la grande révolution qui venait de s'opérer dans sa patrie, pour y renoncer. Il s'empressa d'en reprendre les fonctions aussitôt qu'il fut remis en liberté, et il les remplit, ces fonctions, avec tant de zèle et de succès, que le patriarche Gennadius le sacra métropolitain de Philippopolis. Denis, devenu lui-même dans la suite patriarche de Constantinople, se conduisit avec tant de sagesse, que pendant huit ans la paix régna sans interruption dans son église. On ne sait par quelle fatalité il s'éleva tout-à-coup contre lui des envieux qui s'avisèrent de l'accuser d'avoir été circoncis pendant qu'il était esclave chez les Musulmans. C'était à leurs yeux une abomination de voir un homme soupçonné de porter sur son corps les stigmates de la religion de l'impie Mahomet, occuper dans le lieu saint une des premières dignités du sacerdoce chrétien. Cette dispute devint sérieuse, et elle commençait à troubler tellement la tranquillité de l'église grecque, qu'on crut nécessaire d'assembler un synode pour l'apaiser. Denis, cité devant le synode, protesta avec serment qu'il n'était point circoncis. C'était tout ce qu'on pouvait exiger de lui. Ses ennemis ne se contentèrent pas de cette déclaration. Ils continuèrent leurs clameurs, et s'obstinaient à vouloir qu'il fût déposé. Denis, perdant alors patience, prit

un parti auquel on ne devait guère s'attendre. Pour mettre la vérité dans tout son jour et la faire triompher de l'opiniâtreté de ses adversaires, il osa en appeler aux regards de l'auguste assemblée, et à ceux de tout le public dévot dont elle était entourée. On sent bien qu'il n'y avait pas moyen de résister à la force d'une pareille démonstration. A ce spectacle, les amis du prélat firent retentir la salle du synode de cris d'allégresse et de félicitation. Les cris redoublèrent lorsque des connaisseurs attestèrent que non-seulement le couteau de la circoncision n'avait point approché Denis, mais que, de plus, ce pontife portait encore des signes qui annonçaient qu'il n'avait jamais cessé d'être vierge. Il faut voir avec quelle naïveté cette aventure est racontée dans *l'Histoire de l'Église grecque moderne*, publiée par le savant Crusius. Les accusateurs de Denis, confondus, se jetèrent à ses pieds et le conjurèrent avec larmes de leur pardonner; mais le prélat se montra inexorable. Il refusa d'entendre leurs excuses, et leur répondit que, comme particulier, il ne conservait contre eux aucun ressentiment, mais qu'en sa qualité de patriarche, il ne pouvait se dispenser, pour l'exemple, de punir l'outrage fait en sa personne au sacerdoce, et qu'en conséquence il les frappait tous du glaive de l'excommunication. Denis ne profita pas de sa victoire, il se dépouilla sur-le-champ des marques du patriarcat; et malgré les vœux de tous les membres du synode, il alla s'enfermer dans le monastère de Cosinitza consacré à la Vierge, dans le voisinage de Philippes, en Macédoine.

Turko-gr. l. 2. Hist. ecclés. p. 128. et suiv.

Nous avions craint d'abord que le récit d'un fait si

étrange et même si peu vraisemblable, quoique vrai, ne blessât la délicatesse de nos lecteurs. En conséquence, nous nous étions décidé à le passer sous silence; mais ce scrupule s'est évanoui quand nous avons considéré que l'histoire devant être le tableau fidèle de tout ce qui se passe sur la scène du monde, il faut y faire entrer, et de préférence, ces traits singuliers qui caractérisent si bien le génie et les mœurs des hommes, et se garder d'en exclure la peinture de leurs travers, de leurs extravagances, de leurs démences, et même de leurs plus grandes folies.

Après la retraite de Denis, le synode rétablit sur le siége patriarcal Siméon de Trébisonde, celui-là même qui avait succédé à Gennadius, et qui était l'auteur de l'usage de payer au sultan un tribut à l'avénement de chaque patriarche. En effet, ce tribut simoniaque, appelé le *pescesion* [1], avait été fixé à mille ducats ou écus d'or par Siméon. C'était ce qu'il avait donné lors de sa première installation. Il croyait qu'une pareille somme suffirait pour sa réintégration. Mais les officiers du fisc lui ayant représenté que Denis, en montant sur le siége patriarcal, avait payé le double, il ne put se dispenser d'en donner autant. Il y avait déja trois ans que Siméon, depuis son rappel, gouvernait paisiblement l'église grecque, lorsqu'un moine de Servie, nommé Raphaël, projeta de le supplanter, en s'engageant à verser dans le trésor du grand-seigneur deux mille ducats d'or par chaque année de pontificat. Les offres de Raphaël furent acceptées, et

Turko-græc. l. 2. Hist. ecclés. p. 128. et suiv.

[1] C'est un mot d'origine asiatique. *Peshyah*, en persan, signifie, *don*, *offrande*.—B.

Ibid. p. 130. et suiv. Siméon se fit forcé de lui céder la place. Ce scandale jeta l'église de Constantinople dans l'affliction. La douleur du clergé augmenta encore, quand on reconnut que ce nouveau patriarche était d'une ignorance extrême; qu'il n'avait aucune teinture de la langue grecque; qu'il en était réduit à se servir de l'idiome barbare usité en Servie parmi le bas peuple, et qu'enfin il ne pouvait se faire entendre que par le moyen d'un truchement. L'indignation fut à son comble, lorsqu'il eut donné des preuves de son intempérance et de son goût crapuleux pour le vin. En effet, on le vit un vendredi-saint, pendant la célébration de l'office de la passion, dormir sur son trône, enseveli dans l'ivresse, au point que son bâton pastoral lui échappa des mains. L'enchère qu'il avait mise au pescesion, les dépenses que lui occasionnaient ses débauches, le désordre qui régnait dans sa maison, et le peu de secours qu'il tirait de ses diocésains qui le méprisaient, ne lui permettaient pas de satisfaire au tribut qu'il s'était lui-même imposé. Les agents du fisc le poursuivirent sans pitié, et il fut arrêté. Du fond de sa prison, il présenta au divan une requête pour obtenir la permission de faire une collecte parmi ceux de son église, afin de pouvoir payer ce qu'il devait pour le pescesion. Cette permission lui fut accordée, mais avec des circonstances bien avilissantes. On le remit à la garde d'un Turk qui ne le quittait pas, et qui chaque jour le promenait attaché à une chaîne, de rue en rue et de maison en maison, pour y mendier et recueillir les aumônes des personnes charitables. Cette ame dégradée et incorrigible, malgré la vigilauce de son gardien, trouvait le moyen de détourner une partie de sa quête pour sub-

Turk.-græc. hist. eccl. p. 130 et 131.

Turko-græc. Hist. polit. p. 24.

venir à ses honteuses débauches qui ne tardèrent pas à le conduire au tombeau.

Après la mort de cet homme méprisable, on éleva au patriarcat Manuel, grand-ecclésiarque, à qui Mahomet avait jadis fait fendre les narines pour s'être déclaré courageusement contre le mariage scandaleux de la duchesse d'Athènes avec Georges, protovestiaire de Trébisonde. Ce nouveau patriarche prit le nom de Maxime. Aussitôt qu'il eut été sacré par le métropolitain d'Héraclée, il se rendit au sérail où il fut présenté, suivant l'usage, à Mahomet, dont il baisa la main, en lui remettant deux mille ducats, qu'il continua de lui payer tous les ans. Maxime passait pour un savant théologien. Le sultan le chargea de lui donner par écrit une explication des articles fondamentaux de la doctrine chrétienne. Mahomet fut très-satisfait de son ouvrage. Il le fit traduire en arabe, et se plaisait à l'examiner avec des Grecs instruits qui résidaient dans son palais. On a vu plus haut que ce même prince avait déja donné une pareille commission à Gennadius. Turko-græc. Hist. eccl. p. 131.

Cependant, le despote Démétrius vivait tranquillement à Andrinople. Le sultan lui avait accordé pour son entretien la moitié de l'impôt qui se percevait sur les salines de la ville d'OEnos. Ce revenu était plus que suffisant pour lui procurer une existence honnête, et même pour le mettre en état de vivre avec une sorte de splendeur et de dignité. Les préposés aux salines ayant détourné les deniers de la ferme, furent découverts et poursuivis. Ils crurent rendre leur crime moins grave et diminuer la rigueur du châtiment qu'il méritait, en dénonçant le prince Démétrius comme Infortune du despote Démétrius. Phrantz. l. 3. c. 29. Turko-græc. Hist. polit. p. 19 et 20.

leur complice, et même comme celui qui leur avait conseillé cette bassesse. Mahomet, dans un premier mouvement de colère, prononça contre Démétrius un arrêt de mort; mais ensuite il se radoucit et se contenta de le priver de tout ce qu'il possédait; de sorte que ce prince se vit en un instant réduit à manquer du plus strict nécessaire. Le sultan le condamna en même temps à une espèce de dégradation, en lui interdisant l'usage du cheval. Le prince Démétrius, las de vivre dans cet état d'opprobre, essaya d'en sortir à quelque prix que ce fût. Un jour que le grand-seigneur allait entrer dans Andrinople, il se mit sur son passage, le salua d'un air très-humilié, et lui adressant la parole, il l'appela son gendre : à ce mot, Mahomet jeta ses regards sur lui; le voyant à pied et couvert d'un habit misérable, il en fut touché; c'était peut-être la première fois que ce tyran sentait son cœur s'ouvrir à la pitié. Il se fit amener un de ses plus beaux chevaux. Ayant fait monter dessus son beau-père, ils entrèrent de compagnie dans la ville. Mahomet assigna à Démétrius un nouvel apanage, dont ce prince se trouva fort content, quoiqu'il fût assez modique. Mahomet était toujours fort irrité contre les chevaliers de Rhodes, qui ne cessaient d'inquiéter ses flottes. C'était aussi avec dépit qu'il les voyait possesseurs du château de Saint-Pierre, en Carie. La garnison de cette citadelle faisait des excursions continuelles sur le territoire ottoman, et une multitude d'esclaves chrétiens échappés des fers des Turks venaient s'y réfugier de tous les cantons de la Natolie, qu'il serait plus régulier d'appeler l'Anatolie. Il forma donc le projet de chasser ces braves de leur île.

Phrantz. l. 3. c. 30. Leuncl. Pandect. n. 218.

An 1468.

Avant d'entreprendre cette grande expédition, il voulut aller soumettre la Caramanie qui lui donnait toujours quelque nouveau sujet de plainte. Mahomet entra dans ce pays avec Mustapha, son second fils. Il y conquit plusieurs forteresses, et entre autres celles de Laranda et de Gialkisar. Il attaqua ensuite la capitale de la principauté de Candéloro qui ne put résister à la force de ses armes, puis il ravagea les environs de Cogni, l'ancien *Iconium*, et réduisit à son obéissance plusieurs places de cette contrée. Il dispersa un corps de troupes auxiliaires envoyé par le soudan d'Égypte pour défendre la Caramanie de ses invasions. Après ces exploits il reprit le chemin de Constantinople, laissant à son fils Mustapha le soin d'achever ce qu'il avait commencé. Le jeune sultan suivit avec succès le plan que son père lui avait tracé. Il se rendit maître de plusieurs villes, dont Mahomet n'avait pas jugé à propos de s'emparer, pour lui laisser l'honneur d'en faire la conquête. Ces villes furent réunies au gouvernement d'Amasie que Mustapha possédait, et qui formait son apanage.

An 1469. Expédition de Mahomet en Caramanie.

Chronic. Wolfangi.

Au commencement du printemps de cette année 1469, de furieux tremblements de terre s'étaient fait sentir dans les îles de Sainte-Maure, de Céphalonie, de Zante, et dans plusieurs autres adjacentes; les effets en furent terribles. Un grand nombre d'édifices s'écroulèrent et les habitants furent ensevelis sous leurs ruines. Dans l'île de Céphalonie une petite ville s'abîma presque tout entière, et à peine quelques-uns de ceux qu'elle renfermait dans son enceinte, échappèrent à la mort. Les secousses se répétèrent souvent et tinrent pendant plusieurs mois ces contrées mari-

Tremblement de terre et peste dans les îles de Grèce. Phrantz. l. 3. c. 30.

26.

times dans de perpétuelles alarmes. Ces îles ont été de tous temps sujettes à ce redoutable fléau, et l'histoire de l'Archipel est remplie du récit de semblables catastrophes. Ces calamités avaient été précédées d'une peste affreuse qui exerça ses fureurs dans Constantinople, Andrinople et Gallipoli. Chaque jour elle enlevait des milliers de personnes dans ces villes. La fille du despote Démétrius que Mahomet avait épousée, fut une des victimes malheureuses de cette contagion.

Incursions des Vénitiens sur les terres de Mahomet.

Les Vénitiens avaient cru devoir profiter de l'éloignement de Mahomet, occasionné par son voyage en Caramanie, pour former quelques entreprises contre ses possessions situées en Grèce. Ils avaient donné le commandement de leurs forces maritimes à ce Victor Capello qui, d'après les sentiments qu'il avait manifestés au sénat dans ce discours dont nous avons donné plus haut le précis, n'était rien moins que disposé à ménager les Turks. La première action de cet intrépide capitaine fut d'aller mettre le siége devant Athènes qu'il livra au pillage; mais il ne put en réduire le château. Il envahit ensuite l'île d'Imbros, et ravagea OEnos. Les Vénitiens se montrèrent envers cette dernière ville plus féroces que les Turks mêmes. Ils y outragèrent de la manière la plus indigne des religieuses grecques, dont l'honneur avait été respecté jusqu'alors par ces Barbares. Enfin, ils s'y abandonnèrent à des excès dont leurs propres historiens ne parlent qu'en rougissant. L'impétueux Capello, échauffé par ses premiers succès, vint assiéger Patras; mais il échoua devant cette ville. Divers autres revers qui se succédèrent coup sur coup, l'affectèrent si vivement, qu'il en mourut de douleur. La conduite des Vénitiens courrouça tellement Maho-

met, qu'il jura de s'en venger, sans délai, par la prise de Nègrepont.

Le sénat de Venise avait confié le gouvernement de cette île à un brave nommé Paul Erizzo. Les Grecs et les Latins qui habitaient l'île de Négrepont, vivaient dans la plus parfaite intelligence, et étaient animés du même esprit pour sa défense. Mahomet partit de Constantinople à la tête d'une armée de cent vingt mille combattants pour en aller faire la conquête. Il s'avança par terre jusqu'aux confins de la Béotie. Son visir Mahmoud conduisait une flotte de trois cents voiles, montée de douze mille hommes de débarquement. Cette flotte attaqua, en passant, l'île Syros qui l'obligea de continuer sa route après l'avoir fort maltraitée. Elle hâta sa course vers l'Euripe, et mit à terre dans l'île de Nègrepont, sans aucune opposition, un corps de troupes qui surprit et pilla les villes de Basilicon et de Stora. Mahmoud vint ensuite insulter les faubourgs de la capitale; mais il fut obligé de s'en éloigner avec une précipitation qui ressemblait à une fuite. Le treizième de juin, Mahomet aborde au rivage de l'Euripe, et y fait jeter un pont de bateaux sur lequel il passe dans l'île; aussitôt il envoie sommer le gouverneur de la ville de Nègrepont, nommée autrefois *Chalcis*, de se rendre. Erizzo ne lui répondit qu'en se préparant à repousser avec la plus grande vigueur ses attaques. Le courage de ces braves insulaires était soutenu par l'intrépidité de leurs femmes, qui, la plupart, avaient pris les armes et combattaient en héroïnes sur la brèche à côté de leurs maris. Mahomet craignant de ne pouvoir emporter cette ville par la force, eut recours à ses moyens ordinaires de

An 1470. Prise de Nègrepont. Phrantz. l. 3. c. 30. Sabellic. Cantim. Mahomet II n. 23. Spandugino l. 1. p. 48 et suiv. Rayn. ann. 1470. n. 11. et suiv. Justinian. hist. venet. l. 8.

séduction; il corrompit celui qui commandait l'artillerie des assiégés. Erizzo ayant convaincu cet homme de sa perfidie, le fit étrangler et pendre ensuite par un pied aux barreaux des fenêtres de son logis. Ce châtiment n'empêcha pas un autre traître d'indiquer aux Turks une partie faible dans les murailles de la place. Les assiégés voyant les ennemis diriger vers cet endroit tous leurs efforts, commencèrent à désespérer de pouvoir leur résister encore long-temps. Ils dépêchèrent un message vers Nicolas Canale qui commandait la flotte vénitienne, pour l'informer de l'état de détresse où ils se trouvaient. Canale, au lieu de venir promptement à leur secours, appareilla pour s'éloigner des Turks. Alors Erizzo perdant tout espoir de salut, capitula, à condition qu'il conserverait sa tête. Mahomet, lorsqu'il fut maître de sa personne, le fit scier en deux, en disant qu'il lui avait promis d'épargner sa tête, mais non pas les autres parties de son corps. Anne Erizzo, fille de l'infortuné provéditeur, donna en cette occasion un exemple de vertu et de force digne de son père. Cette jeune personne tomba entre les mains des janissaires qui l'entraînèrent dans la tente de Mahomet, aux sollicitations duquel elle résista avec un grand courage. Ce Barbare n'ayant pu triompher d'elle ni par la douceur ni par la violence, lui fit trancher la tête.

Phrantz. l. 3. c. 30.

Mahomet, après s'être emparé de Nègrepont, revint par terre à Constantinople. Sa flotte mit à la voile pour s'y rendre aussi. L'amiral Canale voulant effacer l'ignominie dont il s'était couvert par lâcheté ou par faiblesse, essaya d'empêcher les vaisseaux du sultan de rentrer dans leurs ports. Il fit même quelques tenta-

tives pour reprendre Négrepont, mais elles furent sans succès. Pierre Mocenigo, que la République avait dépêché pour relever Canale, le mit avec son fils et son secrétaire aux arrêts, et les fit partir pour Venise chargés de chaînes. Les avogadors condamnèrent Canale à avoir la tête tranchée entre les deux colonnes de la petite place Saint-Marc; mais le sénat commua la peine de mort en un bannissement perpétuel. Comme il fut prouvé que la crainte de voir périr à ses côtés un fils qu'il aimait tendrement, avait empêché Canale de faire son devoir, on décréta que dorénavant aucun général ne pourrait se faire accompagner de ses enfants dans ses expéditions militaires. Canale, qui cultivait les lettres, alla se consoler avec elles des rigueurs de son sort, dans un canton de la Carniole où il établit sa demeure. Il charmait son ennui par l'étude et par la lecture des ouvrages dont était composée une riche bibliothèque d'où il ne sortait que pour prendre quelquefois le plaisir de la chasse.

L'année suivante le prince Démétrius Paléologue, environ trois ans après être rentré en grace avec Mahomet, fut attaqué d'une maladie à laquelle il succomba. Avant de rendre les derniers soupirs, il se fit revêtir d'un habit de moine, suivant un usage pratiqué alors tant en Orient qu'en Occident. Il changea son nom de Démétrius en celui de David. La princesse sa femme le suivit de près au tombeau. Ainsi sortit de ce monde le pénultième des frères de Constantin Dragosès. Démétrius s'était trouvé par la mort du prince Thomas Paléologue sans aucun concurrent, du côté de sa famille, héritier immédiat de l'empire de Constantinople. Ce prince, qui fut et le fléau et la honte

An 1471. Mort du despote Démétrius. Phrantz. l. 3. c. 30.

de sa patrie, s'est fait assez connaître par lui-même dans le cours de cette histoire, pour qu'on se dispense de tracer ici son portrait.

An 1472. Efforts de Sixte IV pour ranimer la croisade contre les Turks.

Mahomet sentait bien que les Vénitiens, après la perte de Nègrepont, ne se tiendraient pas tranquilles, et qu'ils ne négligeraient rien pour se remettre en possession de cette belle colonie. Pour les détourner de ce dessein, il essaya de les endormir par des négociations artificieuses. Les Vénitiens ne se laissèrent pas prendre au piége; ils cherchèrent à se procurer de toutes parts des secours; ils s'adressèrent au pape Sixte IV qui venait de remplacer Paul II sur le saint-siége. Ils le sollicitèrent de réchauffer de toute l'ardeur de son zèle la croisade qui était alors si languissante, qu'à peine donnait-elle quelque signe de mouvement. Ce pontife se prêta volontiers à leurs désirs; il députa plusieurs cardinaux vers les princes chrétiens pour tâcher de les réconcilier les uns avec les autres, et ensuite les exhorter à tourner de concert leurs armes contre l'ennemi commun. Le cardinal Bessarion fut choisi pour aller rétablir la paix entre Louis XI, roi de France, et Charles, duc de Bourgogne. Ce prélat ne fut pas plus heureux dans sa mission que ses autres collègues. Le roi de France était secrètement piqué contre lui, parce que dans le procès criminel fait au cardinal Balue, et dans lequel il intervint en qualité de commissaire du pape, il avait paru trop favorable à l'accusé. C'est pourquoi, lorsqu'il se présenta devant Louis XI, ce prince le reçut assez mal. Il écouta sa harangue d'un air railleur, et lui répondit, en lui passant très-familièrement la main sous la barbe qu'il portait fort longue et fort touffue, par un vers latin

Mathieu. Histoire de Louis XI. liv. 2.

Brantôme. Mém. des hommes illustres.

dont l'application était assez désobligeante pour l'orateur et pour la nation grecque, puis il se pressa de le congédier sans beaucoup de cérémonie. La vertu de Bessarion ne put soutenir cet affront. Le chagrin qu'il lui causa fut si vif, qu'il en tomba malade. Il finit peu de temps après ses jours à Ravenne, le 15 novembre 1472, emportant avec lui les regrets des savants de toutes les nations, et surtout ceux des Vénitiens. Bessarion s'était toujours montré dévoué aux intérêts de la république de Venise. Pour lui donner une preuve de son attachement, il avait fait don, même de son vivant, à la fameuse bibliothèque de Saint-Marc, de la sienne; elle était composée de tout ce que la littérature grecque et latine avait produit de plus excellent, comme le dit le doge Christophe Moro dans la lettre de remercîment qu'il écrivit à Bessarion, au nom du sénat.

Hist. de Venise par Laugier. l. 7. p. 227.

Expédition de P. Mocenigo contre les Turks.

En attendant que la confédération de l'Occident pût se fortifier davantage par la réunion d'un plus grand nombre d'alliés, le pape, le roi de Naples, et les Vénitiens qui étaient les plus près du danger, crurent devoir rassembler sans délai les forces navales dont ils pouvaient disposer, pour au moins donner de l'inquiétude aux Turks. Ne se sentant pas en état de faire sur eux des conquêtes durables et permanentes, ils jugèrent qu'il fallait se contenter de les harceler par une guerre de corsaires ou de pirates, en mettant au pillage toutes les îles et toutes les côtes de leur domination. Après la mort de Victor Capello, Pierre Mocenigo avait été nommé amiral de la marine vénitienne. Le pape Sixte IV avait proclamé le cardinal Caraffe chef suprême de la nouvelle expédition. Ce prélat céda volontiers l'honneur du commandement à

Mocenigo; ce qui ne souffrit aucune réclamation de la part du capitaine qui était à la tête de l'escadre napolitaine. Cette flotte combinée porta le fer et la flamme sur toutes les côtes occidentales et méridionales de l'Asie mineure. Elle ravagea d'abord tout le territoire de l'ancien Pergame, puis celui qu'occupaient jadis les Cnidiens. Elle mit à feu et à sang le pays où étaient autrefois Clazomène et Halicarnasse, cette capitale des princes de la Carie, et le siége de l'empire de ce Mausole et de cette Artémise qui se sont rendus si célèbres par leur tendresse conjugale. De toutes les villes qui eurent à souffrir de cette incursion, il n'en est point dont le sort fût plus déplorable que celui de Satalie et de Smyrne.

Coriol. Cipp. l. 1.

Il ravage Satalie. Cipp. Coriol. l. 1.

Satalie, où l'ancienne Athalie, était située dans la Pamphilie; elle avait été bâtie par Atalus Philadelphe, un des généraux d'Alexandre qui lui avait donné son nom. C'était la plus grande et la plus opulente de toutes les places maritimes de l'Asie mineure. Elle faisait un commerce immense et était fréquentée par les négociants de presque toutes les nations, et principalement par ceux d'Égypte et de Syrie. C'était un des entrepôts de toutes les productions et marchandises qu'on tirait alors de l'Inde et de l'Arabie, lesquelles consistaient en aromates, en poivre, en girofle, en cinnamomum ou cannelle, et en épiceries de toute espèce, en tapis et autres ouvrages de la main et de l'art. Les Vénitiens et leurs alliés, après avoir chargé toutes les richesses d'Athalie sur leurs vaisseaux, se mirent en devoir de s'emparer de la citadelle de cette ville, mais ils ne réussirent pas. Ils furent forcés de renoncer à ce projet, parce qu'ils manquaient de canons, et que les

échelles qu'on avait préparées pour l'assaut se trouvèrent trop courtes: alors ils jugèrent convenable de se retirer; mais avant de lever l'ancre, ils mirent le feu aux boutiques des marchands qui formaient un quartier hors des murs de cette cité, pour que tout ce qu'ils ne pouvaient emporter fût la proie des flammes.

Smyrne, située en Ionie, et que les Turks appellent aujourd'hui *Ismir*, était aussi une ville d'un grand commerce et fort riche, mais de peu de défense. Elle ne résista pas long-temps aux attaques de Mocenigo. Ses soldats la traitèrent à peu près comme les Ottomans avaient traité Constantinople lorsqu'ils s'en étaient emparés. S'étant répandus dans les divers quartiers de la ville, ils y firent couler le sang. Ils enfoncèrent les portes des mosquées et en arrachèrent une multitude de femmes et de filles musulmanes qui s'y étaient enfermées pour se mettre à l'abri de leur brutalité. On vit un de ces satellites assez inhumain pour égorger sur le cadavre même de son mari une jeune veuve qui s'était réfugiée dans son tombeau. Smyrne fournit en abondance à ces farouches vainqueurs de quoi assouvir leur avidité. Cette ville se distinguait non-seulement par son commerce, mais encore par son industrie et ses manufactures. On y travaillait supérieurement toutes sortes de bijoux; on y fabriquait des étoffes de la plus grande beauté et du plus grand prix, ainsi que des vases d'airain damasquinés en or et en argent, dont il se faisait un grand débit dans le Levant et même en Europe. Le général vénitien, loin d'inspirer à ses troupes des sentiments d'humanité, les excitait au contraire, par des proclamations, à se livrer à la barbarie. Il avait promis un

Il pille Smyrne. Cipp. Coriol. l. 1.

ducat d'or pour chaque tête de Turk qu'on lui apporterait, et trois pour chaque individu de l'un ou de l'autre sexe qui lui serait amené vivant. Il lui en coûta bien des ducats; mais il se dédommagea avec avantage de cette dépense, en vendant à l'encan ses captifs. La milice qui servait sous lui était en grande partie composée d'Épirotes, c'est-à-dire d'hommes très-propres
Cipp. Coriol. liv. 1. à ce genre de guerre. Les Épirotes, qu'on appelait aussi Stradiots, étaient excellents pour le pillage. Il y avait sur chaque vaisseau vénitien dix cavaliers de cette nation.

Les alliés, après ces exploits, se séparèrent et se retirèrent chacun dans son pays. Le cardinal Caraffe se rendit directement à Rome, et s'empressa d'offrir au pape les prémices de son butin. Il lui présenta vingt-cinq captifs turks et autant de chameaux, avec un bout de la chaîne qui avait servi à fermer le port de Satalie. Il eut soin que ce bout de chaîne fût suspendu, en signe de trophée, aux portes de la grande basilique de Saint-Pierre.

La marine des Turks court les risques d'être brûlée dans le port de Gallipoli. Cipp. Coriol. l. 2. P. Justin. l. 9.

Cette expédition causa des pertes immenses aux Ottomans. Le dommage aurait été encore plus grand, si Mocenigo eût pu faire réussir un projet qui devait anéantir d'un seul coup leur marine. Un jeune Sicilien, nommé Antoine, plein de courage et de résolution, était venu lui offrir de mettre le feu au port de Gallipoli, et de brûler tous les vaisseaux turks qui y étaient en rade, d'envelopper dans cet incendie l'arsenal et tous les magasins qui se trouvaient alors remplis d'une quantité de munitions navales suffisante pour équiper une flotte de plus de cent trirèmes. Mocenigo avait fort goûté cette entreprise; mais malheureuse-

ment elle manqua : son auteur tomba entre les mains des Musulmans qui lui firent souffrir une mort cruelle, ainsi qu'à cinq ou six de ses compagnons. Le sénat de Venise, reconnaissant, accorda une pension annuelle au jeune frère du brave Antoine et une dot à sa sœur. Tandis que les Vénitiens et leurs alliés saccageaient les possessions maritimes des Turks, Mahomet traversait, à la tête d'une armée de cent quatre-vingt-dix mille hommes, l'Asie mineure dans toute sa longueur pour aller combattre dans ses foyers Ouzoun-Hassan, roi de Perse, chef de la confédération d'Orient. Les premières opérations de Mahomet furent heureuses. Il conquit sur son ennemi une vaste étendue de pays. C'est pendant cette campagne que survint un événement qui pensa faire tomber de ses mains le sceptre de l'Empire ottoman : Mahomet, en quittant Constantinople, avait remis tout pouvoir à Zizim, le dernier de ses trois fils, pour gouverner en son absence. Ce jeune prince fut quarante jours sans entendre parler de l'empereur; à la fin il reçut des lettres qui supposaient que l'armée ottomane avait été entièrement détruite par les Persans, et que Mahomet son père, ainsi que Bajazet et Mustapha ses deux frères, avaient perdu la vie dans le combat. Zizim ne fut pas même tenté d'élever le plus petit doute sur la vérité d'une pareille nouvelle. Il s'empressa de se faire proclamer souverain de l'Empire; mais ce fantôme de grandeur qui l'avait ébloui d'abord s'évanouit bientôt. Mahomet, instruit de ce qui se passait à Constantinople, y envoya en diligence un ordre pour qu'on étranglât les ministres qui formaient le conseil du jeune Zizim. Il n'en fallut pas davantage pour faire rentrer chacun dans le de-

Conspiration contre Mahomet, étouffée dans sa naissance.

voir et pour étouffer cette conspiration naissante, qui aurait pu avoir des résultats très-fâcheux.

An 1473. Mahomet battu par le roi de Perse. Rayn. Ann. 1473. n. 9.

Mahomet, après avoir terminé si heureusement cette importante affaire, se hâta de reprendre le cours de son expédition contre la Perse. Parvenu en vainqueur jusqu'à l'Euphrate, il entreprend de traverser ce fleuve pour joindre le monarque persan qui l'attendait de l'autre bord, bien disposé à lui disputer le passage. Les glorieux succès qu'il avait obtenus jusqu'à ce moment ne se soutinrent pas. La fortune lui devint tout à coup infidèle. Ses troupes, malgré leur multitude, et quoique plus aguerries et mieux disciplinées que celles d'Ouzoun-Hassan, essuyèrent une défaite complète. Elles furent forcées de prendre la fuite après une perte de douze mille hommes d'élite, dont une grande partie fut englontie dans l'Euphrate. Les Persans, après leur victoire, furent assez long-temps à délibérer s'ils se mettraient à la poursuite des vaincus: ils se déterminèrent enfin à prendre ce parti; mais ces lenteurs et ces irrésolutions avaient mis entre eux et les Ottomans un intervalle de chemin assez considérable; circonstance dont Mahomet sut profiter : elle lui donna le loisir de faire une retraite moins précipitée et de méditer plus à l'aise les moyens non-seulement de ralentir la marche des ennemis, mais même de leur dresser quelque embûche dont les suites pussent les faire repentir de leur victoire. Le sultan, lorsqu'il fut arrivé près de Thébisonde, s'empara des meilleures positions qu'offrait le local. Il y établit un camp qu'il entoura de fossés profonds et de forts retranchements; de plus il le garnit d'une nombreuse artillerie. Dans cet état il attendit les Persans. Quand il fut informé

Les Turks prennent leur revanche. Cipp. Coriol. l. 2.

qu'ils n'étaient pas loin, il envoya au-devant d'eux quelques corps de troupes. Il y eut alors entre les Turks et les Persans des escarmouches très-vives et des combats très-chauds, dont l'avantage se balançait alternativement entre les deux partis. Quelques succès trompeurs inspirèrent aux Persans une confiance aveugle. Arrivés à la vue du camp de Mahomet, ils conçurent l'audace de le forcer. S'en étant approchés en bon ordre, ils firent leurs dispositions pour commencer l'attaque. Quand Mahomet les vit assez près, il fit mettre le feu à toute son artillerie en même temps. Cette décharge générale et simultanée produisit un effet terrible. Jamais champ de bataille n'avait présenté un aspect plus effrayant. En un clin d'œil la terre parut dans un grand espace toute couverte de morts et de mourants, jonchée de membres séparés de leurs troncs, de lambeaux de chair sanglants, et de corps déchirés et mutilés en mille manières. On voyait de malheureux soldats éventrés par le canon, traîner après eux sur la poussière leurs entrailles palpitantes. D'un autre côté, la cavalerie qui avait toujours été la partie la plus distinguée et la principale force des armées persanes, loin de pouvoir leur être d'aucun secours en cette occasion, ne servit au contraire qu'à augmenter le désastre. Les chevaux effarouchés par le bruit des armes à feu auquel ils n'étaient point accoutumés, se débarrassaient de leurs cavaliers, les foulaient aux pieds, et, courant çà et là, portaient le désordre et la confusion dans les rangs des corps de leurs propres troupes qui n'avaient pas encore été rompus. Les Turks firent un carnage horrible des Persans. Ouzoun-Hassan n'échappa à la mort ou à la captivité que par

Cipp. Coriol. l. 2.

la rapidité de sa fuite. Il alla cacher sa honte avec les restes de son armée dans les montagnes d'Arménie, d'où il regagna la ville de Tauris, son séjour ordinaire. Mahomet, après avoir repris si glorieusement sa revanche sur le monarque persan, revint à Constantinople où il fut reçu en triomphe.

Le roi de Perse recherche plus que jamais l'alliance des chrétiens.

La terrible catastrophe qu'Ouzoun-Hassan venait d'éprouver, ne le dégoûta pas de ses liaisons avec les princes chrétiens de l'Europe. Au contraire, il chercha à en serrer plus fortement les nœuds. Il assura Catarin Zeno, ambassadeur de Venise à sa cour, qu'il serait toujours prêt à fondre sur les états du grand-seigneur, à la première nouvelle qu'il recevrait d'une diversion du côté des Latins. En même temps il demandait instamment qu'on lui envoyât d'Europe du canon avec des hommes capables d'en faire le service. Les Persans savaient encore, comme du temps d'Alexandre, combattre très-bien avec la lance, l'épée et l'arc; mais l'usage des armes à feu leur était presque inconnu. La république de Venise s'empressa de répondre au désir de Ouzoun-Hassan; elle fit charger sur trois trirèmes de la poudre, des canons de bronze et un nombreux assortiment de toutes les armes à feu dont on se servait alors chez les nations européennes. Cette artillerie était accompagnée d'un corps de cent jeunes gens commandés par un capitaine très-expérimenté; il s'appelait Thomas, et était de la ville d'Imola. La Seigneurie fit partir avec ce convoi un grand nombre de riches présents pour le roi de Perse, dont elle était jalouse de cultiver l'amitié. Ils consistaient en brocarts et autres étoffes précieuses, en draps de laine d'une extrême finesse, teints en écarlate, en draps de soie

Cipp. Coriol. l. 2. Hist. Pers. à Petro Bisaro. Antuerp. 1582. in fol. l. 10, p. 324. Viag. Jos. Barbaro in Pers. p. 22, in-8. in Viag. 1545.

couleur pourpre, sortis sans doute des meilleures manufactures de Venise et des autres pays de l'Europe. Un magnifique service de table en or et en argent, et plusieurs vases de mêmes matières, brillaient avec éclat au milieu de tous ces présents. On remarque que les pièces de cette vaisselle étaient ciselées avec beaucoup de goût et d'élégance, et de plus qu'elles avaient été travaillées à Paris; en effet, les orfèvres de cette ville passaient dès lors pour exceller dans leur art. Joseph Barbaro, noble Vénitien, habile politique et qui entendait parfaitement la langue persane, fut mis à la tête de l'ambassade. Il nous a donné une relation de son voyage, remplie de détails curieux; nous y renvoyons le lecteur, qui pourra joindre à cette lecture celle d'un autre voyage non moins intéressant qu'on doit à Ambroise Contarini, envoyé aussi par la république de Venise à la cour d'Ouzoun-Hassan.

Cipp. Coriol l. 2.

Viaggio di Ambr. Contarini.

An 1474. P. Mocenigo va au secours du prince de Caramanie.

Pierre Mocenigo, après son expédition sur les côtes de l'Asie, en recommença une autre non moins importante. Il passa en Caramanie pour y porter du secours au prince Assem-Beg, souverain de cette contrée et allié du roi de Perse. Assem-Beg, depuis quatre mois, tenait assiégées les villes appelées Sighine, Séleucie et Corique, trois des principales places du royaume de Caramanie que les Turks avaient envahies. La garnison de Sighine se défendit avec beaucoup d'opiniâtreté contre les troupes de Mocenigo, et montra une grande audace; elle osa même traiter avec mépris et dérision les assiégeants: *Laissez, Vénitiens*, leur criait-elle du haut des remparts, *laissez l'empire du continent et des villes aux Ottomans; contentez-vous de dominer sur la mer et sur les poissons.*

Ces bravades n'empêchèrent pas les Vénitiens d'emporter Sighine, ainsi que Corique et Séleucie. On sait que cette dernière ville a eu pour fondateur Séleucus, l'un des successeurs d'Alexandre ; elle est à cinq mille pas de la mer : elle a été jadis d'une vaste étendue, et un grand nombre de beaux monuments qu'elle renfermait dans son enceinte, ou qui se voyaient dans ses environs, l'ont rendue célèbre. Il existe encore, dit Coriolan, plusieurs vestiges de magnifiques édifices, principalement sur la rive du fleuve Calicadnus qui arrose les plaines fertiles au milieu desquelles Séleucie est située. Nous y avons vu, continue cet écrivain, les ruines d'un amphithéâtre et de plusieurs temples, un portique carré, dont la plus grande partie se trouvait encore en assez bon état, à l'exception du toit. Ce portique était orné de colonnes, de statues, et de tout ce que la sculpture ancienne avait produit de plus parfait. Il ajoute qu'il ne put s'empêcher de gémir en voyant qu'un édifice si superbe, et dont la construction avait dû coûter tant de dépense, se détruisait tous les jours par l'incurie des Barbares. Il devait donc s'affliger encore davantage de se voir forcé de participer en personne à une expédition qui dût nécessairement être très-fatale à tant de précieux monuments que plusieurs des villes de l'Asie-Mineure conservaient encore, et que les Vénitiens dans leurs excursions désastreuses réduisirent en cendres. Les antiquaires se plaignent de la barbarie des Turks; mais les Musulmans n'ont pas fait seuls tout le mal dont on les accuse. Les chrétiens dans leurs croisades les ont bien aidés. Mocenigo, après avoir conquis Séleucie sur les Turks, la rendit à son souverain, ainsi que Sighine et Corique

que les Turks appellent dans leur langage Kara-Hisar. Le prince de Caramanie, pour donner à ce généreux guerrier quelque marque de sa reconnaissance, lui fit présent d'un superbe cheval richement harnaché et couvert d'une selle d'argent. Il y joignit, suivant l'usage du pays, un léopard apprivoisé. Mocenigo, de retour dans sa patrie, y fut comblé d'honneurs. Le sénat l'éleva à la dignité de doge.

Cipp. Coriol l. 2.

Vaine tentative des Turks sur Scutari. Cipp. Coriol. l. 3. Leuncl. Ann. Turk. et ejusd. Hist. musulm. l. 15. ad Mah. II.

Le grand-seigneur, revenu à Constantinople, voulut s'y reposer des fatigues de sa campagne contre les Persans. Mais afin de tenir toujours ses troupes en activité, il les envoya sous la conduite de l'eunuque Soliman, pacha de la Romanie, en Albanie, pour y faire le siége de Scutari qui était alors sous la protection de Venise. Cette place, appelée par les Grecs Scodra, et par les Turks Iscodra, était regardée comme une des portes du golfe Adriatique et de la mer Ionique : elle passait pour un des boulevards de la chrétienté contre les entreprises des Turks de ce côté-là. Comme la possession de Scutari ouvrait un passage en Italie et dans le royaume de Naples, Mahomet aurait bien désiré de s'en rendre maître. D'ailleurs les environs de cette ville étaient couverts de forêts qui fournissaient en abondance d'excellents bois de construction pour la marine. Les efforts de Soliman pour s'emparer de Scutari furent sans effet ; il fut forcé d'en lever le siége, après avoir perdu sous ses murs plus de vingt mille hommes.

Ils sont défaits par les Moldaves. Leuncl. Ann. Turk et ejusd.

Mahomet, pour se distraire du chagrin que lui causait cette infortune, conduisit lui-même son armée contre les Moldaves ; mais les glaces de l'hiver, qui fut cette année extraordinairement rigoureux, contra-

Hist. musul. l. 15. rièrent beaucoup ses opérations, et furent cause qu'Étienne, vaivode de Moldavie, et palatin de Valachie, gagna, le 17 janvier 1745, sur lui une grande bataille. Les Moldaves, pour rendre grâces à Dieu de leur victoire, jeûnèrent pendant quatre jours au pain et à l'eau; ce qui leur était d'autant plus méritoire qu'ils n'étaient pas renommés pour leur tempérance. Mais l'année suivante les Turks se vengèrent des Moldaves; ils remportèrent à leur tour sur eux une victoire signalée.

Géogr. par Mentelle et Malte-Brun. l. 10, p. 77.

An 1475. Conquête de la Crimée par Mahomet. Phrantz. l. 3, c. 30. Turko-græc. Hist. polit. p. 25. Leuncl. ann. Turk. Leuncl. Hist. musul. l. 15. col. 591. Kodja-Eff. Mss. Mahomet II. p. 315 et suiv.

Mahomet, qui en voulait aussi à la république de Gênes, envoya une flotte dans le Pont-Euxin ou mer Noire, avec ordre d'attaquer la ville de Capha ou Caffa, qui était une de ses principales colonies. Capha, l'ancienne Théodosie, est située dans cette presqu'île nommée jadis la Chersonèse taurique; nous l'appelons aujourd'hui la Crimée. Mahomet avait déja dépouillé les Génois de plusieurs de leurs possessions en Asie; il leur avait pris Amastris et Amisus en Cappadoce. Il sentit que Capha lui donnerait la facilité d'entrer dans la Petite-Tartarie, en Moscovie et en Pologne, et qu'il pourrait tirer de cette conquête un grand parti pour l'exécution du projet qu'il avait formé d'envahir tout le commerce que ces républicains faisaient seuls et avec tant de profit dans la mer Noire. Capha fut livré lâchement à Ahmed-Géduc-Pacha, par le podestat qui y commandait pour les Génois. Le pacha envoya ce traître au sultan, qui, au lieu de lui savoir gré de s'être soumis si facilement à ses armes, le fit, dit-on, attacher par le menton à un croc auquel il demeura suspendu jusqu'à ce qu'il fût mort : « C'est « une chose qui surpasse l'imagination, dit Kodja-Ef-

« fendi, que le butin que les soldats turks firent à Capha, en esclaves, en bestiaux, en peaux de martres, « d'hermines et de petit-gris. » Après la prise de cette ville, presque toute la Crimée se rendit à Mahomet. Le sultan, pour mieux s'assurer de cette nouvelle conquête et en interdire l'accès aux étrangers, fit élever sur l'isthme de la presqu'île une forteresse à laquelle on donna le nom de Mantzup. L'invasion de Capha par les Ottomans parut inquiéter la Moravie, la Pologne et la Hongrie, et ce n'était pas sans raison.

Kodja-Eff. p. 328.

An 1476.

L'année suivante, le sultan se mit en campagne pour forcer les Hongrois de lever le siége de Scandéravie, en Servie. Il dirigea sa marche à travers la Moldavie; il battit cette fois le vaivode Étienne qui avait voulu l'empêcher de traverser son territoire. Pour le punir de cette hardiesse, il lui enleva Jassi sa capitale. Après avoir passé le Danube en Valachie, il fit entrer, à la faveur de la Moravie, un convoi de vivres et de munitions dans Sindérovie ou Sémandrie. Il ruina les fortifications que les Hongrois avaient élevées autour de cette ville pour la tenir serrée de toutes parts. Mahomet reprit ensuite le chemin de Constantinople. Les Vénitiens, en qualité de tuteurs de Jean Castriot, fils de Scanderbeg, entretenaient toujours sur pied une armée dans l'Albanie. Le provéditeur François Contarini forma la résolution de délivrer le pays des troupes ottomanes qui faisaient le blocus de Croïe, et d'introduire des approvisionnements de bouche dans cette place désolée par la famine. Ce projet n'eut point de succès, l'armée de Contarini fut mise en déroute dans un combat qu'il livra aux Musulmans le 7 de septembre 1476. La dé-

Défaite des Vénitiens en Albanie. P. Justian. l. 9.

faite de Contarini laissa la ville de Croïe sans aucun espoir de secours.

Lépanthe et Lemnos secourus contre les Turks.

Cependant les Vénitiens fatigués d'une guerre si longue et si ruineuse, députèrent Jérôme Zorzi à Constantinople pour demander la paix. Mahomet traita cet envoyé avec beaucoup de hauteur, et le rebuta par des prétentions outrées, parce qu'il se flattait que les troupes qui faisaient alors le siége de Lépante et celui de Lemnos, ne tarderaient pas à s'en emparer. Il se trompa dans ses conjectures. Antoine Lorédano chassa Soliman-Pacha qui tenait Lépante bloquée depuis quatre mois; puis il fit voile pour aller secourir Lemnos. Coccine, capitale de cette île, fut sauvée par la valeur d'une jeune fille nommée Marulla. C'était alors le siècle des vierges belliqueuses. Cette héroïne, qui n'avait jamais voulu quitter son père pendant qu'il combattait en brave sur les murailles, le voyant tomber sous les coups de l'ennemi, se saisit de ses armes et s'en servit avec une intrépidité et une force au-dessus de son âge et de son sexe. Le courage de Marulla releva celui de la garnison qui commençait à fléchir, et était près d'abandonner la brèche où avait péri le père de Marulla; ce qui donna à Antoine Lorédano le temps de prendre ses mesures, et d'empêcher les Musulmans de s'emparer pour lors de la ville.

Entrée des Turks en Italie.

Sur la fin du mois d'octobre on vit les Turks entrer pour la première fois avec des troupes réglées en Italie. Le jour de la Toussaint il y eut entre eux et les Vénitiens une grande affaire dans le voisinage des villes de Gradisque et de Foliano, à l'extrémité du golfe de Venise. Omar-Beg, général de l'armée mu-

sulmane, exerça après sa victoire des barbaries inouïes dans le Frioul. Il réduisit en cendres tout le pays situé entre les fleuves de Lisance et de Tiliavento. Il se présenta devant Udine; mais il ne put la forcer de lui ouvrir ses portes; il employa vingt jours entiers à piller et à brûler plus de cent bourgades dans ce canton. Les habitants de Venise voyaient avec effroi du haut de leurs clochers ce triste spectacle. Cependant il y eut un moment où Omar-Beg se trouva fort embarrassé, et commença à se repentir de n'avoir pas mis un peu plus de mesure et de prévoyance dans cette expédition. Sa cavalerie, entraînée par l'ardeur du pillage, s'était insensiblement avancée sur le sommet de rochers fort escarpés et entourés de précipices. Lorsqu'il fallut revenir dans la Carniole, les Turks ne surent comment tirer leurs chevaux des lieux où ils s'étaient élevés. Après avoir bien délibéré, ils eurent recours à cet expédient : ils firent avec les habits des prisonniers, coupés par bandes, des sangles qu'ils passèrent sous le ventre des chevaux, et par ce moyen ils les descendirent, à force de bras, de rochers en rochers, de hauteurs en hauteurs jusqu'à la plaine. Les Allemands et les Italiens furent si frappés, dit-on, de cette manœuvre hardie, qu'ils n'eurent pas le courage de la troubler.

Rayn. ann. 1477. n. 7. Sabellicus.

Les projets que Mahomet avait formés sur l'Italie, lui faisaient désirer de s'y procurer un passage par mer; en conséquence, il pensait toujours à se rendre maître de Scutari, parce que cette ville, placée à l'embouchure du Boliana, donnait, comme on l'a déjà dit, la facilité d'entrer par ce fleuve dans le golfe

An 1477.

Adriatique, et ensuite de descendre par Ancône dans le cœur de l'Italie.

Siége de Scutari. Cipp. Cor. l. 3. Leuncl. Hist musulm. l. 15. col. 592.

Au commencement du mois de mai 1477, plusieurs corps de troupes musulmanes vinrent investir cette place. Peu de jours après, on vit arriver à leur camp un grand nombre de chameaux chargés de métal pour fondre de l'artillerie. Le sultan y parut bientôt en personne. Il avait pris en passant possession de la ville de Croïe, qui, sur la terreur de son nom, s'était rendue. Les habitants de Scutari, loi de vouloir suivre l'exemple de ceux de Croïe, n'en devinrent que plus ardents à se bien défendre. Les émissaires des Turks eurent beau les exhorter à prévenir par leur soumission la foudre dont ils allaient être écrasés, rien ne fut capable de les ébranler : alors les Musulmans commencèrent à dresser avec beaucoup d'appareil leurs batteries. Scutari souffrit extrêmement de cette formidable artillerie. Pendant les trois premiers mois du siége, elle essuya deux mille cinq cent trente-neuf coups de canon. Mahomet mit aussi en action ces mortiers dont il se glorifiait d'être l'inventeur. Parmi ces énormes bouches à feu, il en était qui chassaient des boulets de pierre pesant six, douze et treize cents livres. C'est un auteur non-seulement contemporain, mais même témoin oculaire, qui l'atteste.

Artillerie formidable des assiégeants. Scodr. expugn. à Barlet. l. 2, p. 413. et suiv.

L'explosion de ces pièces était si violente, qu'elle faisait trembler la terre au loin, et le bruit répété par les échos des forêts et des rochers circonvoisins produisait dans les airs un fracas et un retentissement qui jetaient la terreur dans l'ame des plus intrépides.

Des soldats malades furent si effrayés des secousses que le bâtiment où on les avait rassemblés éprouva en cette circonstance, qu'ils sortirent de leurs lits, et se répandirent tout éperdus dans les rues. Il arriva que plusieurs d'entre eux se trouvèrent guéris de la fièvre dont ils étaient tourmentés, et se sentirent en état de reprendre les armes et d'aller sur l'heure combattre l'ennemi. Au reste, il y a plus d'un exemple de pareils événements qui n'ont rien de miraculeux. Scodr. expugn. Barlet. l. 2. p. 418.

Dans le nombre de ces mortiers que les Turks mirent en jeu au siége de Scutari, il y en avait qui servaient à lancer sur les maisons des globes ou des ballons composés d'artifice, de résine, de poix, de soufre, de cire, d'huile, et d'autres matières inflammables. Ils laissaient après eux un long sillon de lumière qui, pendant la nuit, ressemblait à la queue d'une comète. Ces globes s'élevaient vers le ciel avec une rapidité incroyable, et produisaient, en fendant l'air, un sifflement très-bruyant. Ils mettaient le feu partout où ils passaient ou s'arrêtaient; ils tarissaient les puits et les sources sur lesquels ils tombaient. Les assiégés, pour prévenir leurs funestes effets ou y remédier, formèrent une compagnie de jeunes gens dispos et alertes qui couraient dans les endroits où le feu avait pris pour l'y éteindre. Des sentinelles postées au haut des clochers avertissaient par des coups de cloche, quand ils voyaient les Turks approcher la mèche de leurs mortiers. A ce signal chacun se tenait sur ses gardes. Les bourgeois et ceux qui n'étaient pas de service, se réfugiaient dans des souterrains ou casemates qui les garantissaient de tout danger. Scod. expugnat. Barlet. l. 2, p. 407 et suiv.

Mahomet, déterminé à s'emparer de Scutari, à

Deux assauts donnés sans succès à Scutari. Scodr. expugn. à Barlet. l. 2, p. 417 et 418.

quelque prix que ce fût, choisit, pour y faire donner un assaut général, le 23 juillet, jour consacré à Sainte-Madeleine, et de tous temps très-révéré dans cette ville. Déja un grand nombre de Musulmans avaient escaladé les remparts, et le sultan croyait la place prise, lorsqu'un corps d'élite que les assiégés tenaient en réserve, s'avança avec intrépidité contre eux, en fit un grand carnage et les força de prendre la fuite. Cette troupe était animée par les exhortations d'un moine nommé le P. Barthélemy, gentilhomme épirote. C'était un autre Jean Capistran. Cette attaque coûta aux Turks trois mille hommes. Il en périt une multitude par l'effet de certaines batteries qu'un ingénieur, nommé Donatus, avait dressées avec beaucoup d'art. Cet habile homme désolait les canonniers turks en démontant presqu'à chaque instant leur artillerie. Le sultan, furieux du peu de réussite de ce premier assaut, jura de s'en venger par un autre qui devait s'exécuter avec plus d'ordre. Il fit publier dans son camp que chacun se tînt prêt à commencer l'attaque à la première apparition du croissant de la lune. Cette observance religieuse inspira une sorte de courage aux Musulmans. Les assiégés, de leur côté, non moins superstitieux, tirèrent des augures favorables pour eux de certains météores que l'ignorance leur faisait regarder comme des prodiges. Ayant aperçu pendant la nuit des feux s'attacher au fer des piques de leurs soldats, ils crurent y voir un présage de la victoire. Cette illusion les remplit de joie et d'ardeur. Un pareil phénomène n'aurait rien d'étonnant pour personne, aujourd'hui qu'on sait que c'est un effet de la matière électrique qui nage dans l'air. Ce n'est autre chose que

Coriol. Cipp. l. 3.

Scodr. expugn. Barlet. l. 2, p. 420.

Ibid. p. 422.

ces lueurs qui apparaissent sur mer au haut des mâts; nous les nommons *feux Saint-Elme*. Les anciens qui les connaissaient, et n'en étaient point effrayés, les appelaient *Castor* et *Pollux*. Le second assaut que Mahomet fit livrer à Scutari n'eut pas un succès plus heureux que le précédent; la fleur de son armée y périt. Le sultan, confus et désespéré de tant d'affronts, resta caché dans sa tente pendant deux jours sans oser se montrer. De l'avis de son conseil il prit le parti de convertir le siége en blocus pour réduire la place par la famine. La ville de Scutari était peu approvisionnée; les habitants eurent bientôt consommé ce qui leur restait de vivres, et ils ne tardèrent pas à en être réduits à dévorer les chiens, les chats, les rats, et les vieux cuirs dont ils pouvaient se saisir.

Ibid. p. 427.

An 1478. Paix des Vénitiens avec Mahomet.

Th. Spandugino l. 1. p. 60 et suiv. Scndr. expngn. Barlet. l. 3. p. 436, 437 et suiv. Rayn. ann. 1478. n. 41. Cantim. Mahomet II. n. 32. Ricaut.

Les Vénitiens, voyant qu'il leur serait impossible de sauver Scutari, firent offrir à Mahomet de nouvelles propositions de paix; ils chargèrent de cette commission Jean Dario, secrétaire de la république. Malgré toute l'habileté de ce ministre, et malgré l'envie secrète que le sultan avait lui-même de se réconcilier avec les Vénitiens, pour qu'ils ne le traversassent pas dans ses projets sur Naples, sur l'île de Rhodes et sur l'Égypte, cette négociation souffrit bien des difficultés et dura long-temps. Mahomet ne voulut signer le traité qu'à condition que Scutari lui serait livré; que la Seigneurie renoncerait à toute espèce de prétention pour le présent et pour l'avenir sur l'île de Nègrepont; qu'elle abandonnerait à sa hautesse Lemnos, avec les forteresses de Bithylo et de Calamata situées vers le promontoire de Tenare, aujourd'hui le cap de Matapan, en Morée. Une autre clause du traité exigée par

le sultan portait que la république serait aussi obligée de compter tous les ans à la Porte huit mille ducats d'or pour que ses navires eussent la liberté de trafiquer dans la mer Noire; de plus, quatre-vingt mille écus payables en huit ans pour dédommagement d'une pareille somme qu'un fermier des gabelles du grand-seigneur avait dérobée au trésor impérial, et qui s'était sauvé à Venise avec son vol.

Les princes chrétiens mécontents de cette paix. Rayn. ann. 1479. n. 11.

La plupart des princes de la chrétienté furent indignés de cette paix, et murmuraient contre les Vénitiens à qui ils reprochaient de s'être déshonorés en faisant avec les infidèles un traité si humiliant. Les Vénitiens, de leur côté, récriminaient contre ces puissances en les accusant, comme il n'était que trop vrai, de les avoir lâchement abandonnés, et ils signalaient les Hongrois à qui ils avaient prodigué leur or sans qu'ils leur eussent rendu aucun service important. Un historien du temps dit que la Seigneurie se vit réduite à l'affligeante nécessité de plier ainsi sous la volonté inflexible de Mahomet, parce qu'elle avait été instruite par des avis secrets, mais sûrs, que des princes chrétiens négociaient auprès du sultan pour l'engager à détruire la république.

Sabellicus.

An 1479. États du despote d'Acarnanie confisqués par Mahomet.

Il ne restait plus guère dans la Grèce d'autre prince à dépouiller que le despote d'Acarnanie. Ce despote s'appelait Léonard, et était de la famille des Tocco, originaire de Bénévent en Italie; outre l'Acarnanie, il possédait encore une partie de l'Étolie et de plus les îles de Zanthe, de Céphalonie, d'Ithaque et de Leucade, ou Sainte-Maure. Mahomet, sous prétexte que Léonard avait manqué envers lui aux devoirs d'un tributaire ou d'un vassal en se mariant sans sa per-

Th. Spandugino. l. 1. p. 61.

mission, confisqua ses domaines et chargea le pacha Ahmed-Géduc d'en aller prendre possession en son nom. Léonard se réfugia avec ce qu'il put emporter de ses trésors auprès de Ferdinand, roi de Naples et de Sicile; il passa ensuite à Rome, où le pape l'accueillit gracieusement et ne négligea rien pour lui adoucir les ennuis de son exil. Cependant le général turk ayant éprouvé de la résistance dans quelques cantons des états de Léonard Tocco, en punit les habitants par des exécutions militaires. Une multitude d'entre eux furent traînés comme prisonniers à Constantinople. Mahomet imagina contre ces infortunés un genre de traitement ou de supplice marqué au coin du caprice. Il fit rassembler un certain nombre d'Éthiopiens et d'Éthiopiennes, c'est-à-dire des nègres africains choisis parmi les plus noirs qu'il fut possible de trouver, puis il força les malheureux Grecs, que le pacha Ahmed-Géduc lui avait amenés d'Acarnanie et des autres pays de Léonard de Tocco, de prendre parmi ces noirs des femmes ou des maris, suivant leur sexe. On dit que son intention était d'obtenir par ce mélange une race d'esclaves basanés; voulait-il faire une expérience de physiologie sur le croisement des races? Cette supposition après tout ne serait pas invraisemblable, vu la nature de son génie curieux et avide de connaissances en tout genre. Mahomet établit ces nouvelles familles sur les bords du Pont-Euxin où elles menèrent une vie misérable et finirent par s'éteindre.

Th. Spandugino. l. I.

Cette année ne commença pas sous des auspices fort heureux pour Mahomet. Ses troupes furent défaites en Transylvanie par celles de Mathias Corvin, roi de

An 1480. Défaite des Turks par les

Hongrois. Bonfin. déc. 4. l. 6. Annal. Sultan. c. 150. Annal. Reg. Hungariæ. Georg. Pray. t. 3. pag. 128 et suiv.

Hongrie, à la mémorable journée de Kinyr-Mezou. Les Ottomans y perdirent trente mille hommes. Un succès si brillant enivra les Hongrois de joie; ils la firent éclater avec des circonstances fort étranges, et qui prouvent combien cette nation était encore alors plongée dans la barbarie. Ils voulurent le soir même de leur victoire la célébrer entre eux sur le champ de bataille par un repas général. Il leur parut délicieux, sans doute, de manger sur les cadavres ensanglantés de ceux des ennemis qui avaient succombé dans l'action; ils n'eurent point d'autres tables. Dans leur allégresse bachique ils chantaient et dansaient (c'est au moins ce que fait entendre l'auteur de ce récit) en modulant leurs voix, et cadençant leurs pas sur les cris et les gémissements des blessés et des mourants dont la plaine était couverte. On dit que, pour terminer cette fête par un trait assorti au reste, Paul Canisi ou Kinisi, comte de Temeswar, l'un de leurs généraux qui se distinguait par une force extraordinaire, saisit avec ses dents le corps d'un Turk, le leva de terre sans le secours de ses mains, et entra en danse avec ce cadavre suspendu à ses mâchoires. Cette action lui valut les applaudissements de toute l'armée. Quelles mœurs! Cependant tous ces hommes avaient entendu pieusement la messe avant de marcher au combat, et ils avaient reçu chacun une espèce d'*Agnus Dei* en signe de l'Eucharistie que, peut-être, par respect pour les saints mystères, on n'avait point osé leur administrer.

Les Turks forcés de lever le siége de Rhodes.

Mahomet fut très-sensible au malheur qui lui était arrivé en Transylvanie. Cet événement réveilla en lui la haine qu'il portait aux chrétiens, et surtout aux

chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Il pensa sérieusement à enlever à ces chevaliers l'île de Rhodes. Il regardait cette conquête comme une de celles qui devaient illustrer le plus son règne, immortaliser davantage sa mémoire, et effacer les taches que les revers qu'il avait essuyés quelquefois dans la carrière des armes, avaient faites à sa réputation. Ces fiers guerriers ne cessaient de braver sa puissance; ils attaquaient journellement, comme nous l'avons déja observé, les côtes de ses nouveaux états maritimes; ils ruinaient le commerce de ses sujets et protégeaient celui des chrétiens. Mahomet, cherchant un prétexte pour leur déclarer la guerre, leur fit dire qu'il était disposé à vivre avec eux en bonne intelligence, s'ils voulaient lui payer chaque année et pour la forme seulement, le plus modique tribut. Les chevaliers répondirent, comme ils l'avaient déja fait quelque temps auparavant, qu'ils ne pouvaient prendre aucun parti sur la proposition du grand-seigneur, sans l'aveu du pape dont ils relevaient. Mahomet s'était attendu à un refus, et il le désirait même : dès qu'il l'eut reçu, il mit en mouvement toutes ses forces de terre et de mer. Il voulut d'abord donner aux chevaliers le change sur la destination de ses grands armements; mais Pierre d'Aubusson, alors grand-maître de Rhodes, n'avait point été la dupe de ses stratagèmes. Il n'avait rien négligé pour mettre l'île à l'abri de toute insulte; il avait envoyé chez tous les princes chrétiens pour solliciter auprès d'eux des secours. Pierre d'Aubusson s'était adressé en particulier au roi de France, et lui avait député le commandeur de Blanchefort. Louis XI, excité par les remontrances persuasives du

Leuncl. Hist. musul. l. 15. col. 592. Cantim. Mahomet II. n. 33. Kodja-Eff. Mss. Mahomet II. p. 363 et suiv. Relat. du siége de Rhodes, par Merri Dupuis, parmi les preuves du 2e tome in-4. de l'Histoire de Malte, par de Vertot.

Raynal. Ann 1480. n. 1 et suiv.

commandeur, agit avec beaucoup de chaleur auprès du pape, et en obtint un jubilé extraordinaire qui produisit d'abondantes collectes; elles furent fidèlement employées au profit des Rhodiens.

Le visir Messih, renégat issu de la famille des Paléologues, fut chargé par Mahomet de l'expédition de Rhodes. Dès qu'il eut reçu ses ordres, il s'avança vers cette île avec une flotte de cent soixante voiles, soutenue par une armée de terre forte de cent mille hommes. Aussitôt qu'il eut achevé son débarquement, il fit battre les murailles de la ville par une infinité de machines de guerre tant anciennes que modernes. Seize gros basilics ou doubles canons faisaient partie de cette redoutable artillerie. Le calibre de ces canons était énorme et le disputait à celui des pièces qui avaient servi aux siéges de Constantinople et de Scutari. Les Rhodiens opposèrent à ces batteries une machine qui lançait au loin des pierres d'un volume prodigieux. Cette machine qui, selon toute apparence, était fabriquée sur le modèle des anciennes catapultes, foudroyait les ouvrages des Turks, écrasait leurs travailleurs, et causait dans leur camp des ravages épouvantables. Les assiégés la nommaient le *tribut* par une allusion dérisoire au tribut que Mahomet avait voulu exiger d'eux, et qui lui servait de prétexte pour leur faire la guerre. Le visir essaya à diverses reprises de corrompre les habitants. Il chercha aussi à les intimider par ses menaces, et à les effrayer par l'appareil des supplices; il fit planter à leur vue des pieux pour empaler les hommes, et étaler des chaînes pour les femmes et les enfants. Ce spectacle, loin d'amollir le courage des Rhodiens, ne fit au contraire que lui

donner plus de force et d'énergie. Cependant une grande partie des murailles, et de la ville et de la forteresse, était presque réduite en poudre par les seize grosses pièces de canon qui avaient déja tiré trois mille cinq cents coups. Le visir crut que le moment favorable pour livrer un assaut général était arrivé. Cette action eut lieu le 27 juillet; la défense répondit, ou plutôt fut supérieure à l'attaque. Les Turks furent mis en fuite de toutes parts, et les chrétiens en firent un massacre horrible. Soliman-Pacha, bey de Castamone, y périt. Le visir, après avoir perdu l'élite de ses troupes, perdit aussi toute espérance de pouvoir s'emparer de l'île de Rhodes; alors il se décida à faire rembarquer les restes de son armée, et à gagner les côtes de la Natolie; il attaqua en passant le fort de Boudron situé en Carie, et qui appartenait aux chevaliers; mais il ne put s'en rendre maître. Cette nouvelle disgrace acheva d'irriter contre Messih Paléologue le sultan, qui lui retira sa faveur, lui défendit de paraître en sa présence, et le fit descendre à la simple condition de sangiac de Gallipoli. Le grand-maître d'Aubusson se couvrit de gloire en cette occasion. Les services qu'il continua de rendre à son ordre, sa piété et ses éminentes vertus lui méritèrent par la suite l'honneur d'être élevé à la pourpre romaine. Il fut nommé cardinal du titre de Saint-Adrien, par le pape Innocent VIII.

Guill. t. 2, p. 356.

Kodja-Eff. Mss. Mahomet II, p. 368.

Une seconde expédition des Ottomans en Italie, leur réussit mieux que celle de l'île de Rhodes; elle fut confiée à cet Ahmed-Géduc-Pacha, qui s'était déja signalé par la prise de Capha, par la conquête de l'Acarnanie, et par la réduction des îles de Zanthe

Seconde expédition des Turks en Italie.

Leuncl. Hist. musul. l. 15. col. 592.

et de Céphalonie. Il eut ordre de porter les armes ottomanes dans les états de Ferdinand, roi de Naples, et de s'y emparer d'une place qui pût devenir le siége ou le centre de la domination du grand-seigneur en Italie.

Il est digne de remarquer que Mahomet n'ordonna cette incursion en Italie qu'à l'instigation des Vénitiens. Ces républicains étaient devenus ennemis de Ferdinand; ils envoyèrent au sultan un émissaire affidé pour lui représenter qu'étant devenu empereur de Constantinople, il avait des droits sur toutes les possessions du monarque napolitain, puisqu'elles avaient fait jadis partie de l'empire d'Orient. La passion, en ce moment, les aveuglait au point de ne pas s'apercevoir qu'ils fournissaient des armes contre eux-mêmes, puisque la plupart des pays qui formaient le territoire de leur république, avaient été jadis usurpés sur les Grecs. Il est vrai que des écrivains regardent cette inculpation comme une calomnie. Nous aimons à croire, pour l'honneur des Vénitiens, que c'en est une.

Prise d'Otrante par les Turks. Spandugino. l. 1, p. 64. édit. in-8. in Fiorenza. 1551.

Ahmed-Géduc, que d'autres désignent sous le nom d'Acomat, avait eu d'abord l'intention de débarquer dans le port de Brindes, et de s'emparer de cette ville; mais le vent lui étant devenu contraire, il fut forcé de relâcher à Otrante, autre ville maritime de la Pouille. Malgré la belle défense de la garnison et la bravoure de Jean-François Zurlo qui la commandait pour le roi de Naples, Otrante fut emportée d'assaut le 13 août 1480, par les Turks. Suivant leur coutume, ils la traitèrent avec la dernière cruauté; ils firent scier en deux le gouverneur et couper la tête à

l'archevêque. Cependant il est des auteurs qui disent que Zurlo mourut les armes à la main. La jeunesse de l'un et de l'autre sexe fut envoyée en Grèce, et l'on égorgea de sang-froid plus de huit cents individus, âgés ou infirmes, pour s'en débarrasser. De là les Musulmans se répandirent dans la Pouille et y mirent tout à feu et à sang. La prise d'Otrante par les infidèles jeta l'épouvante dans Venise et dans toute l'Italie. Le pape Sixte IV en fut si effrayé, que déja il pensait à se sauver en Provence, et à venir établir une seconde fois le saint-siége à Avignon. Les Turks heureusement ne restèrent en possession d'Otrante que treize mois. Le duc de Calabre, fils de Ferdinand, roi de Naples, leur reprit cette ville, après la mort de Mahomet.

Tandis qu'Ahmed-Géduc répandait l'effroi et la désolation en Italie, Mahomet méditait une nouvelle entreprise en Asie, pour l'année suivante. Il s'en était réservé à lui seul la conduite. Mahomet ne se proposait rien moins que de détruire la puissance du soudan d'Égypte, et d'ajouter à l'empire ottoman les états de ce prince; mais il fut attaqué dès l'ouverture de la campagne d'une maladie qui l'arrêta dans une bourgade de Bithynie, connue des anciens sous le nom d'*Astacus*, où il avait donné rendez-vous à ses troupes d'Orient. C'était là que la mort l'attendait. Une colique, secondée d'un brenvage que les médecins persans lui firent prendre mal à propos, l'enleva le 3 ou le 7 mai 1481, au commencement de la cinquante-deuxième année de son âge. Ainsi finit l'un des plus fameux conquérants qui ait existé dans le monde. Si cela suffit pour mériter le titre de *Grand*,

An 1481 Mort de Mahomet I

Rayn. sur 1460. n. 2

28.

que lui a déféré sa nation, personne n'en fut plus digne que lui. Il eut la gloire de reculer très-loin les bornes de l'Empire Ottoman. D'un côté il étendit ses conquêtes du Danube à l'Euphrate, et, de l'autre, des extrémités de la Crimée ou de la Chersonèse Taurique, aux confins de la Syrie. En Europe il se rendit les Valaques tributaires. Il conquit les deux Bosnies, la Servie et presque toute la Bulgarie. Il soumit à sa domination l'Albanie, l'Épire, et divers autres pays qui faisaient partie de l'ancienne Illyrie, le long du golfe Adriatique. Il s'empara de l'Acarnanie et de l'Étolie. Dans la Grèce, il prit Constantinople et mit fin, par cette conquête, à l'Empire d'Orient. Il se rendit maître ensuite d'Athènes, de Thèbes et de Corinthe. Il entra dans le Péloponèse. Argos lui ouvrit ses portes. Il dépouilla les despotes Démétrius et Thomas, les deux frères du dernier empereur, de tout ce qu'ils possédaient dans cette péninsule. Dans la mer d'Ionie, il s'empara des îles de Corfou ou l'ancienne Corcyre, de Céphalonie et de Zante. Dans l'Archipel, il envahit un grand nombre d'îles très-importantes, parmi lesquelles on distinguait l'île de Nègrepont ou l'ancienne Eubée; celle de Lesbos, l'île de Chio, enfin, Lemnos ou Stalimène. Ses généraux pénétrèrent en Crimée, y enlevèrent, non aux Tartares, comme l'avance l'auteur de la dernière histoire ottomane, mais à la république de Gênes, la ville de Capha. C'était un des plus beaux comptoirs que les Génois eussent dans ces contrées, et le centre du trafic qu'ils y faisaient. Les Musulmans avaient déja porté un coup très-funeste à leur commerce en leur enlevant Galata, Amastris et Amasie.

L'abbé Mignot. Hist. de l'empire ottom.

En Asie, Mahomet renversa le petit empire de Trébisonde. Il détruisit la principauté de Sinope et de Castamone; il s'y rendit maître de Cérasunte et de presque tous les pays situés sur la rive méridionale du Pont-Euxin. Il prit en Bithynie, en Phrygie, en Cappadoce et en Pamphylie, plusieurs places qui avaient échappé aux armes de ses prédécesseurs. Il enleva aux princes de Caramanie la meilleure partie de leurs états. Il reconquit sur les Persans Tocat, Sivas ou Sébaste et plusieurs autres villes considérables qu'ils possédaient en Arménie avant la fameuse bataille sur l'Euphrate. Enfin ses troupes entrèrent en Italie, y firent de grands dégâts, et emportèrent d'assaut la ville d'Otrante, comme nous venons de le dire. Pour donner en peu de mots le résumé des conquêtes et des exploits de Mahomet, on a dit *qu'il détruisit deux empires, qu'il conquit douze royaumes, et qu'il ravit tant aux chrétiens qu'aux Musulmans, qui s'étaient déclarés ses ennemis, plus de deux cents places fortes;* mais il dut tant de conquêtes plutôt aux surprises d'une politique artificieuse et à la terreur de son nom, inspirée par ses barbaries, qu'à sa valeur et à ses talents militaires, quoiqu'il en eût de grands. Ils ne serait pas aisé de trouver dans les fastes du monde un tyran plus perfide et plus sanguinaire. C'est en vain que quelques auteurs, même du premier rang, ont fait des efforts pour le disculper des imputations de cruauté qui ont rendu sa mémoire exécrable. Les raisons qu'ils allèguent sont si légères, qu'elles ne peuvent faire aucune impression sur l'esprit le plus complaisant et le moins difficile en preuves. Il n'est pas probable, disent ces

Gibbon et Voltaire.

écrivains, qu'un prince qui avait reçu une éducation si distinguée, qui aimait les sciences, les lettres et les arts, qui parlait cinq ou six langues, ait été capable des horreurs dont on l'accuse. Mais Tibère, Néron et autres semblables, n'avaient-ils pas l'esprit cultivé, et même orné? En ont-ils été moins cruels? Il n'y a malheureusement que trop d'exemples qui prouvent que les lettres n'ont pas toujours produit, sur certains esprits, les bons effets que Cicéron leur attribue. Entreprendre d'excuser Mahomet de cruauté, c'est vouloir braver le témoignage presque unanime de l'histoire. Que Kodja-Effendi ait osé dire que ce prince était d'une justice si exacte, qu'à l'exemple du roi Soliman (Salomon), il n'aurait pas voulu faire le moindre mal à une fourmi, on n'en est pas surpris. Kodja était Musulman. Mais pourquoi la mort d'un prince si équitable et si modéré, suivant cet historien, causa-t-elle cependant une allégresse si générale sur tous les points de l'univers. La terre parut tressaillir en quelque sorte de joie, en se sentant soulagée du poids de ce terrible fléau du genre humain. On pense bien que les chrétiens ne furent pas les derniers à donner des signes de leur contentement. Les Rhodiens, que Mahomet avait menacés de toutes les rigueurs de sa vengeance, firent en cette occasion des réjouissances extraordinaires. A Rome, le saint père ordonna des fêtes, des prières publiques, des actions de graces, des processions solennelles. Ces fêtes durèrent trois jours, pendant lesquels les artisans discontinuèrent leurs travaux, et l'artillerie du château Saint-Ange ne cessa de se faire entendre. Alors le pape, délivré de ses frayeurs, fit suspendre les ap-

prêts de son départ pour Avignon, et ne sortit point de sa capitale.

BAJAZET II.

Zizim dispute le trône à Bajazet II.
Leunel. Hist. musul. Ejusd. Analect. Turcic. Ejusd. Pandect. Cronicq Turk. à Leonicero. Christoph. Besoldi series et res gest. Imp. Turk. Cantim. Thomas Artus. Hist. univers. par des Anglois.

Mahomet laissa en mourant deux fils, Bajazet et Zizim ou Gem. Bajazet avait été appelé au trône le premier par son père, parce qu'il était l'aîné. Il n'y a pas d'apparence, d'ailleurs, que Mahomet eût été tenté d'accorder la préférence à Zizim qui lui avait déja donné, comme on l'a vu plus haut, des preuves de son esprit inquiet et remuant, en se faisant proclamer empereur sur un faux bruit que son père et ses deux frères Mustapha et Bajazet avaient perdu la vie dans un combat contre les Persans. A la mort de Mahomet, l'ambition de Zizim se ranima. Il prétendit que le sceptre lui appartenait, fondé sur cette raison que son père le portait lorsqu'il lui donna naissance, et que par conséquent il était fils d'empereur, avantage que son frère n'avait pas. En partant donc de ce principe, il crut avoir le droit de revendiquer le souverain pouvoir. Pour se mettre en état de soutenir cette prétention, il se forma un parti, il gagna plusieurs provinces d'Asie, et se fit couronner à Pruse. Il trouva moyen de lever des troupes, et de se procurer l'alliance du soudan d'Égypte et celle de Caraman-Ogli qui possédait encore une partie de la Cilicie. Ces deux appuis, sur lesquels il avait trop compté, lui ayant manqué successivement, il tomba dans un abîme d'infortunes; il en fut réduit à chercher un refuge dans l'île de Rhodes, et à se livrer à la discrétion des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les chevaliers

Il se réfugie à Rhodes.

le reçurent dans leur île avec joie; ils le traitèrent avec tous les témoignages de considération et de respect dus à un prince de son rang, et lui promirent le secours de leurs armes; ce qui ne les empêcha pas quelque temps après de se servir de sa personne pour négocier avec les Turks une paix qui leur était très-nécessaire. Bajazet, qui ne la désirait pas moins qu'eux, cette paix, la leur accorda volontiers, mais à condition que son frère serait toujours sous leur garde personnelle partout où il résiderait, et qu'ils ne le remettraient jamais à aucune puissance étrangère, soit chrétienne, soit musulmane, qui fût dans le cas d'abuser de son nom pour troubler la tranquillité de l'empire. Il s'engagea envers les chevaliers à leur payer une forte pension pour l'entretien de ce prince, pour les frais que pourrait occasionner le soin de veiller sur lui, c'est-à-dire, que ces braves se constituèrent, moyennant salaire, les geôliers de l'infortuné Zizim; procédé peu délicat, et que l'abbé de Vertot, leur historien en titre, n'a pu s'empêcher de blâmer.

Victoires des mamelouks sur les janissaires.

Les janissaires ayant donné des signes de mécontentement et annoncé quelques mouvements séditieux, Bajazet en fut effrayé; il crut ne pouvoir mieux faire, pour empêcher ces hommes violents de tourner leur humeur contre lui, que de la diriger sur des ennemis dignes d'eux, sur les mamelouks, cette milice, si redoutable, attachée au soudan d'Égypte. Bajazet prit pour prétexte de la guerre qu'il déclarait au soudan, l'accueil que ce prince avait fait à son frère Zizim. Les mamelouks remportèrent coup sur coup deux grandes victoires sur les Turks. A la seconde action,

Bajazet perdit son canon et son bagâge. La déroute des Ottomans fut telle qu'ils ne se souvenaient pas d'en avoir essuyé une plus terrible depuis la défaite de Bajazet Ier par Tamerlan, dans les plaines d'Ancyre, en 1402.

An 1484. Conquêtes de Bajazet en Moldavie et en Croatie.

Peu de temps après, Bajazet essaya ses forces en Croatie et en Moldavie. Ses généraux envahirent plusieurs cantons de ces belles provinces, et taillèrent en pièces les troupes de Mathias Corvin, roi de Hongrie, fils du fameux Hunyade, qui était accouru au secours de ses voisins et alliés; par cette victoire, Bajazet étendit ses conquêtes jusqu'aux embouchures du Danube et du Dnieper ou Borysthène. En 1493, (An 1493.) ce prince soumit les restes de l'Épire et les peuples féroces qui habitaient les monts Cérauniens.

Bajazet redemande son frère au roi de France.

Les inquiétudes de Bajazet sur le compte de son malheureux frère, s'étant renouvelées plus vivement que jamais, il envoya prier avec instance Charles VIII, roi de France, de le lui faire remettre. Zizim était alors dans une commanderie de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, située en Auvergne. Le sultan, pour intéresser le monarque français et le rendre favorable à ses désirs, promit de lui faire présent de Jérusalem, aussitôt qu'il l'aurait conquise sur le soudan d'Égypte et de Syrie. Ses ambassadeurs se trouvèrent en concurrence avec les nonces d'Innocent VIII, qui sollicitaient aussi Charles, pour qu'il permît aux chevaliers de Rhodes de transférer leur illustre prisonnier à Rome. Charles y consentit, mais (Zizim à Rome.) avec cette clause, que Zizim resterait toujours sous la surveillance des chevaliers, et que le saint père, de son côté, prendrait l'engagement de ne pas souffrir

qu'il fût confié à d'autres sans l'agrément de la cour de France. Le pape, qui attendait Zizim impatiemment, le reçut avec de grands honneurs. A la mort d'Innocent, Alexandre VI, ce pontife qui déshonora la chaire de saint Pierre par tant de crimes, se félicitait d'avoir sous la main une si belle occasion de satisfaire son insatiable avarice en trafiquant de la liberté et même de la vie du prince turk. Il usa de toute son autorité sur les chevaliers pour exiger qu'ils lui remissent Zizim. Il le fit aussitôt enfermer dans le château Saint-Ange. Puis il dépêcha en diligence, vers le sultan, un exprès pour l'instruire de ce qu'il venait de faire. Bajazet convint de lui donner quarante mille ducats par an, pour prix de la captivité de son frère, et lui fit toucher en outre de grosses sommes d'argent. Cette négociation pécuniaire et mercantile établit entre sa sainteté et le grand Turk, une correspondance fréquente et très-intime. Bajazet ne fut pas long-temps à pénétrer les dispositions secrètes du pontife, et il entrevit bientôt tout ce qu'il pourrait se promettre de sa cupidité. Il lui écrivit une lettre dans laquelle il disait que ce serait rendre un grand service à son frère, de le délivrer de sa malheureuse existence, et de lui procurer le repos éternel; et en même temps il faisait entendre qu'il y aurait trois cent mille écus d'or à gagner pour quiconque lui rendrait ce bon office. Le saint père, touché de ce nouveau genre d'humanité, se chargea d'en mériter la récompense; il se hâta de répondre aux vues de Bajazet, d'autant plus promptement, qu'il craignait que Charles ne vînt lui arracher sa proie. En effet, ce prince était déja en pleine marche pour son expédition

du royaume de Naples, et il approchait des portes de Rome. Bientôt il entra en souverain dans cette capitale. Comme son intention était, après s'être rendu maître des états napolitains, de passer en Grèce et de s'y faire proclamer empereur de Constantinople, il lui importait beaucoup d'avoir en son pouvoir la personne de Zizim pour l'opposer à Bajazet. Charles ne manqua pas en effet de forcer le pape à lui livrer le prince turk qu'il tenait enfermé dans le château Saint-Ange; mais l'infortuné Zizim portait déja la mort dans son sein, lorsqu'il fut remis par ordre d'Alexandre aux officiers du roi de France. Ce prince décéda subitement trois jours après. On ne douta pas que ce ne fût l'ouvrage du pape qui l'avait fait empoisonner avant de le rendre. Toutefois, la fidélité de l'histoire veut que nous reconnaissions ici que Cantemir disculpe Alexandre VI de ce forfait. Les historiens turks racontent autrement la fin malheureuse de Zizim : ils disent qu'un homme qui passait pour le plus habile barbier qu'il y eût à Constantinople, nommé Moustapha, vint trouver Bajazet, et lui offrit d'aller à la recherche de son frère à Naples, où les Français l'avaient conduit, d'entrer à son service en qualité de barbier, et de profiter des facilités que lui fournirait le genre de ses fonctions auprès de sa personne, pour lui ôter la vie. « Bajazet, satisfait de son offre, non-seulement le « chargea de l'exécuter, mais même lui jura, par les « saintes ames de ses ancêtres, de le faire grand-visir « pour récompense d'une action si nécessaire à son « repos et si avantageuse à l'empire ottoman. » Ce scélérat vint à bout de son dessein de la manière qu'il l'avait projeté. Un jour se trouvant seul avec son

AN 1494. Zizime Empoisonné par Alexandre VI.

Autre relation de la mort de Zizim.

Abr. de l'Hist. Ott. par Lacroix. ann. 1495. Hist. univer. trad. de l'anglais, in-4. t. 22, p. 544.

nouveau maître dans le lieu où il avait coutume de le raser, il lui coupa la gorge, et se sauva sur un vaisseau, prêt à faire voile pour Constantinople, qui l'attendait dans le port de Naples. Bajazet tint parole à Moustapha. Il l'éleva à la dignité de grand-visir. Ainsi l'empire ottoman aurait été gouverné alors, si le fait était vrai, par un vil barbier. Quelques années auparavant on avait vu aussi en France un aventurier de même profession, devenir le favori de Louis XI, et avoir la plus grande influence dans les affaires d'état et dans l'administration du royaume.

Nous avons rapporté cette histoire pour donner un exemple de ces discordances qui se rencontrent si fréquemment entre les récits des Turks et ceux des chrétiens sur les mêmes faits. Il faudrait, pour concilier ces différences, s'arrêter à chaque page et y disserter longuement; ce qui est impraticable. Mais reprenons le fil de la relation que nous avons cru devoir adopter sur la catastrophe de Zizim, comme celle qui est la plus généralement reçue.

André Paléologue résigne à Charles VIII ses droits à l'empire de Constantinople.

Tandis que le perfide Alexandre VI faisait perdre au roi Charles VIII les avantages que ce prince s'était flatté de tirer de la personne de Zizim pour la réussite de ses prétentions sur l'empire de Constantinople, Raimond Peraud, cardinal et évêque de Gurk en Allemagne, qui lui était tout dévoué, travaillait à réparer ces torts. Ce prélat obtint d'André Paléologue, neveu du dernier empereur chrétien de Constantinople, et son seul héritier par la naissance, qu'il transmît au monarque français tous ses droits à la souveraineté du Péloponèse et au trône de l'empire d'Orient. Cette cession se fit avec de grandes formalités et avec beau-

coup d'appareil dans une des églises de Rome, en l'absence toutefois de Charles. La minute de l'acte qui en fut dressé, et que la plupart des historiens n'ont pas connu, est de l'an 1494, et a existé en original dans les archives de la chancellerie romaine. Cette pièce fut découverte au siècle dernier par les soins du duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France auprès du saint-siége. Les détails de cette anecdote historique sont curieux. On peut les voir dans le Recueil des Mémoires de l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. de Foncemagne, membre très-distingué de cette compagnie savante, les y a exposés et discutés avec autant de clarté que de sagacité. Les malheurs qui suivirent l'expédition de Charles VIII en Italie ne permirent pas à ce prince de profiter de la cession faite en sa faveur par le prince André Paléologue; il négligea même de la ratifier en temps utile. C'est pourquoi le prince André Paléologue, ne se croyant plus lié envers la maison de France, faute d'acceptation aux époques convenues, transféra ces mêmes droits, en 1498, à Ferdinand, roi de Castille, et à la reine Élisabeth sa femme.

T. 17, p. 539.

Zurita. l. 4. c. 39.

An 1500. Conquêtes de Bajazet sur les Vénitiens.

Bajazet, ayant l'esprit plus tranquille depuis la mort de son frère et les infortunes de Charles VIII en Italie, rompit la paix avec les Vénitiens, sous prétexte qu'un de leurs amiraux avait coulé bas un vaisseau musulman qui avait refusé de baisser son pavillon devant lui. Les excuses que la république envoya faire à la cour de Constantinople y furent mal reçues, et l'on se prépara de part et d'autre à une guerre très-sérieuse. Les suites n'en furent pas heureuses pour les Vénitiens. Ils furent complétement battus par les

Turks, qui brûlèrent leur flotte. Après ces premiers succès, les vainqueurs vinrent assiéger Lépante. Cette place se rendit presque sans se défendre. Ce fâcheux événement indigna les Vénitiens contre Grimani leur amiral. Grimani fut traduit devant le grand conseil, et mis en jugement comme un perfide qui avait trahi sa patrie. Il parut en présence de cette redoutable assemblée, ayant à ses côtés le cardinal son fils, qui soulevait les chaînes dont il était chargé. Cet acte si touchant de piété filiale ne fit pas grande impression sur les juges, et n'empêcha pas plusieurs d'entre eux de le condamner à mort. Cependant on se contenta de le dépouiller de ses dignités et de l'envoyer en exil.

Les Turks, poursuivant leurs avantages, se portèrent sur Modon, l'ancienne Méthone, dont ils se rendirent maîtres. Ils y firent un butin immense, et y commirent des cruautés inouïes. Les habitants de Coron, autre ville non loin de là, bien fortifiée, avec un port près du golfe de son nom, furent intimidés par le traitement que leurs voisins venaient d'essuyer; ils se rendirent aux Ottomans, malgré leur gouverneur, qu'ils tinrent garrotté dans sa maison tandis qu'ils faisaient leur capitulation avec Mustapha, commandant de l'armée musulmane. Les Turks allèrent ensuite attaquer Durazzo en Albanie, et s'en emparèrent sans éprouver une grande résistance. Cette place leur resta.

Paix de la République de Venise avec la Porte.

La république de Venise, hors d'état de soutenir plus long-temps le poids d'une guerre si ruineuse et qui prenait une mauvaise tournure pour elle, se prêta volontiers à des propositions d'accommodement qui lui furent faites de la part du divan. Les Vénitiens avaient besoin de la paix pour leur commerce qui était

la principale source de leurs richesses et le nerf de leur puissance. Pour l'obtenir, ils abandonnèrent aux Turks quelques places en Albanie, et leur cédèrent l'île de Céphalonie. La liberté des mers pour les deux nations fut la base du nouveau traité de paix entre Venise et la Porte.

An 1510. Mouvements séditieux des janissaires.

Depuis cette époque, Bajazet vécut dans le repos, s'occupant peu de guerre et de conquêtes. Cette inaction déplut aux janissaires et aux spahis, pour qui la paix était un état violent. Ils projetèrent de déposer le sultan et de mettre à sa place l'un de ses fils. Ils se réunirent en faveur de Sélim, le dernier de tous, parce qu'il paraissait plus propre à entrer dans leurs vues qu'Ahmed, fils aîné du sultan, à qui leur père commun destinait le trône. Sélim était ambitieux, avait l'ame guerrière et montrait beaucoup de résolution et d'énergie dans les entreprises périlleuses. Il s'était signalé par sa valeur dans les deux combats qu'il avait osé livrer à son père, et dans lesquels toutefois il avait succombé. Sélim, appelé par ses partisans, de la Crimée où il s'était réfugié après ses défaites pour venir prendre possession du sceptre impérial, s'approcha à grandes journées de Constantinople. Il était accompagné d'une foule de mécontents et d'un gros corps de troupes formé de Tartares. A cette nouvelle, Bajazet, perdant courage, envoie au-devant de ce fils rebelle un de ses grands visirs pour lui remettre le sceau de l'empire et lui annoncer qu'il ne demande que la liberté de finir paisiblement ses jours à Didymotique, lieu de sa naissance. Sélim, agréablement surpris de l'indulgence de son père, se hâte de venir le trouver et lui prodigue toutes les marques du plus profond

An 1511. Bajazet forcé de céder le trône à son fils.

respect et de la plus tendre affection qu'un fils soumis puisse donner à l'auteur de ses jours. Il proteste que désormais il lui serait impossible de vivre séparé de sa personne, qu'en conséquence il le conjure de ne pas sortir du palais qu'il a toujours occupé; que, quant à lui, il se contentera du vieux sérail pour sa demeure. Ici Bajazet remercia son fils en lui disant qu'*un même fourreau ne pouvait contenir deux épées.*

Bibl. Orient. de d'Herbelot.

Soit que les égards et les déférences que Sélim paraissait avoir en ce moment pour son père ne fussent que de pures grimaces, soit que la réponse sentencieuse que ce vieillard venait de lui faire, et à laquelle il n'était pas difficile qu'un esprit ombrageux pût prêter un sens équivoque, le lui eût rendu suspect, il changea tout à coup de dispositions à son égard. Il porta même la barbarie contre son père jusqu'à le faire empoisonner par un Juif qui résidait auprès de lui pour avoir soin de sa santé.

Bajazet était d'un caractère paisible et peu fait pour le métier des armes. Cependant nous avons vu qu'il ajouta des conquêtes assez considérables à celles de Mahomet son père, qu'il étendit les limites de l'empire ottoman assez loin au-delà du Danube. Il dépouilla aussi les Vénitiens d'un grand nombre de leurs possessions dans le Péloponèse et l'Archipel, et en général il affaiblit beaucoup la puissance maritime de ces républicains.

SÉLIM Ier.

An 1512. Paul. Jovius l. 17 et 18.

Sélim Ier, après s'être affermi sur le trône des Ottomans, s'occupa sérieusement du projet de subjuguer

la Perse et l'Égypte. Pour empêcher les Persans de tirer aucun secours de l'Arménie, qui tenait à leurs frontières, il commença par s'assurer de ce pays. Il ne fallut pas plus de six semaines à Sinan-Pacha, beglierbey de la Natolie, l'un de ses généraux, pour détruire entièrement l'armée des Arméniens. Aliadoulet, leur chef, fut pris dans une caverne où il s'était réfugié après sa défaite. Le sultan devant qui on l'amena lui fit trancher la tête, ainsi qu'à tous ses enfants qui s'étaient cachés avec leur malheureux père dans cette retraite ténébreuse. Sélim s'avance ensuite vers le roi de Perse, le rencontre dans les plaines de Tchaldéran ou Chalderane, lui livre bataille, le met en fuite et s'empare de Tauris, capitale de l'Aderbidjan. Ce n'était plus alors les descendants du fameux Ousoun-Hassan qui gouvernaient la Perse, c'était Chah Ismaêl-Sophi Ier qui siégeait sur le trône. Il en avait chassé Alvand, quatrième successeur d'Ousoun, et venait de se faire chef d'une nouvelle dynastie dans ce royaume. Sélim, après ces premiers succès, quitte la Perse, pénètre en Syrie à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes, et les mène contre le soudan Kanson-Gauri qui était à la tête des mamelouks. Les deux armées en viennent aux mains dans les environs d'Alep, appelé anciennement Hiérapolis ou Épiphanie. L'avantage demeure aux Turks, et les mamelouks sont mis en déroute. Kanson-Gauri, après avoir tué de sa main, dans la chaleur du combat, plus de quarante ennemis, se trouva si épuisé, qu'il tomba mort sur le champ de bataille sans avoir reçu une seule blessure. Cette victoire mit Sélim en possession de toute la Syrie. La ville d'Alep s'empressa de venir lui offrir

Narationes Turcicæ Joach. Camerarii.

L'Arménie soumise par les Turks. Turcicæ historiæ, lib. 1, 2 et 5. Leunclav. hist. musul.

An 1514. Bataille de Tchaldéran entre Sélim et les Persans.

Conquête de l'Égypte et de la Syrie par le sultan.

An 1517. Défaite du soudan d'Égypte; sa mort.

ses clefs. La douceur avec laquelle Sélim affecta, en faisant violence à son caractère, de se comporter envers les Syriens, lui gagna cette nation, et multiplia le nombre de ses conquêtes sans lui donner beaucoup de peine. Tripoli, Baruth, Sidon, Antioche et Ptolémaïde, le reçoivent dans leurs murs, et Damas lui envoie des députés pour lui faire serment de fidélité. Les mamelouks qui, après leur défaite, avaient été chercher un asile en Égypte, s'étaient créé un nouveau souverain, nommé Touman-Bey, émir d'Alexandrie, et se préparaient à prendre leur revanche sur les Ottomans. Il s'engagea entre les mamelouks et le corps que conduisait Sinan-Pacha une grande affaire près de Gaza, ville de la Palestine, située à l'entrée de l'Égypte. La victoire fut long-temps indécise; mais, après avoir fait verser bien du sang de part et d'autre, elle se déclara en faveur des Turks. Sinan-Pacha instruisit l'empereur, qui était à Damas, du succès de ses armes. Sélim se mit aussitôt en marche avec le gros de son armée pour se joindre au général Sinan, et pour achever avec lui d'exterminer le reste des mamelouks. Le sultan se rendit donc de Damas à Gaza, où Sinan l'attendait. Peu de jours après y être arrivé, il en partit pour aller au Caire, l'ancienne Memphis. A six milles de cette ville, il rencontra près d'un lieu nommé Ridanie, l'armée du nouveau soudan; elle était composée de quarante mille Circassiens ou mamelouks, tous gens déterminés à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour empêcher l'Égypte de tomber au pouvoir des Ottomans. La fortune ne seconda pas leur courage. Attaqués par les Turks, ils les repoussèrent d'abord, et prirent même sur eux une

Les mamelouks se créent un nouveau soudan.

Défaite du nouveau soudan et fin des mamelouks.

telle supériorité qu'ils ne doutaient presque plus du gain de la bataille; mais Sinan-Pacha ayant été tué dans l'action, les janissaires entrèrent en fureur et s'élancèrent sur les mamelouks avec une telle impétuosité, qu'ils les forcèrent de prendre la fuite. Les mamelouks vaincus se retirèrent au Caire, où recommença un nouveau combat. Cette ville était sans fossés et sans fortifications. Les mamelouks s'y barricadèrent le mieux qu'ils purent. On se battit pendant trois jours et trois nuits dans les rues avec un acharnement incroyable. Enfin Sélim commanda à ses soldats de mettre le feu à la ville. Tandis que les habitants faisaient tous leurs efforts pour éteindre l'incendie, le petit nombre de mamelouks qui avait échappé à la mort se retira d'une place qu'il n'était pas possible à aucune force humaine de défendre plus long-temps; ces mamelouks passent le Nil et vont camper dans le pays de Saretta. Ils n'étaient plus que cinq mille. Sélim envoie deux chiaoux à Touman-Bey, leur nouveau soudan, pour lui offrir le sangiacat ou gouvernement du Caire, s'il veut se rendre. Les deux chiaoux sont étranglés pour toute réponse. A cette nouvelle, Sélim, devenu furieux, fait tailler en pièces la petite troupe de Touman-Bey qui, malgré sa belle défense, tombe vivant entre les mains des Turks. Il est traîné au Caire et présenté au sultan. Paul Jovius. l. 18. Sélim le fait promener pendant trois jours dans tous les quartiers de la ville, monté sur un vieux chameau, les mains liées derrière le dos. Ce brave guerrier, après avoir été accablé d'outrages par une soldatesque et une populace insolentes, finit ses jours sur un gibet dressé à la principale porte de sa capitale. Cette exécution fut suivie du massacre de trente mille mamelouks

29.

que les Turks avaient rassemblés de toutes parts pour avoir le plaisir de se baigner dans leur sang. C'est ainsi que finit l'empire des mamelouks qui dominèrent tyranniquement pendant trois cents ans en Afrique et dans la Syrie. Depuis, les Turks ont toujours été en possession de ces contrées. Les détails de cette expédition de Sélim Ier en Syrie et en Égypte se trouvent rapportés dans une histoire ottomane traduite du turk par Galand, interprète pour les langues orientales sous Louis XIV. Cette histoire, dont la traduction existe en manuscrit à la Bibliothèque royale, à Paris, est d'autant plus intéressante, que les récits qu'elle contient viennent de témoins oculaires, et que par conséquent ils sont dignes de confiance. Ce qui doit les rendre plus piquants encore, c'est qu'on ne peut guère s'y arrêter sans que l'attention ne se porte naturellement sur une autre expédition, non moins mémorable, faite de nos jours dans les mêmes régions par un héros plus grand que Sélim, que Soliman et que tous les plus célèbres conquérants sortis de la maison ottomane.

Le grand-seigneur, en quittant le Caire, s'avance vers Alexandrie. Les premiers de la ville s'empressent de venir au-devant de lui, en protestant qu'ils le reconnaissent pour leur souverain. Toutes les autres cités de l'Égypte imitent cet exemple et se soumettent à Sélim. Ce prince, suivant le système adopté par Mahomet son aïeul, fit passer d'Alep, de Gaza, du Caire, d'Alexandrie et de la plupart des villes nouvellement conquises, à Constantinople, un certain nombre de leurs habitants, dans le dessein d'augmenter la population de cette capitale de l'Empire. Pour les y attirer,

il leur accorda des priviléges extraordinaires, avec promesse de ne point les inquiéter pour leur religion. Sélim n'avait pas toujours été dans ces sentiments pacifiques; car, quelques années auparavant, aveuglé par un faux zèle pour l'honneur du Coran ou de l'Alcoran, il avait eu le dessein de forcer tous les chrétiens répandus dans les diverses parties de l'Empire, et surtout les Grecs, d'opter entre la circoncision et la mort. Il eut heureusement le bon esprit d'écouter les remontrances des meilleures têtes de son divan, qui lui représentèrent qu'il allait bannir de ses états le commerce et l'industrie et y appeler l'indigence et la misère. En même temps il voulut bien entendre les réclamations du patriarche de Constantinople, qui osa lui rappeler les engagements que Mahomet II avait pris envers les Grecs quelques jours après la conquête de Constantinople. Mahomet, plutôt par politique que par sentiment d'humanité et de bienfaisance, avait juré que les Grecs, devenus ses sujets, ne seraient jamais inquiétés ni par lui ni par ses successeurs pour leur culte; et de plus, il avait laissé à leur disposition plusieurs églises, tant à Constantinople que dans les autres grandes cités. C'est dans cette circonstance que le defterdar-effendi, le ministre des finances et du trésor de l'Empire, somma le patriarche de produire le diplôme de ce privilége qu'il disait avoir été accordé à ceux de sa nation par Mahomet. Le prélat répondit que cet acte avait péri dans un incendie. Mais, pour suppléer à son défaut, il eut recours au témoignage de trois janissaires âgés chacun de plus de cent ans. Sur leur déclaration, la sentence de Sélim fut révoquée.

Succès des Turks en Hongrie. Tandis que Sélim faisait la guerre en Asie avec avantage, ses troupes d'Europe obtenaient aussi des succès en Occident. Le pacha Jonuzes, sangiac de Bosnie, chassa les Hongrois de plusieurs châteaux ou forteresses qu'ils occupaient dans l'étendue de son gouvernement, puis il entra dans l'intérieur du pays, saccageant tout sur son passage. Il s'y empara de plusieurs places fortes.

Dans une seconde expédition, il reprit aux Hongrois une partie de ce que le feu roi Mathias Corvin avait conquis sur les Turks du temps même de Mahomet II.

An 1518. Sélim, après avoir subjugué la Syrie et l'Égypte, vint se reposer à Constantinople. Au milieu des actions de graces qu'il rendit à Dieu dans la grande mosquée, il fit vœu, en présence de tout le peuple assemblé, de ne jamais poser les armes qu'il n'eût anéanti tout à fait la puissance des Persans et étouffé leur nouveau roi et sa race sous les débris de son trône. S'étant mis en campagne, il pénétra de nouveau dans les états de Schah Ismaël; il s'empara de la belle province de Diarbekir, en Mésopotamie. La conquête du Kurdistan qui touche au Diarbekir, et qui faisait aussi partie du royaume de Perse, ne lui coûta pas une goutte de sang. Les habitants de ce pays secouèrent de leur propre mouvement le joug d'Ismaël leur souverain, pour courir au-devant des fers que leur avait préparés Sélim. Les Turks se rendirent maîtres ensuite, après un siége très-long et très-meurtrier, de Merdin, ou Maredin, place forte située à six lieues de la rive droite du Tigre. Ils emportèrent d'assaut Mosul ou Moussoul qu'on prétend

Le Diarbekir et le Kurdistan passent sous la domination des Ottomans.

avoir été l'ancienne Ninive. Tous ces pays avaient fait partie jadis de l'empire de Constantinople. Ils passèrent alors sous la puissance des Ottomans, qui les possèdent encore aujourd'hui.

Sélim enivré de tant de succès ne mettait plus de bornes à son ambition ; il était résolu de pousser ses conquêtes en Orient, aussi loin qu'elles pourraient aller. Déja il avait fait de grands préparatifs pour recommencer une troisième campagne contre le sophi, dont il espérait cette fois consommer la perte suivant son vœu. Mais à peine ses troupes rassemblées dans les environs d'Andrinople commençaient à s'ébranler pour passer en Asie, qu'il se sentit frappé d'un mal extraordinaire, qui, faisant de jour en jour des progrès qu'aucun remède ne pouvait arrêter, le plongea, au milieu de souffrances atroces, dans la nuit du tombeau. Il mourut le 22 septembre l'an 1520, près d'Andrinople, en Thrace, dans une bourgade nommée Chiurli, voisine du lieu où il avait eu l'impiété de livrer bataille à son père. On dit qu'en rendant les derniers soupirs, il se repentit d'avoir été si prodigue du sang humain et surtout de celui de ses proches. Son règne ne fut que de huit années. Ce court espace de temps lui suffit pour agrandir le domaine de l'empire turk beaucoup plus que n'avait pu faire Bajazet II, son père, pendant les trente années qu'il porta le sceptre.

An 1520.

Mort de Sélim.

On ne peut se dispenser de reconnaître que Sélim a été un grand guerrier, et qu'il avait d'excellentes qualités morales. Il était sobre, tempérant; les femmes ne le dominaient point. Il ne voulait pas, par respect, sans doute, pour la dignité de l'homme, que ceux qui l'a-

bordaient se prosternassent jusqu'en terre devant sa personne. Mais quelque bien qu'on puisse dire de lui, la postérité aura toujours à lui reprocher d'avoir été le bourreau de son père, de ses deux frères Achmet et Corcut, et d'un grand nombre de ses neveux. Cependant Sélim avait l'esprit cultivé et possédait plusieurs de ces talents auxquels on attribue la propriété d'adoucir et de policer les mœurs. Il aimait les arts : la peinture lui plaisait ; et on a prétendu qu'il maniait lui-même le pinceau avec succès. Il a été beaucoup question d'un tableau peint, disait-on, de sa propre main, dans lequel se voyait représentée une bataille qu'il avait gagnée sur le sophi de Perse. Il en avait fait présent au sénat de Venise. Ce tableau avait été placé dans la salle du grand conseil, et un auteur qui écrivait en 1608, assure qu'il s'y voyait encore de son temps. Un autre écrivain, Arthus Thomas, continuateur de l'histoire de Chalcondyle, presque à la même époque, tenait aussi le même langage. Il y a toute apparence que cette peinture n'y existait pas lorsque les Français prirent, il y a peu d'années, possession des états vénitiens. Il n'est pas douteux que si le tableau de Sélim se fût trouvé alors à Venise, il serait aujourd'hui au Musée de la capitale du grand empire, et qu'il y figurerait, sinon à l'égal de ceux de Paul Véronèse, au moins comme un objet de curiosité peu commun. En effet, un tableau peint, il y aurait environ trois cents ans, par un Turk, et par un Turk assis sur le trône, ne pourrait manquer d'intéresser vivement par cela seul les amateurs et les curieux.

Jacq. Esprinchard. hist. des Ottom. Arthus Thomas. Sélim Ier.

SOLIMAN II.

Soliman II, fils aîné du sultan Sélim, était âgé de trente ans lorsqu'il parvint au trône. Il porta au plus haut degré la gloire et la puissance du Croissant. Possédé de la passion des conquêtes, il suivit les traces de ceux de ses prédécesseurs qui avaient résolu de reprendre taut sur les Grecs que sur les Latins tout ce qui avait fait partie jadis de l'empire d'Orient. Il commença l'exécution de ce projet par la Hongrie. Il s'empara de Belgrade qui en était le principal boulevard. Cette ville, contre laquelle tous les efforts des sultans avaient échoué jusqu'alors, ne put résister plus de six semaines à ses armes. Belgrade est resté aux Turks jusqu'en 1717, qu'il leur fut enlevé par le prince Eugène; depuis cette place leur a été rendue.

Leunclav. historiæ musulm. l. 18. Genuens. hist. a Petro Basaro. l. 19. Chronica Turcica à Lonicero collecta. Thom. Artus continuat. de Chalcondyle. l. 14. Vie de Soliman II, par Ancillon. Le P. Cantimir.

An 1522. Siége de Rhodes par les Turks. Bosio. Le P. Cantimir. Hist. de Malte par l'abbé de Vertot, avec les preuves, t. 2, in-4. Jac. Fontanus de Bello Rhodio.

Une autre conquête qu'il avait encore plus à cœur, était celle de l'île de Rhodes. Soliman, aiguillonné par son amour-propre et par le désir de surpasser en renommée son bisaïeul, se dévoua à cette grande entreprise. Les circonstances étaient favorables : Rhodes se trouvait dans la détresse et sans nulle espèce d'approvisionnements. Tous les princes de l'Europe se faisaient la guerre et étaient dans l'impossibilité de lui prêter des secours. D'ailleurs, il régnait parmi les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem un germe de division, une fermentation sourde occasionnée par les menées du grand prieur de Castille, nommé Damaral, qui était en même temps grand chancelier de l'ordre. Cet ambitieux était au désespoir de ce qu'on lui avait

préféré le grand prieur de France, Villiers de l'Isle-Adam, pour l'élever à la dignité de grand-maître. On l'accuse même d'avoir, dans sa colère, fait à Soliman l'indigne proposition de lui livrer l'île. Un grand nombre de chevaliers qui servaient dans les troupes des diverses puissances armées les unes contre les autres étaient absents. Lorsque Villiers de l'Isle-Adam se rendit à Rhodes, il n'y trouva que six cents chevaliers; et il n'y avait pas plus de quatre mille cinq cents hommes de troupes réglées, avec quelques compagnies de milices bourgeoises. A peine le nouveau grand-maître fut débarqué dans l'île, qu'il reçut des lettres de Soliman, dans lesquelles ce sultan, après lui avoir fait son compliment de félicitation sur sa nouvelle dignité, l'invitait à lui envoyer à Constantinople deux commandeurs choisis parmi les plus qualifiés de l'ordre. Le grand-maître ne se refusa pas à cette politesse; mais il exigeait de son côté que Soliman fît passer à Rhodes des visirs ou pachas qui y resteraient en otage. Le grand-maître et Soliman n'ayant pu s'accorder sur ces formalités, il n'y eut d'ambassade envoyée de part ni d'autre; le sultan écrivit encore à Villiers de l'Isle-Adam d'autres lettres dans lesquelles il lui faisait avec beaucoup d'ostentation le récit du succès de ses armes, et principalement de sa conquête de Belgrade en Hongrie. Quoique la tournure de ces lettres n'eût rien d'offensant, elles avaient cependant un air de fierté qui annonçait que leur auteur se donnait une grande supériorité sur celui à qui il les adressait. Le grand-maître, au contraire, fut très-modeste dans ses réponses; mais son style était noble et digne du rang qu'il occupait dans le monde. Il est manifeste que So-

liman voulait chercher querelle aux chevaliers, et qu'il désirait de faire naître un prétexte pour rompre le traité que l'ordre avait fait avec Bajazet II. Sur ces entrefaites, des corsaires turks s'étaient saisis de quelques vaisseaux rhodiens. La religion en fit ses plaintes au divan qui feignit de ne pas les entendre. Alors, les chevaliers comprirent que cet acte d'hostilité était une déclaration de guerre au moins tacite. Ce n'était encore, pour ainsi dire, qu'un de ces petits vents du matin qui ne font que sillonner la surface de la mer, mais qui annoncent une tempête pour le soir. Le grand-maître jugea qu'il fallait se tenir sur ses gardes pour n'être pas surpris par les attaques imprévues d'un ennemi perfide. Il envoya en hâte faire des achats de grains et d'autres comestibles pour ravitailler Rhodes. Il fit couper les moissons des campagnes environnantes, afin qu'elles ne tournassent pas au profit des assiégeants. On ruina par ses ordres toutes les habitations et tous les édifices qui étaient hors des murailles de la ville; on n'épargna pas même les églises. Enfin, on prit toutes ces mesures extrêmes qui sont d'usage en pareille conjoncture, et qu'exige l'art si terrible de la guerre. Le chancelier Damaral blâma en plein conseil ces précautions : il prétendit que pour préserver la patrie d'un mal imaginaire, on lui portait des coups mortels; qu'il était presque certain que ces armements maritimes, faits par les Turks, et dont on s'alarmait si fort, regardaient l'île de Candie et l'Italie.

La ville de Rhodes était située sur le penchant d'une colline qui se prolongeait jusqu'à la mer. Ses deux ports avaient chacun pour défense une bonne forteresse bâtie sur un môle qui s'avançait au milieu

Site de la ville de Rhodes.

des eaux. L'entrée de ces ports était fermée par des chaînes de fer. On fit couler bas au pied des jetées sur lesquelles les deux fortcresses étaient assises, plusieurs bâtiments chargés de pierres pour en rendre les approches inaccessibles aux vaisseaux de guerre. Les chevaliers quittèrent la partie haute de la ville où étaient leurs demeures, pour s'approcher des murailles et être plus à portée de s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Le sultan, instruit de l'état de la place et du peu de troupes qui la défendaient, se pressa de la faire investir pour ne pas donner aux chevaliers le temps de la fortifier davantage. Mais voulant éviter le reproche d'avoir commis contre les Rhodiens des actes d'hostilité avant de leur avoir déclaré la guerre en forme, il fit lancer sur un de leurs bâtiments une pierre à laquelle était attaché un manifeste où il exposait les prétendus griefs qu'il avait contre eux. Il finissait par les sommer de lui remettre sans délai l'île de Rhodes et toutes ses places. « Si, leur disait-« il, vous vous soumettez de plein gré à notre volonté « suprême, nous jurons par le Dieu qui a créé le ciel « et la terre, par le très-grand prophète Mahomet, « par les vingt-six mille prophètes tombés des cieux, « par les quatre écrivains de l'Évangile, par les ames « adorables de nos pères et aïeux, et par le chef sacré « de notre hautesse, qu'il vous sera libre de sortir de « l'île, et que les habitants pourront y demeurer, sans « qu'il soit fait ni à eux ni à vous aucun dommage; « mais si vous ne déférez pas promptement à nos or-« dres, vous passerez tous par le fil de notre redoutable « épée, et les tours et les murailles de Rhodes seront « réduites à la hauteur de l'herbe qui croît au pied. »

L'abbé Mignot. hist. Ottom. p. 154. De Vertot. hist. de Malte, t. 2, in-4, p. 457.

Peu de temps après ces menaces, on vit paraître la flotte musulmane. Le grand-visir Moustapha-Kirlou la commandait : elle était composée de quatre cents bâtiments de toutes grandeurs, et soutenue par une armée de cent quarante mille hommes, sans compter soixante mille pionniers tirés des frontières de la Hongrie, des montagnes de la Servie, de la Bosnie, et de la Valachie, où la plupart des habitants étaient alors très-exercés à fouiller la terre, à cause du grand nombre de mines métalliques qui s'exploitaient dans ces provinces. Les Turks furent treize jours à exécuter leur débarquement. Quand ils eurent descendu à terre leur artillerie et leurs munitions, ils tinrent conseil, et décidèrent qu'il fallait diriger tous leurs efforts contre la ville de Rhodes, sans s'occuper des autres places répandues dans l'île, jugeant bien que la capitale une fois emportée, toutes les autres villes et châteaux s'empresseraient de se rendre au vainqueur. Le quatorzième jour après leur descente, les Turks ouvrirent la tranchée devant Rhodes. La première batterie qu'ils dressèrent contre cette place était à peine posée, qu'elle fut démontée par le canon des assiégés; ce qui les étonna fort. Des sorties vigoureuses qui se succédèrent coup sur coup, les déconcertèrent encore plus. L'artillerie des chevaliers, beaucoup mieux servie que celle des Musulmans, détruisait à chaque instant les travaux de ces Barbares, et emportait des files entières de soldats. Enfin, le siége paraissait ne faire aucun progrès. Déja les janissaires commençaient à murmurer : en général, ils avaient peu de confiance dans celui qui les commandait. Moustapha-Kirlou était jeune, et n'avait d'autre mérite que d'être le favori

de Soliman son beau-frère. Péri ou Pyrrus Pacha, l'un des deux lieutenants que Soliman avait donnés à Moustapha-Kirlou, pour le diriger par leurs conseils, écrivit au sultan pour l'avertir de ce qui se passait parmi ses troupes, et lui représenter combien sa présence serait nécessaire afin de faire cesser leurs plaintes, calmer leur inquiétude et leur rendre le courage. Le grand-seigneur sentit toute l'importance de l'avis que Peri Pacha lui donnait. Il ne fut pas long-temps sans paraître au camp. Dès que les soldats le virent à leur tête, ils ne respirèrent plus que les combats, et reprirent les travaux du siége avec la plus grande ardeur. Les Rhodiens, de leur côté, ne négligeaient rien pour se bien défendre. Soliman avait amené avec lui un Grec renégat très-expérimenté dans l'art du génie. Cet homme fit creuser des mines sous les fortifications de la place. Les Rhodiens lui opposèrent un autre ingénieur venu de Candie, nommé Gabriel Martinengo, qui n'était pas moins habile. On dit que Martinengo inventa à ce siége les contre-mines, et qu'il imagina le premier de reconnaître par le moyen d'un tambour ou d'une peau sèche bien tendue, les endroits où il se faisait quelque fouille souterraine. Martinengo avait à son commandement des pionniers très-exercés dans leur métier. Ils ouvraient la terre et y creusaient des galeries qu'ils savaient conduire jusqu'à celles des assiégeants. Lorsqu'ils avaient rencontré les galeries qu'ils cherchaient, ils les perçaient et y jetaient des feux d'artifices et des barils de poudre qui étouffaient les mineurs ennemis : c'est ce qu'on appelle en termes de guerre *éventer la mine*. Au reste, c'est à tort qu'on voudrait faire à Martinengo l'honneur d'avoir inventé l'usage des

Mines et contre-mines.

De Vertot. hist. de Malte, t. 2, in-4. l. 8.

contre-mines. Nous les avons vu pratiquer à des siéges antérieurs de beaucoup à celui de Rhodes; mais ces mines et contre-mines étaient encore bien éloignées de cet état de perfection où elles sont parvenues depuis. Il y avait déja deux mois entiers que les Turks tiraient contre la ville sans avoir pu faire aux murailles une brèche suffisante pour monter à l'assaut. Soliman, impatient de voir que tous ses efforts produisaient si peu d'effet, assemble les principaux officiers de son armée, et leur adresse un discours plein d'amertume, dans lequel il leur dit qu'il était honteux et pour lui et pour eux que toutes les forces de l'empire ottoman ne pussent triompher de la résistance d'une poignée d'infidèles. Le grand-visir prenant la parole, répondit que jusqu'à ce moment on avait négligé de profiter de l'avantage du nombre, en se contentant d'opposer des canons à des canons, et des mines à des mines, enfin en n'attaquant qu'un seul poste à la fois; que cette tactique donnait aux chrétiens la facilité de porter toutes leurs forces vers ce seul point d'attaque, au lieu que si tous les bastions étaient assaillis en même temps, les assiégés seraient obligés de diviser leurs troupes pour tâcher de faire face de tous les côtés, ce qui les mettrait nécessairement dans l'impuissance d'opposer partout une égale résistance aux armes musulmanes. Ce conseil, qui était d'ailleurs tout naturel, fut universellement applaudi. Le lendemain, dès la pointe du jour, les Turks firent une décharge générale de leur artillerie, et au même signal, les janissaires et les autres corps d'élite donnèrent l'assaut aux principaux postes de la ville, c'est-à-dire aux cinq bastions de France, d'Espagne, d'Italie,

Assaut général donné à tous les postes

de la ville, en même temps.

d'Allemagne et d'Angleterre. Ces bastions étaient défendus chacun par des chevaliers de la nation dont ils portaient le nom. Les chevaliers laissèrent les janissaires approcher des murailles sans faire aucun mouvement pour les repousser. Lorsqu'ils les virent à la distance où ils les attendaient, ils firent sur eux une décharge générale de leur mousqueterie. L'effet en fut terrible. Des bataillons entiers de janissaires furent détruits. Un grand nombre de ces Barbares, qui étaient déja montés avec confiance sur les plates-formes des bastions, en furent culbutés et écrasés contre terre. Cet effroyable combat dura plus de six heures : les Turks y perdirent vingt mille hommes. Soliman, qui observait du haut d'une colline ce qui se passait, voyant la déroute des siens, fit sonner la retraite. Aussitôt qu'il fut rentré dans son camp, il donna des ordres pour faire arrêter le grand-visir Moustapha Kirlou. Il voulut le rendre responsable du mauvais succès des opérations du siége, et lui fit un crime surtout du conseil qu'il lui avait donné de livrer un assaut général. Déja Moustapha était attaché au fatal poteau où il allait recevoir la mort, lorsque pacha Péri son ami fit surseoir l'exécution et alla demander au sultan sa grace. Soliman, dont l'esprit était presque aliéné en ce moment, envoya le pacha Péri partager avec Moustapha le supplice préparé à celui en faveur duquel il implorait sa clémence. Mais tous les pachas et tous les grands officiers militaires ne craignant point de s'exposer au courroux du sultan, vinrent se jeter à ses pieds pour le conjurer de révoquer la sentence de mort qu'il avait prononcée contre les deux amis. Soliman, quoique transporté de fureur, n'osa pas résister au vœu et aux

Les Turks sont repoussés avec une grande perte.

instances de toute son armée. Moustapha Kirlou conserva la vie, mais il perdit sa dignité. Soliman fit grand-visir à sa place Ahmed-Pacha, cet ingénieur si habile, qui l'avait déja si bien servi. Il le nomma en même temps généralissime de ses troupes, et le chargea de toutes les opérations du siége. Cependant les Rhodiens continuaient à se défendre avec un succès soutenu. Soliman désespéré paraissait résolu à lever le siége de Rhodes, lorsqu'on lui apporta des lettres qu'on trouva attachées à des flèches qui avaient été lancées de la ville dans son camp. Ces lettres lui apprenaient que les chevaliers étaient aux abois, qu'il n'y avait plus dans la place aucune espèce d'approvisionnements, que la disette y était extrême, que la poudre y manquait, et qu'il s'en rendrait aisément maître avec un peu de persévérance. Soliman ayant repris courage, recommença à foudroyer la ville avec toute son artillerie, et à faire les dispositions pour tenter une dernière attaque. On ne tarda pas à découvrir que c'était un médecin juif qui avait donné au grand-seigneur ces instructions sur l'état de la place. Ce misérable avoua à la question son crime, et en fut puni comme il le méritait. Un traître d'une plus haute importance porta la douleur et l'indignation dans l'ame de tous les chevaliers. Damaral, ce grand-chancelier de l'ordre dont nous avons parlé plus haut, fut convaincu d'entretenir une correspondance criminelle avec les Turks, et de les avoir avertis par le canal d'un de ses serviteurs de ce qui se passait dans la ville. Ce faux frère expia sous le glaive du bourreau son forfait, qui fut une suite de son animosité contre Villiers de l'Isle-Adam qu'on lui avait préféré. Le mal-

heureux Damaral a donc grossi la liste de ces mauvais citoyens qui, dominés par la jalousie, se sont abandonnés à cette lâche passion au point de lui sacrifier leur honneur, leur devoir et le salut de leur patrie. Que de batailles perdues, que de bouleversements arrivés dans les états, que de calamités publiques ont été chez toutes les nations et dans tous les temps la suite de ces déplorables rivalités!

Tandis que cette scène tragique se passait dans l'intérieur de Rhodes, les Turks ne cessaient d'en battre les murailles et les tours qui étaient encore debout. Les assiégés, de leur côté, continuaient à se défendre comme des gens déterminés à se faire un tombeau des ruines de leur ville. Le grand-maître échauffait et soutenait leur valeur, en leur faisant espérer qu'il leur viendrait bientôt des secours du côté de l'Europe. En effet, trois convois étaient sortis des ports de Provence, d'Angleterre et d'Espagne pour Rhodes, mais ils ne purent y arriver. Ils furent dispersés par la tempête ou pris par les ennemis. Ce malheur affligea beaucoup les chevaliers, sans cependant leur faire perdre courage; ils n'en persistèrent pas moins à rejeter les conditions de paix qui leur étaient offertes par les Turks. Les habitants, instruits que ces conditions étaient honorables et même assez avantageuses, tombèrent dans un état d'agitation qui annonçait l'approche d'une émeute. En effet, ils ne tardèrent pas à faire entendre que, si le grand-maître persistait dans son obstination, ils étaient disposés à séparer leurs intérêts de ceux des chevaliers, enfin de traiter en particulier avec l'ennemi. Cette menace frappa tous les membres du conseil, excepté le grand-maître. Il se

flattait toujours de pouvoir obtenir de grands secours des puissances européennes. Mais de qui pouvait-il les attendre ces secours? Était-ce de la France, ou de l'Espagne, ou de l'Allemagne? Était-ce du souverain pontife? François Ier et Charles-Quint se faisaient la guerre avec acharnement. Le pape Adrien VI lui-même avait pris parti, dans cette lutte, contre la France. Aussi Soliman, pour attaquer Rhodes, avait-il saisi habilement, comme nous l'avons déja observé, le moment où il avait vu les princes chrétiens divisés entre eux. Les chevaliers, après que les orateurs du peuple se furent retirés, arrêtèrent qu'il fallait consulter les commandants des divers postes et les officiers supérieurs préposés à la défense de la place, pour savoir d'eux en quel état elle se trouvait, et si elle était encore tenable. Le grand-prieur de Saint-Gilles, et le bailli de Martinengo, ce célèbre ingénieur qui avait donné tant de fois des preuves de sa capacité et de sa valeur pendant le siége où il avait même perdu un œil, répondirent qu'il n'était plus possible de se défendre. Alors le grand-maître fut forcé de plier. Il fallut qu'il permît qu'on arborât le drapeau blanc. Enfin les Turks, de leur côté, en élevèrent un autre. Ce double signal fit suspendre les hostilités, et le feu cessa de part et d'autre. Plusieurs chevaliers, étant sortis de la ville, allèrent recevoir des mains de deux Turks qui s'avançaient vers eux une lettre du grand-seigneur pour le grand-maître. Soliman y proposait de nouveau aux chevaliers des conditions honorables si l'île lui était remise sur l'heure; mais en même temps il les menaçait, en cas de refus, de passer au fil de l'épée tout être vivant qui se trouverait

dans la ville après qu'il s'en serait rendu maître. Villiers de l'Isle-Adam députa deux grand'croix vers le sultan. Il les chargea de solliciter auprès de lui une trève de huit jours, et de mettre sous ses yeux le traité que Bajazet II, son aïeul, avait conclu avec le grand-maître d'Aubusson, en lui faisant remarquer que ce sultan avait frappé de sa malédiction ceux de ses successeurs qui oseraient faire des tentatives sur l'île de Rhodes. Soliman refusa la trève, prit le traité de Bajazet des mains des députés, le déchira avec colère, le foula aux pieds, et leur ordonna de sortir de sa présence. Aussitôt il fit tirer sur la ville avec plus de furie que jamais. Villiers de l'Isle-Adam vit avec plaisir les négociations pour la capitulation rompues; les hostilités recommencèrent avec une nouvelle fureur des deux côtés; mais le grand-maître, ayant épuisé toutes les ressources imaginables, fut enfin forcé de céder à la dure nécessité. Il renvoya vers le grand-seigneur ces deux mêmes chevaliers qu'il lui avait députés d'abord. Ils étaient accompagnés de deux bourgeois de la ville. Soliman les accueillit gracieusement, et commit son nouveau grand-visir pour dresser avec les plénipotentiaires de l'ordre les articles de la capitulation. Il y fut stipulé que les Grecs et les Latins seraient maintenus dans l'exercice de leurs cultes; que leurs églises seraient respectées, et qu'en aucun temps les pères et mères ne seraient obligés de livrer leurs enfants pour servir dans le sérail, ou pour être enrôlés dans le corps des janissaires; que toutes les forteresses de l'île de Rhodes et des autres îles circonvoisines qui appartenaient à l'ordre seraient remises au sultan dans l'état où elles se trouvaient; que ceux des

habitants qui voudraient aller chercher une patrie ailleurs en auraient la liberté, et qu'ils pourraient emporter avec eux leurs effets; que, pendant le cours de cinq années, le peuple ne paierait point d'impôts; qu'on fournirait au grand-maître et à ses chevaliers des vaisseaux, s'ils en manquaient, pour passer dans l'île de Candie; qu'il leur serait libre d'enlever de leurs églises les reliques, les vases sacrés, l'argenterie, les ornements, leurs chartres ou titres, et même une partie de leurs canons; qu'enfin le grand-maître enverrait en otage au camp des Turks vingt-cinq chevaliers, au nombre desquels il y aurait deux grand'croix, avec vingt-cinq des principaux bourgeois de la commune. Le traité ayant été signé des deux côtés, chacun se mit sur-le-champ en devoir de l'exécuter. L'aga des janissaires vint prendre possession de la ville de Rhodes, et les chevaliers se disposèrent à se retirer, en renonçant à une souveraineté dont ils avaient joui pendant deux cent dix-huit ans, au grand avantage de toute l'Europe. Soliman fit dire au grand-maître qu'il désirerait voir le chef de ces braves guerriers qui, pendant six mois, avaient défendu avec tant de gloire l'île de Rhodes contre ses armes. Villiers de l'Isle-Adam, malgré la répugnance qu'il sentait pour cette entrevue, se présenta avec un petit nombre de chevaliers à la Porte ottomane. Avant de l'introduire dans la tente impériale, on le revêtit par honneur d'un caftan magnifique. Soliman le reçut sur son trône, et lui parla avec affabilité. Il le loua beaucoup sur sa valeur; il lui dit, pour le consoler, que la fortune tenait dans ses mains les sceptres et les couronnes, qu'elle les donnait et les ôtait suivant son caprice, que ses jeux

ordinaires étaient de renverser ou d'élever des trônes; puis il lui demanda s'il croyait pouvoir encore compter, après ce qu'il venait d'éprouver, sur l'alliance et sur les secours des princes de sa religion. Enfin, il ajouta que, s'il voulait prendre le turban, il l'élèverait aux plus hautes dignités de l'Empire. L'Isle-Adam, en remerciant Soliman, lui répondit qu'il serait indigne de ces mêmes offres qu'il lui faisait, s'il était assez faible pour les accepter et pour trahir sa religion et ses vœux. Soliman, loin de se choquer de la noble franchise de ce preux chevalier, lui en sut gré, et lui présenta sa main à baiser. Malgré les assurances que le sultan avait données que les chevaliers seraient protégés dans leur retraite, et qu'il ne serait porté aucune atteinte aux articles de la capitulation, les janissaires, cette milice si indisciplinée, ne purent se contenir. Ils entrèrent en foule dans la ville, sous prétexte de visiter ceux de leurs camarades qui y étaient en garnison. Ils pillèrent plusieurs églises et un grand nombre de maisons qui appartenaient aux premiers de la ville. Ils n'épargnèrent pas cette superbe infirmerie dont les richesses étaient immenses. Ils en ravirent les effets les plus précieux, et se partagèrent cette nombreuse et magnifique argenterie qui était à l'usage des malades traités dans ce fameux hospice. Il est vrai qu'Ahmed-Pacha fit cesser ces désordres, sur les plaintes du grand-maître. Il signifia même à l'aga des janissaires qu'il lui répondrait sur sa tête de la conduite de son monde. Soliman, voulant s'assurer par lui-même si la tranquillité régnait dans la ville et si l'on observait fidèlement à l'égard des vaincus les articles de la capitulation, parcourut les divers quartiers de la ville;

il en visita les fortifications qui n'étaient plus qu'un monceau de ruines et de poussière, devant lesquelles moins de six mille combattants lui avaient fait perdre plus de quarante mille hommes de ses meilleures troupes. Le hasard ayant conduit ses pas vers la résidence du grand-maître, il se fit un plaisir d'y entrer. Ce vénérable vieillard s'avança vers lui pour le saluer. Soliman l'accueillit gracieusement et lui donna de nouveaux témoignages de l'intérêt qu'il prenait à sa mauvaise fortune. Il ne put s'empêcher d'éprouver, en le quittant, un secret mouvement de sensibilité. Il dit à Ahmed son grand-visir : *C'est avec regret que je force cet homme respectable de quitter sa maison dans un âge si avancé.* De pareils traits d'humanité sont si rares dans l'histoire des Turks, qu'il ne faut pas les laisser échapper, lorsque par hasard ils se présentent. L'Isle-Adam, pour qui l'île de Rhodes ne pouvait plus être qu'un séjour pénible et affligeant, se pressa d'en sortir. Il s'embarqua pour se rendre à Candie, avec ceux qui devaient l'accompagner, la nuit du dernier décembre au 1er janvier 1523. Il y eut quatre mille Rhodiens, tant hommes que femmes et enfants, qui, pour ne pas vivre sous la domination des Musulmans, voulurent suivre les chevaliers et s'attacher à leurs destinées. L'agitation et le tumulte, inséparables d'une émigration si précipitée, offrirent un spectacle touchant. Ces Rhodiens, quoique leur départ fût volontaire, ne pouvaient retenir leurs larmes, ni même s'empêcher de manifester par des gémissements la douleur qu'ils ressentaient d'être obligés de quitter une patrie dont le sol fortuné leur avait toujours

An 1523.

fourni non-seulement les nécessités, mais même les délices de la vie.

Grande victoire de Soliman sur Louis II, roi de Hongrie.

Après deux années de repos, Soliman, pour ne pas laisser trop long-temps oisive la bouillante activité de ses janissaires, les mena en Hongrie. Louis II, qui régnait alors sur ce pays, n'était point un adversaire fort redoutable. Il n'avait que vingt-deux ans, et se laissait gouverner ou plutôt dominer par les évêques de son royaume : ces prélats se mêlaient de toutes les affaires, et leur présomption allait jusqu'à vouloir commander les armées. Un pareil ordre de choses ne pouvait que favoriser le dessein que le sultan avait formé de s'emparer des états du jeune monarque. Soliman alla passer l'hiver à Belgrade, pour être plus à portée de commencer la campagne aussitôt que la saison le permettrait. Dès les premiers jours du printemps, il se mit en mouvement et entra en Hongrie à la tête de deux cent mille combattants. Louis rassemble à la hâte toutes ses troupes qui ne formaient qu'un corps de vingt-cinq mille hommes. Il aurait fallu pour les commander un général consommé dans le métier des armes, un guerrier qui sût trouver dans son génie des ressources pour suppléer au petit nombre de ses soldats. On fut fort étonné lorsqu'on vit appeler à cet emploi si difficile Paul Tomory, archevêque de Colocza, et ancien cordelier. Un choix si ridicule n'était pas fait pour inspirer une grande confiance aux troupes hongroises. Cependant Paul Tomory se croyait un héros, et déjà il triomphait en idée de Soliman. Sans vouloir écouter ceux qui étaient d'avis qu'on se tînt sur la défensive, il pressait au contraire le jeune roi d'aller

à la rencontre de l'ennemi. Les vœux de Tomory ne furent malheureusement que trop tôt remplis. Les deux armées en vinrent aux mains, le 29 août 1526, dans une grande plaine près de Mohatz, bourgade de la Basse-Hongrie, située au confluent de la Corasse et du Danube. L'armée hongroise fut mise en pièces. Elle laissa sur le champ de bataille dix-huit mille hommes, tant tués que blessés. On compta parmi les morts plus de cinq cents barons ou grands vassaux, et sept évêques, du nombre desquels était l'archevêque de Colocza. Le corps du jeune roi fut trouvé, deux mois après cette sanglante journée, enseveli avec son cheval dans un marais. An 1526.

Soliman, profitant de sa victoire, conduit ses troupes vers Bude, dont il se rend maître. Cette ville est livrée au pillage et aux flammes. Le lendemain, Pest, situé sur la rive orientale du Danube, n'attendit pas pour se rendre qu'on lui en fit la sommation. Un grand nombre d'autres places suivirent son exemple. La Hongrie tout entière allait devenir la proie des Turks, si Soliman n'eût été forcé d'en retirer ses troupes pour les faire passer en Asie où un soulèvement presque général venait d'éclater. Lorsque ces troubles furent apaisés, Soliman recommença la guerre en Hongrie.

Conquêtes des Turks en Hongrie.

Melch. Soiteri. Bell. Pann. contra Solyman.

Deux rivaux s'y disputaient le trône, devenu vacant par la mort de l'infortuné Louis II, savoir l'archiduc Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, et Jean Zapoli, vaivode de Transylvanie. Soliman se déclara en faveur de ce dernier, qui avait trouvé moyen, en prodiguant l'or, de se faire élire roi dans une assemblée nationale; mais il avait été ensuite chassé du

Soliman se déclare en faveur de Jean Zapoli pour le faire roi de Hongrie.

royaume par le parti opposé. Le grand-seigneur lui promit d'employer toutes ses forces pour le rétablir sur le trône, à condition qu'il rendrait ses nouveaux états tributaires de la Porte. Il alla rejoindre Jean Zapoli à Sirmick avec ses troupes. Non-seulement il confirma l'élection du vaivode, mais encore il voulut le faire reconnaître dans les principales villes de Hongrie, dont le plus grand nombre s'empressa de se soumettre. Il revint à Bude où il établit une forte garnison pour tenir en respect tout le pays circonvoisin. S'avançant ensuite sur les bords du Danube, il attaqua les villes de Comore et de Novigrade, qui se rendirent par composition. Il emporta d'assaut Altembourg, qui fut livré au pillage. Soliman s'empara aussi d'Ovar et de toutes les places fortes situées le long du fleuve.

Il assiége Vienne sans succès.

Le sultan, échauffé par toutes ces conquêtes, vint mettre en personne le siége devant Vienne. Philippe, comte palatin du Rhin, la défendit avec tant de succès, que Soliman fut forcé de se retirer après y avoir perdu plus de quarante mille hommes. Il ramena ensuite son armée à Bude, où il posa de ses propres mains la couronne de Saint-Étienne, roi de Hongrie, sur la tête de Jean Zapoli. Après cette expédition, Soliman revint à Constantinople.

An 1529. Le prince de Moldavie se reconnaît vassal du sultan.

Le P. Cantimir, note ff.

Bogdan, prince de Moldavie, frappé du récit des exploits de l'empereur des Turks, lui envoya une ambassade pour lui proposer de mettre ses états sous sa protection et pour se déclarer son vassal, à condition toutefois que l'exercice de la religion chrétienne serait libre dans toute l'étendue de ses domaines. Ces offres, qui flattaient la vanité du sultan, furent acceptées.

Peu de temps après, le prince de Moldavie vint lui-même rendre hommage à son nouveau suzerain. Il lui présenta, par forme de tribut, quatre mille écus d'or, avec quarante juments prêtes à mettre bas, et vingt-quatre faucons. Il déclara en même temps qu'il s'engageait à lui payer et à ses successeurs, tous les ans, la même redevance en signe de vassalité. Soliman traita le prince Bogdan avec de grandes marques de considération.

Soliman roulait sans cesse dans sa tête le grand projet de faire de Constantinople le centre du commerce de l'univers. Il aurait bien voulu y attirer celui d'Alexandrie, d'Alep et de tous les ports de l'Orient, et se créer une marine marchande. En même temps il méditait les moyens d'écraser tout à fait l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui mettaient un grand obstacle à l'exécution de ses desseins. On sait que Charles-Quint donna à cette milice religieuse, après qu'elle eut perdu l'île de Rhodes, en partie par sa faute, la petite île de Malte, d'où ils prirent la dénomination de *chevaliers de Malte*.

An 1534. Expédition des Turks en Perse.

Le grand-visir Ibrahim, séduit, disait-on, par les présents de la maison d'Autriche et entraîné par un secret penchant qu'il conservait dans le cœur pour le christianisme dont il avait fait profession dans sa jeunesse, détourna son maître du projet qu'il avait formé de continuer la guerre contre les princes chrétiens en Europe. Soliman, sur les observations de son ministre, préféra de tourner ses armes contre la Perse dont il ambitionnait depuis long-temps la conquête. Il s'empara d'abord de Tauris que les Persans avaient repris sur les Turks et mis au pillage. Ensuite il se

rendit maître de Bagdad sur l'Euphrate. L'acquisition de ces deux villes lui coûta tant de fatigues et lui causa tant de pertes, qu'il eut tout lieu de se repentir d'avoir entrepris cette expédition. Il s'en prit à son grand-visir. Il le fit étrangler pour le punir de ce qu'il l'avait pressé d'attaquer le nouveau monarque persan. Ismaël ne vivait plus, c'était Thahmas, son fils, qui était alors assis sur le trône des Sophis.

Barberousse est fait généralissime des forces maritimes de l'empire turk.

Pendant que Soliman était occupé en Perse, le fameux Barberousse qui, né à Mitylène d'un simple potier de terre, était devenu généralissime des forces maritimes de l'empire turk, s'emparait, au nom du sultan, de Tunis en Barbarie. Cette conquête ne lui demeura pas longtemps. Tunis fut bientôt repris par les troupes de l'empereur Charles-Quint.

An 1537. Ses exploits contre les Vénitiens.

Soliman, chagrin du mauvais succès de ses expéditions en Asie et en Afrique, fit marcher ses troupes contre les Vénitiens. Il donna ordre à Barberousse d'aller attaquer l'île de Corfou. A peine Barberousse avait mis le siége devant la ville principale de cette île, que le grand-visir Latibeg, qui ne l'aimait pas, lui fit enjoindre par Soliman de le lever, sous prétexte que la place était imprenable. Barberousse s'éloigna donc de Corfou, le dépit dans l'ame, et entra dans l'Archipel où il envahit plusieurs îles qui appartenaient à la Seigneurie, telles que Scira, Pathmos, Stampalée, Paros et quelques autres encore. Les Vénitiens firent de vains efforts pour les recouvrer. André Doria, qui commandait les flottes combinées de Charles-Quint, du pape et de la république de Venise, évita de porter du secours où il était besoin. Il laissa plusieurs fois échapper l'occasion de triompher du redoutable Bar-

berousse. André Doria ne se conduisait que d'après des ordres secrets de Charles-Quint. Ce prince, par une indigne politique, n'avait fait semblant de secourir les Vénitiens que pour mieux leur nuire et les affaiblir plus sûrement. La république, indignée de la trahison de ce perfide protecteur, demanda la paix au sultan. Soliman voulut bien la lui accorder, mais à condition qu'elle renoncerait à toute espèce de prétention sur celles des îles de l'Archipel que Barberousse avait conquises.

Expédition des Turks sur les côtes de l'Arabie, contre les Portugais.

Histoire générale des Voyages. liv. I.

Dans le même temps que Barberousse attaquait les possessions de la république de Venise dans l'Archipel, un corps d'armée commandé par un des eunuques du sérail, nommé Soliman comme l'empereur, ravageait les côtes de l'Arabie heureuse. Les Portugais, qui dominaient alors dans l'Inde, prétendaient faire seuls, dans ces contrées, le commerce d'épiceries qui leur procurait des revenus immenses. Le sultan avait aussi la même intention. Il était donc animé contre eux d'un sentiment de jalousie, et ne pouvait souffrir qu'ils refusassent de partager avec une autre nation le commerce des Indes orientales. De plus, il leur savait mauvais gré d'avoir rendu familiers aux Persans l'usage des armes à feu et l'art de fondre du canon. Le pacha Soliman, malgré les efforts des Portugais, rendit la liberté au commerce dans ces mers. Il enleva aux Portugais les royaumes de Zabid et de Cambaia ou Cambaie. Il se mit en possession de celui d'Aden, qui appartenait à un prince musulman. Soliman forma un seul gouvernement de ces trois petits états qui font partie de l'Arabie heureuse. Ces cantons fortunés produisaient alors en abondance des aromates et des

baumes précieux. On voit que de tous les temps les prétentions à un commerce exclusif ont armé les nations les unes contre les autres, et ont gêné la liberté des mers.

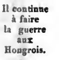
An 1540. Soliman rentre en Hongrie et s'adjuge la couronne de ce royaume.

A la suite d'une peste affreuse et d'un incendie terrible qui avaient fait périr près d'un tiers de la population de Constantinople, Soliman reprit le cours de ses conquêtes. Son ambition le rappela en Hongrie. Jean Zapoli, qu'il avait fait roi des Hongrois, venait de mourir. Ce prince laissait un fils âgé d'un an, nommé Étienne, sous la tutèle d'Isabelle sa mère. Les troupes du sultan entrèrent paisiblement, sous la foi des traités, dans Bude où résidaient la princesse et son enfant. Tandis que l'infortunée Isabelle croyait que le grand-seigneur venait pour la protéger, elle fut informée qu'il avait conçu le dessein de prendre pour lui-même possession du royaume. Bientôt elle reçoit la défense humiliante de faire appeler son fils *roi de Hongrie*, avec l'ordre d'écrire de sa main aux gouverneurs de toutes les places de Hongrie, qu'ils eussent à en ouvrir les portes aux troupes ottomanes. On lui remit en même temps de la part du sultan le drapeau de Sangiac, avec un diplôme qui instituait son fils vaivode de Transylvanie, et le déclarait en cette qualité vassal de la Porte ottomane. C'était le seul dédommagement que Soliman jugeât à propos d'accorder au jeune roi de Hongrie, en le dépouillant de sa couronne. Les brillants succès qu'eurent ses armes sur celles de Charles-Quint, qui fut forcé de lever le siége d'Alger après avoir vu sa flotte détruite et ses troupes dispersées, ne servirent qu'à rendre encore plus ardente cette soif des conquêtes qui le

dévorait. Devenu l'allié de François Ier, roi de France, qui avait invoqué le secours de ses armes contre Charles-Quint, il équipa une flotte composée de 110 galères et de 40 flûtes, dont il remit le commandement au terrible Barberousse, ainsi nommé à cause de la couleur de sa barbe. Cet armement traversa la mer d'Ionie. Après avoir rasé les côtes de Messine, pris Reggio en passant, il s'approcha du port d'Ostie. La terreur qui précédait cette flotte se propagea jusqu'à Rome; mais Antoine-Paulin, ministre du roi de France, qui était embarqué sur la même galère que Barberousse, et était chargé de faire connaître à ce guerrier les intentions de son maître, écrivit de son bord au cardinal Carpi, gouverneur de Rome, pour le rassurer. La flotte ottomane parcourut les côtes de Toscane et de Gênes sans y causer le moindre dégât. Lorsqu'elle fut arrivée au port de Marseille, Paulin descendit à terre et se rendit en diligence à sa cour pour y prendre les ordres du roi. François Ier le renvoya sur-le-champ vers Barberousse, pour lui dire que son intention était qu'il fît le siége de Nice, ville maritime et bien fortifiée. La mésintelligence s'étant mise entre les Français et les Turks, ces derniers s'en retournèrent à Constantinople, et Nice resta aux Espagnols.

Soliman devenu l'allié des Français.

Dans le même temps, Soliman faisait en personne la guerre aux Hongrois. Il leur enleva plusieurs places fortes, et entre autres Valpont, Senone, Grant, Pest, Albe-Royale et Vicegrade. Ces conquêtes se firent avec une rapidité incroyable. Dès que les premiers froids commencèrent à se faire sentir, Soliman alla passer l'hiver à Andrinople. Il s'était emparé de la moitié au moins du royaume de Hongrie; mais, s'il y


Il continue à faire la guerre aux Hongrois.

gagna des villes, il fit une perte qui lui parut irréparable. Une maladie subite et violente lui enleva Barberousse le 4 juillet 1546. Cet événement, qui l'affligea beaucoup, ralentit un peu son ardeur pour la guerre. Il laissa reposer pendant quelque temps ses armes; mais, pour complaire à Ronuche, sultane favorite, il tenta contre la Perse une nouvelle expédition dont le succès ne fut pas fort brillant.

An 1546.

Nouvelle expédition en Perse qui n'eut point de succès pour Soliman.

Revenu à Constantinople, il y apprit que les affaires de Hongrie avaient changé de face. L'archiduc Ferdinand d'Autriche avait déterminé la reine Isabelle à lui céder la Transylvanie avec la couronne de Saint-Étienne, cet objet si révéré de la nation hongroise. Soliman fut très-irrité lorsqu'il sut cette nouvelle. Il fit marcher aussitôt le béglierbey de Romélie à la tête de son armée d'Europe, pour se venger de la princesse Isabelle. Le béglierbey vint mettre le siége devant Temeswar, dont il se rendit maître après une seconde attaque. La prise de Temeswar fut suivie de celle d'un assez grand nombre d'autres places. Cependant les Turks succombèrent devant Agria, quoique leur armée fût de quatre-vingt mille combattants, et que la garnison de cette ville ne fût tout au plus que de deux mille hommes de troupes réglées.

An 1549.

An 1552. Hist. Musul. à Leuncl. l. 18.

Nouvelles conquêtes des Turks en Hongrie.

Un corsaire, nommé Dragut, qui avait appris le métier des armes à l'école de Barberousse, remplaça alors son maître auprès du grand-seigneur; il eut également sa confiance, et il le servit aussi avec un grand zèle et beaucoup de bonheur. Il fut appelé, comme Barberousse, le fléau des chrétiens. Les Turks, toujours très-animés contre les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, auraient bien voulu anéantir leur

Dragut, élève de Barberousse, le remplace auprès de Soliman.

puissance dont ils ressentaient souvent les redoutables effets. Ils attaquèrent Tripoli, en Barbarie, qui appartenait à l'ordre Gaspard de Valier, de la langue d'Auvergne, généralement estimé pour sa bravoure et ses talents militaires, commandait dans cette place; mais la garnison était peu nombreuse, et composée en grande partie de Calabrois indisciplinés et sans courage. Elle se mutina, et força Gaspard de Valier à entrer en composition avec les Ottomans. Sinan-Pacha, que Soliman avait chargé de cette expédition conjointement avec Dragut, et qu'il faut distinguer de celui qui aida Sélim Ier à conquérir l'Égypte, viola sans pudeur la capitulation dont il était convenu. Lorsque les chevaliers lui reprochèrent sa mauvaise foi, il leur fit cette réponse brutale : *Est-ce à des chiens comme vous qu'un vrai Musulman est obligé de tenir sa parole?* Ce perfide ordonna ensuite que tous les chevaliers fussent arrêtés et chargés de chaînes. Louis d'Aramont, ambassadeur de France à la Porte, qui se trouvait pour lors à Tripoli, indigné de la conduite de Sinan, lui demanda la liberté des chevaliers français et la sienne. Il le menaça de porter ses plaintes à Soliman, qui certainement le punirait, disait-il, s'il ne se hâtait de réparer l'outrage qu'il venait de faire au roi de France dans la personne de tous les chevaliers français qui étaient ses sujets. Quand d'Aramont eut brisé les fers de ses compatriotes, il exigea encore la délivrance des chevaliers espagnols et allemands. Sinan, étourdi du ton imposant avec lequel il lui parla, n'osa pas le refuser. L'ambassadeur partit aussitôt pour Malte avec les captifs à qui il venait de faire rendre la liberté. Le lendemain de leur départ,

Les Turks enlèvent aux chevaliers de Malte Tripoli, en Barbarie.

Sinan-Pacha conféra, suivant l'ordre que lui en avait donné Soliman, à Mourad-Aga la souveraineté de Tripoli et de tout son territoire, à la charge de se reconnaître tributaire de l'empire ottoman.

An 1560. Nouvelles conquêtes des Turks.

Dragut continua à faire des conquêtes sur les côtes de Barbarie. Il ajouta à celle de Tripoli l'île de Gerbes; il en chassa don Juan de la Cerda, duc de Medina-Celi, vice-roi de la Sicile. Les Turks entreprirent aussi de se rendre maîtres d'Oran. Cette ville, située sur le rivage d'Afrique, vis-à-vis le royaume de Grenade, avait été enlevée aux Maures par le cardinal de Ximenès en 1509. Ce grand ministre en avait fait une place de guerre très-forte. Les tentatives des Musulmans pour l'arracher aux Espagnols ne réussirent pas. A la vue d'une armée navale que Philippe II envoyait pour secourir Oran, ils prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils ne se donnèrent pas le temps de rembarquer leur canon. Ces barbares ne purent empêcher les Espagnols, aidés des chevaliers de Malte, de s'emparer du Pignon-de-Velez. Le Pignon-de-Velez est un château fort, qui se trouve placé sur la même côte qu'Oran et qui approche plus du détroit de Gibraltar. Il était alors, comme Tripoli et Alger, un refuge de corsaires musulmans. Les chevaliers de Malte avaient fort déplu à Soliman en secourant dans cette guerre de barbarie les Espagnols. Ils ne tardèrent pas de lui fournir encore un nouveau prétexte pour leur déclarer la guerre. Sept galères de l'ordre interceptèrent entre les îles de Zanthe et de Céphalonie un gros navire appelé le galion des sultanes. Ce galion, ainsi nommé, parce qu'en effet il appartenait aux sultanes, était chargé de marchandises les

An 1561. An 1562.

Prise du galion des sultanes. Hist. della relig. di

plus rares qu'on tirait alors de l'Orient, et il allait à Venise les échanger contre de riches étoffes qui se fabriquaient dans cette ville, contre des diamants, des pierreries, des bijoux précieux, et d'autres objets de luxe et de parure, dont les femmes réservées aux plaisirs du grand-sultan se servaient pour rehausser leurs appas et l'emporter sur leurs rivales. On conçoit que Soliman ne dut pas être insensible au chagrin de ses maîtresses. Pour les consoler, il promit de les dédommager des pertes qu'elles avaient faites, et d'exterminer dans leur repaire ces brigands qui avaient pillé leur galion. Enfin, il était aussi poussé à cette entreprise par les exhortations d'un fameux prédicateur musulman dont il entendait assidument les déclamations tous les vendredis. Cet iman, après avoir flatté dans un de ses discours la vanité de Soliman par des compliments outrés sur sa valeur et ses exploits, sur la sagesse des lois qu'il avait données à ses peuples, sur la modération et la douceur de son gouvernement, dit qu'il ne lui manquait plus, pour mettre le comble à sa gloire, que de tirer de captivité tant de fidèles Musulmans et de vrais croyants qui gémissaient dans les prisons de Malte; que c'était à lui qu'il était réservé de détruire la puissance de ces impies qui, par état, faisaient la guerre à l'islamisme. Soliman se sentit transporté d'un pieux zèle, et, au sortir de cette exhortation, il donna des ordres pour faire la conquête de Malte. Le grand-maître, Jean de La Valette, qui avait prévu cette attaque, avait pris d'avance toutes les mesures nécessaires pour la faire manquer.

San-Giovanni Hier. di Jacomo Bosio. l. 24.

Siége de Malte résolu par Soliman.

On vit bientôt paraître à la vue de Malte une

15 mai 1562.

armée navale, composée de cent cinquante-neuf vaisseaux, commandée par un des favoris de Soliman, nommé Piali. Ce favori était un enfant de la fortune que le sultan avait trouvé par hasard dans un champ, sur le soc d'une charrue, où on l'avait abandonné presqu'au moment qu'il venait de naître. Les troupes de débarquement de la flotte ottomane, au nombre de quarante mille hommes, étaient conduites par ce Moustapha qui avait servi avec tant de distinction dans les guerres de Perse et de Hongrie. Piali et Moustapha étaient secondés par le fameux Dragut; ils avaient même reçu l'ordre de ne rien faire sans prendre ses conseils. Alors commença un des siéges les plus mémorables dont il soit fait mention dans l'histoire militaire des nations. Les assiégés et les assiégeants firent des actions de valeur qui passent toute croyance. On peut juger du courage dont les chevaliers étaient animés par ce seul trait. Une troupe de ces braves à qui la défense des principales forteresses de l'île de Malte avait été confiée, donna un spectacle bien étonnant. Se trouvant excédés de fatigues, et n'ayant plus la force de tenir leurs armes, ni de combattre debout, ils firent venir des siéges sur la brèche, puis, prenant à deux mains leur épée que l'extrême faiblesse à laquelle ils étaient réduits ne leur permettait pas de tenir d'une seule, ils la plongeaient dans le sein des janissaires à mesure qu'ils montaient à l'assaut et qu'ils s'élevaient jusqu'à eux. Cette troupe généreuse, malgré tous ses efforts, fut écrasée par la multitude des assaillants. Tous ceux qui la composaient périrent sur la place en défendant leur vie jusqu'au dernier soupir.

Siége de Malte.

On mit aussi en usage pendant ce siége un grand

nombre de stratagèmes nouveaux. On y inventa divers instruments de mort et de destruction dont on ne s'était point encore avisé jusqu'alors. Jacques Bosio nous a conservé tous ces détails dans son Histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Quoiqu'ils soient très-curieux en eux-mêmes, ils ne doivent pas cependant nous arrêter ici, premièrement parce que nous sommes pressés d'arriver au terme de notre travail; ensuite parce que les Turks n'ayant pu prendre l'île de Malte, elle ne peut être mise au nombre des conquêtes des Ottomans, qui seules ont le droit d'occuper notre plume dans ce supplément, comme l'annonce le titre que nous lui avons donné. C'est une observation que nous prions le lecteur de ne pas perdre de vue, afin qu'il n'exige pas de nous plus que nous lui avons promis. Nous n'écrivons pas l'*histoire des Ottomans*. Nous nous sommes seulement proposé de donner un précis ou tableau des principales conquêtes qu'ils ont faites depuis la prise de Constantinople dans les diverses contrées de l'univers.

Les Turks, après avoir essuyé de grands et nombreux échecs pendant quatre mois au siége de Malte, prirent enfin le parti de se retirer. Soliman n'avait que ce courage qui sait vaincre; il n'avait pas celui qui fait supporter avec magnanimité les revers auxquels les plus grands capitaines sont exposés dans la carrière si hasardeuse des armes. Il s'abandonna presqu'au désespoir en apprenant la levée du siége de Malte. Il fit étrangler le général qui commandait ses troupes, et jura de se dédommager de cette disgrâce sur les autres possessions des chrétiens. Ceux de l'île de Chio furent les premières victimes de sa colère. Cette île appar-

tenait aux Vénitiens, et n'était habitée que par des Grecs et des Latins qui y vivaient en bonne intelligence, sous la protection du grand-seigneur à qui ils payaient exactement le tribut que Mahomet II leur avait imposé lorsqu'il s'en était rendu maître. Soliman, au mépris des anciennes conventions, la livra au pillage, et s'en déclara souverain absolu. Sa vengeance ne se trouvant pas suffisamment assouvie par cet acte aussi injuste que barbare, il fit entrer ses troupes pour la quatrième fois en Hongrie. La conquête de ce royaume était un des plus chers objets de son ambition. Il y fit en personne le siége de Sighet, ville de guerre très-forte par elle-même, et qui était de plus défendue par le fameux comte Nicolas de Serin. Soliman, qui redoutait la valeur et les talents militaires de ce brave guerrier, essaya de le corrompre. Il lui fit parvenir un billet dans lequel il lui offrait la principauté de Croatie, s'il voulait livrer la ville qu'il défendait. Les munitions de guerre commençaient déja à manquer dans Sighet. Le comte, loin de se laisser ébranler par les propositions séduisantes du sultan, tourna l'affaire en plaisanterie. Adressant la parole aux soldats qui l'environnaient : *Je n'avais plus*, leur dit-il, *de papier pour bourrer mon arme, ce chiffon vient fort à propos.* La résistance des assiégés dans un assaut qui s'exécuta sous les yeux de Soliman, enflamma tellement la bile de ce prince, qu'il fut frappé aussitôt d'une attaque d'apoplexie dont il mourut le 30 août de l'année 1566. Le grand visir eût l'adresse de céler sa mort et aux Turks et aux assiégés, jusqu'au moment où Sélim arriva pour se faire reconnaître des troupes en qualité de successeur

Le sultan entre de nouveau en Hongrie.

An 1566. Soliman meurt.

au trône. Le siége de Sighet fut continué et suivi avec tant de chaleur, qu'enfin les Hongrois ayant épuisé tous leurs moyens de défense, et ignorant que le sultan n'existait plus, se rendirent, en quelque sorte, à son ombre. Les Turks regardent le règne de Soliman, dont le cours fut de quarante-six ans, comme un des plus glorieux de la dynastie des Ottomans, et en conséquence ils ont donné à ce prince le titre de *Grand*. Un auteur musulman dit, pour faire l'éloge de Soliman, en récapitulant ses conquêtes : *C'est lui qui a saccagé et ruiné la Hongrie, qui a pris par force l'île de Rhodes, qui a renversé la forteresse de Belgrade, emporté la ville de Bagdad, qui a vaincu le Valaque et le Moldave, et taillé en pièces les rois francs et allemands.* Voilà, ce semble, où devrait s'arrêter le panégyrique de Soliman. Nous ne pouvons être ici de l'avis du judicieux de Thou, quand il dit qu'il n'aurait rien manqué à ce prince s'il avait eu la connaissance du vrai Dieu : Soliman, si grand guerrier qu'il fût, était un homme faible autant que sanguinaire, très-passionné pour les femmes, et dominé par ceux qui savaient le flatter. Quelques écrivains prévenus, pour donner une idée de sa grande bonté et de l'amour de ses sujets pour lui, ont remarqué qu'à ses funérailles tout le monde fondait en larmes ; mais qui ne sait que chez les Orientaux ces démonstrations de deuil et de douleur ne sont le plus souvent que de pure cérémonie? Les larmes de ceux qui assistèrent à la pompe funèbre de Soliman ne prouvent peut-être pas plus en sa faveur que les pleurs qu'on avait eu le secret de faire répandre aux chevaux de parade qui étaient du cortége. Pour produire cette

D'Herbelot. Bibl. orient.

Thuan. l. 39.

Voir ici l'hist. de Soliman II, par Ancillon, p. 108 et 111.

Mignot. hist. Ottom. Soliman.

prétendue merveille, on souffla dans les narines de ces animaux des poudres irritantes.

SÉLIM II.

An 1566.
Conquête de l'île de Chypre.
Leuncl. Hist. turke, l. 18.
Sagredo Monarchi Ottomani, l. 7.
Sélino secondo da Sansovino nella hist. universale de Turchi.
Jac. Bosio. hist militum di San-Giov. Hier. l. 39 et 40.
Dominiq. Jauna. hist. des Royaum. de Chypre, de Jérus., etc. 2 t. in-4.
P. Bizari Res. Persicæ.
Gratiani de Bello Cyprio. lib. 5.
Artus Thomas.

Sélim, dès qu'il fut monté sur le trône des Ottomans, s'empressa de faire la paix avec l'empereur d'Occident Maximilien II, pour n'éprouver aucun obstacle à l'exécution du projet qu'il méditait, d'enlever à la république de Venise l'île de Chypre, cette ancienne possession de l'empire des Grecs en Orient. Avant de mettre ses troupes en campagne pour cette grande expédition, il crut devoir apaiser un soulèvement survenu dans ses états en Arabie. Osdemir, pacha du banc, eut bientôt dissipé les rebelles, repris sur eux la Mecque, et rétabli dans leurs gouvernements les sangiacs qui avaient été chassés de l'Yemen. Ces opérations préliminaires terminées, Sélim dépêcha un tchiaoux nommé Coubat, à Venise. Coubat, introduit dans la salle du conseil, présenta au doge la lettre dont le sultan l'avait chargé. Par cette lettre Sélim déclarait la guerre à la république si l'île de Chypre ne lui était remise sous peu. Le tchiaoux développa ensuite de vive voix les griefs de son maître. Sélim se plaignait, disait Coubat, que les corsaires chrétiens trouvassent dans l'île de Chypre un asile assuré, et qu'ils y missent en dépôt les dépouilles de ses sujets; qu'il était étrange que la république lui disputât la possession d'un domaine qui faisait partie de l'Égypte, que Sélim Ier., son aïeul, avait réduite sous sa puissance. Ce manifeste du sultan et le dis-

cours du tchiaoux choquèrent infiniment le doge et les sénateurs. Cependant ils se contiurent assez, malgré leur indignation, dans les limites d'une prudente modération, et répondirent, avec beaucoup de sang-froid, à l'envoyé de Sélim, qu'ils avaient gardé religieusement, envers le sultan, la foi des traités; que puisqu'il voulait leur faire une guerre injuste, ils espéraient que le Tout-Puissant favoriserait assez leur cause pour rendre inutiles ses entreprises. Le sens de cette réponse n'était point équivoque, Sélim le comprit.

Les Vénitiens demandent du secours à tous les princes chrétiens.

Les Vénitiens, prévoyant qu'ils ne seraient pas en état de résister seuls à la puissance des Ottomans, cherchèrent à se faire des alliés qui pussent les aider à repousser les efforts d'ennemis si redoutables. En conséquence, le sénat députa, dans toutes les cours des princes chrétiens, pour leur demander du secours. L'empereur Maximilien rejeta les prières des Vénitiens, et ne voulut point entendre les sollicitations du saint père en leur faveur. Charles IX, roi de France, répondit au nonce du pape qui le pressait vivement, que des intérêts d'état voulaient qu'il vécût en bonne intelligence avec le grand-seigneur; que d'ailleurs, il n'avait aucun motif légitime pour rompre la trève dont il était convenu avec ce prince. Il y avait déja long-temps qu'on pensait à la cour de France, qu'il était pour elle de la bonne politique de se tenir unie au grand-seigneur. Les puissances qui consentirent à seconder les Vénitiens se bornèrent aux Espagnols, au pape et aux chevaliers de Malte; mais en récompense le zèle patriotique se développa avec tant d'énergie dans le cœur de chaque individu, que la république se vit,

pour ainsi dire, accablée de contributions volontaires, et qu'elle se trouva embarrassée de la multitude de ceux qui accouraient de toutes parts pour servir sous les étendards de Saint-Marc. Le sénat, par une générosité peut-être mal entendue, remercia ces citoyens zélés, de leur bonne volonté, et négligea de jeter dans l'île de Chypre un corps de troupes suffisant pour la défendre de l'invasion dont elle était menacée. Il s'en rapporta aux discours de Jérôme Martinengo, gentilhomme bressan, très-brave de sa personne, mais un peu trop présomptueux. Martinengo se vantait de sauver l'île de Chypre avec une troupe de trois mille hommes seulement.

Colère de Sélim contre les Vénitiens.

Le compte que rendit le tchiaoux Coubat, lorsqu'il fut de retour à Constantinople, du résultat de son inutile ambassade, et des insultes qu'il avait essuyées de la part du peuple à Venise, jeta Sélim dans une sérieuse colère. Aussitôt il ordonne à son grand-visir de faire garder dans sa maison Barbaro, ambassadeur de la république à Constantinople, avec tous les gens de sa suite; de mettre aux arrêts tous les consuls et tous les marchands vénitiens qui se trouvaient dans la capitale et dans les diverses échelles du Levant; de saisir tous les vaisseaux de la Seigneurie mouillés dans les ports de son empire; enfin, de fermer tous les passages aux sujets de la république, pour qu'ils ne pussent introduire aucun secours dans l'île de Chypre.

Dominiq. Jauna hist. de Chypre, de Jérusalem, etc. l. 24. c. 3.

La flotte ottomane était nombreuse et bien équipée. Celle des Vénitiens ne l'était pas moins; mais plusieurs accidents malheureux la réduisirent à l'état le plus déplorable. Les maladies et la famine lui enlevèrent plus de vingt mille hommes. Pour comble de disgrace,

les quatre vaisseaux qui portaient le comte Jérôme Martinengo et les trois mille hommes de troupes mis à sa disposition pour la défense du royaume de Chypre, furent long-temps battus par la tempête, et leurs équipages attaqués d'une épidémie qui fit périr plus de mille hommes et emporta leur brave capitaine. Un deuil général se répandit dans toute l'île lorsqu'on y vit arriver ces quatre vaisseaux dans un état de délabrement pitoyable, et qu'on reconnut qu'au lieu d'amener aux Chypriots un guerrier dont la valeur, les talents et la renommée faisaient toute leur espérance, ils ne leur apportaient que son cadavre.

D'un autre côté, ceux qui dirigeaient les opérations de la guerre n'étaient pas d'accord entre eux; le sénat lui-même, tout occupé du soin de nommer un successeur au doge Pierre de Loredan, qui venait de mourir, ne donnait qu'une faible attention aux affaires de l'île de Chypre. Louis Mocenigo, qui fut élevé à cette dignité, quoique très-capable d'en remplir avec honneur les fonctions, mit trop de confiance dans la supériorité de la marine vénitienne sur celle des Turks, et il ne sentit pas assez combien il était nécessaire d'envoyer, sans différer, de puissants renforts à Famagouste et à Nicosie. La Seigneurie fit encore une faute capitale en souffrant que Nicolas Dandolo, podestat de Nicosie, s'emparât, sans autre autorité que la sienne propre, de la charge de Laurent Bembo, régent du royaume de Chypre, que la mort venait d'enlever. Nicolas Dandolo avait plus d'ambition que de capacité. Tous les historiens s'accordent à l'accuser d'avoir fait perdre aux Vénitiens cette île fameuse. Dandolo s'opposa toujours avec cette obstination qui

Nicolas Dandolo s'empare, de son autorité privée, de la régence du royaume de Chypre.

est le propre des petits esprits et des gens dépourvus de talents, aux avis d'Hector Baglione, guerrier plein de bravoure, de sagesse et d'expérience. Baglione soutenait qu'il fallait employer tous les moyens possibles pour empêcher les infidèles de mettre le pied dans l'île. Dandolo voulut, au contraire, qu'on n'apportât aucun obstacle à leur descente; qu'on leur abandonnât tout le plat pays, et qu'on s'en tînt à la défense de Nicosie et de Famagouste.

Forces maritimes des Turks.

Les forces maritimes des Turks, destinées à faire la conquête de l'île de Chypre, étaient commandées par Piali Pacha, grand-amiral, et les troupes de débarquement l'étaient par Moustapha-Pacha. Ces deux généraux avaient sous leurs ordrs les plus fameux capitaines de l'empire ottoman. Les Turks débarquèrent, sur différents points de l'île, divers corps de troupes qui furent chargés d'aller reconnaître l'intérieur du pays. Ces troupes pillèrent et ravagèrent plusieurs villages. Ce ne fut pas toutefois impunément, car ayant été rencontrées par quelques détachements de cavalerie épirote, elles furent battues. Les vainqueurs portèrent en triomphe à Nicosie les têtes de ceux des ennemis qui avaient été tués dans cette action. La joie que ce spectacle causa aux habitants de Nicosie ne fut qu'une lueur qui s'éteignit bientôt. L'abattement et la consternation s'emparèrent de tous les cœurs lorsqu'on s'aperçut de l'embarras où se trouvaient Nicolas Dandolo et Eugène, comte de Rochas. Ces deux chefs ne pouvaient point se dissimuler qu'ils ne tarderaient pas à être assaillis par toute l'armée ottomane, et ils ne savaient trop à quel expédient avoir recours. Dans cette perplexité, ils écrivirent au commandant de

Famagouste, pour convenir d'un lieu où ils pussent se concerter ensemble sur ce qu'il y avait à faire dans une conjoncture si critique. Cette conférence ne produisit pas un grand effet, on y disputa beaucoup, et l'autorité de Nicolas Dandolo l'emporta sur la raison et sur les sages avis des officiers les plus expérimentés. Il resta opiniâtrément attaché à son premier système. Il fit arrêter dans le conseil, contre le sentiment d'Hector Baglione, qu'on ne ferait aucun mouvement pour empêcher les ennemis de descendre dans l'île, et que toutes les forces militaires seraient concentrées dans les seules villes de Nicosie et de Famagouste; enfin, qu'on ne s'occuperait que de la conservation de ces deux places. Les Turks attaquèrent d'abord Nicosie. Moustapha s'approcha donc de cette ville sans éprouver dans sa marche la moindre difficulté; au contraire, tout semblait conspirer à le favoriser. Chaque jour des Grecs déserteurs venaient lui offrir leurs services, et lui donner des renseignements sur l'état de la place. Moustapha, avant de commencer le siége de Nicosie, envoya des troupes pour couper toute communication entre cette ville et Famagouste, puis il s'empara de tous les lieux circonvoisins qui lui parurent les plus avantageusement situés pour y établir des postes. En poussant insensiblement et de proche en proche ses retranchements, il vint dresser son camp dans la plaine de Saint-Démétrius, à peu de distance de Nicosie. Cependant les officiers qui servaient dans cette place ne pouvaient voir d'un œil tranquille les ennemis faire, avec la plus grande sécurité, leurs dispositions pour le siége. Ils maudissaient, dans le fond de leur ame, Nicolas Dandolo, et

Conseil où il est arrêté qu'on s'en tiendra à la défense de Nicosie et de Famagouste.

Siége de Nicosie par les Turks.

éprouvaient ce dépit secret que de braves gens ressentent quand, pour obéir aux lois rigoureuses de la discipline, ils sont obligés d'exécuter en aveugles les ordres qui leur sont donnés par des chefs ou lâches ou ineptes. De toutes les disgraces attachées au métier des armes, il n'en est peut-être pas de plus cruelle. En vain tous les guerriers qui défendaient Nicosie supplièrent Dandolo, jamais ils ne purent obtenir de lui la permission de sortir de la ville pour inquiéter l'ennemi dans ses travaux. Moustapha, après avoir fait paisiblement ses préparatifs et lâché contre la ville quelques volées de canon, envoya sommer le commandant de remettre sur-le-champ Nicosie au sultan son maître. Sur son refus, Moustapha continua les opérations du siége, et les suivit avec une activité incroyable. Quatre batteries ne cessèrent de tonner pendant deux jours consécutifs contre les fortifications de Nicosie. Les Turks ouvrirent, sous le feu de ces batteries, la tranchée. C'était le moment de faire, d'après les règles ordinaires de la tactique, une sortie pour troubler et détruire les ouvrages des assiégeants. L'impassible Dandolo, devenu sourd à toute espèce de représentations et même aux reproches les plus sanglants des braves dont il était entouré, renouvela sous les plus grièves peines la défense qu'il avait déja faite de quitter les murs de la ville pour courir sur les ennemis. Il prétendait que l'artillerie de la ville suffirait seule pour forcer les Ottomans à lever le siége. En effet, cette artillerie, qui était fort nombreuse, nuisait beaucoup à celle des Turks; mais Moustapha réussit bientôt à rendre son feu supérieur à celui des assiégés. Alors Dandolo et le comte de Rochas com-

mencèrent à comprendre combien il était nécessaire d'éteindre ce feu à quelque prix que ce fût. Ils consentirent enfin à ce qu'on fît une sortie pour renverser les plates-formes sur lesquelles les nouvelles batteries de l'ennemi étaient montées. Cette sortie mal conduite eut l'issue la plus fâcheuse. Plusieurs autres qui la suivirent n'eurent pas un meilleur succès. Ces malheurs venaient de ce que Dandolo et le comte de Rochas ne faisaient jamais soutenir, comme il eût convenu, ceux qui étaient commandés pour aller audehors sur les Musulmans. L'aveuglement de Dandolo semblait croître à mesure que le danger augmentait. Quoique, dans la circonstance présente, il fût très-important de faire agir l'artillerie à l'ordinaire, comme le seul moyen qu'on eût pour éloigner l'ennemi de la place, il défendit aux canonniers de tirer sur les Turks, à moins qu'ils n'en vissent dix ou douze réunis. Enfin, il leur faisait distribuer la poudre avec tant d'économie que souvent ils en manquaient absolument. Cependant Moustapha poussait les travaux du siége avec la plus grande vigueur, et profitait habilement des fautes des assiégés et des lenteurs de leurs alliés. Les troupes renfermées dans Nicosie, ne pouvant espérer aucun secours de l'étranger, forcèrent Dandolo de consentir à ce qu'on tentât encore une dernière sortie contre les Turks pour arrêter les progrès de leurs travaux qui avançaient avec une rapidité effrayante. Elles engagèrent aussi Léonard de Vérone, très-expérimenté dans l'art de l'artillerie, à faire au plus tôt l'expérience d'une batterie qui devait, suivant sa promesse, ruiner infailliblement toutes celles des infidèles. En effet, ayant disposé deux de ses plus gros canons

Sorties mal conduites.

Effet de l'artillerie des assiégés sur celle des assiégeants.

devant une des batteries ennemies, le premier fut pointé si juste, que son boulet enfila l'embouchure d'une des pièces des Turks, et que l'autre abattit l'embrasure du bastion sur lequel elle était dressée, et tua un grand nombre de canonniers musulmans. Mais cet habile homme eut la douleur de ne pouvoir exercer long-temps des talents dont il venait de faire un essai si heureux. Bientôt la poudre lui manqua, et Dandolo refusa de lui en fournir. Était-ce mauvaise volonté ou impuissance? c'est sur quoi on ne peut guère prononcer. D'un autre côté, le comte de Rochas, qui commandait la cavalerie, ordonna à sa troupe de rester dans la ville; alors l'infanterie, qui était dehors, se trouva abandonnée à ses propres forces, ou plutôt à sa faiblesse. Toutefois, ayant surpris les ennemis vers l'heure de midi, et dans un moment où ils se reposaient de la chaleur du jour, qui était excessive, elle s'empara de deux des quatre forts que les Turks avaient élevés vis-à-vis des quatre bastions qui servaient de défense à la ville, et les chassa ensuite des deux autres, et enfin les obligea d'aller se réfugier sur la colline de Sainte-Marine, où ils avaient établi leurs principaux retranchements. Les Musulmans, revenus de leur première surprise, et reconnaissant combien ce corps d'infanterie, sorti de Nicosie, qu'ils avaient en tête, était peu nombreux, reprirent courage, et le chargèrent à leur tour avec tant de furie qu'il fut forcé de rentrer en désordre dans la place. Les infidèles, ne rencontrant plus aucun obstacle à leurs entreprises, poussèrent les travaux du siége aussi loin qu'ils voulurent. Moustapha battit en brèche pendant plusieurs jours de suite les murs et les fortifi-

cations de Nicosie, qui, sous ces coups redoublés, commencèrent à s'écrouler de toutes parts. Alors Moustapha essaya de donner plusieurs assauts où il perdit ses meilleurs soldats sans avoir obtenu aucun avantage décisif. N'espérant plus de pouvoir emporter la place par la force des armes, il eut recours aux négociations. Ses propositions et ses offres furent rejetées. Les Nicosiens répondirent, avec fermeté, qu'ils étaient déterminés à s'ensevelir sous les décombres de leur ville plutôt que de la livrer. Moustapha, résolu de faire l'impossible pour les contraindre enfin à capituler ou à se rendre à discrétion, envoya demander aux pachas Piali et Hali, qui commandaient la flotte ottomane, un renfort de vingt-cinq mille hommes. Lorsque ce secours fut arrivé, Moustapha partagea son armée en quatre corps. Le premier, sous le commandement du pacha Caraman, devait attaquer le bastion *Podocatoro;* le second, conduit par le pacha Moussafer, devait assaillir le bastion dit *Constance*, et les deux autres divisions, dirigées par Hali et Moustapha lui-même, devaient faire assaut contre les bastions d'*Avila* et de *Tripoli*. C'étaient les quatre principales defenses de Nicosie. Le canon des Turks les avait déja à demi ruinées. Dès la pointe du jour, Moustapha, après avoir préludé par une décharge générale de toute son artillerie, fit attaquer ensemble les quatre bastions avec un tel vacarme de tambours et d'instruments militaires, et avec des cris ou plutôt des hurlements si effroyables, que quelques milices, composées de gens de la campagne, jetèrent leurs armes, abandonnèrent leurs postes, et s'enfuirent à toutes jambes. Mais la noblesse et les troupes réglées

tinrent ferme, et reçurent les Barbares avec tant de résolution, qu'après un combat sanglant qui dura plus de trois heures, ils n'avaient pas reculé d'une ligne. Les Turks, dont une grande multitude avait été renversée dans les fossés, furent si rebutés que leurs officiers avaient beaucoup de peine à les retenir sous leurs drapeaux. Les Nicosiens firent aussi de grandes pertes dans cette rencontre; plusieurs personnages très-distingués y laissèrent la vie. Leur évêque qui, pendant tout le siége, avait assisté de ses biens les soldats et les habitants, fut tué dans la mêlée.

Grat. l. 2. 1570. Les chefs de l'armée ottomane commençaient à perdre l'espérance de pouvoir se rendre maîtres de la ville, lorsque la fortune vint relever leur courage. Le comte de Tripoli, qui défendait le bastion Podocatoro, ayant été mis hors de combat, cet accident frappa d'une si grande terreur le petit nombre de ceux qui combattaient à ce poste, que le pacha Caraman n'eut pas de peine à s'en emparer. Les trois autres bastions se défendirent plus long-temps. Les assiégés y firent des prodiges de valeur et un grand carnage des ennemis. Il y a toute apparence que les Turks auraient été obligés de se retirer, sans trois circonstances qui contribuèrent également à la perte de ces trois bastions, et par suite à celle de la ville entière. Le premier de ces incidents funestes fut que, contre l'avis des officiers les plus expérimentés, on obligea les Épirotes de quitter leurs chevaux pour faire le service à pied, ce qui déplut beaucoup à ces militaires, et fit qu'ils ne combattaient plus avec leur courage ordinaire. Le second provint de ce que la poudre manqua tout à fait aux canonniers. Enfin, le dernier malheur fut la lâ-

cheté de Nicolas Dandolo qui se retira, saisi d'épouvante, dans le palais. Quant au comte de Rochas, il avait expié ses imprudences et était mort en brave à la défense du bastion Podocatoro. Les Barbares outragèrent son corps de mille manières; ils le roulèrent dans de la poudre à canon, le mirent dans un mortier, et le lancèrent comme une bombe sur la ville. Gratiani. l. 2.

Le plus grand nombre des braves qui défendaient Nicosie ayant péri, et les fortifications de la place se trouvant réduites en poudre, les ennemis, qui n'avaient plus affaire qu'à quelques bourgeois mal disciplinés et peu aguerris, pénétrèrent aisément dans le cœur de la ville. Cependant ils y trouvèrent plus de résistance qu'ils ne s'y étaient attendus. Le peuple à qui le désespoir avait rendu le courage, leur tint tête dans les rues et dans les carrefours; il ne leur céda qu'après plus de sept heures de combat. Le massacre fut horrible de part et d'autre. Ce qui restait encore de la garnison, s'étant réfugié dans l'intérieur du palais, s'y barricada et y soutint un siége. Il en coûta beaucoup de sang aux Turks avant qu'ils eussent pu forcer ces braves dans ce dernier retranchement. Aussi cette défense opiniâtre rendit les soldats musulmans si féroces, qu'après avoir enfoncé les portes du palais, ils égorgèrent impitoyablement tous ceux qui s'y etaient enfermés. Dans cette boucherie générale fut enveloppé l'évêque de Baffo. Ce prélat avait endossé courageusement la cuirasse, pris le casque, et combattu en personne à la tête d'une compagnie de gens de guerre qui étaient à sa solde. Ses compatriotes l'ont représenté comme un homme aussi capable de commander une armée que de bien gouverner un diocèse. Nicolas

Dandolo n'eut point une fin si glorieuse, il tomba vivant entre les mains des vainqueurs. Ce malheureux officier, après avoir essuyé toutes sortes d'opprobres, et enduré les tourments les plus cruels, fut décapité. Moustapha envoya sa tête à Mudacio, gouverneur de Cerines, la troisième des principales villes de l'île, pour lui faire entendre que la même destinée l'attendait s'il ne rendait pas de bonne grace la place où il commandait. Ce spectacle effraya si fort Mudacio, que, sans délibérer un seul instant, il s'empressa d'obéir aux ordres du général musulman, quoique Cerines fût assez bien fortifiée. Les Turks exercèrent à Nicosie les plus horribles cruautés. Dans les premiers accès de leur fureur, ils n'épargnèrent ni le sexe, ni l'âge, ni la beauté. Gratiani dit que Moustapha ordonna de mettre à part les enfants, les vieillards, enfin tous ceux dont à cause de leur faiblesse on ne pouvait tirer aucun service; qu'il les fit entasser les uns sur les autres, puis brûler vifs avec une multitude de pourceaux que la haine religieuse des Turks pour ces animaux leur avait fait égorger, et qu'ils avaient jetés pêle-mêle parmi les cadavres des chrétiens. On vit dans cette triste conjoncture plusieurs dames se précipiter de désespoir du haut de leurs maisons pour se soustraire à la brutalité des Barbares; d'autres, ôter de leurs propres mains la vie à leurs enfants; enfin, Nicosie éprouva, pendant les trois jours qu'elle fut livrée au pillage, tout ce que la vengeance peut faire inventer de plus infernal. Cette ville si belle, si florissante, ne présenta plus qu'un vaste tombeau rempli de sang et de carnage. On prétend que des soixante mille individus dont était composée la population de Nicosie, vingt-cinq mille

Cruautés des Turks à Nicosie. Hist de Venise, par Th. de Fougasse, liv 8 et 9 de la 6e décade. Gratiani. l. 2.

furent massacrés le jour que cette ville fut prise. Peu de temps après, le pacha Hali se sépara de Moustapha pour se rendre à Constantinople.

Les Turks avaient réuni sur un galion, nommé le galion du visir, les plus belles filles et les plus beaux garçons de l'île dont ils avaient pu se saisir. Ils y avaient aussi accumulé ce qui s'était trouvé de plus précieux dans le butin. Leur dessein était d'en faire présent au sultan, à son fils Amurat, et au grand-visir Mehemed; mais une dame courageuse, du nombre des captifs, préférant la mort à l'esclavage, et aux outrages dont son honneur était menacé, mit le feu aux poudres. Le galion du visir et deux autres navires, également chargés de riches dépouilles, sautèrent en l'air. Cet accident, qui arriva le 9 octobre, fit périr à la vérité tous les Turks qui étaient sur ces bâtiments, mais aussi il enveloppa dans le malheur commun un grand nombre de personnes de distinction et toute la fleur de la noblesse de l'un et de l'autre sexe. Cette dame si déterminée s'appelait Arnalde de Rochas. Peut-être était-elle la femme ou la fille de ce même comte de Rochas qui avait péri au siége de Nicosie. Gratiani. 1 2. Intrépidité d'une dame de Nicosie.

Moustapha, après la prise de Nicosie, se porta avec ses troupes victorieuses sur Famagouste. Cette ville, située sur le rivage méridional de l'île de Chypre, était plus en état de se défendre que Nicosie. Sa garnison était composée de huit mille hommes. Les Turks, pour approcher de plus près de la ville, et être moins gênés dans leurs opérations hostiles, coupèrent une multitude de citronniers, d'orangers, et d'autres arbres précieux qui formaient comme une forêt parfumée Siége de Famagouste.

autour de Famagouste. Moustapha, pour jeter l'épouvante dans le cœur des assiégés, fit défiler sous leurs yeux toutes ses troupes, afin qu'ils fussent frappés de terreur à la vue du grand nombre d'ennemis qui venait les attaquer : cette marche militaire, pour rendre le spectacle encore plus effrayant, était terminée par un corps de spahis et de janissaires qui portaient sur la pointe de leurs piques ou de leurs cimeterres, les têtes de ces malheureux Nicosiens qui avaient été égorgés au sac de leur ville. Mustapha fut assez barbare pour envoyer aussi à Marc-Antoine Bragadin celle de Nicolas Dandolo, en lui faisant dire de profiter de la leçon. Bragadin était chargé de la défense de Famagouste. Il répondit *qu'il ne savait lequel de Moustapha ou de lui succomberait, mais qu'il faisait serment de n'être jamais son esclave.* Moustapha n'était pas sans inquiétude sur le rapport qui lui avait été fait que la flotte des puissances alliées avançait à pleines voiles. Dans cette perplexité, il offrit aux assiégés des conditions infiniment avantageuses. Elles furent rejetées avec beaucoup de fierté et même de mépris, d'après la ferme espérance qu'on avait conçue qu'en effet le secours qui effrayait si fort les Musulmans, approchait; mais ce secours manqua. Alors les habitans de Famagouste députèrent leur évêque au sénat de Venise, pour l'instruire de la fâcheuse position où ils se trouvaient, et pour se plaindre d'un allié qui se conduisait envers la république en ennemi. Le sénat, courroucé contre le général qui commandait les troupes espagnoles envoyées au secours des Vénitiens, ne daigna pas lui porter ses plaintes, ni faire attention

Le sénat de Venise envoie un renfort de

à ses coupables procédés. Il fit partir pour Famagouste, sur ses propres galères, un renfort de seize cents hommes qui ranima le courage des assiégés. Seize cents hommes au secours de Famagouste.

Au retour du printemps, les Turks, après avoir ravagé en passant les îles de Zante et de Céphalonie, deux des plus riches comptoirs des Vénitiens, débarquèrent un corps de vingt-huit mille soldats dans l'île de Chypre. Alors Moustapha reprit le siége qu'il avait interrompu pendant l'hiver, et il le poussa avec beaucoup de chaleur. Bragadin, de son côté, se mit en posture de se bien défendre. Les femmes mêmes de l'île se signalèrent par leur bravoure : les unes fournissaient des armes et des munitions aux soldats; les autres, du haut des remparts, lançaient des pierres ou versaient de l'eau bouillante sur les assiégeants; d'autres enfin, emportées par l'ardeur de leur courage, se précipitaient dans la mêlée au plus fort du combat, et faisaient mordre la poussière aux ennemis. Les assiégés montrèrent pendant long-temps beaucoup de résolution. L'évêque de Limisol, ville voisine de Famagouste, ne contribua pas peu à entretenir dans le cœur des citoyens ces généreux sentiments. Ce prélat, non-seulement fournissait des vivres à ceux qui en manquaient, mais encore il exhortait la garnison à combattre jusqu'à la mort pour la défense de la religion chrétienne. Ces pieux encouragements enflammaient l'ame des assiégés, et produisaient les meilleurs effets. An 1571. Gratiani. l. 3.

Le 14 juillet, Moustapha fit donner à la place un assaut général, dont il eut tout lieu de se repentir. Les assiégés repoussèrent ses troupes, et en firent un horrible carnage. Une mine qui éclata en même temps emporta plus de quatre cents Turks. Ces Barbares ne

furent pas plus fortunés dans plusieurs autres attaques qui suivirent. Ces mauvais succès irritèrent Mustapha contre ses officiers et ses soldats. Il les accablait d'injures et de menaces. Enfin, ceux de Famagouste, malgré leur belle défense, ne purent empêcher que les fortifications et les murailles de leur ville ne s'écroulassent de toutes parts. Il ne leur restait plus d'autre rempart que les retranchements qu'ils s'étaient faits avec des tonneaux remplis de terre mouillée, et avec des sacs de coton recouverts de peaux de buffles. D'ailleurs, la plupart des Italiens, des Albanais et des Grecs qui, pendant tout le siége, avaient donné de si grandes preuves de bravoure, n'existaient plus, et la disette des vivres et des munitions était extrême. Il n'y avait plus dans la place ni pain, ni viande, ni vin, ni légumes, ni subsistances d'aucune espèce. Dans cet état d'abandon et d'affreuse misère, il ne restait plus aux débris de cette malheureuse garnison que son courage. Les soldats étaient si exténués, qu'à peine pouvaient-ils porter leurs armes. Ils ressemblaient à des cadavres ambulants. Les habitants de Famagouste se voyant dans l'impuissance de résister aux nouvelles attaques que les Turks leur préparaient, supplièrent Marc-Antoine Bragadin et Baglione d'avoir pitié d'un peuple qui avait donné à la république tant de témoignages de son dévouement, de ne pas rejeter les offres de l'ennemi, et de ne point les exposer au triste sort que ceux de Nicosie avaient éprouvé. Bragadin et Baglione exhortèrent les habitants à patienter encore quelque temps, les assurant toujours qu'il devait leur arriver avant peu un grand secours; mais ce secours ne paraissant point, et une compagnie tout entière de soldats ita-

Gratiani. l. 3.

Les habitants de Famagouste forcent les chefs de capituler.

liens ayant été écrasée par la chute d'une tour, ces deux braves capitaines jugèrent qu'il ne leur restait plus aucun moyen de défense, et ils consentirent enfin à capituler. Bragadin, en donnant ses ordres pour arborer le drapeau blanc, s'écria en présence de tous les officiers et du peuple : *Je prends le ciel à témoin que ce n'est pas moi qui rendrai la ville aux infidèles, mais bien le sénat qui, en nous abandonnant, nous a livrés à ces Barbares.* Les hostilités ayant cessé, 2 août 1571.
on s'occupa sur-le-champ des articles de la capitulation, après s'être réciproquement donné des otages.

Le lieutenant de Moustapha et celui de l'aga des janissaires, superbement vêtus et accompagnés de six janissaires, entrèrent à cheval dans la place. Baglione, avec quelques officiers, suivis de deux cents soldats, reçut ces otages à la porte de la ville, tandis que le comte Hercule Martinengo, et Mutius Colti, un des principaux bourgeois de Famagouste, escortés de six soldats, en sortirent pour se rendre de leur côté au camp des Turks. Ils y furent conduits par le fils même de Moustapha qui était entouré d'un brillant cortége. Dès qu'ils furent arrivés au pavillon de l'aga des janissaires, qui devait leur servir de logement, le général turk les envoya complimenter, et leur fit présenter de riches vêtements. Les caresses de Moustapha cachaient sous de beaux dehors une noire perfidie. Cependant, après de grandes contestations, on convint des articles suivants : 1° que les habitants de Famagouste demeureraient dans l'entière possession de leurs biens; qu'ils auraient le libre exercice de leur religion, et que ceux qui voudraient quitter la ville pourraient vendre ou emporter leurs effets; 2° que la garnison en sortirait avec ar-

Gratiani. l. 3.

mes et bagages, enseignes déployées : en un mot, avec tous les honneurs de la guerre; qu'on lui fournirait autant de vaisseaux qu'il serait nécessaire pour la transporter dans l'île de Candie; que les commandants emmèneraient avec eux cinq pièces de canon à leur choix, et chacun trois chevaux. Moustapha ratifia ces articles et les signa de sa main. Il envoya incontinent des vaisseaux pour le transport de la garnison de Famagouste à Candie, et des rafraîchissements dans la place. Il affecta d'accueillir gracieusement Hector Martinengo, que Bragadin lui avait dépêché le 5 août au matin, pour le prévenir qu'il irait l'après-midi lui remettre les clefs de la ville. Il le priait en même temps d'ordonner à ses troupes de ne pas inquiéter les habitants de Famagouste en son absence. Moustapha ne refusa rien de ce qui lui était demandé. Mais Bragadin ne fut pas plutôt arrivé à son pavillon, qu'on l'arrêta avec les officiers qui l'accompagnaient et les soldats qui lui servaient d'escorte. Moustapha, pour justifier cette insigne trahison, supposa que quelques prisonniers turks avaient été mis à mort dans Famagouste le jour même de la suspension d'armes convenue pour dresser la capitulation. A cette calomnie il ajouta que le traité ne leur avait point permis d'entrer en armes dans sa tente. Enfin, il voulut exiger de Bragadin une garantie pour le retour des vaisseaux destinés à le conduire en Candie. Il prétendit, en conséquence, retenir Quirini pour lui répondre de ce qui pourrait arriver à ces bâtiments. Bragadin remontra à Moustapha qu'aucun article de la capitulation ne portait un pareil engagement de sa part; qu'il ne pouvait pas, de sa propre autorité, lui laisser en otage un membre de la république.

Cette réponse irrita Moustapha. Les yeux étincelants de colère, il ordonna que Bragadin et tous ses compagnons fussent chassés de sa tente, ce qui s'exécuta avec une violence sans exemple. Bragadin eut beau protester contre une infraction si odieuse du traité, ce tyran féroce refusa de l'entendre. Pour lui fermer la bouche, il fit sur-le-champ trancher la tête à tous ceux qui étaient de sa suite; puis il le condamna au même supplice, en disant qu'il ne fallait pas qu'un infidèle, qui avait fait couler à grands flots le sang musulman, quittât la vie avec le sien dans les veines. Bragadin fut donc livré aux satellites qui venaient d'égorger en sa présence ses compagnons. A trois différentes reprises on lui fit présenter sa tête au fer meurtrier. Autant de fois Moustapha arrêta le bras de l'exécuteur, comme s'il eût pris plaisir à faire boire, pour ainsi dire, goutte à goutte la coupe de la mort à cette malheureuse victime. Moustapha, qui réservait à Bragadin de plus grandes barbaries, se contenta, pour le moment, de lui faire couper le nez et les oreilles, sans permettre qu'on bandât ses plaies; il le fit charger de chaînes, puis jeter dans un cachot, en lui disant avec dérision : *Invoque maintenant ton Christ, il est temps qu'il vienne à ton secours.* On arrêta aussi, et l'on réduisit en esclavage tous ceux des habitants de Famagouste qui étaient déja embarqués pour se rendre dans l'île de Candie, comme il en avait été convenu. Moustapha étant entré deux jours après dans Famagouste, fit pendre Tiepolo et le commandant de la cavalerie qui y étaient demeurés. De tous les officiers vénitiens, il n'y eut que le comte Hercule Martinengo qui échappa au glaive du bour-

Indigne traitement fait à Bragadin, commandant de la place.

Hist. de Venise, par Th. de Fougasse. l. 9. de la 6e décade.

reau. Moustapha voulut bien, à la recommandation d'un de ses eunuques, lui faire grace de la vie; mais en même temps il le rendit incapable de la donner à d'autres; il le réduisit à l'état de son protecteur. Moustapha, après s'être ainsi enivré du sang des chrétiens, visita les fortifications de Famagouste, et employa son armée entière à les réparer. Tant que durèrent ces travaux, il fit conduire chaque jour Bragadin sur les brèches, et exigea qu'à chacune il portât deux hottées de terre, et que chargé de ce poids il baisât ses pieds toutes les fois qu'il passait devant lui. Ce barbare, non content d'avoir fait souffrir à Bragadin toutes ces humiliations, en présence de son armée de terre, voulut encore le donner en spectacle à ses troupes de mer et aux malheureux chrétiens qu'il venait de faire enchaîner sur ses galères. Bragadin fut traîné sur le rivage où était la flotte ottomane; là on le fit asseoir sur un siége qu'on hissa ensuite au haut de la galère amirale. Après qu'il eut été dans cette situation, aussi long-temps qu'il plut au grand-visir, on le descendit pour le conduire dans la place publique; il y fut attaché à un poteau, puis écorché vif. Bragadin, au milieu de tant de souffrances, ne fit paraître aucun signe de douleur; il ne lui échappa pas un seul murmure contre ses bourreaux : pendant qu'on détachait la peau de son corps, il récitait le cinquantième psaume de David. Il rendit l'esprit avant de l'avoir pu achever. On coupa son cadavre en quatre parties qui furent attachées aux quatre principales tours de la ville. Les Barbares, après avoir rempli de paille la peau de Bragadin trempée dans du vinaigre salé, la portèrent comme un trophée dans toutes les rues de

Sagredo. liv. 7.

Bragadin écorché vif.

la ville; puis l'ayant suspendue à l'antenne d'une galère, ils la promenèrent le long des côtes de l'Égypte et de la Syrie. Moustapha l'envoya ensuite avec les têtes de Baglione, de Quirini et de plusieurs autres officiers de la garnison, à Constantinople, pour être présentées au sultan. Sélim ordonna que ces tristes dépouilles fussent déposées dans le bagne de l'arsenal de Constantinople, qui est la prison des esclaves chrétiens. Elles y demeurèrent long-temps; mais les parents de Bragadin ayant trouvé enfin le moyen de racheter la peau de ce héros, ils la transportèrent à Venise et la conservèrent comme un monument de famille dont ils s'honoraient. Ainsi, l'île de Chypre passa sous la domination des Turks, après avoir été possédée par la république l'espace de quatre-vingts ans. Les Musulmans l'ont conservée jusqu'à présent, malgré les tentatives que les puissances chrétiennes ont pu faire pour la leur enlever.

La ville de Famagouste, avec un assez petit nombre de combattants, résista pendant quatre mois à une armée innombrable. Elle fit périr plus de quarante mille Mahométans, essuya cent cinquante mille coups de canon, dont les boulets furent recueillis et bien comptés, dit un historien. Ce fait paraît exagéré.

Défaite de la flotte des Turks dans le golfe de Lépante.

Après la perte de cette belle colonie, les alliés s'accusèrent réciproquement de ce malheur, et rougissaient, en présence les uns des autres, des reproches qu'on pouvait leur faire. Ils prirent la résolution de réparer leur honneur, en se signalant par quelque action d'éclat. Cette flotte qui, pendant le siége de Chypre, était restée dans l'inaction, se ranima tout à coup. Don Juan d'Autriche qui la commandait, atta-

qua les Turks dans le golfe de Lépante. La victoire balança long-temps entre les deux partis; enfin, elle
7 octobre 1571. se fixa du côté des chrétiens. Les Musulmans furent complétement défaits. On attribue le succès de cette glorieuse journée principalement à la grosse artillerie des alliés, et surtout à des canons d'une invention toute particulière. Les Turks, dans cette bataille, perdirent trente mille hommes par les armes. On leur fit cinq mille prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent les deux fils de Hali, commandant de la marine musulmane. Les vainqueurs se rendirent maîtres de cent trente galères ottomanes. Quatre-vingt-dix autres, et même davantage, se brisèrent contre les rochers, ou furent coulées à fond ou consumées par les flammes.
Gratiani. l. 4. Près de vingt mille esclaves chrétiens de toute nation recouvrèrent la liberté. L'esprit de jalousie qui indisposait Don Juan d'Autriche et Venieri, commandant des troupes vénitiennes, l'un contre l'autre, empêcha de profiter de cette victoire. On ne prit point Lépante comme il avait été convenu, et qu'il était facile de le faire.

Les confédérés ayant fait perdre, par leurs lenteurs, les avantages qu'on aurait dû tirer de cette mémorable action, mirent les Vénitiens dans la nécessité de demander la paix au grand-seigneur. Sélim n'avait pas l'ame aussi belliqueuse que son père, il ne fit aucune difficulté de la leur accorder.

Les Vénitiens demandent la paix.

An 1574. Vers la fin de ce règne, les Turks reprirent sur les chrétiens Tunis et La Goulette. Sélim, dans les derniers mois de sa vie, avait formé le dessein de s'emparer de l'île de Malte. Pendant qu'il roulait dans sa tête ce grand projet, qui n'avait point réussi à So-

liman son père, la mort vint couper le fil de ses jours. Mort du sultan. 13 décembre 1574.

Sous ses enseignes, les Ottomans remportèrent de grandes victoires, et firent des conquêtes très-importantes, parmi lesquelles on doit distinguer celle de l'île de Chypre; mais ces exploits ne furent point son ouvrage, toute la gloire en appartient à ses généraux. Ce prince ne parut presque jamais à la tête de ses armées. Il aimait mieux passer sa vie dans les bras de ses femmes et dans les délices du sérail. Il vivait enseveli dans une ivresse presque habituelle, occasionnée par l'usage immodéré du vin de Chypre. On dit que dans ses orgies avec ses courtisans il faisait tirer le canon chaque fois qu'il vidait une coupe de cette délicieuse boisson.

Sagredo, Mem. hist. di monarch. ottom. l. 7. ad calcem.

AMURAT III.

Des troubles survenus en Perse parurent aux Turks une occasion favorable pour former contre ce royaume quelque nouvelle entreprise. Moustapha, ce pacha qui avait conquis l'île de Chypre, rassemble dans les plaines d'Erzeroum, ville de la Turquie asiatique, un corps d'armée de cent cinquante mille hommes, entre à la tête de ces troupes dans la Perse, et y répand partout la terreur. Dirigeant sa marche d'abord vers Tebris ou Tauris, il vient assiéger Chalderan ou Chalderon, place forte qui se rend après avoir fait une faible défense. Les Persans s'étant mis en devoir d'arrêter les progrès des armes ottomanes, sont taillés en pièces. Moustapha, se jetant ensuite sur Téflis, capitale de la

Guerre des Ottomans en Perse. Jo. Leuncl. supplem. Annal. turk. Sagredo. l. 8. Cantimir. Artus Thomas. Hist. d'Amurat III. Christ. Besoldi series et res gestæ imperat. turk.

Géorgie, l'emporte d'emblée, et en passe la garnison au fil de l'épée. Plusieurs petits princes de la Géorgie, qui relevaient du sophi, accoururent au-devant de Moustapha pour faire hommage, entre ses mains, de leurs états au grand-sultan. Un de ces seigneurs, nommé Munru-Djehir [1], tributaire de la Perse, vient trouver Moustapha dans son camp pour lui déclarer qu'il se met sous la domination d'Amurat, et qu'il abjure le christianisme. Moustapha l'accable de caresses, et le fait sur-le-champ gouverneur de Téflis. Aux approches de la mauvaise saison, Moustapha fit cantonner ses troupes, et nomma Ozdemir-Ogli Othman-Pacha, son lieutenant, pour les commander en son absence pendant qu'il irait à Constantinople rendre compte à son maître du succès de cette première campagne. Dès qu'il fut parti, le sophi leva une nouvelle armée pour se venger des Turks. Son projet réussit d'abord suivant ses désirs : tombant à l'improviste sur les différents corps dispersés de l'armée ottomane, il les détruisit presque tous les uns après les autres. Le lieu-

[1] Je pense qu'il s'agit ici d'un personnage dont les auteurs européens ont défiguré le nom de plusieurs manières Giorgi, grand-mouourav, ou ministre suprême de Géorgie, et gouverneur de Tiflis, au temps de Louarsab..., quitta son pays après s'être brouillé avec le roi, qui avait repudié lâchement sa sœur, se mit au service de Chah-Abbas Ier, le quitta lorsque ce prince eut fait exterminer la population du Cakheth, et, ayant offert ses services au sultan, non contre son pays, mais contre les Persans qui y dominaient, contribua à vaincre ces derniers; mais le grand-visir, beau-frère du sultan, qui commandait l'armée turke, jaloux de son mérite, le fit massacrer, ainsi que plusieurs nobles géorgiens, et son fils même. Ses aventures intéressantes sont racontées au long dans la Chronique georgienne, imprimée aux frais de la Société Asiatique, p. 39-47, et dans un manuscrit georgien non encore traduit, appartenant à la même Société, dont j'ai publié le fragment relatif à la mort du mouourav dans la première partie des *Mémoires inédits*, 2e fragment. — B.

tenant Othman-Pacha, malgré les rigueurs de l'hiver, rassemble les débris des troupes ottomanes et s'avance contre les Persans. Il fut assez habile ou assez heureux pour détruire dans une rencontre un corps de trente mille hommes commandé par Imameuli, officier du roi de Perse; le combat fut long. Les Persans se défendirent en désespérés et se firent hacher sur le champ de bataille; la victoire coûta cher aux vainqueurs.

Des orages politiques qui s'élevèrent dans la Tartarie-Crimée firent diversion à la guerre de Perse. Le khan des Tartares, fatigué du joug des Ottomans, avait formé la résolution de s'en affranchir. Il commença par refuser le contingent de troupes qu'il était tenu de fournir au sultan, et se dispensa de lui envoyer, comme son vassal, les redevances d'usage. Moustapha se met en marche avec cent mille hommes pour faire rentrer ce rebelle dans le devoir. Il franchit le Caucase par des chemins impraticables, traverse le Tanaïs et tombe sur les Tartares qui ne l'attendaient pas. Il les bat et se rend maître de la personne du khan, à qui il fait trancher la tête qu'il envoie à Constantinople. Ainsi finit en peu de temps cette guerre qui pouvait être longue et avoir des suites beaucoup plus fâcheuses pour les Ottomans.

Révolte en Crimée. Le pr. Cantimir.

Sinan-Pacha, devenu grand-visir après la mort de Mehemed qui possédait cette grande dignité, est chargé de reprendre et de continuer la guerre de Perse. Il paraît dans ce royaume suivi d'une nombreuse armée, mais il n'y remporte aucun avantage. Faute de connaître le pays et les routes, il erra au hasard dans les plaines désertes, où les maladies, jointes à la famine, l'assiégèrent de toutes parts. Comme il pensait à se

An 1580.

tirer de ce mauvais pas par une sage retraite, il reçut de la part du sophi un envoyé qui vint lui faire des offres de paix. Sinan saisit avec empressement cette ouverture que la fortune lui présentait. Il prit le chemin de Constantinople, conduisant avec lui, ou au moins suivant de près l'ambassadeur persan qui était muni de pleins pouvoirs pour traiter avec la Porte. Le divan, c'est-à-dire, le conseil du grand-seigneur, refusa d'entendre parler d'accommodement, à moins que le sophi ne déclarât d'avance qu'il renonçait pour toujours aux conquêtes que les Ottomans avaient faites en Perse. Cet article fut long-temps débattu et contesté par le ministre du sophi; mais Amurat ne voulut jamais rien rabattre de cette condition. Alors les négociations languirent et même cessèrent tout à fait; le ministre persan ne remporta d'autre avantage de son voyage à la cour ottomane que d'avoir assisté à des fêtes qui se célébrèrent avec une pompe et une magnificence extraordinaires à l'occasion de la circoncision du fils aîné d'Amurat III. Ces fêtes, auxquelles furent invités tous les princes chrétiens qui n'étaient point en guerre avec les Turks, durèrent vingt et un jours de suite; elles consistèrent en divertissements publics de toute espèce, en tours de force et d'adresse, en courses de chevaux, en combats simulés. Le grand-visir, pour flatter sa propre vanité, étala aux yeux des étrangers et à ceux de son maître la représentation des victoires qu'il avait remportées sur les chrétiens. Il fit traîner dans la place de l'Hippodrome deux grandes forteresses construites en bois et peintes de toutes sortes de couleurs. L'une était remplie de combattants vêtus à la turke, et l'autre de soldats sous le costume chrétien.

Fêtes et spectacles à Constantinople pour la circoncision du fils aîné d'Amurat.

Les châteaux ou forteresses étaient garnies de tours et de remparts sur lesquels on avait établi de l'artillerie. On voyait flotter sur les tourelles du château défendu par les Turks des drapeaux rouges, blancs et verts. Les enseignes des chrétiens se distinguaient par des croix blanches. Les garnisons des deux forteresses étant sorties, s'attaquèrent réciproquement. Il y eut de part et d'autre des morts et des blessés qui, comme on le pense bien, ne perdirent ni la vie ni la santé; enfin, la garnison chrétienne cède à celle des Turks et est contrainte de se retirer dans le fort d'où elle était sortie : aussitôt la place est investie, l'artillerie ennemie la foudroie, les murs s'écroulent, les Turks montent à l'assaut et font un massacre horrible des chrétiens. Les vainqueurs célèbrent leur triomphe en portant au bout de leurs piques des têtes de carton qui paraissent dégoutter le sang. On ne fut pas moins étonné lorsqu'on vit entrer dans cette même place de l'Hippodrome, que les Turks appellent l'Atmeidan, une autre représentation très-bien imitée de l'île de Chypre et de tout ce qui s'y était passé pendant le siége. Il faut laisser à l'imagination de chacun des lecteurs le soin de se faire une idée du jeu et de l'artifice de ces grandes machines. La joie qu'inspiraient ces fêtes fut troublée par la nouvelle qui arriva à Constantinople, que l'armée ottomane restée en Perse, sous le commandement d'Othman-Pacha, avait été battue par le fils aîné du sophi Mohamed, que les Persans l'avaient chassée de toutes les places qu'elle occupait, et qu'Othman dans sa retraite avait perdu ses meilleurs soldats et ses plus braves officiers. Cette infortune fut très-sensible au sultan Amurat. Il donna ordre à son grand-

Défaite de l'armée ottomane en Perse.

visir de lever une armée plus nombreuse que la précédente et de la conduire en Perse. Sinan osa répéter à son maître ce que lui avait déja dit le grand-visir Mehemed, que depuis long-temps la Perse était le tombeau des Turks, et que la guerre actuelle ne pouvait que devenir très-funeste à l'empire ottoman. Amurat fut très-choqué de cette remontrance, quoique fondée sur une expérience soutenue. Il cassa son grand-visir et nomma à sa place Ferhad, l'un de ses généraux, et le chargea de suivre et d'achever l'expédition de Perse. Le nouveau grand-visir, qui, de cuisinier des janissaires, était devenu le premier dignitaire de l'Empire, passa en Asie, suivi de cent mille hommes. Ferhad eut d'abord quelques succès. Le fils du sophi s'étant mis de nouveau en campagne fondit sur les Turks, et les tailla en pièces à différentes reprises. Peu de temps après, le sophi lui-même se réunit à son fils; ils réussirent ensemble non-seulement à chasser d'Érivan le visir turk, mais même ils le repoussèrent jusqu'à Tauris dont ils se rendirent maîtres. Othman avait quitté son armée pour s'en retourner à Constantinople. Il apprend en route que le sultan l'a nommé grand-visir à la place de Ferhad. Othman, pour répondre à l'impatience d'Amurat, s'empresse de repasser en Perse. Au bruit de sa marche, le sophi sort de Tauris et se retire dans ses états. Les Turks s'avancent vers cette ville qu'ils trouvent sans défense, et s'en mettent en possession. Peu de temps après, les habitants de Tauris se révoltent. Othman les fait tous massacrer par ses soldats. Cependant les Persans, confus de leur terreur panique et de leur retraite précipitée, reprennent courage et s'approchent des Turks.

Seconde défaite des Turks.

Alors il s'engage entre les deux armées une action terrible; on se battit pendant tout le jour. Le général des Turks ayant été tué, la victoire resta aux Persans. Tout fut dans la consternation, à Constantinople, lorsqu'on y apprit la mort d'Othman et la défaite entière de son armée. Sinan fut appelé une seconde fois au visiriat, et Amurat chargea de nouveau Ferhad de la guerre de Perse. Ferhad eut des succès. Les Turks entrent dans le Kurdistan, province voisine du Diarbekir, et s'en emparent; ils mettent en fuite les troupes du sophi qui, dans le dessein de leur enlever cette conquête, étaient venues leur présenter la bataille. Cette déroute des Persans, et le besoin que leur sophi avait de toutes ses troupes pour les opposer aux Tartares Usbecks, détermina enfin ce prince à la paix. Elle fut très-avantageuse aux Turks, puisqu'elle leur assura toutes les conquêtes qu'ils avaient faites en Perse.

Troisième défaite des Ottomans.

An 1586.

An 1589.

Pendant douze ans que cette guerre de Perse dura, ce ne fut qu'un flux et reflux de victoires et de défaites, de prises et de reprises de villes et de provinces que s'arrachaient tour à tour les armées des deux nations belligérantes.

A la guerre de Perse succéda une nouvelle expédition en Hongrie, qui valut aux Musulmans, déja maîtres de presque tout le royaume, l'acquisition de l'importante place de Raab, appelée aussi Javarin.

An 1594.

Amurat III mourut le 21 décembre 1603. Le prince Cantimir dit, en finissant son histoire : « C'est pour « moi un sujet d'étonnement que les historiens turks, « contre leur coutume constante, aient passé sous « silence le portrait de cet empereur, et ne nous aient

Mort d'Amurat.

« rien laissé qui pût faire connaître en particulier l'idée « qu'on doit avoir de lui. » Mais on en sait assez sur Amurat pour prononcer au moins qu'il était le plus inconstant de tous les hommes.

MAHOMET III.

An 1595. Revers des Turks en Allemagne et en Hongrie. Sagredo. lib. 9 Arthus Thomas. Le p. Cantimir. Christoph. Besoldi series et res gestæ imp. turk. Traduction des ann. turk. depuis l'an. 1000 de l'hég. jusqu'en 1012, par Galland. Mss. imper.

On ne voit pas que, sous ce règne, les Turks aient fait de grandes conquêtes, ni obtenu de grands avantages sur leurs ennemis; au contraire, ils essuyèrent en Europe et en Hongrie surtout de grandes pertes. Rodolphe II, empereur d'Allemagne, remporta sur eux une victoire signalée près de Nicopolis, qui fut prise et saccagée par le vainqueur. Les Ottomans furent aussi battus complétement, dans plusieurs occasions, par l'archiduc d'Autriche, par l'archiduc Mathias, par Sigismond, vaivode de Transylvanie, qui secoua le joug de la Porte, et aida les deux vaivodes de Moldavie et de Valachie à faire de même. Ces princes s'affranchirent du tribut qu'ils payaient au grand-seigneur. Les chrétiens enlevèrent aux infidèles un grand nombre de places importantes qu'ils possédaient en Hongrie. Ils leur prirent entre autres Vicegarde, Lippa sur le Marich, Gran ou Strigonie. Cette dernière conquête fut suivie de plusieurs autres. Javarin, ou Raab, fut reconquis sur les Turks à la faveur d'un stratagème habilement dirigé par le baron de Vaubecourt. Cet officier, qui était Français, eut l'adresse de faire attacher un pétard à la principale porte de Javarin, et de la faire sauter par ce moyen, dont l'usage était encore fort peu connu. La prise de

cette ville décida du sort de Vesprim, chef-lieu du comté de ce nom, et entraîna la conquête de sept autres villes plus ou moins considérables, lesquelles furent perdues pour les Turks. Papa, ville de guerre de la basse Hongrie, fut emportée d'assaut par l'archiduc d'Autriche.

Cependant, il ne faut pas dissimuler ici que les Musulmans, de leur côté, réussirent à se rendre maîtres d'Agria, devant laquelle ils avaient échoué plusieurs années auparavant, sous le règne de Soliman II. C'était une des places le mieux fortifiées de la haute Hongrie. Elle passait même pour imprenable. Les Barbares s'en emparèrent par le moyen de travaux souterrains conduits avec beaucoup d'intelligence. Douze mines qui jouèrent ensemble renversèrent d'un seul coup toutes les fortifications d'Agria. Mahomet prit lui-même cette place en 1596. Les Ottomans se mirent aussi en possession de Canisse en Croatie, près des frontières de la Styrie, malgré les efforts du duc de Mercœur. Ce prince, de la maison de Lorraine, pour n'être pas témoin des troubles et des guerres intestines qui déchiraient alors la France, était venu offrir à l'empereur Rodolphe ses services et ceux d'une troupe de braves qui, animés du même esprit et guidés par les mêmes motifs, s'étaient réunis à lui. Si les Ottomans n'avaient pas trop lieu de se féliciter du succès de leurs armes en Hongrie et en Allemagne, ils ne devaient pas être non plus fort satisfaits de l'état de leurs affaires en Asie. Un pacha nommé Scrivano ne craignit pas d'attaquer le pacha Mohamed, beau-frère du sultan, qui commandait les forces militaires de l'Empire dans le Levant, et eut le bonheur de ruiner

An 1596. Agria et Canisse prises par ces infidèles.

An 1597.

entièrement son armée. Ce triomphe grossit beaucoup le parti de Scrivano. Bientôt ce rebelle devint très-redoutable. Tout tremblait au bruit de ses armes, et Constantinople en était épouvantée. Presque toutes les provinces de l'Asie-Mineure avaient reconnu sa domination. Déja Scrivano s'était investi lui-même du pouvoir souverain, et s'était fait proclamer grand-sultan dans la ville de Pruse en Bythinie, cet ancien berceau de l'empire ottoman. Il était entouré d'une cour qui ne le cédait guère en dignité et en magnificence à celle de Mahomet. Ce fier rebelle se disposait à marcher vers la capitale pour aller y prendre possession du trône; mais la mort ne lui permit pas d'accomplir son audacieux projet. Assan-Beg son frère, qui lui succéda, ne se rendit pas moins formidable. Il débuta dans la carrière où la fortune venait de le lancer, par remporter sur les armées ottomanes une grande victoire qui fut suivie de plusieurs conquêtes dans la Caramanie et dans les autres provinces limitrophes. Il était difficile que les Persans ne pensassent point à profiter de l'embarras où se trouvaient leurs ennemis naturels. Le sophi Chah-Abbas, surnommé *le Grand*, qui avait éloigné de ses frontières les Tartares Usbecks, entreprit aussi de se délivrer du voisinage des Turks. Il savait que les Géorgiens souffraient impatiemment de leur être soumis. Il se concerta avec eux, et dès la première campagne il chassa avec leur secours et avec celui des troupes du rebelle Assan, frère de Scrivano, les Ottomans de toute cette partie de la Géorgie dont ils s'étaient emparés dans les temps précédents. Le pacha Cicala, renégat génois, ne put, avec toute sa valeur et toutes

ses forces, empêcher les troupes persanes de se saisir de plusieurs places qui appartenaient au grand-seigneur, tant en Arménie qu'en Mésopotamie.

Peste à Constantinople.

Mahomet, assez indifférent à tous ces événements, après avoir fait la campagne de 1596, était venu s'enfermer dans son sérail avec ses femmes et ses odalisques; mais loin d'y trouver, comme il l'avait espéré, le repos et le plaisir, il y courut plus de dangers qu'au milieu même des camps et des armées. Il manqua d'être victime d'une peste affreuse qui désola Constantinople, et qui, pénétrant à travers les murs du sérail, fit pour ainsi dire de ce palais un vaste tombeau. En un seul jour ce fléau enleva jusqu'à dix-sept princesses, toutes sœurs du sultan, avec un grand nombre de ses femmes. Les voiles de la mort enveloppèrent alors de toutes parts Constantinople. Un silence morne et lugubre et une inaction effrayante régnaient parmi les habitants. On n'entendait dans cette ville d'autre bruit que celui du canon qu'on tirait par intervalles dans tous les ports et dans toutes les places publiques, pour purifier l'air. Les Turks paraissaient avoir renoncé en cette occasion à ce système absurde d'apathie qui les portait à ne prendre aucune précaution pour se préserver des atteintes de la contagion. Ils eurent même recours alors à un moyen qu'Hippocrate conseille dans ses écrits. Ils tinrent allumés dans les rues et les carrefours de grands feux qu'on alimentait avec des bois de senteur et des plantes aromatiques; mais malheureusement la superstition les a ramenés à leur ancien préjugé.

Constantinople, après avoir été ravagée par la contagion, devint le théâtre d'une guerre intestine et un

champ de bataille sur lequel les janissaires et les spahis exercèrent leur fureur les uns contre les autres. Ce désordre ne put être apaisé que par la chute de quelques-unes des premières têtes de l'état. La cour ottomane, au milieu de tant de revers et de calamités, se vit encore menacée par une puissance que les Turks commençaient à redouter. Henri IV, roi de France, avait fait porter au divan, par M. de Brèves, son ambassadeur, des plaintes menaçantes à l'occasion d'un outrage fait au droit des nations par des corsaires anglais. Ces insulaires, qui dès lors se conduisaient en tyrans des mers, avaient osé s'emparer, à la vue et dans les eaux de Tunis et d'Alger, de quelques vaisseaux portant pavillon de France. La Porte se hâta d'accommoder cette affaire, et de calmer le courroux du monarque français.

Plaintes du roi de France au divan contre des corsaires anglais.

Mort de Mahomet.

Tel était l'état des affaires en Hongrie, en Turquie et en Perse, lorsque Mahomet mourut usé de débauches. Il cessa de vivre en 1603, au mois de décembre, dans la trente-septième année de son âge, après avoir signalé ses derniers moments par un acte de barbarie horrible. Peu de temps avant de quitter la vie, il fit étrangler son fils aîné, et condamner celle qui avait donné le jour à ce jeune prince, cette Fatmé qu'il avait tant adorée, à être précipitée dans la mer, enfermée toute vivante dans un sac de cuir. Au reste, il finit son règne comme il l'avait commencé. En montant sur le trône, il l'avait arrosé du sang de dix-neuf de ses frères, et avait fait noyer dix des concubines de son père, quoiqu'elles fussent enceintes. L'empire ottoman se trouvait alors si affaibli et dans un tel désordre, qu'il eût été aisé à ses ennemis de lui porter le dernier coup; mais

ni les chrétiens ni les Persans n'agirent jamais avec assez de concert et d'harmonie entre eux pour faire naître ce grand événement.

AHMED Ier.

Ahmed n'avait que quinze ans quand il succéda à Mahomet III, son père. Quelques pachas crurent devoir profiter de la jeunesse de ce nouveau sultan pour se rendre indépendants. Calender, pacha d'Erzeroum, et Khalil, pacha d'Alep, offrirent au sophi Chah-Abbas de tenir en fief de sa couronne les terres de leur gouvernement. Cette défection causa beaucoup d'embarras à la cour de Constantinople. Le pacha d'Erzeroum avait fait déja de grands progrès. Il s'était emparé d'Antioche sur l'Oronte, de Damas, de Tripoli, et avait pris le titre de despote de Syrie. Ce rebelle battit en plusieurs rencontres les troupes que le sultan avait fait marcher contre lui. Le capitan-pacha Cialis qui les commandait fut obligé de se retirer avec les débris d'une armée de cent vingt mille hommes, dont il avait pu sauver à peine la moitié. Pour comble d'infortune, la flotte de Calender s'empara d'un convoi qui transportait à Constantinople les tributs de l'Égypte. Le capitan-pacha paya de sa tête ces revers, qui déterminèrent Ahmed à faire, avec l'empereur Rodolphe II, une paix ou trève de vingt ans, à compter du premier jour de l'année 1607. La même année, la France fit aussi un traité avec l'empire ottoman. Ce traité fut conclu d'après les plaintes que M. de Brèves, ambassadeur de France à Constanti-

Sagredo. l. 10. Le pr. Cantim. Arthus Thomas. Cristoph. Besoldi series et res gestæ Imp. Turcicor. Hist. ottomane trad. par Galland. Ms. imp. L'empire turk par d'Anville.

Défection des pachas d'Erzeroum et d'Alep.

An 1607.

Traité de la France

avec l'empire ottoman.

nople, avait portées à sa cour, à l'occasion des insultes que les janissaires et la populace faisaient journellement aux prêtres et aux religieux qui habitaient Galata, et des vexations qu'on exerçait contre les chrétiens qui allaient visiter les lieux saints à Jérusalem. Le respect qu'inspirait aux Turks le nom d'Henri IV détermina leur sultan à ordonner le redressement de tous ces griefs.

Cependant le pacha d'Erzeroum continuait à étendre au loin ses conquêtes. Il avait épuisé, par de fortes contributions, les meilleures villes de la Caramanie, et il était sur le point de se rendre maître du détroit de Gallipoli; mais le grand-visir Mourad-Pacha, étant accouru à la tête de soixante mille combattants, arrêta ses progrès. Calender, voyant le grand-visir aux portes d'Erzeroum, consentit à écouter les propositions que lui fit ce grand officier. Mourad-Pacha lui proposa de négocier sa paix auprès du sultan. Ahmed se montra disposé à recevoir les excuses de Calender, qui renonça au titre de despote de Syrie qu'il avait usurpé, et qui fit même rentrer dans le devoir ceux qu'il avait séduits. Puis il se rendit à Constantinople et eut du grand-seigneur une audience solennelle. Calender fut conduit en grande cérémonie au pied du trône, portant, attaché à son turban, la cédule par laquelle le grand-visir lui avait garanti, au nom de son maître, toute sûreté pour sa personne et pour ses biens. Prenant un ton respectueux, mais ferme en même temps, il dit au sultan qu'il venait lui remettre la Syrie; que, s'il s'était chargé du soin de l'administrer, ce n'avait été que dans l'intention de lui épargner cette peine, et pour diminuer une partie du poids du gouvernement

Le pacha d'Erzeroum fait sa paix avec le sultan.

dont sa trop grande jeunesse aurait pu être accablée.

Ahmed parut se payer de cette raison. Il fit un accueil très-gracieux à Calender; il lui donna même le gouvernement de Temeswar en Hongrie; mais peu après, Calender ayant refusé d'envoyer à Constantinople l'argent qu'il percevait dans cette province pour le trésor impérial, il se brouilla de nouveau avec Ahmed, et il finit par le fatal cordeau.

Il se brouille de nouveau avec Ahmed qui le fait étrangler.

La Caramanie, que trois rebelles s'étaient partagée, en se déclarant feudataires du sophi de Perse, rentre sous la domination du sultan, ainsi que plusieurs autres sangiacs de l'Asie, et en particulier celui de Cogni. Le grand-visir Mourad parcourt à la tête de son armée les diverses provinces asiatiques, et y rétablit partout le calme et la tranquillité. Ayant reçu de sa cour l'ordre de marcher contre la Perse, il ne se pressa pas d'y obéir; cette expédition lui déplaisait. Cependant l'empereur n'en perdait point de vue l'exécution; il désirait surtout de recouvrer Bagdad, ville de l'Irak, parce qu'elle lui paraissait très-avantageusement située pour le commerce. Mourad, ayant cédé volontiers les sceaux de l'Empire et les marques de sa dignité à Nasouf-Pacha, son lieutenant, laissa à ce nouveau grand-visir le soin d'exécuter les desseins de l'empereur ottoman contre la Perse. Mais les affaires prirent une telle tournure, que les deux cours ennemies firent tout à coup la paix. Les principales conditions du traité furent que le Turk conserverait le Chirvan; que le fils aîné du sophi prendrait le titre de prince de Tauris; que des cadis envoyés de Constantinople résideraient dans toutes les villes du Chirvan, pour y rendre la justice à ceux qui professaient le sunnisme; que le

Plusieurs sangiacs qui avaient secoué le joug du sultan pour reconnaître l'autorité du roi de Perse, rentrent dans le devoir.

La paix se fait entre les deux cours.

monarque persan reconnaîtrait la suzeraineté du grand-seigneur sur cette province, et qu'enfin il fournirait tous les ans à la Porte soixante-dix ballots ou bottes de soie, en forme de redevance. Ahmed profita de la tranquillité que lui procurait cette paix pour s'occuper des moyens d'attirer dans ses ports les commerçants étrangers. Il fit avec les Hollandais certaines conventions pour qu'ils pourvussent ses états des marchandises qui provenaient des îles découvertes dans le Nouveau-Monde. Ces négociants introduisirent, pour la première fois, le tabac à Constantinople. Peu s'en fallut que l'usage de cette poussière que les dévots musulmans regardaient comme une innovation sacrilége, à cause de sa propriété enivrante, n'y excitât une révolte générale et assez violente pour faire craindre qu'elle n'entraînât la ruine totale de l'Empire. C'eût été certainement un très-grand événement produit par une bien petite cause.

An 1612.

Cosme de Médicis fait la guerre aux Turks.

Le grand-duc de Florence, Cosme de Médicis, pour tirer vengeance des Turks qui avaient fait quelques prises en mer sur ses sujets, envoya des troupes pour faire le siége d'Akhliman, place située sur les côtes de la Caramanie. C'était le lieu d'entrepôt où l'on rassemblait tous les tributs qui se percevaient au profit du grand-seigneur dans une grande partie de l'Asie et dans toutes les îles de l'Archipel. L'amiral du grand-duc l'assiégea par terre et par mer, et l'emporta, après avoir éprouvé une forte résistance. Il fit la garnison turke prisonnière de guerre et se saisit de tout l'or des tributs, qu'on chargeait déja sur des chameaux lorsqu'il arriva. Cette perte était d'autant plus fâcheuse pour le sultan, qu'il avait besoin d'ar-

gent pour subvenir aux dépenses de la guerre contre le sophi, auquel les Druses venaient de se joindre. Les Druses résident dans un canton de la Syrie touchant à la Palestine. Ils prétendent descendre de ces Francs qui se rendirent maîtres de Jérusalem, sous la conduite de Godefroy de Bouillon. Ils étaient soumis à un prince nommé Fakr-Eddin, qui se disait issu de la maison de ce conquérant. Il serait difficile de définir quelle espèce de religion ce peuple singulier professait. On y apercevait quelques nuances de christianisme défiguré par un amas de superstitions très-étrangères cependant à celles des Musulmans et des Juifs. Le pacha de Sidon s'étant avisé d'attaquer le prince des Druses, il en fut très-maltraité. Fakr-Eddin lui enleva Sidon et presque tout le territoire qui formait son pachalik. Fakr-Eddin trouva le moyen non-seulement de conserver sa conquête et de se réconcilier avec Ahmed, mais encore de lui faire approuver sa conduite. Le sultan, qui n'avait rien plus à cœur que d'aller porter ses armes en Perse, se hâta de terminer avec Fakr-Eddin, et, pour abréger, il fit étrangler le pacha de Sidon qui avait pris sur lui d'attaquer les Druses sans aucun ordre de sa part. Il laissa Fakr-Eddin tranquille, se contentant qu'il lui payât une légère redevance. Délivré de toute inquiétude du côté de ce partisan, il tourna toute son activité contre les Persans dont il avait en effet beaucoup à se plaindre. Le sophi Chah-Abbas, trouvant que le dernier traité de pacification qu'on lui avait fait signer avec le sultan était flétrissant pour sa couronne, voulut couvrir ce déshonneur par un autre plus honteux, celui de violer la foi des traités. Il commanda aux gouverneurs

Révolte des Druses en Syrie.

La guerre recommence entre les Turks et les Persans.

de ses provinces frontières de mettre à feu et à sang les possessions des Turks qui en étaient voisines. Ahmed, de son côté, chargea le pacha de Damas de marcher à la tête d'une forte armée pour arrêter les incursions des Persans dans ses états. Chah-Abbas partit d'Ispahan pour aller au-devant du pacha. L'ayant atteint près de Bassora, il le battit avec une armée de moitié moins nombreuse que celle des Turks. Le monarque persan sut profiter de sa victoire. Il reconquit dans l'Asie-Mineure tous les domaines qui avaient appartenu autrefois à sa couronne. Ahmed ne put apprendre ce revers sans être pénétré de douleur. Il avait fait tous les préparatifs nécessaires pour le réparer, et il était sur le point de se mettre en campagne pour aller en personne se venger du sophi, lorsqu'il fut frappé d'une maladie aiguë qui l'enleva le 16 novembre 1617, dans la trentième année de son âge.

An 1616.

Mort d'Ahmed Ier. 1617.

Les historiens de sa nation en font un grand éloge. Ils le louent surtout d'avoir été économe du sang humain, en quoi ils sont très-louables eux-mêmes. Quelques-uns entrent dans un assez long détail sur ses bonnes qualités. Au reste, s'il eut des vertus, la continence ne fut pas chez lui la plus éminente de toutes, à en juger par la multitude de concubines qui peuplaient son harem. On en fait monter le nombre à trois mille.

On rapporte comme un fait remarquable qu'il observait scrupuleusement ce précepte du Koran, qui veut que tout homme s'occupe du travail des mains. Au reste, le métier qu'il avait choisi n'était pas fort distingué. Chaque matin, après sa prière, il employait quelques instants à faire des anneaux de corne dont

on se servait pour bander les arcs. Afin de pouvoir dire qu'il vivait du fruit de son labeur, il faisait vendre ces anneaux, et il voulait que le prix en fût dépensé dans sa cuisine pour le service de sa table.

Ce prince, comme on l'a vu, loin d'augmenter les domaines de l'empire ottoman, fit au contraire en Asie des pertes considérables que ne purent compenser les avantages qu'il remporta en Europe. Ces avantages se réduisirent à lui faire recouvrer sur la Moldavie et la Valachie les droits de suzeraineté que la Porte avait perdus sous le règne de son prédécesseur.

MOUSTAPHA Ier.

Moustapha Ier, frère cadet d'Ahmed, ne justifia pas le choix que ce sultan avait fait, en mourant, de sa personne pour lui succéder. Aussi resta-t-il peu sur le trône. A peine y fut-il monté qu'on l'obligea d'en descendre et de céder la place à son neveu, qui régna sous le nom d'Othman II. Ce prince n'était alors âgé que de douze ans. Il se fit remarquer par un grand mépris pour les femmes, ce que la sultane-validé ne put lui pardonner. Son indignation contre son fils alla si loin que, pour venger en sa personne l'honneur de son sexe, elle travailla à le faire déposer.

OTHMAN II.

Le règne de ce sultan commença sous d'heureux auspices. Le grand-visir Mehemed, après avoir remporté deux grandes victoires sur les troupes du sophi

de Perse, recouvra tous les pays que ce prince avait conquis dans les campagnes précédentes sur l'empire turk. Le secours que les puissances européennes lui avaient promis, et qu'elles ne lui donnèrent point, le contraignit de se soumettre au tribut des soixante-dix charges de soie que la cour d'Ispahan s'était engagée, comme on l'a vu plus haut, de payer à celle de Constantinople. C'était le refus que le sophi faisait d'acquitter ce tribut qui avait servi de prétexte à cette nouvelle guerre.

Hist. ottomane trad. par Galland. Ms. impér.

Le vaivode de Transylvanie avait offert aux Turks de les aider à conquérir l'Autriche. Le jeune Othman se fit un scrupule de violer la paix qui subsistait entre lui et l'empereur Ferdinand II. Il aima mieux tourner ses armes contre Sigismond, roi de Pologne, auquel il n'était lié par aucun engagement. Les Polonais, assemblés sur les frontières de la Moldavie et de la Pologne, dans le voisinage de Choczim, attendent l'ennemi dans un camp retranché. Le jeune sultan, emporté par l'impétuosité de sa valeur, attaque les Polonais inconsidérément. Malgré la supériorité de ses forces, il est repoussé avec une grande perte. La paix, désirée également des deux partis, met fin à cette guerre, et les deux armées se retirent chacune dans ses cantonnements.

Le sultan battu par les Polonais.

Le jeune Othman ne sut pas ménager les gens de guerre, et surtout les janissaires et les spahis; il les indisposa contre lui en les traitant avec dureté et même avec mépris. Enfin, il acheva de les révolter par une réponse terrible qu'il fit à une députation de vingt effendis ou membres de l'Uléma, qui vinrent lui remontrer que tous les esprits étaient fort échauffés,

et que la rébellion allait éclater s'il ne se hâtait de la prévenir en faisant cesser les griefs dont ses sujets croyaient avoir à se plaindre. *J'écraserai*, leur dit-il d'un ton furieux, *les janissaires et les spahis, après vous avoir fait tous piler dans un mortier.* Cette réponse fut, pour ainsi dire, la sentence de sa perte. Les janissaires et les spahis s'emparent de sa personne, lui font parcourir les rues et les places publiques de Constantinople, couvert d'une simple serpillière, et traîné avec infamie dans le chariot qui servait à conduire les criminels de la lie du peuple au supplice, ensuite l'enferment dans le château des Sept-Tours, où il est étranglé par six muets; puis ils tirent de son cachot Moustapha et le reportent sur le trône, où il ne siégea que quelques mois. Il fut déposé une seconde fois à cause de son incapacité. Amurat, frère d'Othman et neveu du sultan Moustapha, est proclamé empereur.

Il indispose contre lui les janissaires et les spahis qui le font mourir.

An 1623. Moustapha rétabli et déposé une seconde fois.

AMURAT IV.

Sous ce nouveau règne, l'empire ottoman courut les plus grands dangers, et fut à la veille d'une ruine totale. Les Tartares de Crimée refusèrent de recevoir pour leur souverain le fils aîné du dernier khan que l'empereur leur avait donné. Ils élirent de leur propre autorité le cadet, et se disposèrent à soutenir leur choix par la voie des armes. Le capitan-pacha dirigea contre ces vassaux indociles toutes les forces maritimes qu'il commandait, mais ce fut sans succès; ses troupes de débarquement furent battues et dispersées. Les Cosaques, voisins des Tartares, profitant de la circon-

Les Tartares de Crimée et les Cosaques attaquent l'empire ottoman.

stance, se répandirent dans le Bosphore, et portèrent la terreur jusqu'aux portes de Constantinople. Cette nation guerrière était alors également redoutable sur mer et sur terre. Le divan jugea sagement qu'on n'avait rien de mieux à faire que de conclure la paix avec les rebelles. Son intention était de réunir toutes ses forces pour continuer vigoureusement la guerre en Perse. Déja le grand-visir Khousaïn s'était introduit dans le pays ennemi, et s'avançait à grandes journées vers Bagdad; mais il avait eu l'imprudence de laisser derrière lui plusieurs provinces indépendantes de l'empire ottoman, et qu'agitait l'esprit de révolte. Le prince des Druses, Abassa, nouveau pacha d'Erzeroum, celui d'Alep, le pacha du Diarbékir, faisaient solliciter le monarque persan pour qu'il les reçût au nombre de ses vassaux, lui jurant une fidélité inviolable, s'il voulait les reconnaître pour souverains chacun du territoire qui formait leur gouvernement. D'après cette invitation, les Persans étaient entrés par quatre côtés dans les états du grand-seigneur. Le sophi, à la tête d'une grande armée, s'était jeté sur le Diarbékir. Il avait conquis tout le pays jusqu'au delà de Bagdad. Un autre corps d'armée, commandé par le prince des Druses, avait pénétré dans la Palestine. Un troisième avait passé l'Euphrate, s'était avancé jusqu'à Trébisonde, et avait envahi tout le pays qui avoisine cette ville. Enfin, une quatrième armée fit une grande excursion en Arabie et s'empara de Médine. En vain le grand-visir avait tâché de remédier à tant de revers. Il avait fait tous ses efforts pour reprendre Bagdad; mais il avait été forcé d'abandonner le siége de cette ville, après y avoir perdu plus de six mois de son temps, et

Ricant, hist. d'Amurat IV. Hist. ottomane trad. par Galland. Vie d'Amurat IV. Ms. imp.

Plusieurs pachas de l'empire ottoman se déclarent pour le sophi.

An 1625. Les Persans entrent dans les états du grand-seigneur.

Les Persans s'emparent de Médine.

à peu près les deux tiers d'une armée de cent mille combattants.

Hafiz-Ali, autrefois pacha de Bosnie, et depuis devenu de caïmacan grand-visir, à la place de Khosaïn, eut toute la confiance du sultan, et travailla à réparer les fautes et les torts de son prédécesseur. Il mit tout en œuvre pour pacifier les états asiatiques de l'Empire. Il gagna Abassa, pacha d'Erzeroum, le plus puissant et le plus dangereux de tous ceux qui s'étaient soustraits à l'autorité du sultan. Dans ces entrefaits, on vit arriver à Constantinople un ambassadeur persan. Le sophi l'avait envoyé pour offrir au grand-seigneur la paix; mais à condition qu'il abandonnerait à son fils la ville de Bagdad, avec tout le territoire qui s'étendait depuis les murs de cette ville jusqu'à Bassora. Hafiz-Ali trouva la proposition offensante pour son maître, et cette négociation n'eut pas de suite. Peu de temps après, le sophi Chah-Abbas décéda, et laissa son trône à Saïd-Mirza, l'aîné de ses petits-fils. Amurat et son grand-visir se flattaient que sous le règne de ce jeune prince les Persans ne seraient plus si formidables, et qu'il y aurait moyen d'arracher à ses faibles mains les dernières conquêtes que le sophi défunt avait faites sur les Turks. Le grand-visir se chargea de conduire en personne les troupes destinées à servir dans cette nouvelle expédition. Il se rendit à Mossoul pour y prendre le commandement d'une armée de cent soixante mille hommes qui l'y attendait. Hafiz-Ali fit deux ans la guerre en Perse; il y eut des succès, il y eut des revers. Il tenta de se rendre maître de Bagdad. Prévoyant qu'il ne réussirait pas dans l'exécution de ce projet, il osa écrire de son camp devant Bagdad à son

Un ambassadeur de Perse vient à Constantinople demander la paix.

Le sophi Chah-Abbas meurt. 1628.

Le grand-visir Hafiz-Ali fait la guerre pendant deux ans en Perse, avec des alternatives de succès et de revers.

maître, qu'il ferait mieux de conquérir ses propres états en forçant ses sujets à l'obéissance, que de chercher à étendre sa puissance dans des pays trop éloignés du centre de sa domination. Ce sage ministre ne survécut pas longtemps à cette démarche. La fatigue des opérations militaires auxquelles il s'était livré, le chagrin qu'il ressentait de ses mauvais succès, joints à son grand âge, lui causèrent une maladie qui lui ôta la vie. Amurat fut très sensible à la perte de son grand-visir. Il se mit en devoir de profiter des derniers avis qu'il lui avait donnés. Il envoie au monarque persan un plan de conciliation. Amurat consentait de laisser au sophi toutes ses conquêtes. Saïd-Mirza ratifia volontiers un traité qui reposait sur une base si avantageuse pour lui. Les troupes ottomanes levèrent avec joie le siége de Bagdád, et s'empressèrent de s'éloigner d'un pays que les Turks pouvaient appeler à juste titre leur tombeau. Amurat éleva à la dignité de grand-visir, Redjeb-Pacha, son beau-père. Ce nouveau ministre lui conseilla d'abattre avant tout la puissance excessive de l'émir Fakr-Eddin, prince des Druses. Il le lui dépeignit comme un factieux qui tenait toujours allumées les torches de la guerre civile en Asie, et soufflait sans cesse le feu de la révolte dans l'esprit des pachas de Damas, de Tripoli, de Gazà, et de tous ses voisins. Sur cette dénonciation, Fakr-Eddin est déclaré ennemi de l'état, et on lui fait la guerre. Après s'être défendu courageusement pendant dix-huit mois, se voyant réduit à la dernière extrémité, il prend le parti d'adresser au grand-seigneur une supplique pour en obtenir la permission d'aller se justifier au pied de son trône. Fakr-Ed-

Paix. An 1633.

Affaires des Druses avec la Porte.

din sut tellement gagner par son éloquence la bienveillance du sultan, que ce prince le combla d'honneurs et le traita avec beaucoup d'affection. La sultane-validé, le muphti et le grand-visir en prirent de l'ombrage, et la jalousie des courtisans en fut alarmée. Le nouveau favori ne put échapper aux persécutions de cette puissante cabale. Elle le fit condamner à perdre la vie comme relaps et hypocrite, comme un sacrilége qui avait professé indifféremment, et suivant qu'il y trouvait son intérêt, l'islamisme et la religion chrétienne. Son fils fut mis au rang des icoglans. Depuis cette époque, le pays das Druses est devenu un domaine de l'empire ottoman.

Nouvelle expédition des Turks en Perse. An 1635.

Amurat, pour occuper les armes des janissaires et des spahis, et empêcher cette turbulente soldatesque de troubler la tranquillité publique et la sienne, les fit marcher de nouveau contre les Persans. Ces troupes débutèrent par la prise de Revan, ville forte et munie d'une nombreuse garnison. La conquête de cette ville fut célébrée à Constantinople par des fêtes et de grandes réjouissances; mais cette joie fut contre-balancée par de fâcheuses nouvelles qui arrivèrent de toutes parts. On apprit que le khan des Tartares s'était emparé de Capha, et qu'une troupe vagabonde de Cosaques avait surpris Asoph, ville située sur le Don, ou Tanaïs, à peu de distance de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Noire. Asoph était regardée comme le principal entrepôt du commerce avec la Perse. Des courriers venus de la grande armée annonçaient que le sophi avait repris Revan; que les troupes ottomanes s'étaient mutinées, et que, dégoûtées de servir en Perse, elles étaient sur le point d'entrer en pleine ré-

volte. Dans cette circonstance critique, le grand-visir part en diligence pour aller prendre le commandement de cette armée séditieuse. Il traîne après lui un grand nombre de nouvelles recrues que la peste moissonne en chemin, et qui, en semant partout sur leur route la contagion, infectent toute la Natolie. Amurat, impatient des lenteurs de son grand-visir, se mit lui-même en campagne, et arriva à grandes journées devant Bagdad. Cette ville est bâtie sur le Tigre, à treize lieues de l'ancienne Babylone, et était dès lors une des échelles les plus renommées de l'Orient. L'empereur se signala à ce siége par son activité, son intelligence et son courage. Vêtu en simple janissaire, suivant le vœu qu'il avait fait de porter cet uniforme tant que durerait le siége de Bagdad, il donnait l'exemple à ses soldats, et partageait avec eux les travaux les plus pénibles. Ce fut lui qui donna le premier coup de pioche pour ouvrir la tranchée; ce fut lui qui mit le feu au premier canon qu'on tira contre les murs de Bagdad. Cette ville, malgré l'excellence des fortifications dont elle était entourée, et la valeur des soldats qui en composaient la garnison, ne tarda pas à capituler. Amurat avait promis aux assiégés la vie, la liberté et la conservation de leurs biens; mais il ne leur tint nullement parole; il les fit égorger tous pendant la nuit; le lendemain, il entra en triomphateur dans Bagdad. Les chevaux de son cortége marchaient les pieds trempés dans le sang, et foulant les cadavres encore palpitants des malheureuses victimes de la perfidie du vainqueur. La ville de Bagdad fut prise le douzième jour de décembre 1638. Après cette importante conquête, Amurat revint à

An 1638. La ville de Bagdad prise par Amurat.

Perfidie de ce sultan.

Constantinople où il fit une entrée solennelle. Dans cette pompe, il était entouré de l'élite de ses troupes; il montait un cheval superbe et richement harnaché. Il était couvert d'une magnifique peau de léopard, assujettie sur l'une de ses épaules par une agrafe de pierreries. Vingt captifs persans, tous de la plus haute distinction, le précédaient, courbés sous le poids de grosses chaînes d'argent. Lui-même était le plus bel ornement de son triomphe. Il se faisait remarquer par sa bonne mine, sa prestance majestueuse et son air martial. A peine Amurat fut-il revenu dans sa capitale, qu'on y vit arriver un ambassadeur persan. Ce ministre annonça qu'il venait de la part de son maître pour négocier à la Porte un traité de paix. La manière dont l'envoyé du sophi fut reçu à la cour de Constantinople, ne présageait pas que sa mission dût avoir une heureuse issue. Le sultan lui parla d'un ton fier et superbe, et traita avec dédain les présents qu'il lui offrit au nom de son souverain. Dans le nombre de ces présents, on distinguait un bouclier fait de l'oreille d'un éléphant, qu'on disait être à l'épreuve de toutes sortes d'armes. Amurat s'étant saisi d'un javelot, le lança contre le bouclier qui en fut percé de part en part. Alors le sultan dit froidement : *Les Persans ignorent donc encore qu'il n'y a rien d'impénétrable pour Amurat?* Malgré ce début désespérant pour l'ambassadeur, la paix fut conclue en peu de temps et sans éprouver beaucoup de difficultés. En vertu du traité, la ville de Revan resta aux Persans qui l'avaient reprise sur les Turks, et celle de Bagdad demeura aux Ottomans. Amurat survécut peu à la conclusion de cette paix, qui combla de joie les

Entrée triomphale d'Amurat dans Constantinople.

Ricaut, hist. d'Amurat IV.

Mort du sultan

Amurat IV. An 1640.

deux nations. Ce prince mourut l'année d'ensuite à l'âge de trente-un ans. Ses débauches, et surtout sa passion effrénée pour le vin et les liqueurs, lui causèrent une mort prématurée. Dans ses dernières années, il ne s'abreuvait plus que d'esprit de vin et de boissons choisies parmi les plus incendiaires. La goutte et l'hydropisie, compagnes presque inséparables de l'ivrognerie, le précipitèrent au tombeau. Cependant, malgré ses défauts, son règne est regardé comme un de ceux sous lesquels l'empire ottoman a été le plus heureux et le plus florissant.

IBRAHIM.

Commencement de la conquête de Candie. Ricaut: Ibrahim. Della guerra di Candia di Andrea Valerio. l. 1. p. 18. Hist. ottomane trad. par Galland. Ms. imp. Sagredo l. 13. Le pr. Cantim. Arthus

C'est sous ce règne que les Turks commencèrent la conquête de l'île de Candie[1], cette île si connue dans l'histoire et dans la mythologie, sous le nom de l'île de Crète. Elle fut gouvernée pendant longtemps par des rois, ensuite par divers princes, jusqu'au temps que Quintus Metellus la soumit à l'obéissance du peuple romain. Elle fit partie ensuite de l'empire d'Orient ou de Constantinople. Depuis, les Sarrasins l'occupèrent avec une grande partie de la Grèce, puis elle retourna aux empereurs de Constantinople. Baudouin, comte de Flandre, l'arracha à ces princes, et la donna à Boniface, marquis de Montferrat, qui la vendit aux Vénitiens.

[1] La relation de la guerre et du siége de Candie forme le livre XXXIII de l'Hist. de Venise par Daru. Les événements intéressants dont cette île fut le théâtre pendant vingt-six ans y sont racontés dans les plus grands détails, et forment une épisode véritablement dramatique. Le peu d'espace qui nous reste dans ce volume nous force à y renvoyer simplement les lecteurs.—B.

Ces républicains la possédèrent pendant quatre cent six ans consécutifs, jusqu'à l'invasion des Turks; elle était divisée en quatre territoires ou cantons; savoir : celui de la Canée, celui de Retimo, celui de Candie, qui était la métropole, et le canton de Sitia. La possession de cette île était d'un grand intérêt à cause de sa situation; elle assurait la navigation de tout le Levant, et par conséquent elle facilitait le commerce de Venise; mais les gouverneurs que la république y envoyaient n'abusèrent que trop souvent de leur autorité pour opprimer les habitants. Ces vexations rendaient odieuse aux Crétois la domination des Vénitiens, et entretenaient dans tous les cœurs un levain secret de révolte toujours prêt à éclater. Telles étaient les dispositions secrètes des habitants de l'île de Candie, lorsque les Turks vinrent y débarquer, au mépris du traité de paix qui subsistait depuis longtemps entre la Seigneurie et la Porte. Pour s'excuser, ils alléguèrent divers prétextes. Ils se plaignaient surtout de ce que l'île ouvrait ses ports aux corsaires chrétiens qui, après avoir pillé les vaisseaux musulmans et ravagé les côtes des pays maritimes qui appartenaient au grand-sultan, dans l'Archipel, venaient s'y réfugier et y partager leur butin. Le divan insistait principalement sur un fait assez récent

Thomas. l'Empire turk par d'Aoville. Christoph. Besoldi series et res gestæ Imp. Turcicor. Vita d'Ibrahim primo scritta dal conte Marolino Bisaccioni. Apud Sansovinum.

Les chevaliers de Malte avaient attaqué et pris une flotte turke richement chargée qui conduisait des pèlerins à la Mecque. Les vainqueurs, après le combat qui fut assez vif, allèrent radouber leurs vaisseaux dans un port de l'île de Candie, puis ils revinrent triomphants à Malte, traînant après eux leur capture. Dans un des vaisseaux turks se trouva une femme que l'équipage traitait avec

Aventure du père Ottomao. Sagredo. lib. 13. Hist. du P. Ottoman. trad. de l'anglais.

beaucoup de respect et qui avait tout l'extérieur d'une sultane. Elle était accompagnée d'un jeune enfant qui passait pour son fils. Les chevaliers étaient transportés de joie; ils croyaient, d'après les apparences, avoir entre leurs mains un fils du grand-seigneur. Ils firent même circuler avec affectation cette grande nouvelle dans toute l'Europe, mais le temps leur apprit qu'ils s'étaient trompés. Ce prétendu fils de l'empereur d'Orient, qu'ils élevèrent avec le plus grand soin, s'éloigna dans la suite de ses protecteurs, quitta l'île de Malte, parcourut différentes contrées où il vécut dans la misère. Il alla se fixer à Rome, et finit par se faire religieux dans l'ordre de Saint-Dominique. Il a été connu longtemps sous le nom de père Ottoman. Les FF. prêcheurs se sont toujours fait gloire d'avoir eu dans leur ordre le fils d'un sultan. Ibrahim, quand il sut ce qui était arrivé à cet enfant et à sa mère, fut très-courroucé. Il jura d'exterminer ces brigands qui habitaient l'île de Malte. C'est ainsi qu'il parlait des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les visirs et tous les membres du divan rappelèrent au sultan le peu de succès que les armes musulmanes avaient eu dans les deux entreprises qu'on avait faites ci-devant sur Malte, et lui représentèrent que puisque les Vénitiens s'étaient rendus complices de l'outrage fait à sa majesté impériale, en donnant asile aux corsaires maltais, il valait mieux leur faire porter tout le poids de la vengeance de sa hautesse; que la conquête de l'île de Candie éprouverait bien moins d'obstacles et produirait beaucoup plus de richesses que ce misérable rocher sur lequel il avait fallu apporter d'au-delà des mers le peu de terre végétale qui s'y trouvait.

Ces raisons furent goûtées du sultan. Le secret fut si bien gardé, que l'on continua de croire que ces grands armemens qui se faisaient dans les ports de l'empire ottoman regardaient uniquement les Maltais et nullement les Vénitiens.

Au printemps de l'année 1645, la flotte des Turks mit à la voile et fit route pour s'avancer vers l'île de Candie. Ces Barbares y firent leur descente sans qu'il fût possible de s'y opposer. Cette île a quatre-vingts lieues de long sur vingt dans sa plus grande largeur. Elle est placée sous le plus beau ciel du monde, et sa situation est des plus avantageuses pour le commerce; elle forme comme une vaste barrière qui ferme de ce côté-là l'entrée de l'Archipel, et elle peut donner à ceux qui en sont en possession une grande prépondérance dans les mers d'Orient. Les Turks, après leur descente, campèrent pendant quelque temps pour se reposer des fatigues de la navigation, et pour bien étudier le pays avant de commencer aucune opération militaire. Lorsqu'ils eurent achevé leurs préparatifs, ils mirent le siége devant la Canée ou l'ancienne Cydonie, qui était la seconde ville de l'île. Cornaro, qui y commandait, la rendit par capitulation, et en étant sorti avec armes et bagages, il alla s'enfermer dans Retimo. Cette dernière place fut emportée peu de temps après, nonobstant la belle défense de Cornaro qui se fit tuer sur la brèche.

An 1645. Descente des Turks. en Candie.

Ils font le siége de la Canée.

En vain le pape Pie V sollicita toutes les puissances de l'Europe d'envoyer des troupes et des vaisseaux pour empêcher l'île de Candie de tomber au pouvoir des Turks; en vain leur fit-il sentir que la perte de cette île augmenterait la puissance des ennemis du

nom chrétien, et les mettrait plus à portée d'approcher de l'Italie. Il ne fut pas écouté, et les Vénitiens se trouvèrent réduits à leurs propres forces. Cependant la fortune leur fut plus favorable en Dalmatie. Le général Fascolo battit Ali-Beg, sandjiak de Clissa, que le grand-seigneur, pour attaquer la république de plus d'un côté en même temps, avait envoyé dans ce pays. Fascolo, après sa victoire, se rendit maître de Novigrade et en fit raser les fortifications. Sous ce règne, qui ne fut que de huit ans, les Turks conquirent la ville d'Asoph en Crimée, les villes de la Canée et de Retimo dans l'île de Candie, et la ville d'Assac sur les Cosaques. Le règne suivant, celui de Mahomet IV, qui commença en 1648, fut remarquable et par les conquêtes et par les pertes que fit l'empire turk.

Fascolo, général des Vénitiens, bat les Turks en Dalmatie.

Conquêtes des Ottomans sous ce règne.

MAHOMET IV.

Les premières années de Mahomet furent orageuses. Les affaires de l'état étaient dans le plus grand désordre, et l'esprit d'insubordination et même de révolte qui soufflait de tous côtés, paraissait avoir amené le vaisseau de l'empire au bord de l'abîme prêt à l'engloutir. Mehemed Kiuperli, nommé grand-visir, malgré son âge très-avancé, commença par rétablir le calme dans l'intérieur. Ensuite il s'occupa sérieusement de la guerre qui existait depuis si long-temps entre la Porte et la république de Venise. Il reprit le projet d'ajouter aux villes de la Canée et de Retimo, la conquête du reste de l'île de Candie. Cependant les Vénitiens étaient demeurés vainqueurs dans un grand

An 1648. Christ. Besoldi series et res gestæ imperat. Turk. Sagredo. lib. 13.

Ricaut. hist. de Mahomet IV. Abrégé de l'hist. des Turks par Vanel. t. 4.

Suite de la guerre de Candie.

combat naval livré aux Turks; profitant de leur victoire, ils s'étaient emparés de Lemnos et de Lesbos; mais dans une seconde bataille, les infidèles reprirent leur revanche et les deux îles de Lemnos et de Lesbos. Alors les Vénitiens pensèrent à faire la paix. Kiuperli ne voulut entendre à aucune espèce de négociation qu'avant tout ces républicains n'eussent abandonné l'île de Candie et cette partie de la Dalmatie où l'empereur son maître avait porté ses armes. Ces propositions furent rejetées par le noble Capello, ministre de la république à la cour de Constantinople. Les Turks, sur ce refus, continuèrent les hostilités contre les Vénitiens, et Kiuperli se remit à poursuivre avec une nouvelle chaleur la conquête de l'île de Candie.

Le siége de la ville de Candie durait déja depuis deux ans. Il ne restait plus dans cette ville que trois mille hommes de garnison, et ce nombre diminuait à tout instant. « Il n'y avait point, dit le prince Can- « temir, un pouce de terrain qui ne fût arrosé du sang « de plusieurs héros; les prodiges naissaient à chaque « pas. » Malgré la belle défense des assiégés, il leur fallut céder à la nécessité. La capitulation proposée par le grand-visir au provéditeur Morosini souffrit beaucoup de difficultés et donna lieu à de grands débats, parce que les Vénitiens s'obstinaient à conserver Suda, Carabusa et Spina-Longa, trois petites îles ou rochers détachés de la terre et qui étaient pourvus de bons ports. La Seigneurie ne voulait pas les céder; elle les regardait comme un gage de l'espoir qu'elle avait conçu de recouvrer un jour cette belle colonie; mais l'attente des Vénitiens ne se réalisa jamais, et l'île de Candie est encore aujourd'hui au pouvoir des Turks.

An 1669.

Cant. t. 2. p. 49. in-4.

En vertu de cette capitulation, tous les prisonniers ou esclaves furent remis en liberté de part et d'autre. Le grand-visir fournit la quantité de vaisseaux nécessaires pour transporter dans une autre patrie ceux des habitants qui n'avaient pu trouver place dans les bâtiments de la république. Kiuperli se conduisit dans cette circonstance avec une franchise et une humanité peu ordinaires aux Mahométans. A peine la ratification du traité par le sénat de Venise était arrivée à Candie, qu'on vit paraître six vaisseaux de haut bord que Louis XIV envoyait au secours de la ville de Candie; mais il était trop tard. Kiuperli passa dans l'île le reste de l'année 1669 et les premiers mois de la suivante. Il employa ce temps à réparer les ruines de la ville capitale et à la repeupler. L'île de Candie était une des portions de l'ancien domaine de l'empire grec dont les Turks avaient toujours beaucoup envié la possession. Aussi cette conquête leur causa une grande joie, et il y eut à cette occasion de grandes réjouissances à Salonique, où l'empereur Mahomet résidait. Il a paru sur le siége de Candie une multitude de relations plus ou moins intéressantes. Elles sont entre les mains de tout le monde : c'est pourquoi nous y renvoyons le lecteur; d'ailleurs l'espace commence à nous manquer.

Limites fixées en Dalmatie entre le territoire de la république et celui des Turks.

Il s'était toujours élevé entre les Turks et les Vénitiens beaucoup de difficultés pour régler les limites en Dalmatie. Kiuperli, qui n'avait d'autre passion que l'amour du bien et de la tranquillité publique, voulut cette fois tarir la source de tant de contestations; il convint d'accorder en Dalmatie, à la République, sans aucun égard aux dernières conquêtes, tout ce qui for-

mait, en l'an 1576, les limites des deux territoires; par cet accord, Clissa resta aux Vénitiens pour servir de bornes aux possessions de ces républicains dans cette contrée.

Michel, roi de Pologne, fait la paix avec la Porte; ce prince abandonne au sultan Kaminiek, la clef de la Pologne et l'une des plus fortes places de guerre qui existaient alors. Mahomet confia la garde de cette ville importante à Ibrahim Schischman, personnage fort singulier et que sa constitution même physique ne rendait pas fort recommandable. Cantemir, en parlant de ce pacha, dit qu'il était l'homme le plus gros de son temps, que tous les ans au mois de juin ou de juillet, il se faisait ouvrir le ventre par un chirurgien français, qui enlevait les pannes de graisse dont ses entrailles étaient enveloppées. Si l'on ose arrêter ici l'attention du lecteur sur un pareil récit, c'est uniquement pour lui donner une nouvelle preuve qu'il n'est aucun fait, si absurde et si invraisemblable qu'on puisse l'imaginer, qui ne se soit glissé sous la plume de quelque historien; comme il n'est point d'opinion, si extravagante et si bizarre qu'elle soit, qui n'ait trouvé accès dans le cerveau de quelque philosophe. Il faut toutefois rendre justice au prince Cantemir: en racontant une histoire si étrange, il annonce au moins des doutes.

An 1672. Kaminiek abandonné par le roi de Pologne au sultan.

Cantemir. Hist. de Mahomet IV.

Le roi de Pologne ne se contenta pas d'abandonner à la Porte la ville de Kaminiek, il lui céda aussi la Podolie entière, renonça à toute espèce de droit sur l'Ukraine, et de plus reconnut les Cosaques pour vassaux de l'empire ottoman. Cette même année, Tripoli de Barbarie et Alger se constituèrent en répu-

blique, se mirent sous la protection spéciale du grand-seigneur et reçurent un pacha de sa main. Tous ces succès étaient dus à la sagesse, à la bonne conduite et aux talents de Kiuperli; malheureusement pour les Ottomans il ne survécut que peu d'années à ces événements. On rapporte qu'un imam lui ayant présenté, dans ses derniers moments, le Coran pour faire sa prière, il posa la main sur ce livre et prononça à haute voix ces paroles : « Prophète, je saurai bientôt « si tu as dit la vérité; mais, vérité ou non, je me « suis défendu de faire du mal à mes semblables; j'ai « opéré au contraire le bien qui s'est trouvé en mon « pouvoir; j'espère en Dieu, source de justice et de « miséricorde. » Kiuperli laissa après lui de profonds regrets dans tous les cœurs. Ce fut, en effet, une grande perte pour l'empire ottoman; peut-être aurait-il réussi, s'il eût vécu plus long-temps, à réformer les constitutions et les mœurs de son pays, à ramener à des principes plus raisonnables ses compatriotes, et à leur donner une meilleure civilisation.

An 1678. Mort du visir Kiuperli.

Mignot, hist. ottomane, p. 441.

Kiuperli n'eut pas plutôt fermé les yeux, que les Cosaques, aigris par la fierté et la dureté de Kara-Moustapha, nouveau grand-visir, se détachèrent des Turks et se donnèrent à la Russie. Après une guerre malheureuse contre les Cosaques et les Russes, Kara-Moustapha jugea qu'il était plus sage d'abandonner ces vassaux rebelles aux nouveaux maîtres qu'ils s'étaient donnés, que de s'exposer à perdre les belles provinces de l'Empire qui confinaient à ces dangereux voisins.

Dans un divan, auquel l'empereur assistait, Kara-Moustapha opina fortement pour qu'on fît la guerre

à l'Autriche, sous ce prétexte que l'empire ottoman devait tendre sans cesse à recouvrer tout ce qui avait fait autrefois partie de l'empire romain. Ce ministre ayant fait déclarer Mahomet, son maître, contre Léopold II, en faveur des Hongrois, qui voulaient secouer le joug de la maison d'Autriche, se présenta devant Vienne à la tête d'une armée de cent quarante mille hommes. On n'avait jamais vu d'armée plus riche ni plus pompeuse. L'or et l'argent y brillaient de toutes parts. Les diamants même et les pierreries y étincelaient sur les armes des combattants, sur leurs habits et sur les harnais de leurs chevaux. Mais cette magnificence ne la garantit point du plus affreux désastre dont le destin pût la menacer. Elle éprouva sous les murs de cette capitale une déroute telle, qu'on n'en trouve pas d'exemple dans l'histoire. Le carnage fut affreux. Les vaincus eux-mêmes contribuèrent à en augmenter l'horreur. Les chemins qu'ils suivirent dans leur fuite, étaient jonchés de cadavres de femmes turkes que leurs maris égorgeaient de leurs propres mains pour empêcher qu'elles ne tombassent au pouvoir du vainqueur, et dans la crainte que leur propre honneur n'en reçût quelque affront. Cette grande catastrophe qu'essuyèrent alors les Turks fut l'ouvrage du fameux Jean Sobieski, alors roi de Pologne. Vienne lui dut son salut.

An 1683.

La république de Venise, qui conservait toujours un profond ressentiment de la perte de l'île de Candie, profita des circonstances pour renouveler la guerre contre les Turks. Le moment était favorable. Ces Musulmans n'étaient point encore revenus de la terreur dont les avait frappés les armes de Sobieski. Le pré-

texte que les Vénitiens alléguaient pour attaquer les Ottomans, était que ces infidèles avaient violé envers eux le droit des nations, en fouillant le vaisseau qui avait amené à Constantinople l'ambassadeur de la Seigneurie. D'ailleurs, la marine turke se trouvait dans l'état le plus fâcheux, et il n'y avait point dans le trésor impérial de fonds pour la remonter.

La flotte vénitienne, commandée par Morosini, celui-là même qui s'était si fort signalé à la défense de Candie, commença par s'emparer de l'île de Sainte-Maure, située à l'entrée du golfe de Larta; puis elle se porta sur Dragonette, et jeta une forte garnison dans Préveso, autre place assez considérable, qui commandait aussi l'entrée du même golfe.

An 1686. Le duc de Lorraine, de son côté, assiégea Vicegrade, qui ne fit pas une longue résistance. Cette première conquête donna du courage au duc pour y ajouter celle de Baccia. Puis il s'avança vers Bude, et forma le siége de cette capitale de la Hongrie. Après avoir fait les plus grands efforts pour s'en rendre maître, il fut obligé d'y renoncer. Pour se dédommager de cet échec, il assiége Nehausel, et bat le séraskier Ibrahim qui était accouru au secours de cette place. La conquête de Nehausel est suivie de la prise des villes de Novigrade, de Tokai et d'Éperies.

Les Vénitiens pensaient toujours à se rendre maîtres de toute la Morée. Ils étaient secondés dans leur projet par les chevaliers de Malte, par le duc de Florence, et par plusieurs autres souverains de l'Italie. Ils avaient trouvé le moyen de susciter contre les Turks les Maïnotes, peuple du Péloponèse, qui a conservé la dureté de caractère, l'opiniâtreté et la pa-

tience dans les travaux, des anciens Spartiates, dont ils descendent.

Morosini, qui avait pris le commandement de l'armée combinée des Vénitiens, des Maltais, des Florentins, des Maïnotes, mit tout à feu et à sang dans la Morée, ou le Péloponèse. Il s'empara de Coron, de Sarnat et de Calamata. Enfin, le capitan-pacha, séraskier de la Morée, après avoir perdu ces trois villes et deux batailles rangées, prit le parti de repasser le détroit des Dardanelles, et d'abandonner tout l'Archipel aux vainqueurs. Alors, Morosini s'empara du vieux et du nouveau Navarin, de Napoli de Romanie, de Patras, de Lépante, de Misithra ou l'ancienne Lacédémone, de Corinthe, de Sétine, ou l'ancienne Athènes. Enfin, il se rendit maître de la Morée et de toute l'Attique avec une rapidité inconcevable. An 1687.

Le général Cornaro remporta aussi de grands avantages en Dalmatie sur le pacha de Bosnie. Il mit le siége devant Castelnovo, l'une des plus fortes places du pays, et l'enleva d'assaut. Ses efforts furent soutenus par les Morlaques, qui, à l'instigation des Vénitiens, s'étaient soulevés contre les Turks. Ce peuple farouche, qui habitait un canton de la Dalmatie, fut d'un grand secours à Cornaro. Il leur dut une grande partie de ses succès.

Conquêtes sur les Turks en Hongrie.

Le duc de Lorraine reprend le projet de se rendre maître de Bude, qu'il n'avait pu emporter quelques années auparavant. Cette fois, la fortune lui fut plus favorable. Après un siége de deux mois, il entra en vainqueur dans cette ville, et rendit à la maison d'Autriche la capitale de son royaume de Hongrie. Cette conquête fut suivie de plusieurs autres. Un grand

nombre de places occupées par les Turks, tant dans la Haute que dans la Basse-Hongrie, se soumirent aux armes du duc et des autres capitaines qui servaient dans cette guerre. Parmi ces places, on distingue Sogedin, Simonthorm, Caposwar, les Cinq-Églises, Siglos et Essek.

Tant d'échecs jetèrent Constantinople dans la consternation, et y excitèrent un mécontentement général. On murmurait hautement contre le grand-seigneur. Un imam eut même la hardiesse de l'apostropher en pleine mosquée, et de lui faire des reproches sur son insouciance pour les affaires du gouvernement, sur sa mollesse, enfin sur le déréglement, et même l'infamie de ses mœurs, qui attirait la malédiction du ciel sur ses malheureux sujets. Cette audacieuse remontrance fit rougir le sultan, mais elle ne le corrigea pas; elle ne produisit d'autre effet que d'animer davantage l'esprit de sédition. Constantinople retentissait de clameurs contre l'empereur. On ne parlait que de sa déposition, pour mettre à sa place sur le trône un de ses frères, et l'on n'attendait, pour exécuter cet attentat, que le retour de l'armée qui avait fait la dernière campagne en Occident. Cette armée avait levé l'étendard de la rébellion, s'était donné la liberté de déposer le grand-visir qui la commandait, et d'en proclamer un autre. Mahomet, frappé de terreur en apprenant ces fâcheuses nouvelles, fait tout ce qu'il peut pour calmer le courroux de ses soldats. Il condamne à la mort l'ancien grand-visir Soliman, qu'ils avaient déposé, confirme celui qu'ils avaient choisi, et ordonne de grandes réformes dans le sérail et dans son harem. Huit cents de ses femmes sont mises à l'encan et ven-

Prédication séditieuse d'un imam contre l'empereur.

L'empereur et son grand-visir déposés.

dues en plein marché; il fait fondre sa vaisselle d'or et d'argent pour payer ce qui est dû aux troupes; enfin il dépose le mouphti qui, par son fetfa, avait donné sa sanction à la guerre d'Allemagne. Tant de sacrifices ne purent faire rentrer l'armée dans le devoir. Elle continua sa marche vers Constantinople. Arrivée aux portes de cette ville, elle demanda à grands cris la déposition de Mahomet; ce qui fut exécuté avec beaucoup de tranquillité et sans aucun acte de violence.

SOLIMAN III.

Le nouveau sultan, dès qu'il fut assis sur le trône, dont son frère venait de descendre, s'empressa d'envoyer demander la paix aux Vénitiens et aux princes allemands avec lesquels la Porte était en guerre. Il députa des ambassadeurs à Vienne pour y faire des ouvertures d'accommodement. L'empereur Léopold, qui jugeait par cette démarche que le sultan sentait lui-même sa propre faiblesse, fit dire aux ministres turks, qu'il était décidé à n'écouter aucune proposition qu'après que leur maître aurait formellement renoncé à toute prétention sur la Hongrie; qu'il aurait cessé de protéger ce Tékéli, que les Hongrois révoltés contre lui, leur souverain légitime, avaient mis à leur tête. Léopold ne se contentait pas de recouvrer la Hongrie tout entière, il voulait encore qu'on lui garantît la possession paisible de toutes les provinces limitrophes: elles comprenaient l'Esclavonie, la Croatie, la Bosnie, la Servie, la Bulgarie et la Transylvanie; il annonça qu'il s'occuperait ensuite des intérêts de ses alliés,

An 1688. Sagredo l. 13. Soliman III. Le pr. Cantimir. Arthus Thomas. Le sultan demande la paix aux princes chrétiens.

Hist. de l'emp. ottoman, par Mignot. p. 486 et suiv.

qu'il demanderait pour les Polonais la Valaquie, la Moldavie, une partie de la Tartarie-Crimée; qu'il exigerait pour les Vénitiens la cession de la Morée et de la côte de Nègrepont, depuis Corfou jusqu'à Corinthe. Ces conditions révoltèrent le grand-seigneur, il les rejeta avec humeur. Aussitôt il fit faire des prières publiques pour attirer la bénédiction du ciel sur ses armes. Il renouvela les anciennes défenses de boire du vin, et il prononça la peine de mort contre ceux qui seraient surpris dans l'ivresse. Mais ce religieux prince, qui avait passé sa vie à méditer le Koran et la sounnah, à jeûner, à prier et à faire des aumônes, n'en était pas plus habile dans l'art de la guerre. Il s'était mis à la tête de ses armées, et avait projeté de les conduire lui-même en Hongrie. Déja il était arrivé à Sophie, capitale de la Bulgarie; son courage ne l'accompagna pas plus loin. Il remit la conduite de ses troupes au séraskier Redjeb, ancien chef de brigands, et lui commanda de vaincre. Ce nouveau guerrier avait donné sa confiance à un magicien qui ne le quittait pas, et dont il suivait les inspirations dans toutes ses entreprises militaires. Les conseils de ce jongleur n'empêchèrent pas l'imbécile séraskier d'être battu deux fois, et de perdre beaucoup de monde et de terrain. Ces revers ouvrent la Bulgarie au prince de Bade, qui y fait de grands progrès; profitant de ses avantages, il s'empare de Nissa, de Vidin, d'Ossova et de Pirote. Il répand la terreur partout devant lui jusqu'à Sophie, d'où le grand-seigneur se hâte de sortir. Les troupes qui servaient sous Tékéli ne furent pas plus heureuses que la grande armée des Turks. Ce partisan a joué un grand rôle dans la guerre des mécontents

Il est révolté des propositions qui lui sont faites.

Il recommence la guerre.

Ses troupes sont battues deux fois.

Pr. Cantim.

de Hongrie. Son père avait payé de sa tête son attachement à la cause des révoltés. Il avait hérité de son courage et de sa haine pour les Autrichiens. La comtesse, sa femme, partageait avec lui sa bravoure. On la vit commander dans la ville de Montgatz, et y soutenir un siége de quatre mois contre les Impériaux; malgré sa valeur héroïque, elle fut obligée de se rendre à l'ennemi. Cette femme courageuse était la princesse Ragostki, fille du comte de Serin.

An 1689. Les Maïnotes en Morée se révoltent contre Venise et se donnent aux Turks.

Cette année il se fit en Morée une révolution dont les suites furent assez avantageuses pour les Turks. Les Maïnotes, qui s'étaient donnés, comme on l'a dit plus haut, à la Seigneurie de Venise, furent indignés du zèle intolérant de certains ecclésiastiques italiens qui voulurent les inquiéter dans l'exercice de leur culte, et poussèrent même la témérité jusqu'à détruire quelques-uns de leurs temples. Les Maïnotes étaient schismatiques grecs. Ils commencèrent à regretter la liberté dont ils jouissaient sous la domination ottomane. Ils demandèrent au sultan un vaivode qui fût de leur nation et de leur communion. Soliman III répondit à leurs vœux. Il leur envoya un aventurier nommé Liberius, qui avait servi sur mer en qualité de forçat; cet homme, à qui la nature avait donné des talents, et surtout beaucoup d'intrépidité, arrive en diligence de son pays avec la veste, l'épée, la masse et le diplôme du grand-seigneur qui l'établissait vaivode du pays des Maïnotes. Il annonce à ses compatriotes qu'il vient leur apporter la liberté et la paix. Les Vénitiens, obligés de fuir pour se soustraire aux mauvais traitements des rebelles, prennent le parti de faire avec eux un accord par lequel ces derniers s'engagent à garder une exacte neutralité.

L'empereur Léopold, malgré les succès de ses armes contre les Turks, pensait sérieusement à conclure avec eux un traité de pacification. Il craignait que la cour de France ne se liguât avec celle de Constantinople, et qu'il ne fût pas en état de faire face à ces deux puissances réunies. Il fut fort étonné que le sultan osât à son tour rejeter ses avances. Cette résolution était inspirée à Soliman par le caïmacan Kiuperli qui venait d'être revêtu de la dignité de grand-visir à la place de Moustapha, que son défaut de capacité avait fait destituer. Kiuperli était fils et petit-fils de deux visirs du même nom qui s'étaient illustrés, comme nous l'avons vu, dans cette place, et avaient, en plus d'une circonstance fâcheuse, sauvé l'empire ottoman sur le penchant de sa ruine. Le nouveau visir fait prendre à son maître et au divan le parti de continuer la guerre, se met lui-même à la tête d'une armée, et dirige sa marche vers la Servie qu'il voulait reconquérir. On raconte de lui à cette occasion un fait qui mérite d'être remarqué.

Kiuperli, grand-visir.

An 1690.

Esprit de tolérance de Kiuperli.

Dans sa route il rencontra un village où il n'y avait que des chrétiens grecs. On n'y trouvait ni église, ni prêtres, parce que l'uléma, c'est-à-dire, le clergé turk, s'y opposait. Le grand-visir ordonna qu'il serait construit dans ce village un lieu de prières, et qu'on y appellerait un ecclésiastique du rit grec pour le desservir et en être le pasteur. Kiuperli répondit à quelques Musulmans zélés qui lui firent des représentations à ce sujet, « qu'il fallait que les hommes eussent une « religion, ou qu'ils devinssent des brigands, et qu'il « valait mieux que l'empire fût habité par des Grecs « qui cultiveraient la terre et qui paieraient les impôts, « que par des bêtes féroces. » L'histoire ajoute que

Kiuperli exigea en reconnaissance de ce bienfait « une « poule de chaque chef de famille toutes les fois qu'il « passerait par ce village; aussitôt vingt poules lui fu- « rent offertes. » L'année suivante le grand visir, en revenant de Constantinople, se trouve dans le cas de traverser ce même lieu. Deux cents poules lui furent apportées sur-le-champ par ceux qui étaient venus y établir leur demeure. « Voyez, dit-il aux officiers de sa « suite, les fruits de la tolérance. J'ai accru le nombre « des sujets de notre grand monarque, et augmenté sa « puissance : j'ai forcé ces bonnes gens à bénir notre « gouvernement qu'ils avaient en horreur. »

Empire ottom. par l'abbé Mignot. p. 491 et 492.

Progrès de Kiuperli en Hongrie.

L'intention de Kiuperli était de s'emparer de Belgrade; il voulut prudemment s'assurer d'abord des places circonvoisines; Sarkioï fut la première ville qu'il soumit. Il força le comte de Staremberg de lui ouvir les portes de Nissa. Viddin et Semendrie cédèrent à ses armes sans oser lui opposer la moindre résistance ; Belgrade, devant laquelle il se présenta ensuite, ne l'arrêta pas long-temps: il est vrai que le feu ayant pris à un magasin à poudre, cet accident en hâta la reddition. Le grand-visir fit quelque séjour dans cette ville, pour en réparer les fortifications; il la regardait comme le boulevard de la Hongrie; il ravitailla ensuite Temeswar qui souffrait beaucoup de la disette. Ayant passé le Danube à la tête de ses troupes, il s'empara de Lippa, d'Orşova et de tout le pays des environs. Il remporta une grande victoire sur les Allemands commandés par le général Veterani, qui était venu l'attaquer dans son camp pour le forcer de lever le siége d'Essek. Malgré ses succès, le grand-visir n'en fut pas moins obligé d'abandonner ce siége.

Les Vénitiens prennent sur les Turks Napoli de Malvoisie.

La fortune continua cette année à favoriser les Vénitiens. La ville de Napoli de Malvoisie, la seule que les Turks possédassent dans la Morée, se rendit aux troupes de la Seigneurie; l'amiral Daniel défit sur les côtes de Mitylène, une flotte de vingt vaisseaux turks, et en coula sept à fond. Cornaro s'empara de deux villes considérables en Dalmatie et dans l'Albanie; mais aussi le séraskier Kaplan-Ali avait repris sur les Vénitiens les villes de Valone et de Canina dont ils s'étaient mis en possession l'année précédente.

AHMED II.

An 1691. Voir les auteurs cités ci-dessus.

Ahmed II n'était pas plus en état de gouverner l'empire que ses deux faibles prédécesseurs; il se reposait du soin des affaires sur son grand-visir Kiuperli dont le nom seul était un éloge et d'un bon augure; mais il ne lui conserva pas long-temps sa confiance; les courtisans, chagrins de voir que Kiuperli mettait une sévère économie dans l'emploi des deniers publics, et qu'il s'opposait avec courage à leurs déprédations, travaillèrent à le perdre dans l'esprit du maître. Ahmed, prévenu par leurs calomnies contre ce fidèle ministre, consentit à le faire étrangler par les eunuques noirs, à la porte du harem, où on l'attirait sous prétexte que la sultane voudrait lui parler. Kiuperli, averti du complot, assemble les chefs des différents corps militaires et leur fait part du danger qui le menace. Tous ces officiers, en apprenant cette nouvelle, frémissent d'indignation et s'écrient : *Sauvons aux dépens de notre vie le vertueux, le brave Kiuperli, à qui l'empire*

Les courtisans forment un complot contre Kiuperli.

L'amour des troupes le sauve.

doit son salut. Aussitôt ils se mettent chacun à la tête de leurs troupes, et les placent autour du sérail. Le sultan transi de frayeur ordonne sur-le-champ de punir de mort les ennemis du grand-visir. Kiuperli, après avoir été ainsi vengé, se hâta de passer en Hongrie, suivi d'une armée de cent mille hommes ; il eut le malheur d'être tué à la bataille de Salaukemen, d'une balle de fusil qui vint le frapper à la tempe. Vingt-huit mille Turks tués ou blessés demeurèrent sur la place. La victoire resta aux Autrichiens commandés par le prince de Bade. Ce prince ne crut pas devoir poursuivre les vaincus; il préféra se ressaisir de Lippa dont les Ottomans s'étaient rendus maîtres la campagne précédente.

Il est battu est tué à la bataille de Salankemen.

On s'attendait des deux côtés à une paix générale; les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande étaient chargés de la négocier auprès du divan ; mais M. de Châteauneuf, ambassadeur de France à Constantinople, traversait de toutes ses forces les négociations. Il représentait à la cour de Constantinople, qu'il était de l'intérêt du sultan de poursuivre la guerre contre l'Allemagne et l'Autriche, parce que son maître étant disposé à faire une diversion contre ces deux puissances, procurerait aux Ottomans le moyen d'en obtenir un traité d'accommodement plus avantageux et plus honorable. Le ministre français appuya ses discours d'un genre d'éloquence auquel on ne résiste guère, surtout à la cour de Constantinople. Il prodigua l'or aux membres du divan; la paix ne se fit pas et la guerre continua. Les opérations commencèrent du côté des Allemands et des Autrichiens par la prise de Varadin, qui se rendit au général Heusler.

Négociations pour la paix entre la Porte et les Allemands, traversées par la France.

An 1694. Les Vénitiens font de vaines tentatives pour reprendre l'île de Candie.

Les Vénitiens, maîtres de la Morée, firent d'inutiles tentatives pour se remettre en possession de l'île de Candie; après vingt jours de tranchée ouverte devant la Canée, une des plus fortes places de cette île, ils furent obligés de remonter sur leurs vaisseaux et de se retirer avec précipitation. L'année d'ensuite ils furent plus heureux; ils firent, dans l'île de Chio, une descente qui fut couronnée du succès. Ils s'emparèrent de la capitale sans éprouver beaucoup de résistance et sans faire presque aucune perte; cette même année ils enlevèrent encore aux Turks quelques places assez importantes en Dalmatie.

MOUSTAPHA II.

Sagredo. l. 13. Le pr. Cantimir. Arthus Thomas. Besoldi series.

Ahmed eut pour successeur Moustapha II, son neveu. Dès les premiers moments de son élévation au trône, le nouveau sultan déclara qu'il n'imiterait pas la faiblesse de ses prédécesseurs, qu'il régnerait par lui-même, et qu'on le verrait toujours commander en personne ses armées. Aussitôt il ordonna qu'on suspendît à la porte du sérail les queues de cheval : c'était le signal de la guerre. Toutes les troupes se réunirent dans les plaines d'Andrinople, et elles se tinrent prêtes à partir au retour du printemps. Le divan s'étant assemblé pour délibérer sur les opérations maritimes de la campagne prochaine, un corsaire de Tunis, appelé Mezzomorto, avança avec confiance que si l'on voulait lui fournir quatre de ces vaisseaux que les Turks nommaient *sultanes*, et huit galères, il chasserait les Vénitiens de l'île de Chio. Ce marin fondait la réussite

Le corsaire Mezzomorto se propose pour chasser les Vénitiens de l'île de Chio.

de l'entreprise qu'il projetait sur la facilité d'aborder dans l'île, sur l'animosité qui régnait entre les Grecs et les Latins dont elle était peuplée. Mezzomorto prétendait qu'il était fort aisé d'y entretenir des intelligences avec les Grecs, qui en général préféraient la domination des Ottomans à celle des Latins, parce que les premiers usaient de tolérance avec eux, au lieu que les Vénitiens les tourmentaient dans l'exercice de leur culte et détruisaient leurs églises. Le sultan écoutait tout ce qui se disait dans le divan, caché derrière le rideau de la fenêtre qui avait son ouverture dans la salle du conseil. Ayant entendu les propositions du pirate tunisien, il tira avec précipitation ce rideau, et ordonna qu'on fournît à Mezzomorto tout ce qu'il demanderait pour son expédition. Ce corsaire tint parole, il battit la flotte vénitienne et exécuta son débarquement dans l'île de Chio sans éprouver aucune résistance. Les Vénitiens, qui ne s'attendaient pas à une attaque si imprévue, n'avaient rien ajouté aux fortifications de la capitale de l'île. Persuadés qu'il leur serait impossible de sauver cette ville, et découragés d'ailleurs par les cris des Grecs qui appelaient les Musulmans dans leurs murailles, ils l'abandonnèrent aux Turks. Mezzomorto y étant entré, fit mettre à la chaîne comme esclaves les Vénitiens et les catholiques qui n'avaient pas voulu suivre la multitude dans la dispersion générale. Le vainqueur fit détruire toutes les églises du rit latin, et proscrivit l'exercice de la religion romaine. Les succès de Mezzomorto le rendirent si agréable à Moustapha, que ce sultan dépouilla le capitan-pacha de sa dignité pour la lui conférer. Mezzomorto ne voulut jamais quitter son habit de matelot;

Ce corsaire tient parole.

il paraissait toujours sous ce costume, même lorsqu'il siégeait au divan. Il répondait à ceux qui lui représentaient qu'il devait se vêtir d'une manière plus convenable à sa dignité : « Si les capitans-pachas qui « m'ont précédé n'avaient jamais porté d'autre habit « que celui qui vous paraît si misérable, la marine « de l'Empire ne serait pas dans cet état de délabre« ment où nous la voyons aujourd'hui, nos flottes « n'auraient point essuyé tant d'échecs, et le pavillon « turk aurait été respecté davantage. » Depuis Mezzomorto, les capitans-pachas se sont imposé la loi de porter toujours, à son exemple, l'habit de matelot, avec cette différence que cet habit est fait d'étoffes précieuses et orné de fourrures d'un grand prix.

Hist. ottom. par Mignot. p. 509.

Exploits de Moustapha.

Moustapha, encouragé par son nouveau capitan-pacha, se met à la tête de ses troupes, et part d'Andrinople le 10 juin. Il passe le Danube à Belgrade, s'empare de Lippa et de Titoul, qu'il fait démolir; il bat les Allemands, qui lui font acheter chèrement la victoire, puis il retourne par la Valachie à Andrinople, triomphant et couvert de gloire.

Les Russes enlèvent Asof aux Turks.

Cette année le czar de Moscovie, Pierre-le-Grand, enlève Asof aux Turks. La conquête de cette place ouvrait aux Russes le commerce de la mer Noire. Quant aux Vénitiens, ils ne purent, malgré tous leurs efforts, s'emparer de Dulcigno, en Albanie.

An 1697. Victoire du prince Eugène sur les Turks.

Les Autrichiens, commandés par le célèbre prince Eugène, remportèrent une victoire signalée sur les Turks auprès d'une bourgade nommée Zenta, sur la Teisse. Moustapha y perdit vingt mille hommes qui restèrent sur le champ de bataille, et dix qui se noyèrent dans la rivière. Moustapha pour sauver sa vie s'enfuit

déguisé. Le prince Eugène, à la suite de cette grande victoire, ravagea la Bosnie et brûla Saraï, capitale de cette province. Enfin, après bien des pourparlers, l'empereur Léopold II, qui désirait autant que les Turks de voir cesser la guerre, convint avec la Porte d'une trève de vingt-cinq ans. Ce traité fut conclu le 26 janvier 1699, à Carlowitz, bourg situé entre Péters-varadin et Belgrade. Les conditions du traité furent en substance : « que toute la Transylvanie resterait à l'em-« pereur Léopold ; que Temeswar serait abandonné au « sultan ; que la navigation serait libre aux sujets des « deux empires, sur la Teisse et sur le Maros ; que « l'empereur d'Occident demeurerait maître de tout le « pays situé entre le Danube et la Teisse. Quelques « articles de ce traité sont consacrés à fixer les limites « et les frontières des états cédés réciproquement. Il « en est aussi de relatifs aux diverses autres parties « contractantes qui y intervinrent. Le czar ne fit la « paix que pour deux ans, pendant lesquels chacun « devait rester en possession de ce qu'il avait conquis. « Les Polonais obtinrent que Kaminiek, la Podolie « et l'Ukraine leur seraient restitués. La Pologne, de « son côté, rendait à la Porte trois petites places en « Moldavie. Il fut convenu que les Vénitiens auraient « toute la Morée jusqu'à l'Hexamilion, que les Turks « possèderaient la terre ferme avec Lépante, mais que « les Vénitiens conserveraient l'île de Sainte-Maure, « ainsi que plusieurs des îles voisines. En Dalmatie, « la Seigneurie gagnait six places. Cependant Venise « retenait les châteaux de Castel-Novo et de Risano. » On convint que ce traité serait ratifié par toutes les puissances intéressées, et que les deux empereurs

An 1699. Trève de 25 ans entre l'empereur Léopold et le grand-seigneur. Sagredo. l. 13.

d'Orient et d'Occident s'enverraient mutuellement des ambassadeurs. L'annonce de cette paix fut reçue de part et d'autre avec des transports d'allégresse qui se manifestèrent par des jeux et des divertissements publics. Les Allemands, en signe de réjouissance, firent couler en abondance des fontaines de vin. Les Mahométans, qui s'étaient réunis à eux pour célébrer d'un commun concert cette fête, en furent scandalisés d'abord, mais ils ne tardèrent pas à noyer eux-mêmes leurs scrupules dans cette liqueur qui avait si fort alarmé leur conscience.

Murmures à Constantinople contre cette trève.

Moustapha, après avoir conclu la paix de Carlowitz, se retira dans une maison de plaisance que Mahomet IV avait fait construire sur la route de Constantinople à Andrinople. Les Turks, voyant leur souverain vivre dans la mollesse et les plaisirs, commencèrent à déclamer contre cette trève qui leur avait plu d'abord si fort, mais qui avait été achetée au prix des plus belles provinces de l'Empire. Ils se plaignaient de Moustapha qui, après avoir fait concevoir de lui les plus belles espérances, avait perdu par son indifférence une partie considérable du territoire que ses ancêtres avaient conquis sur les chrétiens. Les murmures augmentèrent encore lorsqu'on vit le czar faire de grands armements maritimes, et construire des forteresses le long du Borysthène. Le sultan, à qui on avait laissé ignorer les démarches du czar, se fâcha contre son grand-visir. Il le chassa, et le remplaça par Daltaban, ancien pacha de Bosnie.

Daltaban, nouveau visir, se déchaîne contre ceux

Ce nouveau visir, dès qu'il fut arrivé à Andrinople pour y recevoir les sceaux de la main de l'empereur, n'eut rien de plus pressé que de prendre connaissance

du traité de Carlowitz. Lorsqu'il vit que la Porte avait rendu la Transylvanie et tout ce qu'elle possédait dans la Hongrie; qu'elle avait perdu Kaminieck, ce boulevard de l'Empire du côté de la Pologne, et la plus grande partie du pays qu'il avait gouverné lui-même dans ces quartiers-là en qualité de pacha, et où il avait même eu l'honneur de se mesurer avec le prince Eugène, il ne put contenir son indignation; il éclata en reproches amers contre tous ceux qui avaient eu quelque part au traité de Carlowitz, qu'il qualifiait de traité infâme. Cette conduite lui fit à la cour une foule d'ennemis, qui formèrent contre lui une ligue pour le perdre. Daltaban ne tarda pas à périr par le fatal lacet. Ce fut principalement l'ouvrage du mouphti. Ce chef de la loi avait un grand crédit sur l'esprit du sultan, et il en abusait sans pudeur pour en obtenir des faveurs et des graces de toute espèce. Moustapha venait d'élever son gendre à la dignité de pacha du banc[1] et de caïmacan de Constantinople, quoiqu'il fût encore dans la première jeunesse. Ce gendre du mouphti se nommait Kiuperli Abdalla, fils de ce brave Kiuperli qui avait été tué à la bataille de Salankemen. Son propre fils, qui n'était pas plus âgé que Kiuperli, fut fait mollak de Jérusalem. Ce jeune homme tint dans cette place une conduite marquée au sceau de l'extravagance. On en jugera par deux traits que nous ne pouvons passer sous silence à cause de leur singularité. Ils font voir de quels travers d'esprit sont capables certains hommes aveuglés par la fortune. D'ail-

qui avaient eu part au traité de Carlowitz.

[1] Le *banc* se compose du grand-vizir et des ministres en activité; c'est proprement le conseil d'administration, ou le gouvernement. — B.

leurs, nous avons cru pouvoir nous permettre ces courtes digressions pour jeter un peu de variété sur un sujet qui, en lui-même, est très-monotone.

Massacre des chiens à Jérusalem.

Un jour, l'aboiement de quelques chiens ayant troublé le sommeil du délicat et voluptueux pontife, il ordonna de tuer non-seulement ces animaux, mais encore tous ceux de leur espèce qui se trouvaient à Jérusalem et aux environs. Cette proscription prononcée contre les chiens révolta les dévots musulmans. Ils crièrent à l'impiété, et disaient que c'était violer le Koran, qui recommande expressément d'avoir soin des animaux domestiques. Aussi les Turks sont-ils très-attachés à leurs chiens, et c'est pour eux un devoir de charité de nourrir ceux qui n'ont pas de maîtres. La sentence ridicule du mollak excita une émeute dans la ville. On ne put l'apaiser qu'en publiant que le mouphti serait consulté sur cette grande affaire. Le mouphti, pour tranquilliser les consciences timorées, envoya d'Andrinople un fetfa qui approuva pour cette fois seulement le massacre des chiens exécuté par l'ordre de son fils, qu'il ne voulait pas condamner; mais en même temps un article de ce fetfa portait qu'à l'avenir il ne serait plus permis d'attenter à la vie de ces animaux. Cette aventure ne rendit pas plus sage le jeune mollak. Peu de temps après, il publia une autre ordonnance non moins absurde que la première.

Persécution contre les mouches.

Pendant les chaleurs de l'été, les mouches à Jérusalem se montraient insupportables, et les hommes en étaient très-incommodés. Le jeune pontife fit proclamer dans la ville que chaque artisan serait tenu d'apporter, dans un lieu qui leur fut indiqué, chacun une quarantaine de ces insectes bien enfilés, sous peine

d'une amende assez forte, dont on exigerait le paiement avec beaucoup de rigueur. Ces malheureux artisans étaient obligés de quitter leur travail et de perdre une partie de leur temps pour courir après les mouches. Un gouvernement où ceux qui étaient en place se livraient à de pareilles puérilités ne pouvait manquer de se rendre également odieux et méprisable. Aussi l'orage dont celui de Constantinople était menacé depuis long-temps éclata-t-il tout d'un coup avec fracas. Le peuple et les soldats se révoltèrent; ils cassèrent tous les ministres alors en fonction, et firent justice de plusieurs d'entre eux, du nombre desquels fut le malheureux moufhti Fezula-Effendi. Enfin, ils finirent par faire descendre Moustapha du trône, et lui donnèrent pour successeur son frère, désigné dans l'histoire sous le nom d'Ahmed III du nom.

Le sultan déposé.

AHMED III.

Ahmed III était dans la trente-sixième année de son âge, lorsqu'il parvint à l'empire. Quand il crut sa puissance suffisamment affermie par la proscription de quatorze mille individus choisis parmi les auteurs de cette conspiration qui avait renversé du trône son prédécesseur, et dont il recueillait les fruits, il s'occupa de projets de conquêtes sur les ennemis de la loi du Prophète. Cependant la Turquie était en pleine paix, tandis que toutes les puissances européennes se faisaient la guerre. C'était à cette époque que l'infortuné et l'inflexible Charles XII, roi de Suède, était prisonnier chez les Turks, et donnait au monde le spectacle le plus étonnant, en soutenant dans sa maison, à Bender, un siége contre une armée de janis-

An 1702. Ahmed est animé de l'esprit de conquête. Sagredo, l. 13, Le pr. Cantimir. Arthus Thomas.

saires. Après le départ de ce monarque, la Turquie continua à jouir d'un repos dont les troupes et même le grand-visir commençaient à s'ennuyer.

Rébellion du pacha de Damas réprimée.

Un pacha de Damas avait osé refuser de remettre au trésor impérial les tributs qu'il avait levés, selon l'usage, dans sa province. Il avait même pris les armes pour soutenir sa désobéissance. Le grand-visir Koumourdji n'eut pas de peine à réduire ce rebelle, qui paya de sa tête sa révolte. Il plut à Koumourdji, qui ne cherchait qu'un prétexte bien ou mal fondé pour rompre avec les Vénitiens, de croire qu'ils avaient soutenu le pacha de Damas dans son crime. Le sultan n'était pas trop d'avis d'attaquer ces républicains. Il sentait de la répugnance à violer un traité de paix solennellement garanti par la Porte. Le grand-visir travailla si bien à guérir son maître d'un scrupule qui n'était pas trop le défaut des Musulmans, que ce prince se rendit à ses sollicitations. Sans perdre de temps, on fait les plus grands préparatifs pour l'expédition projetée contre les Vénitiens.

Guerre des Turks. contre les Vénitiens.

Il n'y avait pas lieu de douter que les Ottomans ne menaçassent quelque puissance chrétienne, mais on ignorait quelle était celle sur qui devait fondre l'orage. Le bruit se répandit que ces formidables armements regardaient le rocher de Malte. Cette opinion prévalut, au point que les Vénitiens ne soupçonnaient point qu'ils dussent être dirigés contre leurs possessions en Morée. Aveuglés par cette fausse sécurité, ils négligèrent de se mettre sur la défensive, de sorte qu'ils furent frappés de la foudre avant d'en avoir vu l'éclair. Dianun Coggia, pour lors capitan-pacha et l'un des meilleurs marins qu'aient eus les Turks, commença

par s'emparer de Cérigo, l'ancienne Cythère; il se rendit maître ensuite de Napoli de Romanie.

De son côté, le grand-visir, à la tête de soixante-dix mille hommes, pénétra dans la Morée par l'isthme de Corinthe. Il y enleva aux Vénitiens une vaste étendue de territoire et un grand nombre de places. Les progrès du grand-visir et du capitan-pacha furent si rapides, que, dans cette campagne, la république de Venise se vit dépouiller par les Musulmans de presque tout ce qu'elle possédait dans cette belle partie de l'ancienne Grèce. An 1715.

L'empereur Charles VI au secours des Vénitiens.

Les Vénitiens, dans cet état de détresse, sollicitèrent vivement l'empereur Charles VI de venir à leur secours. Ce prince, qui craignait lui-même que les Turks ne devinssent trop puissants, consentit volontiers aux désirs de la république. D'ailleurs, il s'était rendu garant du traité de Carlowitz. Charles VI fit marcher contre ces infidèles le prince Eugène, qui remporta sur eux une victoire mémorable près de Peterswaradin. L'armée turke fut mise en pleine déroute. Le grand-visir et presque tous les pachas et agas qui commandaient sous ses ordres y perdirent la vie. Dix mille Turks au moins restèrent sur le champ de bataille. Il est des relations qui portent le nombre des morts, du côté des Musulmans, jusqu'à trente mille. Tous les historiens conviennent que le vainqueur s'empara d'une quantité prodigieuse de bombes, de boulets et de grenades; qu'il se saisit de cent cinquante drapeaux ou étendards; de cent soixante-quatre pièces de canon ou mortiers. Le camp des Turks fut mis au pillage, et les vainqueurs y firent un riche butin. La tente du grand-visir fut le partage du prince Eugène. Ce prince s'em-

Grande victoire du prince Eugène sur les Turks.

pressa d'y entrer pour faire sa prière, et remercier le ciel de la victoire qu'il venait de remporter sur les ennemis du nom chrétien. C'était encore le temps où les plus grands guerriers ne rougissaient pas d'être religieux. On sait que Charles XII, roi de Suède, faisait faire tous les jours la prière dans son camp, et qu'il ne manquait pas d'y assister. On l'a vu, après une grande victoire, se jeter à genoux sur le champ de bataille pour rendre grace au Dieu des combats.

Conquête de Temeswar et de toute la Valachie par les impériaux.

Le prince Eugène marcha ensuite sur Temeswar. Cette ville se défendit long-temps contre les Allemands, qui perdirent plus de huit mille hommes devant ses murs. Déja le prince se préparait à faire sa retraite, lorsqu'on vit paraître tout à coup le drapeau blanc sur les remparts. Il ne se rendit pas difficile sur la capitulation. Il accorda tous les honneurs de la guerre à la garnison. Cette importante conquête entraîna celle de toute la Valachie. La fortune ne se montra pas plus favorable aux Turks dans leurs entreprises contre la

Les Turks lèvent le siége de Corfou.

république de Venise. Le capitan-pacha était descendu dans l'île de Corfou, et il faisait le siége de la capitale de cette île avec beaucoup de vigueur. Lorsqu'il fut informé des triomphes du prince Eugène, son courage l'abandonna; il fit embarquer ses troupes, et se retira avec la plus grande précipitation.

An 1717. Le pr. Eugène s'empare de Belgrade et bat le grand-visir.

Le prince Eugène, après avoir pris toutes les mesures convenables pour couvrir Temeswar et la Valachie, alla mettre le siége devant Belgrade. Le nouveau grand-visir accourut au secours de cette place avec une armée deux fois plus forte que celle des Autrichiens. Malgré l'avantage du nombre, il n'en fut pas moins battu. Ses troupes, après huit heures de com-

bat, prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille treize mille morts, sans compter les blessés. Les murs de Belgrade n'avaient encore souffert aucune atteinte du canon, mais la terreur, qui était venue se joindre à la disette des vivres, fut si grande, que le pacha, chargé de défendre cette place, se rendit au premier assaut. Malgré tant de désastres, il s'en fallait beaucoup que l'Empire fût dans un état tout à fait désespéré. Il pouvait trouver encore de grandes ressources dans le nombre de ses troupes, et surtout dans ses finances. Les coffres de l'empereur étaient pleins. Chaque jour ce prince y entassait des monceaux d'or et d'argent; mais c'était plutôt par un motif d'avarice que pour se procurer le premier des moyens nécessaires pour faire la guerre. Ahmed remplissait de pièces de monnaie de toute espèce des vases de cristal, et les faisait placer sur des tablettes dans ses appartements. Sa plus délicieuse occupation était d'être en contemplation devant ces trésors, tandis que les ennemis du turban massacraient ses soldats, et arrachaient à sa couronne ses plus belles possessions.

Traité de Passarovitz entre les Allemands et les Turks.

Cependant, Ahmed, fatigué d'une guerre si désastreuse, consentit à faire la paix. Il y eut un congrès assemblé à Passarovitz, petite ville située en Servie sur la Morave, pour en régler les articles. Charles VI aurait bien voulu que le Turk fût confiné dans l'Asie, et qu'il n'étendît pas sa domination au-delà de cette contrée; mais ce projet de l'empereur n'entrait pas dans les vues des autres puissances. Il ne fut pas du goût de la France, qui avait toujours les yeux ouverts pour aller au-devant de tout ce qui pourrait tendre à l'agrandissement de la maison d'Autriche, et à rompre

ce système de la balance qu'elle avait eu tant de peine à établir. Il fut arrêté, après huit conférences bien orageuses, que chacun garderait ce qu'il possédait au moment de la signature du traité. Par ce traité, les Turks recouvraient la Morée, mais ils perdaient les villes de Belgrade et de Temeswar, qui, depuis longtemps, opposaient une puissante barrière à l'ennemi le plus formidable de l'empire du grand-seigneur. Les Musulmans augmentèrent les fortifications de Nissa, de Viddin, de Nicopolis et de Sophie, afin que la Servie et la Bulgarie ne fussent pas sans cesse exposées aux insultes d'un voisin entreprenant. Les zélés s'indignaient d'un traité qui allait leur donner le chagrin de voir des églises chrétiennes élevées sur les ruines des mosquées. Ils disaient que cette paix honteuse dégraderait la nation musulmane dans l'esprit des Latins, et qu'il était impossible qu'elle ne portât dans son sein le germe de guerres plus sanglantes encore que les précédentes. Le grand-visir Ibrahim, qui se piquait d'exercer la justice sans acception de personnes, donna une preuve de son impartialité en protégeant les chrétiens catholiques contre les Grecs schismatiques.

Guerre près d'éclater entre les Turks et les Russes.

Il y avait déja quatre ans que les Turks jouissaient de la paix, lorsque les Russes, profitant des troubles qui s'étaient élevés en Perse, firent la conquête du Daghestan et du Chirvan, deux provinces de la Tartarie qui bornaient au nord la mer Caspienne. La cour de Constantinople s'alarma de ces succès. Le khan des Tartares lui mandait que si on n'arrêtait promptement les progrès des Russes, on ne tarderait pas à voir leur puissance s'accroître au point de cerner de

toutes parts les domaines qui appartenaient à la Porte ottomane en Asie. Le sultan montrait toujours une grande répugnance pour la guerre, et son grand-visir était dans les mêmes sentiments. Cependant, le divan et les principaux officiers des janissaires croyaient que les Turks se couvriraient de honte, et qu'ils prépareraient à leur patrie un avenir fâcheux, s'ils souffraient que le czar de Russie s'emparât de la Perse. Le peuple demandait à grands cris et d'un ton menaçant qu'on déclarât la guerre aux Russes.

Les deux nations se réconcilient par l'entremise de la France.

M. de Bonac, ambassadeur de la cour de France à Constantinople, usa de toutes les ressources de sa politique pour parer ce coup. La France prévoyait que si le czar de Russie et le sultan entraient en guerre, les armes des Turks ne pourraient se tourner contre la maison d'Autriche, que la France avait alors tant d'intérêt de tenir dans l'abaissement. M. de Bonac eut l'art de réconcilier entre eux les Russes et les Turks.

Teneur de l'accord.

Cet accord réglait les prétentions des deux puissances ennemies, à leur satisfaction mutuelle. Les Turks, par ce nouveau traité, étaient mis en possession de la Géorgie, de la province d'Hamadan et de la très-grande partie de l'Arménie. Le czar eut, pour son partage, les pays qui bordent le côté occidental de la mer Caspienne, le Kerman, le Candahar et le Khorasan. An 1724.
Aussitôt après la conclusion de ce traité, les Turks se rendirent maîtres de la ville de Tauris, après un siége de vingt-un jours. Ils attaquèrent ensuite Gandja, ville plus riche que Tauris. Le pacha de Bagdad marche contre Ispahan, capitale de la Perse. Il s'était emparé de plusieurs petites places qui environnaient cette ville. La mort de Pierre-le-Grand, arrivée sur

Expédition des Turks en Perse.

ces entrefaites, suspendit l'exécution du dernier traité. Les Turks, se sentant appuyés de la France, devinrent plus entreprenants, et profitèrent de l'occasion pour empiéter sur les pays qui avaient été destinés aux Russes. La France, sous la médiation de laquelle s'était fait le traité, instruite que la czarine, veuve de Pierre Ier, avait fait un accord secret avec l'empereur d'Allemagne, s'embarrassa peu de l'exécution du traité de partage. Au contraire, elle agit auprès de la cour de Constantinople pour l'indisposer contre les Russes.

Achraf bat les Ottomans, qui lui demandent la paix et le reconnaissent pour roi de Perse.

Le général Ahmed-Pacha menaçait Ispahan où Achraf, usurpateur du trône des sophis, s'était retranché. Les Ottomans furent défaits complétement par Achraf et les Afgans ses sujets, dans un combat opiniâtre qui dura huit heures. Une révolte survenue au Caire disposa le divan de Constantinople à faire enfin un traité de paix avec Achraf, et à le reconnaître pour roi des Persans. Par ce traité, la Géorgie et toutes les autres provinces que les Turks avaient conquises en Perse leur furent abandonnées. Mais bientôt on apprit que cet Achraf avec lequel on venait de conclure la paix, et dont l'ambassadeur n'était pas encore parti de Constantinople pour s'en retourner vers son maître, avait été arrêté par le fameux Thamas-Qouli-Khan qui avait pris les armes pour défendre les droits du sophi Chah-Thamas, et que ce malheureux avait fini ses jours par une mort cruelle à Ispahan. On lui arracha la peau avec des étrilles. Cette nouvelle rendit le divan un peu honteux; mais elle ne toucha pas beaucoup le grand-seigneur, qui vivait dans une indifférence totale pour les affaires. Il passait ses jours dans

Thamas-Qouli-Khan se saisit de la personne d'Achraf et le fait mettre à mort.

la mollesse et dans l'oisiveté. Il employait tous ses moyens à élever, dans les diverses maisons de plaisance qu'il occupait aux environs de Constantinople, des oiseaux, et surtout des rossignols rassemblés en grand nombre dans des volières magnifiques; à cultiver au milieu de l'hiver, dans des serres chaudes, des tulipes et d'autres fleurs. Ces occupations frivoles pour le maître d'un grand empire lui méritèrent le mépris de ses peuples. Au mépris succéda un mécontentement général, puis une révolte déclarée qui eut pour chefs trois hommes de la lie du peuple. Le plus relevé de ces personnages était un marchand de chiffons appelé Patrona-Khalil. Ce triumvirat fit déposer le sultan Ahmed, et nommer à sa place Mahmoud, fils de Moustapha II, et par conséquent son neveu. Mahmoud, en montant sur le trône, prit le nom de Mahomet V.

MAHMOUD ou MAHOMET V.

Le nouveau sultan recommence la guerre en Perse. Thamas-Kouli-Khan renferme Chah-Thamas dans une étroite prison, et fait proclamer sophi de Perse un enfant de ce prince né depuis environ six semaines, et se déclare, de sa propre autorité, régent du royaume. Les Moscovites avaient fait la paix avec la Perse. On n'eut pas de peine à prévoir alors que tous les efforts de Thamas-Kouli-Qhan allaient se tourner contre la Porte, et déja il menaçait Bagdad. Topal-Osman, général des troupes ottomanes, se mit en devoir de défendre cette ville. Les deux armées s'étant jointes, se livrèrent un combat sanglant. Topal-Osman rem- Les Ottomans

vainqueurs des Persans.

porta la victoire. Les Persans laissèrent trente-cinq mille hommes sur le champ de bataille. Leur général y fut blessé grièvement. Topal-Osman entra le lendemain en conquérant dans Bagdad. Pour signaler son triomphe, il fit élever dans la grande place de cette ville une pyramide formée de toutes les têtes de Persans qu'on put réunir. A la vue de cet horrible trophée, les Turks faisaient éclater une joie féroce. Thamas-Qouli-Khan voulut reprendre sa revanche, mais il ne fut pas plus heureux que la première fois. Une troisième bataille qu'il perdit encore le détermina à demander la paix au vainqueur qui ne voulut point l'écouter. Topal-Osman paya cher ce refus. Peu de temps après il fut tué dans une affaire où la fortune se déclara en faveur des Persans. Depuis, les Turks essuyèrent plusieurs revers. Ils perdirent la Géorgie et le Chirvan. Au moins, ces deux provinces étaient-elles au pouvoir de Qouli-Khan en 1734. Cet enfant que Qouli-Khan avait fait monter sur le trône de Perse, étant mort au commencement de l'an 1736, il se mit lui-même à sa place, et prit le titre de sophi avec le nom de Nadir-Chah. Par un traité de paix, le Turk qui était à la veille d'entrer en guerre avec la Russie, renonça aux conquêtes qu'il avait faites en Perse, et le pacha de Bagdad reçut ordre du grand-visir de cesser tout acte d'hostilité contre les Persans, et de leur remettre la Géorgie.

Topal-Osman, général des Turks, refuse la paix aux Persans.

An 1734.

An 1736. Thamas-Qouli-Khan usurpe le titre de sophi de Perse.

Les Russes commençaient à se rendre redoutables aux Ottomans. Ils avaient pris Asoph après six mois d'un siége opiniâtre. A cette occasion, l'empereur Charles VI se porta médiateur entre le czar de Moscovie et le grand-seigneur. Il proposait comme moyen

de conciliation, que les Turks abandonnassent Asoph à la Russie; mais ce projet déplut à la cour de Constantinople. Elle voyait qu'il ne tendait à rien moins qu'à rendre les Russes maîtres de la navigation de la mer Noire, qu'à leur tenir une porte toujours ouverte pour entrer, quand il leur plairait, dans le port de la capitale de l'empire, et enfin à leur fournir les moyens de s'emparer de tout le commerce tant sur le Pont-Euxin que dans la mer Méditerranée. Les agents de Charles VI faisaient observer que, si les Russes s'obstinaient à conserver Asoph, les Turks avaient une ressource pour parer aux inconvénients qui leur paraissaient devoir résulter de cette cession, en fortifiant Caban, situé sur le bord du détroit de Zabach, qui communiquait d'Asoph à la mer Noire, et qu'alors les Turks n'auraient à craindre ni l'invasion des bâtiments de guerre russes, ni la concurrence de leurs commerçants. Cet expédient ne satisfit point le divan; les hostilités recommencèrent. Les Russes remportèrent de nouveaux avantages sur les Turks; ils leur enlevèrent Ocksacov et Kilbournow. Il est certain que la cour de Vienne, qui avait plus à craindre des Ottomans que des Moscovites, se sentait secrètement disposée en faveur de ces derniers. Les Turks s'étant aperçus que le cabinet de Vienne n'agissait pas envers eux franchement, prirent les armes et se tournèrent contre l'empereur Charles VI, qui, de médiateur qu'il était, devint partie belligérante. Le grand-visir Siegen-Pacha attaqua son armée commandée par le comte de Seckendorf. Il lui tua quatre mille hommes et lui fit quinze cents prisonniers. Le comte de Seckendorf fut contraint d'abandonner la Valachie. Il perdit une

Les Turks refusent de céder Asoph aux Russes.

Nouveaux avantages remportés sur les Turks par les Russes.

seconde bataille sur les frontières de la Servie, et eut le chagrin de voir les Turks s'emparer, sous ses yeux, de Nissa, sans qu'il lui fût possible de procurer aucun secours à cette place. Dans la campagne suivante les Turks se rendirent maîtres de Mehadie, d'Orsova, de Sémendrie et d'Ignipalé. De son côté, le capitan-pacha détruisit la flotte des Russes dans le détroit de Zabach. Ces événements heureux pour les Ottomans rendirent plus difficile Mahomet sur les conditions de la paix que Charles VI lui faisait demander. Cependant, après bien des contestations, les préliminaires du traité furent signés sous la médiation de la France, le 1er septembre de l'an 1739, au camp du grand-visir, sous Belgrade, dont le siége se continua pendant tout le cours des négociations. Le premier article du traité porte que la forteresse de Belgrade sera rendue au sultan avec ses anciennes fortifications; mais que les nouvelles qui y avaient été ajoutées par les Impériaux depuis 1717 qu'ils l'occupaient, seraient démolies. La forteresse de Zabach sera pareillement remise aux Turks dans l'état où elle se trouvait autrefois. Sa majesté impériale et catholique cède à la Porte ottomane la province de Servie. Le Danube et la Save serviront de limites aux territoires des deux dominations. Quant à la Bosnie, les bornes en seront les mêmes qu'elles avaient été fixées par le traité de Carlowitz. Par le quatrième article, il est dit que l'empereur d'Allemagne abandonne à la Porte toute la Valachie autrichienne, y compris la partie des montagnes. L'île et la forteresse d'Orsova, ainsi que le fort Sainte-Élisabeth, resteront à l'empire ottoman dans tout leur entier. Le bannat de Temeswar restera de même

Préliminaires du traité de paix signés le 1er septembre 1739.

dans son entier à sa majesté impériale et catholique jusqu'aux confins de la Valachie autrichienne. Mahadie appartiendra à sa majesté impériale, mais les fortifications en seront détruites. Il y eut ensuite un accord entre les Russes et les Turks. Ces derniers insistèrent pour que le terrain d'Asoph, après que cette ville aurait été démolie, demeurât vague et inhabité, sauf aux deux puissances à fortifier quelques places sur leurs frontières respectives; que le petit pays appelé Cabardie demeurerait entre les deux empires, sans qu'aucune des deux nations pût y faire le moindre acte de souveraineté; que les Russes n'auraient aucun vaisseau sur la mer Noire, mais qu'ils feraient le commerce par l'entremise des navires étrangers; que d'ailleurs les limites seraient les mêmes qu'elles avaient été avant la guerre.

Le grand-visir, très-content de la manière dont le marquis de Villeneuve avait su négocier cette paix, se prêta très-volontiers aux représentations que cet habile ministre lui fit pour obtenir l'exécution des anciennes capitulations convenues avec la France, et dont l'objet avait été de favoriser le commerce des Français en Turquie.

Le traité de Belgrade, ayant établi la paix pour un grand nombre d'années dans l'empire musulman, semble nous fournir, par cette circonstance, une occasion assez naturelle pour laisser reposer enfin notre plume, que nous avons peut-être menée trop loin dans ce supplément. En effet, il y a déja du temps que les Ottomans ont cessé de jouer le rôle de conquérants, et qu'à la rigueur ils devraient avoir perdu le droit de figurer dans un ouvrage intitulé : *Suite des*

Conquêtes des Turks. Le croissant, dans l'espace parcouru depuis la prise de Constantinople jusqu'à présent, n'a pas brillé d'un éclat toujours uniforme et soutenu. Plus d'une fois, et surtout depuis le règne de Mahomet V, on l'a vu pâlir et s'obscurcir au point de faire croire aux politiques qu'il touchait au dernier terme de ses destinées. En ce moment il se prépare entre les Turks et les Russes de grands événements, dont l'attente tient les esprits en suspens. Il serait peut-être téméraire de vouloir prévoir ou deviner quelles en seront l'issue et les suites. C'est pourquoi nous croyons à propos de finir ici, en présentant à nos lecteurs un tableau des possessions de l'empire ottoman au commencement de la présente année 1811. Nous donnons ce tableau avec d'autant plus de confiance, que nous le devons à M. Barbié du Bocage, notre confrère à l'Institut. Tout le monde connaît les talents et l'exactitude de ce savant géographe.

L'EMPIRE OTTOMAN POSSÈDE EN EUROPE :

1° Le Roum-Ili, ou pays des Romains, qui renferme l'ancienne Thrace, toute la Macédoine, et toute la Grèce, y compris la Morée;

La Thrace est en général sous le gouvernement du bostandji-bachi qui commande à Andrinople;

La Macédoine dépend du bey de Sérès qui commande à Salonique;

La Thessalie dépend en grande partie du pacha de Janina, en Albanie;

La Grèce proprement dite, au nord de l'isthme de Corinthe, forme une pachalik dont le pacha réside à Nègrepont;

La Morée forme un autre pachalik dont le pacha réside à Tripolitza, capitale de la province;

2° La Bulgarie, qui formait ci-devant deux pachaliks, ceux de Routchouk et de Viddin;

3° La Servie, aujourd'hui révoltée, dont le pacha résidait ci-devant à Belgrade;

4° La Bosnie et l'Hertzegovine ou Dalmatie turke, qui forme un grand pachalik, dont le pacha réside à Trawnik, seconde ville de la Bosnie;

5° L'Albanie, qui comprend l'ancienne Épire et partie de l'Illyrie. Ce pays renferme plusieurs pachaliks, et entre autres ceux de Scutari et de Janina qui sont fort étendus;

6° Les îles de l'Archipel, qui, avec quelques parties des côtes, dépendent du capitan-pacha ou amiral turk;

De plus, il y a encore en Europe deux principautés gouvernées par des princes grecs, la Moldavie et la Valachie, et sur les côtes, la Bessarabie habitée ci-devant par des Tartares, et qui sont toutes tributaires du grand-seigneur, mais qui, dans ce moment, sont occupées par les Russes.

EN ASIE, IL POSSÈDE :

1° L'Asie-Mineure, qui se divise en un très-grand

nombre de gouvernements tant grands que petits, dont les plus considérables sont, celui de Cara-Osman Oglou qui commande à Pergame, et sur presque toute la partie occidentale de cette presqu'île, sous le simple titre d'Aga, et celui de Tchapan-Oglou qui, sous le titre de pacha, commande dans l'ancienne Cappadoce, et réside à Jeusgatt;

2° L'Arménie occidentale, divisée en plusieurs pachaliks, dont le plus considérable est celui d'Arz-Roum;

3° La Mésopotamie, qui comprend plusieurs gouvernements ou pachaliks, dont les principaux sont celui de Diarbékir, celui de Mossul et celui de Bagdad. Ce dernier est si étendu, que le pacha est comme un vice-roi dans sa principauté, et qu'il est souvent peu soumis;

4° La Syrie, divisée en quatre pachaliks, dont les plus considérables sont ceux d'Alep et de Damas, et qui renferme plusieurs peuples indépendants, mais qui paient tribut.

Outre cela, le grand-seigneur avait ci-devant la protection des villes saintes de la Mecque et de Médine, en Arabie; mais les Wahabis viennent de la lui enlever, et il ne possède plus que Djidda sur la côte du golfe arabique. Les Wahabis lui ont également enlevé les environs d'El-Katif, sur le golfe Persique.

Le grand-seigneur a encore perdu la protection de la Mingrélie et de l'Iméreth, qui lui a été arrachée par les Russes, ainsi que les forteresses d'Anapa et Soutchouk-Kaleh qu'il possédait sur les côtes des Abkas.

EN AFRIQUE, IL POSSÈDE :

1° L'Égypte ou Mesr, qui est gouvernée par un pacha résidant au Caire. Ci-devant, ce pays était sous la direction de vingt-quatre beys ou princes mamelouks qui avaient chacun leur armée, et qui étaient peu soumis; mais aujourd'hui ils sont presque tous détruits, et la Porte est de nouveau maîtresse du pays;

2° Le pays de Barca, gouverné par un pacha relevant de celui d'Égypte;

De plus, les régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger, reconnaissent la souveraineté de la Porte, mais elles ne paient pas tribut.

FIN DU TOME VINGT ET UNIÈME ET DERNIER.

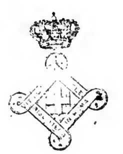


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VINGT-UNIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CENT SEIZIÈME.

LIVRE CENT DIX-SEPTIÈME.

LIVRE CENT DIX-HUITIÈME.

LIVRE CENT DIX-NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGT ET UNIÈME ET DERNIER.



